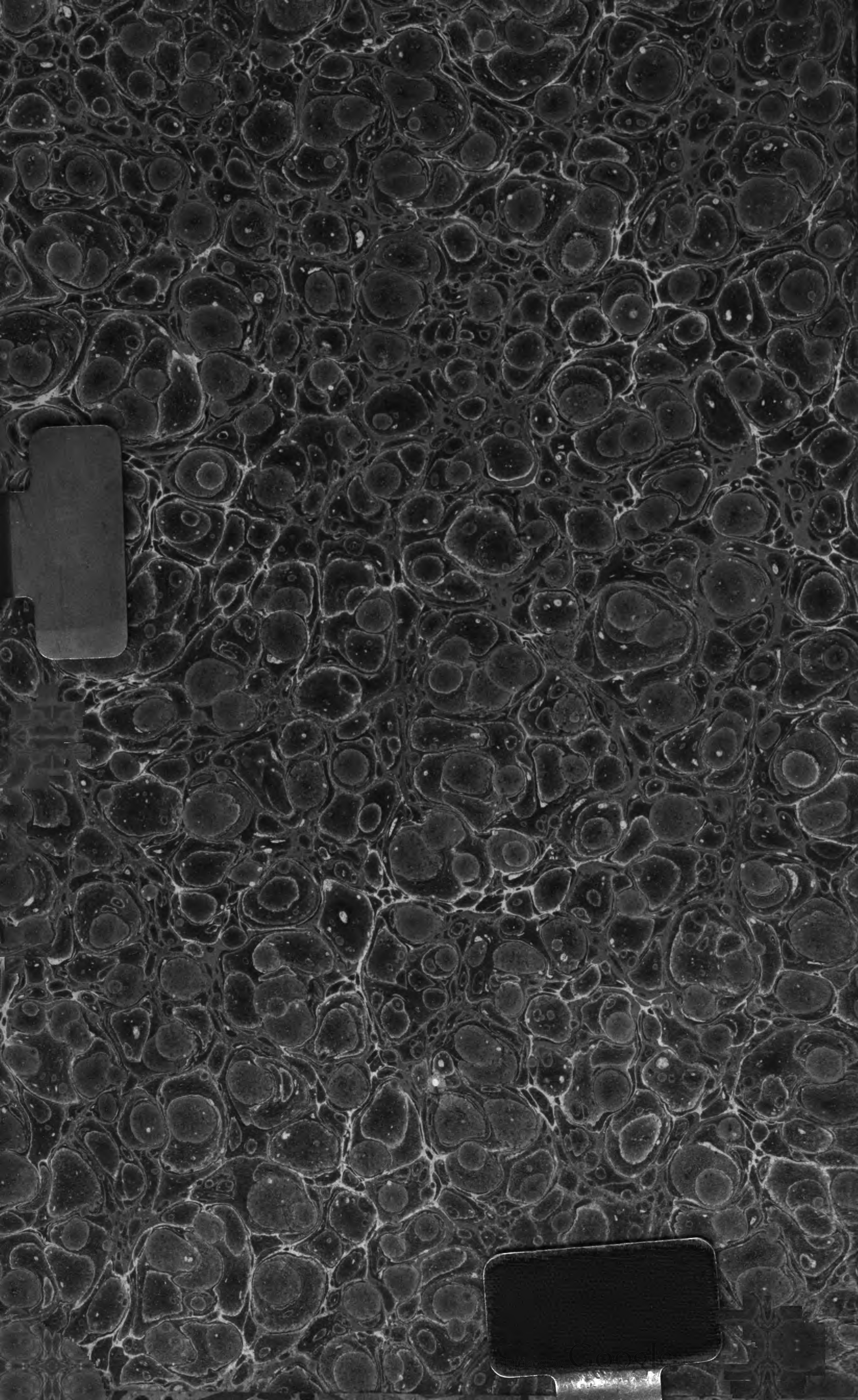

Digitized by Google





Journal

Ist verbunden; die einzelnen Monate in verkehrter Reihenfolge!

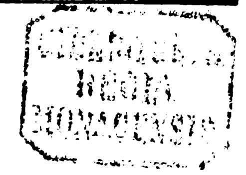


Dessiné par Melle Rabault

Gravé par Damours.

Journal des Demoiselles.

DÉCEMBRE 1839. — N° XII. — SEPTIÈME ANNÉE. 2me SÉRIE.



JOURNAL DES DEMOISELLES.

Instruction.

—

Esquisses Historiques

SUR LA

LITTÉRATURE FRANÇAISE.

(7me Article.)

PREMIÈRE MOITIÉ DU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE. — *Romanciers :* d'Urfé. — Gomberville. — La Calprenède. — Scudéry. — Scarron. — Cirano de Bergerac. — Rotrou. — L'Académie française.

Ce siècle, qui devait répandre tant d'éclat sur l'histoire de la monarchie française, commence misérablement par des intrigues de cour et des rivalités de famille. Ballotté entre la politique italienne de sa mère et l'influence du cardinal Richelieu, le faible Louis XIII finit par céder pleinement à la domination de ce dernier, et lui sacrifier une à une toutes les victimes que ce ministre-roi s'était choisies, même parmi les amis du monarque. Tout plie devant ce génie altier. L'aristocratie, minée habilement par Louis XI, est abattue par Richelieu. Les plus hautes cîmes de cet arbre antique tombent sous la hache du bourreau; et, tandis que le généreux Cinq-Mars et l'admirable de Thou courbaient leur noble tête sur le billot, l'esclave couronné de Richelieu, Louis XIII, tirant sa montre, disait, en parlant de Cinq-Mars : « En ce moment, M. Le Grand passe un mouvais moment. »

L'on donne, en général, à toute la période qui s'étend depuis la mort d'Henri IV, arrivée en 1589, jusqu'à celle de Louis XIV, en 1715, le nom de *siècle de Louis XIV*. Il y a dans cette manière de caractériser le *dix-septième siècle* une erreur importante : Louis XIV ne commença à régner qu'au milieu du dix-septième siècle, en 1651, époque à laquelle il était âgé de 13 ans. Son influence sur la littérature de son règne ne date guère que de 1660, et, en effet, toute la première période du dix-septième siècle offre un caractère essentiellement distinct de celui de la seconde période.

Aux trois grands dominateurs du dix-septième siècle, Richelieu, Mazarin et Louis XIV, correspondent trois époques littéraires : sous Richelieu, *les romanciers ;* sous Mazarin, *les beaux-esprits ;* sous Louis XIV, *la grande école classique.*

Honoré d'*Urfé* ouvrit par son *Astrée*, la carrière de ces interminables romans, qui



firent les délices de la belle société du dix-septième siècle, jusqu'à ce que Boileau les eût discrédités par le ridicule. L'exagération des sentimens, l'étendue démesurée des descriptions, des conversations et des portraits, la recherche dans l'expression et dans le tour, tel est le caractère général des romans dès le commencement du dix-septième siècle. Pour en donner une idée, voici, d'après La Harpe, l'analyse de l'un de ces romans, le *Polexandre*, de *Gomberville*. Ce roman, qui n'a pas moins de cinq gros volumes de mille à douze cents pages chacun, est d'un excès de folie si curieux qu'il mérite d'être cité de préférence. La princesse, héroïne de cet ouvrage, est une certaine Alcidiane, qui est bien la plus extraordinaire créature que l'on ait jamais imaginée : elle est aimée de tous les monarques du monde, et il lui vient des ambassadeurs de tous les coins de l'univers pour la demander en mariage ; ceux qui ne peuvent pas y prétendre se contentent de se déclarer ses chevaliers, à cinq ou six cents lieues d'elle, rompent des lances en son honneur, et s'abstiennent de regarder aucune femme au monde après avoir vu le portrait d'Alcidiane. Il semble tout d'abord que cette espèce d'hommage ne doive pas tirer à conséquence ; cependant la princesse en est très-offensée ; elle trouve très-mauvais que le grand Kan des Tartares, et le roi de Cachemire et les sultans des Indes aient la hardiesse d'être amoureux d'elle. Enfin, aimer Alcidiane, même à mille lieues, est un crime digne de mort, excepté pour Polexandre, le héros du roman, à qui seul elle a permis de l'aimer, parce qu'après tout il faut bien faire grâce à quelqu'un. En qualité de son chevalier, elle le dépêche dans toutes les cours pour châtier les insolens qui osent se déclarer ses soupirans, sans sa permission. Polexandre fait ainsi le tour du monde, défiant tout ce qu'il rencontre ; quand il a tué l'un, blessé l'autre, détrôné celui-ci, fait celui-là prisonnier, et tiré parole de tous ceux à qui il veut bien laisser la vie qu'ils n'oseront plus se dire amoureux d'Alcidiane, il revient auprès de sa belle, qui daigne l'honorer d'un regard, mais qui cependant ne peut se faire à l'idée d'épouser un homme, après en avoir tant fait tuer. Polexandre lui-même ne le conçoit pas plus qu'elle ; et lorsqu'enfin il est marié, il a toutes les peines du monde à se persuader qu'un mortel puisse être l'époux d'Alcidiane, et que cet époux, ce soit lui. Le roman finit que le lecteur ne sait pas bien si Polexandre a pu survivre au bonheur d'être l'heureux époux d'Alcidiane.

Les contemporains de Gomberville, dans l'ivresse de l'enthousiasme causé par la lecture du *Polexandre*, adressèrent à son auteur, par la bouche de Maynard, ces vers :

Cette heureuse éloquence abaisse tes rivaux ;
La cour ne cherche plus que tes fameux travaux ;
Tes princes fabuleux l'ont puissamment charmée.
Rome plaint les diserts qu'Auguste a caressés ;
Tes écrits ont enfin guéri la renommée,
De l'amour qu'elle avait pour les siècles passés.

Ceci soit dit sans vouloir inspirer à nos grands hommes modernes des inquiétudes touchant les ratifications que la postérité est chargée d'accorder aux jugemens élogieux de la critique contemporaine.

Parmi les romanciers de cette époque, nous trouvons encore Mlle de Scudéry et la Calprenède.

Gautier de Costes, sieur de *la Calprenède*, était un gentilhomme périgourdin qui n'entendait raillerie, ni sur son nom, ni sur ses ouvrages. Le cardinal de Richelieu, quoique admirateur indulgent, ne put s'empêcher de dire un jour à la Calprenède qu'il trouvait les vers d'une de ses tragédies un peu lâches. « Comment lâches ! répondit l'auteur, cadédis ! il n'y a rien de *lâche* dans la famille de la Calprenède. »

Les principaux ouvrages de la Calpre-

nède sont les romans de *Cassandre*, de *Pharamond* et de *Cléopâtre.* Il y a dans tous ces ouvrages de l'imagination, souvent de l'extravagance, de la verve et des caractères bien dessinés. Celui d'*Artaban*, par exemple, a fait fortune, puisqu'il est passé en proverbe. Il faut ajouter que la Calprenède, dès long-temps oublié en France, n'a pas subi les mêmes dédains en Angleterre, et plusieurs romanciers de cette nation lui ont fait des emprunts heureux.

La fécondité littéraire des Scudéry n'est ignorée de personne, et Boileau l'a consacrée par cet éloge ironique :

Bienheureux *Scudéry*, dont la fertile plume,
Peut tous les mois, sans peine, enfanter un volume.

Georges de Scudéry nous a laissé seize pièces de théâtre, un poème immense, celui d'*Alaric*, des discours politiques, des romans, des traductions et nombre d'autres ouvrages. *Magdeleine de Scudéry*, sa sœur, a ajouté cinquante volumes environ à l'effectif littéraire de son frère. *Clélie*, *Artamène*, *l'illustre Bassa*, *Almahide*, *Celinte*, *Mathilde d'Aguilard* furent avidement lus à leur apparition, et si la faveur publique ne leur a pas été continuée jusqu'à nos jours, c'est qu'il n'y a rien d'invariable et de permanent dans les goûts des peuples, et qu'une génération ne reçoit jamais que sous bénéfice d'inventaire les admirations de la génération qui l'a précédée dans la vie.

Il est toutefois quelque chose de Scudéry qui est resté et qui sera aussi admiré dans mille ans d'ici qu'aujourd'hui, c'est une noble action. Scudéry avait dédié *Alaric* à *Christine*, reine de Suède, qui comptait parmi ses ancêtres le héros de ce poème; cette princesse lui fit offrir une chaîne d'or de dix mille francs, à condition qu'il retrancherait de cet ouvrage les éloges qu'il y donnait au comte de La Gardie, qu'elle avait disgracié. Scudéry osa déclarer que des présens plus riches encore ne le détermineraient jamais à cette lâche complaisance : « Quand la chaîne d'or, dit-il, serait aussi pesante que celle dont il est fait mention dans l'histoire des Incas, je ne détruirais jamais l'autel où j'ai sacrifié. » Christine ne lui donna rien, et ce n'est pas le plus beau trait de la vie de cette princesse.

Puisque nous sommes en train de parler des romanciers, disons un mot du burlesque et facétieux *Scarron.* Sa maison de la rue de la Tixéranderie était le rendez-vous des beaux esprits de son temps. Des souffrances continuelles n'avaient pu réussir à bannir la gaîté qui était le fond de son caractère. C'est à la générosité de Scarron que la France est redevable de l'une de ses gloires, Mme de Maintenon. Le *Virgile travesti*, que l'on ne saurait lire de suite, offre cependant de temps en temps des traits plaisans et qui excitent un franc rire. Le *Roman comique* est un excellent ouvrage, écrit avec verve et gaîté, et qui est resté dans notre littérature.

Le burlesque de Scarron est dans les mots; il est une autre sorte de burlesque qui repose dans les idées et les conceptions. C'est ce dernier que *Cyrano de Bergerac* a employé dans son *Histoire comique des états et empires de la lune et du soleil.* Cet ouvrage, plein d'imagination, de saillies et de feu, a fourni à Fontenelle, à Swift et à Voltaire beaucoup de données : au premier, pour sa *Pluralité des Mondes ;* au second, pour son *Guliver ;* au troisième, pour son *Micromégas.* Cyrano de Bergerac mourut très-jeune, et dans ce qu'il nous a laissé nous trouvons le germe de très-riches facultés.

Si de la prose nous passons à la poésie, nous voyons autour du cardinal de Richelieu, qui se piquait de poésie, un essaim de poètes qui se disputaient à qui mieux mieux la faveur et les pensions du maître. Toutefois, si le grand cardinal a le ridicule d'avoir fait et d'avoir encouragé des vers détestables, il a l'incontestable mérite d'avoir puissamment aidé à *constituer* les lettres françaises en établissant l'Académie

qui devint pour notre littérature un centre d'unité, une arche dépositaire des saines traditions du goût. L'un des premiers actes de l'Académie fut un examen impartial et judicieux du *Cid*, qui relève dans cet ouvrage quelques défauts de détails, mais en même temps fait ressortir les beautés d'un ordre supérieur que renferme ce premier chef-d'œuvre de notre théâtre. Si l'examen du *Cid* fut de la part de l'Académie un acte de courage, il fut aussi un monument de bon goût.

Parmi les *faiseurs* à qui Richelieu confiait ses *idées* de tragédies pour les mettre en œuvre, nous trouvons *Rotrou*, poète quelquefois vigoureux et qui ne manque pas de verve, mais qu'une déplorable facilité de travail a empêché de rien écrire, qui, sauf la tragédie de *Venceslas*, fût digne d'être conservé, et à côté de Rotrou le grand Pierre Corneille, que les faveurs du cardinal n'empêchaient pas d'être obligé de faire raccommoder son pourpoint troué, en passant sous les piliers des Halles.

MOUTTET.



Contes historiques pour la jeunesse, par Mme Eugénie Foa, chez Desforges, rue du Pont-de-Lodi, 8.

L'écrivain qui se voue à l'éducation de l'enfance, qui s'étudie à former de jeunes cœurs, à éclairer de naïfs esprits, accomplit tout à la fois une tâche difficile, honorable et douce; difficile, car il faut qu'il présente, sous des formes agréables, des notions toujours justes et vraies; honorable, car c'est en effet une noble mission que de préparer pour les familles et le pays l'avenir d'une génération toute entière; enfin ce doit être une bien douce récompense que de se faire une foule de jeunes et bons amis que l'on ne connaît pas, mais qui, dans un âge plus sérieux, se rappelleront avec reconnaissance qu'ils vous ont dû leurs premières impressions, les premières clartés de leur intelligence.

Pour ses *Contes historiques*, Mme Eugénie Foa a choisi en France et chez les étrangers les hommes et les femmes qui, par des mérites divers, et dans les divers rangs de la société, ont su se faire un nom illustre; puis à ces nobles existences dévouées à la gloire ou à l'humanité, elle a emprunté les actions les plus capables d'exciter l'intérêt et les sympathies. Afin de mieux atteindre ce but, elle remonte aux premières années de ses héros, de ses héroïnes, nous montre quels furent leurs jeux, leurs études, leurs penchans, leur début dans le monde; chaque conte devient un petit drame où elle fait parler et agir chaque personnage selon son caractère et le rôle que plus tard il a joué sur un plus grand théâtre.

Plusieurs de ces contes nous ont paru mériter des éloges, ce sont : l'*Enfance de Napoléon Bonaparte*, où Mme Foa nous montre le précoce grand homme, depuis l'âge de sept ans, jusqu'à l'examen que lui fit subir à seize ans, Laplace, lors de sa sortie de l'École-Militaire, et dans lequel il étonna le savant mathématicien; *le petit Roi captif*, tableau touchant des souffrances de l'innocent Louis XVII, qui, levant un dernier regard vers le ciel comme pour y chercher ce qu'il avait perdu sur la terre, prononça doucement ces mots : « Ma mère! » et mourut; le *Petit Imprimeur*, qui n'est autre que le grand Francklin, dont la gloire utile est bénie dans les deux mondes, et auquel les États-Unis durent leur première bibliothèque, des colléges, des hô-

pitaux, le premier corps de pompiers, la première compagnie d'assurance contre l'incendie, enfin le paratonnerre ; Madame *Louise de France*, cette pieuse fille de Louis XV, qui renonça aux pompes de la cour pour revêtir l'habit de bure des carmélites, et qui, sous le nom de *sœur Thérèse*, respectée et adorée de ses compagnes, trouvait des paroles si douces pour soutenir et consoler celles que des circonstances ou des devoirs de famille avaient fait entrer dans le cloître; *la dernière des Penthièvres*, dont la vie était le modèle de toutes les vertus, et qui fut la mère de Louis-Philippe, roi des Français. Si vos jeunes frères, mesdemoiselles, se plaisent aux récits des batailles, et aux grandes émotions de la mer, dites-leur de lire les chapitres intitulés : *Turenne*, *Jean-Bart*, *Kléber ;* leurs goûts les entraînent-ils vers les arts? qu'ils apprennent comment les musiciens *Lulli* et *Boyeldieu*, le peintre *Jacques Callot*, et le *petit canut Jacquard*, à qui la ville de Lyon doit sa richesse manufacturière, ont commencé bien pauvres, bien obscurs, et comment, au milieu de quels honneurs ont fini ces hommes célèbres, que vos frères doivent imiter pour êtres célèbres à leur tour.

La lecture des quatre volumes déjà publiés et que d'autres volumes vont suivre, car la mine exploitée par Mme Foa est, on le voit, abondante et riche, offre une grande variété de sujets et d'enseignemens. Parmi les anecdotes anciennes ou modernes que l'auteur introduit au milieu de ses contes, nous citerons l'origine du nom de *la Vallée-aux-loups* racontée dans *la dernière des Penthièvres*.

« Il y a bien long-temps, bien long-temps, dit la légende, le seigneur d'Aulnay étant devenu amoureux de la fille du seigneur de Sceaux, la belle Marguerite, qu'il avait vue à la chasse, l'envoya demander en mariage. « Dis à ton maître, répondit le seigneur de Sceaux, que j'ai promis ma fille au noble sire de Plessis-Piquet, et que ma fille n'est pas faite pour le petit sire d'Aulnay, dont le museau est semblable à celui d'un loup. »

L'envoyé rapporta cette réponse au sire d'Aulnay, qui, dans sa fureur, s'écria : « Je lui apprendrai à me comparer à un loup!»

Aussitôt il fit publier à son de trompe, dans les villages environnans, qu'il permettait d'amener moutons, brebis et agnelets paître, gratis, dans sa vallée, l'herbe tendre et touffue ; il offrait, en outre, aux bergers de les nourrir avec la desserte de sa table, et les priait en même temps de ne point amener leurs chiens, car il avait ces animaux en horreur. Les bergers de Sceaux et de Plessis-Piquet accoururent. Jamais on n'avait vu tant de moutons dans la vallée d'Aulnay. Mais voilà que les loups descendirent des bois voisins, et à chaque instant ils emportaient les pauvres moutons qui n'avaient plus leurs chiens pour les défendre. Les bergers effrayés s'en retournèrent plus vite encore qu'ils n'étaient venus. Alors les loups ne trouvant plus à croquer des moutons se mirent à croquer des petits enfans. Les paysans de Sceaux et de Plessis-Piquet se plaignirent à leurs seigneurs : ceux-ci, ayant égard aux plaintes de leurs vassaux, se consultèrent, et, malgré leur haine pour leur voisin, le sire d'Aulnay, ils l'engagèrent à se joindre à eux pour repousser les loups, leurs ennemis communs. « C'est sur mes terres qu'ils viennent, répond le sire d'Aulnay, c'est chez moi qu'il faut se réunir. Je vous invite donc pour demain en mon château, vous et les vôtres, et de là nous ferons une battue générale. « Le lendemain, à trois heures du matin, les seigneurs de Sceaux et de Plessis-Piquet, suivis des gens de leurs maisons et de leurs vassaux, mais sans chiens, vu l'anthipatie du sire d'Aulnay, arrivèrent au rendez-vous. La belle Marguerite avait suivi son père ; un repas somptueux était servi dans les salles du château. Les chasseurs déjeunèrent à la hâte, reprirent leurs fusils, et se remirent en route ; mais à peine eurent-ils fait quelques pas dans les bois de Verrières, qu'ils

furent assaillis par une bande de loups affamés. Aussitôt ils les mettent en joue... leur fusil ne fait pas feu. « C'est une infâme trahison du sire d'Aulnay, s'écrient les chasseurs ; il aura profité de notre courte halte en son château pour mettre des morceaux de bois à la place des pierres de nos fusils. « On le cherche..... il avait disparu. Le danger augmentait, les loups attaquaient avec fureur les chevaux et les cavaliers dont la mort était inévitable. La belle Marguerite, qui n'avait pas quitté les côtés de son père, le voyant menacé, descend de sa blanche haquenée, s'élance audevant des loups, et, se jetant à deux genoux en terre, elle s'écrie : « Madame sainte Marguerite, ô ma patronne, venez nous secourir! » Puis armée de son bouquet de blanches marguerites, elle se mit à frapper sur les loups qui s'enfuirent tous avec effroi, et, rencontrant le sire d'Aulnay caché dans le creux d'un arbre, le croquèrent bel et bien. Les seigneurs de Plessis-Piquet et de Sceaux, ainsi que leurs gens et leurs vassaux étaient encore tout ébahis de ce miracle, quand ils entendirent une voix dans l'air qui disait : « En faveur de ma bien-aimée Marguerite, il n'y aura plus de loups dans cette vallée, mais j'exige qu'elle prenne le nom de *la Vallée-aux-Loups.* »

Mme J. R.



Littérature Étrangère.

—

FRAGMENT ITALIEN.

NOTIZIA SULLA VITA DI GIOVANNA GREY.

Ruggero Osham visitando un giorno la leggiadra e sventurata Giovanna Grey, la trovò che stava leggendo Platone, mentre il rimanente della famiglia era alla caccia. Parve Ruggero sorpreso ch' ella desse in sì giovanile età la preferenza a sì gravi letture : «Oh, rispos' ella, preferisco Pla-

NOTICE SUR LA VIE DE JANE GREY.

Roger Osham rendait un jour visite à la belle et malheureuse Jane Grey. Il la trouva absorbée dans la lecture de Platon ; le reste de la famille était à la chasse. Comme Roger paraissait surpris qu'une aussi jeune femme donnât la préférence à une si grave lecture : « Oh ! répondit-

tone a tutti i divertimenti del mondo: coloro che amano tanto la caccia ignorano del tutto i veri piaceri. »

Ebbe Giovanna la sciagura di accettar la corona d'Inghilterra lasciatale per testamento dal sesto Edoardo, ed ella e lord Guilford suo sposo caddero vittime della sanguinaria Maria.

Nel giorno fissato pel suo supplizio, suo marito le chiese di vederla per l'ultima volta; ma ella ricusò, e fecegli dire che perciò solo ricusava, perchè temeva non venisse meno ad entrambi il coraggio nel fatal momento d'una estrema separazione. « Ben presto, diceva ella, saremo noi riuniti in un soggiorno, cui giammai non si avvicineranno nè la morte, nè alcuna delle sciagure che affliggono la misera umanità. »

Avea la regina voluto che Giovanna Grey ed il marito fossero decapitati dirimpetto alla Torre; ma temendo il Consiglio che la giovinezza, la beltà e l'innocenza di Giovanna non sollevassero il popolo in favor suo, decise che il supplizio avesse luogo nel recinto della prigione.

Da una finestra, cui s'appoggiava, ella vide il consorte incamminarsi al patibolo; diedegli colla mano l'ultimo addio, e misesi in preghiera, aspettando tranquillamente il momento fatale. L'intrepidezza non l'abbandonò neppure sul palco, nè poterono frenare il pianto coloro che la mirarono sì giovine e sì bella affrontare la morte con tanta serenità. La scure le cadde in sul collo mentr'ella diceva: « Vi raccommando, Signore, l'anima mia. »

Così perì in età di diciott' anni, una donna bellissima di corpo, semplicissima di maniere, purissima di costumi, e di spirito ornatissimo. Ella riuniva in se stessa, come disse Fuller, l'innocenza della fanciullezza alla leggiadria della gioventù, l' attività dell' età matura alla gravità della vecchiezza. Nata di lignaggio reale, fu dotta come un profondo teologo, visse come una santa, nè morì della morte de' rei che per le colpe de' suoi prossimi.

Si trovarono sul muro della sua prigione due versi latini, da lei scritti colla punta d'una spilla: era il loro senso.

« Non credere, chiunque tu sia, che la morte » sia tanto lontana; oggi colpisce me, domani col» pirà te stesso. »

L. Sforzosi.

elle, je préfère Platon à tous les divertissemens du monde: ceux qui aiment tant la chasse ignorent les vrais plaisirs. »

Jane eut le malheur d'accepter la couronne d'Angleterre, léguée par le testament d'Édouard VI; et elle, ainsi que son époux lord Guilford, tombèrent victimes de la sanguinaire Marie.

Le jour fixé pour son supplice, son mari lui fit demander à la voir pour la dernière fois; mais elle refusa, et lui fit dire que sa seule raison était la crainte de manquer de courage au moment fatal de leur dernière séparation. « Bientôt, ajouta-t-elle, nous serons réunis dans un dernier séjour d'où n'approcheront ni la mort ni aucune des douleurs qui affligent la misérable humanité.

La reine avait voulu que Jane Grey et son époux fussent décapités devant la Tour; mais le Conseil, craignant que la jeunesse, l'innocence et la beauté de Jane ne soulevassent le peuple en sa faveur, décida que le supplice aurait lieu pour elle dans l'enceinte de la prison.

De la fenêtre où elle s'appuyait, elle vit son époux s'acheminer au supplice, lui fit de la main le dernier adieu, et se mit en prières, attendant tranquillement l'instant fatal. Le courage qu'elle avait montré jusqu'alors ne l'abandonna pas sur l'échafaud; tous ceux qui la regardaient, si jeune, si belle, affronter la mort avec tant de sérénité, frappés d'admiration, ne pouvaient retenir leurs larmes. La hache tomba sur sa tête, comme elle disait: « Seigneur, je vous recommande mon ame. »

Ainsi périt, dans sa dix-huitième année, une femme belle de corps, simple de manières, pure de mœurs et de l'esprit le plus orné. Elle réunissait, comme disait Fuller, l'innocence de la jeune fille à la grâce de la jeune femme, l'activité de l'âge mûr à la gravité de la vieillesse. Issue de sang royal, elle fut savante comme un profond théologien, vécut comme une sainte, et ne mourut de la mort des coupables que par les fautes de ses parens.

On trouva sur les murs de sa prison deux vers latins qu'elle avait gravés avec la pointe d'une épingle; nous essayons d'en reproduire le sens.

« Qui que tu sois, ne crois pas que la mort » soit si loin; aujourd'hui elle me frappe, de» main elle te frappera toi-même. »

Mlle F. R.



Éducation.

Du Monde,

DE SES COUTUMES ET DE SES USAGES.

LETTRES D'UNE GRAND'MÈRE A SES PETITES-FILLES,

PAR Mme LA COMTESSE DE BRADI.

CINQUIÈME LETTRE.

A Mlle Hélène de Revel, au château de Revel.

Comment, chère Hélène, vous craignez que je ne vous trouve trop frivole parce que vous voulez savoir si les *amusemens* de Paris se bornent aux routs, aux assemblées, aux visites ? Les *amusemens* m'ont toujours paru valoir la peine que l'on y pensât, et leur choix n'est pas sans importance. Nous reviendrons sur la partie morale des plaisirs ; il n'est question que de les connaître aujourd'hui : nous les jugerons une autre fois ; les bals doivent passer avant tout à votre âge, aussi je commence par vous en parler :

Il faut arriver de bonne heure à un bal, afin d'occuper les premières banquettes, car les danseurs ne prient guère que les danseuses qui sont assises au premier rang. Dans une salle de bal convenablement décorée, on prépare deux ou trois rangs de banquettes, disposées en gradins ; sur les premières s'asseyent les danseuses ; celles qui les chaperonnent s'établissent sur les dernières banquettes.

Si je vous ai recommandé de prendre l'habitude d'une contenance calme, et d'un maintien réservé, c'est surtout au bal que vous devez vous en souvenir. La foule, les lumières, la musique, le chaud, le mouvement produisent une espèce d'ivresse dont il faut se défier.

Dans les bals très-nombreux, on est invitée par des inconnus ; gardez-vous de ceux qui vous prieront de leur *faire le plaisir* de danser avec eux... les hommes de bonne compagnie n'emploient que le mot *honneur* quand ils s'adressent à une femme. Pour parer à beaucoup d'inconvéniens, les mères ou autres chaperons s'assurent de quelques danseurs dont elles peuvent disposer librement : ce sont des parens ou des amis intimes de la famille ; les mères demandent des billets pour eux, ou la permission de les présenter.

On sait cela, et les personnes qui donnent des bals s'empressent de répondre en conséquence. Sans cette précaution, il y a des filles qui ne danseraient jamais, beaucoup d'hommes ne voulant danser qu'avec celles qu'ils connaissent, et surtout avec celles qui passent pour avoir une grosse dot. Les jeunes gens que l'on a fait inviter se tiennent à portée d'être utiles : les premières contredanses leur appartiennent de droit ; et quand plus tard, on est priée par des hommes peu polis, on s'excuse en disant que l'on est engagée, parce que l'on peut toujours prendre un des hommes que l'on connaît, ceux-ci ayant soin de n'inviter de danseuses qu'autant qu'ils voient pourvues celles qui les ont fait inviter au bal. Si toutes ces précautions n'ont été prises, le bal vous amusera peu ; car il y a des gens dont on ne peut accepter l'invitation, et ce refus vous fixe sur votre banquette, mais mieux vaut rester à sa place que d'avoir un partner qui manque d'usage, surtout depuis que celui de parler à sa danseuse est toléré. On ne l'eût pas souffert autrefois : non seulement c'eût été une familiarité qui eût blessé la danseuse, mais toutes les personnes qui formaient le quadrille en eussent été choquées ; il fallait regarder danser les autres : c'était en effet plus

poli que de s'engager dans une conversation particulière, et de ne leur donner aucune attention ; mais les hommes croient maintenant permis d'adresser quelques mots à leurs danseuses, et j'ai trouvé dans ma sagesse que, lorsqu'une chose qui n'était pas décidément mauvaise passait en usage, il fallait faire comme les autres. Dans une semblable causerie, il ne peut d'ailleurs être question que de sujets très-indifférens, et vous n'aurez guère à répondre que : « Oui, » ou « non, monsieur ; » car vous n'engagerez point la conversation.

Au moment où la contredanse commence, vous témoignez, par une inclination, aux autres danseuses, le désir qu'elles dansent d'abord ; au rebours de beaucoup de jeunes personnes qui s'élancent précipitamment et à l'envi, comme s'il était aussi glorieux de faire le premier rigaudon que de porter le premier coup sur une brèche: cette façon n'est point polie ; si les autres danseuses de leur côté insistaient, vous remercieriez par une inclination, et vous commenceriez.

Dansez avec gaîté, mais veillez toujours à ce que cette gaîté ne communique rien d'inconsidéré à votre maintien ni à vos paroles : c'est au bal surtout que les distractions deviennent des fautes. Quoiqu'il semble prétentieux d'écrire sur son éventail le nom des danseurs par lesquels on est engagé, il faut plutôt le faire que de s'exposer à en choquer un seul par le manque de mémoire. Les hommes de bonne compagnie ne se querellent guère à propos de cela ; mais il y a un peu de tout au bal... Ce que l'on a de mieux à faire, quand on s'est trouvée dans quelque démêlé, c'est de se retirer le plus doucement possible : on cesse de parler des gens quand on ne les voit plus, et une fille doit éviter d'être nommée à propos d'une scène de bal.

N'oubliez point que les petits garçons, les boiteux, les plus laids, les plus vieux hommes du bal, ont le droit de vous inviter, et que vous ne pouvez les refuser qu'en refusant les autres : l'obligation d'accepter le plus pitoyable des danseurs, quand on n'est pas engagée, est une loi.

Je vous communiquerai dans une autre lettre mes idées sur les habits de bal : je termine aujourd'hui ce chapitre en vous disant que vous devez vous conduire avec les femmes assises auprès de vous comme dans les *routs* (1): bienveillance, obligeance, jusqu'à ce que vous découvriez qu'on ne vous en sait aucun gré ; alors, suppression de toutes prévenances. Bornez-vous à répondre avec une politesse grave ; surtout n'ayez point l'ignoble tort de n'être aimable que pour les femmes dont les parures fraîches et élégantes annoncent la richesse ; efforcez-vous d'agréer à toutes ; mais s'il en est dont les vêtemens décèlent la médiocre fortune, redoublez de bonne grâce envers elles, et avant de les traiter avec froideur, si elles ne répondent point à vos avances, examinez si la timidité et l'embarras ne sont pour rien dans leur réserve. Soyez là comme ailleurs, empressée pour l'âge, et n'oubliez point que l'air de déférence envers les femmes mariées sied remarquablement bien aux jeunes personnes.

Quand vous sortez du bal, ne souffrez pas que des hommes, qui n'accompagnent point votre chaperon, mettent sur vos épaules le schal ou la pelisse qui vous enveloppe ; refusez poliment ces soins, mais refusez-les : ils impliquent une familiarité dont les hommes rient aux dépens de celles qui l'autorisent. Refusez aussi le bras ou la main qu'on vous offrirait pour vous conduire à votre voiture, à moins que votre chaperon ne vous fasse signe d'accepter. Toutes ces petites observances deviennent habitudes de la vie, quand, après avoir réfléchi à leur utilité, on s'est résolu à les suivre ; et c'est alors de l'air le plus aisé qu'on parle et qu'on agit avec une convenance qui ne se dément jamais.

---

(1) Prononcez *raoultes*.

Les spectacles procurent un amusement très-vif, et le théâtre dont la nation s'honore davantage est aussi celui où l'on conduit le plus volontiers les jeunes personnes. Vous avez lu les tragédies de Corneille et de Racine, et le chef-d'œuvre du premier des comiques : le *Misanthrope*. Vous en verrez les représentations avec plaisir au *Théâtre-Français*. La musique, les décorations, la pompe des scènes à l'*Opéra Français*, vous amuseront aussi ; mais il y a bien peu de profit à retirer de ce spectacle, et les jeunes personnes n'y vont guère qu'une ou deux fois par an. L'air qu'on respire au théâtre est malsain, et ce plaisir me semble peu fait pour être préconisé ; j'excepte l'*Opéra Italien*, dont chaque représentation est la plus parfaite leçon de musique que puissent jamais recevoir celles qui cultivent le chant ou quelque instrument. Les autres théâtres de Paris ne pouvant être d'aucune utilité, n'offrant aucun genre d'instruction applicable aux développemens de l'intelligence ou aux perfectionnement des arts, je ne vous en entretiendrai pas. Il y a cependant quelques exceptions, et c'est le *Journal des Demoiselles* qui se charge de vous en rendre compte.

A Paris, les concerts s'appellent aussi un *plaisir ;* mais je ne pourrais vous dire pourquoi : car, excepté un bien petit nombre d'individus qui aiment la musique et qui la savent, peu de personnes prennent la peine de dissimuler l'ennui qu'elles éprouvent quand il leur faut entendre pendant trois heures des sons d'instrumens ou des paroles dans une langue étrangère, puisque la mode, raisonnable en ceci, s'est déclarée pour les paroles italiennes. A la fin des concerts seulement, on *gémit* quelques romances françaises, avant de régayer son auditoire par des chansons grotesques dont le sujet, le style et l'expression doivent être populaires. Tel est en général aujourd'hui le programme des concerts privés et publics.

Le maintien dans un concert est celui que je vous ai recommandé à un *rout* ou à un spectacle. Partout vous devez parler à voix basse, faire le moins de gestes possibles, non seulement ne gêner personne, mais encore vous gêner pour que les autres soient bien. Oui, mon enfant, voilà comme l'on prouve aux inconnus ce que l'on est, et comme l'on gagne le cœur des gens avec lesquels on se rencontre souvent : voilà en quoi consistaient ces usages de la vieille France qui attiraient chez elle tant d'étrangers, et que les plus nobles d'entre eux se plaisaient ensuite à introduire dans leur pays : usages que l'on peut résumer ainsi : Le sacrifice constant de ce qui nous plaît pour arriver à plaire aux autres..... Il y a bien de la charité chrétienne dans les bonnes manières des gens du monde, comme vous voyez.

Vous parlerai-je du plaisir que l'on peut trouver dans les promenades de Paris ? Je ne l'ai jamais compris que pour les femmes d'une condition laborieuse, qui, passant la semaine à travailler sédentairement, courent le dimanche à l'endroit aéré le plus proche, et vont respirer aux Tuileries, au Luxembourg, ou sur les boulevarts. Les autres qui peuvent, à l'aide d'une voiture, gagner la campagne, me semblent, dans les jardins publics, venir faire parade de leur personne et de leur désœuvrement.

Les femmes ne doivent jamais se trouver dans les foules. Il faut à cet égard qu'elles apprennent à réprimer le désir de voir, et qu'elles renoncent à toute espèce de plaisir qui peut un seul instant compromettre la dignité de leur sexe, ou exposer à quelque querelle les hommes dont elles sont accompagnées ; ce qui ne manque guère d'arriver quand on se trouve au milieu d'une agglomération composée d'individus inconnus et de diverses classes. Dussiez-vous entendre le meilleur des sermons, arrêtez-vous devant la foule ; allez de très-bonne heure aux expositions de tableaux ou autres ; enfin, prenez la résolu-

tion de ne voir que de très-loin les feux d'artifice et les autres divertissemens qu'offrent nos fêtes publiques; et n'y pénétrez point, même quand il vous serait possible de n'y pas mourir étouffée, comme au feu d'artifice donné pour le mariage de Louis XVI.

Paris renferme un grand nombre de monumens qu'il est utile et intéressant de visiter. Quelles plus belles promenades que celles qui conduisent à nos églises, à nos musées, à nos bibliothèques, à toutes ces galeries et cabinets de particuliers, que l'on ouvre si obligeamment aux curieux? De ces courses au moins vous ne reviendrez point l'esprit vide et rempli de sottes niaiseries; et je regarde comme impossible de n'en point rapporter quelque instruction.

Nous devons aux dames anglaises un amusement nouveau; c'est celui de courir les boutiques le matin, sans le besoin de rien acheter. Ces courses se font autant à pied qu'en voiture. On entre dans tous les magasins de nouveautés; on regarde, on touche, on marchande; on ne fait aucune emplette, et l'on sort avec la malédiction du marchand et de ses commis, ou l'on se laisse entraîner par la forme, la couleur, la fraîcheur d'un chiffon nouveau, si inutile, que l'on ne s'en soucie plus en rentrant chez soi, et que l'on regrette immédiatement l'argent qu'il a coûté.

Les dames de l'ancien régime s'exagéraient les inconvéniens d'aller à pied dans les rues, je l'avoue, et négligeaient beaucoup trop de s'instruire du prix des objets nécessaires à leur parure et à la consommation de leur maison; c'était un très-grand tort; mais se faire heurter et éclabousser sans obligation sur un trottoir, passer des matinées à parlementer devant des comptoirs, dépenser sans but l'argent que l'on possède, et souvent s'endetter pour avoir été chercher l'occasion d'exciter ses désirs, c'est faire autrement que ses aïeules, mais non pas faire mieux. Je désire cependant que vous ne vous arrêtiez point devant la crainte qu'on peut éprouver à la vue des embarras qui se rencontrent dans les rues de Paris, au brouhaha dont elles retentissent, je désire que vous sachiez aller à travers la boue noire et fétide, les crieurs, les porteurs, les gamins, les filoux et les flâneurs; mais je désire que ce ne soit que par nécessité, et autant que vous n'aurez ni chevaux pour vous conduire, ni gens pour aller vous chercher des échantillons d'étoffes. Le prix des choses que vous devez acheter ne varie pas assez rapidement pour que vous ayez besoin de vous en assurer plus d'une fois par mois; car je ne mets pas au nombre de vos emplettes les provisions journalières employées dans votre cuisine. Je traiterai ce chapitre quand nous serons arrivées à celui de la *Tenue d'une Maison*.

Vous voyez donc, mon enfant, que les sorties fréquentes dans les rues sont inutiles, et selon moi peu séantes. Je n'oserais vous donner mon avis pour un oracle; mais si les jeunes femmes ne redoutaient point que leurs aveux ne restreignissent la liberté qu'elles ont acquise; si elles racontaient franchement tout ce qu'il y a d'aventureux dans leurs sorties du matin et dans leurs stations commerciales, vous trouveriez que je n'en ai pas exagéré les inconvéniens.

Adieu, chère enfant; je vous embrasse tous. Mon Dieu! que j'aime ce nid posé si solidement dans ce vieux château de Revel? Que votre union vous fait forts et riches, et qu'elle me rend heureuse! Ah! ne détachez jamais de flèches de ce faisceau!... J'espère que vous me comprenez, et ne cessez point de lire notre La Fontaine?...

Comtesse de Grismantel.

La Petite Somnambule.

(PROVERBE.)

—

PERSONNAGES.

M. DEVILLIERS.
ANNA, sa fille.
ESTELLE, sa nièce (âgée de dix ans).
M. LEROUX, prétendu d'Anna.
FRÉDÉRIC, neveu de M. Devilliers.
VALENTIN, domestique.

La scène est à Passy, chez M. Devilliers.

Un salon. — Le matin.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

ANNA, FRÉDÉRIC.

ANNA. Laissez-moi, de grâce, en voilà assez sur ce sujet :

FRÉDÉRIC. Quoi ! tant de sévérité parce que j'ose vous parler de mes sentimens ?

ANNA. Vous savez bien, monsieur, que je ne dois pas vous entendre.

FRÉDÉRIC. *Monsieur!* Est-ce bien moi que vous appelez ainsi, moi, votre cousin, votre ami d'enfance ? Avez-vous oublié les projets de votre pauvre mère ? Avant de mourir, ne désirait-elle pas que nous fussions unis pour toujours? Et maintenant, Anna, vous méconnaissez ses volontés dernières ?

ANNA. Ah ! Frédéric, pourquoi me rappeler ces souvenirs, ou plutôt, pourquoi ne pas les rappeler à mon père ?

FRÉDÉRIC. Je l'ai fait : hier au soir, je lui ai confié l'espoir que cette promesse sacrée m'avait donné ; je lui ai dit tout ce que l'habitude de vous voir avait ajouté de force à un sentiment si bien encouragé.

ANNA. Eh bien ?

FRÉDÉRIC. Il a refusé de m'écouter, parce que, dit-il, je n'ai pas encore un état assuré ; cependant ma fortune sera égale à la vôtre ; mon père est, comme lui, un ancien négociant retiré des affaires. La véritable raison, c'est qu'il a des vues sur un autre, et que ce M. Leroux, qui ne bouge plus d'ici, doit bientôt devenir son gendre.

ANNA. Mon Dieu, ne le saviez-vous pas ?

FRÉDÉRIC. Ah ! j'aimais à douter encore. Je ne pouvais pas croire que mon oncle sacrifierait ainsi l'attachement le plus dévoué à l'appât d'une fortune...

ANNA. Arrêtez, Frédéric ; vous devez respecter mon père, et puisqu'il est décidé à repousser votre demande, vous voyez bien que je ne puis plus vous écouter.

FRÉDÉRIC. Ah ! que je suis malheureux !

ANNA. Non, ne dites pas cela ; vous vous consolerez ; l'absence vous y aidera, car il faut cesser de nous voir.

FRÉDÉRIC. C'est donc là votre résolution, mademoiselle ?

ANNA. Écoutez, monsieur Frédéric, mon père m'aime de toute son ame, il ne peut désirer que mon bonheur ; c'est un homme sage ; sa raison est sans doute supérieure à la mienne ; j'ai promis de m'y soumettre toujours, et quoi qu'il puisse m'en coûter, je tiendrai parole.

FRÉDÉRIC. Vous voir mariée à M. Leroux! Non, non, plutôt que de m'y résigner, j'irai trouver ce rival, je lui dirai...

ANNA. Rien, monsieur : car ce rival est un honnête homme, fort distingué, que j'estime et que vous devez respecter. Songez-y bien : si j'apprends que vous lui ayez dit un seul mot capable de me compromettre ou de l'offenser, dès ce moment, je vous retire jusqu'à mon amitié ; car de semblables procédés ne m'inspireraient que de l'éloignement et du mépris.

FRÉDÉRIC. O ciel ! vous ne m'avez donc jamais aimé ?

ANNA. Permis à vous de le croire... c'est maintenant ce qui convient le mieux.

FRÉDÉRIC, *avec douleur.* Adieu, mademoiselle !

ANNA, *avec effort.* Adieu ! (*Il sort.*)

SCÈNE II.

ANNA, *seule.*

Pauvre jeune homme ! il s'éloigne désespéré ! Je devais agir ainsi, je ne m'en repens pas ; mais que le devoir coûte cher quelquefois ! A présent, je puis pleurer : il ne le verra pas. (*Elle porte son mouchoir à ses yeux.*) Quelqu'un vient !... C'est ma petite cousine, l'enfant la plus indiscrète...

SCÈNE III.

ANNA, ESTELLE.

ESTELLE. C'est abominable, c'est affreux ! Tous les jours la même chose.,. mon oncle le saura, et bien certainement je ferai chasser...

ANNA. Eh ! mon Dieu, Estelle, qu'y a-t-il donc ?

ESTELLE. Il y a... qu'on me vole tous les matins...

ANNA. On te vole ! toi !

ESTELLE. Ce que j'ai de plus précieux.

ANNA. Quoi donc ?

ESTELLE. Mes confitures ! Tous les soirs mon oncle en fait acheter pour moi, et tous les matins elles ont disparu, je ne sais comment. D'abord on les mettait à l'office; on crut que le garde-manger n'était pas sûr, à cause du voisinage de deux petits enfans qui sont gourmands ! gourmands !... Ah !... Enfin depuis trois jours on a imaginé de serrer les pots de confiture dans cette armoire, dont je garde la clef par précaution ; eh bien, tous les jours, quand je l'ouvre, je la trouve vide.

ANNA. En vérité ! on a donc une fausse clef ?

ESTELLE. Apparemment.

ANNA. Ah ! c'est affreux !

ESTELLE. N'est-ce pas ? j'en pleure de colère. (*Regardant Anna.*) Tiens ! et vous aussi.

ANNA. Moi !

ESTELLE. Oui, vous avez des larmes dans les yeux. C'est bien aimable de votre part de vous intéresser comme cela à mes chagrins; parce qu'enfin des confitures de reine-Claude...

ANNE. Eh ! j'y pense bien, vraiment !

ESTELLE. Plaît-il ? Ce n'est pas pour cela que vous pleurez ? Pourquoi donc alors ? Ah !... un moment, je crois deviner : tout-à-l'heure notre cousin Frédéric était ici, je l'ai vu sortir.

ANNA. Eh bien ! après ?

ESTELLE. Après ?... Je sais qu'il voulait vous épouser.

ANNA. Qui te l'a dit ?

ESTELLE. Personne, mais ça revient au même, puisque je l'ai entendu.

ANNA. Tu écoutes donc aux portes ?

ESTELLE. Fi donc ! — Mais hier au soir, mon oncle parlait si haut que pour ne pas l'entendre, il aurait fallu me boucher les oreilles... et l'on n'est pas obligé à cela.

ANNA. Eh bien, que disait-il ?

ESTELLE. Oh ! il disait à Frédéric qu'il était trop jeune pour se marier, qu'il n'avait pas d'état; puis qu'il n'était encore que surnuméraire, et qu'il n'avancerait pas, parce que ses chefs sont mécontens de lui.

ANNA. Vraiment !

ESTELLE. Oui, mon oncle a montré une lettre de M. Lapérière, le chef de bureau. Il paraît que ce pauvre Frédéric se dérange, et qu'il ne travaille pas du tout, du tout ; ce qui est bien mal, car enfin, à son âge, cela est vraiment honteux...

ANNA. Il suffit, Estelle. De quoi te mêles-tu ? Ne vas-tu pas blâmer des choses au-dessus de ta portée, et vouloir condamner les autres ? Songe d'abord à te corriger toi-même, car tu as beaucoup de défauts, et particulièrement ceux de l'indiscrétion et de la curiosité.

ESTELLE. Ah ! peut-on dire cela ?

ANNA. Oui, oui, tu as une activité d'esprit qu'il conviendrait de modérer. Il n'est pas bon qu'un enfant de ton âge s'occupe

de tant de choses. De là, cette préoccupation que je remarque dans tes yeux, dans tes manières, de là cette agitation qui trouble jusqu'à ton sommeil, car tu te relèves souvent la nuit.

ESTELLE. Moi!

ANNA. Je t'entends marcher.

ESTELLE. Vous vous trompez, ma cousine; c'est sans doute la vieille Marguerite, la cuisinière, dont la chambre touche à la mienne, et qui fait ses comptes le soir. (*A part.*) Il faudra que je sache s'ils sont exacts, et si elle ne vole pas mon oncle. (*Haut.*) D'ailleurs, ma cousine, est-ce ma faute si je suis clairvoyante, si je sais pénétrer dans la pensée des autres, et si je devine, par exemple, que vous regrettez beaucoup M. Frédéric?...

ANNA. Estelle, veux-tu bien te taire!

ESTELLE. Oui, je me tairai, soyez tranquille, car je suis meilleure que vous ne croyez; et je vous prouverai qu'on peut être aussi discrète que vous, mademoiselle la mystérieuse!... Mais j'entends mon oncle avec M. Leroux... je vais lui porter ma plainte.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, M. DEVILLIERS, M. LEROUX.

M. DEVILLIERS. Entrez, entrez sans cérémonie, mon cher Leroux: au point où nous en sommes, vous n'êtes plus un étranger dans cette maison.

M. LEROUX, *saluant Anna.* Ah! mademoiselle, daignerez-vous confirmer de si flatteuses paroles?

ANNA, *avec contrainte.* Monsieur... les personnes présentées par mon père sont toujours sûres d'être accueillies avec plaisir.

M. DEVILLIERS. Très-bien répondu. Ah çà, nous signerons le contrat dès demain.

M. LEROUX. Ce sera, mon cher ami, un des deux beaux jours de ma vie.

M. DEVILLIERS. Quel est donc l'autre?

M. LEROUX. Vous le savez bien; celui où mon invention nouvelle a été admise à l'exposition des produits de l'industrie.

M. DEVILLIERS. En effet, c'est une découverte qui vous fait le plus grand honneur. Figure-toi, ma chère Anna, une mécanique pour filer le coton, avec deux roues et trois engrenages, si bien que par le moyen d'un moulin mu par un balancier suspendu à deux poulies...

ESTELLE. Je vous avertis, mon oncle, que nous n'y comprenons rien du tout.

M. DEVILLIERS. Plait-il? qu'est-ce que c'est, mademoiselle? De quoi vous mêlez-vous? Quand j'expose les titres de monsieur à la considération publique, vous vous permettez de m'interrompre!

M. LEROUX. Excusez-la, mon cher monsieur Devilliers; je conçois en effet que les détails où vous prenez la peine d'entrer aient plus d'attraits pour le jury de l'industrie que pour une jolie demoiselle. Au surplus, je prendrai galamment ma revanche, et j'espère, dans ma corbeille, vous montrer des produits d'un genre plus attrayant.

ESTELLE. Ah! oui, des châles, des bijoux, des dentelles, nous avons des yeux pour cela. Eh bien, ma cousine, vous ne remerciez pas?

M. DEVILLIERS. En vérité, Estelle, vous êtes un enfant bien mal élevé! Ma pauvre sœur vous a laissé prendre l'habitude de discourir à tort et à travers et d'attaquer toutes les questions, même celles qui vous sont le plus étrangères. Ma foi, mon cher Leroux, je ne sais pas comment nous la marierons, celle-là? Elle a une tête, une tête!... sans compter les défauts naturels à son âge, tels que la gourmandise...

ESTELLE. Ah! oui, mon oncle; pour le coup, je vous le conseille, et le moment est bien choisi! M'appeler gourmande quand je suis obligée de manger du pain sec à mon déjeuner! Encore aujourd'hui mes confitures ont disparu.

M. DEVILLIERS. Est-il possible?

ESTELLE. Hélas! c'est comme je vous le

dis ; si j'ai des défauts, je n'ai pas du moins celui du mensonge.

M. DEVILLIERS. Il faut pourtant éclaircir... Holà, quelqu'un! Valentin!

(*Il sonne.*)

M. LEROUX, *bas à Anna en s'approchant d'elle*. Pardon, mademoiselle, il me semble que j'ai remarqué sur vos traits un peu de tristesse.

ANNA, *vivement*. Vous vous trompez, monsieur.

M. LEROUX. Si je supposais que ma recherche pût vous déplaire...

ANNA. Ai-je rien dit de semblable ?

M. LEROUX. Non, sans doute... Allons, j'aime à croire, comme vous le dites, que je me suis trompé.

SCÈNE V.

LES MÊMES, VALENTIN.

VALENTIN. Monsieur a sonné !

M. DEVILLIERS. Valentin, il se passe ici quelque chose de bien extraordinaire. Comment se fait-il que tous les jours les friandises destinées à cet enfant soient enlevées sans que l'on sache par qui, ni comment ?

VALENTIN. Monsieur, je vous assure que je n'y conçois rien ; il faut que le diable s'en mêle !

M. DEVILLIERS. Si vous n'avez pas de meilleures raisons à donner, je m'en prendrai à vous de ce désordre. Tâchez qu'il ne se renouvelle plus.

VALENTIN. Mais monsieur...

M. DEVILLIERS. Vous m'entendez !

VALENTIN. Il suffit, monsieur... (*Il va pour sortir.*)

M. DEVILLIERS (*le rappelant*). Ah ! Valentin !

VALENTIN. Monsieur...

M. DEVILLIERS. Avez-vous prévenu le notaire pour demain matin ?

VALENTIN. Oui, monsieur, il apportera le contrat de mariage à signer.

M. DEVILLIERS. Ne devez-vous pas profiter de l'occasion pour faire dresser le vôtre ?

VALENTIN. Mais, monsieur...

M. DEVILLIERS. N'étiez-vous pas dans l'intention d'épouser Marguerite, notre cuisinière ?

VALENTIN. Oui, monsieur, il y a quelques jours; mais aujourd'hui...

M. DEVILLIERS. Vous n'êtes pas décidé? C'est bon, allez !

SCÈNE VI.

LES MÊMES, *excepté* VALENTIN.

M. DEVILLIERS. Singulier garçon ! Il y a un mois, il faisait la cour à ma cuisinière avec une assiduité surprenante ; car il y a entre eux une disproportion d'âge de vingt ans au moins au profit de Marguerite. Enfin il me demanda la permission de l'épouser ; je la lui accordai : eh bien, depuis ce temps-là, il n'a plus l'air de s'en soucier.

ESTELLE. Ça ne m'étonne pas, moi, mon oncle.

M. DEVILLIERS. Comment, cela ne t'étonne pas! En saurais-tu plus que nous, par hasard ?

ESTELLE. Je sais, car je l'ai entendu dire à notre cousin Frédéric, que Valentin voulait épouser Marguerite à cause de ses écus; Elle avait fait des économies considérables avant d'entrer ici ; mais comme sa laideur est égale à sa fortune, Valentin balance entre les deux.

M. DEVILLIERS. Voyez-vous, la petite peste ! Quand je vous dis que c'est un démon ! Elle sait tout, elle devine tout.

ESTELLE. Au contraire, mon oncle, car j'avais précisément une explication à vous demander.

M. DEVILLIERS. Vraiment ! il faut rendre des comptes à mademoiselle ? Ceci est assez curieux.

M. LEROUX. Laissez-la parler.

M. DEVILLIERS. Eh bien, voyons, quelle explication entendez-vous réclamer ?

ESTELLE. Pourquoi donc, s'il vous plaît,

avez-vous ordonné un petit voyage à notre cousin Frédéric?

M. DEVILLIERS, *bas.* Veux-tu te taire!

ANNA, *à part.* Que dit-elle?

M. LEROUX. Frédéric! Comment, vous l'éloignez au moment de notre mariage, quand je comptais sur lui! C'est mon premier garçon de noces...

M. DEVILLIERS. Il le fallait, une affaire pressée...

ESTELLE. Justement, il m'a dit qu'il n'en avait pas.

M. DEVILLIERS, *à part.* Oh! petite langue de vipère! *Haut.* Puisque mademoiselle se permet de contredire un mensonge officieux, il faut donc tout vous apprendre. Ce jeune homme se néglige; on est fort mécontent de lui à l'administration, et je profite des vacances pour l'envoyer à son père, qui ferait bien de le garder près de lui pour prendre soin de leurs propriétés.

ESTELLE. Mais, mon oncle...

M. DEVILLIERS. C'est bien, c'est bien; il est déjà tard; allez prendre votre leçon de piano dans le pavillon au bout du jardin. (*A Anna*). Toi, ma fille, rentre dans ton appartement. (*Bas.*) De la raison, mon enfant. (*Haut à M. Leroux.*) Et nous, mon cher ami, nous allons faire un tour de promenade pour causer des articles du contrat.

Le soir.

SCÈNE VII.

M. LEROUX *seul, se promenant à grands pas.*

Il me semble qu'il se passe ici quelque chose d'extraordinaire, et la tristesse d'Anna n'est pas naturelle; cependant, les jeunes filles, au moment de se marier, songent d'ordinaire à tout ce qu'elles vont quitter... et, s'il n'y avait que cela... mais d'un autre côté, l'air mystérieux de M. Devilliers, son impatience quand la petite Estelle parlait de Frédéric... Bah! ne vais-je pas m'inquiéter à propos de rien? Singulière manie qu'ont les hommes de gâter toujours leur bonheur par des craintes chimériques! Ce mariage était l'objet de tous mes vœux: eh bien, il va s'accomplir; je suis agréé, par conséquent je ne déplais pas, et je dois me trouver parfaitement heureux.

SCÈNE VIII.

M. LEROUX, VALENTIN.

M. LEROUX, *apercevant Valentin.* Quelqu'un!... Ah! c'est vous, Valentin?

VALENTIN. Faites excuse, monsieur, si je vous dérange; mais je voudrais bien vous parler.

M. LEROUX. A moi!

VALENTIN. Monsieur va épouser mademoiselle Anna; il va donc devenir un des maîtres de la maison. Comme il a l'air moins sévère et plus encourageant que M. Devilliers, c'est à lui que je prendrai la liberté de me confier, afin qu'il ne lui reste aucun doute sur ma moralité.

M. LEROUX. Quel préambule! Qu'est-ce donc? Parlez, mon ami.

VALENTIN. Eh bien, pour commencer, vous avez vu que ce matin on m'a rendu responsable d'un vol de friandises, comme si j'étais capable... Fi donc! D'abord, je n'aime pas les douceurs, moi... c'est indigeste; j'aime mieux les beef-steaks (1), les pâtés, enfin les choses solides. — Tenez, voilà encore un petit pot que j'apporte; vous êtes témoin que je le mets dans cette armoire sans être tenté d'y toucher. (*Il ouvre l'armoire et y met un petit pot de confitures.*)

M. LEROUX. Ainsi ce n'est pas vous qui êtes le coupable, j'en suis bien sûr; mais pourquoi les soupçons semblent-ils s'adresser à vous?

(1) Prononcez *bif-stec.*

VALENTIN. Parce qu'un soir on m'a vu rôder assez tard dans l'office et dans la cuisine.

M. LEROUX. Eh bien, qu'alliez-vous y faire ?

VALENTIN. Ah ! voilà !... Vous savez que je devais me marier avec Marguerite, la cuisinière, une femme un peu âgée; mais c'est égal. En venant ici, elle a parlé d'abord d'un petit magot, d'un trésor qu'elle avait amassé à la sueur de son front, c'est le cas de le dire, à côté du tourne-broche. Moi, ça m'a donné des idées de mariage... Je me suis avancé... j'ai fait ma cour... mais tout-à-coup voilà qu'elle a cessé de parler de ses écus, si bien que je ne sais pas encore ni comment, ni où ils sont placés. Je n'ai pas osé l'interroger, j'aurais eu l'air de l'épouser par intérêt...

LEROUX. Eh mais! c'est ce que vous faites, il me semble.

VALENTIN. Sans doute ! ça se fait, mais ça ne se dit pas. J'étais donc dans la plus grande perplexité quant à ce mariage, n'osant plus ni avancer ni reculer, lorsqu'il m'est venu une idée. Marguerite est assez négligente; elle laisse tout traîner; peut-être, me suis-je dit, trouverai-je dans quelque coin un papier ou une note qui m'apprendront ce qu'elle a fait de son argent. Alors, monsieur, je me suis mis à rôder et à fureter dans tous les coins, pendant que tout le monde était couché; mais ça ne m'a servi à rien.

LEROUX. Vous n'avez rien trouvé ?

VALENTIN. Rien du tout, et je ne sais quel parti prendre.

LEROUX. Pauvre garçon ! c'est fâcheux; mais que puis-je faire à cela ?

VALENTIN. Si plus tard vous vouliez prier notre jeune maîtresse de faire expliquer Marguerite sur ce sujet-là?

M. LEROUX. Volontiers.

VALENTIN. Merci, monsieur, je savais bien que vous étiez bon. Je m'en vais...

M. LEROUX. Un instant. Dis-moi d'abord... quel est ce petit jeune homme, ce M. Frédéric ?...

VALENTIN. C'est le cousin de mademoiselle.

M. LEROUX. Je sais bien; mais son caractère ?...

VALENTIN. Un garçon bien aimable, bien gentil, qui est *sans-numéraire* au ministère des finances. C'était un excellent sujet; mais, depuis quelque temps, il paraît qu'il n'a plus goût à la besogne, d'après ce que dit son chef, M. Lapérière, qui est venu voir monsieur tout exprès.

M. LEROUX. Lapérière ! un ancien camarade !... Ah ! je saurai par lui... Mais voici Devilliers.

SCÈNE IX.

M. LEROUX, M. DEVILLIERS, ANNA.

M. DEVILLIERS. Mon ami, ma fille vous demande la permission de se retirer.

M. LEROUX. Comment donc, mademoiselle, je serais désolé d'être importun.

M. DEVILLIERS. Je vais me reposer aussi. Vous savez, mon cher Leroux, que votre chambre est là, à côté; demain matin nous serons tous réunis de bonne heure pour signer le contrat avant le déjeuner.

M. LEROUX. Est-ce que je n'embrasserai pas notre petite espiègle ?

M. DEVILLIERS. Estelle?... Elle est couchée depuis long-temps. Adieu, mon ami, à demain.

M. LEROUX, *lui donnant la main*. A demain. (*Saluant Anna.*) Mademoiselle.....

ANNA (*faisant la révérence*). Monsieur...

(*M. Devilliers et Anna sortent*).

SCÈNE X.

M. LEROUX *seul, puis* VALENTIN.

M. LEROUX. Décidément elle est triste... si ce mariage lui déplaisait, j'aimerais pourtant mieux le savoir avant qu'après... Je vais écrire ici quelques lettres. (*Il va à la table et aperçoit Valentin qui rentre.*) C'est encore toi, Valentin ?

VALENTIN. Oui, monsieur, je viens, si cela ne vous dérange pas, pour surveiller le voleur de confitures. (*Montrant un grand sabre.*) J'ai décroché, dans un coin, le sabre de garde national de monsieur : Tenez... qu'on y vienne! (*Il dégaine le sabre.*)

M. LEROUX. Je resterai ici jusqu'à minuit; ainsi, tu peux te reposer en attendant.

VALENTIN. Non pas, non pas; je n'aurais qu'à m'endormir.

M. LEROUX. Reste donc. (*Il se met à écrire. Valentin s'assied sur un fauteuil et s'endort peu à peu. Un quart d'heure se passe ainsi.*)

M. LEROUX, *s'interrompant.* J'ai cru entendre marcher... Non, ce n'est rien....... (*Il se remet au travail, puis il s'interrompt de nouveau.*) Si fait... c'est de ce côté... Je ne me trompe pas... on vient... la porte s'ouvre...

SCÈNE XI.

LES MÊMES, ESTELLE.

Estelle, vêtue de blanc, ouvre doucement la porte; elle tient à la main une bougie allumée.

M. LEROUX. Que vois-je? Estelle! eh! mais qu'est-ce que cela signifie? (*Estelle fait quelques pas.*) Ces yeux fixes... cette démarche lente... Elle ne me voit pas... Est-ce que cette enfant serait..... (*En ce moment la lumière de la bougie frappe les yeux de Valentin, qui se réveille tout-à-coup, et voit Estelle en face de lui.*)

VALENTIN. Ah! mon Dieu! qu'est-ce que c'est que ça?

M. LEROUX, *vivement.* Chut! tais-toi!

VALENTIN. Mademoiselle Estelle!

M. LEROUX. Chut, te dis-je, elle dort.

VALENTIN. Et elle marche?

M. LEROUX. Elle est somnambule... J'ai vu bien des exemples de cet état... Il n'a rien de dangereux pour elle si on ne la réveille pas.

VALENTIN. Ah! mon Dieu, la singulière chose! Mais qu'est-ce qu'elle veut? qu'est-ce qu'elle vient faire?

M. LEROUX. Mais tais-toi donc : elle parle.

ESTELLE. Commençons par nous assurer qu'il n'y a personne ici. (*Elle fait le tour du salon en tenant sa bougie; M. Leroux et Valentin marchent derrière elle sans faire de bruit. Elle revient à la table et y pose son flambeau.*) Je suis bien seule. (*Elle va ensuite vers l'armoire, toujours à pas lents et mesurés.*

VALENTIN, *à M. Leroux.* Ah! monsieur! elle y va, elle y va! (*Elle ouvre l'armoire.*) Voilà notre voleur!

M. LEROUX. Tu peux rengaîner ton sabre.

ESTELLE, *ouvrant le pot de confitures et les mangeant.* Excellentes!

VALENTIN. Ne vous gênez pas.

ESTELLE, *mangeant toujours.* Ah! j'avais besoin de ça...

VALENTIN. Excusez... comme elle y va!... et sans pain encore! il ne restera rien! Ah! si fait, il restera le pot, comme à l'ordinaire.

M. LEROUX, *bas.* La pauvre enfant! quel singulier état!... Et dire qu'au réveil elle ne se souviendra de rien.

VALENTIN. Ah! cette nourriture-là ne lui profitera donc pas? C'est bien la peine...

ESTELLE, *remettant le pot dans l'armoire.* A présent que j'ai bien soupé, il faut que je songe à m'aller coucher... Et d'abord faisons mes papillotes. Voilà justement des chiffons de papier que j'ai trouvés tout-à-l'heure dans le tiroir de Marguerite.

VALENTIN. Hein! qu'est-ce qu'elle dit?

M. LEROUX. Écoutons.

ESTELLE, *faisant ses papillotes.* La pauvre femme! elle croyait gagner... Une cuisinière qui espère avoir un château!

VALENTIN, *qui s'est avancé pour regarder les papiers.* Ah! monsieur, des billets de loterie!

M. LEROUX, *prenant un des billets et l'examinant.* Francfort—.180 lots en Italie et en Allemagne.—Tirage du mois dernier. — N° 18,978. (*Riant.*) Ah! ah! ah! c'est là qu'ont passé toutes ses économies... La belle hypothèque!... ah! ah!

VALENTIN, *avec dépit.* Ah! si j'avais su plus tôt... (*Il déchire le billet.*)

M. LEROUX. Pauvre Valentin! tu feras bien de renoncer à l'épouser. Est-ce heureux que cette petite soit somnambule! sans cela, tu n'aurais jamais rien découvert.

VALENTIN, *avec humeur.* Oui, oui, c'est fort heureux!

ESTELLE, *à elle-même.* Voilà qui est fini. A présent, allons dormir... Je ne sais si je pourrai fermer l'œil. Ma pauvre cousine! je pense toujours à son chagrin, et à celui de Frédéric...

M. LEROUX, *tressaillant.* Hein?

VALENTIN. Ah! monsieur, écoutons.

ESTELLE, *de même.* Elle est trop timide, trop soumise; à sa place, moi, j'aurais déjà dit à mon père : eh bien! oui, j'aime beaucoup mieux M. Frédéric que l'autre.

M. LEROUX. Comment?

VALENTIN, *à M. Leroux.* Prenez donc garde, monsieur; vous allez la réveiller.

ESTELLE, *prenant son flambeau.* Pauvre Anna! je l'ai bien vue pleurer... C'est tout simple... Je ne dis pas que M. Leroux ne soit pas un brave homme... Moi, d'abord, je l'aime beaucoup.

M. LEROUX. C'est heureux.

ESTELLE, *avec un soupir.* Mais...

M. LEROUX. Mais quoi?...

ESTELLE. Mais... ah!...

M. LEROUX. Eh bien?...

ESTELLE. Je vais me coucher. (*Elle retourne à pas lents vers la porte par laquelle elle est entrée, et disparaît.*

SCÈNE XII.

M. LEROUX, VALENTIN.

M. LEROUX. Ah! par exemple..... j'en reste comme pétrifié.

VALENTIN. Dites donc, monsieur?

M. LEROUX. Quoi?

VALENTIN. Si vous me permettiez de hasarder mon petit avis, je ne vous conseillerais pas de vous marier.

M. LEROUX. Ah! drôle! tu prends ta revanche. — Mais peut-être cette petite fille n'a-t-elle pas dit la vérité. — Elle rêvait, et son imagination abusée... Cependant, quand je rapproche les autres circonstances... ce départ de Frédéric, ordonné par son oncle... la tristesse de ma prétendue... je comprends tout... Que vais-je faire? Laisse-moi..... ou plutôt..... non... écrivons. (*Il se rassied à la table.*)

Le lendemain matin.

SCÈNE XIII.

ANNA *assise*, M. DEVILLIERS, UN NOTAIRE, ESTELLE.

ESTELLE, *allant embrasser Anna.* Bonjour, ma cousine, je me suis réveillée un peu tard ce matin... j'ai si bien dormi!.. Et toi? (*Anna secoue la tête.*) Non, n'est-ce pas? Je m'en doutais... pauvre Anna!

M. DEVILLIERS, *au notaire.* Monsieur, vous nous ferez le plaisir de déjeuner avec nous, après la signature. (*Le notaire s'incline.*) Eh! mais, pour un prétendu, notre ami Leroux n'est guère matinal. (*Il sonne.*)

VALENTIN *entrant.* Monsieur!

M. DEVILLIERS. Dites à M. Leroux que nous sommes réunis dans ce salon.

VALENTIN. Monsieur, il n'est plus ici.

M. DEVILLIERS. Comment, il n'y est pas!

VALENTIN. Non, monsieur, des affaires qui lui sont survenues hier au soir l'ont empêché de passer la nuit dans cette maison.

M. DEVILLIERS. Des affaires!

VALENTIN. Cette lettre, m'a-t-il dit, doit vous les expliquer.

M. DEVILLIERS. Donnez.

ANNA, *à part.* Qu'est-ce que cela signifie? comme le cœur me bat!

DEVILLIERS, *ouvrant la lettre et lisant à voix basse.* « Mon ami, je viens d'apprendre que le jeune Frédéric aimait » mademoiselle Anna, à qui il avait été » fiancé par votre pauvre femme, et qu'il » n'était pas indifférent à sa cousine. Je » me rends justice; je ne suis plus un jeune » homme, je n'ai pas les mêmes avantages » que mon rival, et, ne pouvant rendre » mademoiselle Devilliers aussi heureuse » qu'elle le mérite, je ne veux pas être un » obstacle à son bonheur. Frédéric est un » excellent sujet; s'il a paru négliger son » travail, c'est l'amour, c'est la jalousie » qui en ont été cause; mais mariez-le, » et je réponds de lui. Je me charge moi-» même de son avancement; Lapérière est » mon intime ami, et je lui recomman-» derai chaudement mon rival. Puissé-je, » pour prix de mon sacrifice, obtenir l'a-» mitié de ma jolie future. C'est le seul » sentiment que je lui demanderai désor-» mais. Votre tout dévoué, LEROUX. » Est-il bien possible! Je n'en reviens pas... (*A sa fille.*) Anna, lisez cette lettre.

ANNA, *après avoir lu.* Que vois-je! Ah! mon père, que de générosité! que de délicatesse!

M. DEVILLIERS. Tout ce qu'il y a dans cette lettre est-il vrai?

ANNA, *baissant les yeux.* Oui, mon père.

M. DEVILLIERS. Ainsi, Frédéric était le préféré... Allons, puisque ma parole est dégagée, je ne veux pas me montrer trop sévère; mais Frédéric n'est plus ici.

VALENTIN. Je vous demande pardon, monsieur, il est là.

M. DEVILLIERS. Qui l'a fait revenir?

VALENTIN. M. Leroux.

M. DEVILLIERS. Encore! eh bien, qu'il entre!

ANNA *embrassant son père.* Ah! mon père!

ESTELLE, *à part.* Tiens, tiens; comme ça s'arrange!

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, FRÉDÉRIC.

FRÉDÉRIC, *sautant au cou de M. Devilliers.* Mon oncle, mon cher oncle! je suis donc assez heureux pour vous fléchir!

M. DEVILLIERS. Doucement, doucement. Puisque tout le monde le veut, puisque Leroux cède tous ses droits, je consens à ce que tu épouses ta cousine. Mais qu'est-ce qui a pu révéler tout ce mystère à M. Leroux?

ANNA *vivement.* Ah! ce n'est pas moi, mon père.

M. DEVILLIERS. Je le pense bien.

FRÉDÉRIC. Ni moi, mon oncle.

M. DEVILLIERS. Qui est-ce donc?

VALENTIN. C'est mademoiselle Estelle.

ESTELLE. Moi?

VALENTIN. Vous-même; je suis témoin, je lève la main.

ESTELLE. Ah! par exemple!...

LE NOTAIRE, *à M. Devilliers.* Monsieur, je vois que pour l'instant mon ministère est inutile; je reviendrai quand vous me rappellerez.

M. DEVILLIERS. Un moment, s'il vous plaît. Eh bien, Valentin, votre mariage...

VALENTIN. Ça ne peut plus se faire.

M. DEVILLIERS. Pourquoi?

VALENTIN, *montrant les billets de loterie.* Voilà la dot de ma future.

M. DEVILLIERS. Des billets de loterie!

VALENTIN. J'ai découvert cela hier au soir.

M. DEVILLIERS. Elle te l'a avoué?

VALENTIN. Ce n'est pas elle.

M. DEVILLIERS. Qui donc?

VALENTIN. C'est mademoiselle Estelle.

ESTELLE. Moi!

VALENTIN, *à Estelle.* Vous retrouverez le reste dans vos papillotes.

ESTELLE. C'est trop fort!

M. DEVILLIERS. C'est donc un lutin, cette petite fille-là?

VALENTIN. Oui, monsieur, il y a un lutin ici, car cette nuit encore, nos petites pro-

visions de bouche ont disparu. (*Il va prendre le pot de confitures dans l'armoire.* Vide!

M. DEVILLIERS. Qui est-ce qui a mangé cela?

VALENTIN. C'est mademoiselle Estelle.

ESTELLE. Moi!

VALENTIN, *tirant un anneau qui était dans le pot.* A qui la bague?

ESTELLE. La mienne!

VALENTIN. Voilà la preuve.

ESTELLE. Par quel hasard?

M. DEVILLIERS. Qu'est-ce que cela veut dire? et comment ma nièce a-t-elle pu agir ainsi?

VALENTIN. M. Leroux dit qu'elle est somm..., somm...

M. DEVILLIERS. Somnambule!

VALENTIN. Justement.

ESTELLE *et* ANNA. Somnambule!

M. DEVILLIERS. Je n'en suis pas surpris: c'est l'effet d'une imagination exaltée; je suis un peu médecin... Heureusement, tout ceci a bien tourné; mais qui sait le mal qu'elle aurait pu faire?

ANNA. Ah! mon père, ce n'est pas sa faute.

M. DEVILLIERS. Je te demande pardon: elle a été, sans le savoir, indiscrète et gourmande, mais, si elle n'eût pas eu ces défauts habituels, elle ne les aurait pas trouvés dans le sommeil. Ce que tu as fait cette nuit, mon enfant, n'est que le résultat de ce que tu pensais hier: commence par te corriger, et je me charge ensuite de te guérir. Quand ton esprit sera moins actif, il te laissera dormir tranquille. C'est à la source qu'il faut chercher le mal, car, comme dit un proverbe:

Il n'y a pas de fumée sans feu.

N. FOURNIER.

—

LA MAISON DES COMTES DE FUGGER.

IMITÉ DE L'ALLEMAND.

———

« La fortune se meut dans un cercle; elle » vient, passe et s'en va. Ce qui est fondé » sur Dieu est seul éternel. »

A Augsbourg, il y avait un tisserand; son nom était Jean Fugger. Lui et ses trois fils étaient bien connus comme bons artisans; lui et ses trois fils étaient, le jour et la nuit, assis devant le métier, attentifs à leur travail. Tout le monde allait acheter chez eux; car on y trouvait la probité, la foi, la miséricorde et la charité.

Cela accrut bientôt leur fortune. En richesses et en honneurs, leur maison augmenta. Empereurs et princes la fréquentaient. Les tisserands devinrent comtes, et leur nom s'étendit au loin. Mais, malgré les grandeurs que Dieu leur avait accordées, les comtes n'oublièrent pas qu'ils avaient été pauvres artisans.

Le travail, pensaient-ils, est une chose excellente en soi; mais il faut, avant tout, que le travail soit béni; le succès ne vient que du ciel. — C'est pourquoi ils mirent dans leurs armes les lis, que Dieu pare et protége.

Ils étaient trois frères: Ulric, Georges et Jacques. Un jour ils se tendirent la main et se dirent: « Les biens de cette vie doivent être employés en vue de la vie éternelle. Fondons une œuvre qui rende témoignage de nous quand nous paraîtrons devant Dieu. »

A Augsbourg, près de Saint-Jacques, on se mit aussitôt à creuser, à charpenter et à bâtir; et bientôt il s'éleva une petite ville de cent maisons; elle avait des rues, des fontaines et des portes; et, quand l'ouvrage fut achevé, Ulric, Georges et Jacques y établirent de pauvres pères de fa-

milles. — Et, ce que les trois frères avaient dit, ils le firent tailler dans la pierre pour servir de leçon à leurs enfans et à leurs petits-enfans.

Ils bâtirent encore près de Sainte-Anne une modeste demeure pour eux. — C'est le lieu de repos des Fugger.

En des temps malheureux, Sainte-Anne fut détruite, et la messe ne se dit plus sur leurs tombeaux. — Mais ils vivent encore dans le cœur des pauvres de la petite ville que leur charité a construite.

La fortune se meut dans un cercle; elle vient, passe et s'en va, mais le nom des Fugger est encore célébré aujourd'hui, car: *ce qui est fondé sur Dieu est seul éternel.*

P. B.

Poésie.

VERS ÉCRITS SUR UN ALBUM.

Le livre de la vie est le livre suprême
Qu'on ne peut ni fermer, ni rouvrir à son choix.
Le passage adoré ne s'y lit pas deux fois;
Mais le feuillet fatal se tourne de lui-même.
On voudrait revenir à la page où l'on aime,
Et la page où l'on meurt est déjà sous nos doigts.

ALPHONSE DE LAMARTINE.

Revue des Théâtres.

THÉATRE DE LA RENAISSANCE.

Le Proscrit, drame en cinq actes, par MM. Frédéric Soulié et Timothée Dehay.

1815 a été une fatale époque, mesdemoiselles : la France était partagée en deux camps ennemis; d'un côté, ceux qui avaient suivi le jeune et glorieux drapeau tricolore, de l'autre ceux qui étaient restés fidèles au vieux et glorieux drapeau blanc. Ces deux opinions irréconciliables divisaient les familles : des mains françaises versaient le sang français, et des lois de vengeance frappaient de mort ou d'exil les plus courageux défenseurs du parti vaincu... Cette lamentable époque est plus que de l'histoire pour vous, mesdemoiselles; car vos pères ont été acteurs ou spectateurs de ces événemens qu'ils racontent le soir au coin du feu, et moi, je vais essayer de vous raconter le drame du *Proscrit.*

Pour échapper, elle et son jeune fils, à

l'échafaud de 93, la marquise de Mellisens avait épousé un des plus vaillans officiers des armées de la république, le général Dubourg, dont elle eut un fils et une fille. 1814 arriva, les Bourbons remontèrent sur le trône de leurs ancêtres; la baronne Dubourg se rappela qu'elle avait été la marquise de Mellisens; elle quitta son mari pour venir à Paris présenter son fils aîné, le marquis Lucien de Mellisens à Louis XVIII, et bien que son second fils, Léon Dubourg, fût à l'école de Saint-Cyr, elle ne daigna pas aller le voir. Pendant cette séparation, le général Dubourg avait, malgré les répugnances de sa femme, marié leur fille Louise à un jeune et brave colonel de l'empire, Georges Bernard; mais survint 1815; le général Dubourg fut tué à Waterloo, les Bourbons rentrèrent; le colonel Georges Bernard, qui avait couru au-devant de son empereur revenant de l'île d'Elbe, allait être condamné à mort malgré l'amnistie, lorsque, cédant aux prières de sa jeune femme, il se décida à s'expatrier avec quelques soldats de l'empire; mais on tira sur leur barque, et les malheureux périrent assassinés par des Français et en face des côtes de la France! Louise fut au désespoir : elle s'accusait de la mort de son mari, et le pleurait sans trouver dans sa famille ni consolation, ni pitié. La marquise n'avait pardonné ni à son mari, ni à son gendre: elle outrageait leur mémoire, insultait aux regrets de sa fille, et le marquis était, comme sa mère, livré à toutes les vanités aristocratiques, à toutes les violences de l'esprit de parti. La pauvre Louise ne rencontra de bienveillance et d'appui que dans le vicomte Arthur d'Avarenne, ami de son frère Lucien, mais un des hommes modérés et généreux du parti royaliste. Ce cœur vraiment noble aima Louise parce qu'il la voyait malheureuse; Louise, isolée, faible, aima Arthur, parce que seul il la plaignait; parce que, loyal adversaire politique, il défendait, il honorait la vie et le dévouement du père et du mari qu'elle pleurait. Louise combattit cet amour; elle éprouvait des remords à l'idée d'un second mariage. Quinze mois s'étaient à peine écoulés depuis la mort de son mari; mais en butte aux persécutions de sa mère, de son frère, qui désiraient anéantir tout souvenir du nom odieux du colonel Bernard et recherchaient l'alliance d'un homme dont la position élevée à la cour pouvait servir leurs projets d'ambition, Louise céda enfin. C'est en 1817, le soir de ce mariage, et dans le château de Louise, situé près de Grenoble, que le drame commence : la famille Mellisens, les deux époux sont à l'église; un étranger se présente : c'est Georges Bernard!

« Enfin me voilà en France, dit le proscrit, dans ma maison..., près de ma femme!... Misères de la faim, désespoir de l'exil, vous n'avez pas existé! je suis en France, je suis heureux! O Louise! toi qui m'aimais, tu ne pleureras plus! Que de fois j'ai déploré de ne pouvoir lui apprendre le hasard inouï qui me sauva, moi et mes compagnons; mais notre serment était sacré, et c'est parce qu'on ne soupçonne pas même notre existence que l'entreprise désespérée que nous allons tenter n'est pas une folie impossible... Mais je ne m'attendais pas à trouver ici la marquise de Mellisens et ses deux fils... N'importe : ils ne me connaissent ni les uns ni les autres; Louise, secrètement prévenue par sa nourrice, viendra au rendez-vous que je vais lui donner; elle me fournira l'argent nécessaire à notre entreprise, et demain, grâce à ce secours, nous aurons des armes; quelques amis déjà nous ont tendu la main... Grenoble sera à nous! nous verrons s'il reste à la France un souvenir de ce qu'elle a été... Ah! cet espoir seul a pu me soutenir dans mon exil! Si je me suis trompé : c'est la mort... Mais puisque dans ce pays l'échafaud était déjà dressé pour moi, ce n'est qu'en le renversant que j'y peux échapper... et si je ne réussis pas, du moins je ne mourrai pas sans avoir es-

sayé de délivrer la France du honteux esclavage qu'elle subit... Et puis ma Louise! ma Louise !... »

Louise Bernard, devenue vicomtesse d'Avarenne, revient de l'église : émue, agitée, il lui semble voir le spectre de son mari; elle se demande si, du fond de la tombe, il lui pardonnera... C'est alors que Georges s'offre à sa vue. Au lieu de courir dans ses bras, elle le fuit; il ne lui inspire plus que remords, que terreurs; mais, craignant pour ses jours, elle l'entraîne et le cache dans la chambre de la nourrice; puis, la mort au cœur, elle va se montrer au bal, afin d'éloigner tous les soupçons. Bientôt elle revient, réunit son or, ses bijoux; car, pour n'être pas une infâme, elle doit, elle veut suivre son premier mari. Mais la fuite est impossible! la conspiration de Grenoble a été découverte; l'autorité sait qu'un inconnu s'est introduit dans le château; le château est cerné. En sa qualité de maire de la commune et d'ultra-royaliste, le marquis veille, secondé par Nimois, son valet de chambre, type ignoble, mais vrai, de ces espions subalternes toujours ardens pour le mal, par fanatisme et par lâcheté. Georges, qui se voit découvert, remet ses armes. « Votre nom, lui dit le marquis. — Demandez-le à la veuve de Georges Bernard, maintenant vicomtesse d'Avarenne. — Il sait tout, dit Louise, je suis perdue! — Perdue! » répète le vicomte étonné de l'intérêt que prend sa femme à cet inconnu. Le marquis donnait des ordres pour faire conduire sa capture à Grenoble; mais, à la prière de Louise, le vicomte s'y oppose; il veut d'ailleurs pénétrer ce mystère. Resté seul avec le prisonnier : » Mme d'Avarenne, qui a bien voulu s'intéresser à votre sort, m'a prié, dit-il, d'accorder au proscrit la liberté; je viens la lui offrir. » Le colonel, indigné de devoir, cette faveur à son rival, l'insulte : celui-ci exige une réparation; et Georges n'accepte sa liberté qu'afin de donner au vicomte une satisfaction dont celui-ci est d'autant plus avide qu'il ne voit dans Georges que l'amant de la femme à qui lui, d'Avarenne, vient de donner son nom. Voilà donc la pauvre femme entre deux maris qui l'accusent, qui la méprisent, qui la croient coupable du même crime! Arthur, pour mieux assurer sa vengeance, s'est occupé de la délivrance du prisonnier; il écrit à son père qui commande à Grenoble, pour lui demander un ordre en blanc de mise en liberté. Mais à qui peut-il confier cette lettre dont il faut cacher le contenu au marquis, et surtout au dangereux Nimois qui les espionne? Léon, le frère de Louise, le jeune élève de Saint-Cyr, cœur loyal et franc, qui ne comprend encore ni la politique ni les passions qui s'agitent autour de lui, mais qui a compris qu'il y a un proscrit à sauver et une bonne action à faire, offre au vicomte de porter le message à Grenoble et de rapporter la réponse : une heure lui suffira. Et le brave jeune homme part, tout joyeux, ne sachant pas non plus que c'est le mari de sa sœur, le brave colonel Bernard, qu'il va délivrer. Instruit par Louise du nom de son prisonnier, le marquis de Mellisens a conçu, malgré le fanatisme de ses opinions, qu'il ne peut livrer au bourreau la tête de son beau-frère; il va le faire fuir secrètement pour ne pas se compromettre, et à l'insu de son valet de chambre, dont il a peur; car ce misérable est capable de dénoncer son maître lui-même. Une échelle de corde est attachée à une fenêtre du château qui donne sur la campagne. Le colonel Bernard hésite à fuir ainsi, laissant Louise près d'Arthur et sans s'être vengé de son rival; mais attendu par les conjurés que son absence doit inquiéter et peut compromettre, il cède aux instances de sa femme, qui jure de le rejoindre bientôt. En ce moment paraît Arthur, suivi de l'infâme Nimois. « Ce n'est pas vous qui deviez le sauver, madame, et ce n'est pas ainsi que vous deviez fuir, monsieur! » s'écrie Arthur, croyant toujours Louise coupable. « Re-

levez la tête, madame, reprend Georges avec dignité, oui, elle fuyait avec moi; et vous, vicomte d'Avarenne, venez la disputer au colonel Georges Bernard.—Georges Bernard! répète Arthur stupéfait. — Oui, poursuit Georges, son mari, qui lui demande pardon de l'avoir méconnue, et qui, s'il doit mourir pour avoir dit son nom, sera heureux d'une mort qui rendra témoignage à tant de vertu. » Le vicomte s'éloigne avec douleur... déjà Nimois avait disparu. Bientôt le jeune Léon arrive de Grenoble; il annonce qu'au moment où il sortait du cabinet du général d'Avarenne, avec la réponse attendue par Arthur, l'infâme Nimois y entrait, dénonçant le prisonnier comme étant le colonel Bernard; qu'alors le général lui a repris cette réponse, l'a déchirée, et lui a remis d'autres dépêches pour le vicomte Arthur. Léon ajoute que, lecture faite de ces dépêches, Arthur et le marquis ont envoyé dans les montagnes un des agens qui sont au château. « Ah! ne leur suffit-il pas d'une victime? s'écrie Georges, et mes compagnons aussi doivent-ils mourir? — Georges, vous jugez mal le vicomte d'Avarenne, dit Louise; tout ce qu'on peut obtenir d'un noble cœur... on l'obtiendra de lui... — Oh! ce n'est pas de la générosité du vicomte; c'est de son pouvoir que je doute... D'ailleurs son pouvoir serait inutile pour me rendre une vie que je ne saurais accepter... Vous comprenez, Louise, que si mes amis doivent mourir pour m'avoir suivi, je ne peux pas vivre, moi. — Mais s'ils ne mouraient pas, s'ils pouvaient fuir comme vous, refuseriez-vous encore la vie?... — Qu'en ferais-je maintenant? quel serait mon avenir?... Humilié de vivre sous un pouvoir que je hais, et ne pouvant plus me venger de cette humiliation! — La vie est-elle donc toute dans les passions cruelles de la politique? — Je vous comprends, Louise... oui, l'on oublie sans s'en apercevoir tout ce qu'on a rêvé de gloire et de puissance, tout ce qu'on souffre de servitude, quand on peut livrer son ame aux douces affections de la famille; mais moi, je n'ai d'autre famille que la vôtre, et vous savez quels sentimens j'y trouverais! — Ah! Georges, vous êtes toujours cruel! — Louise, je sais que vous me suivrez comme une honnête et digne femme: les soins, le dévouement seraient pour moi, mais le cœur serait pour un autre... Oh! cette défiance de toutes les heures, ce doute de tous les instans, deviendraient un supplice que je ne me sens pas la force d'endurer. Oh! mieux vaut mourir, croyez-moi, que de vivre ainsi! — Eh bien! Georges, si je vous donnais *tout-à-l'heure* (elle appuie sur ce mot) un gage irrécusable qui ôtera de votre cœur tous les doutes, tous les soupçons, consentiriez-vous à vivre? Répondez! — Oh! oui, je voudrais vivre, alors. — Vous vivrez donc, et je m'empare de cette parole comme d'un engagement sacré. »

Restée seule, Louise demande pardon à Dieu, car c'est un crime qu'elle projette et qu'elle accomplira. En ce moment, Arthur vient lui apprendre que les amis du colonel, avertis à temps, ont dû se disperser, et que son mari va recevoir ses passeports pour quitter la France avec elle. Tels sont les ordres que le père d'Arthur avait remis à Léon, et que le vicomte s'est empressé de faire exécuter. « Je ne pars pas, » lui dit Louise. Puis attendrie par ce généreux dévouement, elle lui avoue qu'elle l'aime; mais alors, repoussant l'amour d'Arthur, elle lui dit avec dignité: « J'ai porté votre nom, monsieur d'Avarenne, j'ai porté celui de Georges Bernard, et je vous les rendrai à tous deux purs comme vous me les avez donnés. » Elle s'éloigne. Georges a tout entendu: il se passe alors entre lui et le vicomte une scène de jalousie et de rage. Georges déchire ses passeports, qu'il ne veut plus devoir à la générosité de son rival aimé. « Battons-nous donc, et délivrez-la de moi, monsieur, car elle sera bien malheureuse, et je ne serai

plus pour elle qu'un maître implacable. — Je sais bien, reprend Arthur, qu'elle ne peut être à moi; mais, puisque vous la menacez, ce sera pour l'arracher de vos mains que je vous la disputerai. — Disputez-vous donc un cadavre, » dit une voix étouffée par la souffrance. Les deux adversaires reculent épouvantés à l'aspect de Louise qui se traîne expirante : « J'ai tenu ma parole, Georges, et je vous demande de tenir la vôtre. Vous m'avez promis de vivre; n'oubliez pas qu'un serment auquel on manque devant la mort serait un sacrilége. » Arthur veut se précipiter sur l'infortunée qui meurt; mais l'écartant de la main, Georges s'écrie : « Morte ou vivante, monsieur, elle n'appartient qu'à moi ! »

Ce drame a obtenu un grand et légitime succès, car il s'y trouve des caractères nobles et énergiquement tracés; des situations neuves et d'un puissant intérêt. Il est d'ailleurs parfaitement joué.

Mme J.-J. Fouqueau de Pussy.

Correspondance.

J'étais bien triste lorsque je t'écrivais ma dernière lettre, ma chère amie, c'est que, vois-tu, mon esprit avait pris la couleur du temps, et il n'était pas blanc, bleu et or comme la robe *couleur du temps* que *Peau d'Ane*, demaudait au roi son père. Au fait, j'aurais bien pu, ainsi que la princesse du conte de Perrault, desirer une robe *couleur du temps*, car elle eût été de couleur convenable... la terre ne le cédait en rien au ciel en laideur; nos rues et nos boulevarts n'étaient que cloaques, précipices, arbres brisés, tas de pierres: notre pauvre Paris est bouleversé de fond en comble : partout on y élève et l'on y détruit sans cesse. Mais j'ai pris mon parti sur tous ces inconvéniens; j'oublie le soleil, le ciel bleu, les arbres verts; je ne désire plus que le coin du feu, la table ronde et les causeries; que n'es-tu près de nous pour embellir nos soirées! Cependant, comme de loin je te fais partager nos travaux, il serait juste que je te fisse partager nos jeux... et je vais essayer.

Tu sais ce que c'est qu'un *calembourg*? c'est un quolibet, un jeu de mots fondé sur une équivoque à l'aide des homonymes. A la fin du siècle dernier, le marquis de Bièvre s'est acquis une grande réputation en ce genre. On raconte que la belle et malheureuse Marie-Antoinette lui dit un jour : « Faites un calembourg sur ma personne. » Après l'avoir considérée, M. de Bièvre répondit : « Qui peut vous refuser, madame, l'*univers* est à vos pieds. » Sa majesté avait des souliers *vert uni*. Louis XVI demanda à son tour un calembourg sur sa personne; mais M. de Bièvre répondit : « Sire, vous n'êtes point un *sujet*. » De nos jours on citait Carle Vernet, peintre de chevaux, fils de Joseph Vernet, peintre de marine, et père d'Horace Vernet, notre peintre d'histoire. Carle Vernet donc, qui ne parlait qu'en calembourgs, achetait trois francs ceux que lui fournissait son jeune fils Horace. Je sais qu'il y a des personnes sévères, qui méprisent ce genre d'esprit: certainement elles ont raison, quand on en fait abus; j'avoue qu'il n'y a que les jeunes gens qui n'ont point encore d'état dans le monde qui peuvent se le permettre; quant à nous, cela ne nous convient pas du tout; nous devons seulement comprendre les calembourgs et ne jamais en faire. Voyons si tu devineras ceux-ci. Lis seulement les demandes, et puis quand tu auras *jeté ta langue aux chiens*, je te permets de lire les réponses.

DEMANDES.	RÉPONSES.
A l'annonce d'un grand malheur, qui répand le premier l'alarme?	(*la larme.*) C'est celui qui pleure.
Quel est le fleuve le plus éloigné de la mer?	(*de l'amer.*) Le Doubs (*le doux*).
De quelle main se sert-on ordinairement pour écrire?	De *la main*... de papier.
Quelle différence y a-t-il entre un moulin et un général?	Le moulin a son tic-tac, et le général a sa (*tactique*) tac-tic.
Quelle ressemblance y a-t-il entre une pomme cuite et un menteur?	Tous deux ne sont pas *crus*.
Pourquoi le plus habile voleur est-il le premier arrêté?	C'est que la police connaît son *adresse*.
Que faut-il aux enfans pour cueillir des fruits sur la plus haute branche?	Il faut qu'ils sachent l'*A-B-C* (l'abaisser).
Quelle différence y a-t-il entre Alexandre-le-Grand et un tonnelier?	Alexandre mettait les Perses en pièces et le tonnelier met les pièces en Perses (*en perce*).
Pourquoi les Anglais et les Français sont-ils si bien ensemble?	C'est qu'ils se tiennent par *la Manche*.
Quelle était l'opinion politique de Calypso?	Légitimiste. « Calypse ne pouvait se consoler du départ *du lis* » (d'Ulysse).
Pourquoi la Vérité est-elle cachée au fonds d'un puits?	C'est qu'elle est toujours *altérée*.
Quelle est la plaine qui s'élève au-dessus des plus hautes montagnes?	C'est la pleine lune (*la plaine*).

Mais en voilà assez de ces folies qu'on dit le soir au coin du feu avant que la lampe soit allumée; revenons vite à nos travaux. Voici l'explication de la planche XII.

Le n° 1 est un bonnet de mousseline. On coud deux rangs de dentelle froncée au bas des deux rangs de points à jour qui bordent la passe du côté du fond; le devant de cette passe est garni de deux rangs de dentelle froncée seulement à partir du milieu des joues jusqu'au bas de la passe, puis en remontant derrière jusqu'aux oreilles. Pour le reste de la passe la dentelle, est cousue presque à plat.

Le n° 2 est le fond de ce bonnet; il se taille en rond dans un morceau d'un quart carré, et se coud froncé également autour de la passe du bonnet.

Le n° 3 est un semé pour bonnet d'enfant.

Les n°s 4 et 5 sont des dessins pour semer et broder en couleur sur mérinos ou mousseline de laine.

Le n° 6 est un col de mousseline qui se ferme sur la poitrine avec des boutons et des brides.

Le n° 7 une corne de mouchoir qui se brode sur le métier, au passé et avec du fil d'Écosse.

Le n° 8, qui, par parenthèse, se trouve être un second n° 3, te représente une *frileuse* que l'on tricote en points de diamans comme le bonnet *Mazaniello* n° 7, planche X.

Achète au Symbole de la paix deux aiguilles de bois noir de 9 lignes de circonférence.

Un demi-tiers de florence rose, trois quarts de ruban de gros-de-Naples rose, et autant de vert-pistache, large de 2 pouces.

De la laine appelée *Saxe dix fils*, une once de rose et autant de vert-pistache.

Prends ta laine vert-pistache, monte quarante mailles comme si tu commençais une jarretière; tricote les tours qui forment le rang de diamans, en ayant soin de faire une maille de plus en finissant

chaque aiguille : pour cela, tu formes une boucle avec ta laine comme si tu commençais une jarretière.

Prends ta laine rose : fais un rang de diamans, augmente toujours d'une maille en finissant chaque aiguille.

Fais ainsi cinq rangs vert-pistache et quatre rangs rose.

Pour la *bordure* : Prends ta laine rose, tricote un tour à l'envers, un à l'endroit, un à l'envers, et augmente toujours d'une maille en finissant chaque aiguille.

Prends ta laine vert-pistache, tricote un 1er tour à l'envers, en sautant par-dessus la boule qui est à l'une des extrémités de ton aiguille : n'augmente plus d'une maille. Le 2me tour se tricote à l'endroit : jette ta laine devant toi comme si tu voulais tricoter à l'envers, tricote deux mailles à la fois; jette encore ta laine devant toi, tricote encore deux mailles à la fois, et ainsi de suite jusqu'à la fin de l'aiguille. Le 3me tour, tricote-le tout simplement à l'envers.

Prends ta laine rose : fais un tour à l'endroit, un tour à l'envers, et rabats les mailles les unes sur les autres comme si tu fermais une jarretière.

A présent, à partir du dernier rang vert-pistache, avec une de tes aiguilles, lève 3 mailles par chaque rang de diamans, ce qui te fera 27 mailles. Arrivée au premier rang rose, qui a 40 mailles, lève au bord de ce rang 38 mailles; continue ensuite à lever 3 mailles par rang de diamans, ce qui te fera encore 27 mailles. Tu prends alors ta laine rose, tu tricotes un 1er rang à l'envers, puis un 2me à l'endroit et un 3me à l'envers.

Prends ta laine vert-pistache : tricote un 1er tour à l'envers en sautant par-dessus la boule; un 2me tour à l'endroit en jetant ta laine devant toi et en tricotant deux mailles à la fois : tricote simplement à l'envers le 3me tour.

Prends ta laine rose : tricote simplement un 1er tour à l'endroit, puis le 2me à l'envers, et au 3me, rabats chaque maille comme si tu fermais une jarretière.

Détire la *frileuse* dans sa longueur pour égaliser les mailles. Forme avec la *bordure* un ourlet de manière à ce que le rang vert-pistache soit plié au milieu et forme une dent-de-loup.

Double cette *frileuse* avec le gros-de-Naples rose et attache les rubans ainsi qu'ils sont indiqués par le modèle n° 8.

Le n° 9 te représente la *frileuse* ainsi qu'elle doit être nouée sur la tête.

Le n° 10 est le fichu à revers que porte la figurine en toilette de ville. Ce fichu est en gros-de-Naples noir, grande largeur; on le taille en plaçant les deux lisières des deux côtés. On double ce fichu en satin rose; on réunit tout autour la doublure au-dessus par un passe-poil de satin pareil à la doublure. On rabat ensuite la partie que tu vois ombrée en formant un pli sur la première ligne pointée, et le revers arrive sur la seconde ligne.

Le n° 11 est la moitié du dos de la robe de bal, que l'on agrafe à l'autre moitié.

Le n° 12 est la moitié du devant que l'on réunit à l'autre moitié par un passe-poil; on place des passe-poils entre chaque couture du corsage, et on le termine du haut et du bas par un passe-poil.

Le n° 13 est la moitié du dos de la robe de ville : ce dos est fermé.

Le n° 14 est la moitié du devant qui se taille en biais comme le modèle n° 10 de la planche VIII, et s'agrafe à l'autre moitié. Les épaulières se froncent en les réunissant à celles du dos.

Le n° 15 est la moitié de la manche de la robe de ville; elle se taille en biais. Au bas de l'épaule on fait cinq ou six fronces.

Le n° 16 est le poignet.

Le n° 17 est la manche courte de la robe de bal; cette manche se taille en biais.

Le n° 18 représente deux châles taillés dans une aune et un tiers de long sur une aune et demi-quart de large. L'étoffe est du mérinos gris ou gros bleu, ou de la fla-

nelle-cachemire grise unie, ou à mouches de couleur tranchante. Tu vois comment ces châles sont échancrés sur le cou.

Le n° 19 est la moitié d'un des cols qui se doublent, comme tu le vois, en étoffe pareille, et s'adaptent aux châles, ainsi qu'il est indiqué au n° 18.

Si les châles sont en mérinos, on les double de florence gros bleu; on les ouate, on les orne aux trois pointes de trois glands de belle laine. S'ils sont en flanelle, on les borde d'un passe-poil de florence gros bleu, et on les orne aussi de trois glands de belle laine. Ces châles reviennent à très-bon marché. On a du beau mérinos à 9 fr. et de la flanelle à 12 fr.

A présent, je vais t'expliquer les figurines. La robe de bal est de gros-de-Naplec; par-dessus est une jupe de tulle sans corsage. La garniture est formée d'un biais de tulle d'un tiers de haut, froncée double, cousue sous un passe-poil de gros-de-Naples, et cousue ensuite à la jupe; les manchettes sont pareilles à la garniture.

La robe de ville est en mérinos gros bleu garnie de deux rubans de velours noir.

Le tablier est de gros-de-Naples, garni d'un effilé de soie noire. Les poches sont entourées d'une ganse de soie noire; un gland pend au bas de chaque poche.

Je ne t'ai pas mis sur cette planche le mètre et la demi-aune réunis; je te renvoie à la planche VI.

Pour une soirée, on peut embellir la coiffure de cette figurine en plaçant une épingle qui traverserait la tresse et viendrait accompagner la figure. La tête de ces épingles représente des fleurs. Ce sont des marguerites en perles, des espèces de clochettes et des boutons d'or qui se balancent.

Tu peux varier la toilette du bal. Par exemple, corsage de velours gros bleu orné dans le haut d'une double ruche de tulle de coton pareille ruche au bas des manches. Robe de mousseline garnie de trois rangs de double ruche de tulle de coton.

Les chapeaux sont semblables pour la forme à ceux de l'année dernière; ceux de castor gris se garnissent en velours vert, gros bleu, groseille; ceux de velours noir ont une branche de roses couchée sur le bas de la forme; ceux d'étoffe sont de couleur grise.

Les tours de tête se font en velours bleu-ciel, ou groseille, comme le modèle n° 6, planche X.

Voilà tout ce que je sais en fait de modes. Mais les salons vont s'ouvrir, les magasins vont se parer de leurs plus beaux atours, et comme tu sais que, pour les personnes qui se sont abonnées d'avance, le numéro du 15 janvier 1840 paraîtra le 20 décembre 1839, afin que ces personnes puissent, en donnant pour étrennes un abonnement au Journal des Demoiselles, donner en même temps le 1er numéro.., j'en profiterai pour te dire aussi d'avance ce que j'aurai vu de nouveau, de joli et d'utile.

Ainsi donc, ma bonne amie, voilà encore une année d'écoulée; mais l'autre va commencer... et c'est gaiement que je te dis adieu, car, je l'espère du moins, *adieu*, entre nous, cela veut dire *à bientôt*. J. J.

Ephéméride.

L'an 496, le 25 décembre. — Baptême de Clovis.

En vain les prières et les larmes de la pieuse Clotilde avaient tenté d'amener Clovis au christianisme; mais ce roi, combattant les Allemands près de Tolbiac, et voyant ses troupes qui pliaient, fit vœu d'adorer le Dieu de Clotilde s'il le rendait vainqueur; le Dieu de Clotilde lui envoya la victoire, et Clovis, à son retour, accomplit son vœu. Il reçut le baptême par le ministère de saint Remi. » Sicambre, lui dit le prélat, toi qui fus autrefois si fier, si farouche, et que la grâce rend aujourd'hui si humble et si soumis; plie le cou, adore

ce que tu as brûlé, et brûle ce que tu as adoré. »

On dit qu'à l'occasion du baptême de Clovis, un ange apporta du ciel la *sainte Ampoule*; c'était une fiole pleine de baume que l'on a conservée depuis dans l'église de Reims, et qui servait au sacre des rois de France.

Il exista long-temps un ordre de la *sainte Ampoule*, fondé par Clovis : les chevaliers s'appelaient *chevaliers de saint Remi*; ils portaient au cou un ruban de soie noire où était attachée une croix, au centre de laquelle était une colombe tenant dans son bec la *sainte Ampoule*; au revers, on voyait l'image de saint Remi, avec ses vêtemens pontificaux, tenant dans sa main droite la *sainte Ampoule* et de la gauche sa crosse.

Mosaïque.

—

Si tu ne veux pas qu'on le sache, ne le fais pas. MAXIME CHINOISE.

—

La punition est boiteuse, mais elle arrive. MAXIME ESPAGNOLE.

—

Le soir couronne le jour.
MAXIME ANGLAISE.



TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS LE SEPTIÈME VOLUME.

(ANNÉE 1839.)

MM. de Saint-Georges et Mazilier, musique de de MM. Benoist, Thomas et Marliani. 88. Le Planteur, opéra-comique, paroles de M. de Saint-Georges, musique de M. Monpou. 120. L'Alchimiste, drame, par M. Alexandre Dumas. 152. Le Lac des Fées, opéra; paroles de MM. Scribe et Mélesville, musique de M. Auber. 183. Le Naufrage de la Méduse, opéra; paroles de MM. Cogniard, frères, musique de MM. Pilati et de Flotow. La Tarentule, ballet pantomime, par M. Corali, musique de M. Gide. 217. Lucie d eLamermoor, grand-opéra, paroles de M. Alphonse Royer et Gustave Vaez, musique de M. Gaëtan Donizetti. 280. La Vendetta, opéra, par MM. Léon et Adolphe, musique de M. Henri de Ruolz. 313. La Jacquerie, opéra, paroles de MM. Ferdinand Langlé et Alboize, musique de M. Mainzer. 347. Le Proscrit, drame, par M. Frédéric Soulié. 374.

MÉLANGES.

Banquet donné a Tours par Gaston IV, comte de Foix, par L. Amiel. 55. Origine des Loges, par Mme Piet. 283.

BEAUX-ARTS.

Salon de 1839, par Mme Alida de Savignac, 1er article. MM. Ziegler, Biard, Steuben, Granet. 91. 2e article, MM. Ary Scheffer, Auguste Moynier, Duval le Camus, Hippolyte Flandrin, Eugène Giraud et Mme Déherain. 122. 3e et dernier article, MM. Jacquand, Winterhalter, Court, Auguste Charpentier, André Giroux, Watelet, Théodore Gudin, Isabey; Mmes Julie Ribault, Clotilde Gérard, de Saint-Yon, de Mirbel et de Harme. 155.

Exposition des produits de l'industrie. 1er article. Ouvrages de Femmes. Tissus de laine et soie. Chales. Bijouterie. Corsets. 180. 2e article. Verrerie de Choisy. Stores transparens, Tapis. Fabriques de Lyon. Ébénisterie. Bronzes. 217. 3e et dernier article. Économie domestique. Instrumens de musique. Melophone. Lithographie. Machine à filer le lin. 250.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE.

Pommes au riz à la vanille. 93. Croûtes au vin de Manère. 220. Manière de conserver le persil. 315.

TRAVAUX DE FEMMES.

Correspondance, par Mme J.-J., page 27, planche 1. Fleurs en velours : camelia. Tapisserie : coussin de pieds. Broderie : col sylphide, dessin de garnitures, semés. 59, planche 11. Tricot : brioche, cache-nez. Broderie : semés pour bonnets, fichus, robes, tour de chemisette, alphabet gothique, manchettes, cornes de mouchoir. 93, planche III. Broderie : col, manchette, coin de mouchoir, corne de mouchoir, entre-deux, semés, bourse en velours, coiffure en rubans. 125, planche IV. Broderie : col et manchette imitation de guipure, alphabet Hugo, tour de chemisette, entre-deux, semés pour robes, corne de mouchoir. 157, planche V. Fleurs en papier : rose églantier. Broderie : alphabet Hugo, bonnet grec, corne de mouchoir, semés pour robes. Modes : figurines. 189, planche VI. Broderie : alphabet Hugo, semés pour bonnets, entre-deux. *Patrons :* robes, nœud Pompadour. 220, planche VII. Broderie : corne de mouchoir en imitation de guipure, bourse en cachemire, semés pour robe et bonnet, pantoufles en application, corne de mouchoir, franges pour châles. 253, planche VIII. Broderie : col, pelotte, semés pour robes, manchette, entre-deux, coins de mouchoir, alphabet de lettres manuscrites, *Patrons :* corsage de robe. 285, planche IX. Broderie : alphabet de lettres manuscrites, col croisé, voilette, sautoir, dessin pour manchon, semés pour bonnet à la duchesse, entre-deux. Lingerie : cravate. Tricot étoilé : Geneviève. Pelote, Soufflet. 315, planche X. Broderie : manchette, entre-deux. Tapisserie : dessin de roses. Tricot : bonnet Mazaniello, tour de tête en velours, fichu en ruban, 349, planche XI. Broderie : dessin de guipure, corne de mouchoir en points de chaînette, coins de mouchoir au point d'armes. *Patrons :* Burnouss. Tricot étoilé : manchon. 378, planche XII. Broderie : bonnet, col, semés, coin de mouchoir. Tricot : frileuse. *Patrons :* fichu, robes, châles.

ÉPHÉMÉRIDES.

Janvier. Mort de Raoul, roi de France. 32. Février. Institution du jubilé. 64. Mars. Olbers découvre une planète. 96. Avril. Usage des orgues. 125. Mai. Mort de Jean Népomucène. 160. Juin. Mort de Hugues-le-Grand. 190. Juillet. Éclipse de soleil à Constantinople. 224. Aout. Georges d'Ambroise fait fondre la cloche qui porte son nom. 256. Septembre. Mort de Louis d'Outremer. 288. Octobre. Agnès du Rochier se fait recluse. 320. Novembre. Fête de la Toussaint. 352. Décembre. Baptême de Clovis, 381.

LITHOGRAPHIES.

Les Dots du comte de Champagne, par Challamel. 1. Origine des poupées, M. par Charles Bour. 65. Une Indiscrétion, par Jules David. 193. Le Frère et la Soeur, par Jules David. 257. Les Talismans, par Charles Bour. 321.

GRAVURE.

Salon de 1839. Éducation de la Vierge, dessiné par Nap. Thomas, d'après le tableau de Mme Dehérain, gravé par Damours. 97. Louis XI a Amboise, dessiné par M. Amédé Taverne d'après le tableau de Jacquand, gravé par Damours. 129.

MUSIQUE.

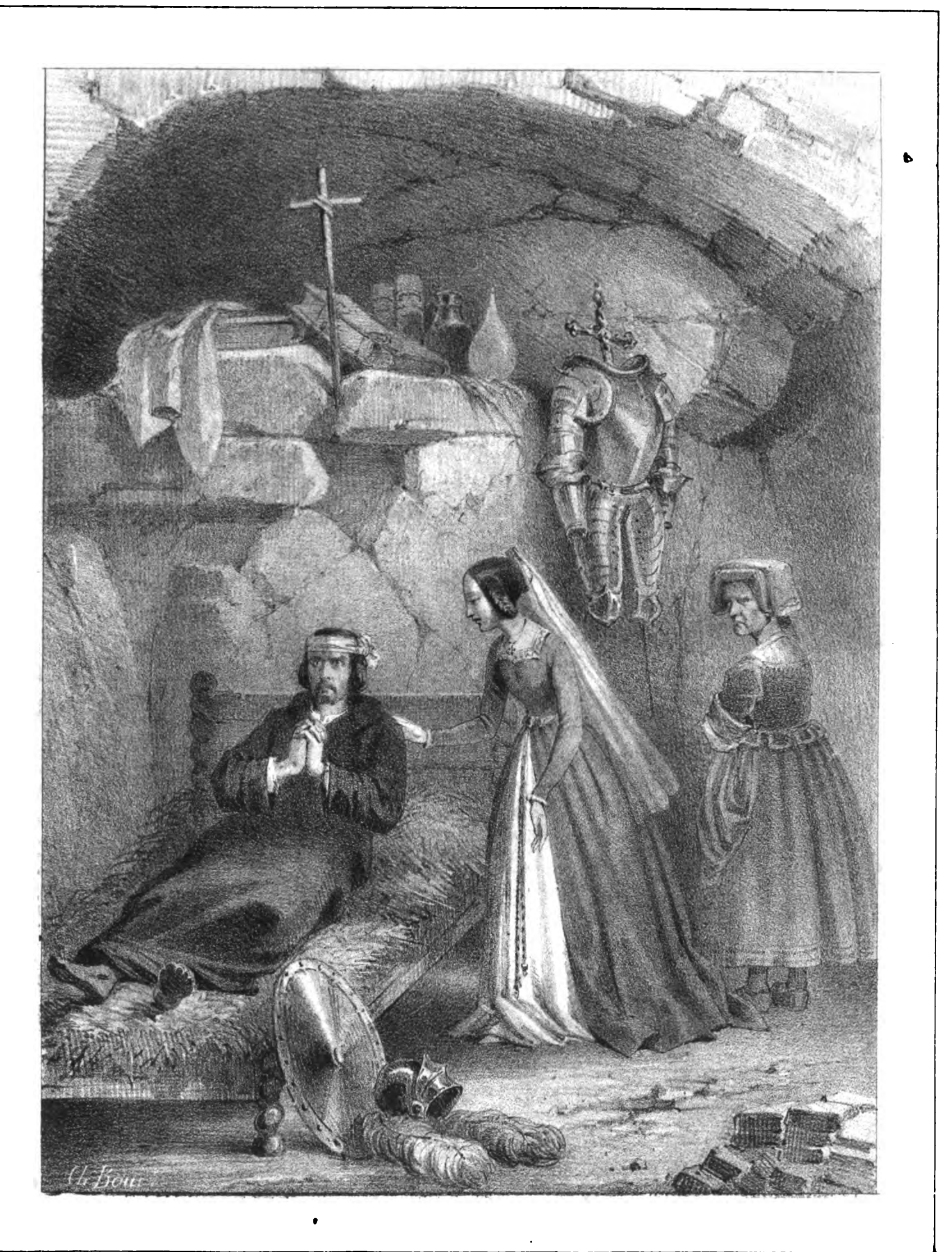
Les Voyageurs de Nuit, romance, paroles de Mme Amable Tastu, musique de M. E. Millet. 66. L'Élisire d'Amore, quadrille par Julien. 257. Sans Toi, romance, paroles de Mme Laure Jourdin, musique de Masini, accompagnement de guitare de J. Vimeux 122.

MODES.

Toilette d'été. 161. Toilette d'hiver. 353. Dessinées par Mlle Julie Ribault, gravées par Damours.

Imprimerie de Veuve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, n° 46, au Marais.

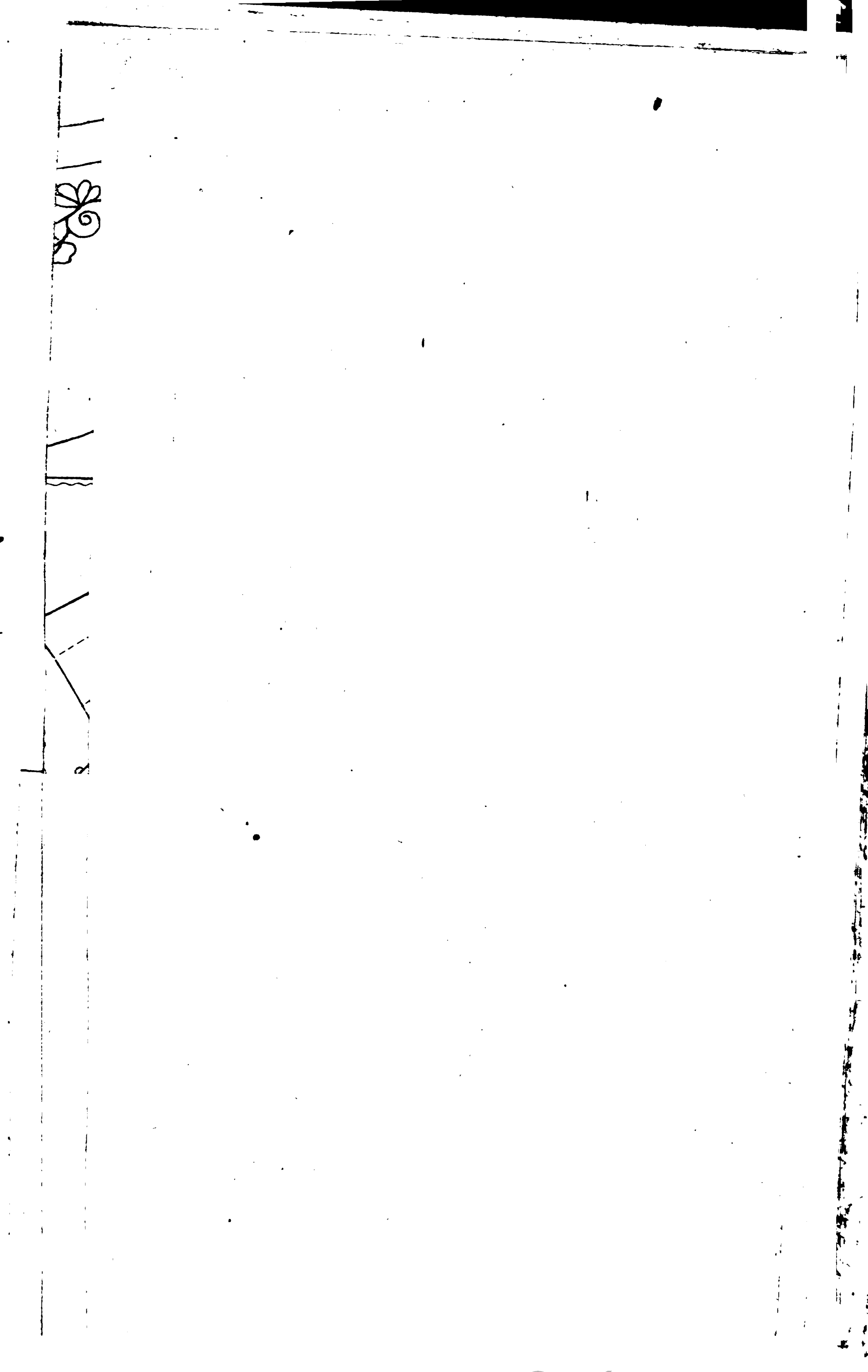
LES TALISMANS.

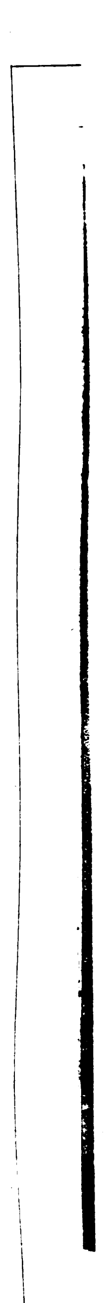


Jal des Demoiselles. 7e Année 11e. No

Im. de Lemercier Benard et Cie.

« Je suis une simple bachelette, et non la reine du ciel. »





NOVEMBRE 1839. — N° XI. — SEPTIÈME ANNÉE. 2me SÉRIE.

JOURNAL

DES DEMOISELLES.

Instruction.

—

Esquisses Historiques

SUR LA

LITTÉRATURE FRANÇAISE.

(6me Article.)

—

La Boëtie. — Charron. — Ramus. — Cujas. — L'Hospital. — De Thou. — Pasquier. — Amyot. — Ronsard. — Régnier. — Malherbe. — D'Aubigné. — Duperron. — Saint François de Sales. — Sully.

Nos excursions à travers le riche domaine de la littérature française se sont arrêtées au milieu du seizième siècle, à Montaigne, cet esprit si profond, si original, si essentiellement ironique et observateur. Contemporains de *Montaigne*, apparaissent à côté de lui *Étienne de la Boëtie*, qui fut illustré plus encore par l'amitié de ce grand écrivain que par ses propres ouvrages, qui ne sont pourtant pas sans mérite; *Charron*, esprit original, naïf et judicieux, aussi indépendant et plus religieux que Montaigne; *Ramus*, ou *Pierre* de *La Ramée*, qui fut égorgé à la Saint-Barthélemi pour avoir proposé la réforme de l'enseignement et s'être insurgé contre l'infaillibilité d'Aristote; *Cujas*, le docte légiste qui refusa les offres brillantes de Grégoire XIII, qui voulait l'attirer à Bologne pour y professer le droit, et qui aima mieux se fixer à Bourges, où son savoir attira un nombre prodigieux d'écoliers à qui il communiquait sa science et donnait son argent; *L'Hospital*, que son mérite seul éleva à la chancellerie de France, et qui, par sa sage tolérance, empêcha l'établissement de l'inquisition dans notre patrie; *De Thou*, qui a laissé une histoire de France écrite en latin, et qui rappelle la dignité et l'élégance du style des bons historiens de l'antiquité; *Amyot*, qui, dans son admirable traduction des *Vies des hommes illustres*, nous a donné un *Plutarque* de beaucoup préférable à l'écrivain grec de ce nom; enfin *Étienne Pasquier*, l'une des gloires de la magistrature française, dont les *Recherches sur l'histoire de France* resteront comme un précieux monument de savoir, d'érudition et de finesse.

Chose remarquable, et qui caractérise bien cette époque, tous ces hommes, si graves par leurs fonctions, par leur caractère personnel et par la nature de leurs travaux, cultivaient la poésie concurremment avec l'histoire, la philosophie et la

jurisprudence; mais, sévères dans les formes, alors même qu'ils étaient frivoles quant au fond, ils ne permettaient qu'à la sérieuse muse de Rome d'être l'organe de leur fantaisie : tous composaient des vers latins. La poésie nationale n'était cultivée que par des ignorans ou des hommes de cour, qui à leur tour dédaignaient souverainement le savoir, quelque peu pédantesque, des érudits poètes. Entre les poètes français et les poètes latins il y avait donc, sinon rivalité, du moins mépris réciproque.

Ces deux *factions* littéraires étaient séparées par une ligne trop profonde pour qu'une réconciliation pût s'opérer entre elles. Il arriva alors ce que l'on voit souvent en pareil cas; un troisième parti se forma qui composa son symbole poétique d'articles empruntés à l'une et à l'autre doctrine. A la tête du parti réactionnaire contre l'ancienne poésie française se place *Pierre Ronsard*, qui fut le chef et le héros de cette révolution poétique. Nul poète n'a joui de son vivant de la renommée qui environna Ronsard, et après quarante ans de succès non contestés, il se coucha dans sa gloire avec la ferme persuasion que l'opinion de ses contemporains serait l'arrêt de la postérité : il n'en fut rien pourtant, et sa cendre était à peine refroidie qu'un concurrent se présentait pour le précipiter de ce trône sur lequel l'admiration de son siècle l'avait fait monter. Ce concurrent était François Malherbe.

Tout homme qui sort de ligne est bientôt environné de la tourbe des imitateurs. Ronsard eut les siens, et nombreux. « Nul alors, dit *Pasquier*, ne mettait la main à la plume qu'il ne le célébrât par ses vers. Sitôt que les jeunes gens s'étaient frottés à sa robe, ils se faisaient accroire d'être devenus poètes. » Une pléiade de poètes se forma donc autour de ce grand astre de la poésie. *Dorat*, *Amadis Jamyn*, *Joachim du Bellay*, *Remi Belleau*, *Estienne Jodelle*, en faisaient partie. Qui aurait prévu alors qu'un jour un sévère critique pourrait dire de Ronsard sans être contredit par l'opinion générale :

Ronsard..... par une autre méthode,
Réglant tout, brouilla tout, fit un art à sa mode,
Et toutefois long-temps eut un heureux destin:
Mais sa muse en français parlant grec et latin,
Vit, dans l'âge suivant, par un retour grotesque,
Tomber de ses grands mots le faste pédantesque.
Ce poète orgueilleux, trébuché de si haut,
Rendit plus réservés Desportes et Bertaut.

Cet arrêt du législateur du Parnasse est trop sévère; car les défauts réels de Ronsard ne doivent pas nous faire fermer les yeux sur les services non moins réels qu'il a rendus à notre littérature. Avant lui la poésie française manquait de gravité et ne connaissait même guère que le genre familier; entre ses mains elle gagna de la noblesse, de l'élévation et de l'éclat. Au milieu de ses créations de mots bizarres il rencontra quelquefois l'expression énergique et pittoresque. Ses emprunts aux langues savantes ne sont pas tous heureux; mais ils mirent peut-être notre poésie sur la voie d'acquisitions importantes; et qui oserait assurer que, sans l'appel enthousiaste fait par Ronsard et son école à l'étude des chefs-d'œuvre de l'antiquité, Boileau lui-même, son sévère censeur, aurait été amené à colorer sa poésie de ces beaux reflets de la poésie antique qui sont un de ses principaux mérites?

Quand *Ronsard* mourut, *Mathurin Régnier* préparait ses premières *satires*, où éclate une verve énergique, spirituelle, comique, naïve, mais trop souvent cynique. Dans notre littérature, *Régnier* est resté le maître de la satire, et il offre la réunion des qualités qui constituent le genre. Boileau, son successeur et son rival, reconnaît que *Régnier* est le poète français qui, du consentement de tout le monde, a le mieux connu, avant Molière, les mœurs et le caractère des hommes. *Régnier* était neveu de Desportes et appartenait par ses sympathies à l'école de Ronsard, qu'il défendit quelquefois avec succès

contre la nouvelle école, qui se rangeait sous la bannière de *Malherbe*.

Enfin Malherbe vint, et le premier en France
Fit sentir dans les vers une juste cadence,
D'un mot mis en sa place enseigna le pouvoir,
Et réduisit la muse aux règles du devoir.
Par ce sage écrivain la langue réparée
N'offrit plus rien de rude à l'oreille épurée;
Les stances avec grâce apprirent à tomber,
Et le vers sur le vers n'osa plus enjamber.
Tout reconhut ses lois, et ce guide fidèle
Aux auteurs de ce jour sert encor de modèle.

Au reste, c'était un homme fort sans gêne que ce *Malherbe*, estimant peu les vers, quoiqu'il en fît d'excellens, disant qu'un homme avisé ne s'aventurait à faire des vers que lorsqu'il avait bonnes rentes au soleil, et n'appréciant pas un poète au-delà d'un bon joueur de quilles. Ses saillies et ses épigrammes firent parler de lui. La liberté hardie avec laquelle il traitait les poètes du temps, les violences de ses critiques envers l'école de Ronsard, qu'il traitait de barbare, attirèrent sur lui les regards et l'attention des gens de goût, et l'on fut forcé de convenir, après avoir lu ses productions, que s'il était sévère, il avait droit de l'être, et que l'on n'avait encore trouvé dans aucun poète autant de verve réunie à tant de correction et de pureté.

Et c'est là le grand mérite de *Malherbe*, celui que *Boileau*, dans les vers que nous avons cités, lui assigne par préférence à tout autre, parce que c'est en effet le plus saillant de tous. La chaleur, l'inspiration manquent quelquefois à *Malherbe* : la correction, l'exactitude jamais. On dirait que c'est en songeant à lui que *Boileau* disait au jeune poète :

Surtout qu'en vos écrits la langue révérée,
Dans vos plus grands excès vous soit toujours sacrée.

Sur ce point notre langue a de grandes obligations à *Malherbe*. Il est un de ceux à qui elle doit d'être devenue la langue la plus exacte, la plus claire, la plus rigoureuse de l'Europe; mais aussi à côté de ce service se trouve un grand préjudice qu'il lui a porté. Il lui a fait contracter une habitude de servilité et de purisme qui s'allie difficilement avec l'inspiration. Il fut, dans la vérité de l'acception, *le tyran des mots et des syllabes*. Et quand, à la lumière d'une impartiale critique, on a examiné les services que *Malherbe* a rendus à notre poésie, et les entraves qu'il lui a imposées, on ne sait si l'on doit appeler heureuse ou funeste l'influence qu'il a exercée sur elle, et si à l'*enfin Malherbe vint*, de Boileau, la maligne observation de M. Nodier, *il aurait bien pu se dispenser de venir*, doit être considérée comme une boutade, ou comme un fait incontestable en bonne critique.

Avant de sortir de ce seizième siècle si riche en grands talens, en grands caractères et en grands événemens, je voudrais faire poser devant vous quatre hommes qui, à différens titres, méritent vos respects et votre admiration, ce sont *d'Aubigné*, le cardinal *du Perron*, *saint François de Sales* et *Sully*. Le premier, homme d'un caractère inflexible, d'une rigidité de mœurs peu commune, avait embrassé avec ferveur le protestantisme en haine des bourreaux des conjurés d'Amboise. D'une bravoure à toute épreuve et d'une piété peu commune, il s'était attaché par conviction, par dévouement, à la cause du Béarnais, et lui avait rendu d'éminens services; quand le roi se convertit au catholicisme, *d'Aubigné* s'éloigna de lui pour rester fidèle à ses convictions. Retiré dans la solitude, il composa les ouvrages qui nous restent de lui, où son caractère se peint exactement. *D'Aubigné* est un type de sévère probité et d'inflexible droiture. C'est un puritain en tout et partout.

Le cardinal *du Perron* fut un homme d'un immense savoir et d'une grande éloquence. C'est sa figure qui domine cette époque de controverses eligieuses. Il convertit Henri IV au catholicisme; il indiqua cinq cents fautes dans le livre de *Du-*

plessis-Mornay contre l'eucharistie, et acquit une telle réputation d'éloquence persuasive, que le pape Paul V avait coutume de dire : « Prions Dieu qu'il inspire » le cardinal *du Perron;* car il nous per- » suadera tout ce qu'il voudra. »

Sur la même ligne que le cardinal *du Perron* apparaît le saint évêque de Genève, *François de Sales*. Ce nom résonne doucement au cœur. Il rappelle l'une des plus belles et des plus nobles ames qui aient paru sur la terre. Cette ame si candide, si aimante, si tolérante, se reflète tout entière dans les admirables ouvrages que ce saint prélat nous a laissés. A ceux qui ont un cœur pour sentir je dirai : lisez l'*Introduction à la vie dévote*, lisez le traité *de l'Amour de Dieu*, lisez les *Lettres* ; et à ceux qui n'ont qu'un goût délicat pour comprendre des beautés de style et de langage, je dirai encore : Lisez ces ouvrages ; Montaigne et Amyot n'ont pas mieux écrit.

Enfin sur la même ligne apparaît *Sully*, l'ami d'Henri IV, et plus encore l'ami du peuple, qui eut le courage d'encourir la haine des favoris et de s'exposer à la disgrâce du roi. C'est le plus grand ministre qu'il ait été donné à un souverain absolu d'avoir. Par lui, les plaies que de longues guerres avaient faites à la France furent bientôt cicatrisées; deux cents millions de dettes, somme énorme pour ce temps, furent payés en dix années, et de grandes sommes en outre furent versées dans le trésor du roi. Sully, c'est la probité debout sur la première marche du trône.

Henri IV clot le seizième siècle et avec lui les guerres civiles et les guerres de religion. Par l'édit de Nantes il proclame un système de sage tolérance. Il pacifie le royaume et conclut des traités avec les puissances contre lesquelles il avait été en guerre. Avec lui commence la branche des Bourbons qui a occupé le trône de France pendant les deux siècles les plus brillans de notre histoire littéraire : le dix-septième et le dix-huitième siècles. MOUTTET.



Mémorial historique de la Noblesse, publié par M. A.-J. Duvergier, chez l'éditeur, rue des Boucheries-Saint-Germain, n° 44.

(2e Article.)

M. Duvergier a parfaitement compris que cet ouvrage n'offrirait aux gens du monde qu'une lecture trop aride s'il ne contenait que des généalogies et des notices purement historiques. Il a voulu instruire et intéresser, tout à la fois, par une habile distribution d'articles sérieux, et de nouvelles où l'intérêt dramatique se combine avec la vérité de l'histoire.

Après des notices savantes sur les maisons de Faucigny-Lucinge, de Saint-Mauris et de Lamoignon, mais qui ne peuvent être analysées, vient celle relative à la maison de Châteaubriant, notice que tout le monde lira par amour pour notre grand littérateur, et dont nous ne pouvons nous empêcher d'extraire le passage suivant, tant il semble bien résumer le caractère historique de cette maison : « Les » Châteaubriant s'associèrent à tous les » grands mouvemens, à toutes les idées » généreuses des temps où ils vécurent. » Bienfaiteurs des monastères, guerriers » redoutables, chevaliers aventureux, chré- « tiens pieux et fervens, vassaux fidèles et » sujets dévoués, savans illustres, nous les » voyons tour à tour fonder des établisse- » mens religieux, mourir pour leur suze- » rain, marcher à la défense de la foi, tant » en Espagne qu'en Orient, servir la France » et soutenir le trône. »

La Bretagne fut le berceau de cette famille, qui se rattachait à la race des princes du pays, et dont les premiers auteurs furent Tiher, qui vivait vers la fin du dixième siècle et au commencement du

onzième, et Briant et Geoffroy, fils et petit-fils de Tiher. Briant donna son nom au château, siége de la baronie : telle est l'origine du nom de la famille. Vinrent ensuite les fils de Geoffroy Ier, Goscho et Briant II, qui mourut en défendant le territoire armorique; puis Briant III, dont le fils se distingua à la suite d'Alphonse Ier, roi d'Aragon, dans les expéditions contre les Maures, et ramena d'Espagne Jeanne d'Aragon, récompense de sa valeur ; Geoffroy III, compagnon d'armes de Philippe-Auguste ; Geoffroy IV, fondateur du prieuré de la Primaudière ; Geoffroy V, dont les services militaires furent si éclatans, que le roi saint Louis voulut que la fleur de lis remplaçât la pomme de pin d'or dans le blason de Châteaubriant, et que la destinée de cette maison fût ainsi liée à celle de la monarchie française.

Cette illustre famille a formé trois grandes subdivisions établies dans la Bretagne, l'Anjou et le Maine, et qui toutes ont brillé du plus grand éclat dans les fastes de ces trois provinces.

La troisième branche, inaugurée par Briant III, deuxième fils de Geoffroy V, baron de Châteaubriant, devint branche capitale à l'extinction des deux premières.

Sans énumérer tant d'illustrations, nous arriverons à René-Auguste de Châteaubriant, chevalier, comte de Combourg, né le 23 septembre 1718. Il épousa, le 30 juin 1753, Apolline-Jeanne-Suzanne de Bédée, dont, entre autres enfans, il eut : — Jean-Baptiste-Auguste, comte de Combourg. Peu de temps avant la révolution, il avait épousé Aline-Thérèse Lepelletier de Rosambo, fille de Louis Lepelletier, seigneur de Rosambo, président à mortier au parlement de Paris, et de Marguerite de Lamoignon de Malesherbes, laquelle était fille de l'illustre défenseur de Louis XVI. La hache de la terreur anéantit le même jour trois générations : le 22 avril 1794, le comte et la comtesse de Châteaubriant, le président, la présidente de Rosambo et le vertueux Malesherbes, périrent à la fois sur l'échafaud révolutionnaire.

— Et François-René-Auguste, vicomte de Châteaubriant, né le 4 septembre 1768, ambassadeur, ministre plénipotentiaire, pair de France, ministre d'état, chevalier des ordres du roi, de l'ordre insigne de la Toison-d'Or et de l'ordre suprême de l'Annonciade, l'un des quarante de l'Académie française, notre grand prosateur, notre grand poète.

Cette notice intéressante est de M. Clairfond.

Le royaume d'Yvetot, autrefois si fier de ne faire au roi de France « ne hommages, ne autres faisances quelconques, » et qui donnait à son souverain une liste civile de 448 livres 12 sols, 4 deniers, obole et tiers d'obole tournois, a fourni à M. Eysembach le sujet d'un article plein de détails curieux.

Le cadre resserré de votre journal, mesdemoiselles, me force à ne vous donner qu'une courte analyse d'une chronique du temps de Louis XIII, intitulée le *Siége de Saint-Jean-de-Lône*.

Pierre Desgranges, premier échevin de Saint-Jean-de-Lône, osait aimer damoiselle Madeleine, sœur de messire Philippe de la Mothe-Houdancourt, chevalier de Malte et gouverneur de Bellegarde, en Bourgogne. Il en était aimé, et l'avait demandée en mariage; mais messire Philippe, comme on le pense, eût préféré voir sa sœur enterrée vive plutôt que mésalliée.

Or il advint que quatre armées coalisées ravagèrent la Bourgogne, et vinrent jusqu'aux portes de Saint-Jean-de-Lône. Bien qu'inférieurs en nombre, les habitans, encouragés par l'exemple et le dévouement de Pierre Desgranges, et par la présence du gouverneur de Bellegarde, se résolurent à la défense, et messire Philippe eut grand soin de dire à l'échevin : « Que notre fraternité d'armes ne vous fasse pas concevoir de fausses espérances, ma sœur ne vous appartiendra jamais. »

Le parlementaire de Frédéric II vint

sommer les habitans de se rendre. « Vous n'avez pas assez de monde pour soutenir l'assaut d'une de nos escouades, dit-il aux échevins. — Mais nous avons assez de résolution pour combattre votre armée tout entière, répondit Pierre Desgranges.

— Vrai Dieu! monsieur l'échevin, lui dit le gouverneur, vous vous comportez en gentilhomme, et vous en avez le cœur, à défaut de la naissance. J'ai grand regret de vous avoir rudoyé tout d'abord. »

Les impériaux assiégèrent Saint-Jean-de-Lône. Desgranges fit jurer aux bourgeois de s'ensevelir sous les ruines de leur cité, et, bien qu'il n'eût jamais porté les armes, il fit des prodiges de valeur. Après une lutte acharnée, les assaillans s'étant retirés : « Monsieur, dit le gouverneur de Bellegarde serrant la main du premier échevin, ma sœur doit s'honorer d'être aimée d'un homme tel que vous. »

Ne pouvant épouser celui qu'elle aimait, Magdeleine de la Mothe-Houdancourt était entrée au couvent de Baune pour y prendre le voile. M. de la Mothe, allant assister à cette douloureuse cérémonie, aperçut en chemin Pierre Desgranges, pâle, l'œil morne et fixé sur les murs qui allaient lui ravir sa bien-aimée. Le gouverneur descendit de cheval, pressa l'échevin dans ses bras, et lui dit avec l'expression du plus vif regret : « C'est la volonté de mon père et non la mienne. »

Les cloches ne sonnaient plus, la cérémonie était achevée, lorsque Pierre Desgranges accourut hors d'haleine aux portes du couvent, demanda à parler à M. de la Mothe-Houdancourt, et lui remit un paquet dont le sceau aux armes de France venait d'être brisé.

Ce paquet contenait des lettres-patentes par lesquelles le roi Louis-le-Juste accordait aux habitans de Saint-Jean-de-Lône « *exemption et franchise de toutes sortes de tailles et d'impôts, et à son féal et bien-amé Pierre Desgranges, écuyer, des lettres de noblesse héréditaire.* »

« Vous méritez une pareille distinction, monsieur, dit le gouverneur à l'échevin, et mon père pensera sûrement qu'il n'a plus aucune bonne raison pour repousser un gendre tel que vous. Ma sœur vient de prononcer ses vœux ; mais, conformément aux statuts de l'ordre, ils ne sont valables que pour un an. Je vais retourner au château d'Houdancourt, en Brie, et vous recevrez de mes nouvelles avant la fin de l'an prochain. »

— Vive le roi! s'écria messire Pierre Desgranges.

— Vivent le roi de France et les bons Français ! » répliqua le chevalier de la Mothe les larmes aux yeux et serrant la main de son frère d'armes.

Cette chronique de M. de la Bédollière est fort intéressante, et nous regrettons de ne pouvoir vous en donner qu'une sèche analyse.

Mme Alida de Savignac.

Littérature Étrangère.

FRAGMENT ANGLAIS.

THE BIBLE, THE BEST OF BOOKS.

What taught me that a great first cause
Existed ere the creation was,
And gave a universe its laws?

The Bible.

LA BIBLE, LE MEILLEUR DES LIVRES.

Qui m'a appris qu'une grande cause première existait avant la création, et a donné à l'univers ses lois ?

La Bible.



What guide can lead me to this power
Whom conscience calls me to adore,
And bids me to seek more and more?
The Bible.

When all my actions prosper well
And higher hopes my wishes swell?
What points where truer blessings dwell?
The Bible.

When passions with temptations join
To conquer every power of mine,
What leads me then to help divine?
The Bible.

When pining cares and wasting pain
My spirits and my life-blood drain,
What soothes and turns e'en these to gain?
The Bible.

When crosses and vexations teaze,
And various ills my bosom seize,
What is it that life can please?
The Bible.

When horror chills my soul with fear,
And nought but gloom and dread appear,
What is it then my mind can cheer?
The Bible.

When impious doubts my thoughts perplex,
And mysteries my reason vex,
Where is the guide which then directs?
The Bible.

And when affliction's fainting breath
Warns me I' ve done with all beneath,
What can compose my soul to death?
The Bible.

Quel guide peut me conduire à ce pouvoir que ma conscience me crie d'adorer et m'ordonne de chercher sans cesse?

La Bible.

Lorsque toutes mes actions prospèrent, què de hautes espérances enflent encore mes désirs, qui m'indique les joies les plus pures?

La Bible.

Lorsque les passions se joignent aux tentations pour s'emparer de toutes mes facultés, qui m'envoie alors un divin secours?

La Bible.

Lorsque l'abattement, les soucis, la douleur, viennent dessécher mon ame et ma vie, qui les adoucit et les fait même tourner à bien?

La Bible.

Lorsque les douleurs et les vexations m'accablent, que tous les maux s'emparent de mon être, quelle consolation me reste-t-il dans cette vie?

La Bible.

Lorsque l'horrible remplit mon ame de crainte, que je ne suis environnée que de ténèbres et de terreur, qui donc alors sait rassurer mon ame?

La Bible.

Lorsque les doutes impies troublent ma pensée, que les mystères embarrassent ma raison, quel ést enfin le guide qui me dirige?

La Bible.

Et quand le souffle faiblissant de la douleur vient m'avertir que pour moi tout est fini ici-bas, qui peut préparer mon ame à la mort?

La Bible.

Education.

Les Talismans

DU SEIGNEUR UBALDO,

DE CORDOUE.

En 1477, sous le règne de Louis XI, il y avait au fond de l'une des plus inaccessibles vallées des Pyrénées un fief nommé l'Hérac. Ce vieux manoir, construit par de braves aventuriers, était devenu le berceau d'une noble famille. Des rochers à pic le protégeaient de trois côtés; mais ni les défenses naturelles ni les fortes tours et les engins dont l'avaient muni ses fondateurs ne purent sauver l'Hérac des atteintes du temps et de la pauvreté, deux ennemis qui vont vite et sûrement en fait de destruction. La seigneurie de l'Hérac semblait avoir été frappée d'une malédiction : de père en fils, tous les châtelains avaient été prodigues; et de mère en fille, toutes les femmes avaient été coquettes.

Le dernier de cette famille était un brave chevalier : il avait pris pour compagne une

jeune dame plus noble que riche, et plus belle encore que noble; tous deux portaient dans le cœur un vif désir de troquer leur maigre fief pour de la gloire et de la fortune; mais, hélas! tous deux abandonnaient la proie pour l'ombre: vendant leurs terres à vil prix et laissant crouler leur château. Enfin, de rêves en illusions, ils atteignirent leur dernière heure, laissant pour tout bien réel trois filles en bas âge. Un seigneur d'Armagnac, vicomte de Bigorre, fut, d'après la loi des fiefs, nommé tuteur de ses vassales devenues orphelines; mais ne s'étant point présenté pour réclamer la *garde-noble* d'un si chétif héritage, les pauvres petites restèrent dames et maîtresses dans leur château en ruine, sans autre protection que celle de Pascaline, bonne paysanne qui avait nourri de son lait Marie, la dernière des trois filles du chevalier de l'Hérac. Pascaline s'occupait à tenir close la petite portion du manoir encore habitable; elle tirait parti d'un maigre champ envahi par les ronces; aidée d'un petit pâtre, elle entretenait un chétif troupeau où les loups butinaient impunément; enfin, pour ajouter au produit de l'héritage des dames de l'Hérac, elle leur apprit à filer la laine de leurs moutons; elle-même tressait des paniers d'osier; elle allait ensuite échanger à la ville ces travaux contre un peu d'orge pour faire du pain, de l'huile pour la lampe, et des vêtemens grossiers. De son côté, le pâtre, tout en gardant ses moutons, fabriquait des sabots et des sandales, en bois léger, dont les jeunes dames se servaient les bons jours pour aller à l'église.

Ainsi vivaient les derniers rejetons de l'Hérac. Alice, la plus âgée des trois sœurs, avait seize ans au moment où commence cette histoire. Ambitieuse et hautaine comme son père, elle supportait impatiemment tant de misère. Béatrix, plus jeune d'un an, semblait avoir hérité des penchans mondains et de la coquetterie des femmes de sa race. Recluse en son triste manoir, elle rêvait à ce monde où règne la beauté, et filait sa quenouille en regardant d'un air mélancolique sa robe de bure.

Marie seule prenait son sort en patience: riche de foi et d'espérance, jamais un murmure ne montait de son cœur à ses lèvres, et quand elle trouvait dans le creux d'un rocher une touffe d'herbe verte pour sa brebis favorite, des fleurs dont ses sœurs paraient leurs cheveux, un rayon de miel qu'elle apportait à Pascaline... sa pauvreté était oubliée.

Un soir que, selon leur coutume, ces quatre femmes travaillaient à la lueur incertaine de la lampe, elles furent interrompues par un faible coup frappé à la porte d'entrée: le vol et la rapine n'avaient que faire au manoir de l'Hérac; le malheur seul pouvait heurter à sa porte. Pascaline se leva tout de suite, et ouvrant l'huis sans hésiter: « Entrez! brave homme, dit-elle en introduisant un pauvre pèlerin. Cette demeure n'est plus ce qu'elle a été; mais il y a toujours au noble château de l'Hérac un morceau de pain et une place au foyer pour le voyageur que Dieu nous envoie. — Le Seigneur vous bénisse comme il a béni le bon Samaritain! » répondit le pèlerin avec une componction qui n'avait rien d'hypocrite. Le pèlerin venait de loin, il avait éprouvé bien des fatigues, bien de la misère, couru toutes sortes de dangers, et il n'est rien de tel que les souffrances pour mettre la religion au cœur des plus impies. Marie s'était levée en même temps que Pascaline, elle guida le pauvre pèlerin vers une escabelle placée sous le manteau de la cheminée, et alla ensuite aider sa nourrice à mettre sur la table vermoulue un pain noir, du fromage et quelques noisettes. Pendant ce temps, ses deux sœurs avaient repris leur ouvrage: Béatrix tournait son fuseau avec plus d'insouciance que jamais; elle se fût dérangée pour un beau chevalier blessé... mais pour un vieux mendiant, à quoi bon!

Alice éprouvait un autre sentiment, elle était humiliée de la modicité du repas servi au voyageur; elle comprenait la bienfaisance, mais exercée de haut, avec somptuosité; à son avis, le pain noir, le fromage, les noisettes, rapprochaient trop les distances entre les bienfaitrices et l'obligé. D'ailleurs, l'avarice se mêlant chez elle à l'orgueil, elle ne voyait pas sans inquiétude Pascaline et Marie prodiguer les chétives provisions qui devaient nourrir la famille une semaine entière.

Mais elle se tourmentait à tort, le pèlerin était hors d'état de profiter du repas étalé devant lui. Assis au coin de l'âtre, il étendait ses mains glacées au-dessus de la cendre, où fumaient quelques pommes de pin; son corps était agité par le frisson de la fièvre; ses paupières appesanties se soulevaient pour retomber soudain. Enfin sa tête s'inclina sur sa poitrine, ses yeux se fermèrent tout-à-fait... il s'évanouit.

Alice et Béatrix le croyant mort, se levèrent pour prendre la fuite; les reproches de Marie et les exhortations de Pascaline les retinrent; cédant avec répugnance à leurs prières, elles les aidèrent à transporter le pèlerin sur un lit de fougère. Mais bientôt cet obscur voyageur cessa d'être un objet de dégoût pour les deux jeunes filles: la fièvre le fit délirer, et dans son transport il dit quel était son nom et sa fortune. Il se nommait Ubaldo; Cordoue l'avait vu naître. Passionné pour l'étude des sciences occultes, il avait consacré vingt ans de sa vie à acquérir un tel savoir, qu'il évoquait les esprits, lisait dans le passé et dans l'avenir des hommes aussi couramment que dans un livre; enfin, avançant toujours dans son art diabolique, il était parvenu à composer des talismans par la vertu desquels on pouvait voir deux fois en sa vie ses vœux exaucés. Maître de ce secret, Ubaldo n'avait demandé à la magie ni richesse, ni plaisir, ni grandeurs; il avait cherché la solution de deux problèmes: la quadrature du cercle et le mouvement perpétuel. Mais à peine maître du mot de ces grandes énigmes de la science, dénoncé à l'inquisition par un rival, il se vit forcé de fuir de Cordoue seul, à pied, emportant peu d'argent, encore moins de bagages, et n'ayant que son courage pour tout secours, car un même talisman ne pouvait satisfaire que deux souhaits; et une même personne ne pouvait posséder deux talismans.

Alice et Béatrix écoutaient avidement les secrets échappés au malade. Elles comprenaient facilement qu'Ubaldo, impuissant tant qu'il s'agissait de sa propre destinée, pouvait encore combler de biens un étranger: de cet instant le pauvre magicien devint pour elles un ami, un héros, presque un Dieu.

La douce Marie et la pieuse Pascaline, au contraire, se signaient avec effroi en écoutant ces révélations; mais elles n'en prodiguaient pas moins leurs secours au magicien; car il témoignait plus de remords d'avoir usurpé un pouvoir qui n'appartient qu'à Dieu que de regrets de l'avoir perdu.

Ainsi donc, ces quatre femmes, d'accord pour la première fois de leur vie, soignèrent Ubaldo avec un zèle égal, et la Providence, bénissant leurs efforts, le rendit à la vie. Dès que ses forces lui permirent de sortir du château, il annonça le projet de chercher au milieu des montagnes une retraite où il pût achever ses jours dans la solitude et la pénitence. « Pourquoi ne pas demeurer avec nous? lui dit Marie; croyez-vous donc que la protection apportée par votre présence à de pauvres orphelines ne soit pas agréable à Dieu? — Si je demeurais près de vous, mes enfans, faible et incapable de travailler comme je le suis, j'augmenterais votre misère. — Vous, augmenter notre misère! s'écria vivement Alice, quand vous pouvez nous enrichir à jamais! » Ubaldo la regarda avec une surprise mêlée d'effroi. « Nous savons votre secret, reprit à son tour Béatrix, toutes les joies de ce monde sont entre vos mains. — Détrompez-vous, enfans, la baguette magique

fait des fous, et pas un heureux : c'est pourquoi j'abjure à jamais cet art sacrilége. » Les deux sœurs poussèrent un cri lamentable, et le prièrent avec larmes de se rétracter. « Vous avez mal placé vos bienfaits, lui disaient-elles, de plus sages s'en fussent mieux trouvés. »

Pascaline, qui était présente, demanda vivement s'il était des sages parmi ceux qui voulaient s'affranchir des lois du Tout-Puissant. « Sans doute, on est sage de vouloir s'enrichir, répondit Alice, puisque l'on nomme fous ceux qui s'appauvrissent. — Croyez-vous donc, enfans, qu'il n'y ait qu'un malheur dans ce monde, la pauvreté ? répondit à son tour Ubaldo. — Je ne saurais vous le dire, mon père, reprit Béatrix, mais à coup sûr il n'y a qu'un bien : c'est de plaire. Faites que je sois belle, aimable, séduisante. Au nom de ce que vous avez de plus cher au monde, au nom de la vie que nos soins vous ont conservée, ne me refusez pas ! — Fi ! ma sœur, s'écria Marie, c'est mal, de vouloir contraindre notre hôte à compromettre son ame par ces damnables pratiques ; moi, je ne veux ni richesses ni beauté aussi mal acquises. — Sais-tu seulement ce que tu refuses ? lui demanda Alice avec dédain. — Mon Dieu, non, elle ne le sait pas, ajouta Béatrix, et pour preuve, je vais la décider à demander un talisman. Dis, Marie, refuserais-tu de même le pouvoir de ramener auprès de son agneau la brebis égarée ? Rien n'est plus séduisant pour un bon cœur que l'espoir de faire cesser un chagrin. » Marie eut un moment d'hésitation ; mais la sagesse reprenant le dessus, elle répondit : « Dieu a mis au cœur de la mère l'instinct qui doit la ramener auprès de son enfant, et s'il faut que la pauvre brebis soit tout-à-fait perdue, j'aurai la patience et l'industrie d'allaiter son agneau. — C'est cela ! s'écria Pascaline : la confiance en Dieu et la charité envers ses créatures, ce sont les meilleurs talismans pour ce monde et pour l'autre. »

Pendant ce débat, Ubaldo gardait le silence : son ame était en proie au doute. N'était-il pas ingrat en se refusant aux vœux d'Alice et de Béatrix ? son art était-il vraiment réprouvé ? Tout en se livrant à ces réflexions, il interrogeait du regard trois talismans qu'il avait composés à Cordoue, et dont, par une faiblesse de savant, amateur des œuvres de la science, ou hésitation de sceptique mal converti, il n'avait pu se résoudre à se défaire.

Les deux sœurs surprirent le vieillard dans l'une de ces muettes contemplations. « Ma chère, dit Béatrix à Alice, ce vieux méchant nous a trompées, il compose encore des talismans ; mais l'hypocrite les garde pour lui, ou peut-être pour sa bien-aimée Marie. — Souffrirons-nous qu'il en soit ainsi ? repartit Alice. — Sais-tu un moyen de lui faire donner ses talismans ? » demanda Béatrix. Alice garda le silence. Sa sœur reprit : « Il faut profiter de son sommeil pour lui dérober ces deux pierres. — Tu ne pourras pas. — Bah ! tu sais que je suis adroite, laisse-moi seulement découvrir où il les cache pendant la nuit. »

Ce complot formé, Béatrix commença son métier d'espion, et le fit si bien, qu'avant la fin du jour elle savait qu'Ubaldo dérobait ses talismans aux regards indiscrets en les enfouissant dans la bruyère qui lui servait de lit. Ainsi qu'elle l'avait dit à sa sœur, elle était alerte autant que fine : peu d'heures après cette découverte, elle tenait en sa possession deux des talismans et en donnait un à sa sœur, qui l'attendait haletante à la porte du manoir. « De l'or ! et pour toute ma vie, se dit tout bas Alice en serrant convulsivement la pierre dans sa main. — De la beauté ! » se dit aussi tout bas Béatrix ; et toutes deux, effrayées de leur hardiesse, allaient s'enfuir, tremblantes de voir Satan en personne répondre à leur appel... quand Ubaldo parut sur le seuil de la porte. Il s'était éveillé au moment où Béatrix sortait de sa chambre ; devinant le larcin, il s'élança sur les pas de la cou-

pable pour l'arrêter; mais il était trop tard... « Imprudentes! dit-il aux deux sœurs, puissiez-vous n'être pas trop sévèrement punies de votre faute! A présent, allez! et réjouissez-vous de voir vos vœux exaucés. » Alice et Béatrix l'entendirent, et, troublées, se retirèrent sans répondre.

Béatrix marcha dans la campagne jusqu'au jour naissant; un doute cruel s'était emparé de son esprit. Possédait-elle vraiment un talisman, et Ubaldo ne s'amusait-il pas à ses dépens? Comment juger de ses attraits? on ne connaît pas les miroirs au château de l'Hérac, et ce ne sont pas un vieillard maussade, comme Ubaldo, des femmes ignorantes, telles que Marie et Pascaline, des pâtres grossiers, des chasseurs inattentifs, qui sauront apprécier sa beauté. Les premiers rayons de l'aurore vinrent tirer Béatrix de cette perplexité en lui montrant une source tombant goutte à goutte d'un rocher au bas duquel elle formait un bassin peu profond, mais limpide. Béatrix se penche au-dessus de cette onde dont le pur cristal reflète aussitôt son image... O bonheur! ô transport! Jamais plus jolie figure n'a été vue en songe par le jeune homme dont le cœur appelle une fiancée, par l'artiste jaloux de peindre une divinité: ce sont toujours les mêmes traits, mais embellis par une grâce ineffable; c'est le même teint de blonde, mais plus frais, plus rosé, plus séduisant; ce sont ses cheveux, seulement ils sont longs, soyeux, et leurs nuances dorées font mieux ressortir des sourcils et des cils d'un ébène plus franc. Béatrix, contente de son visage, se dépitait de ne pouvoir juger de sa taille dans la flaque d'eau qui lui servait de miroir. Cependant, en se considérant du haut en bas, il lui parut qu'elle était plus grande, plus svelte, et pourtant plus formée. Pendant une heure Béatrix se contempla avec une admiration mêlée d'un peu d'effroi: on lui avait dit si souvent que la beauté est le plus fatal présent qu'une jeune fille pût recevoir du ciel, qu'elle avait peur de la sienne. Cette réflexion venait un peu tard, puis le talisman n'était-il pas là pour la tirer d'embarras aussitôt qu'elle souhaiterait d'en sortir? La voix de Pascaline vint l'arracher à sa contemplation; elle s'éloigna de la source, se promettant bien d'y revenir au plus vite.

Tandis que Béatrix courait les champs, Alice s'était retirée dans sa chambre délabrée; la première émotion passée, elle se demanda si elle était vraiment riche, et considérant la pierre brute qu'elle tenait dans sa main, la couche misérable sur laquelle elle était assise, à défaut de siége, elle se prit à douter de la science d'Ubaldo. « Non, dit-elle, si cet homme avait le pouvoir de faire surgir l'or sous ses pas, il ne serait pas pauvre, plus pauvre que nous. Au lieu d'habiter des ruines, il aurait tout changé ici : la misère est une chose si hideuse! Non, encore une fois, non! ce n'est point un magicien; c'est un fripon qui, par des propos étudiés, a dérobé nos soins et nos veilles. Je suis vraiment trop dupe de garder sa vilaine pierre dans ma main au lieu de dormir, car mon flambeau de résine tire à sa fin. » En parlant ainsi, Alice jette le talisman, qui va frapper la muraille: au même instant, une trappe habilement cachée sous un pan de boiserie s'abaisse... de l'or, des diamans, des perles, roulent aux pieds d'Alice éperdue... elle est en possession d'un trésor immense! elle avance la main, elle craint encore d'être dupe d'un prestige... elle touche tout, un à un; et bientôt elle entoure son col et ses bras de fils de perles, charge sa tête de diamans, presse sa taille dans une ceinture enrichie de pierres fines de toutes couleurs et d'une grosseur miraculeuse. Des bijoux, elle passe à l'examen des espèces monnayées : ce sont de vrais doublons d'Espagne, des écus d'or au soleil, de bons florins des Pays-Bas; elle veut essayer de les compter, autant vaudrait nombrer les grains de sable qui tapissent le lit du tor-

rent : les vœux d'Alice sont comblés! elle est riche, plus riche que la reine d'Espagne, plus riche peut-être que le roi de France. Dans sa joie, elle est prête à éveiller tous les habitans du manoir pour se montrer à eux sous ses brillans atours... Une réflexion l'arrête : si une indiscrétion était commise, ce trésor connu attirerait au manoir de l'Hérac les brigands qui infestent les Pyrénées... La pensée d'une foule de dangers, plus encore que la joie, empêche Alice de dormir; elle sait déjà que fortune et repos n'habitent pas ensemble.

Huit jours entiers Béatrix et Alice se contentèrent de la conscience de leur bonheur; mais, à seize ans, à quoi sert d'être belle si personne ne vous admire? à quoi sert d'avoir de l'or, des parures qu'on n'ose porter? Aussi les deux sœurs souhaitèrent spontanément et sans se consulter, Béatrix, d'être à la cour de Bourgogne, où sa beauté serait entourée d'hommages, Alice de se trouver à Paris, ville dont elle avait entendu parler comme étant le centre du luxe et de la magnificence. A peine eurent-elles désiré ces choses que leurs vœux furent accomplis : Béatrix accompagnait à Dijon Jacqueline de Luxembourg, comtesse de Croï et fille du trop fameux comte de Saint-Pol. Madame Jacqueline, traversant les Pyrénées en revenant de Pampelune, avait vu Béatrix, et résolu tout aussitôt d'emmener cette jolie fille à la cour. De son côté, Alice se rendait à Paris, mandée par sire Benoît de l'Hérac, son cousin, qui, en quête d'une demoiselle de compagnie pour son épouse, avait miraculeusement songé à sa pauvre parente du comté de Bigorre.

« Adieu, mes sœurs, dit Marie, que ces apprêts de voyage attristaient sans lui causer aucune envie; adieu, songez à moi! je vous promets de ne point vous oublier, vous me retrouverez toujours. » Alice et Béatrix sourirent dédaigneusement, elles regardaient comme choses désormais inutiles la tendresse de l'humble Marie et l'abri du pauvre manoir de l'Hérac.

« Adieu, nobles damoiselles, dit le seigneur Ubaldo, allez dans les premières cours du monde, jouir des avantages attachés à la beauté et aux richesses; mais ne chargez pas vos bagages de ces cailloux désormais inutiles : deux de vos désirs sont satisfaits, il n'est plus de talismans pour vous : vous appartenez au destin. »

Ce discours, qui rappelait aux deux sœurs une des conditions du talisman, que dans leur ivresse elles avaient oubliée, les troubla un instant; mais elles se remirent bien vite : la jeunesse croit aisément au bonheur, et ces deux jeunes filles n'étaient pas les seules au monde qui se figurassent que l'or et les attraits sont d'assez puissans talismans pour braver les coups du sort.

L'émissaire que sire Benoît avait envoyé se fit devancer à Paris par l'étonnante nouvelle qu'au lieu d'une pauvre orpheline qu'il devait amener sur la croupe de son cheval, il escortait la plus opulente héritière de France et de Bourgogne. Sans perdre son temps à chercher le mot de cette énigme, car une l'Hérac riche en était une pour lui, sir Benoît se conforma tout de suite au rôle que lui traçait la nouvelle fortune de sa cousine. « Vite! qu'on prépare la plus belle chambre de la maison au lieu de ce bouge que vous destiniez à ma noble parente; et vous, madame, parez-vous de vos plus beaux habits pour la recevoir, car il n'est pas de plus riche héritière dans tout le Bigorre, et c'est une bénédiction pour notre humble demeure que de la posséder. Après avoir ainsi donné ses ordres, sire Benoît sortit à la tête de tous ses gens, pour aller au-devant d'Alice, laissant Jeanne de Flotte, dame de l'Hérac, son épouse, dans une stupéfaction sans égale, de se trouver dame d'honneur de celle dont elle désirait faire quelque chose, comme une chambrière.

Les premiers mois du séjour d'Alice à Paris furent un enchantement perpétuel. Sa cousine, convertie à la complaisance, à la vue de tant de richesses, la con-

duisit rue des Lombards, où elles firent de riches emplettes en étoffes de soie, velours et brocarts; au palais, on acheta des rubans, des gants, des escoffions brodés d'or et d'argent; les joailliers du Pont-au-Change furent occupés à remonter dans le nouveau goût les superbes pierreries d'Alice; et dans toute la ville il n'était question que de la merveille du Bigorre nouvellement débarquée rue de la Harpe, en la maison de sire Benoît de l'Hérac. Nobles et bourgeois s'empressaient à la fêter: on inventait pour elle de nouveaux plaisirs; les grands seigneurs même recherchaient sa compagnie; enfin, pour comble de gloire, Louis XI la fit inviter ainsi que sire Benoît et sa femme à prendre part à la collation qu'il donnait aux demoiselles de la bourgeoisie, le jour de saint Martin.

Alice, enivrée de ce comble d'honneur, résolut de paraître devant le roi dans tout l'éclat de sa richesse: les diamans de son carcan et de sa ceinture ne pouvaient trouver d'égaux que dans l'écrin du duc de Bourgogne; sire Benoît et sa femme portaient aussi des habits magnifiques dus à la munificence d'Alice; les livrées des valets étaient au moins aussi riches que les parures des maîtres; enfin l'entrée d'Alice et de son cortége dans la salle du banquet éclipsa ce que l'on avait vu de plus somptueux jusqu'alors.

Monseigneur Louis XI connaissait mieux que personne la noblesse de son royaume; il savait, à n'en pas douter, que les de l'Hérac étaient fort mal accommodés du côté de la fortune, et son but, en attirant Berthe *au parloir aux bourgeois* (1), était de découvrir par lui-même l'origine de cette opulence miraculeuse.

Si jeune que fût la demoiselle de l'Hérac, elle avait cependant assez de prudence pour ne parler ni d'Ubaldo ni de talisman; elle savait qu'au temps où elle vivait il n'était pas bon de laisser soupçonner l'ombre d'un commerce avec les esprits.

Interrogée par le roi, elle répéta avec un certain trouble la fable qu'elle débitait depuis son séjour à Paris: ses ancêtres avaient amassé d'immenses richesses, et la découverte de leur trésor l'avait enrichie. De ses sœurs, pas un mot; la condition de Béatrix et la pauvreté de Marie eussent été autant de démentis à ce conte; mais le roi ne se contenta pas d'apprendre qu'il y avait eu un trésor au château de l'Hérac, il voulut savoir comment cette heureuse trouvaille s'était faite. Alice, prise au dépourvu, s'embrouilla dans sa narration; elle fit sans s'en douter les réponses les plus contradictoires. Cependant le roi se montrait d'une bonté toute paternelle; il approuvait ses discours du regard, et de temps à autre lui donnait un petit coup sur la joue en signe d'encouragement. Si bien que chacun était émerveillé de la faveur dont jouissait Alice. Quand, après le départ du roi, elle voulut se retirer, les échevins et les notables l'accompagnèrent jusque sur la Grève, et le prévôt de Paris n'entendit point laisser à d'autres l'honneur de lui tenir l'étrier pendant qu'elle montait sur son palefroi.

Le soir qui suivit cette mémorable collation, qui, selon l'usage de cette époque, avait eu lieu à trois heures de l'après-midi, le sire Benoît, sa femme et sa cousine, se mirent à table pour souper comme à l'ordinaire; mais personne ne se sentait appétit: Alice, encore gonflée de gloire, se demandait si le roi allait la marier à un Créqui, à un Chabannes, ou à un Montmorency? Sire Benoît cherchait aussi en lui-même quel profit il devait tirer de la faveur de sa cousine... La seule dame Catherine songeait à cette soirée avec plus de crainte que de joie: elle avait souvent entendu dire que le roi avait un caractère cauteleux, et qu'on ne pouvait guère se fier à ses caresses; ses appréhensions devinrent encore plus vives, quand, après le repas, au moment de réciter les grâces, elle ne trouva

(1) On nommait ainsi l'hôtel de ville.

dans sa mémoire et sur ses lèvres que les derniers mots du Pater : *libera nos a malo*. Incapable de se contenir plus long-temps, elle se leva de table, et jetant ses bras au cou de son mari, elle le supplia en pleurant de quitter Paris au plus tôt pour se soustraire au danger dont ils étaient menacés.

Sire Benoît, qui ne pouvait la comprendre, l'interrogeait... Au même instant, on frappe à coups redoublés à la porte extérieure; le chevalier s'élance à la fenêtre pour connaître l'audacieux qui mène un si grand bruit à cette heure indue (il était au moins neuf heures du soir), et demeure stupéfait: des gardes de la prévôté portant des torches cernent la maison, Tristan l'Ermite, le ministre des vengeances de Louis XI, est à leur tête. Sire Benoît n'était pas encore revenu de sa stupeur quand, à travers la fenêtre ouverte, on entendit la voix nazillarde d'un huissier qui sommait: « Au nom du roi et de la sainte Eglise, les » sieur, dame et demoiselle de l'Hérac de » se rendre sur l'heure, s'ils ne voulaient y » être contraints plus tard, à la prison du » Châtelet, où ils seraient à même de se » justifier, en présence des prélats protec- » teurs de la foi, de la possession de trésors » dont la source semblait de nature à met- » tre leurs ames en péril. » « Qu'est cela ? s'écria Alice épouvantée à son tour. — La mort, répondit sire Benoît en saisissant son épée; mais ils ne me verront pas monter sur un bûcher, et ma vie leur coûtera plus qu'ils ne pensent. » En parlant ainsi, il se précipita hors de la chambre, sans avoir égard aux cris de sa malheureuse femme, qui s'efforçait à le retenir.

Sire Benoît, bien résolu à mourir les armes à la main, organisa une défense désespérée ; mais enfin il dut succomber sous le nombre des assaillans. Lui mort, les soldats n'éprouvèrent plus de résistance sérieuse de la part des domestiques : tous mirent bas les armes, ce qui n'empêcha pas Tristan l'Ermite de venger deux de ses gens tués dans l'attaque, en faisant passer au fil de l'épée tous les habitans de la maison, sans considérer le sexe, l'âge, ni le rang...Ce fut ainsi que périt la pauvre dame Catherine.

Pendant tout ce tumulte, Alice était restée immobile à sa place : qui l'aurait vue aurait pu la croire changée en statue; mais aux cris de douleur et de rage qui suivirent la mort de sire Benoît, la peur lui rendit assez de force et de présence d'esprit pour fuir dans le jardin; puis, appelant à son aide son agilité montagnarde, elle franchit un mur qui donnait sur une ruelle solitaire, et de là, se glissant dans les ténèbres, elle sortit de Paris par la porte Saint-Jacques.

La pauvre fugitive marcha sans s'arrêter toute la nuit et une grande partie de la journée du lendemain. La lassitude et l'inanition la firent tomber évanouie, et pendant qu'elle était mourante de misère, la terre se couvrait autour d'elle de toutes les richesses que les agens de Louis XI cherchaient inutilement dans la maison dévastée du sire Benoît. Elle avait demandé de l'or, de l'or pour toute sa vie, la fortune aveugle obéissait au talisman. Des voleurs, cherchant aventure, aperçurent cette femme qui semblait morte sur un monceau d'or. Sans s'inquiéter de la rappeler à la vie, ils commencèrent à ramasser ce beau butin; ensuite ils dépouillèrent Alice de ses habits, et Dieu sait ce qui serait arrivé à la pauvre fille, si un bruit d'hommes et de chevaux n'avait mis en fuite les larrons.

La troupe dont le secours venait si à propos était commandée par Gaston d'Armagnac, vicomte de Bigorre. Touché de compassion à la vue de cette jeune fille privée de sentiment, il fit appeler un frère mineur qui lui servait à la fois d'aumônier et de chirurgien, et lui dit de secourir cette infortunée, et de la placer sur les bagages afin qu'elle pût achever son voyage sans danger, si toutefois elle suivait comme eux la route de Bourgogne.

Quand Alice eut recouvré l'usage de ses sens, frère Ange l'enveloppa dans son manteau, afin de la préserver du froid, et la plaça doucement sur la croupe de sa haquenée, car elle était hors d'état de marcher. Chemin faisant, il lui apprit que le noble seigneur dont l'humanité venait de lui être si secourable quittait la cour de France, et se rendait dans sa bonne ville de Lourdes, en passant par la Bourgogne. Ce fut une grande joie pour Alice de se trouver sous la protection de son puissant suzerain et tuteur, avec l'espoir d'être bientôt hors des terres de France; un brusque retour sur elle-même changea soudain ce contentement en anxiété. Si jusque là elle avait échappé aux questions, c'est qu'elle avait soigneusement évité les lieux habités; chose plus facile en ce temps que de nos jours; mais le moment était venu de trouver des excuses à son isolement... et frère Ange, curieux comme un moine, attendait qu'à son tour elle expliquât ce qu'il y avait de singulier dans leur rencontre. La pauvre Alice bâtit à la hâte un récit moitié vrai, moitié faux. »Je suis votre compatriote, dit-elle au moine, que son accent avait déjà prévenu en sa faveur. Partie de mon château de l'Hérac pour aller, en pèlerinage, accomplir, à l'abbaye de Saint-Denis, en France, un vœu de ma mère mourante, je retournais vers mes foyers, lorsque je me suis égarée dans cette forêt: la fatigue et la faim m'ont fait perdre connaissance, et c'est sans doute pendant mon évanouissement que des larrons m'ont dérobé ma robe de pèlerine, ma pannetière et mon bourdon. »

L'aumônier était un bon homme facile à convaincre comme un Gascon qui, fidèle au précepte: *ne fais pas aux autres ce que tu ne veux pas qu'on te fasse,* pensait se montrer bon chrétien en ne doutant jamais de la véracité d'un conteur.

Alice aurait bien désiré se procurer des habits convenables et au moins la compagnie d'une personne de son sexe; car malgré la protection du bon religieux, elle se sentait mal à l'aise au milieu de cette troupe de soudarts. Mais elle ne possédait plus une obole, et ne savait comment demander au vicomte ce nouveau service.

Gaston d'Armagnac voyageait en homme pressé d'arriver, prenant souvent à travers champs, au lieu de suivre les sinuosités de la route qui allait d'une ville à l'autre. Ainsi, après une chevauchée de douze heures on s'arrêta à l'entrée de la nuit dans un misérable hameau, où frère Ange eut toutes les peines du monde à trouver un recoin obscur pour loger sa protégée.

Tant de fatigues et d'émotions procurèrent à Alice un profond sommeil; mais quelle fut sa surprise à son réveil: le plancher de sa petite chambre était couvert de monceaux d'or et de pierreries. Elle éprouva une terreur extrême à l'aspect de son trésor: que lui importait d'avoir de l'or toute sa vie, si ce dangereux métal devait lui donner la mort? Aussi, de toutes ces richesses elle ne prit qu'un seul ducat, destiné à l'achat d'un habit de paysanne, et, couvrant soigneusement l'or et les joyaux avec la paille de son lit, elle sortit pour rejoindre ses compagnons de voyage. Si elle avait eu encore un vœu à former, elle aurait commandé la discrétion au démon qui la servait... mais elle ne pouvait plus rien sur lui. La menace d'Ubaldo s'accomplissait: elle appartenait au destin.

Quand Alice eut dépensé son ducat, elle se demanda si vraiment elle allait être poursuivie par les richesses. Son incertitude ne fut pas de longue durée. Les valets chargés des bagages signalèrent des mulets sans conducteurs, qui se mêlaient aux bêtes de somme. L'intendant du vicomte examina la charge de ces intrus, et resta ébahi en la trouvant si riche et si précieuse qu'on eût dit l'épargne d'un roi et le trousseau d'une reine. Il courut en avertir son maître. « Ma foi! dit Gaston d'Armagnac, qu'il vienne d'anges ou de démons, cet or sera le bien reçu: que l'on veille sur ces mulets, et que l'on n'en parle plus. » Maître

d'un trésor dont il ne pouvait soupçonner le véritable propriétaire, Gaston évita encore plus soigneusement les villes et les bourgs : cette nuit-là on déploya les tentes en rase campagne, et Alice dut partager celle qu'occupaient l'aumônier et les autres serviteurs du vicomte de Bigorre. Cette désagréable compagnie et plus encore la pensée de son or la tinrent éveillée. Une fois en Bourgogne cette obsession lui serait douce ; mais d'ici là.... Tout-à-coup, elle voit à la lueur des feux les caisses qui renfermaient le trésor s'ouvrir d'elles-mêmes, et la terre jaunir autour de la paille sur laquelle elle repose..... elle regarde avec attention..... c'est de l'or ! Elle se lève, prend une bêche et s'efforce de l'enfouir dans la terre à mesure qu'il se répand. Le mouvement qu'elle se donne éveille frère Ange. « Ah ! la malheureuse, elle vole son bienfaiteur ! » Aux cris de l'aumônier les valets sont sur pied; les justifications d'Alice se perdent dans le tumulte ; on l'entraîne pardevant le sénéchal, qui va la condamner à la hart... elle demande à être conduite près de Gaston d'Armagnac.

« Comment ! dit le seigneur, quand il sut ce que l'on reprochait à la pauvre enfant, pour prix de mes bienfaits et de ma protection, vous essayez de me voler mon bien? — Votre bien, monseigneur, oui, si vous daignez l'accepter de votre humble vassale, répondit Alice avec cette résolution que donne l'extrême péril. Faites que je puisse vous parler seule à seul, et je me justifierai en vous expliquant la venue mystérieuse de ce trésor. »

Gaston ayant ordonné à ses gens de se retirer, Alice de l'Hérac tomba à ses pieds. Franche cette fois, elle confessa tout. Sa misère, son ambition, la résistance d'Ubaldo à contenter ses désirs, le larcin qu'elle et sa sœur avaient fait au vieux magicien de deux talismans ; enfin, sa richesse et le danger où elle l'avait mise en excitant la convoitise du roi. Le vicomte de Bigorre écoutait ce récit en se promenant à grands pas dans sa tente. « Ainsi cet or vous suivra partout? — Il paraît que oui, monseigneur. — Et le magicien Ubaldo existe-il encore? — Sans doute, monseigneur ; il n'y a pas six mois que je l'ai quitté en bonne santé.—Un tel pouvoir aux mains d'enfans qui s'en sont fait des jouets ; tandis que moi... » Et le vicomte parut absorbé dans de profondes réflexions. Alice, toujours à genoux, attendait sa réponse. « Relevez-vous, noble dame, dit-il enfin, vos richesses vont vous être rendues, et vous nous suivrez désormais, non plus comme une mendiante recueillie par charité, mais sous votre nom et dans un état convenable à votre rang. — Y pensez-vous, monseigneur? nous ne sommes pas encore en Bourgogne. —Par la bannière de mes ancêtres, madame, le roi de France ne fait pas tout ce qu'il veut, et un d'Armagnac saura défendre sa pupille. »

Voilà donc Alice encore une fois revêtue de ses riches atours, montée sur une belle haquenée, et voyageant en la compagnie de son noble seigneur, qui ne cessait de l'interroger sur Ubaldo et le pouvoir des talismans. Quand Alice eut entièrement satisfait sa curiosité, le silence régna entre eux. « Certes, pensait à part lui Gaston, j'irai chercher ce nécromancien, de gré ou de force, il cédera à mes désirs. Une fois certain de l'accomplissement de deux souhaits, arrière l'ambition et les intrigues ! Que m'importe, à moi, qu'il y ait une monarchie française ou seulement trois grand fiefs : Provence, Bourgogne et Bretagne, si je puis être roi absolu d'un nouvel Eden, embelli et doté à ma fantaisie ! » De son côté, Alice, partagée entre l'espoir et l'inquiétude, trouvait que le vicomte voyageait bien lentement ; elle eût souhaité les ailes de l'oiseau pour se trouver plus vite sur les terres de Bourgogne. Ses craintes, qu'elle n'osait plus exprimer depuis la fière réponse de Gaston, se trouvèrent justifiées à Auxerre, grande ville dont le gouverneur tenait pour le roi.

Pour comble de malheur, cet officier revenait de Paris, où il avait passé les fêtes de la Saint-Martin; il y avait entendu parler d'Alice comme d'une sorcière qui s'était évadée par la cheminée de la maison de sire Benoît, montée sur un manche à balai. Aussitôt qu'il sut qu'elle était à Auxerre, il prit ses mesures pour s'emparer d'elle, en même temps que Gaston d'Armagnac se disposait à la défendre. Mais le gouverneur, dont l'évêque avait béni l'entreprise, était soutenu par toute la population de la ville, tandis que le vicomte vit pour la première fois ses soldats se mutiner contre lui. « Ceci, disaient-ils entre eux, n'est pas un service ordinaire; et quand il s'agit de sorcier ou de démon, mieux vaut prendre l'avis de son confesseur que les ordres de son capitaine. » Ainsi délaissé, le vicomte de Bigorre se trouva trop heureux de capituler et de sortir d'Auxerre avec la vie sauve en abandonnant la pauvre Alice, qui fut à l'instant même conduite dans les prisons de l'évêché.

Nous allons l'y laisser, et voir un peu ce que devenait la belle Béatrix à la cour du vieux duc Philippe-le-Bon.

La beauté exerce une grande puissance dans les cours. Béatrix devint en peu de jours la véritable souveraine de celle de Bourgogne. Non seulement les jeunes seigneurs se déclarèrent ses chevaliers, mais les femmes elles-mêmes proclamaient l'empire de ses charmes, en adoptant avec ferveur les modes qu'elle inventait.

C'est un travers familier aux femmes d'esprits vulgaires et de figures communes de croire qu'une couturière ou une marchande de modes dispose de la beauté; tandis que ce ne sont pas les parures qui font les jolies femmes, mais bien ces dernières qui donnent du prix à ce qu'elles portent.

Béatrix avait un sentiment confus de cette vérité; aussi mettait-elle de la malice à se livrer aux plus folles inventions en fait de toilette, riant ensuite sous cape en voyant de grandes femmes aux traits sévères, d'autres surchargées d'embonpoint, des demoiselles dont la jeunesse s'effeuillait, ou bien avortait sur sa tige décolorée, se couvrir des rubans, des fleurs, des clinquans qu'elle s'amusait à mettre en vogue, et que la puissance du talisman pouvait seule sauver du ridicule.

J'ai déjà dit que tous les jeunes chevaliers bourguignons soupiraient pour Béatrix : on voyait à leur tête Charles de Bourgogne, comte de Charolais, qui devait un jour mériter le surnom de *Téméraire*. Certes de tels hommages avaient de quoi flatter la fille d'un pauvre gentilhomme gascon; mais le vieux duc avait marié son fils, et Béatrix fut assez prudente pour repousser un hommage dont l'illégitimité ternissait l'éclat. A défaut de l'héritier présomptif de Bourgogne, elle prêta l'oreille aux soupirs du frère de la comtesse de Croï, le comte de Marle, fils aîné de Louis de Luxembourg, comte de Saint-Pol, connétable de France, et d'une princesse de la maison de Savoie, sœur de la reine de France. Le jeune comte pouvait aussi chercher une compagne auprès d'un trône, mais la puissance du talisman était telle qu'il eût épousé Béatrix, si son père, averti à temps, ne l'eût appelé près de lui en Picardie. Ce voyage, qui devait détruire les espérances de Béatrix, ne lui causa aucune inquiétude; elle ne manquait pas d'assurance, et aurait douté du pouvoir du plus puissant monarque plutôt que de celui de ses charmes. Elle se taisait encore; pourtant tout en elle trahissait ses ambitieuses espérances. Elle affectait des airs de supériorité sur ses compagnes, et traitait presque d'égale à égale avec la comtesse, ne lui tenant compagnie qu'autant qu'elle, Béatrix, y trouvait du plaisir. Un jour qu'usant de cette liberté elle avait quitté le métier où elle brodait avec la princesse, pour regarder par une fenêtre d'où l'on découvrait la

grande route, elle vit venir un cavalier dont l'équipage et la suite annonçaient un personnage de distinction. Quelque chose lui dit tout bas que ce messager était envoyé par le comte de Marle ou son père; et, les joues couvertes de rougeur, elle revint prendre sa place auprès de la comtesse. En effet, Guillaume de Bret, seigneur de Lalaing, était porteur d'un message du connétable à sa fille Jacqueline. Mme de Croï prit la lettre que le chevalier lui présentait à genoux, et se mit à la lire attentivement. Tous les yeux étaient fixés sur elle: Béatrix n'était pas la seule des filles d'honneur qui trouva que madame Jacqueline lisait bien lentement. Les jeunes filles ont un instinct particulier pour deviner quand il y a sous jeu une question de mariage; enfin la comtesse ayant terminé sa lecture, roula le vélin, examina les armes de sa famille, gravées sur le sceau qui fermait la lettre; puis tournant doucement la tête vers le sire de Lalaing: « Seigneur chevalier, dit-elle en montrant Béatrix, voici la demoiselle de l'Hérac; je consens de grand cœur à ce que vous lui fassiez connaître de vive voix, et hors de notre présence, le message dont vous êtes chargé pour elle. Et vous, mon enfant, conduisez le noble sire de Lalaing dans notre ruelle; de là nous pourrons vous voir; mais il nous sera impossible d'entendre vos discours. »

L'envoyé du comte de Saint-Pol était un homme de cinquante ans environ; son extérieur était sévère; à la froideur de son regard, à l'insouciance de son sourire, on devinait que son cœur avait été jusqu'à ce jour aussi bien défendu contre les séductions de la beauté que celui de ces chevaliers danois chargés d'arracher Renaud aux enchantemens d'Armide; mais le talisman fut plus puissant que la triple cuirasse d'indifférence forgée par la nature, l'âge et la raison. Du moment où ses yeux se fixèrent sur Béatrix, on vit son regard s'amollir. Cet effet de ses charmes n'échappa point à la coquette jeune fille; elle lui accorda un sourire, et précédant le chevalier, elle s'avança d'un pied léger vers l'estrade sur laquelle était posé le lit de la princesse; un page empressé ouvrit la balustrade qui séparait cette grande alcove du reste de la pièce. Béatrix monta les marches du même pas dont elle avait traversé la chambre; mais arrivée près du prie-Dieu de la princesse, elle sentit ses jambes fléchir, et se laissa doucement aller sur les coussins préparés pour la prière. Sire Guillaume se plaça debout à côté d'elle: il se taisait, considérant Béatrix d'un air plutôt triste que sévère. Elle, la tête haute et tournée vers le chevalier, le corps un peu courbé, ses mains blanches et fines enlacées sur sa jupe vermeille, le regardait, attendant qu'il lui plût de parler. Dans son imperturbable confiance, Béatrix souriait à son brillant avenir, et son sourire, œuvre de la sorcellerie, était pourtant celui de la reine des anges: c'était ce qui faisait hésiter le sire de Lalin. Il ne trouvait pas un mot pour commencer un entretien qu'il savait devoir être affligeant pour cette belle enfant, la seule de son sexe qui lui eût encore inspiré un bon vouloir. Le hasard lui vint en aide: madame Jacqueline, voulant détourner ses filles d'honneur d'écouter ce qui se disait sur l'estrade, faisait chanter par l'une d'elles la complainte des *Amours de Gabrielle de Vergy et de Raoul de Coucy*. La chanteuse en était arrivée à l'endroit où l'auteur dit que Raoul et sa mie s'étaient aimés dès l'enfance. Sire Guillaume y prit le texte de son discours.

« Ce sont rarement d'heureuses amours que celles commencées sitôt, dit-il à voix basse. — Pourquoi? repartit Béatrix, surprise de ce début; sainte Marie, pleine de grâce, doit les protéger à cause de leur sincérité et innocence. — Oui, sans doute, noble demoiselle, mais sincérité et innocence sont souvent compagnes de crédulité et ignorance: dangereuses sœurs qui conseillent

à la jeunesse des choix imprudens, désapprouvés par les gens sensés. — Est-ce donc le blâme du comte de Saint-Pol que vous venez m'annoncer, messire? s'écria Béatrix en ouvrant ses beaux yeux de toute leur grandeur. — Hélas! oui, mademoiselle, et monseigneur le connétable a décidé dans sa sagesse que le comte de Marle recevrait la main d'une autre épouse, moins belle sans doute que Béatrix de l'Hérac, mais plus considérable par le sang et les alliances. Le fils a dû obéir à son père, le sujet à son souverain, le prince à la raison d'état. — Je comprends, dit Béatrix avec une fierté que démentait le tremblement de sa voix, je comprends la conduite du fils, du sujet, du prince, mais non celle du chevalier qui veut trahir la foi promise. — Aussi, mademoiselle, c'est le chevalier qui vous demande de le dégager d'un serment imprudent dont l'Église a déjà relevé le comte de Marle. »

Béatrix pâlit à ces mots, qui détruisaient tout son espoir: elle ouvrit sans réplique l'aumonière suspendue à sa ceinture, en sortit son livre d'Heures, et montrant au sire de Lalin son chiffre et celui du comte enlacés à la marge des litanies de la Vierge, prise à témoin de la sainteté du serment: « Dites à monseigneur le connétable que cet emblème effacé, il ne restera plus rien de cet amour, pas même le souvenir. » En parlant ainsi, Béatrix trempa son doigt dans le bénitier, et frotta le vélin, jusqu'à ce qu'il n'y eût plus aucune trace des deux chiffres.

Cet effort fut le dernier, la nature trahissant son courage, Béatrix tomba quasi morte sur les coussins où elle s'était assise d'abord. Le cœur du chevalier fut tellement ému en la voyant ainsi, que, pour la première fois de sa vie, des larmes mouillèrent ses paupières.

La comtesse et ses femmes n'étaient si occupées de leurs broderies, ni si attentives au récit des amours de Raoul de Coucy, qu'elles ne remarquassent ce qui se passait sur l'estrade. Au signe que leur fit leur maîtresse, les filles d'honneur coururent vers Béatrix, l'une avec une aiguière, l'autre avec un flacon, et le sire de Lalaing se retira si troublé par la vue des larmes qu'il faisait répandre, qu'il sortit de l'appartement, oubliant de prendre congé de madame Jacqueline.

L'imprudente Béatrix avait demandé au talisman le don de plaire, et non celui d'être aimée. Aussi était-il facile de reconnaître une maligne joie, ou tout au moins une curiosité impertinente, à travers la bruyante compassion de ses compagnes: son orgueil s'en révolta, et sitôt qu'elle put se soutenir, elle s'affranchit de leurs soins importuns, en se réfugiant dans la chapelle, sous prétexte de prier, mais dans le fait pour pleurer à son aise sur ses espérances détruites et son orgueil humilié.

Pendant qu'elle se désolait ainsi, sire Guillaume de Bret accomplissait le plus bizarre projet. Sans plus de réflexion, il demandait pour lui-même la main de Béatrix à la comtesse de Croï, qui la lui accordait de bon cœur, sauf cependant le consentement de la demoiselle de l'Hérac et l'approbation du duc de Bourgogne.

Le vieux prince, instruit par madame de Croï de la folle passion du comte de Marle, et des inquiétudes du connétable, donna avec joie son consentement à un mariage qui devait éloigner Béatrix. Il fut aussitôt décidé que le soir même la demoiselle de l'Hérac serait mandée par le duc, qui se chargeait de lui offrir pour époux le brave Guillaume de Bret, seigneur de Lalin, qui, après tout, avait un fort bon air, et portait très-bien sa cinquantaine, âge que le duc Philippe avait de bonnes raisons pour trouver plus digne d'envie que de dédain.

Béatrix parut devant la brillante assemblée des seigneurs et dames de la cour de Bourgogne, les yeux encore rouges par les larmes qu'elle avait versées, le cœur gros de soupirs mal comprimés.

Elle ne put entendre sans colère la pro-

position d'épouser le sire de Lalaing; il n'était ni assez beau, ni assez jeune, ni assez riche pour lui plaire, quand même elle n'eût pas ressenti une haine mortelle contre lui à cause du message dont il s'était chargé.

« Monseigneur, répondit-elle fièrement au duc de Bourgogne, non seulement je ne serai jamais dame de Lalin, mais par ressentiment d'une injure à moi connue, je réclame le combat à outrance contre messire Guillaume ; et s'il est vrai que le don de ma main puisse être de quelque prix, je l'accorde à celui qui sera mon chevalier en cette rencontre. »

A peine eut-elle prononcé ces mots, vingt jeunes seigneurs se précipitèrent en agitant leur gage de bataille, et suppliant Béatrix de leur donner la préférence. Au nombre des plus chaleureux se faisait remarquer le vicomte de Bigorre, qui, arrivé à Dijon le matin seulement, subissait déjà l'influence du talisman. « Par la bannière de mes ancêtres, s'écriait-il, nul n'a plus de droit que moi à être le champion de ma pupille. »

Philippe-le-Bon prit à son tour la parole: Il accordait le champ-clos au chevalier de Béatrix de l'Hérac, contre Guillaume de Lalin, mais à la condition que, pour éviter toute jalousie entre les jeunes seigneurs, le sort nommerait le champion de Béatrix; enfin, cette dernière s'engageait à épouser le vainqueur quel qu'il fût: le duc ayant à cœur que de semblables luttes ne pussent se renouveler.

Béatrix balançait à accepter des conditions par lesquelles sa liberté se trouvait compromise; mais ses futurs chevaliers faisaient entendre de tels cris de colère contre sire Guillaume et de dévouement pour elle; il y avait parmi eux de si beaux noms, de si grandes fortunes, que, toute émue, elle consentit à se confier au hasard.

Le premier nom qui sortit de l'urne fut celui de Gaston d'Armagnac. Personne ne murmura contre sa fortune; pour cette fois, le destin parut même clairvoyant en accordant au vicomte un privilége qu'il avait déjà réclamé comme suzerain et tuteur des dames de l'Hérac. Gaston envoya son écuyer porter son gage de bataille au sire de Lalin, qui le reçut avec calme, en homme accoutumé à de pareilles rencontres; et le duc congédia sa cour jusqu'au lendemain midi, jour et heure du combat.

La lice fut dressée sur un terrain à peu de distance de la ville : deux pavillons s'élevaient de chaque côté de l'enceinte; sous l'un devait se placer le duc et sa cour, sous l'autre on avait élevé un autel, afin de célébrer la cérémonie du mariage immédiatement après le combat, car il se pouvait faire que le vainqueur lui-même ne survécût que peu d'instans à sa victoire.

Les chevaliers et les spectateurs se rendirent sur le pré par une triste et froide journée de la fin de novembre. Le vieux duc, qui redoutait l'humidité, ne sortit point de son palais, et le comte de Charolais visitant les places fortes du comté d'Artois, ce furent les princes de la maison de Croï qui présidèrent le champ-clos : ainsi madame Jacqueline s'assit sur le siége réservé à la duchesse, ayant à sa droite Béatrix en costume de noce. Avant le combat, Gaston d'Armagnac fit demander un instant d'entretien particulier, à la demoiselle de l'Hérac.

« Belle damoiselle, lui dit-il dès qu'ils furent seuls, un grave scrupule m'est venu cette nuit : je vais jurer sur l'Évangile que mes armes ne sont point enchantées, et que je n'emploierai contre mon adversaire ni sortiléges ni maléfices d'aucune sorte; il m'est aisé de répondre de moi; mais j'ai rencontré votre sœur Alice; elle avait possédé un talisman qui lui donnait de l'or à volonté; si quelque chose de semblable était entre vos mains, faites serment de ne point vous en servir pour nuire à la fortune de messire Guillaume de Lalin; même dans l'espoir de vous posséder, je ne voudrais pas forfaire à l'honneur de la chevalerie. »

Béatrix leva les yeux au ciel et répondit en répétant les paroles menaçantes d'Ubaldo, paroles qui depuis la veille retentissaient à ses oreilles : « J'ai épuisé le pouvoir du talisman, maintenant j'appartiens au destin. —Vive Dieu ! noble dame, l'amour et le courage sont aussi des talismans, et, par la bannière de mes ancêtres, vous serez vicomtesse de Bigorre. »

Gaston d'Armagnac avait le renom de bon chevalier, mais il avait affaire à un rude jouteur, qu'un premier amour sombre, violent, furieux, comme les orages hors de saison, rendait encore plus redoutable. Son seul aspect, quand il entra dans la lice, remplit d'effroi le cœur de Béatrix; elle joignit les mains en levant vers le ciel des yeux supplians, qu'elle baissa soudain; sa conscience lui criait : Tu as renié la protection divine. Les acclamations de la foule, transportée de la grâce avec laquelle le vicomte de Bigorre faisait reculer son cheval pour prendre du champ, ne rassurèrent pas la pauvre fiancée. Sans égard pour le nom et la bonne renommée de son champion, elle détourna la tête, afin de ne point voir le premier coup de lance : il fut décisif. Messire Guillaume frappa avec tant de vigueur le vicomte de Bigorre à la partie supérieure de son haubert, que le cheval et le cavalier, également étourdis du coup, roulèrent sur la poussière, tandis que lui ne perdit qu'un étrier. Sautant légèrement à terre et jetant les débris de sa lance, qui s'était brisée dans sa main, le sire de Lalin tira lentement son épée par courtoisie, afin de donner à son adversaire le temps de se relever; voyant qu'il ne bougeait pas, il s'avança sur lui le glaive haut, lui criant de s'avouer vaincu s'il ne voulait pas mourir; le vicomte ne donna aucun signe de vie. Alors le prince de Croï proclama Guillaume de Lalin vainqueur de Gaston d'Armagnac. Les trompettes et les hérauts du camp répétèrent trois fois les paroles du prince, annonçant par des fanfares l'issue de ce champ-clos, criant, largesse ! largesse ! aux écuyers de sire Guillaume, qui répandirent de l'argent dans les rangs du menu peuple, tandis que ceux du vicomte transportaient piteusement leur maître sous sa tente, où son aumônier, aidé par le chirurgien du duc de Bourgogne, lui prodigua les premiers secours.

Béatrix avait le pressentiment de la défaite de son chevalier; cependant elle ne put en être sûre sans perdre connaissance. Dès qu'elle eut repris ses sens, madame Jacqueline l'entraîna à l'autel où l'attendait messire Guillaume, encore tout bardé de fer : le prêtre bénit des sermens prononcés par l'épouse d'une voix faible et brisée. Deux heures après cette triste cérémonie, une litière fermée, escortée par un chevalier et plusieurs hommes d'armes, sortait de Dijon : dans cette litière était la dolente Béatrix, que son mari emmenait dans son bon château de Lalin en Picardie.

Gaston d'Armagnac n'avait point été grièvement blessé, grâce à la bonté de son armure, qui l'avait préservé d'être percé de part en part; en peu de jours il fut en état d'entamer les négociations qui l'avaient conduit à la cour de Bourgogne. Le talisman n'agissant plus sur lui, son amour s'était enfui ; et sans avouer tout haut avec quelle philosophie il prenait sa défaite, il convenait tout bas qu'il était heureux d'en être quitte pour une chute de cheval, tandis qu'il risquait, en remportant la victoire, de contracter une union disproportionnée:.. Mais de plus en plus convaincu de la puissance des talismans d'Ubaldo, il avait grande hâte de se trouver en présence du magicien.

Malgré le zèle du vicomte de Bigorre, les intrigues qu'il tramait contre Louis XI à la cour de Bourgogne le retinrent tout l'hiver, et ce ne fut qu'au mois d'avril qu'il put retourner dans ses états. Toujours préoccupé du désir de mettre à l'épreuve le pouvoir du seigneur Ubaldo, il ne séjourna qu'un jour dans sa ville de Lourdes, et

s'enfonçant dans les montagnes, il se rendit au manoir de l'Hérac.

Le vieux castel avait été battu par les ouragans de l'hiver, ce n'était plus qu'un monceau de ruines, une seule tourelle avait conservé sa toiture. Le vicomte poussa la porte vermoulue qui fermait ce réduit, et vit dans une chambre basse Pascaline accroupie, soufflant avec sa bouche sur des branches de pin qu'elle voulait allumer. « Vieille, lui dit Gaston, indique-moi où je puis trouver le seigneur Ubaldo de Cordoue. — Celui que vous cherchez n'est plus ici; faisant pénitence de ses péchés, il vit dans une grotte pratiquée aux flancs de la montagne. »

Les gens de la suite du vicomte s'entre-regardèrent à cette réponse; braves devant les hommes, ils avaient peur des esprits, et ne voulaient ni pacte ni combat avec le diable : ils l'avaient déjà prouvé en forçant leur maître à abandonner la malheureuse Alice. Gaston connaissant ces dispositions, se décida à tenter seul l'aventure.

« Restez dans cette masure, dit-il à ses gens, elle vous offre un abri à peu près suffisant; les habitans de ces ruines doivent avoir des provisions pour attendre la récolte; consommez-les, et si vous ne m'avez pas revu quand il n'y aura plus rien à manger ici ni dans les environs, retournez à Lourdes, et faites dire des messes pour le repos de mon ame. »

Les soldats se signèrent, tandis que Pascaline répondait à ce discours par de sourdes malédictions.

« Monseigneur, dit l'écuyer de Gaston, de grâce, renoncez à cette entreprise; voulez-vous donc aller au sabbat des démons? Qui sait ce qu'est cet ermite? et cette vieille femme m'a tout l'air de la suivante de cette sorcière d'Auxerre, qui emportait dans ses bagages les trésors de Belzébuth. — Allons, tu plaisantes; l'or de cette pauvre fille ne sentait pas le soufre, et si les gens de monseigneur Louis XI me l'avaient laissé manier, il ne m'aurait pas tenu aux doigts comme de la poix fondue. Marche devant moi, la vieille, et me sers de guide. » Pascaline répondit à cette injonction par une sorte de grondement qui ressemblait à une menace. Les soldats sentirent leur sang se glacer dans leurs veines, mais Gaston, inaccessible à la crainte, leva sur Pascaline la hampe de sa javeline, et la vieille femme, vaincue par cette menace, précéda le vicomte d'un pas si rapide, que bientôt ils eurent perdu de vue les ruines de l'Hérac.

Le chemin qu'ils suivaient montait en tournant le long des flancs de la montagne; la route était longue et difficile. Le mouvement monotone du cheval, pendant cette marche lente, plongea Gaston d'Armagnac dans une méditation qui se termina par une sorte d'assoupissement dont le tirèrent la violence du vent et les grondemens lointains de la foudre. Revenu à lui, il se trouva seul, entouré de rochers à pic, Pascaline l'avait abandonné. Il voulut retourner sur ses pas; mettant pied à terre, il commença à descendre en tenant sa monture par la bride : l'orage augmentait, les éclairs et la foudre se succédaient avec un effroyable fracas; le cheval épouvanté se raidissait sur ses jarrets, l'œil hagard, les naseaux ouverts, les oreilles couchées en arrière... enfin il refusa d'avancer. Gaston, qui ne voulait point l'abandonner et encore moins s'arrêter dans une position aussi critique, pensa vaincre sa répugnance en se remettant en selle : au même instant le cheval et le cavalier se trouvèrent enveloppés dans une atmosphère de feu, l'animal se cabra, puis faisant un bond terrible et lançant une ruade, il partit au grand galop, foulant les broussailles, pliant les arbustes, franchissant les torrens. Si bon cavalier que fût le vicomte de Bigorre, il ne put soutenir long-temps cette course vagabonde : passant par dessus la tête de sa monture, il fut jeté à une grande distance, fort heureusement sur les branches flexibles d'un jeune pin, qui le sauvèrent d'une

mort certaine. Au moment où il s'était senti désarçonné, le vicomte avait dit adieu à la vie, et même après sa chute il lui sembla qu'il entrait au ciel : une figure angélique se penchait sur lui et versait du baume sur ses blessures... de tous côtés les anges répétaient le nom de Marie. Faisant un effort pour parler, il murmura à son tour : *Sancta Maria purissima, ora pro nobis*, après quoi il ne vit ni n'entendit plus rien... la vie éternelle avait fait place au néant.

Il resta plusieurs jours en cet état, et lorsqu'il reprit l'usage de ses sens, il était si convaincu de son trépas, qu'il regarda avec inquiétude autour de lui, cherchant à reconnaître quelle était la rémunération de ses péchés. Il tâte sa tête et sa poitrine, elles sont couvertes de linges et d'emplâtres; sa couche est formée de bruyère, il est couvert d'une robe de bure; ce n'est pas là l'enfer, si ce n'est pas le paradis. Il veut se soulever, la souffrance se fait sentir... il n'y a plus à en douter, il n'a pas quitté la terre. Au même instant un doux murmure frappe son oreille : c'est la voix d'une femme en prières. « Mon Dieu, dit-elle, secondez nos efforts, vous seul guérissez, et, je ne le prévois que trop, sans votre puissant secours, nos soins seront inutiles. Mon Dieu! mon Dieu! épargnez-moi cette douleur! — Voyez donc le grand malheur! reprit une voix revêche, un mécréant qui n'est venu que pour nous dépouiller et livrer notre château à ses soudarts. — Nous dépouiller! oses-tu bien dire cela? et qu'avions-nous à prendre, ma pauvre Pascaline? Ne sommes-nous pas mieux sous l'abri de cette grotte que dans un château ouvert à tous les vents? Nous avions peu d'orge dans les greniers, encore moins de froment; le troupeau tout entier s'est rallié à ma voix. Quel tort nous a donc fait ce noble seigneur, pour t'autoriser à souhaiter sa mort? — Je blâme ses intentions à défaut de ses actes, et s'il nous reste une bouchée de pain à mettre sous la dent, ce n'est pas sa faute ni celle de ses gens. — Quand cela serait, ne devons-nous pas aimer, soigner, consoler nos ennemis dans leurs afflictions? car si nous n'aimons que ceux qui nous aiment et nous rendent service, nous ne faisons rien au-delà de notre devoir : notre Sauveur l'a dit. »

Gaston écoutait attentivement. Voulant connaître les traits de celle qui plaidait si bien sa cause, il essaya de se soulever sur son coude, mais une vive douleur lui arracha une nouvelle plainte. Au même instant, l'apparition qu'il avait déjà eue se pencha sur lui. « Sainte Vierge Marie, soyez bénie entre toutes les femmes, dit-il en joignant les mains. — Je me nomme Marie, c'est vrai, mais je suis une simple bachelette, et non la reine du ciel. — Comment le croirais-je? vous êtes bonne et belle autant qu'elle. — Silence et repos, monseigneur, le père Ubaldo met votre guérison à ce prix. Ne bougez plus, je vais panser votre épaule, dont les bandes sont dérangées. « Si Gaston avait consenti à se taire, on pense bien que c'était avec l'espoir de reprendre bientôt un entretien aussi intéressant. D'ailleurs le nom d'Ubaldo lui avait remis le talisman en tête, et la première entreprise dans laquelle il voulait réussir, c'était de plaire à Marie. Mais quelle fut sa surprise, quand le vieux magicien lui répondit formellement qu'il devait choisir entre la demoiselle de l'Hérac et le pouvoir surnaturel qu'il ambitionnait, car Marie n'appartiendrait jamais au possesseur d'un talisman. Cette alternative jeta le vicomte dans un grand embarras : d'un côté la fortune, les grandeurs, les succès plus désirables encore; car l'homme placé au faîte de la puissance et comblé de richesses, mais qui ne réussirait à rien, aurait plus de déplaisirs que le plus misérable : ainsi, d'un côté, les succès hors un seul, plaire à Marie. « Mais si je renonce à la puissance du talisman, m'aimera-t-elle? — Mon fils, répond le vieux savant, le cœur de Marie est au-dessus du sentiment

que vous traduisez par le mot aimer; mais regardez ! » Et levant un voile qui couvrait une glace, le seigneur Ubaldo fit passer devant les yeux du vicomte de Bigorre une suite de tableaux où se trouvaient représentées toutes les actions d'une épouse vertueuse et d'une sage mère de famille : la tendresse, le dévouement, la résignation pour supporter la gêne, les contrariétés, les injustices inséparables d'une vie à deux ; les sages enseignemens donnés aux enfans, la bonne discipline établie parmi les serviteurs; la paix, l'ordre, l'économie régnant au foyer domestique, où toujours, grâce à ces trois déités, l'époux trouvait le repos après les fatigues, la sécurité après les dangers, l'abondance après des malheurs ou des folies. « Ah! mon père, s'écria Gaston, votre pouvoir est faible auprès de celui-là : donnez-moi Marie, je la préfère à votre science. — Bien, mon fils, puisque vous reconnaissez que la vertu est le bien le plus précieux sur la terre, vous êtes digne du véritable trésor que je cachais dans ces montagnes. »

Le vicomte d'Armagnac se crut un moment au comble de ses vœux; mais un nouvel obstacle vint se placer entre son bonheur et lui. Voyant combien Marie souffrait de ne pas connaître la destinée de ses sœurs, il n'avait pu résister à lui apprendre ce qu'il en savait.

Dès cet instant, plus d'hymen, plus d'amour. Marie ne sera vicomtesse de Bigorre qu'après avoir sauvé la vie de l'infortunée Alice, s'il en est temps encore, et réconcilié Béatrix avec son devoir.

Encore une fois, Gaston eut recours au savant Ubaldo. « Un talisman ! lui dit-il, un talisman ! non pour satisfaire les désirs d'un mortel, mais pour exaucer les vœux d'un ange. — Vous le promettez sur votre ame ? » répond Ubaldo en mettant dans la main du vicomte ce troisième talisman qu'il possédait encore. « Sur mon ame, sur ma vie, sur mon bonheur : que je perde Marie, si j'ai dans le cœur une autre pensée que la sienne. » Dans cet instant la voix de Marie se fit entendre; elle priait ainsi : « Mon Dieu ! faites que je sauve la vie d'Alice, et que votre paix et votre amour entrent au cœur de Béatrix ! »

Un grand bruit qui se faisait au dehors de la grotte interrompit Marie. Les vassaux du vicomte, inquiets de ne pas le voir revenir, s'étaient mis à sa recherche ; ils voulaient au moins déposer son corps dans une sépulture chrétienne, et après un mois de peines infructueuses, ils venaient de le découvrir. Le vicomte eût bien voulu leur présenter leur dame et maîtresse, mais Marie, fidèle à son projet, refusa de nouveau le titre de vicomtesse de Bigorre tant que ses sœurs seraient dans l'affliction. Elle ne voulut même se rendre à Lourdes que sous le costume de pèlerine, et pour faire les apprêts de son long et périlleux voyage.

Gaston d'Armagnac voyait approcher avec effroi le jour fixé par Marie pour son départ ; il murmurait contre le sort, doutait de la puissance d'Ulbado, et le maudissait dans son ame, quand deux messagers arrivèrent à Lourdes.

L'un venait d'Auxerre : il apportait la nouvelle que le prévôt de la ville avait d'abord suspendu l'exécution de la sentence qui condamnait Alice à être brûlée vive comme une sorcière, sur la révélation que sa richesse ne durerait qu'autant que sa vie; mais que cette faveur n'avait fait que prolonger et multiplier ses souffrances, jusqu'au jour où le roi Louis XI, par un acte de clémence inexplicable, lui fit rendre la liberté, dont elle avait profité pour se retirer dans un monastère qu'elle devait enrichir par le seul fait de sa présence.

En même temps qu'Alice était miraculeusement sauvée, Béatrix écrivait comme quoi, après bien des chagrins, elle avait été tout-à-coup convertie à la douceur et à la soumission envers son époux, et que celui-ci, touché de ces nouvelles dispositions de sa femme, était devenu un excellent mari.

Ainsi rassurée sur le sort de ses sœurs, Marie n'eut plus d'objections à faire contre le glorieux hymen que tout le monde la pressait de conclure : Gaston d'Armagnac la conduisit en triomphe dans son château de Lourdes. Pascaline, on le pense bien, ne quitta pas sa chère Marie. Les jeunes époux supplièrent Ubaldo d'être témoin de leur bonheur, mais ce fut en vain; le vieux savant crut devoir expier dans la retraite les nouveaux services qu'il avait demandés à la magie. Rien ne put donc l'arracher à son ermitage, où il mourut en odeur de sainteté.

M[me] ALIDA DE SAVIGNAC.

Sainte Catherine,

PATRONNE DES JEUNES FILLES.

(25 NOVEMBRE.)

Écolières gentilles,
Dont la grâce fleurit à l'ombre des couvens,
Pour les chastes quadrilles
Jetez la robe brune et les livres savans.
Car, du haut de ce trône,
Qu'au travers du martyre elle a conquis jadis,
Votre douce patronne
Vous obtient, pour sa fête, un jour de Paradis.

Mais dans ce jour riant de vacance lutine,
Ayez mémoire encor de sainte Catherine;
Et dites : Nous aussi, plutôt que de pécher,
Bien jeunes pour la mort, nous irions la chercher.

Or, des chrétiens captifs sur la côte africaine,
Qui labouraient le sol sous les fouets sarrasins,
Heurtèrent dans le sable une tombe romaine.
Ce qu'elle contenait, leurs dix bras à grand'peine
L'allèrent déposer sous trois palmiers voisins.

Et de la mort l'un d'eux ayant ouvert les langes :
« Gardons que ce dépôt, dit-il, ne soit trahi. »
Et tous cachaient le corps, lorsqu'une troupe [d'anges
Descendit, de la sainte entonnant les louanges,
Et l'emporta bien loin vers le mont Sinaï.

Là, s'élevaient les murs d'un très-vieux monastère,
Là, les oiseaux divins s'abattirent, le soir.
L'évêque reçut d'eux ce beau corps que la terre
Respecta cinq cents ans; et, dans un saint mystère,
Le parfuma trois fois au feu de l'encensoir.

Puis il baisa le bout des ailes angéliques,
Qui balayaient le marbre en glissant sous la nef;
Puis, la cloche éveilla les frères catholiques,
Qui tous de Catherine adorant les reliques,
Répondirent *Amen* aux oraisons du chef :

« Sainte Catherine, la vierge,
Qui résistâtes seule au second Maximin,
Reléguant dans sa pourpre un empereur romain,
Afin de mourir pure et chaste sous la serge,
Tendez-nous du ciel votre main!

« Sainte Catherine, savante,
Qui, dans Alexandrie et du sang de ses rois,
Aux rhéteurs de l'École enseignâtes la Croix,
Tant vous étiez de Dieu la parole vivante...
Prêtez-nous là-haut votre voix!

» Sainte Catherine, martyre,
Qui, sur la roue infâme, au plus fort des tourmens,
Confessâtes Jésus et ses commandemens,
Priant pour vos bourreaux, au lieu de les maudire,
Priez pour nous à tous momens!

» Sainte Catherine, l'étoile
La plus blanche qui soit dans le septième ciel,
Splendeur, flamme invisible à l'œil matériel,
De votre éclat brûlant, oh! dépouillez le voile,
Pour sourire sur votre autel! »

Comme l'évêque-abbé cessait la litanie,
Ils placèrent la Sainte en une châsse d'or,
Et pour glorifier sa mémoire bénie,
Lui votèrent la fête et la cérémonie
Que dans tous les clochers on carillonne encor.

Quand, le ciel nous aidant, il nous reprend l'envie
De juger Catherine aux actes de sa vie,
Ce qui frappe surtout et surtout lui valut,
Son martyre excepté, la palme du salut,

C'est l'ineffable accord, l'harmonique alliance
De tant de modestie et de tant de science,
Comme si le cœur simple et doux de Jésus-Christ
Se mariait en elle au feu du Saint-Esprit.

Elle savait qu'il faut que toutes les lumières
Remontent vers le ciel à leurs sources premières;
Que la science humaine elle seule est bien peu,
Et que c'est tout savoir que de connaître Dieu.

De là vient qu'elle fut, pour l'Église fidèle,
Des enfans de son sexe et patronne et modèle,
Et que la docte Sainte, en ses divins loisirs,
Ainsi que leurs travaux, ordonne leurs plaisirs.

Écolières gentilles,
Dont la grâce fleurit à l'ombre des couvens,
Pour les chastes quadrilles
Jetez la robe brune et les livres savans;
Car, du haut de son trône,
Qu'au travers du martyre elle a conquis jadis,
Votre douce patronne
Vous obtient, pour sa fête, un jour de Paradis!

ÉMILE DESCHAMPS.



Revue des Théâtres.

THÉATRE DE LA RENAISSANCE.

La Jacquerie, opéra en quatre actes, paroles de MM. Ferdinand Langlé et Alboize, musique de M. Joseph Mainzer.

En 1358, le roi Jean étant en Angleterre, les gentilshommes pillaient et maltraitaient tellement leurs vassaux, que ceux-ci se révoltèrent. La sédition commença dans le Beauvoisis; elle eut pour chef un paysan nommé Caillet. Ces hommes ruinèrent plusieurs petits châteaux, prirent Senlis, et se firent haïr par leurs cruautés. Le dauphin, qui était alors régent du royaume, et qui depuis fut roi sous le nom de Charles V, fit tuer plus de vingt mille de ces malheureux; enfin Charles le Mauvais, roi de Navarre, ayant défait ce qui en restait et pris Caillet, il lui fit trancher la tête : ainsi se termina cette guerre, qu'on nommait *la Jacquerie*, parce que les gentilshommes appelaient, par dérision, *Jacques Bonhomme*, le peuple qu'ils ruinaient pour satisfaire à leurs prodigalités. A présent, mesdemoiselles, que j'ai rappelé à votre mémoire ce fait historique, je vais vous raconter le drame de *la Jacquerie*.

Au premier acte, nous sommes au carrefour d'une forêt. Des *Jacques* armés de haches et de faux, sont groupés autour de feux allumés, d'autres font sentinelle; le mot de ralliement est *Commune et Liberté*. Aubriot, le chaufournier, conduit par ses parrains, se présente; il jure, sur l'Évangile, haine à tous les seigneurs, et surtout au sire de Montguisard, son maître, qui lui a doublé sa dîme, triplé sa corvée, et a voulu tromper sa sœur par des semblans d'amour. Il est reçu parmi les révoltés, et Marcouf, leur chef, brise le collier seigneurial qui entoure le cou d'Aubriot. Un homme d'armes se présente : c'est un capitaine d'aventure. « Je vais combattre les Anglais, dit-il, ne pourriez-vous me donner un guide pour me conduire, moi et ma compagnie, de l'autre côté de l'Oise, car le comte de Montguisard m'a refusé passage sur ses terres. — Nous irions volontiers combattre avec vous, reprend Marcouf; mais notre seigneur ici nous retient. — Pourquoi le souffrez-vous? — Nous n'avons point d'armes. — Tenez! avec de l'or on a du fer. » Le capitaine leur donne sa bourse, et s'éloigne précédé d'un guide.

Au deuxième acte, nous sommes à la sortie de la forêt. A droite est la boutique de Robersart l'armurier; à gauche la maison d'Aubriot; en face sont deux poteaux; sur l'un est écrit : « Cy finissent les terres de la baronie de Montguisard; » sur l'autre : « Cy finissent les terres de l'abbaye de Gaillefontaine. » Dans le fond, on aperçoit le château et l'abbaye. Robersart, vassal de l'abbé, va épouser Giselle, vassale du comte. Elle sortait de chez elle suivie de ses compagnes; la ronde du château vient à passer, et le chef, apercevant la jeune fille dans ses habits de mariée, lui fait un signe de menace. Giselle et Robersart tremblent; car ils craignent tout de l'amour du comte; mais le vidame (1) de l'abbaye vient les rassurer. « Tandis que le seigneur s'attend à enlever Giselle à sa sortie de la chapelle du château, leur dit-il, moi, vidame, aidé de mes cotereaux (2), je conduirai Giselle à l'ab-

(1) *Vidame*, titre de seigneurie; *dam* signifiait autrefois *seigneur*. Les *vidames* furent institués pour défendre les biens temporels des évêques, dont ils commandaient les troupes et défendaient les causes en justice. Il y avait aussi des *vidames* dans les abbayes, tant d'hommes que de femmes.

(2) *Cotereaux*. Soldats aventuriers sortis de la classe des paysans.

baye, où son mariage sera béni, et, d'après la loi féodale, la mariée deviendra vassale de l'abbé. « Ils se réjouissaient de cette ruse, et se dirigeaient en silence vers l'abbaye, lorsque Montguisard et ses soldats leur barrent le passage, forcent les cotereaux à mettre bas les armes, et s'emparent de Giselle et du vidame qu'ils entraînent au château. Robersart se désespère; Aubriot court donner le signal qui doit rassembler ses amis. En effet, le beffroi sonne, Robersart s'écrie : « A moi, la Jacquerie! » Et il leur distribue ses armes. Alors tous s'élancent vers le château... le pont-levis se relève.

Au troisième acte, nous sommes dans une des salles du château. Au fond est un balcon, à côté est un prie-Dieu placé devant une statue de la Vierge recouverte d'un voile. Montguisard a fait arrêter le capitaine qui a osé passer la rivière, et lui offre sa liberté, sans rançon, s'il veut l'aider à combattre ses vassaux révoltés. Le capitaine refuse. « J'ai promis de servir le roi de France contre les Anglais, dit-il; mais je resterai neutre. — Soit! votre tête me répondra de vos gens d'armes. » Le capitaine envoie son écuyer leur porter ce message; puis il ajoute à voix basse : « Si du haut de ce balcon vous voyez flotter mon écharpe blanche, c'est que je suis trahi. » Le capitaine se retire, escorté par les soldats du comte. Le pauvre vidame est aussi prisonnier : il offre de sortir du château pour aller faire une quête afin de payer sa rançon; mais le comte ne lui demande que d'engager Giselle à l'épouser. La fiancée de Robersart entre conduite par de jeunes filles qui lui font admirer les richesses du château, lui présentent d'élégantes parures, et Montguisard lui offre le titre de comtesse. Giselle refuse. Furieux, il fait retirer tout le monde. La jeune fille s'empare du voile qui couvre la Vierge, elle s'en enveloppe, et s'écrie : « Marie, du haut des cieux protégez-moi! » Montguisard lui arrache ce voile, et l'agitant du haut du balcon, dit avec ironie : « Vois comme la Vierge t'a protégée. » En effet, Giselle se croit perdue. On entend les cris : « Voilà le signal. Aux armes! » Deux hommes du capitaine paraissent sur le balcon, ils vont ouvrir les portes aux Jacques. Robersart s'élance sur les pas du comte, qui entraîne après lui Giselle, et revient annoncer aux révoltés que Montguisard s'est enfermé dans sa tour de salut. « Mettons-y le feu, dit Marcouf. — Ma sœur brûlerait avec lui, reprend Aubriot.—Je ne combats pas pour des femmes! » s'écrie le chef des Jacques. En ce moment la trompette annonce un parlementaire. C'est l'écuyer du comte. Il porte une bannière sur laquelle ces mots sont écrits : *Appel au jugement de Dieu.* « Pour savoir à qui appartiendra Giselle, le » sire haut bers de Montguisard combattra » contre tout chevalier, et sera reconnu » vaincu celui qui le premier courbera les » genoux. » L'écuyer jette son gant, le capitaine le ramasse; mais Marcouf et les Jacques, armés de brandons, veulent encore aller incendier la tour... le capitaine, Aubriot et Robersart les en empêchent.

Au quatrième acte nous voyons le champclos. Dans le fond, les juges sont sur des estrades; sur la gauche est le roi d'armes; le peuple et les Jacques entourent les barrières. A droite, sur un échafaud tendu de noir, on amene la vassale rebelle. Montguisard se présente; il dit ses noms et qualités et prête son serment... mais, pour défendre Giselle, il ne s'offre aucun chevalier. Bientôt va sonner l'heure fatale... Une fanfare se fait entendre, un chevalier s'avance. Aux questions que lui fait le roi d'armes, il répond : « Je suis capitaine. Pour château j'ai mon armure, mon pays est en tous lieux, et j'ai pour devise : A la grâce de Dieu. » C'est le capitaine que vous connaissez déjà, mesdemoiselles, ou plutôt que vous allez mieux connaître. Le roi d'armes exige que le champion de Giselle prouve qu'il est bon chevalier. « Ainsi soit! » répond-il. Voici ma bannière : c'est l'oriflamme, j'ai pour

mon cri de guerre, Montjoie et Saint-Denis, mon nom est Charles V, mes titres roi de France! » Le peuple crie, « Noël ! Noël ! vive le roi ! » Charles V exige que Montguisard plie les genoux devant son suzerain... Montguisard lui refuse l'hommage, il brise son épée; mais voyant qu'autour de lui tous les siens l'abandonnent, il tombe un genou en terre. Alors le roi, élevant son épée au-dessus de la tête du vaincu, dit : « Votre vie et vos biens m'appartiennent, et j'en dispose : Giselle est libre. » La pauvre fille, détachée du poteau, va tomber dans les bras de son frère et de son fiancé; et le roi délie les Jacques de leur serment de fidélité envers leur seigneur... mais c'est en vain qu'il ordonne à Montguisard de se relever..... il était mort de honte et de douleur étouffé sous son armure.

Mme J. J. Fouqueau de Pussy.

Correspondance.

Voici le mois de décembre qui approche, le mois *sombre*, comme disent les Bretons. Hélas ! plus de soleil ni de ciel, car je n'appellerai jamais ciel cette vilaine couverture grise qui semble peser sur nos têtes. Plus de fleurs ni de feuilles ; la terre s'est dépouillée, bien à regret, je gage, de sa robe aux mille couleurs, et la voilà presque nue, battue par le vent et la pluie ; bientôt elle se couvrira de son manteau de glace et de neige ; puis, à la place de ce triste manteau, apparaîtront un jour pâquerettes et violettes..... Oh ! si le malheur pouvait ainsi faire place au bonheur, à la joie ! si, lorsqu'on a reçu le don de la vie, on recevait en même temps une égale part de biens et de maux. Mais, hélas ! ce n'est pas ainsi. Aux uns la satiété, aux autres les privations. C'est ce que je me disais à moi-même en voyant de brillans équipages rouler au milieu de mendians affamés ; car maintenant on demande l'aumône : depuis long-temps cela ne s'était jamais vu ; et comment pourrait-on refuser la main qui se tend vers vous? le pain est si cher! le temps est si froid! Que je plains les demoiselles qui n'ont pas fait d'économies cet été... Moi, j'en suis là ; et ce n'est que par mon travail et par mes privations que je pourrai mettre ma conscience en repos. J'ai déjà commencé. Hier matin, à la promenade, j'avais un peu faim, les trois sous que je destine ordinairement à m'acheter une brioche, je les ai distribués à des pauvres bien pâles, qui en auront eu trois morceaux de pain ; et puis maman m'a conseillé de faire beaucoup de petits ouvrages utiles, elle donnera alors un dîner à mes grands parens, et le soir on mettra ces objets en loterie. Avec du courage j'espère réparer mon manque de prévoyance ; mais c'est bien la peine d'avoir appris par cœur *la cigale ayant chanté tout l'été...*

Sans préambule, je t'envoie une planche de divers travaux.

Le n° 1 est le quart d'un dessin de mouchoir de batiste, que l'on brode en cordonnet sur application de tulle de Bruxelles. Au milieu de chaque dessin il faudrait faire un jour différent. Le pied de ce dessin se garnit d'un gros picot.

Le n° 2 est un coin de mouchoir que l'on brode en point de cordonnet.

Le n° 3 est un coin de mouchoir que l'on continue et que l'on brode en coton de couleur en point de chaînette.

Le n° 4 est un col de mousseline brodé au plumetis.

Le n° 5 est un coin de mouchoir brodé au point d'armes, c'est-à-dire sur un métier, au passé, avec du fil d'Écosse, en indiquant les traits et les contours par un point de cordonnet et en faisant les pois au passé.

Le n° 6 est un semé pour bonnet *à la duchesse.*

Le n°7 est un manchon que tu fais ainsi :

MANCHON EN TRICOT ÉTOILÉ.

Achète deux longues aiguilles de bois blanc de cinq lignes de circonférence.

Pour un manchon de petite fille, achète, *au Symbole de la Paix*, une once de laine noire et une once de laine bleu-ciel appelée *laine de Saxe dix fils*. Pour un manchon de demoiselle, achète deux onces de laine noire et deux onces de laine bleu-ciel.

Monte le 1er sur 60 mailles, le 2d sur 84 : Il faut toujours que ces nombres puissent se partager en trois nombres égaux.

1er RANG, *laine noire*.

1er tour, tricote-le à l'*envers*.

2d tour, tricote-le à l'*endroit*. Jette ta laine devant toi comme si tu voulais tricoter à l'envers, tricote deux mailles ensemble : *c'est ainsi qu'il faut commencer chaque 2d tour du rang de laine noire* ; à présent, jette ta laine devant toi comme si tu voulais tricoter à l'envers, tricote trois mailles séparément, rabats la première de ces trois mailles sur les deux dernières ; jette encore ta laine devant toi, tricote encore trois mailles séparément, rabats encore la première de ces trois mailles sur les deux dernières, et ainsi de suite jusqu'à la fin de ton 2d tour ; alors, après avoir jeté ta laine devant toi, il doit te rester une maille, tricote-la.

2d RANG, *laine bleue*.

1er tour, tricote-le à l'*envers*. Ne t'effraie pas si tu as une maille de plus qu'en commençant ton tricot, cela doit être.

2d tour, tricote-le à l'*endroit*. Jette ta laine devant toi comme si tu voulais tricoter à l'envers; tricote deux mailles ensemble, ne jette pas ta laine devant toi comme si tu voulais tricoter à l'envers ; ne tricote que deux mailles séparément, rabats la maille formée des deux mailles tricotées ensemble, sur ces deux mailles tricotées séparément : *c'est ainsi qu'il faut commencer chaque 2d tour du rang de laine bleue*. A présent, jette ta laine devant toi comme si tu voulais tricoter à l'envers, tricote trois mailles séparément, rabats la première de ces deux mailles sur les deux dernières, et ainsi de suite jusqu'à la fin de ton 2d tour. Alors, après avoir jeté ta laine devant toi, il doit te rester trois mailles, tricote-les séparément, et rabats la première sur les deux dernières.

Tu reprends ta laine noire, tu recommences à tricoter à l'envers, et tu retrouves le même nombre de mailles qu'en commençant ton tricot. Tu reprends ta laine bleue, et ainsi de suite, jusqu'à ce que tu aies 21 rangs d'étoiles noires et 21 rangs d'étoiles bleues, si c'est un petit manchon ; ou 42 rangs d'étoiles noires et 42 rangs d'étoiles bleues, si c'est un grand manchon. Tu fermes ce tricot comme si tu fermais une jarretière.

POUR MONTER LE MANCHON.

Pour le petit manchon, achète une demi-aune de léger florence noir ou bleu, une once et demie de belle laine à matelas cardée, une once de beau crin noir cardé. Pour un grand manchon, une aune de florence, trois onces de laine et 2 onces de crin. Plie en deux ton florence dans sa longueur ; sur une de ces moitiés mets une couche de laine, une couche de crin et encore une couche de laine; pique dans un sens et dans l'autre ces couches sur cette moitié de doublure, rabats l'autre moitié sur ces couches, réunis ces deux moitiés par un surjet, fais aussi un surjet pour réunir les deux extrémités du tricot; couds-les au surjet de la doublure, retourne le manchon à l'endroit, réunis, aux deux ouvertures, le dessus à la doublure, resserre les ouvertures de manière à ne laisser passage que pour les bras.

Fais deux tresses de laine et des glands comme pour le bonnet *Mazaniello*, couds ces tresses autour de ces ouvertures, fais ensuite un nœud formé de deux boucles et laisse retomber les glands ; ou bien fais un effilé bleu, semblable à celui qui forme la tête de la brioche planche II., et couds sept rangs de cette frange autour des ouvertures.

Le n° 8 te représente un patron de burnouss. Achète deux aunes un quart de flanelle de cachemire gris à 11 francs l'aune, sur à peu près cinq quarts de large. Plie ton étoffe en deux dans sa longueur, échancre le tour du cou et le devant de la poitrine, puis le bas du burnouss, ainsi qu'il est indiqué par la ligne pleine. Il te reste dans le bas deux pointes, au milieu desquelles tu tailles les deux moitiés de ton capuchon en suivant toujours la ligne pleine. Ce capuchon doit avoir une demi-aune et un seize de long pardevant, un tiers de large sur le dessus, et un tiers moins deux pouces par derrière. La raie pointée qui est au milieu indique la place où le capuchon se replie sur lui-même. Retourne ce capuchon, place-le comme celui qui se trouve sur le patron du burnouss. Entre les deux étoiles du haut fais, en dedans, trois plis qui doivent finir en mourant sur l'épaule. Couds le capuchon au burnouss de manière à ce que chaque étoile se rejoigne. A présent fais un rempli haut d'un pouce autour de ce burnouss et de son capuchon ; au bas de ce rempli couds, à plat, un velours ou un galon gros bleu, haut d'un pouce. Place trois portes et trois agrafes au-dessus de la troisième étoile. Achète de la belle laine de cachemire gris, fais-en une petite tresse longue de trois pouces que tu coupes en trois pour en former trois anneaux. Taille des brins de cette laine longs de six pouces, replie-les en deux, passe-les au milieu de ces anneaux, arrête-les tout simplement, en formant le gland avec une aiguille enfilée de soie grise. Couds ces glands à la pointe du capuchon et aux pointes du burnouss. Effile ces glands, avec des ciseaux, de manière à ce qu'ils se terminent en pointe.

Tu peux faire ce burnouss en beau mérinos gros bleu, marron ou gris, ouaté et doublé de florence ; alors tu ajoutes tout autour de la doublure un biais de florence pareil, haut de deux pouces, aussi ouaté et dépassant le dessus d'un pouce. Il n'en faut pas moins un velours ou un galon de soie cousu, à plat, à un pouce du dessus. Le milieu du capuchon sera froncé. Tu achèteras quatre glands de soie ; deux seront cousus aux deux pointes du burnouss, deux autres termineront une aune de ganse de soie qui sera cousue sur les fronces du capuchon, et formera deux boucles, ainsi qu'il est indiqué au n° 9.

Je t'enverrai une gravure de modes pour le mois de décembre ; en attendant, je vais te dire ce que j'ai remarqué dans mes promenades. J'ai vu aux Tuileries une jolie petite fille en robe guimpe de velours de coton noir, pantalon blanc garni d'une petite valenciennes cousue à plat, bottines noires et chapeau de peluche blanche.

Une autre avait un pantalon de mérinos gros-bleu, la robe, le fichu-palatine en étoffe pareille ; le tout garni d'une bande de fourrure à 6 fr. l'aune. Son chapeau était de castor gris garni de velours gros-bleu.

J'ai reçu la visite d'une de mes amies : elle avait un fichu simple en pout-de-soie noir, garni d'un biais haut de deux pouces ; les trois pointes étaient terminées par trois glands de soie noire. Sa robe était de pékin de laine bleu pâle, à raies mates et brillantes, ornée d'une garniture pareille haute d'un douze. Son chapeau de velours noir, orné d'un nœud d'étoffe, était garni en dessous de boucles de ruban de velours bleu.

Et, à propos de toilette, j'ai une grande nouvelle à t'apprendre. M. Josselin, dont je t'ai souvent vanté les corsets, qui, par un mécanisme ingénieux, se lacent, se desserrent et se délacent en moins d'une

seconde, et sans le secours d'une femme de chambre, vient d'inventer un busc qui peut s'adapter à tous les corsets, et ne coûtera que 5 francs. Avec ces buscs, il faut avoir son corset lacé d'avance et pour toujours; puis on le met comme on met une ceinture, en entrant cinq petits crochets dans le busc: on serre ensuite soi-même son corset, et quand on veut l'ôter, il suffit de faire tourner de la main gauche, et de haut en bas, un petit bouton qui se trouve à l'un des côtés du busc, tandis que, de la main droite, on donne une petite secousse à l'autre côté, afin de le faire remonter de deux lignes; et le corset se détache. Pour nous, dont le temps est si précieux et par le temps froid qu'il fait, c'est une admirable et utile invention. Je te préviens que les buscs simplifiés de M. Josselin se trouveront bientôt, pour le prix de 5 francs, chez toutes les mercières.

Adieu! je te quitte à regret; mais c'est pour travailler à ma loterie; car le vent qui hurle à ma porte, la pluie qui frappe à ma fenêtre... me disent : Il y a des gens qui ont faim, qui ont froid!

Adieu! J. J.

Ephéméride.

—

HISTOIRE RELIGIEUSE.

Le 1er novembre, fête de la Toussaint.

Au septième siècle, Boniface IV consacra le Panthéon de Rome à la sainte Vierge et à tous les saints. Cette consécration du Panthéon fut un préparatif à la fête qu'on célèbre aujourd'hui. Boniface l'établit à Rome après la dédicace de ce temple. Au commencement du neuvième siècle, Grégoire IV ordonna qu'elle serait reçue généralement dans toute la chrétienté, et voulut qu'on la célébrât le 1er novembre.

Avant c'était le 12 mai qu'on célébrait la fête de *tous les saints*.

Mosaïque.

—

Il n'y a qu'un seul refuge où l'homme, quel qu'il soit, n'ait rien à craindre des maux attachés à sa condition; c'est la foi, ce champ d'asile ouvert à toutes les ames trompées. Avec l'idée de Dieu, il n'y a plus de souffrances, il n'y a que des préparations au bonheur. La religion est donc à la fois la chose la plus sublime et la plus simple; si l'on n'y arrivait point par l'intelligence, on y arriverait par l'égoïsme. Il n'y a pas de religion, si absurde qu'on la suppose, que les peuples ne doivent préférer au déisme ou à l'athéisme, deux théories pareilles; et plutôt que de n'avoir pas une religion, plutôt que d'être *philosophe*, il vaudrait mieux se faire Parsi ou Guèbre; il vaudrait mieux emprunter aux sauvages leur idole la plus grossière, pour avoir quelque chose à prier. L'homme n'est jamais si grand que lorsqu'il est à genoux.

A. GRANIER DE CASSAGNAC.

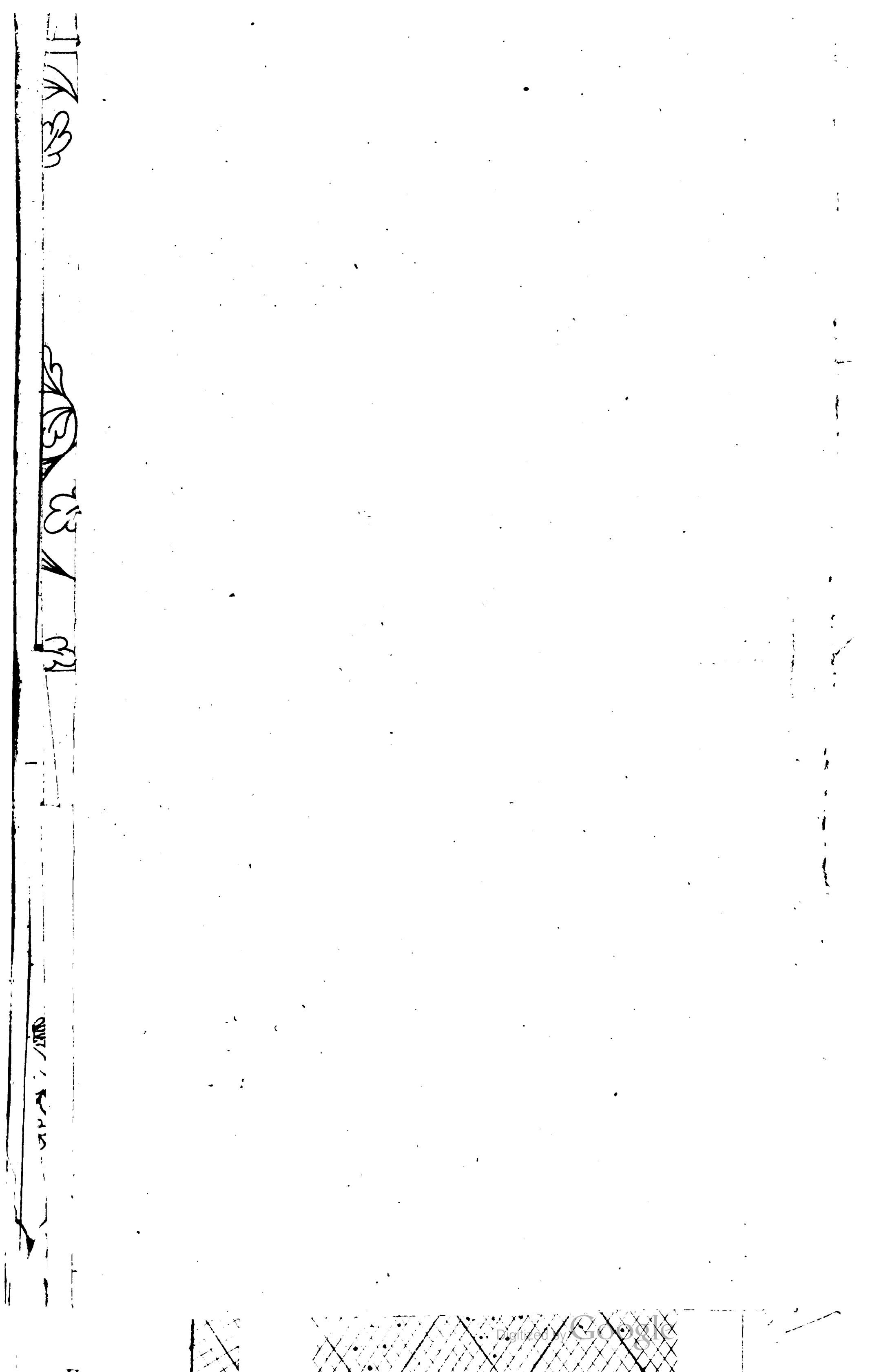
—

Au blé et à la vigne, si vous demandez où sont leurs fleurs, ils vous montreront leurs fruits. De certaines personnes n'attendez pas de belles paroles : elles n'ont que de bonnes actions à vous offrir.

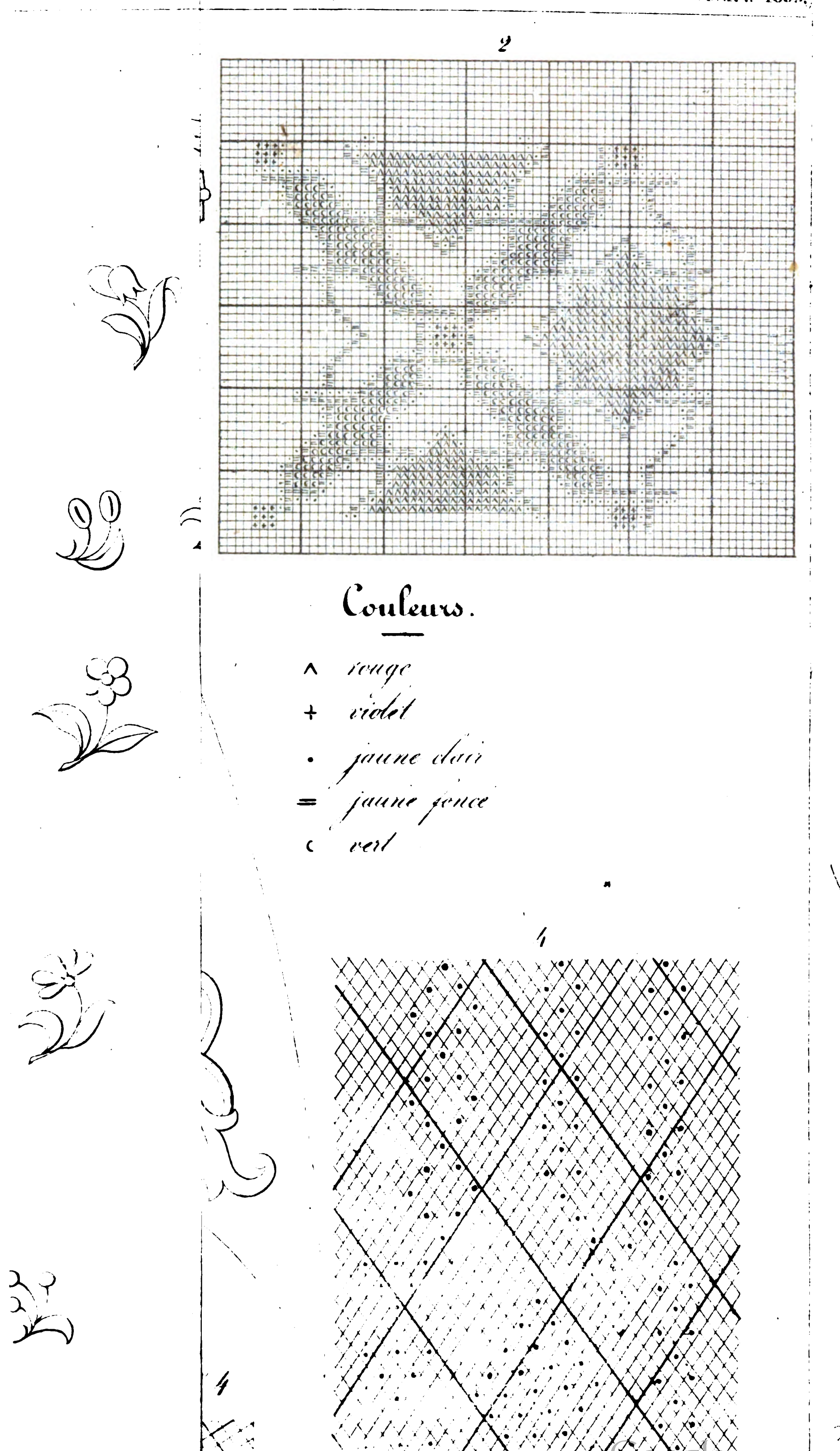
—

Penser tout haut, parler tout bas : voilà l'intimité.

Imprimerie de Veuve DONDEY-DUPRÉ, rue Saint-Louis, n° 46, au Marais.



se
de
pe
te
av
jo
ce
d.
s
d
h
à
n
c
r
t


2
Couleurs.
^ rouge
+ violet
• jaune clair
= jaune fonce
c vert
4
4

OCTOBRE 1839. — N° X. — SEPTIÈME ANNÉE. 2me SÉRIE.

JOURNAL DES DEMOISELLES.

Instruction.

—

DAHLIA.

—

M. Cavanilles, directeur du jardin botanique de Madrid, avait décrit et figuré en noir trois espèces de plantes nouvelles venues du Mexique en 1791. Il leur avait donné le nom *dahlia*, d'André Dahl, botaniste suédois; mais ces dahlias étaient à fleurs simples et de petites dimensions, tellement qu'en les voyant dans cet état presque sauvage, on aurait de la peine à les reconnaître pour les ancêtres des dahlias de nos jardins, si beaux, si luxurians sous la main de nos habiles horticulteurs.

Les dahlias étaient inconnus en Europe; ceux cultivés dans le jardin de Madrid y seraient peut-être restés, et auraient été perdus par suite des événemens dont cette ville, dont ce jardin même, furent le théâtre, si, en 1801, M. Thibaut, attaché à l'ambassade de Lucien Bonaparte, n'avait eu la pensée d'en enrichir son pays. Profitant d'un courrier des dépêches que l'ambassadeur envoyait à Paris, il le chargea, moyennant la somme de vingt francs, d'un paquet de tubercules enveloppés d'un linge mouillé, en le priant de le remettre à l'illustre professeur André Thouin.

M. André Thouin, sachant que ces plantes étaient originaires du Mexique, les mit d'abord en serre chaude, où elles réussirent complètement.

Il les fit passer ensuite en serre tempérée, de là dans l'Orangerie; enfin il les confia à la pleine terre, suivant son système, que les plantes de la zone torride peuvent être acclimatées en France, en les faisant passer successivement par des températures moins élevées, surtout lorsqu'on peut les multiplier par leurs graines.

Le dahlia est une grande plante vivace, à racines tuberculeuses, à tiges herbacées. Il y en a de simples et de doubles. On compte plus de cent cinquante variétés doubles, dont quarante sont très-belles et très-distinctes les unes des autres. Il y a en tout environ trois cent vingt variétés de dahlias.

Les tubercules, coupés en tranches, cuits pendant une heure dans l'eau bouillante et roussis dans le beurre sont une nourriture saine et excellente. Les graines de dahlias, semées en mars, transplantées en juin et bien fumées, produisent chacune cinq ou six tubercules de la grosseur d'un œuf. Le tubercule, planté comme la pomme de terre, se multiplie encore davantage. Les racines cuites à la vapeur ou bouillies

sont mangées avec plaisir par les moutons, les vaches et les chevaux; les feuilles peuvent aussi servir de nourriture aux bestiaux; les tiges sont un bon engrais.

De cette riche fleur, tout est beau et utile.

***

Revue Littéraire.

—

Une Femme heureuse. Tel est le titre du premier chapitre du roman de *Mézélie.* Et cette femme heureuse n'est point une femme à la mode, entourée d'hommages, embarrassée du choix des plaisirs et des parures. C'est encore moins une femme romanesque dont les vœux sont comblés et prévenus par celui qu'elle aime. Louise d'Effanges est une femme douce, paisible, qui sait se satisfaire de peu. Une fortune convenable, dont elle use avec modestie; un époux qu'elle aime sagement, mais sans s'inquiéter assez de la manière dont il la paie de retour; deux petites filles jumelles qu'elle entoure de soins et d'amour; un ami, un seul, le docteur Valanger, son tuteur, qui vient chaque soir faire avec elle sa partie d'échecs: tels sont les élémens du bonheur de Louise.

Il y a toujours un peu d'égoïsme chez l'individu qui veut être heureux sur cette terre: Mme d'Effanges, contente de son sort, laisse son mari s'abandonner au tourbillon du monde, et il n'est point de chose pire qu'un ménage où les époux s'isolent l'un de l'autre. Louise, en voulant retenir son mari et le contraindre à partager ses goûts, se fût rendue insupportable; mais elle aurait dû lui sacrifier un peu de son amour pour la retraite. Elle aurait dû aussi songer que, son tuteur ayant épousé une jeune femme jolie, vive, spirituelle, il y avait de la barbarie à la soumettre à cette existence monotone, à ces longues soirées où elle n'avait le choix qu'entre l'isolement et le silence ou les échecs; et ce beau jeu d'échecs, qui amusait tant Mme d'Effanges, n'est pas à la portée de tout le monde. Un soir, M. d'Effanges, forcé par une circonstance inattendue à passer la soirée chez lui, se trouva à même de remarquer l'esprit et la beauté de l'épouse ennuyée du docteur. D'Effanges n'était point un homme moral; de son côté, la jeune femme s'était pervertie dans ces longues heures passées à regarder pétiller la flamme du foyer. Elle avait pris en haine les deux êtres égoïstes qui songeaient si peu à elle. Elle avait tort, sans doute; mais, n'en déplaise à Mme Reybaud, Louise et son tuteur furent les premiers coupables. Pourquoi s'imaginaient-ils que, quand ils étaient contens, l'univers entier devait être satisfait?

D'Effanges, au lieu de passer toutes ses soirées dehors, demeura souvent chez lui, afin de jouir de la société de la belle Léonide. Peu à peu ces deux êtres oubliés dans leur ménage, se devinrent nécessaires l'un à l'autre. D'Effanges avait des affaires dérangées qui le forçaient à quitter la France; Léonide ne demandait qu'à mettre de l'espace entre elle et les échecs. Un matin ils s'enfuirent ensemble: le docteur resta désespéré, frappé à mort par cet abandon; car il aimait sa femme comme les égoïstes aiment, sans se douter du malheur de l'objet de leur stérile affection. Quant à la pauvre Louise, elle était encore plus à plaindre. Son mari avait fait banqueroute; elle paya tout, se trouva ruinée, délaissée, et souffrait pour ses enfans plus encore que pour elle-même.

Après deux années passées tristement chez de vieilles demoiselles parentes de son mari, Mme d'Effanges apprend qu'il est établi à la Vera-Cruz. Elle prend la courageuse résolution de le joindre et de l'implorer pour ses deux filles, Mézélie et Valentine; et certes, c'était là un grand parti! Quitter son pays, aller chercher, à travers les périls d'une longue navigation, un époux

coupable, dont elle ne peut attendre que froideur et dédain ! mais elle est mère, et l'amour de ses enfans donne de la force à la plus faible.

Louise s'est embarquée sur un bâtiment commandé par le fils d'un homme qu'elle a connu autrefois. Ce capitaine est pour elle un protecteur : en lui se résume pour elle la patrie, la famille, les amis ; il doit la réunir à d'Effanges ; malheureusement, pendant que Louise voguait de France vers la Vera-Cruz, son mari avait quitté cette résidence pour former un nouvel établissement dans l'intérieur des terres ; la fièvre jaune régnait à la Vera-Cruz ; le capitaine succombe en peu d'heures. L'infortunée Louise, sans guide, sans protecteur, arrive à travers mille périls au lieu désigné... M. Dubreuil n'y est plus ! Elle ignore la langue du pays, et, bien entendu, ne peut prendre des informations. La voilà donc perdue dans un désert avec ses deux enfans, sans aucun moyen d'aller en avant ni de retourner sur ses pas : ses ressources pécuniaires sont épuisées ; les forces lui manquent. Elle est recueillie dans une misérable cabane. Le lendemain, la fièvre jaune, dont elle avait emporté le germe de la Vera-Cruz, se déclare en elle. Il faut mourir et laisser ses enfans à l'abandon sur cette terre !

C'est dans une semblable situation que se développe en nous la confiance en Dieu ; c'est là que sa protection se manifeste : il n'y a point d'étrangers dans un pays chrétien ; le curé d'Acayucan, village indien où est morte Mme d'Effanges, adopte les deux petites filles.

C'est aussi à dater de cette catastrophe que se montre l'héroïne du roman, encore enfant, puisqu'elle compte dix ans à peine. Aussi douce, aussi patiente, aussi résignée que sa mère, Mézélie a plus d'élévation dans l'esprit et de chaleur dans le cœur. Elle aime sa sœur comme Louise n'a su aimer que ses enfans ; et son caractère prudent et énergique forme, avec le caractère frivole de Valentine, un contraste habilement ménagé. En général, Mme Reybaud excelle dans la peinture de ses personnages. Il y en a plusieurs épisodiques, jetés dans le cours de ce roman, qui sont tracés de main de maître. Le docteur ami de Louise, les deux vieilles cousines de M. d'Effanges, et enfin le curé padre Cyrillo, et sa sœur dona Pepa, joignent au mérite de la variété celui plus grand encore d'une vérité pleine d'originalité, de verve comique, ou de traits touchans. Rien de plus gracieux et de plus attachant que l'éducation de ces deux enfans dans ce désert de l'Amérique du Sud. On suit avec une attention toujours soutenue le développement de leur caractère. On se plaît à voir l'accroissement de leurs charmes ; l'intérêt pour elles augmente avec l'affection du bon curé et de sa sœur ; elles sont heureuses, et cependant on voit avec regret leur jeunesse et leur beauté arriver à leur apogée dans un désert.

Mais bientôt la scène change : don Antonio de Bibar, riche Espagnol de la Havanne, et un Français, son ami, Paul de Granville, sont venus prendre le plaisir de la chasse dans une habitation que don Antonio possède sur le territoire de la république mexicaine. Les deux amis rencontrent Mézélie et Valentine, qui se sont égarées dans une de leurs courses au milieu d'une de ces forêts vierges qui offrent aux poètes et aux romanciers de talent, comme Mme Reybaud, de si belles descriptions.

Don Antonio et Paul de Granville viennent saluer le curé et s'informer de la santé des deux sœurs, dont la beauté a fait une impression vive sur leur imagination. Antonio, volontaire et passionné comme un homme qui n'a jamais trouvé d'obstacle à ses caprices, offre à Valentine sa main et sa fortune ; il veut à la fois une idole et une esclave. Quoi de mieux qu'une jeune fille belle et innocente ? Granville, assez peu soucieux de l'importance du mariage et très-intéressé à resserrer les liens qui l'u-

nissent au riche don Antonio, demande en même temps la main de Mézélie; mais, plus clairvoyante ou plutôt mieux inspirée que sa sœur, elle refuse cet hymen improvisé : c'est en vain qu'on cherche à la tenter par l'éclat du rang et de la fortune, elle obéit à la voix secrète qui lui dit qu'il n'est rien de plus affreux qu'une union sans confiance et sans affection, comme celle qu'elle contracterait avec Granville : car, loin de la séduire, les empressemens de ce Français lui causent une répugnance extrême.

Sitôt marié, don Antonio exerce son despotisme, sans égard pour la douleur du bon curé et de sa sœur. A cette douleur se joignent les regrets de Valentine et de Mézélie. Il les fait embarquer pour la Havane, où l'attendent sa sœur et son beau-frère, le marquis et la marquise de Villasanta.

Dona Ana de Villasanta se livre à toutes les pratiques de la vie religieuse la plus austère; habitant un palais où règne un luxe asiatique, elle a fait de sa chambre la cellule d'une carmélite.

Cette dévotion sévère et exaltée contraste bien avec la piété douce et tendre de la bonne Pepa. Elle fait aussi opposition au caractère du comte de Villasanta, jeune philosophe très-libéral.

Là commence vraiment le roman : Mézélie, abandonnée à elle-même, lutte et triomphe de toutes les séductions, par les seules forces d'un esprit droit, d'un cœur ferme et surtout désintéressé; tandis que la faible Valentine, toujours occupée d'elle-même, succombe lâchement d'abord à l'ennui de l'esclavage, ensuite à l'attrait d'un amour coupable, mais vif, empressé, soumis, tout autre, en un mot, que celui de don Antonio.

Cette analyse rapide et incomplète ne saurait donner une juste idée du charmant ouvrage de Mme Reybaud, dont le principal mérite consiste dans la beauté des détails et le charme du style. Parfaitement décent, ce livre peut être lu par celles de vous, mesdemoiselles, auxquelles on permet la lecture des romans.

Mme Alida de Savignac.

Littérature Étrangère.

FRAGMENT ITALIEN.

IL VESCOVO AL BALLO.

Era il signor de la Motte un prelato di merito sommo e di una vita esemplare; il vizio stesso era costretto a rendere omaggio alla sua virtù. Ad un' angelica pietà, ad un' austerità rigorosa, il buon prelato aggiungeva un' allegria ed una mansuetudine che lo rendeano caro a tutti.

Un dì la sua borsa, che era veramente la borsa de' poveri, si trovò del tutto esaurita; sapendo che l'intendente d'Amiens dava la sera stessa una magnifica festa di ballo alle signore della città, la sua carità ingegnosa trasse profitto dalla circo-

L'ÉVÊQUE AU BAL.

M. de la Motte était un prélat de beaucoup de mérite et d'une vie exemplaire; le vice même se trouvait contraint de rendre hommage à sa vertu. A une piété angélique et à une rigoureuse austérité le bon prélat joignait une gaîté et une affabilité qui le rendaient cher à tout le monde.

Un jour, sa bourse, qui était réellement celle de tous les pauvres, se trouvant épuisée, il apprit que, le soir même, l'intendant d'Amiens donnait un bal magnifique aux dames de la ville : aussitôt son ingénieuse charité lui donna l'idée

stanza. In vece di coricarsi secondo il suo solito alle dieci, fece attaccare i cavalli, e si trasferì al palazzo dell' intendente. Al giunger del prelato nella sala del ballo, tutte le danzatrici pomposamente vestite si dileguano in un baleno, rifugiandosi nelle stanze vicine, e l'intendente, accostatosi al vescovo, lo prega rispettosamente di entrare nel gabinetto per discorrer dell' affare, senza dubbio premuroso, che in tal sera, ed a tal' ora, a lui lo conduceva. «Non ho affare veruno, rispose il buon vecchio sorridendo; ho ottant' anni, e mai non ho veduto alcuna festa di ballo; ecco il motivo che quì mi conduce; vi prego di richiamar le signore. »

Queste di quà, di là, a poco a poco ritornano, e circondano vergognossette il prelato, incoraggite dal suo brio.

« Voi ballate, signore mie, disse loro il vescovo, e bene sta; ma intanto che voi quì vi solazzate, i miei poverelli non hanno pane; voi ridete, ed essi piangono amaramente; tocca a quelli che si trastullano ad asciugar le loro lagrime. Ecco la loro borsa; vedete, ella è vota.— La riempiremo, monsignore; la riempiremo, esclamarono tutte ad una voce. — Ma a patto che voi danziate, monsignore, aggiunse la figlia dell' intendente, ragazzina di anni dodeci appena, e di giojosa pazzia. — Volontieri, » replicò il prelato sorridendo.

La borsa gira velocemente per la sala, passa per tutte le mani, e di leggerissima ch' era prima, ritorna ben grave a quelle del buon prelato, gli occhi del quale sfavillavano della più pura soddisfazione.

La giovine figlia ricordò allora al vescovo la sua promessa. « Avete ben ragione, mia graziosa fanciulla, rispos' egli; ma oggi che giorno è?—Martedì, monsignore.—Oh! me ne dispiace davvero; il martedì è precisamente uno dei giorni della settimana in cui mi è vietato di ballare; vi lascio dunque a vostri piaceri, ed auguro a tutti la buona notte. »

de profiter de cette circonstance, et, au lieu de se coucher, selon son habitude, à dix heures, il fit atteler ses chevaux, et se rendit à l'hôtel de l'intendant. A l'arrivée du prélat dans la salle de bal, toutes les danseuses disparaissent pour se réfugier dans les chambres voisines; et l'intendant, s'approchant de l'évêque, le prie respectueusement d'entrer dans son cabinet pour causer de l'affaire, sans doute très-pressante, qui l'amène à une telle heure, et surtout à une telle fête. « Je n'ai aucune affaire, répond le bon vieillard en souriant: j'ai quatre-vingts ans, et jamais je n'ai été au bal; mais voilà le motif qui m'amène : je vous prie de rappeler les dames. »

De tous côtés, peu à peu elles reviennent, et, un peu honteuses, entourent le prélat, encouragées par son air gracieux.

« Vous dansez, mesdames, leur dit-il, cela vous sied; mais, pendant que vous vous amusez, mes pauvres n'ont pas de pain; vous riez, mais ils pleurent amèrement; c'est, il me semble, à ceux qui se réjouissent d'essuyer les larmes de ceux qui pleurent. Voici leur bourse; voyez, elle est vide. — Nous la remplirons, monseigneur, nous la remplirons, s'écrient-elles toutes ensemble. — A condition que vous danserez, monseigneur, ajoute la fille de l'intendant, petite folle âgée de douze ans à peine.—Volontiers, » réplique en souriant le prélat.

La bourse fit rapidement le tour de la salle, passa par toutes les mains, et de légère qu'elle était, retourna bien pesante dans les mains du bon prélat, dont les yeux exprimaient la plus pure satisfaction.

La jeune fille rappela alors à l'évêque sa promesse. « Vous avez bien raison, mon enfant, lui dit-il; mais aujourd'hui, quel jour est-ce? — Mardi, monseigneur. — Oh! cela me fait beaucoup de peine, le mardi est précisément un des jours de la semaine où il m'est défendu de danser : je vous laisse donc à vos plaisirs, et je vous souhaite à toutes une bonne nuit. »

Mlle F. R.



Éducation.

—

Praxède,

IMPÉRATRICE D'ALLEMAGNE.

HISTOIRE D'ALLEMAGNE.

I.

LE SACRE.

Sacre de Raymond Bérenger III. — Il jure de défendre les faibles et les innocens. —Un jongleur lui annonce que l'impératrice d'Allemagne, accusée injustement, va être brûlée vive, si elle ne trouve pas un chevalier qui la défende. — Raymond Bérenger part pour Cologne.

La veille du saint jour de Pâques de l'an 1099, c'était grande fête dans la noble cité de Barcelonne.

C'est que le jeune comte Raymond Bérenger III, qui, depuis un an, venait d'hériter du pouvoir souverain, avait pensé que ses sujets ayant été, comme les disciples et apôtres de notre Seigneur Jésus-Christ, plongés dans une longue et profonde tristesse, à propos de la mort du seigneur comte son père, il devait, la Pâque arrivant, choisir ce saint jour pour faire ressusciter en sa personne la royauté défunte. En conséquence, il avait, pour le jour dit, convoqué, par lettres scellées dans sa bonne ville de Barcelonne, les prélats, les barons, les chevaliers et les messagers des cours étrangères, leur annonçant qu'en leur présence il se ferait armer chevalier, et prendrait sur l'autel et poserait sur sa tête la guirlande de roses d'or qui était la couronne des comtes d'Arragon.

Aussi, au jour dit, non seulement tous les prélats, barons et chevaliers d'Espagne, mais encore un grand nombre de princes et de seigneurs étrangers s'étaient-ils rendus à cette fête. Le juge et l'archevêque d'Arborée y étaient venus de Sardaigne; le roi d'Arragon, de Sarragosse; le roi de Castille, de Madrid; et les rois maures de Tlemecen et de Grenade, n'y pouvant assister eux-mêmes, y avaient envoyé de riches présens, comme leurs ancêtres, les rois mages, l'avaient fait à l'occasion de la naissance de notre Seigneur Jésus-Christ. Enfin l'assemblée était si nombreuse, comme nous l'avons dit, la veille du saint jour de Pâques, que l'on comptait bien trente mille chevaucheurs de la première noblesse du monde en la ville de Barcelonne et ses environs.

Dès le matin, le seigneur comte Raymond Bérenger III, avait fait publier à son de trompe, dans la ville, qu'à l'heure de midi, aussitôt après l'*alleluia* chanté, et au premier coup des cloches qui annoncerait leur retour, tout le monde devait quitter le deuil, couper sa barbe et se disposer à la fête. Aussi, dès que l'*alleluia* fut repris, et qu'on entendit frémir le branle joyeux des cloches, chacun se disposa ainsi que le roi avait ordonné; si bien que les rues, qui, une heure auparavant, étaient tristes et silencieuses, se trouvèrent, une heure après, pleines de monde et de rumeurs; car on avait ouvert à la fois les barrières et les portes, et les chevaliers étrangers étaient entrés dans la ville, et les bourgeois étaient sortis de leurs maisons.

Et cependant il ne restait à Barcelonne que ceux qui n'avaient pu être invités au palais de l'Aljaferia, et, comme nous l'avons dit, leur affluence était grande, car le seigneur comte avait été obligé de décider qu'il ne recevrait à sa table et dans son château que quiconque serait roi ou envoyé de roi, gouverneur de province, archevêque, prince, duc ou comte; et, rien

que de ceux-ci et de leur suite, il y avait quatre mille personnes qui s'étaient trouvé le droit d'être hôtes et convives du seigneur comte de Barcelonne.

Tout le jour cette multitude parcourut la ville, visitant les églises, s'arrêtant devant les bateleurs, et passant de la prière aux jeux profanes, et des jeux profanes à la prière; mais quand le soir vint, chacun s'achemina vers le palais du comte, situé à deux grands milles de la cité; car le comte, le soir même, devait faire la veillée des armes dans l'église de Saint-Sauveur. Tout le long de la route, des torches et des brandons avaient été placés pour éclairer le cortége; et, de peur que ces torches et ces brandons ne fussent dérangés, et ne laissassent des intervalles sans lumière, leurs places avaient été fixées d'avance, et il était défendu sous aucun prétexte de les changer.

Au moment où sonna l'heure de vêpres, on alluma tous ces brandons, quoiqu'il fît encore jour; de sorte qu'en un instant une longue ligne de flamme s'étendit du palais de l'Aljaferia jusqu'à l'église de Saint-Sauveur; puis, au même moment, des hérauts d'armes, portant les bannières du comte, parcoururent tout le chemin, pour que le peuple se rangeât aux deux côtés de la route, et n'empêchât aucunement le cortége de s'avancer.

Au dernier coup de la cloche de vêpres, la porte du palais s'ouvrit, aux grands cris de joie de la multitude, qui attendait depuis l'heure de midi.

Les premiers qui parurent furent les fils des plus nobles chevaliers de la Catalogne: ils étaient à cheval, et portaient les épées de leurs pères; et c'étaient de vaillantes épées, tout ébréchées dans les tournois ou dans les batailles, dont chacune avait un nom, comme l'épée de Charlemagne, de Renaud et de Roland.

Derrière eux venaient les écuyers des chevaliers qui devaient être armés dans la journée du lendemain; ils portaient nues les épées de leurs maîtres. Celles-là, au contraire des premières, étaient pures et brillantes; mais on savait qu'aux mains qui devaient les recevoir elles perdraient bientôt leur pureté dans le sang, et leur lustre dans la bataille.

Puis venait l'épée du seigneur comte, faite en forme de croix, pour lui rappeler toujours qu'il était soldat de Dieu avant d'être prince de la terre; c'était l'épée la plus riche et la mieux garnie qu'ait peut-être jamais portée comte, roi, ni empereur; et cette épée, en attendant qu'elle passât aux mains de son maître, était dans la main du vieux don Juan Ximenès de la Roca, l'un des plus vaillans chevaliers du monde, lequel marchait lui-même entre d'autres chevaliers, qui étaient, l'un le baron Guillaume de Cervallo, et l'autre sire Otho de Moncada.

Après l'épée du seigneur comte, venaient deux chariots de ses écuries, chargés de torches et portant chacun plus de dix quintaux de cire qu'il offrait en don à l'église de Saint-Sauveur, ayant fait vœu d'un cierge qui ferait le tour de la ville de Barcelonne; et cela parce que, retenu dans ses états par la maladie du roi, son père, il n'était point parti pour la croisade: ce qui lui était une douleur comme chevalier, et un remords comme chrétien. Ces torches étaient allumées, quoiqu'il n'y en eût aucun besoin, tant les autres luminaires jetaient de clarté.

Après ces deux chariots venait le seigneur comte lui-même, chevauchant sur un cheval caparaçonné d'un magnifique harnais: c'était un beau jeune homme de dix-huit à dix-neuf ans, portant les cheveux longs, tombant de chaque côté sur ses épaules et maintenus sur son front par un fil d'or: il était vêtu de son justaucorps de guerre; car, pendant la veillée, il devait revêtir sa cuirasse; mais ce justaucorps était caché par un grand manteau de drap d'or, qui tombait jusqu'à ses étriers. Derrière lui venaient ses armes portées par

deux nobles : c'était un casque à visière fermante, une cotte de mailles d'acier et d'or, et un bouclier sur lequel était gravée la guirlande de roses, signe du souverain pouvoir chez les comtes de Barcelonne. Le noble qui portait ces armes était accompagné de deux autres nobles qui avaient nom l'un Roger, comte de Pallars, et l'autre Alphonse-Ferdinand, seigneur d'Ixer; et tous deux tenaient leur épée nue, comme pour défendre ces armes royales, ainsi qu'ils eussent fait un jour de bataille, si elles eussent couvert la tête et la poitrine de leur noble maître et seigneur.

Après les armes du seigneur comte, venaient deux par deux les nobles qu'il allait armer chevaliers; ils étaient au nombre de douze, et devaient à leur tour, aussitôt qu'ils auraient reçu l'ordre, armer chacun dix chevaliers; et ces cent vingt les suivaient, chevauchant aussi deux par deux, sur leurs beaux chevaux tout couverts de draps d'or et de magnifiques harnais.

Puis derrière eux, car ils avaient pris le pas sur tous comme héros de la fête, venaient, suivant leur rang, et quatre par quatre, d'abord les prélats, puis les rois et envoyés des rois, puis les ducs, puis les comtes, puis les simples chevaliers, séparés les uns des autres par des musiciens qui faisaient retentir l'air du bruit de leurs trompettes, de leurs cymbales et de leurs flûtes. Ce dernier groupe était suivi d'une multitude de jongleurs, vêtus en sauvages, courant à pied, ou montés sur des petits chevaux sans selle et sans bride, dont ils se servaient pour leurs tours, et qu'ils faisaient manœuvrer à la voix, tous causant un tel bruit et poussant de telles clameurs, qu'il eût semblé à quelqu'un qui les eût entendus, sans en connaître la cause, que le ciel et la terre s'abîmaient comme à la dernière heure du dernier jour.

Ainsi, et par la grâce de Dieu, à la lueur des brandons qui changeaient la nuit en jour, et les ténèbres en lumière, au bruit le plus éclatant des tambours, des cymbales, des trompettes et autres instrumens, aux voix des jongleurs et des hérauts qui criaient tous : Barcelonne ! Barcelonne ! on vint à l'église de Saint-Sauveur; et quoiqu'il n'y eût eu, comme nous l'avons dit, que deux milles à faire, le cortége avait marché si lentement, afin que chacun eût tout le temps de le voir, que minuit sonnait au moment où le comte mettait pied à terre sous le portail où l'attendait, avec tout son clergé, l'archevêque de Barcelonne, qui devait le sacrer le lendemain.

Alors, tous les nobles qui devaient être armés, le seigneur comte en tête, entrèrent dans l'église, et firent ensemble la veillée des armes, récitant des oraisons, se réjouissant et chantant les cantiques de notre Seigneur Jésus-Christ; et ils passèrent ainsi toute cette bienheureuse nuit, pendant laquelle ils entendirent très-dévotement les Matines, auxquelles assistèrent les archevêques, évêques, prieurs et abbés, qui dirent tous leurs Heures avec un si grand recueillement, que c'était une édification pour tous les assistans.

Quand le jour fut venu, on ouvrit l'église aux fidèles, et elle se remplit, que c'était merveille, comment tant de créatures humaines pouvaient tenir sans être suffoquées dans un pareil espace? Alors l'archevêque se revêtit pour dire la messe, et le seigneur comte, à son tour, passa un surplis, comme s'il allait la servir; puis par dessus le surplis il mit la dalmatique la plus riche dont jamais empereur ou roi ait été revêtu; ensuite il passa à son cou une étole si magnifique et si surchargée de perles et de pierres précieuses, qu'il serait impossible de dire ce qu'elle valait; enfin, il prit le manipule, qui était aussi très-splendide; et, à chaque vêtement qu'il prenait, l'archevêque répétait une oraison. Puis, tout cela fait, il commença de dire la messe; et lorsque l'épître fut achevée, il s'arrêta un instant, tandis qu'au son grave et sonore de l'orgue les deux parrains du comte, qui étaient l'un don Juan Ximenès de la Roca,

et l'autre Alphonse Ferdinand, seigneur d'Ixer, s'approchèrent de lui, et l'un lui chaussa l'éperon droit, et l'autre l'éperon gauche; alors le comte s'approcha de l'autel, se prosterna devant le tabernacle, et dit tout bas une oraison, tandis que l'archevêque, debout à côté de lui, priait tout haut. Enfin, cette prière finie, il se releva, prit l'épée sur l'autel, baisa humblement la croix qui en faisait la poignée, la ceignit autour de ses reins; et lorsqu'il l'eut ceinte, la tirant du fourreau, il la brandit trois fois. A la première fois qu'il la brandit, il défia tous les ennemis de la sainte foi catholique; à la seconde, il jura de secourir tous les orphelins, les pupilles et les veuves; à la troisième, il promit de rendre justice pendant toute sa vie, aussi bien aux plus grands qu'aux plus petits, aussi bien aux étrangers qu'à ses propres sujets.

A ce dernier serment, une voix pleine et sonore répondit *Amen!* et chacun se retourna pour voir d'où venait cette voix : c'était celle d'un jongleur provençal qui s'était introduit dans l'église, et qu'on voulut chasser comme n'étant pas digne de se trouver en si noble compagnie; mais le comte ayant demandé ce que c'était, et l'ayant appris, il ordonna qu'on le laissât à sa place, disant qu'en un pareil moment il ne devait repousser aucune prière, de noble ou de vilain, de riche ou de pauvre, de fort ou de faible, pourvu qu'elle sortît d'un cœur droit et bien intentionné. Le jongleur fut donc laissé à sa place, et le seigneur comte, ayant remis son épée au fourreau, offrit sa personne et son glaive à Dieu, le priant de le tenir toujours en sa sainte garde et de lui accorder la victoire contre tous ses ennemis. Alors l'archevêque l'oignit du saint chrême sur l'épaule et au bras droit; aussitôt il prit la couronne sur l'autel, et la posa sur sa tête, où les deux parrains l'affermirent. Au même instant, les archevêques, les évêques, les abbés, les prieurs et les deux parrains du comte s'écrièrent à haute voix : *Te Deum laudamus;* et tandis qu'ils entonnaient ce chant, le seigneur comte prit le sceptre d'or dans sa main gauche, et le globe dans sa main droite, et les porta ainsi tant que dura le *Te Deum* et l'Évangile. Alors il les reposa sur l'autel, et alla s'asseoir sur le siége comtal, où passèrent devant lui les douze nobles, qu'il arma l'un après l'autre chevaliers, et qui se rendirent aussitôt chacun dans une des douze chapelles, où ils armèrent à leur tour chacun dix chevaliers.

La cérémonie terminée, le comte, couronne en tête, reprit de nouveau le globe dans sa main droite et le sceptre dans sa main gauche; et ainsi couronné, et portant les insignes du pouvoir, il sortit de l'église, et remonta sur son cheval, revêtu de la dalmatique, de l'étole et du manipule. Mais comme il ne pouvait conduire lui-même sa monture, à la courbure du frein étaient attachées deux paires de rênes; une paire, et c'était celle qui s'attachait au côté gauche, était tenue par les deux parrains; les autres rênes, qui étaient de soie blanche, et qui avaient bien quarante pieds de long chacune, étaient tenues par les barons, les chevaliers, et les plus notables citoyens de la Catalogne; et après ceux-ci venaient les six députés de Valence, les six députés de Sarragosse, et les quatre députés de Tortose; et tous ceux qui tenaient les rênes, soit à droite, soit à gauche, marchaient à pied, en signe de respect et d'infériorité. Ce fut ainsi, et en suivant le même ordre et la même route, que le seigneur comte, toujours accompagné du même cortége, et au milieu des cris et des fanfares, rentra vers nonnes en son palais d'Aljaferia, dont il était sorti la veille après vêpres. Arrivé là, il mit pied à terre, et entra dans la salle à manger, où on lui avait préparé un trône très-élevé au milieu de deux siéges d'or, sur lesquels il déposa le sceptre et la couronne; alors ses deux parrains s'assirent à une petite distance de lui, et à côté d'eux les rois d'Arragon et de Castille, l'archevêque de Barcelonne, l'ar-

chevêque de Sarragosse et l'archevêque d'Arborée; puis à une autre table s'assirent, à leur tour, les évêques, les ducs et tous les nobles qui avaient été faits chevaliers ce jour-là; enfin, prirent place les barons, les envoyés des différentes provinces et les plus notables citoyens de Barcelonne, tous en fort bon ordre; car leurs places leur étaient assignées selon leur rang, et ils avaient pour les servir des serviteurs nobles et des fils de chevaliers.

Quant au seigneur comte, il était servi par douze nobles, et son majordome était le baron Guillaume de Cervallo, lequel vint, apportant un plat et chantant une ronde, accompagné des douze nobles, qui chacun apportaient un mets différent, et répondaient tous en chœur. La ronde achevée, il posa le plat devant le comte, et en tailla un morceau qu'il lui servit; puis, quittant son manteau et sa cotte de drap d'or à fourrure d'hermine et ornée de perles, il les donna à un jongleur. Aussitôt on lui apporta d'autres riches vêtemens qu'il mit sur lui, et il alla avec les douze nobles chercher le second service. Un instant après il revint, chantant une nouvelle ronde et apportant d'autres mets; et cette fois, comme l'autre, après avoir taillé et servi, il donna de nouveau les vêtemens qu'il portait à un autre jongleur; et il y eut dix services, et à chaque service il fit ainsi largesse, ce qui fut grandement approuvé de toute la noble assemblée.

Après être resté trois heures à table à peu près, le comte se leva, reprit le globe et le sceptre, et, passant dans la chambre voisine, il alla s'asseoir en un siége élevé sur des gradins. A côté de lui s'assirent les deux rois, et tout autour d'eux, sur les degrés du trône, tous les barons, chevaliers et notables citoyens. Alors un jongleur s'approcha et chanta une nouvelle sirvente qu'il avait composée; elle était intitulée : *la Couronne*, *le Sceptre et le Globe*. Voilà ce qu'elle disait :

« La couronne étant toute ronde, et le » rond n'ayant ni commencement ni fin, » cela signifie notre Seigneur vrai Dieu tout-» puissant, qui n'a point eu de commence-» ment et n'aura pas de fin; et parce que » cette couronne signifie Dieu tout-puissant, » on vous l'a placée sur la tête, et non au » milieu du corps ou aux pieds, mais bien » sur la tête, signe de l'intelligence; et » parce qu'on vous l'a placée sur la tête, » vous devez toujours vous souvenir de » Dieu tout-puissant; et puissiez-vous avec » cette couronne humaine et périssable ga-» gner la couronne de la gloire céleste, dont » le royaume est éternel!

» Le sceptre signifie la justice que vous » devez exercer envers tous; et comme le » sceptre est une verge longue et tendue, et » frappe et châtie, ainsi la justice châtie, » afin que les méchans ne fassent plus le » mal et que les bons deviennent encore » meilleurs.

» Le globe signifie que, comme vous tenez » le globe en votre main, vous tenez aussi » dans votre main votre comté et votre pou-» voir; et puisque Dieu vous les a confiés, » il faut que vous les gouverniez avec vé-» rité, justice et clémence, et que vous ne » souffriez point que qui que ce soit leur » cause du dommage, ou par vous ou par » autrui. »

Cette sirvente, que le comte parut entendre avec plaisir, et en prince qui, en comprenant bien le sens, se promet de la mettre en œuvre, fut suivie d'une chanson nouvelle que chanta un second jongleur, et d'un poème que récita un troisième; puis, tout cela étant chanté et dit, le roi reprit le globe et le sceptre, et monta dans sa chambre pour se reposer, car il en avait bien besoin; mais, au moment où il venait d'ôter son manteau royal, on vint lui annoncer qu'un jongleur voulait absolument lui parler, ayant, disait-il, à lui annoncer une nouvelle du plus haut intérêt, et qui ne souffrait pas le moindre retard.

Le comte ordonna qu'on le fît entrer.

Le jongleur entra, et ayant fait deux pas

dans la chambre, il mit un genou en terre.

« Parle, lui dit le comte.

— Qu'il plaise d'abord à votre seigneurie, répondit le jongleur, d'ordonner qu'on nous laisse seuls. »

Raymond Bérenger fit un signe, et chacun se retira.

« Qui es-tu? demanda le comte lorsque la porte se fut refermée derrière le dernier de ses serviteurs.

— Je suis, dit le jongleur, celui qui a répondu *Amen!* lorsque aujourd'hui, dans l'église de Saint-Sauveur, vous avez, cette épée à la main, promis de rendre justice pendant toute votre vie, aussi bien aux plus grands qu'aux plus petits, aussi bien aux forts qu'aux faibles, aussi bien aux étrangers qu'à vos propres sujets.

— Et au nom de qui demandes-tu justice?

— Au nom de l'impératrice Praxède, injustement accusée d'adultère par Gunthram de Falkembourg et Walter de Than, et condamnée par son mari, l'empereur Henry IV, à mourir dans le délai d'un an et un jour, s'il ne se présente pas un champion pour la défendre.

— Et comment a-t-elle choisi pour une pareille mission un aussi étrange messager?

— Parce que nul que moi peut-être, pauvre jongleur, ne se fût exposé à la colère d'un aussi puissant empereur que l'empereur Henry IV, et à la vengeance de deux chevaliers aussi redoutables que Gunthram de Falkembourg et Walter de Than; et certes je ne l'eusse point fait moi-même, si je n'y eusse été convié par ma jeune maîtresse, la marquise Douce de Provence, qui a de si beaux yeux et une si douce voix, que nul ne peut lui refuser ce qu'elle demande, et qui m'a demandé de me mettre en quête d'un chevalier assez brave et assez quêteur de renommée pour venir défendre sa noble souveraine. Alors je suis parti, allant de ville en ville et de château en château; mais, à cette heure, toute la plus vaillante chevalerie est en Terre-Sainte, de sorte que j'ai vainement parcouru l'Italie et la France, toujours cherchant un champion à cette infortune impériale, et ne le trouvant nulle part. Alors j'ai entendu parler de vous, monseigneur, comme d'un brave et aventureux chevalier, et je me suis mis en route pour Barcelonne, où je suis arrivé aujourd'hui même. J'ai demandé où vous étiez; on m'a répondu que vous étiez dans l'église : j'y suis entré, monseigneur, comme vous teniez cette noble épée à la main, jurant de rendre justice aussi bien aux grands qu'aux petits, aussi bien aux forts qu'aux faibles, aussi bien aux étrangers qu'à vos propres sujets; et il m'a semblé que c'était la main de Dieu qui me conduisait à vous dans ce moment, et j'ai crié : Ainsi soit-il!

— Ainsi soit donc! répondit le comte; car, pour l'honneur de mon nom et l'agrandissement de ma renommée, au nom de Dieu, j'entreprendrai cette aventure.

— Grâces vous soient rendues, monseigneur, répondit le jongleur; mais, sauf votre bon plaisir, le temps presse, car déjà dix mois se sont écoulés depuis le jugement porté par l'empereur, et il ne reste plus à l'accusée que deux mois et un jour, ce qui est à peine ce qu'il nous faut de temps pour nous rendre à Cologne.

— Eh bien! dit le comte, laissons achever les fêtes, qui doivent finir jeudi soir; vendredi nous rendrons grâce à Dieu, et samedi nous nous mettrons en voyage.

— Qu'il soit fait à votre volonté, monseigneur! dit le jongleur en se retirant. »

Mais, avant qu'il ne sortît, le comte Raymond détacha de ses épaules et lui mit autour du cou une magnifique chaîne d'or qui valait bien cinq cents livres; car le seigneur comte était un prince aussi magnifique que brave; à telle preuve que ses contemporains l'ont surnommé le Grand, et que la postérité lui a laissé le nom que lui avaient donné ses contemporains.

Et encore c'était un homme religieux; car ces fêtes, dont il demandait au jongleur d'attendre la fin, avaient été données,

comme nous l'avons dit, en imitation de notre Seigneur Jésus-Christ, qui en ce bienheureux jour de Pâques réconforta par sa résurrection la Vierge, madame sainte Marie, ses apôtres, ses évangélistes et ses autres disciples, qui étaient auparavant tristes et affligés à cause de sa Passion. Aussi, dit le chroniqueur auquel nous empruntons ces détails, le vendredi au matin il survint, par la grâce de Dieu, une bonne pluie qui enveloppa toute la Catalogne, l'Arragon, le royaume de Valence et de Murcie, et qui dura jusqu'à la fin du jour. Ainsi la terre, qui en avait grand besoin, eut aussi son complément de joie, afin que rien ne manquât aux présages d'un règne qui fut l'un des plus grands et des plus heureux dont la noble cité de Barcelonne ait gardé le souvenir.

II.

LE CHAMPION.

Henry IV. — Sur l'accusation de deux grands de l'empire, il fait emprisonner sa femme. — Il lui donne un an et un jour pour trouver un champion. — Arrivée de Raymond Bérenger à Cologne. — Il obtient de voir l'impératrice. — Entrevue. — Raymond Bérenger prévient l'empereur qu'il prend la défense de l'accusée.

L'empereur Henry IV d'Allemagne était, à cette époque, l'un des plus malheureux princes qui fût sur le trône : l'an 1056, à l'âge de six ans, il avait succédé à son père Henry le Noir, et la diète avait donné à Agnès d'Aquitaine l'administration des affaires publiques pendant sa minorité; mais les princes et barons d'Allemagne, humiliés d'obéir à une femme étrangère, s'étaient révoltés contre l'empire, et Othon, margrave de Saxe, avait commencé cette série de guerres civiles au milieu desquelles Henry, toujours armé, soit contre ses vassaux, soit contre ses oncles, soit contre son fils, devait consumer sa vie, tantôt empereur, tantôt fugitif : aujourd'hui proscripteur, demain proscrit. Après avoir déposé le pape Grégoire VII, après avoir, en expiation de ce sacrilége, traversé, en plein hiver, les Apennins à pied, un bâton à la main, et, comme un mendiant, après avoir attendu trois jours dans la cour du château de Canossa, sans habit, sans feu, sans pain, qu'il plût à sa sainteté de lui en ouvrir la porte, il avait enfin été admis en sa présence, lui avait baisé les pieds, et fait serment sur la croix de se soumettre à sa décision. A ce prix, le pape l'avait absous de sacrilége; mais alors les seigneurs lombards l'avaient accusé de lâcheté. Menacé par eux d'être déposé à son tour, s'il ne rompait le honteux traité auquel il venait de se soumettre, il avait accepté leur alliance ; mais tandis qu'il faisait ce pacte, les barons allemands avaient élu empereur Rodolphe, duc de Souabe. Alors Henry, qui était venu vers l'Italie en suppliant, était retourné vers l'Allemagne en soldat, et, tout excommunié qu'il était, et quoique Rodolphe, son rival, eût reçu de Grégoire VII une couronne d'or, en signe d'investiture temporelle, et une bulle qui appelait la malédiction du ciel sur son ennemi, il l'avait battu et tué à la bataille de Wolskeim, près de Gera. Alors il se retourne, vainqueur et furieux, contre l'Italie, conduisant avec lui l'évêque Guibert, qu'il avait fait élire pape. Cette fois, c'était à Grégoire de trembler; car il ne devait pas attendre plus de miséricorde qu'il n'avait accordé de merci. Aussi, à son approche, s'était-il enfermé dans Rome, et lorsque Henry arriva en vue des murailles de la ville éternelle, trouva-t-il un envoyé de Grégoire, qui lui faisait proposer l'absolution et la couronne. Henry répond en s'emparant de Rome; le pape se réfugie dans le château Saint-Ange : Henry l'y poursuit, établit le blocus, et, sûr que son ennemi ne peut lui échapper, il place sur le trône de saint Pierre l'anti-pape Guibert, et reçoit de sa main la couronne impériale. C'est alors qu'il apprend la nou-

velle que les Saxons ont élu empereur Hermann, comte de Luxembourg. Henry repasse les Apennins, bat les Saxons, soumet la Thuringe, et s'empare d'Hermann, à qui il permet de vivre et de mourir ignoré dans un coin de l'empire. Il rentre aussitôt en Italie, où il fait élire son fils Conrad roi des Romains, et, croyant la paix bien assurée de ce côté, il revient tourner ses armes contre la Bavière et une partie de la Souabe, restées insoumises et rebelles. Alors son fils, qu'il vient de faire roi et qui rêve l'empire, se révolte, lève des troupes, et fait excommunier une seconde fois son père par le pape Urbain II. Henry convoque une diète à Aix-la-Chapelle, met à nu son cœur paternel tout déchiré de la rébellion de Conrad, et demande qu'Henry, son second fils, soit élu roi des Romains à la place de son frère. Au milieu d'une séance, il reçoit un avis mystérieux : sa présence est nécessaire à Cologne, où l'on a, dit-on, un grand secret à lui révéler. Henry quitte la diète ; deux des plus nobles barons de l'empire, Gunthram de Falkembourg et Walter de Than, l'attendaient à la porte de son palais. Henry les invite à entrer avec lui, les conduit dans sa chambre, et, leur voyant le visage sombre et sévère, il leur demande pourquoi ils sont ainsi tristes et soucieux.

« Parce que la majesté du trône est en péril, répondit Gunthram.

— Et qui l'y a mise ? demanda Henry.

— L'impératrice Praxède, votre épouse, dit Gunthram. »

A ces mots, Henry pâlit davantage qu'il ne l'eût fait à aucune autre nouvelle qu'il eût pu apprendre ; car cette impératrice Praxède, qu'il avait épousée depuis deux ans seulement, et pour laquelle il éprouvait à la fois un amour d'époux et de père, était le seul ange auquel il eût dû les quelques heures de repos et de bonheur qu'il eût goûtées au milieu de cette vie fatale et maudite que nous avons racontée. Aussi eut-il besoin d'un moment pour rappeler les forces de son cœur et demander ce qu'elle avait fait.

« Elle a fait des choses que nous ne pouvons souffrir pour l'honneur du trône impérial, répondit Gunthram, et qui nous mériteraient le nom de traîtres envers notre seigneur si nous hésitions à les lui dire.

— Mais enfin qu'a-t-elle donc fait? demanda une seconde fois Henry.

— Elle a, en votre absence, reprit Gunthram, encouragé l'amour d'un jeune cavalier, et cela si publiquement, que, s'il vous naissait un fils à cette heure, cet événement, qui mettrait le peuple en joie, mettrait la noblesse en deuil; car tout maître est bon pour le peuple, tandis que la noblesse de l'empire, étant la première de toutes les noblesses, ne peut et ne veut recevoir d'ordres que d'un fils d'empereur.»

Henry s'appuya au dossier d'un fauteuil pour ne pas tomber ; car il avait, un mois auparavant, reçu une lettre de l'impératrice, dans laquelle elle lui annonçait, avec une joie d'enfant, qu'elle avait l'espoir d'être mère.

« Et qu'est devenu ce chevalier ? demanda Henry.

— Il a quitté Cologne comme il y était venu, tout-à-coup, et sans qu'on sache où il est allé. Quant à son pays et à son nom, il ne l'a dit à personne. Mais vous pouvez le demander à l'impératrice ; car, si quelqu'un peut le savoir, elle le sait.

— C'est bien, dit Henry ; entrez dans ce cabinet. »

Les deux seigneurs obéirent. Alors l'empereur appela un chambellan, et lui donna l'ordre de faire venir la reine. Puis, resté seul, cet élu du malheur, qui avait tant souffert et à qui il restait tant à souffrir encore, manqua de force, et se laissa tomber dans un fauteuil ; lui, qui avait supporté sans plier la guerre civile, la guerre étrangère, l'excommunication romaine et la révolte filiale, se sentit briser par un doute. Sa tête, qui avait porté quarante-

cinq ans la couronne, et qui ne s'était pas courbée sous ce fardeau, faiblit sous le poids d'un soupçon, et s'inclina sur son sein comme si la main d'un géant avait pesé sur elle. Un instant le vieillard oublia tout, empire, guerre, malédiction, révolte, pour ne penser plus qu'à cette femme, qui était le seul être humain à qui il eût conservé sa confiance, et qui l'avait trompé plus indignement encore que les autres; et une larme coula de sa paupière et roula sur ses joues creusées. La verge du malheur avait frappé si profondément le rocher, que, comme la verge de Moïse, elle en avait fait jaillir une source cachée et inconnue.

L'impératrice entra, ignorant quelle cause avait ramené Henry, et s'avança d'un pas si léger qu'il ne l'entendit point venir : c'était une belle fille du nord, aux yeux bleus et au teint de neige, blonde et élancée comme une vierge d'Holbein ou d'Overbeek. Elle s'arrêta devant le vieillard, sourit d'un sourire chaste, et s'inclina pour l'embrasser d'un baiser moitié de fille, moitié d'épouse; mais alors ses cheveux touchèrent le front de l'empereur; et il tressaillit comme si un serpent l'avait piqué.

« Qu'avez - vous, monseigneur? dit Praxède.

— Femme, répondit le vieillard en relevant la tête et en lui montrant ses yeux humides, vous m'avez, depuis quatre ans, vu porter des peines plus lourdes que la croix du Christ, et ma couronne impériale se changer en couronne d'épines; vous avez vu ruisseler la sueur sur mes joues et le sang sur mon front; mais vous n'avez pas vu tomber de mes yeux une larme... Eh bien, regardez-moi, voilà que je pleure.

— Et pourquoi pleurez-vous, mon seigneur bien aimé? répondit l'impératrice.

— Parce que, abandonné par mes peuples, renié par mes vassaux, proscrit par mon fils, maudit par Dieu, je n'avais plus dans le monde entier que vous, et que vous m'avez trahi. »

Praxède se releva pâle et raide comme une statue.

« Monseigneur, dit-elle, sauf votre grâce, cela n'est point vrai; vous êtes mon empereur et mon maître, et vous avez le droit de dire ce que vous voulez; mais si tout autre homme que vous répétait les mêmes paroles, je répondrais que cet homme ment, ou par envie, ou par mauvais vouloir.

— Entrez! dit Henry d'une voix forte en se tournant vers le cabinet. »

Aussitôt la porte s'ouvrit, et Gunthram de Falkembourg et Walter de Than parurent. A leur vue l'impératrice frissonna par tous ses membres; car elle les avait toujours instinctivement regardés comme ses ennemis. Ils s'avancèrent lentement de l'autre côté du fauteuil de l'empereur, et, étendant la main :

« Seigneur, dirent-ils, la chose que nous avons dite est vraie, et nous la soutiendrons au péril de notre corps et de notre ame, en combattant, deux contre deux, tous chevaliers qui oseraient nous démentir.

— Écoutez bien ce qu'ils disent, madame, répondit l'empereur; car il sera fait ainsi qu'ils le demandent : et sachez que si d'ici à un an et un jour vous n'avez pas trouvé de chevaliers qui vous disculpent par bataille, vous serez brûlée vive sur la grande place de Cologne, en face du peuple et par la torche du bourreau.

— Seigneur, dit l'impératrice, je prie Dieu qu'il me soit en aide, et j'espère que, par sa grâce, la vérité et l'innocence seront reconnues.

— Ainsi soit-il! » dit Henry; et appelant des gardes, il fit conduire l'impératrice dans une salle basse du château qui ressemblait fort à une prison.

Et elle y était renfermée depuis trois cent soixante-quatre jours, sans avoir pu, malgré les promesses qu'elle avait faites et les dons qu'elle avait votés, trouver un seul chevalier qui voulût s'armer pour sa

défense, tant la crainte qu'inspirait la renommée de ses accusateurs était grande. Dans cette retraite, Praxède, qui, ainsi qu'elle l'avait écrit à l'empereur, se trouvait enceinte lors de l'accusation portée contre elle, était accouchée d'un fils, et elle nourrissait de son lait et elle élevait de ses mains, comme eût fait une femme du peuple, son pauvre enfant, condamné comme elle à la honte et au bûcher. Seule entre toutes ses femmes, Douce de Provence, qui, depuis trois ans, avait abandonné son beau pays, tout plein de guerres en ce moment, pour venir chercher un asile à la cour de sa suzeraine, lui était restée fidèle au plus profond de son malheur; mais il n'y avait plus que trois jours pour que le délai accordé par l'empereur fût écoulé, et elle ne voyait pas revenir son envoyé, et elle n'en entendait point parler; et elle commençait à désespérer elle-même, elle qui avait jusqu'alors soutenu l'impératrice de son espérance.

Quant à Henry, nulle douleur ne pouvait se comparer à la sienne : frappé à la fois comme empereur, comme père et comme époux, il avait fait vœu public, pour détourner la colère de Dieu, d'aller rejoindre les croisés en Terre-Sainte; et ce jour qu'il avait fixé lui-même pour le supplice de l'impératrice lui était, à cette heure, d'une attente aussi cruelle qu'à Praxède elle-même; aussi avait-il tout abandonné à la garde du Seigneur, intérêts politiques, affaires privées, et, retiré au plus profond de son palais de Cologne, il attendait, n'ayant plus de force que pour attendre; car, ainsi que nous l'avons dit, trois cent soixante-quatre jours s'étaient déjà écoulés, et le soleil venait de se lever sur le trois cent soixante-cinquième.

Ce jour-là, après nonnes, et comme Henry sortait de son oratoire, on lui annonça qu'un chevalier étranger, arrivant d'un pays fort distant de l'Allemagne, demandait à lui parler à l'instant même. Le vieillard tressaillit; car, au fond du cœur, il n'avait pas perdu tout espoir, et ordonna que l'étranger fût introduit.

Henry le reçut dans la même chambre et assis sur le même fauteuil où il avait rendu l'arrêt contre l'impératrice. Le chevalier entra, mit un genou en terre; alors l'empereur, lui ayant fait signe de se relever, lui demanda quelle cause l'amenait.

« Seigneur, dit le chevalier inconnu, je suis un comte d'Espagne : j'ai entendu dire en ma terre que l'impératrice votre épouse était accusée par deux chevaliers de votre cour, et que, si, dans l'espace d'un an et un jour, elle n'avait pas trouvé un champion qui la défendît en bataille, elle serait brûlée devant le peuple. Or, par le grand bien que j'ai entendu dire d'elle, et par la sainte renommée de vertu qu'elle a dans le monde, je suis venu de ma terre, afin de demander le combat à ses deux accusateurs.

— Comte! s'écria l'empereur, soyez le bien venu : certes c'est un grand honneur et un grand amour que vous lui faites; et vous arrivez à temps, car il n'y avait plus que trois jours avant qu'elle ne subît la peine des adultères, selon la coutume de l'empire.

— Seigneur, reprit le comte, maintenant j'ai une grâce à vous demander, c'est de me laisser parler avec l'impératrice; car, dans cet entretien, je saurai bien si elle est innocente ou coupable. Si elle est coupable, je n'exposerai ni ma vie ni mon ame pour elle, soyez-en certain; mais si elle est innocente, je combattrai, non pas contre un, non pas contre deux, mais, s'il le faut, contre tous les chevaliers de l'Allemagne.

— Il sera fait ainsi que vous désirez; car c'est justice, répondit l'empereur. »

Le chevalier inconnu salua et fit quelques pas vers la porte, mais Henry le rappela.

« Seigneur comte, lui dit-il, avez-vous fait vœu de rester le visage couvert?

— Non, monseigneur, répondit le chevalier.

— Alors, continua l'empereur, faites-moi la grâce de lever votre casque, que je puisse garder dans ma mémoire les traits de celui qui se met en un tel péril pour sauver mon honneur? »

Le chevalier détacha son casque, et Henry vit apparaître une tête brune et fortement accentuée, mais qui paraissait appartenir au plus à un jeune homme de dix-huit à vingt ans. L'empereur le regarda un instant en silence et avec tristesse, puis soupira malgré lui en pensant que Gunthram de Falkembourg et Walter de Than étaient tous les deux dans la force de l'âge.

« Que Dieu vous ait en sa sainte garde! dit-il, seigneur comte, car vous me paraissez bien jeune pour mettre à bonne fin l'aventure que vous avez entreprise. Réfléchissez : il est encore temps de retirer votre parole.

— Faites-moi conduire vers l'impératrice, répondit le chevalier.

— Allez donc! dit l'empereur en lui présentant une bague; car voilà mon sceau, et devant lui toute porte s'ouvrira. »

Le chevalier mit un genou en terre, baisa la main qui lui présentait l'anneau, le passa à son doigt, et, s'étant relevé, salua l'empereur, et sortit.

Ainsi que l'avait dit Henry, le sceau impérial ouvrit toutes les portes au chevalier inconnu, si bien que dix minutes après avoir quitté le juge, il se trouva en face de l'accusée.

L'impératrice était assise sur son lit, allaitant son enfant; et comme depuis longtemps elle ne recevait d'autres visites que celles de ses geôliers, car il lui était défendu de communiquer même avec ses femmes, elle ne leva pas même la tête lorsque la porte s'ouvrit; seulement, par un mouvement de pudeur instinctive, elle ramena son manteau sur sa poitrine, berçant son fils d'un mouvement lent d'épaules et d'un chant triste et doux. Le chevalier contempla un instant en silence ce tableau éloquent des misères royales; puis enfin, voyant que l'impératrice ne paraissaif pas songer à lui :

« Madame, lui dit-il, ne daignerez-vous pas lever les yeux sur un homme qui est venu d'un bien lointain pays pour l'amour de votre renommée? Vous êtes accusée, et j'offre de vous défendre; mais auparavant, répondez-moi comme vous répondriez à Dieu, et songez que, dans l'aventure que j'ai entreprise, j'ai non seulement besoin de la force de mon bras, mais encore de la conviction de ma conscience. Au nom du ciel, dites-moi donc toute la vérité; car, s'il m'est démontré, comme je l'espère, que vous êtes innocente, je vous jure, par la chevalerie que j'ai reçue, que vous serez défendue par moi, et que je ne vous faillirai pas au moment de la bataille.

— Et d'abord, grand merci, dit l'impératrice; mais ne puis-je savoir à qui je vais raconter les choses que j'ai à dire? et avez-vous fait vœu de cacher votre nom et votre visage?

— Mon visage, madame, répondit le chevalier en ôtant son casque, peut être vu de tout le monde, car il est, je le crois bien, inconnu dans l'empire; quant à mon nom, c'est autre chose; j'ai juré qu'il ne serait su que de vous.

— Alors, dites-le-moi, reprit l'impératrice.

— Madame, continua le chevalier, je suis un prince d'Espagne, qu'on appelle Raymond Bérenger, comte de Barcelonne. »

A ce nom, si célèbre de père en fils, l'impératrice, qui avait souvent entendu parler de la grande noblesse et du grand courage de cette famille, joignit les mains, joyeuse et consolée; puis, regardant le comte à travers le nuage de larmes qui voilait ses beaux yeux :

« Seigneur, lui dit-elle, jamais, en aucune occasion, je ne pourrai vous rendre la centième partie de ce que vous faites aujourd'hui pour moi. Mais, comme vous l'exigez, je dois tout vous dire, et vais vous dire tout.

Il est vrai qu'il est venu, en l'absence de monseigneur Henry, un jeune et beau chevalier en cette cour de Cologne; mais, soit qu'il ait fait un vœu à sa dame ou à son roi, il y vint sans dire son nom, et nul ne le sait, pas plus moi que les autres; mais l'on disait que c'était quelque fils de prince, tant il était magnifique et généreux. Or, il est encore vrai que je le rencontrais partout sur mon passage, mais toujours si respectueusement placé et se tenant à une telle distance, que je n'en pouvais rien dire, à moins que ce fût moi qui eusse l'air de faire attention à lui. Cela dura quelque temps, sans que le chevalier de l'Émeraude, car on l'appelait ainsi, ne sachant pas son nom, d'une pierre précieuse qu'il portait au doigt, fît rien autre que me suivre ou me précéder partout où j'allais. Donc, un jour, il advint que j'étais sortie avec mes femmes et les deux méchans chevaliers qui m'ont accusée, pour chasser à l'oiseau le long du Rhin, et comme nous étions venus jusqu'au Lülsdorf sans rencontrer de gibier, il arriva que là seulement un héron se leva, et que je déchaperonnai mon faucon, qui prit son vol dessus. Comme c'était un faucon de fine race norvégienne, il eut bientôt rejoint le fuyard, et je mis ma haquenée au galop pour arriver à la mort. J'étais tellement emportée d'ardeur, que mon cheval sauta par-dessus une petite rivière, mais qu'arrivées aux bords, mes femmes n'osèrent faire le même saut que moi; de sorte qu'il n'y eut que Douce qui me suivit, parce que où j'allais, disait-elle, elle devait y aller aussi. Mes femmes prirent donc un long détour pour chercher un endroit moins escarpé, et les deux chevaliers les suivirent; car ils étaient montés sur de lourds chevaux. Douce et moi nous continuâmes notre route sans nous inquiéter d'eux, et lorsque nous arrivâmes à l'endroit où étaient tombés les combattans, il nous sembla voir, à travers un bois qui descendait jusqu'à la rive, fuir un cavalier sur un cheval si rapide, que nous ne sûmes si c'était une vision; d'ailleurs nous étions trop occupées de la chasse pour prendre attention à autre chose. Nous piquâmes droit au vaincu, que nous voyions se débattre, tandis que le vainqueur lui rongeait déjà la cervelle. Mais nous fûmes bien étonnées lorsque, en mettant pied à terre, nous vîmes que l'on avait passé au long bec du héron une magnifique émeraude, enchâssée dans un anneau d'or. Douce et moi, nous nous regardâmes, ne comprenant rien à cette aventure, mais soupçonnant que cette ombre que nous avions vue disparaître était le chevalier inconnu; puis, et ce fut un tort de ma part, je l'avoue, mais vous savez notre vanité à nous autres femmes, au lieu de jeter la bague dans le fleuve, comme j'aurais dû le faire peut-être, je la pris et la mis à mon doigt; et, comme en ce moment ma suite arrivait, je racontai ce qui s'était passé et je montrai l'émeraude. Chacun s'émerveilla de cet événement; car nul, excepté les chevaliers, ne pensa à soupçonner que je ne disais pas la vérité; mais Gunthram et Walter sourirent d'un air de doute. Leur donner des explications, c'était leur reconnaître le droit de me soupçonner. Je passai mon gant, je repris mon faucon sur le poing, et nous continuâmes notre chasse sans qu'il nous arrivât rien autre chose d'extraordinaire. Le lendemain, je rencontrai à l'église le chevalier inconnu. Mes yeux se portèrent sur sa main, il n'avait plus sa bague. Dès ce moment, je n'eus plus de doute que mon émeraude ne fût la sienne, et je résolus de la lui rendre.

C'était huit jours après la fête de Cologne : vous savez combien cette fête est célèbre par toute l'Allemagne; les ménestrels, les baladins et les jongleurs y abondent. Parmi ces derniers, il y avait un montreur de bêtes féroces qui, ayant été en Barbarie, en avait ramené un lion et un tigre : il avait bâti son cirque sur la grande place, et l'on pouvait voir ces deux magnifiques animaux d'une galerie élevée de douze ou

quinze pieds au-dessus d'eux. J'y allai avec toutes mes femmes, et là, comme partout, je rencontrai l'étranger mystérieux dont je portais la bague au doigt. Le moment me parut favorable pour la lui rendre : je tirai la bague de ma main, et j'allais charger Douce d'aller la lui remettre, lorsque le tigre, excité par le bateleur, qui le piquait avec une lance, fit un bond si prodigieux et poussa un cri si terrible, que je laissai tomber la bague, qui roula jusque dans la cage du lion : au même moment, et avant que j'eusse eu le temps de dire une seule parole, le chevalier était dans le cirque, l'épée à la main. Le tigre resta un instant comme étonné d'une pareille audace ; puis, d'un seul bond, il s'élança sur le chevalier; aussitôt on vit comme une espèce d'éclair, et la tête du monstre alla rouler d'un côté, ouvrant sa gueule sanglante, tandis que le corps tomba de l'autre, se cramponnant hideusement de ses quatre pattes sur le sable. Alors le chevalier prit sa toque, en arracha une agrafe de diamans, la jeta au bateleur, puis, passant son bras à travers les barreaux de la cage, il alla entre les griffes du lion prendre la bague que j'avais laissée tomber, et me l'apporta au milieu des applaudissemens de la multitude. Mais comme j'avais résolu de la lui rendre, je profitai de cette occasion, et repoussant sa main : « Non, lui dis-je, seigneur chevalier; cette bague a failli vous coûter trop cher pour que je vous la reprenne : gardez-la donc en souvenir de moi. »

Ce sont les seules paroles que je lui aie jamais adressées ; car le soir même, et comme cette aventure avait fait du bruit, je chargeai Douce d'aller trouver le chevalier de l'Émeraude, et de le prier, en mon nom, de quitter Cologne, ce qu'il fit dans la même soirée, sans que je sache moi-même ce qu'il est devenu depuis. Voilà tout ce qu'il y a eu entre nous, seigneur comte, et si j'ai été imprudente, j'ai payé cette imprudence d'une année de prison et d'une accusation mortelle. »

Alors tirant son épée et en étendant la croix vers la reine :

« Jurez-moi, dit le comte, sur cette épée, que tout ce que vous avez dit est vrai, madame.

— Je le jure ! s'écria la reine.

— Eh bien ! par cette épée, reprit le comte, vous sortirez de cette prison où vous êtes restée un an, et vous serez lavée de l'accusation mortelle qui pèse sur vous.

— Dieu vous entende ! dit l'impératrice.

— Et maintenant, continua le comte, je vous prie, madame, de me donner un de vos joyaux, en signe que vous m'acceptez pour votre chevalier.

— Seigneur comte, dit-elle, voici une chaîne d'or ; c'est le seul témoin qui me reste de mon ancienne puissance ; prenez-la comme preuve que je remets ma cause entre vos mains.

— Grand merci, madame, dit le comte ; » et à ces mots, ayant remis son épée dans le fourreau, son casque sur sa tête, il salua la prisonnière et retourna vers l'empereur, qui l'attendait avec anxiété.

« Sire, lui dit-il, j'ai vu madame l'impératrice. Faites savoir à ceux qui l'ont accusée qu'ils se tiennent prêts à me combattre, soit ensemble, soit séparément.

— Seigneur comte, répondit l'empereur, ils vous combattront l'un après l'autre; car il ne sera pas dit qu'un chevalier défendant une aussi noble cause n'aura pas trouvé de nobles ennemis. »

III.

LE JUGEMENT DE DIEU.

Douce de Provence.—Gunthram de Falkembourg. — Jugement de Dieu. — Aveux de Walther de Than. — L'impératrice est acquittée.— Départ de Raymond Bérenger. — Henry IV déclare à Praxède qu'il ne la reverra jamais si elle ne lui ramène le chevalier qui a combattu pour elle. — Praxède se met à la recherche de Raymond Bérenger. — Elle le ramène à Cologne. — Mariage de Raymond Bérenger et de Douce de Provence.

Au jour dit, le comte de Barcelonne, qui avait passé la veille en messes et en prières, se présenta à la porte du camp monté sur son bon cheval de Séville, qui semblait plutôt, tant ses jambes étaient fines et sa marche légère, un coursier de fête et de chasse qu'un destrier de bataille: il était vêtu d'une cotte de mailles d'or et d'acier, travaillée par les Maures de Cordoue, au milieu de laquelle brillait un soleil de diamans qui jetait autant de rayons que s'il eût été de flammes, et portait au cou la chaîne d'or que lui avait donnée l'impératrice. Il frappa trois fois à la barrière, trois fois on lui demanda qui il était, et chaque fois il répondit, en se signant, qu'il était le champion de Dieu. A la troisième fois la porte s'ouvrit, et le comte de Barcelonne fut introduit dans la lice.

C'était une grande arène ovale, à peu près élevée sur le modèle des cirques antiques, et entourée, comme eux, de gradins surchargés, à cette heure, de monde, tant la noblesse des bords du Rhin s'était empressée d'accourir à ce spectacle. A l'une des extrémités de cette arène, Henry, revêtu des habits impériaux, était placé sur un trône, tandis qu'à l'autre, dans une loge de charpente brute et sans ornement aucun, se tenait l'impératrice, vêtue de noir et portant son enfant dans ses bras. De l'autre côté de la porte de la lice, et formant le pendant de la case où elle était enfermée, s'élevait le bûcher sur lequel elle devait être brûlée, au cas où son chevalier serait vaincu, et près du bûcher se tenait debout le bourreau, vêtu d'une tunique rouge, ayant les jambes et les bras nus, tenant à la main une torche et ayant près de lui un réchaud. Vers le milieu de la courbe que formait la lice s'élevait un autel sur lequel se trouvaient les saints Évangiles, sur lesquels était posé un crucifix. De l'autre côté on voyait un cercueil tout ouvert.

Le comte de Barcelonne entra dans la lice et en fit le tour au son des fanfares qui annonçaient à ses adversaires que le champion de Dieu était à son poste; puis s'arrêtant devant l'empereur, il le salua en abaissant jusqu'à terre le fer de sa lance. Alors il força son cheval de reculer en piétinant, la tête toujours tournée vers Henry, et, arrivé au milieu, il lui fit faire, sur ses pieds de derrière seulement, une volte si habile, que chacun reconnut bien que c'était un bon et expert cavalier. Puis il s'avança à petits pas, toujours malgré l'ardeur que montrait son bon coursier, vers la loge de l'impératrice; et, arrivé là, il sauta à bas de son cheval, qui demeura aussi immobile dans la lice que s'il eût été de marbre, monta les degrés qui conduisaient à l'accusée; et, pour indiquer que, si tout le monde avait encore quelque doute, lui était convaincu de son innocence, il mit un genou en terre et lui demanda si elle l'acceptait toujours pour son chevalier. L'impératrice était si émue, qu'elle ne put lui répondre qu'en étendant la main vers lui. Aussitôt le comte de Barcelonne détacha son casque et baisa respectueusement la main impériale qui lui était offerte; puis, se relevant les yeux pleins de flamme, il attacha son casque à l'arçon, se remit en selle d'un seul saut, sans se servir de ses étriers, comme s'il eût été vêtu d'un simple justaucorps de soie; et reconnaissant en face de l'autel, de l'autre côté de la lice, le jongleur qui l'était venu chercher, assis aux pieds d'une belle et noble jeune fille, il

pensa que cette jeune fille était l'héritière du marquisat de Provence, et s'avança vers elle au milieu des applaudissemens de la multitude, qui, surprise de sa jeunesse et émerveillée de sa belle figure, faisait dans son cœur des vœux d'autant plus ardens qu'il paraissait bien jeune et bien faible de corps pour entreprendre un combat mortel contre deux si terribles chevaliers.

Arrivé devant la galerie où était assise la belle Provençale, il s'inclina jusque sur le cou de son cheval, de manière que ses cheveux lui voilassent le visage, puis se relevant en secouant la tête pour les écarter :

« Noble damoiselle, lui dit-il dans la langue d'oc et avec un sourire plein de reconnaissance, mille grâces vous soient rendues de la bonne entreprise que vous me valez ; car sans vous et sans votre message, je serais aujourd'hui en ma terre, et je n'aurais pas eu cette occasion de mettre au jour mon amour pour les dames et ma confiance en Dieu.

— Beau seigneur, répondit la jeune fille dans la même langue, toute reconnaissance est à moi ; car, sur la parole que vous a donnée, en mon nom, un pauvre jongleur, vous avez traversé mer, rivières et montagnes, et vous êtes venu ; si bien que j'ignore comment je reconnaîtrai jamais une aussi grande courtoisie.

— Il n'y a pas de voyage si long, ni d'entreprise si dangereuse, madame, reprit le comte, qui ne soient payés, et bien au-delà, par un sourire de vos lèvres et par un regard de vos yeux. Ainsi donc, si vous me voyez faiblir, madame, regardez et souriez-moi, et vous me rendrez force et courage. »

A ces mots, qui firent rougir la belle marquise, le comte de Barcelonne s'inclina une seconde fois, et comme en ce moment les trompettes annonçaient que l'on ouvrait la porte à son adversaire, il remit son casque, et, en trois élans de son merveilleux cheval, il se trouva, à l'extrémité opposée du champ, en face de l'impératrice et du bûcher : le champion de Dieu étant toujours placé de cette manière, afin qu'il pût être encouragé par les gestes de l'accusée.

Gunthram de Falkembourg entra alors à son tour : il était vêtu d'une armure de couleur sombre et monté sur un de ces lourds chevaux allemands qui semblent de race homérique ; un écuyer portait devant lui sa lance, sa hache et son épée. A la porte de la lice, il mit pied à terre, et s'avança vers l'autel : arrivé sur les degrés, il leva la visière de son casque, étendit sa main nue sur le crucifix, et jura sur sa foi de baptême, sa vie, son ame et son honneur, qu'il croyait avoir bonne et juste querelle, ajoutant, par serment encore, qu'il n'avait, ni sur son cheval, ni en ses armes, herbes, charmes, paroles, prières, conjurations, pactes ou incantations dont il veuille se servir. Puis, ayant fait le signe de la croix, il alla s'agenouiller à la tête du cercueil, afin d'y faire sa prière.

Le comte de Barcelonne mit pied à terre à son tour, s'avança vers l'autel, comme avait fait son adversaire, prononça les mêmes sermens, et, après avoir aussi fait le signe de la croix, il alla s'agenouiller à l'autre bout du cercueil. En ce moment le *Libera* se fit entendre, chanté par des voix invisibles qui semblaient un appel des anges, et les assistans, s'agenouillant chacun à sa place, répétèrent tout bas les prières des agonisans : il n'y eut que le bourreau qui resta debout, comme si sa voix n'avait pas le droit de se mêler à la voix des hommes, et n'avait pas de chance d'arriver aux pieds de Dieu.

A la dernière note du *Libera*, les trompettes sonnèrent de nouveau, les assistans reprirent leurs places, et les deux chevaliers, se relevant, puis retournant à leurs chevaux, se remirent en selle, et semblèrent un instant deux statues équestres, tant ils restèrent immobiles, leurs lances en arrêt et leurs boucliers leur couvrant toute la poitrine. Enfin, les fanfares cessè-

rent; alors l'empereur, se levant, étendit son sceptre, et dit d'une voix forte : LAISSEZ ALLER.

Les deux adversaires s'élancèrent l'un contre l'autre avec un même courage, mais avec une fortune bien différente : à peine Gunthram de Falkembourg, porté sur son lourd cheval, parcourut-il le tiers de la carrière, tandis que, franchissant en trois élans un espace double, le comte de Barcelonne fut sur lui; il y eut un instant pendant lequel on ne vit rien qu'un choc effroyable, des tronçons de lance, des milliers d'étincelles, une confusion d'hommes et de chevaux; mais, presque au même moment, le destrier de Gunthram se releva sans cavalier, tandis que le cadavre de son maître, percé de part en part par la lance de son ennemi, restait gisant sur la poussière teinte de sang. Le comte de Barcelonne courut aussitôt au cheval de son adversaire, le saisit par les rênes et le força de toucher, en reculant, les barrières du camp avec sa croupe, ce qui était signe que son maître, se relevât-il, était vaincu. Mais la précaution était inutile : Gunthram de Falkembourg ne devait plus se relever qu'à la voix de Dieu!

Il y eut un grand cri de joie dans toute cette multitude, car les vœux les plus ardens étaient pour le jeune et beau chevalier. L'empereur se leva debout en criant : « Bien frappé! » Douce agita son écharpe, l'impératrice tomba à genoux.

Alors le bourreau descendit lentement de son estrade, dénoua le casque de Gunthram, qu'il jeta par le camp, traîna jusques auprès de la bière le cadavre par les cheveux, et, retournant vers l'extrémité de la lice, remonta sur son bûcher.

Aussitôt le comte de Barcelonne alla de nouveau saluer l'empereur, l'impératrice et la marquise de Provence; puis, étant revenu à sa place :

« Sauf votre plaisir, sire empereur, dit-il d'une voix forte, veuillez ordonner que Walther de Than soit introduit à son tour. Et il sortit de la lice.

— Que Walther de Than soit introduit! » dit l'empereur.

La barrière s'ouvrit une seconde fois, et Walther de Than fut introduit; mais lorsqu'il vit Gunthram couché près de la bière, qu'il apprit qu'un seul coup avait suffi pour le porter à terre et le mettre à mort, au lieu de s'avancer vers l'autel pour faire le serment, il alla droit à l'empereur, et là, descendant de cheval et s'agenouillant devant lui :

« Sire empereur, lui dit-il, ç'a été peine inutile à vous d'ordonner que je fusse introduit; car, pour rien au monde, je ne combattrai pour la cause que j'avais embrassée, et qui est une cause fausse et mauvaise, ainsi que Dieu l'a bien prouvé par son jugement. Qu'il vous plaise donc que je me mette à votre merci, à celle de madame l'impératrice, et à celle du chevalier inconnu, qui doit être un noble chevalier. Je le dis devant toute la cour, car ce que nous avons dit de madame l'impératrice est faux de toute fausseté, et nous l'avons dit, poussés que nous étions par les dons et promesses du prince Henry votre fils, qui craignait que vous ne le privassiez de son héritage en faveur de l'enfant que madame l'impératrice portait dans son sein; et encore une fois, monseigneur, en faveur de mon aveu, je vous demande grâce et merci.

— Vous n'aurez d'autre merci, répondit l'empereur, que celle que voudra bien vous accorder l'impératrice; allez donc la lui demander, car d'elle seule maintenant dépend votre vie et votre honneur. »

Walther de Than se releva, traversa la lice au milieu des murmures et des huées de la multitude, et alla s'agenouiller en face de l'impératrice, qui, tenant tendrement son fils dans ses bras, semblait une Madone caressant l'enfant Jésus.

« Madame, lui dit-il, je viens à vous par ordre de l'empereur, pour que vous

ayez merci de moi, car je vous ai faussement et déloyalement accusée : ordonnez donc de moi tout ce qui vous plaira.

— Allez ! dit l'impératrice, allez-vous-en sain et sauf; je ne prendrai ni ferai prendre vengeance de vous, car Dieu saura bien la prendre à son plaisir et à sa justice. Allez donc, et que je ne vous revoie jamais. »

Le chevalier se releva et sortit; et jamais, depuis ce jour, on ne le revit en Allemagne.

Alors l'empereur ordonna que la porte fût rouverte pour le vainqueur, et comme il vit que celui-ci, après être entré, cherchait avec étonnement son adversaire :

« Seigneur chevalier, lui dit-il, Walther de Than ne veut pas vous combattre; il est venu à moi, demandant merci, et je l'ai renvoyé à l'impératrice, qui la lui a accordée, toute joyeuse qu'elle est de l'honneur que Dieu et vous lui avez accordé.

— Puisqu'il en est ainsi, dit le comte de Barcelonne, tout est bien, et je n'en demande pas davantage. »

Alors l'empereur descendit de son trône, et, prenant le cheval du vainqueur par le frein, il le conduisit en face de l'impératrice.

« Madame, lui dit-il, voici le chevalier qui vous a si vaillamment défendue; il va vous donner une main et moi l'autre, et nous vous conduirons à mon trône, où nous resterons en vue de tous, jusqu'à ce que justice soit faite du cadavre de Gunthram de Falkembourg; puis vous emmènerez à votre palais le noble chevalier, et vous lui ferez tout l'honneur que vous pourrez, afin qu'il reste le plus long-temps possible auprès de nous. »

Alors l'impératrice descendit de son échafaud, et voulut s'agenouiller devant l'empereur; mais lui la releva aussitôt, et l'embrassant, comme preuve qu'il lui rendait tout son amour, il la prit par une main, et le comte de Barcelonne par l'autre; puis il la ramena vers le trône, où elle s'assit à sa droite, tandis que le vainqueur s'asseyait à sa gauche.

Lorsqu'ils furent assis, le bourreau descendit une seconde fois dans la lice, et, s'avançant vers le cadavre de Gunthram, il coupa avec un couteau toutes les attaches de son armure, qu'il lui arracha pièce par pièce, et qu'il jeta çà et là par le camp en disant, à mesure qu'il les jetait : « Ceci est le casque d'un lâche; — ceci est la cuirasse d'un lâche, — ceci est le bouclier d'un lâche. » Enfin, lorsqu'il l'eut mis tout-à-fait nu, les deux valets du bourreau firent entrer un cheval traînant une claie, puis le cadavre fut attaché sur cette claie et traîné par les rues de Cologne jusqu'au gibet public, où il fut pendu par les pieds, et où chacun put voir l'affreuse blessure par laquelle son ame maudite s'était envolée.

Et chacun dit que c'était bien véritablement le jugement de Dieu; car nul ne pouvait comprendre comment un si jeune et si gentil damoiseau avait pu mettre à mort un si terrible chevalier.

CONCLUSION.

L'empereur et l'impératrice emmenèrent le chevalier à leur palais; là ils lui firent grande fête et grand honneur, le retenant à dîner, et disant qu'ils ne voulaient plus qu'il les quittât : mais, le soir, il sortit du palais sans que personne le vît, et, rentrant à son hôtel, il fit donner l'avoine à son cheval, puis, ayant ordonné à son écuyer de s'appareiller, il partit en grand mystère, et chemina toute la nuit pour retourner en sa terre de Barcelonne, qu'il avait quittée avec plus de chevalerie que de prudence, et dont il n'avait reçu aucune nouvelle depuis deux mois.

Mais quand vint le lendemain, et que l'empereur vit que le chevalier ne revenait pas au palais, il envoya un chevalier à son hôtel, pour lui faire dire qu'il l'attendait; mais on répondit au messager que le che-

valier était parti dans la nuit, et qu'à cette heure il devait être au moins à douze ou quinze lieues de Cologne. Alors le messager retourna devers l'empereur, et lui dit : « Seigneur, le chevalier qui a combattu pour madame l'impératrice est parti cette nuit, et l'on ne sait point où il est allé. »

A cette nouvelle inattendue, Henry se tourna vers l'impératrice, et d'une voix altérée par la colère :

« Madame, lui dit-il, vous avez entendu ce que me rapporte cet homme; c'est-à-dire que votre chevalier a quitté Cologne cette nuit sans prendre congé de nous, ce qui me déplaît fort.

—Oh ! monseigneur ! répondit l'impératrice, vous serez bien autrement courroucé encore lorsque vous saurez quel était ce chevalier; car vous ne le savez pas, je présume ?

—Non, reprit l'empereur; il ne m'a rien dit, si ce n'est qu'il était un comte d'Espagne.

— Seigneur, dit l'impératrice, ce chevalier que vous avez vu, et qui s'est battu pour moi, est le gentil comte de Barcelonne, dont la renommée est déjà si grande, que l'on ne saurait dire laquelle l'emporte de sa réputation ou de sa noblesse.

—Comment ! s'écria l'empereur, il serait vrai que ce chevalier fût le seigneur Raymond Bérenger! Alors, Dieu me soit en aide, madame; car la couronne de l'Empire n'a jamais reçu un si grand honneur que celui qu'elle vient de recevoir aujourd'hui! mais, merci Dieu! il me le fait bien payer par la honte dont me couvre un aussi prompt départ; c'est pourquoi je vous dis, madame, que jamais vous ne rentrerez dans ma grâce ni dans mon amour que vous ne l'ayez cherché, jusqu'à ce que vous le trouviez et ameniez avec vous. Appareillez-vous donc le plus vite que vous pourrez, et que je ne vous revoie pas, ou que je vous revoie avec lui.

— Il sera fait ainsi que vous désirez, monseigneur, » répondit l'impératrice en se retirant.

Alors, comme elle avait vu que le gentil comte de Barcelonne n'avait point été insensible à la beauté de la marquise Douce de Provence, elle emmena celle-ci avec elle, pensant qu'elle serait la chaîne qui lierait le plus sûrement le fugitif, et s'étant fait accompagner comme il convient à une reine, de cent chevaliers, de cent dames et de cent damoiselles, elle chevaucha tant par jour et par nuit, qu'elle arriva, deux mois après son départ, dans la noble cité de Barcelonne. Qui fut fort étonné lorsqu'il apprit que madame l'impératrice d'Allemagne était arrivée dans sa ville? Ce fut le comte, je vous assure; et aussitôt qu'il eut certitude que cette nouvelle était vraie, il monta à cheval et se rendit à l'hôtel où l'impératrice était descendue: là il n'eut plus de doute; car à peine l'eut-il aperçue, qu'il reconnut parfaitement celle pour laquelle il avait combattu : tous deux eurent grande joie de se revoir, et après qu'il se fut agenouillé devant elle et lui eut baisé la main, le comte lui demanda courtoisement par quelle aventure elle était venue en sa terre.

« Seigneur comte, lui répondit Praxède, tant que je vivrai, il m'est défendu de retourner vers l'empereur, mon époux, que je ne vous ramène, car c'est votre seule vue dont il a été trop tôt privé qui peut me rendre son amour et sa grâce; attendu que, lorsqu'il a su que vous étiez le gentil comte de Barcelonne qui lui aviez fait cet honneur, de venir d'un si lointain pays pour me défendre, et que vous étiez parti le même soir, il a dit qu'il n'aurait pas un instant de fête jusqu'au jour où il vous aurait remercié du grand honneur que vous aviez fait à la couronne de l'empire. Voilà pourquoi, monseigneur, je viens à vous, non plus comme impératrice d'Allemagne, mais comme votre servante, pour vous supplier humblement de m'accompagner devant l'empereur si vous voulez que je sois appelée encore impératrice.

— Madame, répondit le comte, c'est à

vous de commander, et à moi d'obéir; je suis prêt à vous suivre partout où vous me voudrez conduire; faites de moi comme d'un vaincu et d'un prisonnier. »

A ces mots, le comte mit un genou en terre en lui présentant ses mains comme pour les enchaîner; ce que voyant l'impératrice, elle détacha une magnifique chaîne d'or qui faisait huit fois le tour de son cou, et, en attachant un bout au poignet du comte de Barcelonne, elle remit l'autre aux mains de la marquise de Provence. Alors, en se voyant au pouvoir d'un si gentil gardien, le comte Raymond jura qu'il ne romprait ni détacherait une si douce chaîne que du consentement de la marquise, qui lui donna aussitôt congé d'aller tout préparer pour son départ.

Trois jours après, l'impératrice d'Allemagne repartit pour Cologne, accompagnée de ses cent chevaliers, de ses cent dames et de ses cent damoiselles, emmenant le seigneur comte enchaîné par une chaîne d'or que tenait la jolie fille d'honneur; et ils traversèrent ainsi le Roussillon, le Languedoc, le Dauphiné, la Suisse et le Luxembourg, le seigneur comte, ainsi qu'il l'avait juré, ne dénouant sa chaîne qu'avec le congé de son gardien.

A cinq lieues en avant de Cologne, le cortége rencontra l'empereur, qui, ayant appris l'arrivée du seigneur comte, venait au-devant de lui. En apercevant le brave chevalier qui avait sauvé l'honneur de sa femme bien aimée, Henry mit pied à terre; ce que voyant Raymond Bérenger, il se hâta d'en faire autant, et, toujours conduit par la marquise de Provence, il s'avança vers l'empereur, qui l'embrassa tendrement, lui demandant quel don il pouvait lui accorder pour le remercier du grand et honorable service qu'il lui avait rendu.

« Seigneur, répondit le comte, je demande qu'il vous plaise ordonner qu'ainsi que je ne pouvais rompre ni délier ma chaîne sans le congé de la marquise, elle ne puisse plus dès aujourd'hui la rompre ni délier sans le mien; et par ainsi, monseigneur, nous serons enchaînés à toujours, et, s'il plaît à Dieu, non seulement dans ce monde-ci, mais encore dans l'autre. »

Douce de Provence rougit et voulut se défendre; mais elle relevait de l'empereur, et à tout ce qu'il lui plaisait ordonner il lui fallait obéir.

Or l'empereur ordonna que le mariage serait fait dans les huit jours, et Douce de Provence était une vassale si fidèle, qu'elle ne songea pas même à demander une heure de retard.

Ce fut ainsi que Raymond Bérenger III, déjà comte de Barcelonne, devint marquis de la terre de Provence.

ALEXANDRE DUMAS.

Poésie.

La poésie, hélas! n'est rien par elle-même,
Tant que d'un cœur touché de sa grâce suprême
Elle n'éveille point le sympathique amour;
C'est Galathée ouvrant ses yeux de marbre au jour :
Pour qu'elle vive, il faut qu'on l'aime!

ÉMILE DESCHAMPS.



ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE.

La Vendetta (1), opéra en trois actes, par MM. Léon *** et Adolphe ***, musique de M. Henri de Ruolz (2), ballet de M. Mazilier, décors de MM. Philastre et Cambon.

La scène se passe en 1796, *dans les montagnes de la Corse, non loin de Porto-Vecchio* (3).

Au premier acte, à droite, est une chaumière; en face, un hangar; dans le fond, des rochers, un torrent, et une Madone. Ce jour est l'anniversaire de la délivrance de la Corse, qui, il y a mille ans, était sous la domination du maure Abdalla. De jeunes montagnardes viennent puiser de l'eau dans le torrent et danser la Mauresca : « Silence ! leur dit Paolo sortant de la chaumière, sous ce toit repose un blessé.—Giulio (4) ! ton père ? — Non, il est à la chasse depuis trois jours. — Qui donc ? — C'est mon secret. » Respectant sa mauvaise humeur et l'attribuant à sa jalousie contre Flora sa fiancée, qui est un peu coquette, les montagnardes s'éloignent. Paolo va s'asseoir rêveur sur une roche. Un jeune homme, Silvio (5), le bras en écharpe, s'avance appuyé sur Flora. « Je vous remercie, lui dit-il, vous m'avez accueilli, inconnu, poursuivi, sanglant... et, sous le ciel où je vais porter mes pas, j'emporterai le doux souvenir de celle à qui je dois la vie.— Nous n'avons fait que suivre les lois de l'hospitalité, répond Flora : chez nous la vendetta punit les traîtres.—Oui, les traîtres... et les ingrats ! » s'écrie Paolo, qui les épiait et s'est placé brusquement entre eux; puis, ne pouvant contenir sa fureur, il rentre dans la chaumière.

Flora explique la conduite de Paolo : il est jaloux, mais elle l'aime et veut le guérir par la jalousie (remède homéopathique que je ne vous conseille pas, mesdemoiselles, d'employer jamais). Flora raconte qu'elle est orpheline; que le père de son fiancé l'a sauvée d'un incendie comme elle était encore au berceau. Silvio est ému : sa sœur Teresa (1) a péri dans un incendie; c'est pour venger sa mort qu'il vient de tuer un Matteo et qu'il est poursuivi par les lois. « Sans doute, dit-il à Flora : vous avez entendu parler de la haine qui, depuis quarante ans, arma les Matteo (2) contre les Spalazzi (3) ? — Matteo, se dit Flora, où donc, dans mon enfance, ai-je entendu ce nom qui me glace d'effroi? — Teresa, ma sœur, continue Silvio, m'avait été confiée par notre mère mourante : un soir, je rentre, et trouve mes serviteurs expirans, les flammes dévoraient les restes d'un berceau, et du sein de cette scène d'horreur une voix prononça : Il est encore des Matteo !... » On entend un coup de fusil ! C'est Giulio qui revient avec les chasseurs. Flora fait rentrer Silvio pour le soustraire à leurs regards. Dès qu'ils se sont éloignés, Paolo vient informer son père qu'en son absence un proscrit, blessé par Gamba (4), le lieutenant des voltigeurs corses, est venu demander asile. « Quel est son crime ?— Je n'ai connu que son danger.— C'est bien ! » Paolo amène Silvio. Celui-ci avoue au vieillard qu'il fuit l'échafaud pour une vendetta. « Donne-moi la main, lui dit Giu-

(1) Prononcez *Venne-detta*.
(2) Prononcez *Rouolz*.
(3) Prononcez *Porto-Vet-kio*.
(4) Prononcez *Dgiou-lio*.
(5) Prononcez *Sil-vio*.

(1) Dites *Téré-za*.
(2) *Matté-o*.
(3) Dites *Spalat-si*.
(4) Dites *Gâmme-ba*.

lio, je suis aussi proscrit pour une vendetta. Viens-tu te couvrir du manteau du brigand, ou comme moi cacher ton nom et ton rang dans une pauvre chaumière ? — Je vais rejoindre le vainqueur de Lodi, dont l'amitié m'offre un asile sous son drapeau ; une barque m'attend ; mes amis ont dû se réunir pour protéger ma fuite.—Où ? — Près du Figuier-Noir. — Les miens vont s'y rendre ; mon fils t'y conduira pour te sauver ou partager ton sort, et c'est à moi d'assurer ensuite ton chemin jusqu'au port. Mais afin que je puisse me faire reconnaître des tiens, que leur dirai-je ?—Crespo, mon valet, les guide ; tu leur diras que Spalazzi, sauvé par ton courage..... » Au nom de Spalazzi, Giulio recule d'horreur : « Malheureux ! s'écrie-t-il, ce sang que tu viens de répandre, ce sang que les lois veulent venger... c'est celui de mon frère : je suis un Matteo.— Un Matteo ! l'assassin de mon père ! » s'écrie à son tour Spalazzi. Et tous deux, pleins de rage, invoquant chacun les mânes de leurs parens, vont leur offrir de nouvelles victimes ; déjà Matteo montre à son ennemi la crosse de sa carabine où sont tracés les noms des Spalazzi qu'il a immolés : « Une place est vide, dit-il, elle t'appartient.—Lâche ! répond Spalazzi, frappe donc ton hôte blessé et sans défense ! — Mon hôte ! s'écrie Matteo, jamais !... Je te sauverai ; mais quand tu seras guéri de ta blessure, reviens au Figuier-Noir.—Au Figuier-Noir ! j'y reviendrai, » répond Spalazzi ; et Matteo et son fils s'éloignent pour assurer la fuite de leur hôte.

Au deuxième acte, Spalazzi est resté seul avec Flora. Plus il la regarde, plus il croit reconnaître en elle les yeux et la voix de sa mère. Il interroge la jeune fille : quinze ans se sont écoulés depuis l'incendie...Plus de doute, il a retrouvé sa sœur, sa petite Teresa ! En ce moment, Paolo vient le prévenir que le lieutenant Gamba arrive avec ses voltigeurs, et cache Spalazzi dans un antre dont il ferme l'entrée ; mais sa haine contre l'ennemi de sa famille s'augmente par la jalousie ; car il a aperçu entre Flora et lui des signes d'intelligence : sa fiancée lui est infidèle ! Gamba, guidé par les traces du sang de Spalazzi, vient offrir une récompense à celui qui livrera le meurtrier. Flora met tant d'esprit et d'adresse dans ses réponses, que Gamba et ses voltigeurs allaient s'éloigner pour courir après leur proie, lorsque des montagnards, poursuivis par d'autres montagnards déguisés en Sarrasins, arrivent simulant un combat en l'honneur de l'anniversaire de leur délivrance. Les voltigeurs ne peuvent résister au plaisir de prendre part à cette fête guerrière. Un vieux pâtre s'avance : il rappelle au peuple son esclavage, puis sa victoire due à la vaillance de Hugo Colonna, qui leur a rendu leur Dieu, leur liberté. Au moment où les danses cessent, trois heures sonnent... c'est l'heure du départ de Spalazzi. Les montagnards se sont éloignés ; mais les voltigeurs sont encore là. Pour se débarrasser de Gamba, Flora l'emmène, ainsi que ses soldats, boire, en l'honneur de la fête, du vin de Capo-Corso. Alors la jalousie du pauvre Paolo ne voit dans les ruses de Flora que de l'amour pour Spalazzi, et se hâte de le faire partir ; mais, de son côté, Spalazzi ne veut pas s'éloigner de sa sœur, peut-être pour toujours, sans lui dire les liens sacrés qui les unissent : « Flora ! s'écrie-t-il dans sa douleur, Flora, je ne puis partir sans te voir ! » A ces paroles imprudentes, vous comprenez ce que devient la jalousie d'un Corse ! Il veut entraîner Spalazzi, qui refuse de le suivre et appelle encore Flora : alors Paolo ne se connaît plus ; et, oubliant les lois de l'hospitalité, dans sa rage, il s'écrie : « A moi, soldats ! » Les voltigeurs accourent, s'emparent du meurtrier, et Gamba jette à Paolo la bourse promise au dénonciateur. La jeune fille se désespère. « C'est ton amour qui l'a perdu, » lui dit le farouche Paolo ; mais Flora prend Dieu à témoin qu'elle n'aime que son fiancé ; le remords entre dans l'ame du jaloux, et à la pensée de son crime, en voyant les voltigeurs em-

mener leur prisonnier, il tombe évanoui de honte et de douleur.

Au troisième acte, nous sommes dans la chaumière de Matteo. Au fond, une porte ouvre en dedans. Une femme rapporte la bourse laissée à terre, et la jette avec horreur aux pieds de Paolo, étendu sur un lit de nattes. De jeunes montagnardes le regardent avec intérêt. « Ah ! disent-elles, si malgré son repentir, il ne doit plus vivre qu'infâme, laissons-le mourir. » Dans son désespoir, Flora demande à vivre et à souffrir la honte avec lui ; mais s'il meurt, elle veut aussi mourir. Les montagnardes se retirent en voyant Paolo revenir à la vie. Sa tête est troublée. « Je n'ai pas trahi nos lois hospitalières, s'écrie-t-il, je ne suis point un traître... je suis encore digne de toi, Flora. Tu pleures !... Mais cet or, reprend-il en apercevant la bourse, cet or !... Oh ! maintenant j'ai toute ma raison : on entraîne à la mort l'hôte que Dieu m'avait confié... Il n'y a plus pour moi que misère, déshonneur. Où fuir !... » Il va franchir la porte malgré Flora... Matteo se présente sur le seuil. « Tout est préparé pour sauver le proscrit confié à ta foi ; qui t'arrête ? » dit-il. Paolo baisse la tête ; Flora pleure. En ce moment, Crespo et les amis de Spalazzi accourent, criant : « Trahison ! » Ils expliquent tout à la honte du malheureux Paolo, et, par un sentier détourné, à travers les montagnes, ils vont rejoindre Spalazzi dans la plaine, le sauver ou mourir. Mais auparavant, il faut qu'un avis fasse connaître à tous un infâme ; ils écrivent sur la muraille, avec de la craie : *Maison d'un traître*, et s'éloignent en menaçant Paolo de la vendetta.

Le coupable Paolo est resté les yeux attachés sur la terre. Matteo renvoie Flora ; puis, après avoir considéré quelque temps son fils en silence, il lui fait signe d'approcher. « Te souviens-tu, dit le vieillard, d'un traître qui l'an dernier fut condamné devant toi ? — Je m'en souviens. — Te souviens-tu du châtiment ? — Son toit, qui avait refusé l'asile, fut brûlé, son champ fut semé de sel. — Et lui ? — Pendant que sa victime périssait sous le glaive des lois, lui tombait sous le plomb des siens. — Tu m'as compris ? Fais ta prière. — Frappez, mon père ; mais souffrez qu'en vos bras... — Ah ! ne m'approche pas !... Tu n'as plus de père... à genoux devant ton bourreau ! » Flora, au désespoir, vient s'accuser d'avoir excité la jalousie de Paolo contre le proscrit : c'est elle qui est coupable ; elle demande grâce, elle prie. « Fille des Spalazzi, dont j'épargnai la vie, lui crie l'inflexible Matteo, toi qui as vendu ton frère et qui as perdu mon fils, va-t'en !... Comme les tiens, je te maudis ! » On entend revenir les amis de Spalazzi. « Attendras-tu, dit le vieillard à son fils, qu'une honteuse sentence vienne souiller le nom de tes aïeux ? » Paolo se met à genoux. « Recommande ton ame à Dieu. » Il arme sa carabine, met son fils en joue, Flora pousse un cri d'horreur... Spalazzi de son corps a couvert Paolo, et Matteo est désarmé par les montagnards.

A cette vue, le vieux Corse sent des larmes inonder son visage : après quarante ans de vendetta, la haine entre les Spalazzi et les Matteo est enfin éteinte. Pour racheter sa faute, Paolo suivra Spalazzi dans les combats, et, au retour, il obtiendra le pardon de son père et la main de sa fiancée. « Songes-y, lui dit le vieillard, pour effacer le nom de traître, songes-y, la gloire ou la mort ! » Et tous, excepté Flora, répètent : « La gloire ou la mort ! »

Telles sont encore de nos jours, mesdemoiselles, les mœurs de la Corse, d'un pays français et qui se dit chrétien. Mme la comtesse de Bradi, dont le mari est Corse, a perdu cinq ou six cousins par la vendetta, et la famille Pozzo di Borgo pleure encore la mort récente d'un des siens.

Mme J. J. Fouqueau de Pussy.

Économie Domestique.

—

MANIÈRE DE CONSERVER LE PERSIL.

Faites acheter du persil, ou faites-le cueillir dans votre jardin après un beau soleil. Détachez les tiges des feuilles, et afin de les garantir de la poussière, laissez sécher entre deux linges ces tiges et ces feuilles.

Lorsque tout est bien sec, avec les tiges formez de petites bottes, mettez-les dans des sacs de papier ou dans des boîtes de fer-blanc comme celles qui vous servent à renfermer vos feuilles de laurier et vos épices.

Frottez entre vos deux mains les feuilles pour les réduire en poudre, et introduisez cette poudre dans une bouteille que vous bouchez.

Les bottes se mettent dans les ragoûts où le persil ne doit pas rester, et les feuilles se soupoudrent sur les ragoûts quelques momens avant qu'on les retire du feu.

Correspondance.

—

Si jamais tu t'es trouvée au milieu d'une de nos sombres forêts, au pied de ces arbres séculaires qu'ont respectés le feu du ciel et le fer des hommes; si tu t'es oubliée à regarder couler un de ces grands fleuves qui incessamment meurent et renaissent après avoir embelli, utilisé leurs rives; si, du haut d'un mont escarpé, tu as admiré au-dessus de ta tête le ciel où se promènent les astres guidés par le soleil, ce roi des étoiles; si tu as dans nos plaines cueilli les plus simples fleurs, et si, au bord de la mer, tu as vu son immensité, entendu son imposante voix... sans doute, tu t'es mise à genoux, et tu as murmuré du fond de ton cœur : Mon Dieu, que vous êtes grand ! et que l'homme est petit devant vous ! Eh bien, ma chère, si tu pouvais admirer les merveilles de notre Paris, tu te dirais bien encore que Dieu est grand; mais l'homme, sa créature, ne te paraîtrait pas si petit. Car enfin c'est l'homme qui édifie ces monumens pour éterniser la gloire de son pays; qui creuse les rochers où glissent les wagons emportés par la vapeur; qui, du plus profond de la terre, fait monter ces eaux jaillissantes; c'est l'homme qui élève ces statues à l'image de Dieu et des saints; qui dans ses tableaux représente les beautés de la nature et les hommes célèbres de son histoire : par la puissance de la musique, il calme les douleurs et exalte le courage; son intelligence lui fait comprendre le mécanisme de l'univers; il parcourt les cieux et les mers; il dompte les élémens, et il est le roi de la création : les animaux lui obéissent... témoin Van-Amburgh, qui joue avec ses lions et ses tigres comme tu joues avec ton chien et ton chat. Oui, l'homme est une noble et intelligente créature, me disais-je en rentrant d'une longue promenade à travers les embellissemens de Paris. Que ne puis-je t'avoir à côté de moi !.. que ne puis-je te faire partager mes plaisirs !... En attendant, je veux te faire partager mes travaux; et comme je t'ai accoutumée à mes brusques transitions, je vais, après t'avoir parlé de ce qu'il y a de plus saint et de plus grand, Dieu, la nature... je vais... te parler tapisserie.

Le n° 1 de la planche X te représente un dessin de roses sur un fond de damas; ce dessin, à la fois riche et gracieux, peut être exécuté pour chaises, fauteuils-pompadour, canapés, coussins de pieds, tapis et tabourets.

Les deux n°s 2 t'indiquent les couleurs employées dans cette tapisserie. Je l'ai vue exécutée : le fond couleur bois foncé et les feuilles bois clair; c'était même plus joli.

Le n° 3 est un dessin pour manchettes de mousseline. Ces manchettes se placent sous les manches, et rabattent par-dessus :

elles s'attachent avec des boutons et des brides.

Les nos 4 et 5 sont des entre-deux pour chemisettes et pour nos manchettes de tous les jours.

Le no 6 est un tour de tête qui se met sous un chapeau et se garde dans l'appartement. Tu achètes de la canetille noire 28 pouces; tu en coupes un morceau de 10 pouces. Tu achètes une aune et demie de ruban de velours noir ou de ruban de gros-de-Naples gros bleu. Tailles-en huit morceaux, deux longs de 4 pouces, deux de 4 pouces 6 lignes, deux de 5 pouces, et encore deux de 5 pouces. Ces six premiers morceaux, tu les plies en deux et formes deux plis qui se regardent : cela fait l'envers. Tu as employé 37 pouces de ruban, il t'en reste 29. Tu prends le morceau de canetille long de 10 pouces, tu le couvres en tournant le velours en biais. Tu prends le morceau long de 18 pouces, tu le couvres de même, mais sur la largeur du front seulement. Replie les deux extrémités de cette canetille; à 2 pouces de ces extrémités, couds les deux morceaux de ruban longs de 5 pouces; 1 pouce plus haut, couds les boucles de 5 pouces; 1 pouce plus haut, celles de 4 pouces 6 lignes; 1 pouce plus haut, celles de 4 pouces. S'il te reste du velours, tu en feras deux agrafes pour couvrir les plis de ces deux dernières boucles. A présent, afin d'ôter la monotonie de cette coiffure, raccourcis un des rubans qui flottent au bas de ces coques, celui du côté droit, car je présume que quand tu penches ta tête, c'est du côté gauche. Je te préviens que cette coiffure est beaucoup plus gracieuse que le modèle.

Après avoir pensé à nous, il faut finir par penser aux autres. C'est même par nous ordinairement que nous finissons; mais nous ne sommes pas toujours assez heureuses pour trouver à faire quelque chose qui puisse être utile et agréable à messieurs nos pères et à messieurs nos frères. Cependant, voyant l'autre jour la foule arrêtée devant le magasin du *Symbole de la Paix*, je me suis arrêtée à mon tour, et j'ai vu, parmi les nombreux tricots, un bonnet d'homme : c'était une bonne fortune; le tricot est tellement à la mode qu'on ne peut plus faire autre chose; c'est si commode le soir au coin du feu! Je suis donc bien vite entrée dans ce magasin, où l'on m'a appris à faire ce bonnet, et je vais essayer de te l'apprendre à mon tour. Il n'avait pas de nom : je lui ai donné celui de *Mazaniello*.

TRICOT EN POINTS-DE-DIAMANS.

Bonnet Mazaniello.

Choisis quatre aiguilles courtes en bois, sans boules, et de 9 lignes de circonférence.

Deux aiguilles longues en bois aussi de 9 lignes de circonférence.

Achète une once et demie de laine rouge et de laine noire. Cette laine s'appelle laine de Berlin. Elle est simple : double-la; prends ta laine noire, monte 80 mailles avec tes longues aiguilles.

FORME DU BONNET.

1er *rang.*

1er tour. Tu le tricotes à l'envers et comme si tu tricotais une jarretière.

2e tour. Tu le tricotes à l'endroit. Prends la première maille, ne la tricote pas; prends ensemble les deux mailles qui suivent, tricote-les; prends encore ensemble les deux mailles qui suivent, tricote-les, et ainsi de suite jusqu'à la fin de l'aiguille.

3e tour. Tu le tricotes à l'envers. Prends la première maille, ne la tricote pas; tricote la maille qui suit; avec ton aiguille de droite; lève une espèce de bride qui tient l'une à l'autre les mailles du tour précédent; tricote cette bride; tricote la maille qui suit; avec ton aiguille de droite, lève la bride qui tient l'une à l'autre les mailles du tour précédent; tricote-la : ainsi de suite jusqu'à la fin de l'aiguille.

4e tour. Tricote-le à l'endroit.

Ces quatre tours forment le rang de diamans.

2e rang.

Prends ta laine rouge :

1er tour. Tu le tricotes à l'envers et fais les 2e, 3e et 4e tours comme les précédens; tu fais ainsi trente rangs de diamans, quinze noirs et quinze rouges; et tu fermes ton tricot comme si tu fermais une jarretière.

BORD DU BONNET.

Tourne à l'envers la forme du bonnet; avec une seule grande aiguille, lève, à un des côtés de la forme, soixante mailles; deux par chaque rang de diamans.

1er rang.

Prends ta laine rouge.

1er tour. Tricote-le à l'envers, et fais les 2e, 3e et 4e tours comme les précédens; tricote ainsi 7 rangs rouges et 6 rangs noirs; tu fermes alors ce bord comme si tu fermais une jarretière, en ayant soin de laisser ton point un peu lâche; puis, avec une aiguille à coudre enfilée d'un brin de laine rouge, tu réunis ce bord en le cousant à l'envers; alors tu retournes la forme pour la réuuir en la cousant aussi à l'envers. Tu comprends que le bord doit se relever en se roulant sur lui-même, et qu'il faut alors qu'il soit tricoté à l'envers, quand la forme est tricotée à l'endroit.

FOND DU BONNET.

Prends les quatre aiguilles courtes; avec trois de ces aiguilles, lève, autour de l'autre côté de la forme deux mailles sur chaque rang de diamans; ce qui fera soixante mailles.

1er rang.

Prends ta laine rouge.

1er tour. Tricote-le de même que les autres, mais à l'envers du fond et à l'envers de la forme du bonnet.

2e tour. Tricote-le de même que les autres, mais à l'endroit du fond et à l'endroit de la forme;

3e tour. Tricote-le à l'envers du fond et à l'envers de la forme.

4e tour. Tricote-le à l'endroit du fond et à l'endroit de la forme; mais quand tu as tricoté trois mailles séparément, prends-en deux que tu tricotes ensemble, et ainsi de suite jusqu'à la fin de la dernière aiguille.

2e rang.

Prends la laine noire.

Fais absolument de même les 1er, 2e et 3e tours; mais au 4e, quand tu as tricoté deux mailles séparément, tu prends deux mailles que tu tricotes ensemble, et ainsi de suite.

3e rang.

Prends ta laine rouge.

Fais absolument de même les 1er, 2e et 3e tours; mais au 4e, quand tu as tricoté une maille, tu prends deux mailles que tu tricotes ensemble, et ainsi de suite.

4e rang.

Prends ta laine noire.

Fais absolument de même les 1er, 2e et 3e tours; mais au 4e, avec une aiguille à coudre enfilée de laine noire, tu enfiles les mailles qui te restent et tu fermes le fond du bonnet.

TRESSE.

Taille 10 brins de laine noire longs d'un tiers que tu partages en 5 brins; taille 5 brins de laine rouge; de ces trois petits écheveaux, fais une tresse, plie-la en deux, couds-la au milieu du fond, passe un des bouts de la tresse autour de l'autre bout comme si tu voulais faire un nœud, laisse retomber ces tresses et couds-les ensemble du bas.

GLAND.

Coupe des brins de laine noire et des brins de laine rouge longs de six pouces; plie-les en deux; introduis au milieu les deux bouts de la tresse; avec une aiguille à coudre enfilée de laine noire, tu formes le gland autour de la tresse et fais sur ce *gland* des ornemens avec ta laine noire.

Je te préviens que le *Mazaniello* représenté sous le nº 7 n'est pas très-exact quant à la forme et au nombre des rangs de dia-

mans; et puis, si le nom masculin que j'ai donné à ce bonnet ne t'effraie pas trop, je te conseillerai d'en tricoter un pour toi en coton blanc et bleu; car jamais nous ne pouvons garder nos bonnets de nuit sur notre tête sans des liens qui nous gênent... et le *Mazaniello* n'a pas cet inconvénient.

Le nº 8 te représente, réduit au dixième, la moitié d'un fichu en ruban. Achète trois aunes et un quart de ruban de 4 pouces de large, en gros-de-Naples écossais où uni, mais de couleur foncée, gros vert ou gros bleu, par exemple. Achète encore une demi-aune et demi-quart de ruban de même couleur de 2 pouces 6 lignes de large, pour former ta ceinture serrée devant par une boucle.

Coupe deux aunes de ce ruban, plie-les en deux pour les replier en formant une pointe de fichu, couds-la solidement; fais-toi attacher sur le dos, par ta femme de chambre, cette pointe au-dessus de ta ceinture; ramène sur ta poitrine les rubans, et pour découvrir les épaules, rentre les rubans en dessous ainsi qu'il est indiqué par des ombres. Ce fichu doit croiser sous la ceinture, et les deux bouts de rubans doivent tomber à droite et à gauche sur la robe.

Le nº 9 te représente l'épaulette quand elle n'est point encore réunie au fichu. Il te reste une aune et quart de ruban que tu coupes en deux. (D'abord fais-moi le plaisir de retourner ce nº 8 qui a été mal placé). A présent prends ce nº 8, entre sous le fichu tout ce qui est ombré, et de manière à ce que les étoiles se trouvent réunies; il te restera du ruban de trop, dont tu formeras sur l'épaule trois plis ronds indiqués au nº 9 par deux lignes, et au nº 8 par 6 lignes. De cette manière le droit fil de l'épaulette est en dehors, et le biais doit être cousu proprement au droit-fil du corps du fichu.

Place un nœud de ce même ruban dans les touffes de tes cheveux à *la Mancini*, ou du côté gauche, au bas de ta tresse, si tu as des bandeaux à *la Féronnière*, et il ne te faudra plus qu'une fraîche robe de mousseline blanche pour avoir une jolie toilette de bal ou de grand dîner.

Après avoir autant travaillé, je te demande la permission de reposer ma pauvre tête; car le plus difficile n'est pas de faire ces ouvrages, c'est d'expliquer la manière de les faire.... Causons donc toilette, je t'en prie.

On fait des petits fichus simples en gros-de-Naples (on en taille deux dans un carré); ils sont ourlés tout autour et garnis à plat d'une dentelle point-de-Paris haute d'un pouce. Ces petits fichus se plissent sur le cou comme les fichus de nos paysannes.

Pour robes, les étoffes de laine et celles de soie sont à carreaux écossais: ces robes peuvent se passer de garniture.

Pour manteaux, les flanelles sont toujours à carreaux écossais, ou bien à grosses mouches vertes sur fond gris, rouges sur fond noir. Je t'enverrai un modèle de burnouss.

Chez Susse, où avec maman j'étais allée admirer les résultats du *Daguerréotype* et assister à l'opération d'un de ces miracles de la science, j'ai remarqué un bon père et ses deux jeunes filles: la plus petite avait un pantalon de percale, garni d'une bande de percale bordée d'une petite dentelle et plissée à tuyaux d'orgue; sa robe courte, de mousseline de laine à raies de cachemire, était garnie d'un volant en biais, haut d'un demi-quart, bordé d'un passe-poil de gros-de-Naples vert; elle avait un spencer de velours vert, à pointe par devant, agrafé par derrière et garni, du haut et du bas, par une dentelle noire haute de deux pouces; sa capote de paille cousue était bordée d'un biais de velours vert, le bavolet et les rubans pareils; ses bottines étaient noires.

L'autre demoiselle était de notre âge; elle avait une robe de gros-de-Naples gris, garnie d'un bouillon haut d'un demi-quart. J'ai vu avec plaisir que cette robe était plus courte. Tant mieux! car nous usons nos

ourlets, et nous négligeons le soin de notre chaussure. Comme sa robe était décolletée, elle avait mis un fichu d'étoffe pareille à sa robe, taillé sur le n° 19 de la planche VI. Ce fichu était garni d'une dentelle de point-de-Paris. Son écharpe était de pout-de-soie noire légèrement ouatée et doublée de soie rose qui rabattait de 1 pouce tout autour de l'écharpe; sa capote était de gros-de-Naples gris, ornée d'une branche de roses posée très-bas sur la passe, et un tour de tête de ruban rose se mêlait aux touffes de ses beaux cheveux blonds.

Ne crois pas cependant que ces détails de toilette aient absorbé mon attention au point de me faire oublier le grand œuvre qui allait s'accomplir devant moi. Oh non! Ce procédé se divise en cinq opérations. La 1re consiste à polir une feuille d'argent plaquée sur une feuille de cuivre qui, réunies, ne doivent pas être plus épaisses qu'une carte; la 2e à y appliquer la couche sensible; la 3e à soumettre, dans la chambre noire, la plaque préparée, à l'action de la lumière, pour y recevoir l'image de la nature; la 4e à faire paraître cette image, qui n'est pas visible en sortant de la chambre noire; enfin la 5e a pour but d'enlever la couche sensible, qui continuerait à être modifiée par la lumière et tendrait nécessairement à détruire le dessin. Je n'entrerai pas dans les détails de ces opérations: les résultats sont un tableau grand comme une feuille de notre journal; les couleurs sont du gris et du blanc. Ainsi les monumens, les objets d'art, les statues, tout ce qui est inanimé, immobile, est reproduit avec une exactitude, une finesse de tons admirables! Avec cette utile et intéressante découverte, quand on voudra avoir le dessin d'une sculpture trop élevée pour que les yeux puissent y atteindre, au lieu de dresser un échafaudage à se casser le cou, on placera la chambre noire devant la sculpture, la glace dépolie en recevra l'image, et, trois minutes après, la lumière l'aura dessinée. Le Daguerréotye est une admirable découverte; et qui sait, si elle ne conduira pas à rendre toutes les couleurs qui sont dans la nature?... Quand je te disais que l'homme était le roi de la création... et notre place est encore assez belle; car nous sommes les filles, les sœurs et les mères des hommes!

Adieu! en attendant quelque autre merveille. J. J.

Éphéméride.

HISTOIRE RELIGIEUSE.

Le 5 octobre 1408, Agnès du Rochier, âgée de dix-huit ans, très-jolie et fille unique d'un riche marchand qui lui avait laissé beaucoup de biens, se fit recluse à la paroisse de Sainte-Opportune.

On appelait recluses des filles ou des veuves qui se faisaient bâtir une petite chambre joignant le mur de quelque église. La cérémonie de leur réclusion se faisait avec grand appareil; l'église était tapissée, l'évêque célébrait la messe pontificalement, prêchait, et allait ensuite lui-même sceller la porte de la petite chambre après l'avoir aspergée d'eau bénite. On n'y laissait qu'une petite fenêtre par où la pieuse solitaire entendait l'office divin, et recevait les choses nécessaires à la vie.

Mosaïque.

Ton corps souffre, mande le médecin; ton ame est dans la langueur, fais appeler ton ami. MÉNANDRE.

Gorgias demandait à Socrate quelle idée il avait du roi de Perse, et s'il le croyait heureux: « J'ignore, répondit Socrate, s'il est vertueux et bien élevé. »

SÉNÈQUE.

Imprimerie de Veuve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, n° 46, au Marais.



ROMANCE

Paroles de Mlle LAURE JOURDAIN — Musique de Mr F. MASINI.

Accompagnement de Guitare par J. VIMEUX.

Allegretto espressivo M. ♩ = 100.

GUITARE.

CHANT.

PIANO.

con grazia. con anima. rit.

Tout mon bien c'est ton cœur, ton â_me c'est mon

mf suivez.

a piacere.

â_me; de mes jours dou_ce trame, mon é_toi_ _le ma sœur!

mf col canto.



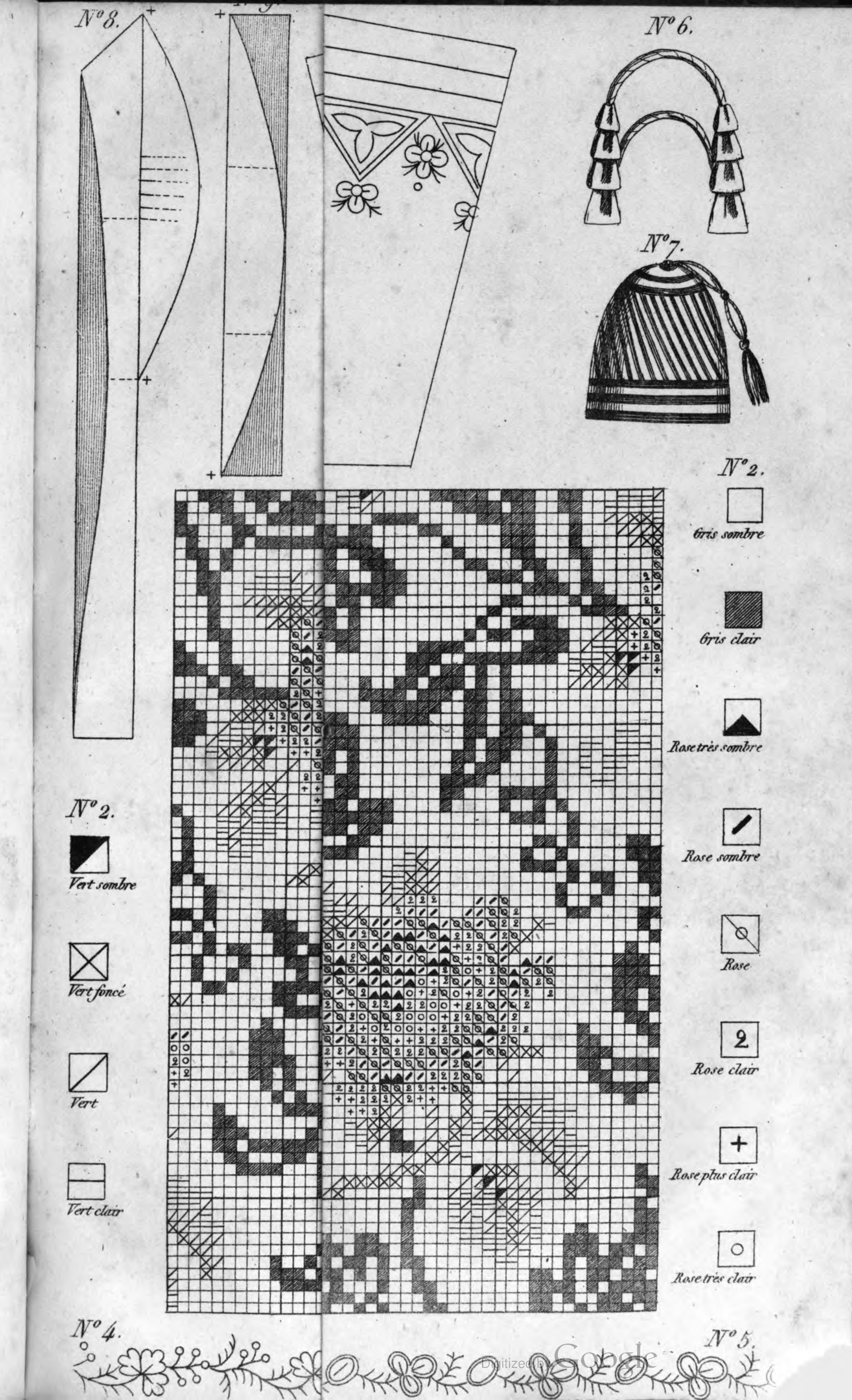
2.

Loin de toi, le printems
Serait pour moi sans charmes;
Les fleurs auraient des larmes
Pour répondre à mes chants!...
Tout mon... 𝄋

3.

Oh! garde-moi toujours
Dans ton âme une place;
Souvenir que n'efface
Jamais d'autres amours!...
Tout mon... 𝄋

Gravé sur Zinc par M.lle Damours.



Nº 8.
Nº 6.
Nº 7.
Nº 2.
Gris sombre
Gris clair
Rose très sombre
Rose sombre
Rose
Rose clair
Rose plus clair
Rose très clair
Nº 2.
Vert sombre
Vert foncé
Vert
Vert clair
Nº 4.
Nº 5.

JOURNAL

DES DEMOISELLES.

Instruction.

—

Montpellier, ce 5 août 1839.

Imaginez une spacieuse terrasse plantée d'arbres, autour de laquelle s'élève un petit temple octogone, animé par des bassins et des jets d'eau; de là vous percevez un magnifique coup d'œil: dans le lointain et en écharpe, vous distinguez les Pyrénées; à l'horizon vous voyez briller les grands étangs d'Aigues-Mortes, où s'embarqua Saint-Louis pour la Massoure; derrière vous sont les Cévennes, et à vos pieds, aux portes d'une grande cité, se groupent une multitude de jardins et de bastides; un aqueduc immense, à double rang de plein cintre; l'arc de triomphe pour la paix de 1715; l'église de Saint-Pierre avec ses deux tours; et enfin la citadelle.

Cette ville, c'est Montpellier. Sa situation, dites-moi, n'est-elle pas très-pittoresque?

L'origine de Montpellier est fort peu ancienne; elle ne remonte guère au-delà du huitième siècle. C'était un fief donné par l'évêque de Maguelonne à ses seigneurs, qui portèrent presque tous le nom de Guilhem ou Guillaume. Sa population, d'abord peu considérable, s'augmenta progressivement, et cette cité acquit une grande importance par son commerce, qui y attirait des marchands de toutes les nations. Les seigneurs prenaient le titre de comtes, et faisaient peser sur leurs sujets un despotisme si rigoureux, que l'un d'eux, Guillaume VI, célèbre par sa cruauté, fut chassé de ses états. Il en porta plainte au pape, qui, pour punir ces sujets rebelles, lança contre eux une bulle d'excommunication dans laquelle furent aussi compris *les chiens, les chats, les souris, les chevaux, les bœufs et les oiseaux*. Les habitans se moquèrent beaucoup des termes de la bulle, et ne s'amendèrent point. Dans cette conjoncture, le comte implora des secours plus efficaces, en sollicitant l'appui du comte de Barcelone. Aidé par les armes de ce prince, il rentra dans la ville après un siége opiniâtre, et mit tout à feu et à sang.

Comme aspect intérieur, Montpellier est aujourd'hui une ville assez propre, très-bien bâtie, mais dont presque toutes les rues sont étroites et tortueuses. En retour elle offre quelques monumens curieux, des points de vue remarquables, et divers établissemens dignes d'attirer l'attention du voyageur.

En premier lieu, nous citerons la promenade du Peyrou, vaste emplacement symétrique dans toutes ses parties. Elle se compose de deux étages tous deux formés

par des terrasses bordées de balustrades en pierre, ornées de bassins et de belles allées d'arbres. Le château d'eau est une spacieuse rotonde sexagonale ; ses arcades sont divisées par des massifs à colonnes corinthiennes, dont l'entablement est orné de bas-reliefs allégoriques. Cet édifice est élevé sur une esplanade, au-dessus d'un bassin où l'eau tombe en cascade ; l'arc de triomphe est à une seule arche : il fut dédié à Louis XIV après sa mort. L'esplanade de la citadelle, située à l'autre extrémité de la ville, est une promenade spacieuse et agréable, ornée d'ombrages et de réservoirs, d'où l'on jouit de fort beaux points de vue. Montpellier ne possède pas une seule belle église; en revanche, cette ville a une jolie salle de spectacle qui peut contenir deux mille spectateurs, mais qui souvent n'en renferme pas deux cents ; car les habitans sont peu amateurs des plaisirs du théâtre. N'oublions pas l'école de médecine ; elle n'offre malheureusement de remarquable que son principal amphithéâtre, orné d'un buste de Chaptal. On prétend que le docte Rabelais, professeur de *langue latiale, extracteur de quintessence et médecin*, prit ses degrés à l'Académie de Montpellier. Aussi là, comme au Mans, a-t-on gardé durant long-temps avec respect une robe qu'on disait lui avoir appartenu, et qu'on faisait endosser aux aspirans, lors de l'examen pour le doctorat.

Montpellier possède deux bibliothèques publiques : celle du Musée et celle de l'école de médecine; dans la première, il y a des livres qu'on ne laisse pas sortir; dans la seconde, il est défendu de prendre des notes, si ce n'est avec un crayon.

Entrons au Musée, et voyons si pour regarder les tableaux nous rencontrerons aussi quelques obstacles.

Voici d'abord des essais qu'on prendrait pour des peintures exécutées par les élèves de l'école de dessin : cela est lourd et dépourvu de grâce; mais à côté voyez ces paysans flamands qui jouent aux boules, d'autres qui fument, rient et boivent..... vous avez nommé Teniers.

Plus loin, examinez cette tête de jeune homme, quelle expression! quel feu! quelle vigueur!... c'est du Raphaël.

N'admirez-vous pas non plus à côté, je ne dis point seulement cette femme, mais cette mère qui porte ses deux enfans: comme tous les deux l'embarrassent et la chargent, sans qu'elle paraisse gênée, sans que le fardeau soit trop lourd. Avec quelle tendresse elle les regarde! ces yeux ont une âme, n'est-ce pas?... c'est encore du Raphaël.

Le Musée possède beaucoup d'esquisses originales dont la plupart sont de Lesueur, Lebrun et David; mais arrêtons-nous à l'une d'elles, qui est de Michel-Ange.

A cette femme qui sourit, vous êtes tenté de rendre un sourire; ce bras, qu'indiquent deux lignes seulement, est pourtant délicieusement étendu; quant à cette poitrine, elle palpite. Qu'y a-t-il donc en outre d'écrit au bas de ce papier? Ce sont des vers latins tracés par la main de ce grand artiste, qui était à la fois poète, peintre, architecte : trois royautés en sa personne! M. Fabre, ancien élève de David, a fait don de ce musée à la ville de Montpellier; aussi porte-t-il le nom de *Musée Fabre*, comme un hommage de reconnaissance.

En sortant du Musée, si nous descendons au jardin de l'École de médecine, nous admirerons ces plantes de tous les pays qui croissent là pour l'instruction de chacun. Nous y trouverons les grands végétaux des tropiques, l'humble hysope dont parle l'Écriture et le haut palmier du désert.

Mais soudain quel triste aspect a frappé nos regards?... une tombe noircie par le temps, et sur laquelle croît une herbe jeune et vivace!... Hélas! hélas!... c'est qu'en cette ville, aujourd'hui si paisible, se joua autrefois un drame lugubre qui dut émouvoir violemment ceux qui en furent les spectateurs.

Un étranger en cheveux blancs, d'une figure noble et vénérable, était arrivé à Montpellier, accompagné d'une jeune personne pâle et souffrante, sa fille.

Il l'avait arrachée à l'Angleterre, à son climat froid et brumeux, *pour la porter*, disait-il, plus près du soleil; jeune et frêle plante qu'il venait réchauffer aux doux rayons de cet astre bienfaisant. Mais, dans son pays natal, le *noir Borée lui avait déjà soufflé le froid du trépas*; sa maladie était mortelle. C'était cette cruelle et triste affection contre laquelle la science de la médecine est malheureusement tout-à-fait impuissante, et qui semble de préférence choisir ses victimes parmi les êtres que la nature s'est plue à combler de ses dons!... Et Narcisse en avait été richement dotée; elle était belle, très-belle.

Tout ce qu'on savait de son père, c'est qu'il était théologien, et qu'il avait composé des tragédies pour le théâtre. Tout ce qu'on connaissait de Narcisse, c'est qu'elle était jeune, souffrante, et qu'elle suivait une autre religion que celle de ce pays.

Hélas! la jeune fille mourut, Dieu rappela dans son sein cette ame innocente et pure qui l'avait toujours adoré, mais non comme on l'adore ici. A l'instant, tous les dévots se rassemblent, ils lancent l'anathème contre sa cendre. « Une protestante! s'écrient ces fanatiques; cela souillerait notre cimetière! nous ne voulons pas qu'on l'y porte, et si l'on vient pour l'y enterrer, nous lui donnerons le ruisseau pour tombe. »

Quelle chose affreuse que le fanatisme! combien il endurcit l'ame et la rend impitoyable! Si Narcisse, que la mort frappait au moment où la vie se montrait à ses yeux belle et riante, fût née dans le sein de l'église catholique, des regrets eussent été donnés à sa perte... mais, élevée dans le culte protestant, il n'était point de larmes pour elle : son corps devait être privé de la sépulture catholique.

On vit alors ces fanatiques se poser en sentinelles autour de la maison où venait d'expirer la jeune fille; ils font retentir l'air de cris et de blasphèmes. A la rage, à la fureur qui les anime, on les prendrait pour des bêtes féroces qui descendent sur leur proie.

Pendant ce bruit et ce tumulte, l'infortuné père, seul auprès du corps de sa fille, demeure accablé par la plus profonde douleur. Il contemple pour la dernière fois cette figure, si belle encore, que la mort semble avoir respectée; il ne pleure point, il ne profère aucune parole; son attitude décèle le plus profond désespoir, mais un désespoir morne, concentré...

Tout-à-coup des cris frappent son oreille et viennent l'arracher à sa douleur; il devine d'instinct ce que lui annoncent ces clameurs furibondes : « On vient pour me ravir ma fille, s'écrie-t-il; ô père infortuné que je suis! moi qui, dans ma tendresse enthousiaste, trouvais Narcisse digne des hommages de l'univers, faut-il qu'à la douleur de sa perte vienne se joindre un tel outrage fait à sa cendre! Mais à quel parti m'arrêter? Puis-je lutter de force avec ces tigres déchaînés et leur disputer le cadavre de ma fille?... Hélas! ma faiblesse et mon âge s'y opposent!... » Aussitôt son esprit semble éclairé d'une idée lumineuse; un moyen se présente à lui pour ne point laisser profaner le corps de sa fille... et son courage n'hésite pas.

Voyez-le placer promptement sur ses épaules, avec soin, comme si la vie continuait à y résider, cette enveloppe frêle et gracieuse qui, ce matin encore, s'appelait Narcisse, c'est-à-dire une jeune enfant dont les yeux souriaient au bord de l'abîme, dont la bouche laissait échapper une parole consolatrice pour son père, et qui n'est plus désormais qu'une chose inerte, bonne en pâture aux vers! Pliant sous ce précieux fardeau, qu'à moitié voile un blanc linceul, il traverse un jardin qui donne dans une ruelle déserte, et, après un assez long trajet, il arrive dans la campagne,

épuisé de fatigue et de douleur; mais sa pénible et cruelle tâche n'est accomplie qu'à moitié; il lui reste à ensevelir sa fille; il faut qu'il lui creuse une fosse, qu'il recouvre de terre son corps; et quand il aura fini, qu'il regagne sa demeure désormais si triste, sans laisser paraître la douleur dont son ame est accablée..... Que cette aventure, arrivée au grand moraliste anglais Young, est poignante !...

Nous lui devons une des plus belles et des plus éloquentes méditations de ce poète. On s'identifie avec son malheur, on pleure avec ce père au désespoir. « La fortune, dit-il, avait bâti le nid de Narcisse sur les hauteurs; mais la mort aime à frapper un but élevé!... O ma fille! enlevée à la fleur de tes ans, à ton heure nuptiale, au moment où la fortune te souriait, lorsque les aveugles mortels te nommaient hautement la plus heureuse des amantes; c'est alors que ta cendre reste sur une terre étrangère! Ses durs habitans ont refusé de répandre une poussière sur une poussière; ils ont outragé la cendre d'un ange! Qui pouvais-je implorer? Par un pieux sacrilége, j'ai dérobé furtivement un tombeau pour ma fille; mes mains l'y ont placée à la hâte; au milieu de la nuit, enveloppé de ténèbres, d'un pied tremblant, étouffant mes sanglots, ressemblant plutôt à son assassin qu'à son ami; puis je me suis enfui comme un coupable! Ah! j'ai foulé de rage sous mes pieds ce sol barbare; mais j'ai été plus humain que ses cruels habitans en leur souhaitant à tous, dans ma juste douleur, le tombeau qu'ils t'ont refusé! »

Aujourd'hui les ardens catholiques de Montpellier ont enfin reconnu leur crime, et sur un tombeau de marbre noir, on lit gravée cette inscription expiatoire :

Narcissæ placandis manibus.

Achille Jubinal.

—

Revue Littéraire.

—

ÉTUDE DU PIANO

D'après un nouveau système, au moyen duquel on peut, sans beaucoup de travail, acquérir la parfaite égalité dans les doigts, perfectionner l'exécution dans tous ses détails, et obtenir de l'instrument des sons pleins et prolongés. Par Mme Chabouillé Saint-Phal (née Lebeau).

Chez Bernard Latte, éditeur de musique, boulevart des Italiens, 2.

—

Autrefois les jeunes personnes bien élevées ne devaient qu'effleurer tous les arts d'agrément : la perfection était abandonnée aux seuls artistes; mais à présent elles peuvent chanter comme Grisi, peindre comme Scheffer ou Giroux, exécuter une sonate de Beethoven, comme Thalberg.

A celles de vous, mesdemoiselles, dont les nombreuses études laissent peu de temps pour étudier le piano, Mme Saint-Phal vient apprendre à s'en consoler. « Ce ne sont pas les grandes difficultés qui plaisent, dit-elle, et le mauvais côté bien réel de ces difficultés, c'est que les amateurs, qui ne sont pas obligés, comme les artistes, de passer dix heures par jour à leur piano, ne peuvent les aborder, ou du moins, ne les surmontent jamais avec assez de talent pour se faire entendre, même dans un cercle de famille. Alors pourquoi apprendre le piano? Ce ne peut être pour les autres, puisqu'on se sent trop faible pour leur procurer quelque plaisir. Ce ne peut être pour soi; car, en ne faisant que des difficultés qui, par elles-mêmes, n'ont pas grand charme, l'on est vite ennuyé, et tout-à-fait découragé, lorsqu'on

s'en tire mal. Si, au contraire, l'on s'attachait à bien *dire*, à avoir de l'expression, de la netteté, et que l'on s'abstînt un peu plus de tours de force, on serait agréable aux autres et à soi-même. L'exécutant de la force la plus ordinaire pourrait, en jouant un morceau dans ses moyens, se faire écouter avec plaisir, même à côté de l'artiste du plus grand talent; car en musique, et peut-être en toutes choses, il vaut mieux charmer qu'étonner. Dans tous les cas, le pire est d'entreprendre plus qu'on ne peut, et de laisser voir ainsi toute son infériorité. Nous ne prétendons pas cependant exclure l'exécution: elle a son prix aussi; mais elle ne doit, dans aucun cas, être le *seul* but de notre ambition, et surtout lorsqu'on n'est pas résigné à faire de l'étude du piano un véritable *métier*. Ainsi donc, des gammes, des exercices pour les amateurs comme pour les artistes; mais aussi du *style*, du *charme* et de *l'expression*. On obtiendra ces précieuses qualités, avec deux heures d'étude par jour, tandis que les tours de force seulement en exigent six, huit ou dix, et pour arriver à quel résultat?... ennuyer après avoir étonné. »

Au nombre des améliorations que renferment ces études, nous signalerons d'abord une nouvelle position de la main, position qui semble donner plus de longueur au pouce, et d'après laquelle il ne faut plus déplacer la main pour reporter le pouce de l'*ut* au *fa*. Dans une suite de leçons, Mme Saint-Phal, après avoir fait ressortir toutes les difficultés que présente la perfection des gammes, des trilles, des octaves et des arpéges, vous enseigne d'une manière claire et ingénieuse les moyens d'aplanir ces difficultés; puis elle vous explique le style, l'art de détacher le chant, de phraser, etc. (toutes ces choses indiquées par des exemples), et termine ainsi ses utiles leçons :

« On doit toujours avoir sur le métier un morceau un peu au-dessus de sa force, afin d'aller en avant; puis un autre morceau au-dessous, pour s'habituer à perfectionner tout-à-fait. La manière d'étudier est mille fois plus essentielle que le grand nombre d'heures consacrées à l'étude : une heure, pendant laquelle on aurait bien analysé, bien raisonné son travail, aurait un résultat plus réel que quatre heures mal employées. Il faut, quand on est à son piano, s'y trouver en même temps comme élève et comme maître; c'est-à-dire, qu'au lieu d'étudier machinalement, on doit se donner une leçon aussi consciencieuse que l'on aurait le droit de l'attendre d'un professeur. Il y a donc tout à gagner du travail moral joint à celui des doigts, car, d'une part, l'esprit étant occupé, l'ennui ne se mêle pas à l'étude; et d'autre part, avec de l'analyse et du soin, on arrive au succès. »

Le style de Mme Saint-Phal est clair, précis, élégant et correct; ses comparaisons, ses exemples sont toujours justes. Le piano étant devenu l'instrument à la mode, nous devons des remerciemens à cette dame, qui, en sa qualité de compositeur, de pianiste célèbre, et de femme du monde, a bien voulu nous dévoiler les secrets de sa brillante et parfaite exécution.

Nous vous recommandons l'*Étude du piano*, mesdemoiselles; cet ouvrage vous est également indispensable si vous commencez, ou si vous voulez perfectionner votre exécution.

Mme J.-J. FOUQUEAU DE PUSSY.

Littérature Étrangère.

—

Vincenzo da Filicaja naquit à Florence, en 1642. Poète à la fois enthousiaste et gracieux, il fut nommé membre de la célèbre académie *della Crusca*. Retiré à la campagne, où il s'occupait uniquement de ses travaux littéraires et de l'éducation de ses enfans, il resta long-temps étranger aux soucis du monde et aux affaires politiques. Tout-à-coup il apprit que le roi de Pologne (Jean Sobieski), aidé de Charles V, duc de Lorraine, avait forcé les Turcs à lever le siége de Vienne. Une si éclatante victoire excita sa verve poétique et lui inspira six belles odes, ou *canzoni*, qui lui attirèrent des louanges universelles, en même temps qu'elles lui valurent des places et des honneurs. Filicaja mourut en 1707; toutes ses poésies furent réunies et publiées par son fils, qui transmit ainsi à la postérité un charmant recueil, justement admiré des Italiens. Le sonnet adressé à l'Italie, et dont nous offrons ici la traduction, révèle tout ensemble et les sentimens de patriotisme et le talent poétique de l'auteur.

FRAGMENT ITALIEN.

Italia, Italia, o tu cui fece la sorte
Dono infelice di bellezza, ond' hai
Funesta dote d'infiniti guai,
Che in fronte scritti per gran doglia porte;

Deh! fossi tu men bella, o al men più forte,
Onde assai più ti paventasse, o assai
T' amasse men chi del tuo bello ai rai
Par, che si strugga, e pur ti sfida a morte!

Che giù da l' Alpi non vedrei torrenti
Scender d'armati, nè di sangue tinta
Bever l' onda del Po gallici armenti.

Nè te vedrei, del non tuo ferro cinta,
Pugnar col braccio di straniere genti,
Per servir sempre o vincitrice o vinta.

VINCENZO DA FILICAJA.

Italie, Italie, toi à qui le destin fit le don malheureux d'une beauté, source funeste de maux infinis que tu portes écrits douloureusement au front,

Hélas! que n'es-tu moins belle ou plus forte! tu serais moins aimée, ou plus redoutée de ceux qui semblent se consumer aux rayons de ta beauté, et cependant te portent un défi de mort!

Je ne verrais pas des torrens de soldats descendre du haut des Alpes, ni des troupeaux français boire l'onde ensanglantée du Pô.

Je ne te verrais pas non plus, armée d'un fer qui n'est pas le tien, combattre avec un bras étranger, et toujours servir, triomphante ou vaincue.

Mlle F. R.

Éducation.

—

Du Monde,

DE SES COUTUMES ET DE SES USAGES.

LETTRES D'UNE GRAND'MÈRE

A SES PETITES-FILLES,

PAR Mme LA COMTESSE DE BRADI.

QUATRIÈME LETTRE.

A Mlle Pulchérie, au château de Revel.

C'est tout au plus, ma chère petite-fille, si votre lettre m'encourage. Quoi! malgré mes réflexions si philosophiques sur l'inégalité du mérite, qui fait la seule inégalité parmi les hommes, vous avez senti vos joues rougir et vos yeux se mouiller quand la comtesse de Mazy, en parlant de cette dame du voisinage qui est venue la visiter, a répété plusieurs fois devant vous, d'un air très-dédaigneux : *elle n'est pas née demoiselle*. « Je voudrais bien, me » dites-vous, ne jamais revoir Mme de » Mazy, car je craindrais toujours qu'elle » ne me fasse quelques questions relati- » ves à la famille de maman, et elle en » parlerait avec cet air-là. Je déteste main- » tenant cette vieille femme... » Puis vous ajoutez : « Je suis bien sûre que, por- » tant, ainsi que nous, le nom de *Griman- » tel*, vous comprendrez le chagrin que cela » m'a donné... » Pulchérie, ma mignonne, on ne saurait accumuler plus de sottises en moins de lignes. Le nom de Grimantel est vieux dans l'histoire de France, j'en conviens, et plusieurs de ceux qui l'ont porté l'illustrèrent dans nos plus célèbres batailles : vos petits frères feront bien d'en conserver le souvenir, afin de se préserver de poltronnerie ; mais quand nous aurons nommé ces héros, vos aïeux, que ferons-nous de Raoul de Grimantel décapité pour haute trahison, d'Ignace de Grimantel ignoblement pendu comme concussionnaire, de Madelaine-Françoise-Béatrix de Grimantel brûlée en effigie comme empoisonneuse, de Louis-Philippe de Grimantel qui massacra de sa main à Cabrières et à Mérindol de pauvres paysans protestans, tandis que son cousin germain, Louis-Charles de Grimantel, chaud partisan de Calvin, massacrait un peu plus tard les catholiques à Vassy (1)? Croyez-vous, ma petite-fille, que ce nom de Grimantel, qui pourtant m'est très-cher, puisse être pour moi l'objet d'un culte idolâtre, quand je le vois porté par des gens qui se ressemblent si peu? Et croyez-vous que votre père ait plus de droits que vos tantes à mon affection, par ce fait seul qu'il s'appelle ainsi que beaucoup d'hommes respectables et plusieurs scélérats?... Il n'est pas impossible que, parmi les ancêtres de votre mère, il ne se soit trouvé aussi quelques coupables; mais personne n'en a gardé le souvenir : ce n'est donc pas toujours un si grand honneur que d'être née *demoiselle*, c'est-à-dire d'appartenir à une famille dont l'histoire enregistre les faits et gestes... Voilà ma première remontrance : passons à un autre tort. Vous n'oserez plus parler de votre mère dans la crainte d'exciter le dédain de Mme de Mazy? L'orgueil fera donc de vous une fille dénaturée? Je n'ajouterai point un commentaire à cette phrase : méditez-la, Pulchérie, et voyez quel chemin l'on peut faire quand on marche guidé par l'orgueil... Enfin, la colère se joignant à cet orgueil blessé, vous donnez, comme injurieuse, l'épithète de *vieille* à la comtesse de Mazy, et c'est à votre *grand'mère* que vous écrivez!

---

(1) Lisez l'histoire de France, et vous trouverez beaucoup d'exemples semblables.

Vraiment, on ne saurait plus manquer d'adresse.

Savez-vous, mon enfant, ce qui a fait dire à votre voisine ces mots qui vous ont tant blessée ?... un orgueil semblable à celui qui vous rend à la fois si sensible, si irascible et si gauche : il m'est revenu que Mme de Mazy est bien aise de rabattre la satisfaction un peu vaniteuse de Mlle Pulchérie, *une petite personne de quinze ans*, qui cite assez souvent un connétable et un pape de sa famille, sans songer que ces deux dignités ont manqué aux Mazy... Voilà, mon enfant, à quelle niaiserie on arrive quand on se laisse dominer par une passion quelconque. Mais comme je vous vois affligée du propos de cette dame, et que je suis sûre que vous le serez encore plus des réflexions qu'il m'a suggérées...je veux vous donner quelques consolations, et je n'en connais de réelles pour l'orgueil offensé que celles qui facilitent une prompte vengeance. Contez *innocemment*, devant votre voisine, comment le père du fermier-général Dedelay de la Garde était suisse à la porte du cardinal de Bonzi, tandis que le fils versait à boire chez M. Desmarets, le contrôleur-général; comment sa femme, fille du fripier aux halles, Roussel, lui apporta 1,500,000 fr. de dot; et comment ses fils épousèrent, l'un une Ligneville de Lorraine, l'autre une Fénélon... Cette histoire, qui est précisément celle d'un grand-père de Mme de Mazy, la rendra plus tolérante envers les femmes qui ne sont pas *nées demoiselles;* car lui parler de son parent le comte de Horn, mort sur la roue comme voleur et assassin, lui rappellerait trop d'illustrations pour qu'elle en fût touchée... Quand vous vous serez ainsi fait justice de Mme de Mazy, vous conterez aux gens de votre connaissance ce que je vous apprends de sa famille : cela lui reviendra, et vous parviendrez à vous faire *détester* de votre voisine autant que vous la *détestez*. Arrêtez-vous donc, et dites-moi si cette pensée ne vous engagera pas à devenir *humble de cœur*, même quand vous pourriez (ce qui est impossible quand ils sont connus) prouver que vos ancêtres furent tous des gens d'honneur. Je serais un peu plus embarrassée s'il s'agissait de vous apprendre comment on désespère les femmes dont les noms ne se trouvent que sur le registre des paroisses; mais comme il est certain qu'elles ont des aïeux ainsi que le reste des humains, soyez assurée qu'il ne manque à leurs familles qu'un historien pour qu'elles ne soient jamais tentées de se préférer à ces hautes et puissantes dames, qui ne peuvent invoquer les bienfaits d'une origine obscure. Combien de bons bourgeois de Paris descendent de ces hommes qui secondaient les *cabochiens?* de ces *ligueurs* qui plongeaient leurs bras dans le sang *jusqu'au coude?*... Et si je vous parlais des temps modernes, quel forfait le tiers-état aurait-il à revendiquer à la noblesse (1) ? Ne vous inquiétez donc jamais d'une insulte basée sur ce genre d'orgueil; car je n'ai pas encore vu qu'il ne fût facile de la rendre. Mais si décidément vous voulez parcourir la voie que suit Mme la comtesse de Mazy, pourquoi me demandez-vous les détails les plus circonstanciés sur les salons de Paris, sur l'esprit qu'il faut y apporter, le maintien qu'on doit y observer, et le moyen le plus sûr d'y plaire au plus grand nombre?... C'est à Paris qu'en tous temps on a accordé le moins de concessions aux prétentions de quelque nature qu'elles fussent : la présence des rois éclipsait l'éclat dont brillait autre part la noblesse. « Ces » rois, comme dit M. le vicomte de Châ» teaubriant, se défiaient des noms : ils » gageaient des nobles pour domestiques; » ils les voulaient dans leurs garde-robes; » ils les craignaient dans leurs conseils. » Ces façons-là n'étaient pas propres à éta-

(1) Avant 1789, tous les habitans de la France étaient divisés en trois classes : le *clergé*, la *noblesse* et le *tiers-état*.

blir la supériorité des seigneurs à Paris : de même l'abondance de toutes les espèces de talens n'est pas propre à y procurer de faciles jouissances aux vaniteux, quelle que soit leur profession. Il y a tant de gens à voir ici, qu'il faut absolument y joindre au mérite la bienveillance qui tolère et entraîne, pour être reçu dans la société ou pour la réunir chez soi.

A Paris, la société a toujours été assez mêlée : une célébrité quelconque suffisait pour faire admettre un homme chez les personnes du plus haut rang. C'était souvent, j'en conviens, pour se distraire et s'amuser que l'on invitait, non seulement des artistes, mais des gens de lettres. Quand ces invités avaient l'ame élevée et honnête, qu'ils prenaient les manières polies de la bonne compagnie, ils devenaient intimes dans la maison où on les avait reçus, et on les traitait avec autant d'égards que d'affection. Assez souvent ils voulaient se venger du premier motif qui les avait fait rechercher, et se montraient impertinens à l'excès ; parfois aussi ils ne pouvaient perdre les habitudes vulgaires de leur première éducation, et la fatuité d'un succès, jointe à l'ignorance des formes voulues, les rendait complètement ridicules. Il y avait alors deux partis à prendre : le premier, de leur fermer sa porte; le second, de se réjouir à leurs dépens. Les personnes austères les éloignaient donc ; ceux qui ne se piquaient ni de délicatesse ni de sincérité continuaient à les recevoir jusqu'à ce qu'ils en fussent ennuyés. Quant aux femmes de ces mêmes hommes, il était très-rare d'en rencontrer dans le monde, et, croyez-moi, ce n'était pas très-fâcheux pour leurs maris. Cela n'existe plus depuis 1789 : il y a des écrivains et des artistes qui portent des noms illustres depuis long-temps, et s'il s'est établi une sorte de *camaraderie* entre eux et ceux qui ne doivent d'illustration qu'à leur mérite personnel, de plus, cet accroissement de la culture des sciences, des lettres et des arts, bien qu'il produise beaucoup de médiocrités, rend les talens moins rares ; et ceux qui les possèdent n'étant plus recherchés à ce seul titre, sont obligés d'y joindre la politesse que l'on exige de tous.

Quant aux petits financiers (car la fortune des grands les fit toujours excepter), aux bourgeois et à tout ce qui composait le tiers-état, ils sont tout naturellement entrés dans les salons les plus aristocratiques quand la majorité de la nation s'est nommé des députés, ou des *représentans*, comme on disait dans ma jeunesse. Croyez-vous, mon enfant, que l'on soit tenté de prendre un air dédaigneux envers des gens qui font la paix ou la guerre, et disposent des biens ou de la vie des citoyens ? C'est un pouvoir qu'ont eu pendant long-temps les *représentans* du peuple français ; et aujourd'hui ne font-ils pas des lois ? N'arrivent-ils pas aux plus grandes dignités ? Leur recommandation ne décide-t-elle pas de mille affaires ? Qui donc imagine de choquer une puissance pendant sa durée ? On ne demande plus miséricorde aux députés comme autrefois ; mais on leur demande une apostille pour obtenir de la faveur, et quelquefois justice ; et ces députés, ma petite-fille, ne sont pas obligés à prouver une suite d'ancêtres, mais un assez faible revenu pour exercer ce pouvoir.

Votre premier soin en entrant dans un salon doit donc être de vous persuader que vous n'y rencontrez que des égaux ; et si vous voulez vous y distinguer, vous aurez l'air de croire que vous n'y rencontrez que des supérieurs. De là un air modeste, réservé ; un maintien calme, un son de voix doux, des expressions mesurées, une grâce parfaite.

Cet extérieur, vous devez l'avoir dans toutes les assemblées, qu'elles soient plus ou moins nombreuses.

Je vous dirai à propos de ces assemblées, que, de mon vivant, elles ont subi de grandes variations. La comtesse de Mazy

vous répétera que, de son temps, qui est à peu près le mien, on ne réunissait dans un salon qu'autant de monde qu'il en pouvait contenir aisément, et qu'il en résultait une conversation générale beaucoup plus amusante que le murmure d'une foule entassée et gênée... Pour blâmer ce qui se fait, on ne rappelle qu'imparfaitement ce qui se faisait. Ces douze à vingt personnes qui causaient délicieusement quelquefois, se trouvaient tout-à-coup divisées par un sujet quelconque : c'était à propos de l'évêque Jansénius et du jésuite Molina, de Gluck et de Piccini, d'un tableau de Mme Le Brun qu'on prétendait peint par Vincent, du magnétisme de Mesmer, de l'illuminisme de Cagliostro, de la première représentation du Mariage de Figaro, ou des débuts de la danseuse Théodore. On se passionnait *pour* les choses et les gens, on se passionnait *contre ;* on disputait avec vivacité, avec aigreur : plus d'un duel n'a pas eu d'autre cause. Il ne fallait être ni théologien, ni musicien, ni peintre, ni médecin, ni danseur, pour prendre part à ces querelles ; il suffisait d'être bavard et disputeur : ce qui est commun en France. Le charme de ces petits cercles était souvent rompu, malgré les efforts de la maîtresse de la maison, dont le rôle alors devenait pénible, d'assez fatigant qu'il était toujours; car son devoir consistait à ne jamais laisser tomber la conversation. Rien de semblable ne peut arriver dans ce que l'on nomme *soirée* maintenant : ce mot est neuf, on l'emploie avec celui de *rout*, qui vient de l'anglais. Cette mode même de remplir un appartement de tant de gens qu'on ne peut les faire asseoir et qu'ils encombrent les portes et les escaliers, nous fut importée d'Angleterre en 1815. Comme tout ce que les hommes inventent, les *routs* ont leurs inconvéniens; mais puisqu'ils sont établis, il vaut mieux en examiner les avantages.

Le premier, à mon gré, c'est de rendre les discussions impossibles; car il n'y a pas moyen de traiter un sujet avec suite et intérêt quand on manque d'air, qu'on ne peut accompagner la voix du geste, que l'on a les pieds écrasés à chaque mouvement de ses voisins; et puis comme la maîtresse du logis, assise dans un premier salon, est paisible quand, après avoir rendu leur révérence aux arrivans, elle les a conduits vers les autres pièces, où ils ont été se perdre dans le flot de ceux qui les ont précédés!

Les plus beaux, les plus suffoquans *routs* ont ordinairement lieu à la suite d'invitations, excepté chez les ministres, les ambassadeurs, et quelques gens riches qui reçoivent à des jours invariablement fixés. Ces réunions ont aussi cela de bon, qu'on y voit à peu près tout ce que l'on connaît, et que l'on perdrait un temps infini, s'il fallait aller chercher chez eux les personnes auxquelles on n'a qu'un mot à dire, et que l'on rencontre là plusieurs fois dans la semaine.

L'arrivée d'une jeune personne dans des salons ainsi remplis est moins embarrassante qu'autrefois, où il fallait traverser un cercle de femmes assises, laissant un vaste espace vide, que l'on franchissait pour aller saluer la maîtresse de la maison. Les trois révérences étaient de rigueur comme à la cour; mais devant tant de témoins on les trouvait difficiles à bien faire. Ajoutez que les femmes mariées devaient les accompagner de quelques regards, de quelques signes presque imperceptibles à droite et à gauche, comme pour implorer l'indulgence de l'assemblée...

Vous sentez bien que cela n'est pas possible dans un *rout*, où, si la femme qui reçoit ne s'établit pas à l'entrée de l'appartement, il est probable que vous n'arriverez jamais jusqu'à elle, et où d'ailleurs la majorité compterait pour peu votre bon air; car vous sentez qu'une semblable foule ne peut jamais être composée de gens également distingués : il y a de tout dans un *rout*..... accoutumez votre esprit à cette pensée, ma petite-fille... la vallée de Josaphat ne sera pas meilleure compagnie.

Malgré les difficultés que présentent les trois révérences, ne perdez pas de vue qu'elles sont toujours d'obligation pour les femmes bien élevées ; et si vous arrivez avant l'heure où la plus habile politesse se trouve paralysée, vous saluerez en entrant d'abord ; puis, après avoir fait quelques pas, et enfin près de la maîtresse de la maison. La femme assise auprès de cette dernière doit céder la place qu'elle occupe à la femme qui vous chaperonne. Si celle-ci ne peut vous placer ni à côté d'elle, ni derrière, ni devant elle, elle remerciera et cherchera quelque endroit où vous puissiez être assises l'une auprès de l'autre ; mais dans le cas où deux places vides lui permettraient d'accepter le fauteuil qu'on lui aurait offert, elle ne devra le garder que jusqu'à l'arrivée d'une autre femme, à laquelle il lui faudra le céder à son tour : cette place appartient toujours à la dernière visite ; il en est de même de la bergère qui est au coin d'une cheminée : on doit être vieille, infirme ou grossière, pour ne pas l'offrir à l'arrivante. Je ne vous dis pas que vous verrez observer cette coutume généralement ; mais vous n'auriez pas besoin de mon expérience si vous vouliez vous conduire comme le plus grand nombre. De ce que j'accorde quelques éloges à votre siècle, il ne s'ensuit point que j'oublierai ce qui distingua ceux qui le précédèrent ; et le nombre des gens polis dût-il diminuer encore, je n'en insisterais que davantage sur la nécessité de les imiter : c'est la plus belle des traditions aristocratiques que je puisse vous transmettre.

Je vous ai introduite et placée dans cette brillante cohue, que l'on continue à nommer le monde élégant, malgré le mélange et les disparates que l'on y trouve. Vous êtes assise auprès de votre mère, d'une de vos tantes ou de moi. Vous voyez de beaux et d'étranges visages, des parures de bon et de mauvais goût ; vous éprouvez de la sympathie pour quelques femmes, de l'antipathie pour d'autres : tout cela est dans l'ordre ; ce qui ne me paraît pas y être, c'est la communication de ces observations, dès qu'elles ne sont pas à l'avantage des femmes que vous avez remarquées. Je vous interdis de parler assez bas pour que ceux qui sont les plus proches de vous ne puissent entendre. Pourquoi chuchoter, si ce n'est pour dire : Le nez de celle-ci touche son menton ! celle-là n'a plus de dents ! en voici une qui montre des épaules osseuses et une poitrine rouge ! une autre qui est couverte de blanc ! et cette bouche pincée ! et ces tournoiemens d'yeux ! et cette coiffure ridicule !... que sais-je encore !... On voit cela, on le regarde, et l'on se tait, par bon cœur ou par savoir-vivre. Je vous déclare que toute femme qui parle à l'oreille d'une autre dans un cercle, ou sur le visage de laquelle on peut saisir une expression de moquerie, peut être classée parmi les personnes d'esprit commun et de manières communes, quel que soit son nom ; et que même en province, où cette inconvenance se fait plus remarquer qu'à Paris, j'ai vu les hommes concevoir très-mauvaise opinion des femmes qui causaient et *ricanaient* sans un sujet connu de tous... Une jeune personne qui a vraiment de la bonté et de l'esprit ne s'arrête point à faire ces observations frivoles ; mais en supposant que ses yeux soient frappés de quelques imperfections naturelles, ou d'un travers quel qu'il soit, elle dissimulera l'impression reçue ; et éprouvât-elle le besoin de parler des unes ou de rire des autres, elle attendra son retour chez elle pour y satisfaire.

On ne sait jamais auprès de qui l'on se trouve placé dans une assemblée aussi nombreuse : il faut donc n'adresser la parole à ses voisines qu'après s'être assurée de leur bienveillance par quelques regards. Si elles parlent les premières, il faut répondre et causer autant que cela paraît leur convenir ; mais en s'abstenant de toute raillerie, non seulement pour paraître une fille bien élevée, mais encore dans la crainte de se moquer d'un parent ou

d'une personne qui intéresse celle à qui l'on parle. En général, l'intempérance de la langue est d'un grand danger : on choque autrui, on se nuit, et l'on compromet sérieusement les hommes de sa famille, en s'exposant aux affronts les plus mérités, mais que des hommes se croient obligés à venger.

Dans un *rout*, comme ailleurs, la politesse n'est que la charité chrétienne appliquée aux relations sociales en ce qu'elles ont de moins grave : c'est-à-dire un sacrifice continuel de sa personne, fait avec plus ou moins d'empressement, plus ou moins de grâce, selon les gens qui en sont l'objet. On dérange sa chaise, on se gêne sur un canapé pour un vieillard ou une vieille femme. Si celle-ci laisse tomber son éventail ou ses gants, on les ramasse, et on lui parle d'une voix que le respect radoucit encore. S'il y a quelque chose qui puisse exciter la curiosité de ceux qui sont placés derrière soi, on s'efforce de ne leur être point un obstacle, et, dans certains cas, on offre sa place d'un air qui la fait accepter, ou au moins excite la reconnaissance : c'est ainsi que l'on est aimable. Si par malheur on se trouve auprès de gens qui manquent à la fois de cette sensibilité qui fait deviner tout, ou de cette connaissance des usages qui remplace tout, on se tient froidement en repos, et l'on supprime les prévenances, mais sans jamais y faire succéder l'air impertinent ou dédaigneux : car il n'est jamais utile de se donner des torts pour punir ceux qui s'en sont donné les premiers. C'est une des faiblesses de la jeunesse que d'imaginer se venger en employant les armes qui l'ont blessée : un regard surpris, une complète indifférence, voilà ce qui convient à une femme envers laquelle on a manqué d'égards, de quelque sexe que l'on soit. Observez ce précepte envers les hommes qui se placeront devant vous; qui, commodément assis, vous regarderont debout ; ou qui, pour arriver à quelque coin d'un salon, froisseront vos habits, marcheront sur vos pieds, et entraîneront votre écharpe ou les rubans de votre ceinture. Assurément, ces hommes sont grossiers; mais savez-vous qui ils sont? d'où ils sortent? et comptez-vous entreprendre leur éducation ? En vain dit-on que l'on peut descendre d'un seigneur banneret, avoir cent mille écus de rentes, être plus instruit que Pic de la Mirandole, et avoir ces manières-là : je vous affirme le contraire. Si la vérité était connue, vous trouveriez que le banneret n'était qu'un porcher ; les cent mille écus quelques pièces d'or gagnées la veille à la bourse ; et les connaissances, une réputation acquise dans quelque collége de sous-préfecture, à la suite d'une distribution de prix. L'homme qui possède ou une haute naissance, ou une grande fortune, ou de grands talens, a dû nécessairement contracter d'autres habitudes. Qu'il manifeste dans l'intimité des défauts de caractère ou d'éducation, cela peut être; mais qu'il en rende témoin le public, c'est ce qui n'est pas admissible. Voyez donc, mon enfant, combien est puérile l'humeur des femmes contre ces pauvres jeunes gens, et combien elles s'exposent en la laissant paraître. Les gens qui ont n'importe quelle espèce de mérite ne sont pas grossiers, ils sont insolens : on les fuit :... laissez passer les autres !

Ce n'est point par hypocrisie que l'on parle plus bas dans une assemblée, que l'on y sourit au lieu de rire, que l'on ne s'appuie point sur le dos de son fauteuil, que l'on n'allonge point un pied, puis l'autre, et qu'enfin l'on est tranquille et calme : c'est que tout ce qui peut attirer l'attention sur une femme, si elle y a contribué, ne peut que lui nuire : être regardée parce que l'on a un beau visage, ou une belle taille, ou parce que l'on est la femme ou la fille d'un guerrier brave comme Turenne, d'un ministre habile comme Colbert, ne fera accuser ni de coquetterie ni de vanité ; mais si ces regards sont la suite d'une provocation, comme il n'arrive que

trop souvent, quelle idée conçoit-on de celle qui se plaît à fixer ainsi les yeux des hommes?... Déclarée sotte, hardie, elle recueillera le fruit de ses peines.

Jugez d'après cela de l'opinion, s'il s'agit de quelques-unes de ces femmes qui ne redoutent pas de fendre la foule la plus compacte, poussant des coudes à droite et à gauche, réclamant à haute voix la place qui leur agrée, toisant les femmes et les hommes, indiquant du doigt la figure qui leur déplaît, s'en riant aux éclats, et voulant par-dessus tout que leurs voix retentissantes fassent connaître au loin les jugemens téméraires et malins qu'elles portent sur les personnes et sur les choses? Ce cynisme effronté n'est pas plus rare que les autres travers dont abonde le monde; car je vous prie de ne pas oublier que vouloir le bien et le faire ne peut être généralement vrai; je serai forcée de vous rappeler souvent cette *vérité:* il est si difficile à votre âge de se défendre contre les exemples donnés par la majorité!

Je ne vous dis point d'avoir les yeux baissés, la bouche muette, le corps raide; ce conseil se donnait en province il y a cinquante ans, mais je vous engage à ne regarder les hommes qu'à l'épaule (1), à ne parler qu'aux femmes qui vous avoisinent, à vous interdire les mouvemens inutiles, et à consulter souvent les yeux de la personne qui vous conduit. Si vous assistez à une lecture, à un concert, à des proverbes, déguisez l'ennui que vous pourrez éprouver, car tout cela peut être ennuyeux, et c'est un devoir social que de paraître satisfait. En songeant à l'embarras et aux frais que ces sortes de plaisirs causent à ceux qui vous ont invitée, ce devoir vous semblera peu difficile. Hélas! mon enfant, il y a beaucoup de fêtes qui cachent des chagrins domestiques, des ruines prochaines... que la politesse accorde au moins quelque dédommagement à ces malheureuses victimes du luxe et de la mode!

Ne critiquez rien; mais n'applaudissez qu'avec modération, et quand la maîtresse de la maison en a donné le signal. L'enthousiasme sied mal aux femmes, et encore plus mal aux jeunes personnes: quand c'est le talent d'un homme qui en est l'objet, il devient inconvenant; un artiste de profession ne peut même être l'objet d'une louange trop vive ou trop répétée. On doit une révérence à la femme auprès de laquelle on vient s'asseoir; on lui en doit une en se retirant; et elle les rendra si elle est bien élevée.

Je ne vous dis point s'il convient d'arriver la première ou la dernière à une assemblée: comme on n'est jamais attendu dans ces cas-là, on fait ce que l'on veut. Si pourtant les maîtres de la maison vous reconnaissaient quelque importance et donnaient la soirée pour vous, il conviendrait d'arriver avant dix heures, et il faudrait demeurer assez tard pour que l'on crût que le temps ne vous a pas paru long. Vous devez agir de même si la *soirée* est donnée pour une personne considérable; car laisser le salon vide pendant qu'elle y est encore est très-désagréable à la maîtresse de la maison. Réfléchissez toujours à ce qui peut plaire ou déplaire, et conduisez-vous en conséquence. Lorsque vous êtes invitée à un simple *rout* sans but, l'heure à laquelle vous en sortez est indifférente, et vous ne prenez conseil que de la fatigue ou de l'amusement que vous y trouvez.

Soyez attentive à saluer la première, de la tête et de l'éventail (puisque la révérence est impraticable), les femmes que vous reconnaissez dans la foule; et ne manquez pas à rendre un salut qui vous serait adressé, même par un homme que vous croiriez n'avoir jamais vu, en supprimant toutefois le sourire qui accompagne ordinairement l'inclination faite aux femmes.

N'ambitionnez pas les meilleures places,

(1) Selon les principes du célèbre maître de danse Marcel.

et ne vous tourmentez point pour y arriver. Je me suis toujours consolée de n'être pas vue, et de ne pas voir, en entendant ce que l'envie dictait contre les femmes qui jouissaient de ce double avantage. Si l'on pensait sérieusement à tous les maux dont préserve l'obscurité, il n'est pas un moment de la vie où on ne la recherchât. Faut-il donc renoncer, me direz-vous, à briller dans le monde, et les succès sont-ils à dédaigner? Mon enfant, c'est toujours en proportion de leur futilité que les triomphes excitent l'envie; et l'on a remarqué que l'insouciance de ceux qui triomphaient, était le moyen le plus sûr de désarmer cette funeste passion. Je vous donnerai probablement dans la suite d'autres enseignemens à ce sujet; mais, à propos de votre contenance dans un *rout*, je ne saurais, en vérité, être plus grave, et je reprends le fil de mon discours.

Comme vous avez dû entrer doucement et semblant désireuse de n'être point aperçue, vous sortirez de même, dérangeant le moins de monde possible, sans bruit, sans éclat, et presque toujours, si vous ne vous retirez pas très-tard, sans aller faire vos adieux à la dame du logis. Si on n'est pas lié avec elle, on lui envoie une carte quelques jours après sa soirée, ou on lui fait une visite.

On s'incline en traversant les salons ou galeries qui conduisent à l'antichambre; et là, si par hasard on ne trouve pas ses gens, et que des laquais étrangers vous donnent votre manteau ou vuos mettent vos doubles chaussures, vous n'oublierez point de les remercier très-poliment; si vous y manquez, vous passerez pour une *parvenue* · c'est le mot consacré dans les antichambres pour désigner celle qui exige ou reçoit quelque service sans en témoigner aucune satisfaction.

Je ne serais pas étonnée que vous ne vous fissiez, au château de Revel, une idée charmante des *routs* de Paris, et que, quittes à en observer les *longues et les brèves*, vous ne désirassiez toutes les trois juger bientôt de la vérité de ce que je vous en écris; cela m'oblige à ne vous rien cacher. Les *routs*, que je vous ai montrés d'abord comme une invention récente qui présentait plusieurs avantages, ont aussi quelques inconvéniens. En sortir avec une robe déchirée, ne pénétrer que jusqu'aux dernières marches de l'escalier, est un accident commun : parfois on n'arrive pas du tout. La file des voitures s'avance avec tant de lenteur, malgré l'impétuosité des chevaux et la colère des cochers, qu'en arrivant au perron, on trouve les lampions éteints, et l'on aperçoit, à la lueur de quelques bougies, les frotteurs époussetant les banquettes vides. On s'en retourne alors chez soi, avec l'espérance de s'y coucher, ce qui n'est pas toujours certain pour ceux qui, arrivés plus tôt, sont partis avec le gros de la foule. Monté dans sa voiture, on croit n'avoir qu'à tourner dans la cour et à s'acheminer vers son logis... point... monté dans sa voiture, on y demeure, comme fit cet hiver l'ambassadrice d'A..., que ses amis allèrent visiter, jusqu'à ce que les gendarmes et les sergens de ville eussent régularisé la marche des berlines, coupés, cabriolets, *urbaines*, *lutéciennes*, *zéphirines*, *fiacres*, etc.; car les suisses et concierges peuvent bien interdire la cour aux voitures numérotées, mais la rue leur appartient; et les pauvres bêtes qui les traînent entravent la marche par leur allure, devenue plus tardive à cette heure avancée. Aussi s'en prend-on à elles, à ceux qui les mènent, à ceux qui s'en servent. C'est en vain, au milieu de cette bagarre, qu'on se retranche dans l'humilité, on ne l'épargne point là... De leur côté, ceux qui reçoivent ne sont pas sans éprouver de légères inquiétudes. Quelles furent celles de Mme la duchesse de la T....., quand elle entendit son architecte lui protester que non seulement ses murailles ne contiendraient point les invités dont elle lui montrait la liste, mais encore que ses planchers n'en sup-

porteraient pas le poids. Il lui fallut (circonstance inouïe dans les fastes du monde !) prier une partie de ses invités *de ne point lui faire l'honneur de venir passer la soirée chez elle*... Paris fut en émoi. On envoyait aux enquêtes pour savoir quels étaient les premiers élus, car un second bal était annoncé. Mais ces élus même se communiquaient leurs craintes... Avait-on calculé exactement le nombre de danseurs qui sans péril pouvaient se fier à la solidité de l'hôtel de la T.....? Si toutes les *désinvitations* n'étaient point parvenues, le danger ne redevenait-il point imminent ?... Que vous dirai-je ? On se partagea un certain trouble et une certaine humeur qui obscurcirent l'éclat des deux plus belles fêtes qui furent données en cet hiver de 18...

Accoutumez-vous, chère Pulchérie, à regarder la perfectibilité comme une chimère, même à propos de *routs ;* mais ne cessez point d'y prétendre, quand il s'agit d'acquérir quelques qualités où votre volonté doit concourir : ce conseil, que vous donnerez à vos cousines, compense la frivolité de ceux que renferme ma lettre.

Comtesse de GRIMANTEL.

La Torche de Penmarck.

LÉGENDE BRETONNE.

Dans une étable du petit village de Penmarck, en Bretagne, plusieurs jeunes filles étaient réunies pour la veillée, et, selon l'usage immémorial, il fallait une histoire bien lamentable, un conte bien fantastique ; mais, par un hasard qui se rencontre d'ailleurs assez rarement, surtout au pays kernevote, où l'invention supplée souvent à l'oubli des traditions, aucune fileuse, ce soir-là, ne trouvait une légende à raconter, et force allait bien être de revenir sur ce qui avait déjà fait les délices des veillées passées, lorsqu'une vieille fille entra pâle d'effroi. « Qu'avez-vous donc, Jacquette? » s'écrièrent les jeunes fileuses.

Jacquette se jeta plutôt qu'elle ne s'assit sur un escabeau; elle porta la main à son cœur ; il battait avec tant de violence qu'elle eut à peine la force de répondre : « J'ai cru voir briller la torche de Penmarck !

— La torche de Penmarck ! » répétèrent les jeunes filles avec un accent de terreur profonde. Et en même temps elles se pressèrent insensiblement les unes contre les autres. Le bruit des rouets et des fuseaux cessa, et l'on n'entendit plus que le roulement sourd et lointain des flots contre les rochers. Une petite fileuse, sans doute plus curieuse que les autres, rompit enfin ce silence, en demandant d'une voix tremblante : « La torche de Penmarck ! qu'est-ce que c'est que ça? C'est donc bien effrayant, ma grand'tante? demanda-t-elle à Jacquette.

— Ah ! ma chère Yves ! répondit-elle, c'est qu'il s'agit d'une horrible histoire !

— Si vous nous la contiez, bonne Jacquette, dirent les fileuses, se serrant de plus en plus les unes contre les autres, si vous nous la contiez, hein ? ça nous ferait ainsi bien peur; voulez-vous? »

Jacquette se rendit à leur demande. Elle alla fermer avec soin la porte de l'étable, qu'elle avait laissée ouverte; les rouets et les fuseaux se remirent en mouvement, et la vieille Bretonne commença d'une voix grave :

« Il y avait une fois deux fermiers ; l'un avait un *gars* (1) et l'autre une *penhèr* (2).

(1) Jeune garçon.

(2) Jeune fille.

Celui qui avait un gars se nommait Éon; celui qui avait une penhèr Legoëllo. Ces deux fermiers étaient liés, et devaient unir leurs enfans : or, un beau jour, le vieux Éon vint trouver le vieux Legoëllo, et lui dit : « La ferme à la mère Penbé est à vendre, je veux y établir mon gars en le mariant avec votre penhèr; mais, pour cela, il faut de l'argent. Si vous pouviez donner un millier d'écus, la noce serait bientôt faite. »

A ces mots, le vieux Legoëllo hocha la tête, et répondit qu'un marchand de bestiaux de la ville venait de faire banqueroute, que la mortalité s'était mise sur ses moutons, et qu'il n'avait pas cette somme. « Alors, reprit Éon, mettez que je n'ai rien dit; je trouverai une autre épouse pour Réné. « Et ils se séparèrent: l'un, appuyé sur son penbach (1), suivit un petit sentier qui conduisait à sa ferme, tandis que l'autre resta sombre et pensif, le dos appuyé contre un orme planté près de sa porte. « Tant pis! se dit tristement Legoëllo, c'était un bon parti pour ma chère Yvonne ; elle serait heureuse avec Réné Éon, j'en suis sûr, Réné est actif et rude à la besogne; il doublerait la valeur de cette ferme... Bonne Sainte-Vierge! je serais tranquille sur le sort de ma fille; car je me fais vieux; d'un jour à l'autre, on peut me coucher dans la tombe; Yvonne resterait orpheline, et aussi embarrassée avec mon commerce de bestiaux que je le serais, moi, avec sa quenouille... »

Comme il parlait ainsi, Réné parut:

« Eh bien, père Legoëllo, dit-il avec inquiétude, eh bien?

— Rien de bon, Réné, répondit le vieillard; il exige une dot, et je n'en peux donner à ma fille.

— Ah! fit le jeune homme avec un geste de douleur, je m'en doutais... mais c'est égal, ajouta-t-il résolument, je me marierai tout de même, et, par sa patronne, Yvonne sera ma femme... pourtant avec votre permission, père... »

Il ne put continuer; son cœur était trop gros. « Allons, enfant, dit le vieillard, du courage, de la résignation! » Et il lui tendit la main, que Réné serra avec force.

« De la résignation! de la résignation!... c'est facile à débiter; mais, voyez-vous, quand on s'est dit tous les jours dans le fond de son cœur. je l'épouserai; quand on a fait de cette espérance son bonheur... c'est dur de voir tout ça vous manquer à cause d'un misérable millier d'écus!... Est-ce que c'est raisonnable, continua-t-il d'une voix entrecoupée, je vous le demande, père Legoëllo ? Est-ce que ça n'est pas fait pour pousser à la révolte?

— Calme-toi, Réné, dit le vieillard; ta révolte serait inutile.

— Me calmer! reprit Réné en pleurant; mais c'est impossible!... tenez, j'ai un petit héritage de ma mère (ce n'est pas elle qui aurait voulu me rendre malheureux!), j'ai l'âge de pouvoir réclamer mon bien... je vous promets d'être laborieux, et de rendre Yvonne heureuse. Oh! je vous en prie, ne me la refusez pas!

— Quoi! l'épouser sans le consentement de ton père! Réné, mon enfant, la douleur t'égare.

— Vous ne voulez pas? vous êtes donc cruel aussi, vous?... »

Le vieillard, ému de la douleur de Réné, lui répondit avec tristesse : « Mais tu sens bien que je ne peux être complice d'un enfant qui se révolte contre son père? Crois-moi, renonce à ma fille.

En ce moment, Yvonne sortit de la ferme, et s'adressant à Réné : « Oui, dit-elle, renoncez à moi.

— Et vous aussi, reprit-il avec abattement, vous voulez que je renonce à vous!... O! mon père!... ajouta-t-il en appuyant sa figure sur l'épaule de Legoëllo et en pressant la main de la penhèr, que tous deux vous me déchirez le cœur!

(1) Bâton.

Ils essayèrent de consoler Réné, mais sans y parvenir. Il s'éloigna la douleur dans l'ame. Yvonne rentra au logis pour pleurer, et le vieux Legoëllo, qui avait contenu l'expression de ses regrets devant Réné, dans la crainte de l'aigrir davantage contre son père, resté seul, pencha tristement son front, où se peignaient l'inquiétude et la douleur : « Oui, je voudrais voir ma penhèr bien établie, murmura-t-il en soupirant, car tous les malheurs m'accablent : je suis ruiné !... Et dire qu'avec un millier d'écus j'assurerais son bonheur... Un millier d'écus ! reprit-il en frappant du pied la terre ! un millier d'écus !... mais où donc le trouver ?... Ah ! je me donnerais au diable, pour un millier d'écus !

— Salut ! maître ! » dit tout-à-coup une voix fortement accentuée.

Legoëllo tressaillit, et se détournant pour répondre, il aperçut un étranger enveloppé d'un grand manteau. « Qui que vous soyez, lui dit-il, vous êtes le bien venu.

— Merci ! répondit l'autre.

— Vous êtes peut-être fatigué ?

— Oui ! je viens de loin, et je vais vite.

— Alors entrez vous reposer sous mon chaume.

— Je vous dérange peut-être ?

— Au contraire ; car j'avais une mauvaise pensée, dit en souriant le vieux Legoëllo, j'étais sur le point de me donner au diable.

— Ce n'est point une si mauvaise pensée, reprit l'autre. J'ai tout entendu, ajouta-t-il, et tel que tu me vois, je puis faire ton bonheur et celui de ta fille. Il te faut un millier d'écus ?... tu les auras. »

Legoëllo fit le signe de la croix... l'étranger avait disparu.

« Mais cet étranger qu'est-ce que c'était donc ? » dit la petite Yves interrompant sa grand'tante.

Jacquette baissa le ton et répondit : « C'était le diable !

— Le diable ! reprit Yves en ouvrant de grands yeux.

— Sans doute, dirent toutes les fileuses, et elles se regardèrent avec frayeur. Le bruit des rouets et des fuseaux cessa, et l'on n'entendit plus que le roulement sourd et lointain des flots contre les rochers.

— Contez encore, reprit Yves, se blottissant sous le tablier de sa grand'tante.

— Oui, contez encore, » répétèrent les jeunes filles. Elles jetèrent un coup d'œil furtif sur la porte et dans tous les recoins de l'étable ; puis les rouets et les fuseaux se remirent en mouvement, et la vieille Jacquette continua d'une voix émue :

« Vous concevez que cette apparition avait frappé de terreur le vieillard. Il rentra dans sa ferme, pâle et tremblant : Yvonne, pensant que son mariage manqué était cause de la tristesse de son père, lui dit : « Tenez, je serais riche que je ne voudrais pas vous quitter. Réné est un brave jeune homme, c'est vrai ; mais je réfléchis que plus que lui vous avez besoin de moi. Si j'étais mariée, qui remplacerait ma bonne mère, qui prie dans le ciel pour nous ? Ah ! il faut que vous ne m'aimiez guère pour désirer m'éloigner. Je ne suis peut-être pas assez bonne, assez prévenante... Voyons, grondez-moi, mais ne soyez plus triste, inquiet ; ou plutôt, père, regardez-moi et souriez ; dites que vous m'aimez, que vous êtes heureux de m'avoir pour votre servante.

— Ma fille ! dit le vieillard en la tenant fortement embrassée, tu es toute ma joie... ma fille, je t'aime ! »

Il est si doux de se sentir aimé, que le père Legoëllo dans cet embrassement oubliait sa pauvreté, sa crainte de mourir, et regardait sa fille avec une sorte d'orgueil paternel. Yvonne, en effet, était aussi jolie que bonne, sans compter que c'était une fameuse ménagère... « Ah ! dit-il en soupirant, tu aurais pourtant fait une gentille épousée pour Réné. »

En ce moment on l'avertit que plusieurs de ses moutons venaient de tomber malades, et qu'une partie de ceux qui l'étaient

déjà, se mouraient : « Encore ! » dit-il avec désespoir.

Il se rendit à la bergerie, et poussa un cri en reculant d'horreur : le démon se tenait sur le seuil.

« Veux-tu un millier d'écus? » lui cria-t-il. Puis il disparut.

Legoëllo n'était point robuste : la banqueroute qu'il venait d'éprouver, la perte de ses bestiaux, l'effroi de se voir poursuivi par le démon, la crainte de mourir sans avoir établi sa penhèr, ne tardèrent pas à le faire tomber malade. Ses inquiétudes, ses tourmens augmentant avec les douleurs de la maladie, un mois après cet événement, il était à l'article de la mort, et ses voisins ne le comptaient plus au nombre des vivans; une seule personne espérait encore, espérait toujours : c'était Yvonne. Elle veillait au chevet de son père, où elle versait bien des larmes en secret et priait Dieu de tout son cœur. Le vieillard prenait souvent la main de sa fille, la pressait doucement dans les siennes, demandait d'une voix mourante des nouvelles de ses bestiaux, la grondait de se fatiguer ainsi à veiller, mais ne lui parlait pas de l'apparition : il craignait trop de l'effrayer.

Un jour que Legoëllo croyait être un peu mieux, et que l'espérance rentrait dans son cœur, à la vue de la campagne verdoyante, du ciel bleu, du soleil brillant : « N'est-ce pas que je ne mourrai pas encore? dit-il à Yvonne.

— Oh! que non, répondit-elle, car si vous mouriez, père, je mourrais aussi, et Dieu ne peut le vouloir; je suis trop jeune.

— Sois tranquille, mon enfant, lui dit-il avec bonté; quand je serai guéri, je ferai de bonnes affaires; j'aurai plus de chance que je n'en ai eu depuis long-temps; j'amasserai ta dot; Réné deviendra ton mari; mais j'exigerai une chose, qu'on ne refusera pas au pauvre vieux, une petite cabane à côté de mes enfans... je serai là... près de toi... je ne vous gênerai pas, va... je ne vous serai point à charge... je serai si heureux de votre bonheur, de votre prospérité... Oui, oui, nous mènerons une bonne vie, mon Yvonne. »

Il s'abandonnait ainsi à sa confiance dans un meilleur avenir, lorsque, vers le soir, il eut un grand accès de faiblesse : « O mon Dieu! dit-il, c'est fini, je vais mourir... Yvonne! Yvonne! va chercher le médecin et M. le recteur. »

Yvonne, suffoquée par les larmes, sortit en courant.

« Oh! mourir, s'écria le vieillard avec désespoir, mourir sans assurer le sort de ma pauvre fille!... oh! je damnerais, oui, je damnerais mon ame!...

— Je l'accepte, » dit alors une voix que le vieillard effrayé reconnut aussitôt; et se soulevant avec peine il entr'ouvrit ses rideaux de serge, puis retomba en murmurant : « Encore lui!... Retire-toi, démon. »

Un ricanement retentit dans la chambre.

« Mais tu ne sais donc pas que tu vas mourir, reprit Satan se penchant sur le lit du vieillard, et que tu vas laisser ta fille sans dot, sans mari?

— Mon Dieu! » soupira Legoëllo; et il se fit un moment de silence que le démon rompit en disant : « Veux-tu?

— Pas à ce prix.

— Ainsi donc, ta fille vivra de longs jours, pauvre, seule et malheureuse.

— Démon tentateur!

— Oh! meurs en paix, je pars, adieu! »

Le vieillard parut faire un effort violent sur lui-même, et s'écria : « Eh bien! non, reste, Satan, reste!... je suis à toi! »

Son agitation avait été si violente que son corps penchait en dehors du lit; un bruit de pas se fit entendre; le démon enveloppa le malade dans son manteau et l'emporta par la fenêtre au moment où la porte s'ouvrait pour laisser passage au recteur et au médecin, que ramenait Yvonne; mais quelle fut leur surprise et leur effroi..... le lit était vide!

Ils se mirent à courir le village, frappant à toutes les portes en criant que Legoëllo avait disparu. Les habitans les plus craintifs se renfermèrent soigneusement chez eux, tandis que les plus hardis, ayant Réné à leur tête, s'armèrent de fourches, prirent des lanternes et coururent à la recherche de Legoëllo.

Pendant ce temps une ombre glissait rapide dans la direction de la roche de Penmarck; c'était Yvonne.

En ce moment, la vieille Jacquette, comme tous les conteurs qui se voient maîtres de l'attention de leur auditoire, s'arrêta; les jeunes filles ne filaient plus, Yves, qui frissonnait de curiosité, s'écria: « Dites donc vite, grand'tante; » et Jacquette continua ainsi sans se presser:

Le temps menaçait d'un orage, bientôt les éclairs brillèrent, le tonnerre gronda, et son bruit se mêla au gémissement des flots. Satan arriva sur la roche de Penmarck; il portait un fardeau qu'il déposa sur la roche: c'était le vieux Legoëllo évanoui. Le démon frappa du pied la terre, il en sortit une torche: « Où suis-je? que me veux-tu? dit le vieillard revenant à la vie.

— Je veux que tu signes le pacte, et tu auras mille écus. »

Alors il fit avec ses ongles une égratignure au bras de Legoëllo; le sang partit.

« Grâce, Satan!

— Et ta fille aura une vie heureuse et bénira ta mémoire.

— Ah! ma fille, murmura le vieillard en sanglotant; donne, donne!»

Il prit le stylet que lui tendait Satan, et éclairé par la torche, il allait signer sa damnation éternelle... lorsqu'un cri déchirant retentit à travers l'orage.

« Mon père! arrêtez, mon père!...

— Malédiction! fit le démon.

— Ma fille! s'écria le vieux Legoëllo se redressant et allant tomber dans les bras d'Yvonne, qui avait été conduite là par un pressentiment et par la lumière de cette torche qu'elle avait vue briller de loin.

— Arrière, Satan! » dit-elle en serrant fortement son père contre son cœur.

Satan resta quelques secondes indécis; tout-à-coup saisissant le bras du vieillard: « Signe! cria-t-il.

— Non, non, dit Yvonne.

— Signe, continua Satan; car tu vas mourir, car tu vas laisser ta fille seule au monde; car tu n'as plus dans ta bergerie un seul mouton qui ait chance de vie. »

Yvonne cherchait à entraîner son père.

« Signe! reprit Satan plein de rage; car ta fille est épuisée par les veilles, par la douleur. Vois comme elle est pâle et brisée; les larmes ont brûlé ses yeux, flétri sa beauté. Ta fille sera laide, et bientôt personne n'en voudra, pas même Réné!... Signe, si tu aimes ta fille!...

— Si je l'aime! » s'écria le vieux Legoëllo presque évanoui; puis, par un mouvement convulsif, il leva tout-à-coup la main pour tracer son nom. Satan faisait résonner une bourse à ses oreilles: « C'est ma mort que vous voulez, mon père, dit Yvonne d'une voix profonde.

— Ma fille, répondit le vieillard, tu épouseras Réné, tu seras heureuse! »

Après avoir saisi la bourse pleine d'or, il commençait à signer; mais la jeune penhèr s'écria: « C'est inutile, mon père, ne signez pas! » Et, en un clin d'œil, elle se précipita dans la mer. A cette vue, le vieillard tomba à la renverse, et Satan s'écria, en poussant un rire affreux: « A moi l'ame de la jeune fille! »

— Pauvre Yvonne, interrompit encore la petite Yves en essuyant une grosse larme.

— Pauvre Yvonne! répétèrent les jeunes filles, la voilà damnée!

— Mais Dieu est grand et bon, reprit la vieille Jacquette; Réné, suivi des habitans du village, s'était dirigé vers la roche de Penmarck. A la lueur des éclairs, il voit le corps de sa bien-aimée Yvonne flotter sur les vagues en fureur. Il se jette à la mer: du haut de la roche, Satan suit

du regard les efforts inouïs de René; tantôt il ricane, tantôt il rugit, selon que sa proie semble devoir lui rester ou lui échapper. L'orage continuait toujours, le vent sifflait, l'éclair brillait, le tonnerre grondait; la roche de Penmarck semblait hurler. Bientôt, au milieu de ce bruit infernal, un cri de joie partit du pied de la roche: « Elle est sauvée! » du haut de la roche un cri de rage y répondit; puis un poids tomba dans les flots, qui s'entr'ouvrirent en bouillonnant avec fracas; et l'orage cessa, le vent se tut, l'éclair s'éteignit, le tonnerre fit silence... Au milieu de ce calme s'éleva un chant d'actions de grâces: c'étaient les habitans de Penmarck qui, agenouillés sur le bord de la mer, remerciaient Dieu de ce que Réné avait sauvé Yvonne.

Tandis qu'il l'emportait évanouie, les habitans du village, guidés par la torche que Satan avait abandonnée, découvrirent le vieux Legoëllo, le chargèrent sur leurs épaules, et partirent sans oser toucher à la torche.

— Est-ce qu'elle y est encore? demanda Yves.

— J'ai cru la voir ce soir, mais c'est que j'avais peur, car elle n'y est plus, reprit la vieille Jacquette. Dès le lendemain, ayant le recteur à leur tête, les habitans du village se rendirent en procession sur la pointe de la roche, et le bedeau, armé d'un goupillon, poussa cette torche dans la mer.

— C'est bien! dirent les jeunes filles; mais racontez-nous donc ce que sont devenus le vieux Legoëllo et Yvonne?

— Dieu, sans doute, fut touché du dévouement du père pour sa fille et du dévouement de la fille pour son père, reprit Jacquette, car le malheur parut s'éloigner d'eux; le malade recouvra la santé, ses moutons guérirent; le marchand qui croyait faire banqueroute arrangea ses affaires et paya; si bien qu'un beau jour, le millier d'écus se trouva dans la bourse de Legoëllo. Réné n'en aimait Yvonne que davantage depuis qu'il lui avait sauvé la vie, si bien qu'un beau jour ils s'épousèrent, au grand contentement de tous; et le père Éon disait à sa bru en sortant de l'église: « Vous êtes une bonne fille, Yvonne, vous ne pourrez faire qu'une bonne femme.

— Oui, une bonne fille, ajouta Legoëllo, car elle a sauvé mon ame, et Réné sera un bon mari, car il a sauvé ma fille.

— La bénédiction du ciel soit avec eux! dit le recteur.

— La bénédiction du ciel soit avec eux! » répétèrent tous les assistans.

Aussi, continua la vieille Jacquette, quand ma grand'mère nous racontait cette histoire, elle nous disait: « Mes chers enfans, ne vous laissez jamais aller à la tentation d'être riches; car la pauvreté et la grâce de Dieu valent mieux que les écus du diable. »

Jacquette avait à peine terminé son conte, que dix heures sonnèrent à l'église du village; il fallut se séparer. Les fileuses prirent leurs rouets, leurs quenouilles, et regagnèrent leurs chaumières. Les plus hardies jetèrent un regard furtif dans la direction de la roche de Penmarck, et ne virent briller au-dessus que des étoiles; mais les plus peureuses, celles qui n'avaient pas osé regarder, assurèrent qu'elles avaient aperçu une flamme, et même la petite Yves, qui tint tout le temps sa tête enveloppée dans le tablier de sa grand' tante, affirma avoir vu le diable, couvert d'un grand manteau noir et brandissant une torche enflammée.

Vous voyez, mesdemoiselles, que l'imagination exaltée des Bretons leur fait trouver une légende pour expliquer l'origine du nom de chaque site célèbre par sa position pittoresque. C'est ainsi que l'une des *roches* de Penmarck est devenue *la Torche* de Penmarck.

Étienne Énault.

Les Cinq Sens.

POÉSIE ENFANTINE.

Regarde, mon enfant, ma frêle pâquerette,
La nature qui luit, chante, embaume, te jette
Rayons, fleurs, rossignols, et n'est qu'enchantement;
C'est qu'elle est joyeuse, je gage,
D'avoir en toi fait un ouvrage
Si délicat et si charmant.

La lumière te dit : « Je suis le jour splendide;
Dieu m'a fait pour tes yeux. Je suis l'aube timide
Qui te ressemble : en nous rien ne peut éblouir,
Car nous sommes deux étincelles,
Mais, à nous voir déjà si belles,
On sent que le jour va venir. »

« Oui, mon ange, je suis cette aurore vermeille
Qui frappe à tes rideaux, et te dit : Qu'on s'éveille !
Je suis ce beau soleil qui brille triomphant;
Je suis les étoiles, la lune,
Qui te disent, quand vient la brune :
Il faut dormir, petit enfant. »

L'oiseau dit : « Moi, je suis la chanson, la fauvette;
Pour ton oreille Dieu fit ma voix pure et nette.
Moi, je suis l'alouette, à l'aurore on m'entend :
Pour que les jours que Dieu t'envoie
Te semblent venir pleins de joie,
Je te les annonce en chantant. »

« Je suis le blond serin qui perle son ramage;
La lyre des foyers, et l'hôte de la cage.
Les maisons m'ont toujours dans quelques petits coins,
Afin que l'homme, en sa demeure,
Où souvent, hélas! sa voix pleure,
Ait une voix qui chante au moins. »

La fleur te dit : « Je suis le parfum. Viens, respire;
Dieu pour ton odorat m'emplit d'ambre et de myrrhe.
Je suis la giroflée au bâton d'or; l'œillet
Qui se panache et se satine;
Le muguet, perle blanche et fine,
Qu'on trouve en mai dans la forêt. »

« Dieu, comme vous, enfants, me fit riante et belle :
Il me fit ma corolle en velours, en dentelle;
Il vous fit des teints frais, des contours ravissants.
Et puis, les deux œuvres écloses,
Il donna le parfum aux roses,
Il donna la grâce aux enfants. »

« Retiens long-temps mon charme et mon humeur frivole;
Faisons notre bonheur d'un papillon qui vole.
Mais surtout, bel enfant qui descends du ciel bleu,
Gardons, toi, dans ton ame aimante,
Moi, dans ma corolle odorante,
Un peu d'encens pour le bon Dieu ! »

Et le vent du printemps dit : « Je suis la caresse;
Dieu m'a fait pour ton front. Je touche avec mollesse
Ton visage et les lis, et j'aime à m'y poser.
Sur ta peau de satin, plus fraîche
Que l'églantine et que la pêche,
Je glisse aussi doux qu'un baiser ! »

Le fruit te dit : « Je suis le goût, je suis l'orange;
Dieu m'a fait pour ta bouche. Il pense à tout, mon ange;
Pour vous, ô nouveaux-nés, il met, bien des grands mois,
Du lait dans le sein de la mère;
Et pour l'enfant qui court sur terre,
Il met des fraises dans les bois. »

Tout cela c'est la vie, enfant qui viens de naître,
Ce n'est pas le bonheur. Si tu veux le connaître,
Ton père et moi, tous deux baisant ta joue en fleur,
Nous te dirons : « O ma charmante,
Nous sommes l'amitié constante,
Et Dieu nous a faits pour ton cœur. »

Mme ANAÏS SÉGALAS.

Revue des Théâtres.

—

ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE.

La Tarentule, ballet pantomime en deux actes, par M. Coralli, musique de M. Gide.

Nous sommes dans un village de la Calabre. A gauche est l'hôtel de la Poste; à droite, une église; au fond, la grande route conduisant aux montagnes. Le jour commence. Luigi, jeune chasseur, sort de sa chaumière, va frapper à la porte de ses amis, et les prie de venir l'aider à donner une aubade à celle qu'il aime. C'est Loretta, fille de Mattea, propriétaire de l'hôtel de la Poste. Ils prennent triangles, guitares, mandolines, et se rendent sous le balcon de la jeune fille. Elle ouvre doucement sa fenêtre; Luigi allait donner le signal; des pas se font entendre... les musiciens s'éloignent, Luigi se cache, et voit des brigands traverser le village. Au milieu d'eux est une jeune dame attachée sur un cheval et les yeux bandés; des chevaux suivent, chargés de bagages; des voyageurs sont traînés à pied par les brigands. Luigi appelle ses amis, se met à leur tête, et tous volent au secours des voyageurs. Loretta revient à son balcon, personne!... Elle descend, trouve les instrumens abandonnés, prend une mandoline, l'essaie; les jeunes filles du village accourent, s'emparent des autres instrumens, et donnent une aubade à Mattea. Celle-ci accourt furieuse, ne voit que de jeunes folles qui l'entourent en dansant, mais reconnaissant dans les mains de Loretta la mandoline de Luigi, elle la brise, en déclarant que la fille d'une riche maîtresse de poste n'épousera jamais un pauvre chasseur des montagnes. Loretta pleure; ses compagnes la consolent, la forcent à danser avec elles. Luigi et ses amis reviennent, traînant les brigands enchaînés; ils les remettent entre les mains des archers, qui les emmènent en prison, et la jeune dame, la signora Clorinde, raconte qu'il y a trois mois, attaquée dans sa voiture et blessée par les brigands qui l'ont emmenée avec eux, son mari et ses parens doivent la croire morte. « Comment m'acquitter envers vous? dit-elle au chasseur. — Hélas! répond-il, je n'ai qu'un seul désir, celui d'épouser Loretta; mais il ne peut être exaucé. — Pourquoi? — Je suis pauvre! » Le bargello qui dressait procès-verbal des effets volés par les brigands, restitue à Clorinde son nécessaire de voyage. Elle en tire un portefeuille qu'elle remet à Luigi. A la vue de plusieurs billets de banque, il saute de joie et les montre à Loretta, à sa mère. « Je veux que Luigi épouse votre fille, dit Clorinde à l'hôtesse, et je doublerai sa dot. » La jeune dame suit des religieuses d'un couvent voisin, qui lui ont offert l'hospitalité; Mattea ne s'opposant plus au mariage du chasseur, celui-ci invite tout le village à sa noce pour le soir même, et chacun va s'y préparer. On entend claquer le fouet du postillon: une calèche arrive, il en sort un homme âgé, en grand deuil; sa poitrine est chamarrée de plaques et de décorations. « Le signor, dit l'hôtesse, est sans doute un diplomate, un grand seigneur, un prince? — Mieux que cela! je vois tous ces gens dans mon antichambre; les têtes couronnées sont à mes genoux... Je suis le baron Oméopatico, médecin du roi de Naples... Je me rends à la cour. » Le vieux docteur trouve Loretta charmante; il veut lui tâter le pouls: « Je me porte bien, dit-elle; et, pour preuve, elle danse. Il lui offre sa fortune, le titre de baronne Oméopatica. Elle lui présente Luigi comme son fiancé, l'engage à leur noce qui commence, et les filles et les garçons du village ouvrent le bal. Bien que son dîner soit servi, le baron n'a plus faim; il aime mieux voir danser Loretta. Le jeune chas-

seur, impatienté de ne point entendre sonner son mariage, court chercher le sacristain : celui-ci entre à l'église. Mais plus le docteur voit danser Loretta, plus il en devient amoureux : « Je suis veuf, je suis riche, dit-il à Mattea; je vous demande votre fille en mariage. — Il est trop tard! répond l'hôtesse, n'entendez-vous pas les cloches? » Les portes de l'église s'ouvrent, l'autel est paré, le prêtre attend les époux... Loretta, suivie de ses compagnes, court rappeler son fiancé, et revient pâle de douleur et d'effroi : une tarentule a piqué Luigi au pied. « Je connais cela, dit le docteur, la piqûre de la tarentule procure une espèce de fièvre dansante, et l'accès dure jusqu'à ce que le malade succombe. » Le malheureux arrive haletant; il danse, danse toujours malgré lui, et tombe épuisé sur un banc. Loretta, désespérée, se jette aux genoux du docteur : « Vous qui avez des remèdes pour tous les maux, lui dit-elle; sauvez-le! — J'y consens; à une condition. — Laquelle? — Vous m'épouserez à sa place. » Elle s'éloigne indignée. « Hâtez-vous! reprend le vieux docteur. » La pauvre enfant s'écrie : « Qu'il vive! et que je meure! » Il fait respirer un flacon au malade, qui revient à la vie. Les cloches sonnent de nouveau : les chantres, les enfans de chœur sortent de l'église; ils viennent chercher les époux : le docteur et Mattea entraînent à l'autel Loretta à moitié évanouie; et l'on emporte Luigi, qui commence à reprendre ses sens.

Nous sommes dans la chambre de Loretta. Au fond est une alcôve; sur la cheminée une Madone; une horloge marque les heures; une lampe brûle. Soutenue par les amies de sa fiancée, Luigi entre pâle, souffrant; la raison ne lui est pas encore revenue; cependant il pense à Loretta, il la demande : « Où est-elle? » Les jeunes filles n'osent lui apprendre son malheur. « Oui! des fleurs, des bouquets... Ah! c'est ici sa chambre... Je me le rappelle, Loretta m'appartient... Comme elle tarde à venir! » Elle revient de l'église, pâle, désespérée; ses amies veulent emmener le chasseur; elle leur fait signe de s'éloigner. « Que tu es bien ainsi, que ce bouquet et cette couronne de mariée t'embellissent encore! Bientôt, n'est-ce pas, nous ouvrirons le bal ensemble? » dit Luigi. Loretta fond en larmes. « Est-ce que tu ne m'aimes plus? — Ah! plus que jamais! — Eh bien, tu es ma femme. » Elle se jette aux genoux du pauvre jeune homme et lui avoue ce qu'elle a fait pour lui sauver la vie. « Ce mariage contracté par la violence est nul, s'écrie-t-il. — Comment le rompre? qui nous aidera? » reprend la pauvre fille. Il songe à Clorinde; il ira lui demander sa protection : le couvent n'est qu'à deux lieues :... on entend du dehors les chants d'hyménée. « Non! reprend-il, j'aime mieux rester, tuer ton mari et me tuer après. » Sa fiancée lui jure que jusqu'à son retour elle saura se soustraire au vieux docteur; des pas se font entendre, et pour rencontrer moins d'obstacles sur son chemin, le chasseur saute par la fenêtre. C'était Mattea et les filles de la noce qui venaient chercher la mariée pour lui faire sa toilette. Le baron Oméopatico paraît en costume de marié, le bouquet à la boutonnière. Les garçons de la noce l'accompagnent en buvant, et veulent le faire danser pour attendre patiemment sa femme; il se débarrasse d'eux en leur donnant pourboire, et voilà Loretta qui revient vêtue d'une simple robe et couverte d'un voile : sa mère se retire après l'avoir embrassée; alors les filles de la noce, à qui elle a dit de rester, forment des danses et l'entourent; mais le marié parvient enfin à les éloigner. Restée seule, Loretta regardait le cadran avec inquiétude; le vieux docteur s'approche pour lui prendre la main... Elle lui fait signe qu'elle a entendu du bruit... elle a peur. Il va voir dans un cabinet; elle l'y enferme, et se réjouissait de sa ruse, lorsqu'il rentre

par la fenêtre, que Luigi a laissée ouverte. « Qui a fermé la porte du cabinet? dit-il. — Le vent, » répond-elle. Le baron, étonné que le vent ferme les portes à double tour, s'approchait encore pour prendre la main de Loretta... il s'arrête en la voyant prier à genoux devant la Madone. Sans doute la Vierge lui inspire une heureuse idée, car Loretta se relève plus calme; et le docteur s'approchait une troisième fois pour lui prendre la main, quand elle pousse un cri et regarde avec effroi dans la cheminée. « Qu'avez-vous? demande le baron. — Ne voyez-vous pas cette araignée?... Non, elle a disparu; mais elle m'a piquée. — Une tarentule? » s'écrie-t-il. Alors Loretta se met à danser si doucement, si gracieusement, que, comptant sur son spécifique, le docteur cède au plaisir d'admirer sa fiancée; bientôt sa danse devient plus vive, plus animée; il ne peut ni suivre la jeune fille, ni l'arrêter... Saisissant enfin le moment où elle s'est jetée sur un fauteuil, il veut lui faire respirer son élixir... d'un mouvement brusque, elle jette en l'air le flacon, qui tombe et se brise; puis elle recommence à danser de plus belle. Hors d'haleine, le docteur se jette sur la sonnette, et tombe anéanti. Tout le monde accourt : on trouve le marié à moitié évanoui dans un fauteuil, et la mariée, dansant toujours, vient se jeter au milieu de ses compagnes, elle se laisse tomber inanimée entre leurs bras, puis, relevant doucement la tête : « Emmenez-moi, leur dit-elle, et ne laissez approcher de moi ni le docteur, ni ma mère. « Elle n'est plus ! elle n'est plus ! s'écrient les jeunes filles, repoussant le marié; vous êtes cause de sa mort. » Les garçons de noce vont l'assommer... heureusement, il se sauve; mais Mattea veut s'emparer de son enfant: « Elle est morte ! elle est morte ! s'écrient encore les jeunes filles; c'est à nous de lui rendre les derniers devoirs ; » et l'on entraîne la mère désolée.

La décoration change; nous sommes au milieu du village, derrière l'hôtel de la Poste; au fond, un chemin serpente sur la montagne, et passe devant une chapelle. Il est grand jour; le chasseur et Clorinde arrivent, accompagnés d'une sœur tourière. « Oui, signora, s'écrie Luigi, si vous ne venez à mon secours, on m'enlève ma fiancée ! — Soyez tranquille, répond Clorinde. Ma sœur, ajoute-t-elle en s'adressant à la tourière, allez trouver cet homme, et dites-lui qu'une dame de Naples désire lui parler; » puis elle entre dans une maison voisine. On entend des chants religieux : les notables du village s'avancent; des jeunes filles suivent, portant le corps d'une de leurs compagnes; d'autres jeunes filles tiennent les cordons et jettent des feuilles de roses sur la morte... C'est Loretta. Luigi pousse un cri déchirant, tombe à genoux, prie, sanglote... les assistans se prosternent... Loretta soulève la tête, et Luigi va crier... elle lui pose la main sur la bouche, puis reprend son immobilité; le cortége se remet en marche, et des jeunes filles font signe au chasseur de se rendre à la chapelle. On y dépose Loretta sur un lit de parade; les assistans descendent par l'autre versant de la montagne; Luigi monte de son côté, il trouve sa fiancée sous le porche : tous deux s'y cachent, et tandis qu'au-dessus de leurs têtes, le convoi défile, à leurs pieds se passe une autre scène. La tourière amène le docteur, qui, se croyant doublement veuf, a remis son habit noir et un crêpe à son chapeau : « Oui, signor, dit la sœur, une grande dame désire vous parler. — Me consulter, vous voulez dire. » Clorinde se présente, il la salue et veut lui tâter le pouls... Elle lève son voile :... tous deux jettent un cri. « Dieu ! mon mari ! — Dieu ! ma femme que je croyais morte ! » Loretta a tout entendu : elle descend en courant; le baron se retourne, il jette un second cri en voyant sa seconde femme aussi ressuscitée; le chasseur sonne la cloche de la chapelle; les gens du convoi reviennent; les habitans du village accourent; Mattea serre sa

fille dans ses bras; et le docteur jure à sa femme que depuis qu'il a appris son assassinat par les brigands il est resté inconsolable... pour preuve, il montre le crêpe tout neuf qui est encore à son chapeau. Clorinde attendrie se jette dans les bras de son époux, et Luigi embrasse sa fiancée. « Mais votre rival, dit enfin Clorinde au chasseur, pourquoi ne vient-il pas? — Mon rival renonce à ses droits, il s'éloigne, répond le jeune homme, voulant ménager le cœur de sa bienfaitrice, votre présence en ces lieux a suffi.

La voiture du docteur Oméopatico s'avance, conduite par les postillons de Mattea, et Clorinde présente les jeunes époux à son mari. Le baron est forcé d'unir Luigi à sa seconde femme et de partir avec sa première.

A présent, mesdemoiselles, je vais vous aider à rectifier quelques erreurs du docteur Oméopatico sur le *sujet* de ce ballet.

La *tarentule*, qui s'écrit aussi *tarantule*, est un insecte venimeux dont la morsure a donné le nom à la maladie appelée *tarentisme*. La tarentule prend son nom de la ville de Tarente, dans la Pouille, où elle se trouve plus particulièrement. Elle est à peu près de la grosseur d'un gland; elle a huit pieds et huit yeux; sa couleur varie; mais son corps est toujours couvert de poils. De sa bouche sortent douze espèces de cornes un peu recourbées, dont les pointes sont extrêmement aiguës et par lesquelles elle transmet son venin. Sa morsure cause une douleur qui d'abord est semblable à celle de la piqûre d'une abeille: alors le malade ne tarde pas à tomber dans une profonde mélancolie; il perd le mouvement, et meurt s'il n'est secouru. Le seul remède est la musique: un musicien essaie différens airs sur son instrument; lorsqu'il a rencontré l'air qui plaît au malade, celui-ci commence à remuer les doigts en cadence, puis les bras, ensuite les jambes, enfin tout le reste du corps. Alors, il se relève sur ses pieds, et se met à danser quelquefois pendant six heures sans relâche. Quand il se sent fatigué, c'est la marque de sa guérison, car, tant que le poison agit, il danserait sans discontinuer jusqu'à ce qu'il mourût de faiblesse. Revenu à la vie, le malade ne se rappelle pas même s'il a dansé.

A ces faits déjà si extraordinaires, on en a ajouté de si extraordinaires encore, que je crois bien que la *tarentule* a été calomniée. Vous voyez, mesdemoiselles, que l'auteur de ce ballet a donné à la maladie les mêmes symptômes qu'à sa guérison... et voilà comme on écrit l'histoire!

Mme J.-J. Fouqueau de Pussy.

Exposition

DES

PRODUITS DE L'INDUSTRIE (1839).

(Troisième et dernier article.)

On me reprochera peut-être d'avoir consacré beaucoup trop de temps et d'espace aux choses de luxe, et de n'en réserver que très-peu à celles vraiment utiles. Je confesserai ma faute, en faisant observer, toutefois, qu'un écrit, si minime qu'il soit, reflète toujours les choses et les temps. La disposition de mes articles est une pâle copie de l'exposition: j'ai parlé selon ce que je voyais, et mes regards ont suivi les regards de la foule. Brave à la chaleur, je n'ai pas été chercher le frais et la solitude dans la galerie où Rouen étale ses estimables étoffes à six sous l'aune, dans celle où les socs de charrue, les lames de faux, les *eustaches* à manches de buis promettent aux cultivateurs des instrumens utiles et agréables à bon marché.

Je me suis peu occupée du noir-animal, cet excellent engrais que les os des bêtes

mortes fournissent à la terre, grâce aux préparations chimiques de MM. Buron et Payen, de Grenelle. Un jour peut-être, à propos d'économie domestique et d'art culinaire, je vous parlerai, sur une plus grande échelle, des conserves de M. Appert. Ses préparations ont rendu de grands services à la marine; il a poussé si loin la conservation des substances alimentaires, que l'on voit à l'exposition un gigot de mouton qui date de 1831, et du lait chaud qui est en bouteille depuis la même époque. L'un et l'autre n'attendent plus que la broche ou le bain-Marie pour vous offrir un repas confortable.

Je ne me suis pas arrêtée, ou plutôt j'ai fui devant les pièces d'anatomie exécutées en cire ou en carton; c'est fort curieux, fort utile; mais rien qu'à les entrevoir, les cheveux dressent à la tête. Je n'ai prêté non plus qu'une attention contrainte aux explications d'un Monsieur très-savant, qui *momifie* les corps morts par un procédé beaucoup plus simple, et dont le résultat *est plus gracieux* (paroles du texte) que celui obtenu en Égypte. Mais enfin, ce que j'ai vu et compris de la partie sérieuse de l'exposition peut encore fournir matière à un troisième article.

INSTRUMENS DE MUSIQUE.

Rien de nouveau ni de surprenant dans la perfection des pianos de MM. Érard et Pleyel; ils sont toujours les premiers facteurs de Paris. M. Pape a trouvé le moyen d'enfermer le mécanisme d'un piano à queue, à six octaves, dans une boîte verticale de moyenne grandeur; il a aussi essayé d'en faire tenir un dans un guéridon de forme octogone. Un des problèmes à résoudre, c'est celui d'un bon piano tenant le moins de place possible; mais personne, pas même M. Pape, n'est parvenu à conserver à cet instrument la puissance qu'exige la musique moderne, en l'enfermant dans une boîte de médiocre dimension. Le nombre des facteurs d'instrumens a quintuplé depuis dix ans, et l'effet de cette concurrence est une baisse dans les prix. Un facteur, à Paris, a de très-bons pianos verticaux à 360 fr.

On remarque beaucoup deux instrumens nouveaux. Le mélophone, cet instrument portatif se touche comme une basse, et reproduit assez heureusement les diverses parties d'un orchestre : ses sons ont de la *sonorité* et de l'harmonie. L'orgue milacor vient ensuite. Vous vous rappelez ces petits tympanons, joie de votre enfance, sur lesquels, à l'aide de numéros correspondant des notes aux touches, vous jouiez : *Ah! vous dirai-je, maman*, et *Marlbrough s'en va-t-en guerre*? eh bien! l'orgue milacor se touche sans plus de science ni de peine. L'avantage de cette invention, c'est de donner aux églises de village des orgues à bon marché, le milacor n'est pas cher, et de faire des organistes de tous les hommes de bonne volonté sachant lire les chiffres. Ils joueront en mesure si Dieu leur a donné de l'oreille.

LITHOGRAPHIE.

Un des plus importans progrès de la science moderne, c'est d'être parvenu à décalquer, sur la pierre lithographique, les manuscrits, les imprimés, les gravures, sans détruire ni même altérer l'objet que l'on reproduit. Ainsi, on enduit d'une composition nouvelle, la feuille que l'on veut décalquer, on pose cette feuille sur la pierre : un coup de presse... et voilà le manuscrit précieux, l'imprimé, la gravure dédoublés, et non copiés. Si l'on veut multiplier les exemplaires à plusieurs mille, on se sert d'une seconde composition dont on couvre la pierre, puis l'on procède au tirage, et ainsi que je vous l'ai dit, l'objet décalqué n'est nullement altéré.

MACHINE A FILER LE LIN.

Les machines tiennent un rang important à l'exposition; il y a des appareils à vapeur de toutes dimensions et appliqués à

divers usages. Celui-ci, de la force de quarante chevaux, est meunier, cet autre filateur, raffineur, scieur-de-long, porteur d'eau. Il y a aussi des locomotives fort simplifiées qui traînent de plus lourds fardeaux et franchissent un plus grand espace en moins de minutes que celles employées jusqu'à présent. On y voit des métiers à tisser, à brocher toutes les étoffes; mais celui qui a captivé mon attention est le métier à filer le lin. Dans ma jeunesse, la recherche de cette découverte préoccupait beaucoup les savans: l'empereur Napoléon, qui connaissait de quelle importance était pour le commerce et l'agriculture le maintien de la concurrence entre les toiles de lin et les toiles de coton, avait promis un million à celui qui parviendrait à filer le lin à la mécanique. Un million! c'est bien beau; cependant cet appât fut offert en pure perte. Beaucoup de mécaniciens tentèrent l'entreprise, pas un ne réussit. Eh bien! ce secret tant cherché, consiste tout bonnement à appliquer à la filature du lin une mécanique dont on se sert, depuis un demi-siècle à peu près, pour filer le coton, et à cette mécanique on ne fait subir que trois légères modifications : 1° à chaque appareil où le lin subit une nouvelle opération est joint un long peigne formé d'une série de petites tringles d'où partent de longues aiguilles d'acier; les filamens du lin étant très-longs, ont besoin d'être ainsi guidés et démêlés pendant qu'on les file; 2° la tension à laquelle on soumet le lin pendant le filage doit être dix fois plus considérable que pour le coton, parce qu'il faut dégager les filamens les uns d'avec les autres, et les empêcher de se nouer: pour obtenir ce résultat, on ajoute quelques vis de pression et quelques contrepoids au métier à filer le coton; 3° le lin étant beaucoup plus raide que le coton, on l'assouplit au moment du filage, en le faisant passer dans un bain d'eau chaude.

Maintenant les toiles et les batistes vont marcher de pair avec le calicot et le jaconas; l'Europe ne recevra plus les plus importantes matières du tissage de l'Amérique et de l'Égypte, elle en produira à son tour. Déjà on pressent les résultats de cette découverte, en admirant à l'exposition le linge de fil damassé de la manufacture d'Essonne.

Mme Alida de Savignac.

Correspondance.

—

Le dimanche, qui est un jour de repos pour tous les chrétiens du monde, pour le peuple de Paris, est en même temps un jour de plaisir. Tu ne te fais pas idée d'un dimanche d'été dans la capitale. Dès la veille au soir, les gens de finance, les chefs de bureau, les magistrats, tous les hommes qui tiennent au barreau, s'ils ont quelque fortune, sont allés retrouver leurs femmes et leurs enfans à la campagne : car il est de bon ton pour ces dames de ne pas rester à Paris pendant cette saison, et d'imiter en cela les dames châtelaines. Le dimanche matin, ce sont les riches commerçans et les nombreux étrangers qui partent pour aller visiter Versailles, Saint-Cloud, Montmorency, ou tout autre site remarquable dont la capitale est environnée; alors on ne voit que calèches, *fiacres*, *Urbaines*, *Lutéciennes*, *Zéphirines*, *Gauloises*, etc., rouler dans tous les sens : ce n'est donc pas pour ces gens-là que Paris est un lieu de plaisir, puisqu'ils le fuient!... c'est pour l'ouvrier qui a touché sa paie le samedi; c'est pour l'homme laborieux que le dimanche est un beau jour. A midi, la jeune ouvrière a repassé sa robe, cousu des cordons neufs à ses souliers, acheté une paire de gants et déchiffonné les fleurs de son tour de tête. S'il a l'honneur de faire partie de la garde nationale, le père revêt son uniforme, qui lui sert ordinairement à deux fins : pour

les jours d'émeutes et pour les jours de fête. La mère a bien débarbouillé les petits, grâce à l'eau bouillante qui se promène dans nos rues, et ne coûte pas plus cher que l'eau froide. Il fait beau, la famille descend de son sixième étage: le père donnant le bras à sa fille, la mère à son fils, les petits suivent se tenant par la main. Il n'y a pas jusqu'à *César* qui ne soit de la partie, mais le bon chien est tenu en laisse dans la crainte qu'il ne trouve la mort sous la forme d'une boulette; le chat seul garde la maison; aussi pour le consoler a-t-on eu bien soin de lui faire une bonne pâtée. A présent Paris est tout entier à l'ouvrier. Il suit les boulevarts intérieurs ou les quais, *flâne* devant chaque édifice nouveau, ou chaque bateau à vapeur qui mord les vagues et fait mourir les poissons. La famille traverse le beau et noble jardin des Tuileries, admire ses fleurs, ses jets d'eau. ses statues, ses vieux marroniers, et s'arrête dans cet immense *salon* appelé la place de la Concorde. Cette place, pavée en mosaïque, entourée de statues colossales représentant les douze plus puissantes villes de France, est éclairée par des candélabres de bronze doré, ornés des armes de la ville de Paris, un vaisseau. Au milieu de ce *salon* s'élève l'obélisque de Louqsor, dont le granit brille plus rose, sous les rayons du soleil, étonné de le retrouver si loin de sa patrie... bientôt des fontaines jaillissantes vont faire de ce lieu la plus belle place du monde. A présent les Champs-Élysées et ses jeux divers, le bois de Boulogne et ses frais ombrages, s'offrent aux désirs de l'ouvrier. La famille dîne dans un jardin, sous un berceau de chèvre-feuille, où elle est servie par des garçons attentifs et polis; elle qui sert les autres toute la semaine. Bientôt le cornet à piston se fait entendre; l'ouvrier entre au bal et danse avec sa fille, vis-à-vis son fils et sa femme. A leur retour, les Champs-Élysées sont devenus une vaste foire. Ici ce sont les chevaux et les écuyers de Franconi, là le concert *du Châlet*; ici celui de Dufrêne, illuminé en verres de couleurs, avec son ballon lumineux suspendu dans les airs. Les jeux de bague, les balançoires, les vaisseaux, les loteries, les marchands de toute sorte, et partout l'éternel cornet à piston, qui vous poursuit des plus jolis airs de Strauss, de Musard et de Jullien. Chaque café a ses chanteurs français ou italiens; harpes, violons, flûtes et guitares, tous s'y sont donné rendez-vous, et parmi cette foule, où le chien le plus fidèle pourrait perdre son maître, la mère son enfant... pas un homme ivre! pas une querelle!... Accompagnés par ces bruits d'harmonie, car on danse partout, il y a dans Paris des bals *champêtres* jusqu'au premier étage de nos maisons, l'ouvrier et sa famille regagnent satisfaits leur triste logis, et prêts à travailler six jours de la semaine, afin d'être récompensés par les plaisirs du septième.

Un dimanche soir, je faisais à part moi ces réflexions, quand je vis étalés dans la poussière des Champs-Élysées des livres que l'on criait à *trois sous*. J'ai la passion des livres: j'en choisis trois. Dans l'un je trouvai un précis sur *les causes de l'universalité de la langue française*. L'académie de Berlin avait mis ce sujet au concours l'an IV de la république. Le prix fut partagé entre M. de Rivarol et un Allemand. Voici à peu près ce que disait cet étranger:

Il n'est pas naturel que chaque nation s'assujettisse long-temps encore à étudier les idiomes de toutes les autres nations; peu à peu une de ces langues deviendra la langue universelle. Trois causes feront pencher la balance en sa faveur: le caractère de cette langue, le génie du peuple qui la parle, les relations politiques de ce peuple; même sans avoir besoin de conquêtes, il suffit qu'il soit le premier en pouvoir, en crédit, en importance. On sait l'enthousiasme des hommes pour tout ce qui a de la grandeur; on trouvera les procédés de ce peuple plus nobles, ses mœurs plus douces, son commerce plus aimable, sa

langue plus belle, son intelligence plus élevée; on voudra l'imiter, prendre ses usages, ses modèles, s'habiller, se présenter, marcher, et *parler* comme lui. Il y a dans la langue du grand siècle de Louis XIV un charme qui plaît à toutes les nations policées : il consiste dans le naturel, dans ce mélange de simplicité, de clarté, de pureté, de suavité et d'élégance qui sont les qualités des écrivains de cette époque, et toutes les causes physiques, politiques et morales, se réunissent aux temps et aux circonstances pour faire de la langue française celle des cours, de la bonne compagnie, des classes supérieures, des citoyens aisés; celle des correspondances, des manifestes, des traités, celle des savans mêmes, enfin la langue universelle.

Il y a trente-neuf ans que l'auteur allemand disait cela; et la prophétie s'est maintenant accomplie! Les traités entre les puissances étrangères, les ouvrages de haute stratégie se font en français, notre journal va dans tous les pays du monde, ce qui prouve que les demoiselles apprennent à parler comme nous, et je lisais l'autre jour que le frère et le fils du schah de Perse allaient établir une université fondée sur l'enseignement de notre langue : la jeunesse de Tebritz, désireuse instinctivement d'apprendre le français, avait été réduite jusqu'ici aux leçons d'un cuisinier... suisse. Pauvres Persans! Cela me rappelle un seigneur russe qui croyait savoir le français et auquel on n'avait appris que le *provençal!*

Mais malgré ma joie de voir la prépondérance de notre langue, j'ai peur que les étrangers ne la parlent mieux que nous. Voici encore une liste de locutions vicieuses que tu ajouteras à celle que je t'ai envoyée; tu reprendras ta femme de chambre toutes les fois que, comme *Martine*, elle offensera *sa grand'mère* (sa grammaire), et bientôt les sujets du roi de France pourront parler un aussi bon français que les sujets de sa majesté le schah de Perse.

ON DIT :	ON DOIT DIRE :
Abimer sa robe.	Faner, salir, déchirer sa robe.
Acculer ses souliers.	Eculer ses souliers, acculer l'ennemi.
Un chat angola.	Un chat d'Angora, un angora.
Adieu! au revoir.	A revoir!
Gagner une ambe à la loterie.	Un ambe.
L'arche de triomphe de l'Etoile.	L'arc de triomphe.
Il fait chaud comme dans une étude.	Une étuve.
A prorata.	Au prorata.
A pure perte.	En pure perte.
Dessorceler.	Désensorceler.
Une centime.	Un centime.
Luthérianisme.	Luthéranisme.
Rose mousseuse.	Rose moussue, couverte de mousse.
Une monticule.	Un monticule.
Une parafe.	Un parafe.
Une pétale.	Un pétale.
Rebiffade.	Rebuffade.
Il fait soleil.	Il fait du soleil.
Une voix de Centaure.	De Stentor.
Une fois pour tout.	Pour toutes.
Perdre la tremontade.	Perdre la tramontane (1).
Faire la volte.	Faire la vole.
Cet homme est un zéro en chiffre.	Un zéro sans chiffre.
Réunir la modestie au talent.	Unir la modestie au talent.
Ils se vêtissent, ils se revêtissent.	Ils se vêtent, ils se revêtent.
Une renne.	Un renne.
Les yeux du bouillon.	Les œils du bouillon, du lait, du fromage.
Il s'est mal conduit vis-à-vis de moi.	Envers moi.
Le verre est casuel.	Est cassant.
Enlevez toutes ces décombres.	Tous ces décombres.
Midi ont sonné.	Midi a sonné.
L'ivoire est blanc.	Blanche.
Du jujube.	De la jujube.
Embrouillamini.	Brouillamini.

Mais ce n'set pas tout de bien parler, il faut encore bien travailler, et je vais t'expliquer notre planche VIII.

(1) Mot espagnol qui signifie *perdre la tête*.

Le n° 1 est une pelote en tulle avec application de mousseline.

Les n°s 2 et 3 sont des semés pour broder en coton blanc sur robes d'organdy.

Le n° 4 est un dessin de col de mousseline. Si tu n'as pas le temps, tu peux ne broder que la galerie du bas.

Le n° 5 est un dessin de manchette aussi de mousseline.

Le n° 6 un entre-deux.

Le n° 7 un coin de mouchoir que l'on brode au point d'armes, ou tout simplement au passé et au métier. Chacun des traits qui dessinent les deux animaux et le vase doivent être brodés en cordonnet, avec du fil d'Ecosse.

Le n° 8 est une corne dont tu continues le dessin autour du mouchoir : tu le festonnes en coton de couleur, et tu le brodes en points de chaînette, aussi en coton de couleur.

Le n° 9 est le commencement d'un alphabet de lettres manuscrites que tu feras au passé ou en points de chaînette, mais toujours en coton de couleur.

Ces dessins sont de M. Deroy, celui de nos dessinateurs qui a le plus de goût et d'imagination.

Le n° 10 est le devant d'un corsage de robe. Les raies t'indiquent parfaitement le sens et le biais de l'étoffe. Tu creuseras ce devant un peu au milieu.

Le n° 11 est le dos. On coud un passepoil dans le bas et dans le haut de ce corsage, et on en place un entre chaque morceau pour les réunir à l'envers par un point arrière.

Tu devras tailler ton corsage dix fois plus grand que ce modèle.

A propos, tu m'as demandé combien il te fallait de soie parfilée pour la donner à carder et en faire un couvre-pied. Je le sais maintenant : Si ton lit a trois pieds et demi de large, il te faut deux livres de soie parfilée, et ton couvre-pied doit être taillé sur une aune et demie de long et une aune un tiers de large.

Depuis ma dernière lettre, il s'est passé bien des événemens dans ce monde. Le sultan Mahmoud, empereur des Turcs, est mort à cinquante-quatre ans. Il était fils d'une Française, Mlle de l'Épinay, parente de la famille Beauharnais. Il voulait *franciser* son peuple, et s'était fait beaucoup d'ennemis parmi les vieux musulmans. L'usage voulait qu'il eût cinq cents femmes dans son sérail : mais il n'aima que la sultane Validée, une belle Arménienne, dont il a quatre enfans, et qui montre, dit-on, beaucoup d'intelligence et de courage pour maintenir sur le trône son fils, âgé de dix-sept ans, le nouveau sultan Abdul-Meschid. Mais l'empire en ce moment est attaqué par le pacha d'Égypte, et les funérailles de Mahmoud ont déjà été ensanglantées par une bataille... perdue !...

Tu sais que chez nous, il y a deux mois, on assassinait dans les rues en face d'un beau soleil, un saint jour ? la cour des pairs avait condamné à mort un chef coupable ; M. Victor Hugo, notre grand poète, qui prêche l'abolition de la peine de mort, a envoyé aux Tuileries ces vers :

Par votre ange envolée ainsi qu'une colombe,
Par le royal enfant, doux et frêle roseau,
Grâce encore une fois, grâce au nom de la tombe,
Grâce au nom du berceau !

Mais déjà la sœur du chef des assassins avait baisé la main du roi... et cette main ne voulut pas signer un arrêt de mort.

Tout cela n'est pas gai !... Vite, parlons d'autres choses... de modes, par exemple, afin que la transition soit plus forte. Comment trouves-tu ces deux toilettes ?

Une robe de mousseline faite sur les n°s 10 et 11 de la planche VIII. Au bas de la jupe, trois plis espacés et égaux, dans lesquels seraient passés trois rubans de gros de Naples rose, bleu, vert ou lilas ; une manche longue, faite sur le n° 12 de la planche VI ; au bas de l'épaule, ajoute trois plis rapprochés, dans lesquels seraient passés trois rubans ; deux rubans seraient passés dans le poignet formé de deux plis ; au-

tour du haut du corsage serait cousue, froncée, une bande de mousseline haute de quatre pouces et demi, bordée d'un ourlet haut d'un pouce, dans lequel serait passé un petit ruban de gros-de-Naples. Une longue ceinture de gros-de-Naples serait nouée devant.

Pour coiffure, les cheveux, frisés à l'anglaise, tomberaient très-bas; la tresse tournée derrière la tête tomberait aussi très-bas, et sous cette tresse serait attaché un nœud formé de deux boucles de ruban terminées par deux longs bouts tombants sur les épaules.

Pour terminer cette toilette, une écharpe faite avec deux aunes et demie de mousseline de trois quarts de large, ourlée tout autour, et un ruban passé dans cet ourlet. Voilà pour une noce, un bal à la campagne.

Une robe de gros de Naples gris ou de mousseline de laine unie: au bas de la jupe, une bande d'étoffe haute d'un demi-quart, et du double de la largeur de la jupe, cette bande froncée de chaque côté, cousue sur un passepoil, puis froncée au milieu dans sa hauteur pour former deux bouillons et cousue à partir de deux doigts au-dessus de l'ourlet. Une manche courte, plate; au bas, une bande haute d'un seize, et froncée de même que celle de la jupe. Sous cette manche, une manche longue en mousseline blanche taillée sur le n° 12 de la planche VI. Pour ceinture, un long ruban de velours.

Un fichu de mousseline taillé sur les n°s 17 et 18 de la planche VI.

Pour coiffure, des bandeaux à la Féronnière, ou des tresses à la reine Berthe; les cheveux tournés et placés toujours très-bas derrière la tête, et, sur le côté gauche, un nœud de ruban de velours aux bouts pendants sur les épaules.

Une écharpe de gros-de-Naples noir ou de gros-de-Naples écossais, terminée par un long effilé que l'on réunit ensuite par un gros nœud comme celui qui réunit les sept petits nœuds du n° 9 de la planche VII. Voilà pour un dîner, un spectacle...

Mais je m'oublie à causer avec toi, et je ne m'étonne plus si notre langue est devenue universelle; car il était impossible qu'un peuple aussi parleur que le peuple français ne finît par faire parler sa langue aux autres peuples.

Adieu! adieu!

J. J.

Ephéméride.

—

L'an 1501, le 1er août, Georges d'Amboise, archevêque de Rouen, fit fondre, par Jean Le Masson, la grosse cloche qui avait pris son nom, et que l'on voyait dans une des tours de la cathédrale. Elle pesait 30,000, et avait 36 pieds de circonférence. On prétend que l'ouvrier mourut quelques jours après, de joie d'avoir réussi dans un si grand ouvrage.

Mosaïque.

—

— Justice et justesse; voilà tout le code du cœur et de l'esprit, tout le secret d'une vie heureuse et paisible.

—

— L'expérience se compose de deux choses: connaître le prix du temps et le prix de l'argent.

—

— Soyez plus économe de temps que d'argent, parce qu'avec du temps on peut gagner de l'argent, tandis qu'avec de l'argent on ne peut pas acheter du temps.

Feuilleton de la Presse.

Imprimerie de Veuve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, n° 46, au Marais.

L'ELISIR D'AMORE.

QUADRILLE

Composé sur l'Opéra de DONIZETTI,

PAR JULLIEN.





N.º 2.
ÉTÉ.
ff
con eleganza.
cres
cen
do.
D.C.
N.º 3.
POULE.
p
loure.
dolce.
sf
f
tr
Dimin.
8
p

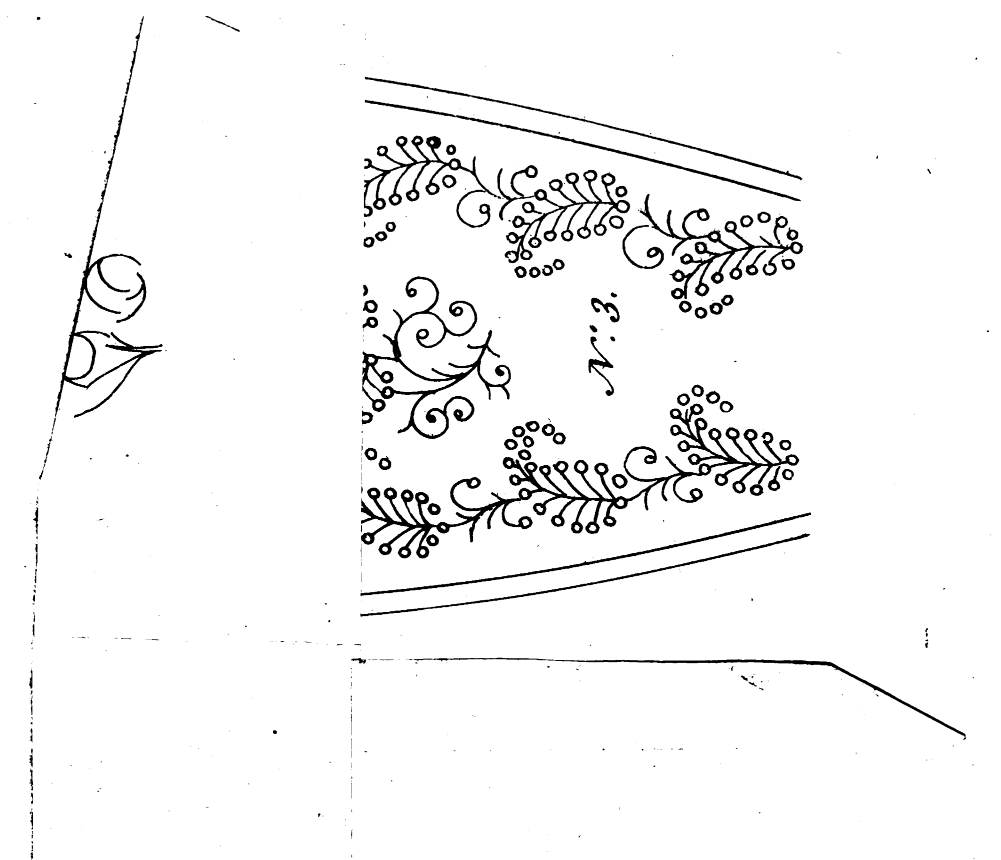

sf
cres.
tr
tr
cres.
D.C.
Nº 4.
PASTOURELLE.
ff
Brillante.
mf
cres
cen
do
poco
a
poco.
graziosa
mente.
dimin.
tr
D.C.

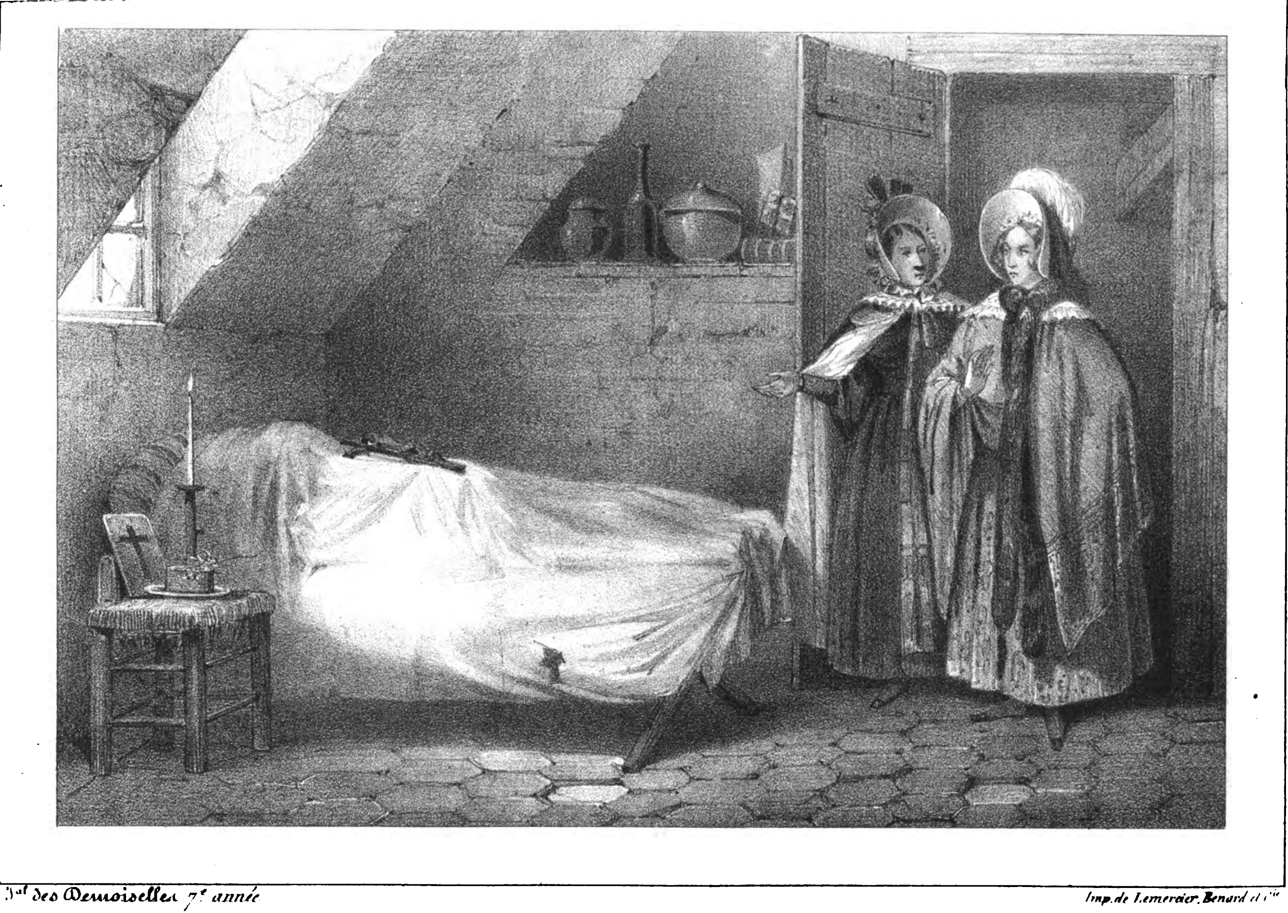
Nº 5.

FINALE.



Gravé sur Zinc par M.lle Damours.


N: 3.



Jal des Demoiselles 7e année
Imp. de Lemercier, Benard et Cie

UNE INDISCRÉTION.

« Voyez ce dont vous êtes cause ! » dit Mme de Nerval à sa fille

JUILLET 1839. — N° VII. — SEPTIÈME ANNÉE. 2me SÉRIE.

JOURNAL

DES DEMOISELLES.

Instruction.

—

MANUEL *des poids et mesures, des monnaies et de la vérification.* — PETIT MANUEL *des poids et mesures* à l'usage des ouvriers et des écoles. — TABLEAU *du système métrqiue,* par M. Tarbé, avocat-général à la cour de cassation (1).

Du Mètre.

—

Le *mètre* dont nous allons vous entretenir, mesdemoiselles, n'est pas celui dont se servent les poètes, et cependant c'est une *mesure* aussi, mais une mesure toute matérielle, et sur laquelle nous appelons un instant votre attention.

Chez tous les peuples, la fidélité des mesures employées dans le commerce fut considérée comme étant du plus haut intérêt : les livres saints y attachaient une très-grande importance.

Pour garantir cette exactitude, l'uniformité d'un système fut toujours dans les vœux du législateur. Charlemagne, Philippe-le-Long, Louis XI, et d'autres encore, ont vainement tenté de l'obtenir. Peut-être faut-il attribuer l'inutilité de leurs efforts à ce que l'on n'avait pas encore déterminé le *mètre,* cette mesure invariable, empruntée à la terre elle-même, dix-millionnième partie du quart du méridien terrestre, et recommandée par nos lois *à tous les peuples, à tous les temps* (loi du 19 frimaire an VIII).

Avec le mètre, on a composé toutes les autres mesures de longueur, de pesanteur, de capacité et de superficie ; c'est pourquoi l'on dit *le système métrique;* et, comme le mètre se divise par 10, par 100 et par 1,000, et que toutes ses fractions sont décimales, l'on dit aussi *le système décimal.*

Or le système métrique ou décimal sera obligatoire exclusivement à partir du 1er janvier 1840. Les marchands ne vendront plus que des *mètres* de drap ou de toile, des *kilogrammes* de pain ou de viande, des *décalitres* de grains, des *litres* de lait ou de vin. Il faudra donc apprendre, non seulement la langue nouvelle, mais encore les rapports exacts entre les anciennes et les nouvelles mesures ; savoir combien de mètres de toile entrent dans une paire de draps ou de rideaux, combien il faut payer le mètre comparativement à l'aune.

Toutes ces difficultés, mesdemoiselles, sont résolues par les *Manuels*, où l'on trouve des tables de conversion toutes fai-

(1) Chez Roret, rue Hautefeuille, n° 10.

tes. Ces ouvrages sont gradués suivant la nature des besoins qui nécessite l'application des poids et des mesures.

Les personnes qui se livrent au commerce ou à l'industrie, qui exploitent des vignes ou des bois, ou qui font exécuter des travaux, éprouveront bientôt l'utilité du *Nouveau Manuel*, qui contient les détails les plus complets et les notions les plus exactes sur cette importante matière.

Le *Petit Manuel* est destiné aux écoles et aux personnes qui ont besoin de connaître les principes élémentaires et les rapports les plus usuels entre les anciennes et les nouvelles mesures.

Le *Tableau synoptique* a pour but d'éviter aux marchands et aux acheteurs des discussions auxquelles donnerait lieu la difficulté des calculs. Il peut être affiché dans les boutiques et les magasins; il servira à résoudre immédiatement tous les problèmes.

Il est peu d'ouvrages d'une plus grande utilité, et nous vous conseillons, mesdemoiselles, de les étudier avant le 1er janvier 1840, afin de vous familiariser avec le nouveau système, qui vous paraîtra sans doute aussi simple que facile, lorsque vous aurez appris à le connaître dans les *Manuels* de M. Tarbé.

***



Revue Littéraire.

—

Voyage pittoresque en Asie et en Afrique, par M. Eyriès, chez Furne, rue Saint-André-des-Arcs, n° 55.

(Deuxième article.)

Après avoir parcouru l'Égypte, la Nubie et l'Abyssinie, l'auteur nous conduit vers la partie orientale de l'Afrique qui baigne l'Océan indien. Arrêtons-nous un moment à Madagascar. Cette île populeuse et fertile a trouvé ce que la Providence avait accordé à la Russie encore barbare, un Pierre le Grand, un homme de courage et de progrès, un précurseur de civilisation. Le jeune Radama, roi des Ovas, nation guerrière et nombreuse, après avoir vaincu la plupart des chefs de l'intérieur, en a fait ses vassaux, et a rattaché leurs états à son empire. Ensuite il a tenté de civiliser ses sujets. Aidé par les Anglais, il a discipliné et armé ses troupes à l'européenne; il a bâti des places de guerre, fondé des écoles pour l'instruction de la jeunesse. Émirne, sa capitale, possède d'élégans et commodes édifices construits par des architectes européens; il a même, dit-on, envoyé à l'île Maurice et en Europe quelques-uns de ses sujets pour s'y instruire dans les sciences et dans les arts. Mais la mort est venue, en 1828, l'arrêter, jeune encore, dans ses plans de réforme et d'amélioration : heureusement sa veuve, la reine Ranavala-Manjoka, continue cette belle et bonne œuvre de civilisation. Elle s'occupe avec zèle des intérêts commerciaux et du bien-être de son peuple. Émirne est située au centre d'un vaste plateau où cette ville occupe un grand espace, les cases qui la composent étant disséminées sous les arbres et formant plusieurs petites bourgades. Un temple, des palais, le mausolée de Radama, sont construits en pierres, d'après les règles de l'architecture européenne, par un architecte français, venu de l'île Maurice. Des missionnaires anglais ont établi une imprimerie de laquelle est déjà sortie une traduction des saintes Écritures en langue madécasse. Ajoutons, pour l'honneur des Français, qu'ils ne sont pas étrangers à ce mouvement civilisateur : nos établissemens au Port-Choiseul et à l'île Sainte-Marie nous donnent de l'influence dans l'empire de la reine Ranavala-Manjoka. Cette influence ne peut que s'accroître; car

plusieurs petits chefs indépendans dans la province d'Anossy, au sud, se montrent fort amis des Français; nous voyons qu'un petit roi de l'île, dont la résidence est Tinting, a été élevé en France, et nous nous souvenons d'avoir vu, en 1819, dans le pensionnat de M. Morin, deux jeunes nègres qui étaient les héritiers de deux petits royaumes.

Près de Madagascar, dans ce même Océan indien, se trouvent Bourbon, qui est restée une de nos colonies, et Maurice, que le traité de 1814 a cédé à l'Angleterre. C'est dans cette dernière île que Bernardin a placé la demeure de *Paul* et de *Virginie* et l'action de son drame si touchant. Mais on y chercherait vainement l'allée de bambous qui conduit à l'*église des Pamplemousses*. Quoiqu'elle n'ait existé que dans l'imagination de l'auteur, elle a été si habilement dessinée par notre célèbre peintre Isabey, que l'on aime à croire à sa réalité, et les voyageurs regrettent de ne pas la retrouver dans l'île.

Le cap de Bonne-Espérance, que nous trouvons à la pointe du continent africain, est une colonie anglaise. Découvert en 1486 par le navigateur portugais, Barthélemy Dias; occupé en 1690 par les Hollandais, puis en 1795 par une flotte britannique; rendu en 1802 à la Hollande par la paix d'Amiens, mais repris, en 1806, par l'Angleterre, il est resté définitivement à cette puissance. C'est le seul passage qui conduit aux Indes, et les riches établissemens que les Anglais possèdent en Asie leur font attacher un haut intérêt à la position du cap de Bonne-Espérance et à cette colonie qui, depuis quelques années, a reçu de remarquables développemens. Les Hottentots, peuplades de l'intérieur, sont, suivant Pierre Kolbe, voyageur allemand, qui, de 1704 à 1713, a exploré ce pays, livrés à de singulières superstitions et à des pratiques ridicules auxquelles leurs sorciers les auraient soumis. Ainsi, pour récompenser le guerrier qui, dans un combat particulier, a tué un dangereux animal, la tribu lui décerne une espèce d'ovation que l'on trouvera sans doute bien étrange : le vainqueur commence par se retirer dans sa tente; bientôt les habitans du kraal (réunion de huttes où l'on entre en rampant et qui forment un village) lui députent un vieillard : celui-ci l'amène au milieu de ses compatriotes, ils le reçoivent avec des acclamations; le vainqueur s'accroupit dans une hutte qui lui est préparée : ses compatriotes se placent autour de lui dans la même posture; alors le vieillard, son guide, s'approche, et, comme une marque de distinction, en prononçant certaines paroles, il répand sur le vainqueur ce que Gulliver répandit sur le palais du roi de Lilliput. En général, ces peuples, chefs et sujets, sont très-amateurs des produits de nos arts, et passablement enclins au péché de gourmandise; car, dans une excursion que firent, en 1805, dans les vallées orientales des monts Karri, M. Henri Litchtenstein, précepteur des enfans du gouverneur-général hollandais Janssens, et le missionnaire Kok, le roi des Betchouanas Moulihavang prit ce dernier à part, et lui dit : « Je désire qu'à l'audience publique vous ne me présentiez que les choses qui me sont destinées comme prince, et que vous réserviez pour une audience particulière toutes les bagatelles, comme friandises et parures que vous comptez me donner; car si mon peuple le savait, je serais assailli de sollicitations, et je ne pourrais refuser de partager avec le plus mince de mes sujets tout ce que j'aurais reçu. » On conçoit que Kok ne manqua pas de satisfaire à ce désir. Du reste, dans cette audience publique, le roi montra un tact admirable des convenances : il répondit à la harangue de Kok qu'il consentait à recevoir les blancs dans son pays, pourvu qu'ils apportassent de quoi vivre; qu'il reverrait avec plaisir les missionnaires qui étaient déjà venus chez lui, et surtout son ami Kok, parce qu'il connaissait l'agriculture et lui avait enseigné plusieurs pro-

cédés utiles. Les idées de justice ne sont point inconnues à ces peuples; car, en 1808, Kok ayant été tué par un des naturels, le roi, désolé, s'engagea solennellement envers sa veuve, qui revint dans la colonie, à punir le meurtrier; et il tint parole. Quand Burchell, naturaliste anglais, visita le roi Metibi, qui avait succédé à son père Moulihavang, le voyageur en reçut un excellent accueil; il aurait bien voulu faire le portrait de Metibi, mais celui-ci s'y était toujours refusé, probablement par quelque idée superstitieuse. Molemmi, un de ses frères, après quelque résistance, se laissa persuader: Burchell fut assez heureux pour saisir la ressemblance. En voyant ce portrait, le roi s'écria: « Singké! singké! (Très-bien!) » La foule accourut pour voir, comme elle le disait, « Molemmi sur une feuille; » puis, après quelques minutes d'étonnement muet, elle éclata de rire. Il dessina aussi Massisan, fille du roi. Quand le portrait fut terminé, il attacha au cou de son modèle un joli collier de petites boules noires et dorées; ce qui enchanta la jeune fille. Le père, non moins ravi du portrait, voulut que Burchell écrivît au-dessous: *Mossurri o Moropi, Massisan* (Massisan, épouse de Morropi). Quoiqu'elle ne fût âgée que de douze à treize ans, elle était déjà fiancée.

A cinq lieues du cap de Bonne-Espérance, se trouve le fameux vignoble de Constance, qui produit un vin fort estimé en Europe. Ces vignes proviennent de ceps du Rhin et de Bourgogne. Ce vin de Constance doit son nom à un gouverneur néerlandais, Van der Stell, qui le nomma ainsi du nom de sa femme.

En remontant la côte occidentale de l'Afrique baignée par l'Océan atlantique, nous entrons dans la vaste contrée du Congo, qui fut découverte en 1484 par les Portugais, sous le commandement de Diego-Cam. Dans le royaume d'Angola, la province de Golongo-Alto est remarquable par ses sites variés et pittoresques, et par des forêts si touffues, qu'elles présentent à l'œil une seule masse de verdure et de fleurs. Cette province, la plus belle de l'Angola, est habitée par les Dembas, qui, parmi les nègres de ces contrées, sont les plus avancés en civilisation; ils apprennent à lire et à écrire afin de pouvoir signaler au gouverneur général les actes arbitraires des régens.

Les nègres du Congo vont presque nus; leur cravate est d'ivoire, et il leur faut une longue habitude pour que leur cou endurci n'en soit pas blessé; leur pagne était autrefois de *macouté*, c'est-à-dire de paille; aujourd'hui elle est de toile, d'indienne, de soie, de drap, même de velours. Les riches portent une longue chaîne d'argent qui fait huit ou dix tours sur leurs reins: ils aiment passionnément le corail rouge. La pièce la plus importante de leur toilette est une peau de chat garnie de grelots et de petites clochettes, qu'ils mettent par devant sur leur pagne. Ce *canda*, comme ils le nomment, est le cachet de l'honneur: c'est en quelque sorte dégrader un homme que le lui arracher. Les esclaves ne peuvent s'en parer.

La pagne des hommes est moins longue que celle des femmes; elles se couvrent le sein d'un morceau de toile; et, quand elles en ont le moyen, les colliers et les bracelets de corail et de verroteries de diverses couleurs complètent leur parure.

En s'avançant dans l'Océan Atlantique, à quatre cent cinquante lieues du littoral, on découvre Sainte-Hélène. De nos jours, cette île a acquis une célébrité impérissable: elle fut, pendant cinq ans et demi, la prison de l'empereur Napoléon, qui y mourut le 5 mai 1821. Un de nos jeunes députés, M. Emmanuel de Las Cases, qui, avec son vénérable père, partagea le sort de l'empereur et lui servit de secrétaire, a publié quelques pages pleines d'ame et d'élévation sur la captivité et les derniers momens du grand homme: « Le général Bertrand, dit M. Emmanuel de Las Cases,

choisit pour inhumer Napoléon le voisinage d'une source où il s'était reposé, et dont il avait bu l'eau dans sa dernière maladie. Sur la côte d'une vallée inculte de plus de mille pieds de profondeur, sont quelques saules pleureurs fort petits qui ombragent un léger filet d'eau douce. Au milieu d'eux, on creusa la tombe du défunt; il y est descendu enveloppé du manteau de Marengo. Une pierre la ferme à fleur de terre, et nulle inscription n'apprend ce qu'elle couvre! »

En se rapprochant du golfe de Guinée, on trouve les îles de Saint-Thomas et du Prince, qui appartiennent aux Portugais, et les îles d'Annabon et de Fernando-Po, où les Anglais se sont récemment établis, afin de mieux réprimer la traite des nègres qui s'exerce sur ces côtes, et afin d'ouvrir des relations commerciales avec les indigènes de l'intérieur. La Guinée abonde en animaux de toute espèce; ses singes, doués d'une grande intelligence, sont fort recherchés en Europe, ainsi que ses oiseaux, si remarquables par l'éclat et la variété de leurs couleurs; mais, parmi ces mille espèces d'oiseaux rares, il n'en est pas un seul dont la voix n'offense l'oreille par ses cris sauvages et criards. La voix des femmes de Guinée n'est pas plus harmonieuse, car le major anglais Laing, après avoir assisté à un concert donné en son honneur par le roi de Kouranko, s'écria : « Jamais je n'ai entendu voix de femme poussées si haut; j'en étais réellement effrayé; j'appréhendais à chaque instant de leur voir cracher le sang, surtout quand la mesure était longue, et qu'elles s'efforçaient de continuer à vociférer jusqu'au dernier point sans perdre haleine. »

La côte de Sénégambie nous offre de l'intérêt; car, depuis 1626, la France y possède au nord la colonie du Sénégal : l'île de Saint-Louis en est le chef-lieu, et le principal entrepôt de notre commerce, qui consiste en gomme, cire, ivoire et peaux de bœuf. L'île de Gorée nous appartient aussi. En 1818, M. Mollien, aujourd'hui notre consul général à Cuba, pénétra dans le pays au-delà de cent cinquante lieues du littoral, et son opinion, partagée par les autres voyageurs, est que les habitans de l'intérieur sont plus civilisés que ceux de la côte.

En face du Sahara, dont les vastes déserts renferment des lions, des panthères et des serpens d'une dimension souvent énorme, sont les îles du cap Vert, les Açores, Madère et les Canaries, qui appartiennent aux Portugais. En remontant vers le sud, on trouve le plus grand fleuve de l'Afrique, le Niger, qui traverse le Soudan. En 1796, le célèbre Mongo Park fut le premier qui ait découvert son embouchure et qui en ait tenté la navigation. Les explorations du voyageur écossais ne furent pas sans difficultés et sans périls. Instruit de l'arrivée d'un blanc, le roi de Bambarra lui fit défendre de passer outre, avant de l'avoir instruit du motif de son voyage, et lui enjoignit d'aller loger dans un village à quelque distance de Sego, sa capitale. La vue de Park effraya les habitans. Pas un ne consentit à lui donner l'hospitalité. Cependant le vent s'élevait et menaçait d'un orage: Park, morne et abattu, s'assit au pied d'un arbre. En ce moment, une femme qui revenait des champs l'aperçut; émue de compassion, elle prit la bride et la selle de son cheval qui paissait là auprès, dit à Park de la suivre, et le conduisit dans sa cabane, alluma sa lampe, lui donna du poisson grillé, et l'invita à se reposer sur une natte. Ensuite, elle se mit à filer du coton avec quelques jeunes femmes ses compagnes. Pendant ce travail, qui dura une grande partie de la nuit, elles s'amusèrent à chanter : « L'une des chansons fut improvisée, dit Park, car j'en étais l'objet; elle était chantée par une femme seule; les autres se joignaient à elle par intervalles en forme de chœur : l'air en était doux et plaintif. Voici le sens des paroles :

« Les vents mugissaient et la pluie tom-

» lait. Le pauvre blanc, faible et beau, » vint et s'assit sous notre arbre. Il n'a » point de mère pour lui apporter du lait; » point de femme pour moudre son grain. » — *Chœur* : Ayons pitié de l'homme » blanc, il n'a point de mère, etc. »

» Ému jusqu'aux larmes d'une bonté si peu espérée, le sommeil fuit de mes yeux. Le matin, je donnai à ma généreuse hôtesse deux des quatre boutons de cuivre qui restaient à ma veste; c'était le seul présent que j'eusse à lui offrir pour témoignage de ma reconnaissance. »

Le lendemain, un messager du roi de Bambara vint demander à Park s'il avait apporté quelques présens pour son maître. Le voyageur répondit que les Maures l'avaient dépouillé. L'après-midi, un second messager vint lui intimer l'ordre de quitter le voisinage de sa capitale; mais il devait lui servir de guide, et lui apportait 5,000 cauris (à peu près 25 francs) de la part du roi.

Dans un troisième article, nous nous occuperons des états Barbaresques, et surtout de l'Algérie, qui, depuis la glorieuse conquête de 1830, nous intéresse à un si haut degré.

Mme J. R.

—

Littérature Étrangère.

—

Richard Steele naquit, vers 1675, à Dublin, de parens anglais. Envoyé au collége d'Oxford, il se fit remarquer par l'étourderie et l'incertitude de son caractère. Il sembla d'abord vouloir suivre la carrière des lettres; puis, poussé par son goût pour le métier des armes, il s'engagea comme simple soldat. On le remarquait pour son esprit, mais aussi par sa dissipation et ses excès. Il fit quelques comédies, *le Babillard*, *le Spectateur*, *le Mentor*; puis il se lança dans les discussions politiques. Ses talens l'avaient fait entrer à la chambre des communes; mais ses pamphlets séditieux l'en firent chasser. Une attaque de paralysie, suite de ses excès, le laissa languir pendant deux ans: il mourut en 1729. On cite de son insouciance, de son extravagance, des exemples auxquels on a peine à croire. Des personnes de qualité, qu'il avait un jour invitées à dîner, s'étonnaient de ce que, avec si peu de fortune, il pût avoir un si grand nombre de laquais : « Ces drôles, répondit Steele en riant, sont des sergens qui se sont présentés une sentence d'exécution à la main; ne pouvant les congédier, je leur ai fait endosser des habits de livrée, afin qu'ils me fissent honneur tant qu'ils resteront chez moi. » Ses amis rirent beaucoup, et le délivrèrent de cette nouvelle espèce de laquais en payant ce qu'il devait.

FRAGMENT ANGLAIS.

HISTORY OF A SHILLING,

RELATED BY ITSELF.

I was born on the side of a mountain, near a little village of Peru, and made a voyage to England in an ingot. I was, soon after my arrival, taken out of my indian habit, refined, naturalized, and

HISTOIRE D'UN SHELLING,

RACONTÉE PAR LUI-MÊME.

Je naquis dans le flanc d'une montagne, près d'un petit village du Pérou, et fis dans un lingot un voyage en Angleterre. Aussitôt arrivé, je fus dépouillé de mon enveloppe indienne, épuré,

put into the british mode, with the face of queen Elizabeth on one side, and the arms of the country on the other. Being thus equipped, I found in me a wonderful inclination to ramble, and visit all the parts of the new world into which I was brought. The people very much favoured my natural disposition, and shifted me so fast from hand to hand, that before I was five years old, I had travelled into almost every corner of the nation. But in the beginning of my sixth year, to my unspeakable grief, I fell into the hands of a miserable old fellow, who clapped me into an iron chest, where I found five hundred more of my own quality who lay under the same confinement. The only relief we had, was to be taken out and counted over in the fresh air every morning and evening. After an imprisonment of several years, we heard knocking at our chest, and breaking it open with an hammer. This we found was the old man's heir, who, as his father lay a dying, was so good as to come to our release: he separated us that very day. What was the fate of my companions I know not: as for myself, I was sent to the apothecary's shop. The apothecary gave me to an herb-woman, the herb-woman to a butcher, the butcher to a brewer, and the brewer to his wife, who made a present of me to a non-conformist preacher. After this manner I made my way merrily through the world; for, as I told you before, we shillings love nothing so much as travelling. I was arrested by a superstitious old woman, who shut me up in a greasy purse, in pursuance of a foolish saying, that while she kept a queen Elizabeth's shilling about her, she should never be without money. I continued here a close prisoner for many months, till at last I was exchanged for eight and forty farthings.

I thus rambled from pocket to pocket till the beginning of the civil wars, when (to my shame be it spoken) I was employed in raising soldiers against the king: for being of a very tempting breath, a serjeant made use of me to inveigle country fellows, and list them in the service of the parliament. As soon as he had made one man sure, his way was to oblige him to take a shilling of a more homely figure, and then practise the same trick upon another. Thus I continued doing

naturalisé et habillé à la mode anglaise, avec l'effigie de la reine Élisabeth d'un côté, et, de l'autre, les armes de l'Angleterre. Ainsi équipé, je sentis en moi un penchant irrésistible à voyager et à visiter toutes les parties de ce monde nouveau dans lequel j'étais transporté. Les hommes favorisaient beaucoup ma disposition naturelle: je passais sans cesse de main en main, et avec une telle vitesse, que j'avais parcouru presque toutes les parties de l'Angleterre avant d'avoir atteint ma cinquième année. Mais, au commencement de ma sixième, je tombai, par un malheur inoui, aux mains d'un misérable avare qui m'enferma dans un coffre de fer où je trouvai cinq cents compagnons de même rang que moi qui gémissaient dans cette prison. Le seul adoucissement à nos maux était d'être sortis, mis à l'air, et comptés soir et matin. Après un emprisonnement de quelques années, nous entendîmes frapper à notre prison: elle céda à l'effort d'un marteau, et s'ouvrit. C'était l'héritier du vieillard, qui, tandis que son père se mourait, était assez bon pour venir nous rendre à la liberté: il nous sépara le jour même. Quel fut le sort de mes compagnons? je l'ignore; quant à moi, je passai dans la boutique d'un apothicaire qui me donna à une herbière, l'herbière à un boucher, le boucher à un brasseur, le brasseur à sa femme, qui me donna à un prédicateur presbytérien. Ainsi je fis triste route dans le monde! car, comme je viens de vous le dire, nous autres shellings, nous n'aimons rien tant que voyager au loin. Pour comble de malheur, une vieille femme superstitieuse m'enferma dans une bourse toute sale, persuadée, comme on le lui avait follement dit, que, tant qu'elle conserverait un shelling à l'effigie de la reine Élisabeth, elle ne serait jamais sans argent. Je restai ainsi prisonnier pendant plusieurs mois, jusqu'à ce que je fusse échangé vingt-quatre sous.

Je courus ainsi de poche en poche jusqu'au commencement des guerres civiles, lorsque (soit dit à ma honte) je fus employé à lever des soldats contre le roi; car, étant d'un extérieur très-brillant, un sergent se servait de moi pour enjôler les campagnards et les faire entrer au service du parlement; puis, aussitôt qu'il s'était assuré d'un homme, le rusé sergent l'obligeait à prendre un shelling moins beau, et employait ensuite la même ruse pour un autre. Je continuai donc à

great mischief to the crown, till my officer pawned me for a dram of brandy.

After many adventures, I was sent to a young spendthrift, in company whith the will of his deceased father. The young fellow, who I found was very extravagant, gave great demonstrations of joy at the receiving the will; but opening it, he found himself disinherited and cut off from the possession of a fair estate, by virtue of my beeing made a present to him. This put him into such a passion, that after having taken me in his hand, and cursed me, he squirred me away from him as far as he could fling me. I chanced to light in a unfrequented place under a dead wall, where I lay undiscovered and useless, during the usurpation of Oliver Cromwell.

About a year after the king's return, a poor cavalier that was walking there about dinner-time, fortunately cast his eye upon me, and, to great joy of us both, carried me to a cook's shop, where he dined upon me, and drank the king's health. When I came again into the world, I found that I had been happier in my retirement than I thought, having probably by that means escaped wearing a monstruous pair of breeches.

Being now of great credit and antiquity, I was rather looked upon as a medal than an ordinary coin. I shall pass over many other accidents of less moment, and hasten to that fatal catastrophe when I fell into the hands of an artist who with an unmerciful pair of sheers cut off my titles, clipped my brims, retrenched my shape, and in short, so spoiled and pillaged me, that he did not leave me worth a groat. You may think in what a confusion I was to see myself thus curtailed and disfigured. I should have been ashamed to have shewn my head, had not all my old acquaintance been reduced to the same shameful figure. In the midst of this general calamity, when every body thought our misfortune irretrievable, and our case desperate, we were thrown into the furnace together, and, as it often happens with cities rising out of fire, appeared with greater beauty and lustre than we could ever boast of before, and the other sex. Before I finish the account of my past life, I will relate an odd adventure which ever happen-

faire ainsi grand dommage à la couronne, jusqu'à ce que le sergent m'eût échangé pour une mesure d'eau-de-vie.

Après bon nombre d'aventures, je fus envoyé à un jeune prodigue, en compagnie d'une lettre qui lui annonçait les dernières volontés de son père. Le jeune homme, que je trouvai très-extravagant, se livra d'abord à de grandes démonstrations de joie à la réception de ce testament; mais, en l'ouvrant, il vit qu'il était déshérité, dépouillé de grands biens, perte que je devais seul compenser. Ce legs le mit dans une telle fureur, que, après m'avoir pris dans sa main, m'avoir maudit, il me jeta aussi loin de lui qu'il le put; j'allai tomber dans un lieu désert, près d'un mur isolé, et c'est là que je vécus inaperçu, inutile, pendant l'usurpation d'Olivier Cromwell.

Environ une année après le retour du roi, un pauvre tory, qui errait près de ma retraite, vers l'heure du dîner, jeta heureusement les yeux sur moi, et, à notre grande joie à tous deux, me porta à la boutique d'un rôtisseur, dîna avec moi, et but à la santé du roi Charles. Quand je fus rendu à la société, je trouvai que, dans ma retraite, j'avais été plus heureux que je ne pensais, puisque ainsi j'avais probablement échappé au chagrin de me voir dépouillé de la jupe de la reine, pour porter les chausses de l'usurpateur.

Ayant maintenant une grande importance par mon antiquité, j'étais plutôt regardé comme une médaille que comme une pièce de monnaie ordinaire. Je passerai beaucoup d'événemens de moindre intérêt, et me hâte d'arriver à la fatale catastrophe qui me fit tomber dans les mains d'un ouvrier qui, sans pitié, avec une grosse paire de ciseaux, me retrancha mes titres, me rogna, me défigura, en un mot, me pilla, me ruina tellement, que je n'avais pas la valeur d'une pièce de dix sous. Vous concevez ma confusion en me voyant ainsi mutilé, déformé. J'aurais été honteux de montrer ma tête, si toutes mes vieilles connaissances n'avaient été réduites dans le même état de misère. Au milieu de cette calamité générale, quand chacun croyait notre malheur irréparable, notre sort désespéré, nous fûmes jetés tous ensemble dans un fourneau, et, comme les villes qui se relèvent plus belles après un incendie, nous revêtîmes, avec les habits d'un autre sexe, une forme plus belle, plus brillante que la première; mais avant de terminer le récit de mon

ed to me above once before. This was my being in a poet's pocket, who was so taken with the brightness and novelty of my appearance, that it gave occasion to the finest burlesque poem in the British language, intitled from me: *The Splendid Shilling.*

RICHARD STEELE.

existence passée, je vous raconterai une aventure extraordinaire qui marqua dans la première période de ma vie. C'est ma présence dans la poche d'un poète, qui fut si surpris de l'éclat et de la nouveauté de mon aspect, que je fus le sujet du plus beau poème burlesque que possède l'Angleterre, intitulé de mon nom: *Le Beau Shelling.*

Mlle F. R.

Éducation.

Une Indiscrétion.

M. et Mme Dumoutier étaient les riches possesseurs d'une de ces manufactures qui donnent une vie si active aux départemens du nord-est de la France. Le mari et la femme dirigeaient aux-mêmes ce grand établissement, et leurs nombreux ouvriers de l'un et de l'autre sexe recevaient d'eux les soins les plus empressés et les plus charitables. Une infirmerie était toujours ouverte pour recevoir les malades, et une caisse de secours assurait du pain aux nécessiteux, durant les époques de cessation de travail. M. et Mme Dumoutier considéraient cette foule de créatures laborieuses, dont les efforts contribuaient plus ou moins efficacement à leur fortune, comme une famille que Dieu leur donnait à guider, à éclairer, à soutenir. Le couple bienfaisant accomplissait cette mission dans toute son étendue, et il faut reconnaître que les ouvriers en étaient profondément reconnaissans. Nul ne songeait à quitter de tels patrons, nul ne se mettait dans le cas d'en être éloigné.

Avec de si touchans exemples sous les yeux, comment Anna Dumoutier n'aurait-elle point grandi dans toutes les qualités de l'ame? Outre ces vertus, de charité, d'indulgence éclairée et de bienveillance pour tous ceux qui en étaient dignes, elle recevait de Mme Dumoutier une éducation complète, et, à seize ans, Anna n'avait plus qu'à perfectionner tous les talens qu'elle avait acquis de sa mère.

De sa mère? avons-nous dit; de sa mère!... Devant Anna nous aurions su comprimer cette exclamation, afin de laisser la bonne et aimable fille reposer en toute sécurité sur ce sein qu'elle regardait avec amour comme le sein maternel; mais nous racontons à d'autres qu'à Anna, et nous pouvons répéter les propos qui circulaient mystérieusement sur elle et sur sa famille, non point dans leur petite ville, car on n'y prononçait le nom de Dumoutier que pour le bénir, mais à Paris, l'immense gouffre aux mille et mille voix, où il n'en est pas une qui n'ait ses échos souvent malévoles et perfides; on disait donc que M. et Mme Dumoutier avaient abandonné tout-à-coup Paris, quand Anna ne comptait encore que six ans; on disait que la cause de ce brusque départ avait été une catastrophe domestique. Dumoutier n'était point le nom que portait alors le riche manufacturier dont nous parlons; c'est que son propre frère avait flétri le nom de la famille par une action déshonorante: dès lors M. Dumoutier, l'honnête homme, ne put

se résoudre à porter un nom que la main d'un geôlier venait d'inscrire sur le registre d'écrou du bagne de Brest ou de Toulon, et que, plus tard, l'officier civil consigna sur ses tristes annales comme étant le souvenir d'un forçat mort dans les fers de l'infamie.

Et à partir de ce jour, Anna était orpheline. Oui, c'est ce que l'on ajoutait. Anna, qui croyait n'avoir d'autres parens que ceux qui l'avaient élevée, car son père l'avait abandonnée presque aussitôt après sa naissance, qui donna la mort à sa mère, Anna était la fille d'un galérien, et comme la faute et la condamnation avaient été également publiques, comme les débats avaient eu un scandaleux éclat, et que M. Dumoutier, sa femme même, durent paraître à l'audience comme témoins, ils ne se crurent pas, après le prononcé de l'arrêt fatal, assez bien cachés sous leur faux nom, et jugèrent à propos de s'éloigner pour long-temps de Paris. D'ailleurs l'air de cette capitale, au sein de laquelle le crime avait été commis, semblait désormais à M. Dumoutier chargé de principes impurs sous lesquels une naïve et candide jeune fille ne pouvait vivre désormais. Le pauvre homme avait été si profondément ébranlé par cette catastrophe de famille, qu'il éprouvait une sombre hallucination. A Paris, tous les objets qui l'entouraient lui apparaissaient comme autant de témoins de la faute de son frère, et il se disait avec effroi qu'un geste, un regard, un mot saisi dans la foule, un débris d'affiche laissé sur une muraille, pouvaient apprendre à sa nièce qu'il peut être des circonstances où les pères flétrissent le nom et l'avenir de leurs enfans.

M. Dumoutier avait, dès le début du procès, pu remarquer les premiers pas en arrière d'un monde qui l'abandonnait comme on fuit un homme frappé de la peste, et ces premiers pas avaient été faits par une famille qui jusque là était intimement liée avec la leur. M. et Mme de Nerval, riches propriétaires, voyaient tous les jours M. et Mme Dumoutier: Claire, leur fille, était l'inséparable compagne de jeu d'Anna; et cependant un jour arriva où cessa tout-à-coup cette intimité. Ce fut en vain que le lendemain, le surlendemain, Anna demanda avec instances Claire, sa bonne amie, et que, de son côté, Claire tourmenta ses parens pour aller voir Anna; ces instances de part et d'autres durèrent quelques jours, mais elles ne tardèrent pas à cesser; les enfans oublient si vite! et Anna quitta Paris avec M. et Mme Dumoutier, sans même que la famille Nerval en sût rien. Tout lien dès lors avait été rompu.

M. Dumoutier s'empressa donc d'amener sa femme et Anna au fond de cette province où ils faisaient à l'envi du bien, où ils travaillaient sans relâche, où la vie de chaque jour était calme et pure, où Anna grandissait en bénissant, dans M. et Mme Dumoutier, son père et sa mère. Au lieu de cette paix de l'ame, au lieu de cette affectueuse considération dont était entourée, dans sa petite ville, la famille Dumoutier, quel sort lui eût été réservé à Paris? Une brusque cessation de tous égards, de toutes bienséances sociales; un entier délaissement, même de la part des relations les plus intimes. Oh! oui, quoique la civilisation de nos jours l'atténue, c'est encore un bien cruel préjugé que celui qui poursuit dans toute sa race le coupable, et, pour le punir plus que ne l'a voulu la loi, imprime, en quelque sorte, le stigmate de l'infamie sur le front d'enfans innocens: hélas! c'est rétablir, au moral, la confiscation qui jetait dans la misère la famille d'un condamné. Tel est cependant le sort dont Anna était menacée, dans une société qui, ayant vu déshonorer le père, croyait dès lors ne plus devoir de considération à la fille.

Anna venait d'atteindre sa dix-huitième année; elle ignorait toujours complètement sa position. Sa bonté, sa parfaite éducation, sa gracieuse bienveillance pour tous, de

plus, sa beauté, jointe à sa fortune, attirèrent près d'elle bien des prétendans à sa main, et Alfred Germeuil, le fils d'un manufacturier voisin, obtint la préférence. Les parens des deux familles, qui allaient bientôt n'en former qu'une, voulurent préluder aux fêtes du mariage par des jours de repos et de plaisir, ils se décidèrent à aller passer le mois le plus brillant de la saison aux eaux de Bade. Les heureux voyageurs y arrivèrent donc vers la fin de septembre, et, ainsi qu'ils l'avaient espéré, les journées se passaient vite : tantôt dans les bois délicieux qui entourent le riant monastère de Fremersberg, tantôt sur le Redig, le *Parleur*, coteau ainsi nommé à cause de l'écho qui l'anime; tantôt sur la montagne de l'Yberg, couronnée de ses deux tours foudroyées. C'est de cette hauteur que, bien des fois, Anna, Alfred et leurs parens admirèrent les magnifiques phénomènes du lever du soleil sur les vastes plaines du Rhin étendues à leurs pieds. Qu'elle était belle, à cette heure de l'aurore, l'immense étendue, couverte comme d'une mer de rosée, au-dessus de laquelle semblaient s'élever, ainsi qu'autant d'îles flottantes, quelques collines ou les pointes des clochers! Puis tout-à-coup le soleil se dévoilait : sa clarté, un courant de la brise, dissipaient ce réseau de vapeur, alors le cours du Rhin et ses riches campagnes apparaissaient radieux. Anna admirait ces beautés de la nature, mais elle ne dédaignait cependant point les bals où se pressait, le soir, jusqu'à minuit, une foule de malades qui dansaient à cœur joie. Les deux heureuses familles étaient depuis quinze jours à Bade, quand on annonça une fête extraordinaire, dans la grande salle de la *Conversation*. Tout ce qu'il y avait de mieux et de plus distingué aux eaux en étrangers ou en nationaux devait s'y trouver. M. et Mme Dumoutier promirent à Anna de l'y conduire.

Le grand jour arriva. Anna était belle de grâces, plus encore que de parure, et Alfred entra dans la salle de bal avec un sentiment de bonheur et de légitime orgueil; car il ne voyait dans l'éblouissante assemblée aucune femme, aucune jeune fille, qui égalât sa fiancée. Il l'entendait de tous côtés appeler la plus belle; et il était d'autant plus fier de ces éloges qu'il pouvait ajouter qu'elle était la meilleure. M. et Mme Dumoutier jouissaient de ces hommages comme si Anna eût été leur enfant. Oh! cependant, leur joie eût été bien troublée s'ils avaient pu voir à travers la foule de danseurs ou de promeneurs, de l'autre côté de la salle, des personnes qui leur auraient rappelé de bien funestes souvenirs... des témoins de leur malheur de famille!

M. et Mme de Nerval étaient là avec leur fille. Ils allaient faire un voyage de deux ans en Allemagne, en Italie et en Suisse, et n'avaient pas voulu traverser Bade sans assister à ces brillantes assemblées où se pressait la plus haute société de l'Europe. Si Mme Dumoutier ne remarqua point Mme de Nerval, il n'en fut point de même de cette dernière, la foule lui ayant permis de jeter un coup d'œil sur la rangée de dames qui garnissait le côté opposé du salon; aussitôt elle parla à l'oreille de son mari : Claire, qui ne dansait point, écoutait avec tout l'effort d'attention d'une personne curieuse; elle ne saisit que des mots épars; cependant, c'en fut assez pour réveiller dans son esprit le souvenir des paroles qu'elle avait recueillies de la bouche de ses parens, quand ils s'entretenaient devant elle des détails les plus mystérieux du procès en question, comme devant un témoin sans conséquence : ils avaient tort! tout reste profondément gravé dans la mémoire des enfans; tout y couve; et, vienne plus tard une circonstance qui réveille les plus lointaines réminiscences, tout revit alors, tout s'éclaircit, et la jeune personne découvre le secret trahi devant l'enfant.

C'est l'opération qui se passa dans l'esprit de Claire tandis qu'elle écoutait avec

malice. Claire avait certainement des qualités, mais un grave défaut les annulait, c'était le besoin de briller à tout prix; elle croyait se montrer spirituelle et amusante en ayant recours à une ironie continuelle; ignorant ce qu'il y a de grâce dans la bonté, elle ne reculait devant aucun propos malin, aucune insinuation envenimée, si elle s'imaginait pouvoir produire ainsi quelque effet. Ce qu'on appelle un *bon mot*, quelque méchant qu'il fût, elle l'aurait lancé, pourvu qu'elle provoquât le rire. Ce n'était point méchanceté; non, mais un entraînement qu'elle croyait irrésistible parce qu'elle ne voulait pas y résister bien sérieusement. Elle cédait à cet amour de parler à tort, à travers, sauf à pleurer ensuite sur le chagrin qu'elle avait causé. Bref, elle était *mauvaise langue*, et, par une conséquence indispensable de ce défaut, elle était pourvue d'une curiosité insatiable. Il faut bien être curieuse pour pouvoir parler et médire. Voilà comme les mauvaises qualités se lient et s'engendrent.

Mme de Nerval avait essayé de corriger ce défaut de sa fille; elle lui répétait sans cesse : *Un mot lancé ne peut plus revenir*; ainsi s'exprime un poète de l'antiquité sur ce qu'il y a de fatal et d'irrévocable dans la parole une fois prononcée et jetée au vent. Il songeait certainement au mal que peut faire un mot, ce sage ignoré qui a dit: *Avant de parler, il faut tourner sept fois sa langue dans sa bouche*. N'en doutez pas, ma fille, ce moraliste populaire n'a conseillé ces mesures de précaution qu'après avoir éprouvé combien produit de retentissement une parole étourdiment livrée aux avides échos de la société, qui ne répètent qu'en doublant et en aggravant le mal. C'est ainsi que, sous certaines voûtes souterraines, le moindre froissement d'une étoffe produit au dernier des échos un bruit de tempête. Il en est de même dans le monde, et quand on entend le tumulte que l'on a soulevé par un seul mot, on se repent souvent d'avoir parlé; mais le mal est accompli, *le mot lancé ne peut revenir*, et il faut se résigner à voir les chagrins, la ruine, le désespoir, pis encore peut-être, devenir le résultat d'une observation faite en riant, en dansant, et pour montrer ce qu'on croyait être de l'esprit ou de la finesse. Mais Claire avait été incorrigible.

M. et Mme de Nerval étaient toujours fort occupés de leurs anciens amis, quand un jeune homme vint inviter Claire.

« Pourriez-vous me dire quelle est cette jeune personne? demanda Mme de Nerval au danseur en lui montrant Anna.

— Celle qui est assise à côté de Mme Dumoutier? répondit-il; c'est...

— Comment avez-vous dit? Mme Dumoutier!... reprit Mme de Nerval. Ce n'est pas ainsi qu'elle se nomme.

— Oh! je vous demande mille pardons; je connais parfaitement cette dame, puisque je vais devenir son allié; mon frère doit épouser sa fille, Mlle Anna.

— Et vous dites, monsieur, que la mère de cette jeune personne...?

— C'est Mme Dumoutier.

— Voilà qui est étonnant, murmura-t-elle; puis continuant ses questions : Le mari de cette dame, que fait-il?

— Il a une très-belle manufacture près de Mulhouse.

— C'est bien cela, dit Mme de Nerval; mais cet autre nom?..... Ah! je comprends... » Elle toucha le bras de M. de Nerval, lui dit quelques mots à l'oreille, et au même instant l'orchestre donna à Claire et à son danseur le signal du départ.

« Madame votre mère croyait reconnaître cette dame et sa fille, s'empressa de dire à Claire, après la première figure, le cavalier, heureux d'avoir un sujet de conversation. Elles sont toutes deux charmantes; Mme Dumoutier...

— Mme Dumoutier, reprit Claire en relevant les lèvres d'un air dédaigneux, dites donc madame... Mais, chut! il paraît qu'on

ne prononce plus ce nom... il y a des raisons pour cela... »

Et la seconde figure interrompit l'entretien, qui laissa dans l'esprit du danseur un assez grand trouble. Il voulut reprendre la conversation où il l'avait laissée, et revint à la charge par un autre chemin...

« Que Mlle Anna est jolie! c'est la perfection des traits... la perfection de l'ame! Heureuse la mère d'une telle fille! heureuse la femme qui a donné au monde une créature aussi accomplie!

— Heureuse, oui... si elle vivait encore, mais l'arbre généalogique de cette famille n'a pas toujours porté de bons fruits. Le proverbe a tort, et l'on ne doit pas dire: *Tel père, telle fille*... Pauvre madame... »

Le nom fatal fut prononcé, et se perdit dans le *tutti* de l'orchestre. A la fin du quadrille, quelque envie que le frère d'Alfred eût de poursuivre des investigations qui l'intéressaient au plus haut degré, il lui fallut faire à sa danseuse le salut de rigueur, et la voir tout aussitôt sortir de la salle de bal avec ses parens; dès le lendemain matin ils devaient continuer leur route, et Claire alla oublier dans mille distractions le trait qu'elle venait de lancer.

Trait bien fatal, et dont l'effet fut presque soudain; car quelques danseurs avaient entendu le nom si malheureusement célèbre que Claire avait prononcé. Il circula bientôt dans les groupes: alors tout le monde de chuchoter, de se montrer du doigt M. et Mme Dumoutier; la famille du futur, au lieu de rester au bal, disparut en entraînant Alfred; on cessa d'inviter Anna, chacun la regardait curieusement, et, se sentant troublée de plus en plus, elle décida ses parens à sortir.

Les renseignemens pris par les parens d'Alfred avaient confirmé la triste vérité: alors une barrière de glace s'éleva entre les deux familles. Alfred lui-même se montrait à Anna plus rarement, et toujours embarrassé, taciturne, triste. Oh! c'est que son père avait juré qu'il ne consentirait jamais à une pareille union; que sa mère s'était, en quelque sorte, jetée à ses pieds pour le conjurer de ne pas la faire mourir. Entendre dire à sa mère qu'on serait la cause de sa mort, à son père qu'il ne bénira pas ces nœuds projetés, sont-ce là des paroles qu'un enfant pieux puisse entendre sans en être ébranlé?... C'est au sortir de telles scènes, plusieurs fois répétées, qu'Alfred se présentait devant Anna, et qu'un soir il lui prit la main et la lui baisa tendrement, mais tristement et comme s'il lui disait adieu.

C'était en effet un adieu qu'il prononçait au fond de son cœur. Il avait combattu avec respect contre cette volonté de ses parens, qui allait briser le lien de deux existences, pour obéir à un préjugé inique... mais tout avait été vain. Comment résister aux instances, aux prières de sa mère, aux menaces même de son père? Enfin, les larmes aux yeux, il venait de leur déclarer qu'il renonçait au mariage dans lequel il avait vu jusque alors le bonheur de sa vie; mais, n'ayant pas la force d'annoncer à Anna sa résolution, si fatale pour lui-même, il pria ceux qui la lui avaient dictée d'en faire part à la famille Dumoutier, quand il serait en route pour un voyage dans le midi de la France. Il partit donc le soir même où il se sépara d'Anna d'une façon si solennelle.

Le lendemain, la rupture du mariage était annoncée, sans explication de part ni d'autre, et tout aussitôt les deux familles se séparèrent.

Oh! cette rupture était grave, décisive; elle ruinait l'avenir entier d'Anna, sa paix, la tranquillité de sa conscience, en quelque sorte, car elle savait à présent que sa véritable mère était morte en lui donnant le jour, que son père était mort déshonoré, et qu'elle était désormais perdue, flétrie aux yeux d'un monde injuste: on la connaissait pour la fille d'un forçat!

Et Claire, celle qui avait lancé l'étincelle sur ce foyer d'incendie, Claire, tandis

qu'Anna pleurait, se promenait sur les délicieux rivages du Rhin, ou se laissait bercer mollement par les caressantes ondulations de ces paisibles lacs, que le fleuve déploie sans cesse dans son cours pittoresque.

M. Dumoutier prit la résolution de vendre sa filature, il n'y voulait plus rentrer avec un nom taché; car le pauvre homme, trop faible de caractère pour sentir que sa haute probité suffisait à honorer son nom, croyait lui-même au préjugé dont lui et sa famille étaient les victimes. Il s'occupa donc de négocier la vente de son établissement, et comme les affaires étaient difficiles alors, il n'y parvint que péniblement, pour un prix faible, et en grande partie payé en papier à longs termes; mais le point capital pour lui, était de s'éloigner, et surtout d'éloigner Anna d'un pays où leur félicité était venue si complètement échouer sous les yeux de tous.

La vente de la filature étant consommée, la famille alla s'établir dans un des quartiers les plus retirés de la ville de Lyon; mais, au bout de quelques mois, la santé de M. Dumoutier s'altéra; les blessures, presque cicatrisées, des chagrins d'autrefois s'étaient rouvertes, et la rechute fut horrible; puis, l'affliction de voir Anna malheureuse, l'inaction qui le livrait entièrement à ses pensées sombres, tout se réunit pour aggraver son mal. Les soins dévoués de sa femme et ceux de sa fille d'adoption échouèrent : il succomba.

Mme Dumoutier, en prenant le deuil de son mari, sentit qu'elle s'enveloppait elle-même de son linceul : ce pressentiment s'accomplit avant l'année expirée, le jour même où elle apprit que leur ancienne filature, sur laquelle étaient hypothéquées toutes leurs ressources, venait de faire banqueroute; et, l'avenir d'Anna, seule, abandonnée, dans la misère, fut la plus funèbre vision de l'agonie de cette pauvre femme.

Pour la seconde fois, pour la dernière fois, Anna resta orpheline. Que sa position fut affreuse alors! aux poignantes peines de cœur, vinrent se joindre les angoisses de la pauvreté; Anna n'avait désormais plus rien pour subsister que le produit du travail de ses mains, recueilli péniblement, au prix de longues veilles, dans un galetas misérable.

Pendant ces souffrances profondes, que faisait Claire? Entourée de luxe et de bien-être, elle parcourait l'Italie; ignorant, sous ce beau ciel, la rigueur de l'hiver, qui faisait frissonner, sous son toit couvert de neige, Anna, déplorable victime d'une de ses paroles étourdies. Claire jouissait paisiblement de toutes les délices de l'existence, tandis que, par sa faute, un ange d'ici-bas souffrait. Elle ne se livrait point à ces tristes pensées, au contraire, elle se plongeait plus que jamais dans le tourbillon des plaisirs. A Naples, elle avait fixé l'attention d'un riche seigneur; elle l'épousait, au milieu des fêtes splendides et fleuries, tandis qu'Anna pleurait dans son isolement la perte de tout avenir heureux.

Après avoir langui un an, Anna tomba sérieusement malade : fatigue, chagrin, privations, tout contribuait à aggraver son mal. Toutes les ressources lui manquèrent alors; le travail lui devint impossible; M. et Mme Dumoutier lui avaient bien laissé quelques rentes sur l'état; mais, pour en jouir, il aurait fallu produire son acte de naissance, rappeler aux hommes, en leur montrant son nom, le crime de son père... elle voulait qu'ils l'oubliassent! Fille pieuse, elle eût tout sacrifié pour l'effacer du souvenir de la terre et du ciel; et afin de tenir ce nom caché, elle se résigna à souffrir dans un religieux silence.

La famille Nerval avait enfin terminé son riant voyage, et revoyait la France plus nombreuse, plus riche que quand elle l'avait quittée; cependant Claire se sentit grave, préoccupée en repassant à Bade. L'indiscrétion qu'elle avait commise

lui revenait à la pensée, comme un remords; et jugez de sa douleur quand, dans cette même salle de bal, presque à la place où elle dansait il y avait trois ans, le même cavalier lui raconta l'affreuse catastrophe survenue dans la famille d'Anna!

Par ma faute, peut-être! se dit Claire, qui, nous le savons, était légère, indiscrète, mais non point méchante au fond. Dans son inquiétude, elle pressa donc sa mère, son père, son mari, de partir; ils se rendirent en hâte à la petite ville qu'habitait la famille Dumoutier. Claire s'informe: on lui raconte comment cette famille avait subitement disparu du pays; mais on ne peut lui donner les renseignemens nécessaires pour la retrouver. Claire voulait cependant y parvenir. Elle avait fait le malheur d'Anna, elle n'en doutait plus, et le désir de le réparer autant que possible l'ayant rendue active et pénétrante, elle découvrit, à force de recherches, que M. Dumoutier s'était réfugié à Lyon. Six chevaux y portèrent rapidement Claire et sa famille. Sans prendre aucun repos, entièrement corrigée depuis qu'elle éprouvait les horribles reproches de sa conscience, elle chercha tant, qu'elle parvint à apprendre qu'Anna était désormais sans parens, et habitait un grenier du faubourg Saint-Just.

« Pauvre Anna! s'écria-t-elle, seule, et dans la misère! Venez avec moi, ma mère... Oh! venez avec moi! vous l'engagerez à venir habiter avec nous... Qu'elle ne me quitte plus, moi qui l'ai réduite à cette extrémité par ma coupable indiscrétion! »

Mme de Nerval entra donc avec Claire dans une allée obscure; elles montèrent à tâtons, en s'aidant d'une corde tremblante, un étage, deux, trois, quatre, puis cinq... à celui-ci il leur fallut courber la tête, et Claire, voyant cette misérable habitation, poussait de profonds soupirs. Il y avait sur le palier deux portes, toutes les deux entr'ouvertes; cédant au mouvement le plus naturel, Mme de Nerval et Claire allèrent à celle de droite, la poussèrent...

O horreur! elles virent un malheureux grabat recouvert, du pied au chevet, d'un long drap blanc; sous ce drap, la forme d'un corps; à côté, la chandelle mortuaire, et sous le crucifix, ces mots: *Mon Dieu! ayez pitié d'Anna et de son père!*

« Voyez ce dont vous êtes cause! » dit Mme de Nerval à sa fille; et Claire tomba évanouie.

Alfred n'était point là pour expirer devant ce funèbre spectacle; il avait été mourir à la conquête d'Alger; mais Claire, comment pourra-t-elle désormais être tranquille, gaie, heureuse, aller au bal, au spectacle, quand elle a toujours devant les yeux l'horrible résultat d'une indiscrétion?

Ernest Fouinet.

Le Collier

EN IMITATION DE CORAIL.

« Je vous ferai observer, miss Juliette Maitland, que le collier, les bracelets et la croix que vous portez ne sont pas en véritable corail ciselé, dit miss Caroline Perkins, une de ces jeunes filles qui ont la faiblesse de s'enorgueillir de leurs riches parures, et se rendent souvent coupables d'impolitesse en faisant des remarques moqueuses sur la toilette de leurs amies.

— Vous avez un rare talent d'observation, miss Caroline, répondit Juliette; il est vrai, ma parure n'est pas en corail, mais elle est si bien imitée, qu'il faut l'examiner attentivement avant de s'apercevoir de la différence.

— Je puis vous affirmer que ces demoiselles, ainsi que moi, nous l'avons vu au premier coup d'œil, reprit miss Perkins en portant ses regards sur les jeunes personnes réunies pour fêter son jour de naissance. Miss Perkins entrait dans sa quinzième année.

— Et quelle conséquence tirez-vous de cette découverte importante? dit en riant Juliette.

— Aucune, miss Maitland; mais moi, je n'aimerais pas qu'on pût dire que je porte de ces misérables imitations... Mon collier coûte cinq guinées, ajouta-t-elle en passant ses doigts avec ostentation à travers les rangs de son brillant corail.

— Je conviens qu'il est très-beau; mais c'est mettre une bien grosse somme à un bijou.

— Oh! miss Juliette, si vous aimez le bon marché, je puis vous dire où vous achèterez un collier de verre rouge pour un shelling, dit miss Perkins d'un air moqueur. »

Cette plaisanterie excita le rire de quelques-unes des jeunes filles.

« J'ai une si bonne raison à vous donner, qu'elle me justifiera, je le pense, du tort de porter un faux collier, reprit doucement Juliette, et après m'avoir entendue, je suis persuadée que vous toutes, vous voudrez faire une semblable acquisition.

Il y a environ une semaine, continua-t-elle, que je me rendis, accompagnée de miss Lumley, ma gouvernante, au bazar d'Orfoxd Street. J'avais l'intention d'y dépenser une somme d'argent que mon grand-père m'avait donnée la veille pour acheter un bijou qu'il désirait que je portasse en souvenir de lui. J'admirais une superbe boutique de joujoux, située dans une des galeries, quand, par hasard, mon attention fut attirée sur ces rangs de corail, qui font le sujet de notre entretien; ils étaient entre les mains d'une jeune fille pâle, à l'air mélancolique, et plus âgée que moi d'environ deux ans; elle paraissait étrangère, elle était en grand deuil; et parlait avec chaleur à la marchande de jouets; mais elle se retira pour faire place à des dames, puis se tint dans une attitude modeste, sans cependant perdre de vue la marchande, qu'elle regardait avec anxiété. Près de cette jeune fille, était un joli petit garçon; sa figure enfantine avait aussi cette expression de tristesse si profondément empreinte sur le visage de sa sœur. Je remarquai qu'il convoitait du regard les sucreries et les gâteaux d'une boutique voisine : il toucha le bras de sa sœur en les lui montrant; alors la pauvre jeune fille remua la tête en silence, ses lèvres pâles tremblaient, et l'enfant enveloppa sa figure dans sa robe pour cacher les larmes qui mouillaient ses grands yeux noirs.

Je suppose que miss Lumley pénétra la cause du chagrin de cet intéressant enfant, car elle alla tout de suite acheter

quelques tartelettes qu'elle revint lui offrir; à cette vue, les yeux du petit brillèrent de plaisir; il tendait vivement la main pour recevoir les gâteaux, lorsqu'il s'arrêta soudain, et interrogea avec anxiété la figure de sa sœur.

« Vous pouvez accepter, Carlos, » lui dit-elle en espagnol (vous savez que miss Lumley comprend cette langue); et une vive rougeur colora les joues de cette jeune fille lorsqu'elle se tourna vers nous pour exprimer, en mauvais anglais, à miss Lumley, combien elle était reconnaissante pour son frère.

« Hélas ! dit-elle en fondant en larmes, je crains que ses regards aient été indiscrets; mais c'est la première nourriture qu'il prend aujourd'hui. »

Le petit garçon offrit ses gâteaux à sa sœur, en la priant de manger aussi.

« Carlos, dit-elle, je n'ai pas faim. Remerciez madame de sa bonté, et allons-nous-en. »

Le petit ôta son chapeau, et arrêtant sur miss Lumley ses grands yeux brillans et doux, il lui dit dans son gentil langage enfantin : « *Adios, senora Inglese.* »

« Il vous dit adieu, senora, reprit-elle. Mais, Carlos, il faut aussi remercier mademoiselle, ajouta la jeune fille; ce que Carlos fit de la manière la plus gracieuse; en même temps il me regardait avec finesse, et me montrait le collier qui était entre les mains de sa sœur.

« Voilà une très-jolie parure de corail ciselé, dis-je; car je croyais réellement que c'en était une.

— Ce qui ne serait pas arrivé si vous l'aviez examinée attentivement, observa miss Perkins.

— Peut-être, repartit Juillette; mais mon attention était alors entièrement captivée par ces jeunes et malheureux émigrés.

— Voulez-vous acheter ce collier, senora? me dit la jeune Espagnole en me le présentant; mais ce n'est pas ce que vous pensez, poursuivit-elle; ce sont simplement des perles, comme on en fait en Espagne dans les couvens, pour remplacer le véritable corail, qui est fort cher. Ceci est bon marché : six shellings, senora. C'est moi-même qui ai fait ces perles, dans l'espoir d'avoir de l'argent pour acheter quelque nourriture à mon pauvre père malade. »

En ce moment un des inspecteurs du bazar vint signifier à la pauvre fille qu'elle ne devait proposer aucun article de vente, parce que c'était contraire aux réglemens.

« Mais, s'écria-t-elle avec angoisse et se tordant les mains, mon père est malade, il est étranger, il se meurt de besoin ! » L'enfant s'attacha à sa sœur en sanglotant.

Miss Lumley demanda alors à la marchande de jouets si nous ne pourrions pas parler en paticulier aux jeunes Espagnols; cette femme offrit avec bonté de nous recevoir dans son arrière-boutique. J'achetai la parure, et nous convînmes avec la marchande qu'elle se chargerait d'exposer et de vendre les ouvrages du même genre. Carlos, en voyant que sa sœur recevait de l'argent, s'écria dans son gracieux idiome, en frappant l'une contre l'autre ses petites mains : « Quel bonheur! quel bonheur, Isabelle ! nous allons acheter du pain, et papa ne mourra pas. »

Pour toute réponse, Isabelle serra en pleurant son frère contre son cœur.

Nous engageâmes la jeune Espagnole à nous conter ses malheurs et à nous indiquer la demeure de son père; elle fit d'abord quelque difficulté, puis, après un moment d'hésitation : « C'est un pénible sujet à traiter, dit-elle; mais notre infortune est, hélas! celle de bien d'autres ! Il y a en ce moment, dans votre grande et riche ville, quantité de mes infortunés compatriotes dénués des premières nécessités de la vie.

» Mon père, don Pedro Castanos, est du nombre des Espagnols qui vinrent, il y a deux ans, en Angleterre chercher un re-

fuge contre la persécution. Nous l'accompagnâmes tous dans son exil, ma mère vivait alors ; mais le climat froid et humide de votre patrie ne put lui convenir ; le chagrin, la maladie s'appesantirent lourdement sur elle ; elle tomba dans un état de langueur qui dégénéra en consomption, et nous eûmes la douleur de la perdre. Le peu d'argent que nous possédions se dépensa pendant sa maladie ; notre père bien aimé fut atteint d'une fièvre intermittente qui l'empêcha de pourvoir, par son travail, à notre subsistance ; moi, j'ai fait tous mes efforts pour obtenir quelque ouvrage d'aiguille ; hélas ! étrangère et sans amis, personne ne put ou ne voulut m'employer. L'état de mon père empirait chaque jour ; nous vendîmes nos hardes pour payer notre logement et nous procurer de la nourriture ; mais cette faible ressource fut bientôt épuisée, et nous devions un mois de logement à notre propriétaire, lorsque avant-hier elle nous prévint qu'elle ne voulait pas nous garder plus long-temps. Nous avions dépensé notre dernier penny, nous étions sans feu, et je n'avais pas mangé depuis deux jours ; mais je ne pensais pas à moi, toute ma douleur était pour mon père et pour ce pauvre enfant !

» Dans cette extrémité, je me rappelai, qu'au couvent où j'ai été élevée, on m'avait appris à faire ces colliers rouges : notre propriétaire fut assez humaine pour me prêter l'argent qui m'était nécessaire à l'achat de ce dont ces perles sont composées ; elle me conseilla d'aller offrir ce collier dans un bazar, et d'en demander six shellings. Maintenant, senora, permettez-moi de retourner vers mon père et de lui porter les alimens faute desquels il mourrait. »

Nous ne laissâmes pas les jeunes exilés s'en retourner seuls. Miss Lumley acheta une petite corbeille qu'elle remplit de gelées, de fruits, d'alimens légers, pensant que c'étaient les choses les plus convenables au pauvre malade, et nous accompagnâmes Isabelle et son frère jusqu'à un misérable galetas de la petite rue Saint-André ; là, nous trouvâmes le malheureux étranger étendu sur un méchant matelas, et à demi mort de chagrin, d'anxiété, de privations et de maladie. A notre approche, il ouvrit ses yeux languissans, sa fille accourut près de lui, et, se mettant à genoux sur le carreau, elle prit la main décharnée de son père, la baisa avec tendresse, lui souleva la tête, et lui fit prendre de petites cuillerées de gelée, que Carlos apprêtait avec soin.

Quand le malade parut un peu ranimé, miss Lumley l'ayant questionné sur ce qu'il éprouvait ; il répondit qu'il savait bien que sa dernière heure était proche ; puis, se soulevant avec effort, il jeta un regard de profond chagrin sur ses enfans, ajoutant d'une voix faible et brisée : « C'est l'idée de laisser ces pauvres petits orphelins dans la misère et l'abandon, sur une terre étrangère, qui oppresse mon cœur et me rend la mort si redoutable. »

Isabelle fondit en larmes, et le petit Carlos, pressant sur son cœur la main de son père, s'écria : « Ne mourez pas, cher papa, ne mourez pas, je vous en supplie, ne nous abandonnez pas ! »

Il me fut impossible de me contenir davantage, et je me mis à pleurer avec eux. Les yeux de miss Lumley étaient aussi remplis de larmes ; mais elle conserva son maintien calme, en disant à l'Espagnol, vivement ému : « C'est le bon air, une nourriture saine qu'il vous faut, et vous serez promptement en bonne santé.

— Je n'ai aucun moyen de me procurer tout cela, répondit-il. » Ses enfans sanglotaient.

Vous pouvez penser quelle douce satisfaction j'éprouvai en remettant entre les mains d'Isabelle la somme que mon grand-père avait destinée à l'achat d'un bijou inutile. Jusque alors je ne connaissais pas la valeur de l'argent ; mais lorsque j'eus vu l'espérance et le bonheur ramener une

teinte de vie sur la figure du malade, et les yeux de sa fille briller de joie à travers les larmes dont ils étaient baignés, je n'aurais pas changé ce collier contre les plus belles perles et les plus riches diamans qui aient jamais été portés par la fille d'un duc ou d'un prince.

— Vous pouviez faire l'aumône à ces pauvres gens, reprit sèchement miss Perkins, mais rien ne vous obligeait à porter une parure fausse.

— Si telle est l'origine de votre collier en imitation, miss Maitland, vous pouvez en toute justice le contempler avec plaisir, dit sir Philipp Worthy, jeune gentilhomme aimable et riche, qui, sans être aperçu, était entré dans le salon avec ses deux petites sœurs Ellen et Georgina, tandis que Juillette racontait la touchante histoire des émigrés espagnols; et je suis sûr, poursuivit-il, que mes sœurs seront également désireuses de posséder un pareil collier.

— Oui! mais à la condition de l'avoir de la même manière que vous, miss Maitland, » dit Ellen en glissant sa bourse dans les mains de Juillette; et cet exemple fut suivi par Georgina.

Sir Philipp n'adressa pas la parole à miss Perkins; il se contenta de la saluer froidement : elle en fut fort piquée, car il y avait des projets de mariage entre elle et ce jeune gentilhomme. Miss Perkins sortit même du salon sans que sir Philipp parût s'apercevoir de son absence; et, s'adressant à miss Juillette, il lui dit avec un sourire plein de bonté : « Quoique je ne puisse pas porter de ces jolis colliers, j'ai beaucoup de jeunes parentes qui seront bien aises, j'en suis sûr, d'en accepter de moi. Ainsi, miss, vous m'obligerez beaucoup en m'en faisant faire cinq, en échange de cette bagatelle. » Il lui remit un billet de cinq livres; et il ajouta : « Chaque fois que vos protégés auront encore besoin de quelque secours, vous trouverez toujours en moi un amateur de colliers. »

Toutes les jeunes filles réunies dans le salon désirèrent avoir des parures de la même fabrique, et le lendemain miss Juillette eut le bonheur de porter aux exilés une somme d'argent qui leur permit de prendre un logement agréable à la campagne; ce qui, joint à une bonne nourriture, rendit promptement le malade à la santé.

On dit que l'imitation de corail devint la parure favorite des jeunes personnes qui visitaient le bazar, et qu'Isabelle put soutenir son père et son frère du produit de son industrie. On dit encore que Georgina et Ellen s'étant éloignées de la société de miss Perkins pour se lier intimement avec miss Juillette, sir Philipp, du consentement de son père, rompit ses projets de mariage avec miss Perkins, pour en former de nouveaux avec miss Maitland, et que le jour de ses noces, la jolie et bonne Juillette portait pour toute parure un collier en imitation de corail.

Mme Claire Villemeureux.

Le Paon et le Rossignol.

FABLE.

« Donne-toi des talens, cultive ton esprit, »
Disait une mère à sa fille;
« La beauté passe, et quand on y survit,
» C'est par l'esprit encor, par les talens qu'on brille. »
Mais la fille, à jamais comptant sur sa beauté,
Méprisait tout autre avantage.
Dans les eaux du lac argenté,
Dont ses pieds foulaient le rivage,
Elle admirait avec fierté
Son indolente et belle image.
Un paon suivait ses pas. C'était un favori,
Dont la vanité complaisante
Aimait à déployer, sous sa main caressante,
L'or et l'azur d'un cou mollement arrondi,
Et le riche éventail d'une queue éclatante.
« Oui, disait-elle, oui, mon oiseau chéri,
» Rien n'est beau comme toi, ton port et ton plumage;
» Quel hôte ailé de ce bocage
» Oserait se montrer quand tu parais ici? »
Un rossignol l'osa; mais la hautaine injure
Accueillit sa témérité :
« Va te cacher, oisillon effronté,
» Quelle robe, quelle tournure!
» Qu'il est chétif et laid! que faire, en vérité,
» De cette frêle créature? »
Indifférent et dédaigneux,
Comme un homme d'esprit qu'une gazette offense,
Le rossignol, d'abord silencieux,
De rameaux en rameaux sautille, se balance,
Monte, descend, remonte, et, se posant enfin
Sur la branche d'un sycomore,
Laisse échapper de son gosier sonore
Un prélude charmant, que suit le chant divin
Dont il venait chaque matin
Saluer la naissante aurore.

La jeune fille écoute, et le cherche des yeux,
De ses sons enchanteurs son oreille est ravie.
« Quoi, dit-elle, c'est lui qui lance dans les cieux
» Ces éclats, ces flots d'harmonie !
» Que ses accords sont purs, brillans et gracieux !
» Qu'il module avec art ses airs délicieux !
» Quelle suave mélodie ! »
Des éloges flatteurs dont un autre est l'objet
Le paon n'est pas trop satisfait.
Pour ramener vers lui les yeux de sa maîtresse,
Il redouble de soins et de grâce et d'adresse ;
Il fait le beau, le tendre, le coquet,
Et de l'aile et du bec la flatte et la caresse.
« Oui, je t'ai vu, je t'aime, je te vois, »
Lui répond-elle avec impatience ;
« Laisse-moi l'écouter, attends, il recommence ;
» Je t'admire toujours, mais tu n'as pas de voix. »
Le paon voit dans ces mots un reproche, un caprice ;
Il se pique d'honneur, et pousse un son criard,
Comme eût fait le cornet d'un pâtre montagnard,
Ou le hautbois d'un Amphion novice.
Tout le bocage en tressaille de peur,
Le rossignol se tait, et fuit à tire d'aile ;
La jeune fille en montre de l'humeur,
Et lève sur le paon sa menaçante ombrelle ;
Mais sa mère, en riant, rappelle sa raison :
« Pourquoi le menacer ? qu'as-tu donc à lui dire ?
» Il croyait que partout, et dans toute saison,
» La beauté, dans ce monde, à tout devait suffire ;
» Songe qu'en châtiant sa folle opinion
» Ta vanité s'est condamnée,
» Et souviens-toi de la leçon
» Que le rossignol t'a donnée. »

M. Viennet, de l'Académie Française.

Revue des Théâtres.

—

THÉATRE DE LA RENAISSANCE.

Le Naufrage de la Méduse, opéra en quatre actes, paroles de MM. Cogniard frères, musique de MM. Pilati et de Flotow, décors de MM. Devoir et Pourchet.

Au premier acte, nous sommes devant la rade de l'île d'Aix; sur le port sont des maisons de pêcheurs et l'auberge du *Grand Amiral*. André, l'aubergiste, est un brave marin, qui a promis à son camarade mourant un jour de victoire d'être le soutien de son fils Maurice, jeune mousse. Le mousse est devenu contre-maître sur la frégate *la Méduse*, qui va bientôt mettre à la voile; aussi André presse le mariage d'Aline, sa fille, avec Maurice, dont elle est aimée. Par malheur, Aline aime Urbain, simple matelot de *la Méduse*; cependant elle obéira à son père; mais à peine a-t-elle signé le contrat, qu'un coup de canon, puis un roulement de tambour, annoncent le départ de la frégate. Tandis que Maurice se désespère d'être obligé de quitter sa femme le jour de ses noces, Urbain se met aux genoux de sa mère, la vieille Marguerite, elle lui passe au cou une croix de bois, sainte relique que portait son père, et lui fait promettre de ne point oublier la prière qu'il faisait au milieu du danger. Témoin de cette scène, Aline avait détaché son bouquet, elle le laisse tomber à terre, et quand Urbain s'approche pour lui dire adieu, il le ramasse; mais Maurice a tout vu, et sa jalousie allait éclater, lorsque le capitaine de *la Méduse* lui ordonne de se rendre à son poste. Bientôt le canot se remplit de matelots, de passagers, et s'éloigne suivi par les vœux des amis et des pêcheurs répandus sur le rivage.

Au second acte, nous sommes sur le pont de la frégate; les matelots jouent à différens jeux; Urbain seul est triste, et, tirant de son sein le bouquet d'Aline, il le contemplait à l'écart, lorsque Maurice, dans sa colère jalouse, s'en empare : Urbain s'élance pour le reprendre; Maurice, plus fort, le renverse; alors, ne reconnaissant plus son chef, ne voyant en lui qu'un rival, Urbain saisit une hache d'abordage, et la levait sur la tête de Maurice, quand il en est empêché par le capitaine. « J'ai tort, » dit Urbain laissant tomber sa hache. Mais le matelot sera puni de mort : on le descend à fond de cale. Bientôt des sons aigus de trompettes se font entendre; ils annoncent que les fêtes du tropique vont commencer. Il est d'usage de faire subir la cérémonie du baptême à l'un des passagers qui n'ont pas encore franchi la ligne, et de faire payer rasade aux autres; ce jour, les matelots règnent en maîtres sur le bâtiment. La cérémonie commence: ils arrivent costumés, les uns en dieux de la mythologie, les autres en femmes; ceux-là, par leur costume, représentent les quatre parties du monde et, afin qu'on ne les confonde pas, chacun a son nom écrit ainsi sur son dos :

Lazzi,	*Ame*	*A*	*OEufs*
	ric.	*fric.*	*rope.*

Ainsi écrite, cette dernière partie du monde était pour moi un monde inconnu, car je ne devinais pas *l'Europe* sous cette orthographe de matelot. Mais voici *le roi de la ligne* qui s'avance : c'est un gros matelot sous le costume de Neptune, et portant d'énormes lunettes; il est entouré de naïades et de tritons. Il dit aux matelots : « Soyez libres... n'obéissez qu'à moi! » Ils jurent de lui obéir. Il ordonne la bombance et défend l'abstinence : tous crient vive le roi! Les officiers, ayant le capitaine à leur tête, viennent s'incliner devant *le roi de la ligne*. Un gros Amour

présente une énorme tire-lire pavoisée de rubans, le capitaine y glisse de l'argent, et offre de plus un baril de rhum. A ces mots, *le roi* paraît très-satisfait; et cependant, pour ajouter à ses plaisirs, il demande que l'on baptise le passager le plus *rageur*. Deux matelots l'amènent de force, le font asseoir sur un baquet recouvert d'un drap, en travers duquel est une planche à bascule; après avoir subi quelques grosses plaisanteries *du roi*, le pauvre catéchumène est renversé dans son baquet; puis, du haut de la grande hune, des matelots font jouer sur lui les pompes, et ce n'est qu'avec peine qu'il parvient enfin à leur échapper. Alors les naïades versent du vin aux matelots, ils dansent, ils chantent... c'était une orgie, un pêle-mêle général, lorsque Maurice accourt en criant: «Alerte! nous sommes sur un bas fond, les vagues roulent du sable! nous touchons le banc d'Arguin.» A ces mots, la mascarade effrayée disparaît; le capitaine, au milieu de ses officiers, commande la manœuvre; l'orage gronde, la nuit descend. Maurice, qui a jeté les sondes, s'écrie: «Malheur! capitaine, le vaisseau touche le sable!» Aussitôt on voit *la Méduse* qui s'enfonce à demi: les mâts se brisent, au milieu du tonnerre, des éclairs et d'une nuit devenue profonde, un craquement terrible se fait entendre, et, à la secousse qu'éprouve *la Méduse*, matelots, femmes, passagers... tous tombent renversés comme des capucins de carte. Je vous prie de croire, mesdemoiselles, que cette comparaison triviale ne m'est point venue alors, j'étais trop émue par cet horrible et beau spectacle.

Au troisième acte, nous sommes au milieu de la mer; un radeau formé de planches et de mâts attachés ensemble par des cordes soutient au dessus de l'abîme une vingtaine de matelots quasi morts de soif, de faim et de froid, couchés pêle-mêle; quelques cadavres pendent à moitié dans la mer: un beau clair de lune éclaire cette agonie... Le temps est calme, et bien que les étoiles brillent au ciel, elles n'envoient aucune espérance aux pauvres naufragés, car dans leur horizon sans bornes, ils n'aperçoivent pas une voile! Maurice est étendu sans force, accablé par le désespoir. «Toi que j'adore, dit-il, Aline, à toi mon dernier soupir.» Urbain, assis sur quelques cordages, adresse à sa mère chérie sa dernière prière; un vieillard, la main appuyée sur le cœur de son fils, y cherche en vain un dernier battement... le radeau vogue toujours... On n'entend que le bruit criard des planches qui, poussées par les vagues, s'entrechoquent, mêlé aux hurlemens de la faim et aux soupirs des mourans... Il reste encore quelques gouttes de vin dans une barrique, le lieutenant les partage aux matelots. Maurice essaie vainement de se traîner vers le lieutenant, il retombe en disant: «Pitié! la soif me dévore.» Urbain lui présente sa tasse: «Prenez, lui dit-il, et partageons. — Toi que j'ai poursuivi de ma haine, merci de ton dévouement. — Moi aussi, j'avais de la haine; mais elle s'est éteinte devant la mort.» Maurice serre avec effusion la main de son rival; mais au moment de boire, la tasse lui échappe. «Grand Dieu! murmure-t-il en tombant à genoux, je meurs! prends ces papiers, je te les donne; que ton nom, qu'elle a préféré, y remplace le mien... et dis-lui, si le ciel te destine à la revoir, qu'en mourant j'ai prononcé le nom d'Aline... Adieu!...» Urbain regarde bien tristement ces papiers et le bouquet qui lui est rendu, car le pauvre matelot ne reverra plus sa mère, sa patrie! A ce souvenir de sa mère, il prend la croix de bois qui pend à son cou, la baise, et, s'agenouillant, il dit cette prière qu'il a promis d'adresser à Dieu au moment du danger. A peine a-il fini de prier, qu'Urbain, regardant à l'horizon, pousse un cri... il a vu un point noir... «Une voile!» s'écrie-t-il. On agite les signaux... le navire apparaît... il tire un coup de canon... ils sont vus! Dans le délire de leur joie, les naufragés

remercient Dieu, s'embrassent, et tendent leurs bras vers le navire... Ils sont sauvés!

Au quatrième acte, nous nous retrouvons à l'île d'Aix, près d'une petite église entourée de maisons de pêcheurs; des jeunes filles apportent à Aline sa couronne de mariée, car c'est le jour de ses noces. Aline a appris le naufrage de *la Méduse* et la mort d'Urbain et de Maurice. Pour comble de malheur, l'auberge d'André a été brûlée, le brave marin est dans la misère; afin d'adoucir les vieux jours de son père, Aline a consenti à épouser Kernadec, espèce de dandy bourgeois, possesseur de trois mille livres de rente. La pauvre fille pleurait en faisant sa toilette de noces, et Kernadec était entré à l'église pour presser la cérémonie, lorsque, du haut d'un rocher qui s'élève au-dessus de la mer, Urbain descend, pâle, se traînant à peine. A la vue de sa terre natale, le matelot ôte son chapeau, il la salue... il pense à sa vieille mère, à son Aline qu'il va revoir... mais, épuisé de fatigues, il tombe et s'évanouit. Kernadec, en sortant de l'église, reconnaît Urbain, et tremble pour son mariage; si seulement il pouvait cacher pendant une heure le retour de son rival!... Des pêcheurs passent, il les paie pour emporter chez eux, dit-il, ce pauvre matelot inconnu, et va vite chercher les gens de la noce. Marguerite, après avoir habillé la mariée et pleuré avec elle Urbain, s'éloignait tristement. « Mon pauvre enfant! disait-elle, au moins, s'il était mort au village, j'aurais pu, à deux genoux, le soir, aller prier sur sa tombe! » Elle laisse pencher sa tête vers la terre, puis pousse un cri... et ramasse la croix qu'elle a donnée à Urbain... « Mon enfant me serait-il rendu? » s'écrie la pauvre mère. Elle court... elle rencontre les pêcheurs qui revenaient en se partageant la bourse de Kernadec. Ils ont entendu les derniers mots de Marguerite, et la conduisent auprès de son fils. Pendant ce temps les parens et les invités, ayant le marié à leur tête, viennent chercher Aline. La cloche sonne, le bedeau et le suisse viennent annoncer que tout est prêt. « Mon père, soutenez-moi, » dit la mariée; et la noce entre dans l'église...

Rassurez-vous, mesdemoiselles, Kernadec n'épousera pas Aline... elle s'est évanouie avant de prononcer le oui fatal; on la sort de l'église, et au moment où elle reprenait ses sens, elle voit Urbain qui revient, appuyé sur sa mère. « Maurice est là-haut, dit-il en montrant le ciel, et avant de mourir, il m'a légué pour héritage ce contrat. » André consent de grand cœur à remplir les dernières volontés du fils de son compagnon d'armes; Aline se jette dans les bras d'Urbain; Kernadec, vexé, après avoir vainement offert à toutes les jeunes filles son bouquet, le met dans sa poche et plie proprement ses gants blancs, afin de s'en servir pour un autre mariage.

Le fond de ce drame est vrai, mesdemoiselles. Il y a vingt ans, *la Méduse*, commandée par un capitaine inexpérimenté, fit naufrage : un radeau, construit pour sauver ceux qui ne purent se placer dans les barques, fut attaché par une corde à la chaloupe où se trouvait le capitaine; bientôt le capitaine donna l'ordre de couper cette corde, et les malheureux naufragés furent ainsi abandonnés à la garde de Dieu... sans boussole et sans gouvernail... Bien peu furent sauvés!

Un de nos peintres célèbres, Géricault, mort bien jeune! a peint le radeau de *la Méduse*, que quelques-unes de vous, mesdemoiselles, ont vu sans doute exposé dans les galeries du Louvre. Ce radeau, vous pouvez le voir encore au théâtre de *la Renaissance*, où il est ballotté sur les vagues d'une imposante mer, et sous un ciel parsemé de brillantes étoiles.

Mme J. J. Fouqueau de Pussy.

Exposition

DES

PRODUITS DE L'INDUSTRIE DE 1839.

(Deuxième article.)

De l'or, de l'or! donnez-moi de l'or, vous qui m'initiez aux merveilles d'un luxe inconnu! faites-moi bien riche, afin que je décore mes croisées de ces beaux vitraux de la verrerie de Choisy, où la science du dessin moderne s'unit à l'éclat des couleurs de l'ancien vitrail, car les vitraux de Choisy sont morceaux de roi, ou tout au moins de millionnaire.

Un philosophe a dit quelque part : Si le plus honnête des hommes savait avoir à la Chine un mandarin qui lui fût inconnu comme nous le sont en général les habitans de la Chine, dont les immenses richesses dussent lui revenir à son premier souhait de la mort du mandarin, cet honnête homme ne résisterait pas à tuer le pauvre Chinois, non pas une fois, mais dix, si à chaque souhait il se redressait comme le diable dans le spectacle de Polichinelle; et pourtant ce serait tout simplement multiplier les assassinats!

Eh bien! il n'est pas de jeune fille, si douce et si modeste qu'elle soit, au pouvoir de laquelle je voulusse savoir ce pauvre mandarin pendant quelle se promène au milieu des galeries de l'exposition. Je veux qu'elle n'aspire pas aux vitraux de Choisy, qu'elle les laisse aux palais et aux églises; mais, à coup sûr, elle désirera les stores transparens de M. Atremblé. Ils sont si beaux! et qu'elle différence de recevoir la lumière du jour adoucie par leurs suaves et brillantes couleurs, ou de s'ensevelir derrière des persiennes! Mais, qu'est-ce que les séductions des vitraux et des stores, quand on baisse les yeux sur les admirables tapis sortis des manufactures de MM. Sallandrouze, Veyson, etc.? Jadis le gouvernement seul faisait fabriquer des tapis d'un grand luxe; maintenant les manufactures particulières égalent et surpassent, même parfois, la Savonnerie. Pour atteindre à ces merveilleux produits, il faut encore de l'or, beaucoup d'or. Cependant nous devons dire à l'honneur de nos manufacturiers qu'ils s'occupent aussi des fortunes ordinaires, et qu'il n'est pas absolument nécessaire de tuer le mandarin pour avoir ses planchers couverts de tapis solides, chauds et élégans.

Si des tapis nous passons aux tentures, nous voyons la fabrique de Lyon étalant ses merveilles en satins brochés d'or et d'argent ou de soie de diverses couleurs : ces derniers vont même éprouver une amélioration dans leurs prix, ce qui les mettra à la portée d'un plus grand nombre de consommateurs. C'est le résultat du procédé mécanique adapté par MM. Gadmer et Mayner au métier à la Jacquard. Il consiste en un battant formé d'une plaque de cuivre de deux lignes d'épaisseur, et placé devant la poignée du battant ordinaire; devant cette plaque sont rangées, à la file, de petites navettes portant chacune une couleur, et pouvant jouer chacune dans son rayon, ou si l'on veut, dans toute la largeur du métier, suivant les indications portées sur les cartons, et qui servent à reproduire les dessins sur le métier à la Jacquard. Le mouvement de ces navettes a lieu de droite à gauche, de gauche à droite, par une seule pression du doigt, comme si l'on ouvrait et fermait un verrou. D'après le procédé habituel des machines à la Jacquard, les tringles horizontales, désignées sous le nom de marches, écartent la partie de la chaîne qui doit être brochée, et le battant de M. Gadmer fait passer en une seule fois toutes ces navettes garnies de soie.

Je ne sais si je suis parvenue à vous expliquer cet ingénieux mécanisme; mais en

voici le résultat. Des étoffes dont la façon était payée 12 francs par aune ne coûtent plus que 3 francs 75 centimes; celles de 5 francs 75 centimes, 1 franc 75 centimes; et, malgré cette réduction dans le prix de la main-d'œuvre, l'ouvrier gagne le double de ce qu'il gagnait dans sa journée avec l'ancien procédé. Honneur donc à MM. Gadmer et Magner! Ils ont bien mérité de la ville de Lyon.

Ce qui, en fait d'étoffes, préoccupe le plus le public, ce sont les tissus en verre filé. Oui, sans le secours de la sorcellerie, quand il est réduit en fusion, on file le verre en brins aussi fins et aussi souples que les brins de soie avec lesquels on les marie. La chaîne de cette nouvelle étoffe est en soie de couleur, sa trame est en fil de verre; s'il est blanc, c'est de l'argent ou plutôt du diamant qui court avec la navette, se transforme, au commandement, en fleurs à rinceaux, ou s'allonge en raies, selon qu'il s'agit de fabriquer du pékin ou du damas; si le fil de verre est jaune, c'est de la topaze qui est mêlée à la soie. Ne croyez pas que cette verroterie rende l'étoffe raide, on peut la prendre dans sa main et la froisser comme un linge: le verre filé perd sa raideur et sa fragilité. Le dernier miracle de cette découverte, c'est que ces étoffes ne sont pas d'un prix très-élevé; elles ne craignent point les insectes qui détruisent la laine; l'humidité et les rayons solaires ont aussi moins d'action sur le verre que sur tout autre fil employé jusqu'à ce jour. Ces avantages existent particulièrement pour les tissus unis, ceux dont la chaîne et la trame sont également en verre; mais ils ont un éclat tel qu'on ne peut songer à les employer en tentures d'appartemens. Ils me semblent destinés à figurer dans les salles de bal ou de spectacle les jours de fêtes royales.

Si l'on doutait du goût du siècle pour le luxe et de son penchant à la vanité, il suffirait, afin de s'en convaincre, d'examiner les papiers peints. Destinés aux fortunes modestes, ils imitent tout ce qu'elles ne peuvent atteindre: tenture en soie, tenture en laine, mosaïques, marbres précieux, bois sculptés, peintures à fresques, jusqu'aux tableaux encadrés. Les premiers essais pour reproduire, par l'impression sur papiers peints, l'art de Raphaël et de Claude Lorrain, ont été les plus grotesques du monde: aujourd'hui on est arrivé à quelque chose de moins divertissant. Cependant les personnes de goût se contenteront, pour couvrir leurs murs, des imitations de la soie, des marbres, de la boiserie, qui font une illusion complète.

L'ébénisterie offre aussi des tentations ruineuses; il faut de l'or, beaucoup d'or, pour acheter ces meubles imitation de Buhl, en écaille incrustée de cuivre ou d'étain. Rien d'éblouissant comme ces cabinets, ces tables, ces bureaux, ces armoires style du temps de Louis XIV, et ce merveilleux billard où des émaux, ouvrages d'artistes habiles, sont mêlés aux plus riches incrustations sur écaille.

Ce sont ensuite des bois sculptés, bahuts, prie-Dieu, dressoirs, dans le goût gothique ou de la renaissance; reproductions fraîches, jeunes, polies, brillantes, des curieuses antiquités un peu poudreuses du cabinet de M. du Sommerard. François Ier, aussi bien que Louis XIV, pourrait se meubler à neuf aux Champs-Élysées; mais il ne faut pas que le roi chevalier perde la bataille de Pavie, et qu'il ait une rançon à payer! De même le grand monarque fera bien de modérer un peu son ardeur de conquêtes; car si l'un cède encore à son ambition, l'autre à son humeur batailleuse, leur épargne ne suffira plus à l'acquisition de leur mobilier. Ce sont MM. Bellangé et Membro qui excellent surtout dans ces imitations des meubles anciens. Il y a aussi de beaux meubles en palissandre, chêne, ébène, sans dorure ni incrustations, mais fabriqués avec une perfection qui place nos ébénistes au rang des artistes. Les plus beaux produits sur dessins

modernes sortent des ateliers de M. Geiseler.

Si la vie du mandarin était entre mes mains, elle serait en sûreté tant que je me trouverais en regard des bronzes ; non que MM. Thomire et Denière se soient montrés cette année moins habiles que de coutume ; mais, j'ose le confesser en présence de l'engouement général, la rénovation *de la renaissance* ne me charme pas toujours ; ainsi, tout en rendant justice à ces bronzes argentés, dorés, fumés, j'en blâme le mélange ; je n'aime pas ces immenses surtouts dont les figurines ont les *chairs* en bronze mat, les draperies en bronze fumé ou vert doré. Je regrette la simplicité de ces modèles où l'or et le bronze vert se mariaient si bien : c'était beau, c'était riche, sans l'addition des pierres précieuses que l'on incruste aujourd'hui dans le bronze. Je regrette ces figures, académiques si vous voulez, mais dont le type grec me plaisait cent fois plus que ces nains hideux et grimaçans qui tiennent entre leurs mains des fruits, des fleurs, des poissons en or et en argent.

Cet hiver encore, les poursuivans de la mode achetaient de petits cristaux coloriés de Saxe ; les plus recherchés étaient blancs avec des dessins bleus relevés en bosses ; un pot haut comme le doigt était une merveille, et voilà que la verrerie de Baccarat envoie à l'exposition, non des miniatures de cette espèce, mais des vases entiers, des cornets à mettre les fleurs de la dimension des plus grands cornets du Japon, des vasques, des pyramides pour dessert ; enfin, tout ce qu'il y a de plus grand et partant de plus difficile à fabriquer en cristallerie. Que Dresde ose se vanter à présent !

Les *japoneries* et les chinoiseries ont été aussi imitées avec d'étonnans succès. Je souhaite que nos fabriques en ce genre produisent beaucoup et à bon marché, afin de faire passer bien vite la mode de ces magots, auxquels je ne puis reconnaître d'autres mérites que la rareté.

Pour achever dignement la revue des objets de luxe et compléter le mobilier de cette princesse des *Mille et une Nuits* dont je vous ai dépeint le trousseau dans mon premier article, je vais entreprendre la description de la voiture du maréchal Soult, voiture qui a représenté l'art du carrossier français au sacre de la reine d'Angleterre.

C'est une berline ; la caisse et le train sont bleu d'outre-mer. Avant que la chimie nous soit venue en aide, une paillette de ce bleu, grosse comme la tête d'une épingle, coûtait de quatre à cinq sous ; on se serait gardé d'en peindre une voiture à dix couches peut-être : à présent on a de l'outre-mer à douze francs la livre. Ce beau bleu uni rehaussé d'or est d'une simplicité magnifique et du meilleur goût. Les armoiries et les bâtons de maréchal peints sur les panneaux sont de petite dimension ; une galerie en orfévrerie règne autour de l'impériale ; aux angles sont les écussons surmontés de la couronne ducale ; les lanternes sont montées de même en argent mat et bruni ; l'intérieur de la voiture est en satin orange pâle.

Mais dans cette superbe voiture, comme à l'exposition, comme dans le monde, le vrai mérite n'est pas ce qui brille le plus : il ne s'agissait point d'aller montrer seulement à Londres une belle peinture et un vernis égal à ce vernis de Martin chanté par nos poètes, d'étaler aux yeux de la fière Albion un carrosse où l'argent se relève en bosse comme l'or sur celui de Trissotin, il fallait à ces rudes connaisseurs des ressorts bien plians, de l'acier irréprochable, un charronnage à la fois élégant et solide. Voilà ce que nous leur avons montré, et ce que je pourrais vous faire admirer à votre tour, si nous nous y connaissions un peu plus vous et moi.

Dans un troisième et dernier article nous aborderons la partie sérieuse de l'exposition. Dieu et les savans me soient en aide ! Si cette fois je suis encore plus faible que de coutume, tirez-en cette conséquence que j'ai été laissée à moi-même.

Mme ALIDA DE SAVIGNAC.

Économie Domestique.

—

CROUTES AU VIN DE MADÈRE.

Pour six personnes : prenez un pain de mie d'une livre, il coûte neuf sous. Ce pain est d'un carré long : avec un couteau mince, vous lui ôtez les croûtes des quatre côtés, vous le coupez en dix tranches dans sa longueur; ces dix tranches, vous les coupez en deux, en biais, en partant d'un angle à un autre angle; vous arrondissez les deux angles qui restent à chacune de ces tranches de pain : elles formeront ainsi une espèce de cornet.

Faites frire ces vingt tranches de pain dans du beurre frais; quand elles sont bien jaunes et devenues croûtes, vous les retirez avec une écumoire et les déposez l'une à côté de l'autre sur une assiette.

Prenez un plat de porcelaine. Vous avez deux pots de confitures, un d'abricots, un de cerises. Avec des abricots, tartinez vos croûtes d'un côté; de l'autre, placez-les en couronne autour du plat, les angles arrondis de chaque croûte posant sur la pointe de l'autre croûte; ainsi de suite. Au milieu de cette couronne, vous mettez deux cueillerées de confiture d'abricots, deux de cerises; vous placez des cerises entières sur les croûtes pour en former un cordon; vous mettez le plat sur de la cendre chaude; quand les confitures sont tièdes, au moment de servir, vous jetez dessus deux verres de vin de Madère que pendant ce temps vous avez fait chauffer.

Pour que ce plat soit bien fait, il faut qu'il soit fait vite, afin que les croûtes restent croquantes.

—

Correspondance.

—

Sais-tu, ma chère amie, que nous avons sujet d'être fières? les prix Monthyon ont presque tous été remportés par des femmes. D'abord, sur les quatorze prix destinés *aux actes de vertu,* nous en avons eu onze; puis le prix de *poésie,* pour lequel on avait mis au concours *le Musée de Versailles*, a été obtenu par Mme Louise Colet, qui a donné des vers à notre journal, sous le nom d'*une Jeune Recluse;* et le prix pour l'*ouvrage le plus utile aux mœurs* a été décerné à Mme Necker de Saussure, auteur d'un livre intitulé : *Étude de la vie des femmes* : tu vois combien notre cœur et notre intelligence se sont développés. Toutes, il est vrai, nous ne pourrons jamais faire de belles poésies ou des livres de morale; mais toutes nous pouvons faire des actes de vertu, de patience, de dévouement... Allons, ma chère, du courage! je ne te dis pas que nous allons obtenir un des prix Monthyon; on ne les accorde qu'à ceux pour qui on les demande; d'ailleurs, par la position de notre fortune, nous n'en avons pas besoin... et nous devons nous contenter du prix que nous décernera notre conscience.

Cette année, c'est M. Étienne, président de l'Académie, qui a rendu compte des belles actions dignes de récompense; il ne les a point louées, il les a racontées, et c'est ce que je vais faire d'après lui, persuadée du plaisir que tu auras à les entendre.

Françoise Olivier habite le bourg de Dourgue, dans le département du Tarn; sa vie n'est qu'une longue suite de dévouement et d'abnégation. Pauvre et obscure fileuse de laine, après avoir soutenu des produits de son travail sa mère infirme, qui s'est éteinte dans ses bras, son ardente charité s'est élancée au-devant de tous les malheureux : il semble qu'ils lui sont

adressés par le ciel. Ce sont sept vieillards, qu'elle a tous accueillis et soignés; leurs infirmités, leurs blessures, rien n'a rebuté son courage : elle ne les a abandonnés qu'après leur guérison ou à leur mort. Un vieil aveugle est resté trois ans à sa charge; elle l'a guidé, consolé, nourri, et a reçu son dernier soupir. Un autre indigent, chargé d'années, qui porte, qui usurpe peut-être le nom de François Olivier, se présente à elle; il se dit son parent, il veut le prouver, elle lui en épargne la peine : « Vous êtes malheureux, vous êtes de ma famille, » répond cette angélique fille; il reçoit des vêtemens propres, une nourriture saine, et jusqu'au jour où il expire, la pauvre fileuse vit de privations pour le soutenir, et parvient à trouver du superflu dans de faibles ressources. Un ouvrier, père de trois enfans, est atteint d'une infirmité qui le met hors d'état de les soutenir; la mère, faible et souffrante, ne peut travailler pour eux : Françoise Olivier adopte le père, la mère et les trois enfans; elle répare les haillons qui les couvrent, leur procure du linge et des vêtemens. C'est peu des secours qu'elle prodigue aux indigens; elle se fait l'institutrice des plus jeunes, développe dans leur cœur les sentimens religieux, et leur inspire l'amour du travail et l'amour de la vertu. Ses faibles moyens pécuniaires ne suffisent point à tant de sacrifices; mais elle jouit d'une telle renommée, que les personnes bienfaisantes lui confient la distribution de leurs aumônes, que les pauvres eux-mêmes déposent en ses mains le peu qu'ils économisent sur la charité publique, et qu'ils l'acceptent comme médiatrice, comme arbitre dans tous leurs différends. Enfin, pour peindre en un mot cette modeste fille, qui a non seulement l'amour, mais l'intelligence du bien : sous l'humble toit qui la couvre, elle a fondé, pour les indigens, un hôtel-Dieu, un cours de religion, une caisse d'épargne et un tribunal sans appel. L'Académie a décerné à Françoise Olivier un prix de 3,000 fr.

— Catherine Lafont est un pauvre fille du bourg de Parisot, département de Tarn-et-Garonne; véritable sœur hospitalière, elle est la providence des indigens, elle partage ses journées entre les soins qu'elle donne aux vieillards et l'instruction religieuse qu'elle prodigue aux enfans; elle a transformé sa maison en hospice pour les incurables : elle quête pour eux des restes de pain blanc, du bouillon, et ne mange que du pain noir; et quand on témoigne le regret qu'elle ne prenne point d'autre nourriture : « Je n'ai besoin d'autre chose, répond-elle; Dieu m'a donné la santé, qu'il la rende à mes malades, et tous mes vœux seront exaucés! » L'Académie lui a accordé 2,000 fr.

— Agnès Boutier, demeurant au Puy, département de la Haute-Loire, est un modèle de fidélité et d'attachement domestique; entrée, en 1816, au service d'un négociant que son inconduite plongea dans la misère, cette brave fille sert de mère aux deux enfans abandonnés par son maître, elle travaille jour et nuit pour eux. Son maître est mis en prison pour dettes; elle le visite, le console, l'arrache deux fois au désespoir et au suicide. L'éducation qu'elle a donnée à ses fils adoptifs leur permet de se présenter au collége du Puy; elle sollicite et obtient deux bourses pour eux; leurs études terminées, elle leur procure un état. Le plus jeune, placé à Bordeaux, est frappé d'une maladie mentale; elle y court, le ramène, le soigne et le guérit; mais bientôt une autre folie l'atteint : la passion du jeu, qui s'empare de lui, le rend injuste envers son infatigable bienfaitrice; rien n'attiédit son zèle charitable, elle combat cette passion funeste; avec un mélange de tendresse et de fermeté, elle rappelle l'ingrat aux sentimens de ses devoirs, et lui rend une seconde fois la raison. L'Académie donne à Agnès Boutier le prix de 2,000 fr.

— Germaine Tarbé, de la commune d'Artignac, dans l'Arriège, soigne depuis

trente-six ans, sans gages et sans espoir de récompense, sa maîtresse infirme et maintenant octogénaire ; mais ce n'est pas tout, le feu prend dans le village, Germaine Tarbé se précipite à travers les flammes dans la chambre de la pauvre infirme, l'enlève du lit embrasé où elle allait périr, et la transporte sur un pré voisin ; puis, à peine a-t-elle déposé son fardeau, que les cris d'un enfant partent d'une autre maison atteinte par le feu, Germaine s'élance et arrache encore cette victime à une mort inévitable. Germaine Tarbé a obtenu le prix de 2,000 fr.

D'autres vertus, pour n'être pas aussi éclatantes, n'en sont pas moins dignes de récompense, et ont reçu les prix de 1,500 ou des médailles de 500 fr. Que cela rafraîchit le cœur, de penser qu'il y a tant d'êtres bons et généreux ! Mon Dieu ! que je voudrais trouver l'occasion d'imiter quelques-unes de ces saintes femmes ; elles doivent être si heureuses ! »

A présent, je ne sais plus comment rentrer dans la description de nos futiles travaux, je suis honteuse de parler chiffons et toilette, sans la plus petite transition... C'est qu'il y a vraiment trop loin des prix Monthyon à de la broderie, et tu m'excuseras, j'en suis sûre. Aussi je commence :

Le n° 1 de la planche VII est un dessin de guipure, formant le quart juste d'un mouchoir de batiste. Ce dessin est semblable au col et aux manchettes de guipure que tu as reçus dans la planche IV ; je t'y renvoie.

Le n° 2 est une bourse de cachemire, que l'on borde en cordonnet de soie de couleur.

Le n° 3 est un coin pour mouchoir de demoiselle ; il se brode en coton blanc et en coton de couleur.

Le n° 4 est un semé pour broder en laine de couleur sur robe de mousseline, de coton ou de laine, ou bien encore sur châle de mérinos ou de cachemire ; le milieu se brode en nœuds.

Le n° 5 est un semé pour bonnet de mousseline ; ce dessin sera aussi riche qu'un fond de dentelle.

Le n° 6 est le dessus d'une pantoufle d'homme ; elle s'exécute sur un fond de casimir noir, gris ou blanc, avec des applications de casimir de différentes couleurs. Tu te rappelles que je t'ai dit de faire des sacs pour renfermer tes petits restes de soie, de mousseline, de toile, etc. Eh bien ! prends ton sac au casimir, découpe chacun de ces dessins, ou plutôt calque-les sur un papier blanc ; découpe-les, attache-les chacun sur un morceau de casimir, à ton choix : jaune, rouge, bleu ou vert, et découpe ces morceaux de casimir ; puis, bâtis-les dans l'ordre où ils se trouvent sur le modèle n° 6, couds-les, à points de côté, sur le fond de la pantoufle, et pour cacher ces points, couds dessus une petite tresse or et soie.

Le n° 7 est la moitié du côté de la pantoufle ; le rond doit se trouver dans le bas.

Le n° 8 est un bonnet en peluche. Ton père, ton frère ont-ils un bien vieux chapeau, fais-en un bonnet tout neuf ; pour cela, tu ôtes le petit galon qui entoure la forme, tu la découds d'avec le bord, que tu jettes au feu. Tu découds le bandeau de cuir et la coiffe de soie : tu rélargis le bandeau avec une bande de cuir large d'un pouce, enlevée à la tige d'une vieille paire de bottes ; pour nettoyer le bandeau, tu le frottes avec un petit linge imbibé d'essence de térébenthine, puis tu le frottes avec un linge sec ; la coiffe de soie, tu la laves à froid, avec du savon. Tous ces détails sont entre nous ; il est inutile que ton père ou ton frère y soient initiés... tu comprends ? A présent, tu décolles la peluche de soie qui couvre la forme du chapeau (de cette forme, plus tard, tu en feras à ton petit frère un schako de soldat français, ou un bonnet de cosaque pour jouer des charades) ; cette peluche, tu la brosses bien dans son sens ; comme elle est taillée en biais, tu la tires pour la rélargir un peu ; tu en réunis les deux côtés, en passant, très-près et alternativement,

un point tantôt sous l'un, tantôt sous l'autre de ces côtés, de manière à ce que ces points se perdent dans la peluche. Si le rond extérieur du fond du chapeau était un peu pelé, tu y ferais, à l'envers, une couture à points arrière (ce rond est indiqué sur le modèle nº 8); au milieu de ce rond, toujours à l'envers, tu traces, avec un crayon blanc, un cercle un peu plus large qu'une pièce de 5 fr., avec une aiguille enfilée de soie noire tu fronces ce cercle comme si tu voulais y introduire un moule de bouton; tu le serres; puis, tu arrêtes ta soie; tu couds, à l'envers, la peluche de soie à l'un des bords du bandeau, à l'autre bord tu couds à l'envers la coiffe de soie; les deux côtés de cette coiffe, tu les réunis à l'endroit; puis le fond de cette coiffe, tu l'attaches par un point à l'espèce de pompon qui est au fond de ce bonnet. Pour l'embellir, tu ajoutes au milieu du pompon un gros gland que tu feras ainsi : coupe des brins de cordonnet de soie noire, longs de dix pouces; quand tu en as coupé la moitié de la grosseur que tu désires à ton gland, tu fais, avec ce cordonnet, une petite tresse que tu noues pour en former un petit anneau dans lequel tu passes tes cordonnets; avec une aiguille enfilée de ce même cordonnet, tu les arrêtes par le milieu en formant une espèce de gland que tu couvres d'un point de feston fait avec du cordonnet pareil. Pour transformer un vieux chapeau en un bonnet neuf, une matinée suffit.

Le nº 9 est un effilé que l'on fait autour de toute espèce de châle et au bas des écharpes. Tu achètes pour un châle de cachemire bleu, blanc ou noir, un poids de très-gros cordonnet de soie jaune-orange. Tu coupes ces cordonnets sur une longueur de douze pouces; tu attaches, de manière à ce qu'il soit suspendu sur une table, une partie du tour du châle; tu as une aiguille enfilée de fil, tu y fais un nœud, tu entres cette aiguille *sous* l'ourlet; sans quitter cette aiguille, tu prends deux brins de cordonnet, tu les mets à cheval sur l'index de ta main gauche, tu les retiens avec le pouce; avec les autres doigts tu prends le nœud de ton fil, tu sors ton aiguille *sur* l'ourlet, en la repassant dans le même trou; alors, de ta main droite tu prends le nœud du fil, et, sans quitter ton aiguille, tu attires, sous l'ourlet, les deux brins de cordonnet; alors, quittant ton aiguille, avec tes deux mains tu réunis les quatre brins de cordonnet pour en former un nœud; puis, quand tu en as sept, tu en formes un plus gros nœud. Ton châle est-il garni? tu roules chacun de ces nœuds autour d'une aiguille à tricoter, et tu appuies dessus un fer à repasser assez chaud. Bien entendu que tu ne gauffres ainsi ces franges que jusqu'au gros nœud.

Mon Dieu, que je te donne de besogne, et combien cela m'a pris de place! C'est à peine si je pourrais te parler modes..... chose pourtant bien importante! Je vais l'essayer en moins de mots possible.

Les chapeaux sont toujours petits; ils se portent tellement en arrière, qu'ils découvrent tout le dessus de la tête; les fleurs pendent, non seulement sur la forme, mais elles la dépassent, et tombent sur l'épaule.

Les robes se portent toujours très-longues. Si elles sont en mousseline de laine à raies, on les garnit de trois biais doubles, en étoffe pareille, et montés sur des passe-poils de gros-de-Naples : ces biais laissent voir une partie de l'ourlet de la jupe, et conservent entre eux le même espace.

Si la robe est en étoffe qui se blanchit, on fait trois plis en comptant l'ourlet.

Les manches longues sont toujours en biais, toujours un peu pendantes; au bas de l'épaule, elles n'ont plus que deux rangs de fronces, au bas desquels sont trois biais, retombant l'un sur l'autre et cerclant le haut du bras sur une longueur de quatre pouces et demi. Les manches courtes sont plates, terminées du bas par un biais double en étoffe pareille; ce biais, formant bouillon, est monté du haut et du bas sur un passe-poil, et cousu ainsi au bas de la

manche : ce bouillon a la forme d'une manchette.

Une garniture en biais, haute d'un douze, pareille à la robe et froncée autour du corsage, cela a bien l'air demoiselle.

Toujours des fichus de gros-de-Naples ou de tulle noir, garnis de dentelle ;

Des mitaines courtes et des mitaines longues en filet noir ;

Des ceintures nouées devant ou derrière, et terminées par de longs bouts pendans.

Mon Dieu, mon Dieu ! que j'ai peur de te paraître ennuyeuse !... Mais, vois-tu, quand on écrit avec l'idée de retrancher des mots à ses phrases, cela ôte toute idée... et puis la description de ce bonnet m'a donné un mal de tête... C'est à peine si j'ai la force de te dire : Je t'aime, et je te serre la main.

J. J.

Nécrologie.

S'il est toujours douloureux de perdre l'artiste dont le talent est une des gloires du pays, la femme du monde douée de toutes les qualités du cœur et de l'esprit, la mère de famille vigilante et dévouée, qu'est-ce donc quand la mort vient frapper avec la promptitude de la foudre, au milieu de ses quatre enfans, et dans la force de l'âge et du talent, la femme distinguée qui réunissait tous ces dons précieux ?

Herminie Lerminier, fille aînée du docteur Lerminier, médecin de l'empereur Napoléon, avait épousé, en 1821, M. Dehérain, un des magistrats le plus recommandables de la cour royale de Paris. Il mourut en 1837. N'ayant que la modeste pension accordée aux veuves des présidens de cour, c'est alors que Mme Dehérain redoubla d'efforts et de travail pour élever ses enfans, leur procurer l'éducation, le bien-être et un établissement convenable. Parmi les nombreux ouvrages de cette artiste nous citerons : Raphaël montrant ses dessins au Pérugin, la Vision de Jeanne d'Arc, Marie de Mancini, Anne d'Autriche et Buckingham, Jésus-Christ au Jardin des Oliviers, Jésus apparaissant à Madeleine, Marthe et Marie, la Foi et l'Espérance quittant la terre, sur laquelle reste la Charité, le Christ intercesseur, Geneviève de Brabant, la Vision de Beethoven, Sainte-Geneviève qu'on admire à Notre-Dame-de-Lorette, plusieurs autres tableaux remarquables du Musée de Versailles, et enfin, à la dernière exposition, *l'Éducation de la Vierge*, que Mme Dehérain a permis de faire graver pour le *Journal des Demoiselles*.

Mme Dehérain avait trois jeunes filles et un fils. Plaignez la mère forcée d'abandonner ses enfans, plaignez les enfans qui perdent une telle mère !

A. J.

Éphéméride.

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE, DES SCIENCES ET DES ARTS.

Le 19 juillet 418, il y eut à Constantinople une éclipse de soleil si considérable, qu'on vit les étoiles en plein midi ; cette éclipse sert à constater l'époque du règne de Pharamond, premier roi des Français.

Mosaïque.

Dieu séchera ce qu'il a mouillé.

MAXIME RUSSE.

Penser, est s'identifier avec la nature par l'intelligence, et devenir un avec elle.

SPINOSA.

Imprimerie de Veuve DONDEY-DUPRÉ, rue Saint-Louis, n° 46, au Marais.



siné par Mlle Ribault. — Gravé par Damours

Journal des Demoiselles.

7e année N° VI.

JOURNAL

DES DEMOISELLES.

Instruction.

Souvenirs de Voyage.

LE CHAMP DE WATERLOO.

Le champ de Waterloo n'est qu'à quelques lieues de Bruxelles; les Français et les Anglais ne manquent jamais de s'y rendre, eux pour y bénir le jour où Napoléon fut vaincu, nous pour y gémir sur la catastrophe qui ouvrit la France à l'étranger.

Le 24 septembre 1836, je m'acheminai donc sur la route de Namur, vers le petit village de Waterloo. De même que le matin du 18 juin 1815, le ciel était couvert de nuages, et la pluie tombée toute la nuit avait rendu les chemins très-mauvais, mais non pas impraticables, pour moi du moins, qui ne conduisais ni armée, ni bagages. Seul, sans autre embarras que mes pensées et mes souvenirs, je marchais vite, tant j'étais impatient de voir ces lieux si célèbres; mais je ne sais quel sentiment pénible s'empara de moi quand j'aperçus les hautes futaies de la forêt de Soignes, qui m'indiquaient que j'approchais du but de mon voyage. Tout-à-l'heure je pressais mes pas, maintenant je les ralentis; tout-à-l'heure j'avais hâte d'arriver, à présent il me semble que je n'aurai pas assez de force pour supporter les émotions qui vont m'assaillir en voyant ces champs témoins de si grandes et si tristes choses, en mettant le pied sur cette terre qui recouvre tant de braves que la fortune, mais non le courage, abandonna quand ils défendaient la plus sainte des causes, l'indépendance de la patrie. J'étais déjà plongé dans un profond et sinistre recueillement; il me semblait entendre une voix plaintive qui me disait :

Tu vas fouler la cendre des héros!

Arrivé au village de Waterloo, je me reposai quelques instans, puis enfin je me dirigeai vers le champ de bataille. Ce n'est pas à Waterloo même, en effet, que les deux armées se rencontrèrent, et que se livra le combat du 18 juin 1815, mais bien à une lieue plus loin, auprès de Mont-Saint-Jean, petit village dont toutes les maisons bordent la route à droite et à gauche.

Le duc de Wellington ne s'arrêta à Waterloo que pour écrire ses dépêches pendant la nuit qui suivit sa victoire.

J'avais à peine fait quelques pas que je vis devant moi, de chaque côté du chemin, deux petits monumens en pierre, élevés

l'un à la mémoire d'un aide-de-camp de Wellington, sur lequel on lit une inscription en anglais et en français; l'autre à la mémoire de plusieurs officiers hanovriens. Ici commence le champ mortuaire de Waterloo. A quelques toises de là, vers la droite, à l'endroit où fut blessé le prince d'Orange, s'élève l'immense tumulus des Anglais, surmonté de son colossal lion de fer que nos soldats voulurent renverser en 1832, lors de la campagne d'Anvers. Du haut de ce tumulus placé à peu près au centre et un peu en arrière des positions de l'armée anglaise, auquel on monte par un escalier de deux cents marches environ, je dominais tout l'horizon, que bornent de tous côtés des bois de haute et petite futaie.

En ce moment les nuages s'étant dissipés, le ciel s'éclaircit, et les rayons d'un beau soleil d'automne éclairèrent ce vaste champ de bataille, que je pus embrasser tout entier d'un seul regard; à la fraîcheur du matin avait succédé une douce et pénétrante chaleur, qui invitait à la méditation et au repos. Assis au pied du lion, la tête dans mes mains et les deux coudes appuyés sur mes genoux, je contemplai cette campagne si riante, si fraîche, si paisible, où ne s'entend plus que le son de la clochette des troupeaux qui paissent, et le bruit des voitures roulant sur le chemin pavé qui la traverse; où ne se rencontrent plus que de rares voyageurs et des paysans occupés à cultiver leurs champs, que des milliers de cadavres ont enrichis et fertilisés.

En portant mes regards de l'autre côté de la vallée qui s'enfonce au milieu de la plaine dans l'espace d'une demi-lieue environ, et qui séparait les deux armées, j'aperçus se dessiner à l'horizon, en face de moi, le château d'Hougoumont, situé sur une élévation. C'est là que s'engagea la bataille. Entourés de taillis, dont une partie a été abattue depuis, quand les Français que Jérôme commandait attaquèrent cette position, ils ne virent pas d'abord les murs du jardin, derrière lesquels étaient embusqués les Anglais; ce ne fut qu'après les en avoir délogés qu'ils s'aperçurent qu'ils n'étaient pas protégés par des arbres seulement, ainsi qu'ils l'avaient été tout le temps du combat, et dans cet endroit, assure-t-on, plus de cinq mille combattans ont trouvé la mort, et les blessés des deux armées, renfermés dans le château, y ont péri au milieu de l'incendie que les Anglais y allumèrent en se retirant.

Il n'y a pas très-long-temps qu'on voyait encore, dans les cours de ce château, d'immenses amas d'ossemens d'hommes et de chevaux, auxquels étaient mêlés des débris d'armes, de mors et de vêtemens. Aujourd'hui tout a disparu, et le visiteur avide de souvenirs ne rencontre plus sur ses pas le plus mince morceau de cuirasse, la moindre balle, le plus petit éclat d'obus. On ne retrouve plus de ces reliques que chez les paysans des environs, qui en font métier et marchandise. On les a tant recherchées qu'elles se sont vite épuisées; mais les paysans belges y ont pourvu : il en fabriquent maintenant de nouvelles. Le château seul est resté debout, dans l'état où il a été laissé après la bataille, c'est-à-dire percé, troué, criblé de toutes parts : on dirait un immense squelette au milieu de ce champ de mort.

A sept cents toises de là, à gauche, est située la ferme de la Belle-Alliance, assise sur la route de Bruxelles, qui traverse le champ de bataille du nord au sud. Cette ferme a joué un grand rôle pendant la fatale journée du 18 juin 1815. Elle était le centre de l'armée française, et Napoléon y avait établi son quartier-général. Quand les Anglais la prirent, ils y firent un horrible carnage. Ils s'y précipitèrent comme des furieux, égorgeant tous les Français qui s'y trouvaient, renversant, brisant, foulant aux pieds tous les objets, tous les meubles qu'ils pensaient avoir servi à l'empereur, et criant : *Mort aux Français! Mort à Napoléon!*

A cette heure, la ferme est relevée, restaurée, repeuplée; et c'est tout au plus si on s'y souvient des épouvantables scènes dont elle a été le théâtre. Autour comme au-dedans de cette habitation règnent maintenant la paix et la tranquillité ; au bruit des armes, aux cris des mourans, ont succédé le bruit monotone et régulier des batteurs dans les granges, le bêlement plaintif des troupeaux qui rentrent.

Entre le château d'Hougoumont et la ferme de la Belle-Allianse, un peu en arrière de ces deux points, tout-à-fait au fond de l'immense enclos où s'est consommé le duel entre la France et l'Europe, s'élève un petit monticule. C'est là que Napoléon avait placé son observatoire. Du haut de cette position, fixe, immobile, le cou tendu, la lorgnette à la main, il embrassait d'un seul coup d'œil tout ce vaste horizon couvert de bataillons, que lui cachaient par intervalles des nuages de fumée : il observait tous les mouvemens de l'armée coalisée, il suivait des yeux ses soldats ; et quand il avait vu que sur un point sa présence était nécessaire, il descendait précipitamment, s'y rendait au galop, rétablissait l'ordre, et revenait à son poste. Que n'a-t-il pas dû souffrir quand de là-haut il vit arriver le corps de Blücher, juste au moment où la victoire se décidait pour lui; puis tout-à-coup ses braves régimens, épouvantés, démoralisés par leur croyance à la trahison, se rompre, se débander, fuir en désordre, en criant : *Sauve qui peut !* Oh ! alors il descendit, il voulut se précipiter dans la mêlée, l'épée à la main, espérant qu'il y trouverait la mort, ou qu'à sa voix tous ses soldats allaient se rallier, revenir à la charge et vaincre encore ; mais il n'était plus temps ! On ne lui laissa pas la consolation de mourir au milieu de sa garde : ceux qui l'entouraient le retinrent, et il fut ainsi condamné à survivre à sa défaite. Pour lui, en effet, il eût mieux valu qu'il mourût là ; il n'eût pas souffert ce qu'il a souffert depuis ; mais sa gloire eût été moins complète. A Waterloo, il fût mort en guerrier; à Sainte-Hélène il est mort en grand homme.

Trahi deux fois, ce grand homme a su vivre,

a dit Béranger.

Après avoir ainsi tout vu dans son ensemble, je descendis du tumulus pour tout voir en détail. Je me promenai tout le jour sur ce vaste champ, m'arrêtant sur chaque aspérité du terrain, au fond de chaque ravin, prenant plaisir à évoquer les tristes souvenirs qu'ils rappellent. Ici c'est la Haie-Sainte, au pied de laquelle fut foudroyé par les batteries anglaises un régiment tout entier des cuirassiers de la garde impériale; là, c'est le lieu où le brave Cambronne prononça ces nobles paroles : *La garde meurt, et ne se rend pas ;* ailleurs, c'est une maison rustique, où une pauvre vieille femme se coucha, se blottit, et resta enfermée tout le temps que dura l'action ; plus loin enfin, c'est le petit bois où fut dressée la tente qui abrita Napoléon pendant la nuit du 17 juin, et d'où il sortit le matin, en s'écriant, plein de confiance dans son génie : *La bataille est gagnée !* Elle l'eût été sans doute, en effet, si le destin n'eût été plus fort que son génie.

Enfin la nuit me surprit. Bientôt tout fut plongé dans une silencieuse obscurité. Je ne vis plus rien que quelques rares lumières scintillant aux fenêtres des maisons lointaines; je n'entendis plus rien que le jappement des chiens dans les fermes. Je repris alors le chemin de Bruxelles ; mais avant de m'enfoncer dans la forêt, je m'arrêtai pour dire un dernier adieu à cette campagne si tristement célèbre. En ce moment, tout rempli des souvenirs de la journée, j'avais besoin de soulager mon cœur, et comme malgré moi, je m'écriai : Waterloo! Waterloo !... Et l'écho emporta mes paroles vers la frontière de France en répétant : Waterloo ! Waterloo !

ONÉSIME TROUILLEBERT.

Revue Littéraire.

Les Mémoires d'une Poupée, 1 vol. in-12, orné de jolies gravures, chez Ébrard, rue des Mathurins-Saint-Jacques, n° 24.

La Semaine d'une petite Fille, 1 vol. in-12, avec gravures, chez Debécourt, rue des Saints-Pères, n° 69, par Mlle Louise d'Aulnay.

Vous avez lu sans doute avec intérêt, mesdemoiselles, dans un des derniers numéros de votre journal, l'étymologie du nom de *Poupée,* et bien que, depuis longtemps, vos occupations et vos plaisirs soient devenus plus graves, vous n'en conservez pas moins un tendre souvenir pour ce premier joujou de votre enfance, que vous avez légué à vos plus jeunes sœurs; c'est maintenant elles que vous soignez, que vous habillez, que vous grondez parfois, quand vous reprenez en elles les défauts dont vos mères vous ont corrigées. Parmi ces défauts, il en est un sans doute qui vous a été étranger; celui-là, Mlle d'Aulnay l'attaque et le poursuit partout et sans cesse : c'est la paresse de cœur et d'esprit. C'est avec une adresse admirable que Mlle d'Aulnay sait colorer ses leçons et les rendre toujours nouvelles en les revêtant de formes différentes : les reproches, les conseils qu'elle fait adresser aux enfans par leurs sages et indulgentes mères, sont remplis de bonté, de douceur ; et puis quelle espérance, quelle croyance en leur avenir les conseils de ces jeunes mères savent inspirer à leurs petites filles !

Dans *les Mémoires d'une Poupée, Vermeille,* l'héroïne, en racontant ses propres événemens, raconte en même temps ceux des petites filles sous la dépendance desquelles elle s'est trouvée. Ces événemens de la vie de Vermeille, racontés sérieusement par elle, sont tantôt gais, tantôt tristes, et l'on s'intéresse involontairement au sort de cette pauvre poupée, qui, après avoir épousé un colonel de hussards aux yeux d'émail, a la douleur de devenir veuve le premier jour de son mariage. Une société de petites filles de Paris avait été célébrer ces noces à Saint-Germain, quand, au retour, voilà qu'une des *demoiselles d'honneur,* qui s'était chargée du *mari,* le met en dehors d'une des fenêtres du wagon : on passait sous une voûte du chemin de fer, et la tête de l'infortuné colonel de hussards, séparée violemment de son corps, alla rouler au loin dans la poussière... Mais je ne vous raconterai rien des autres événemens de Vermeille, ni de sa fin tragique ; vous les apprendrez sans doute lorsque votre jeune sœur lira sous vos yeux *les Mémoires d'une Poupée.*

La Semaine d'une petite Fille nous montre une de ces dévouées et intelligentes mères, qui, après avoir soigné pendant dix ans la santé d'une enfant délicate, après lui avoir donné une seconde fois la vie du corps, ce qu'elle n'a pu obtenir qu'en laissant son enfant dans l'ignorance, commence enfin à vaincre la paresse de cette enfant, à lui inspirer le goût de l'étude, le désir de bien faire. Mme Harrel consacre une *semaine* à cette noble tâche; mais à peine est-elle écoulée, que Marguerite est bien savante : car elle a déjà développé le germe des qualités de son esprit et de son cœur.

C'est à vous, mesdemoiselles, qui êtes pour vos petites sœurs des mères intelligentes et dévouées, que je recommande ces deux jolis et intéressans volumes.

Mme JULIETTE BÉCARD.

Littérature Étrangère.

—

Jean-Baptiste Volpi, né à Padoue, en 1693, était le plus jeune frère de Jean-Antoine et de Gaëtan Volpi, tous deux célèbres dans cette ville pour l'heureuse impulsion qu'ils surent donner à l'imprimerie et à la librairie. Jean-Baptiste, professeur distingué d'anatomie, trouvait dans la culture des lettres et de la poésie un agréable délassement à ses travaux. Il mourut dans sa ville natale, en 1757.

FRAGMENT ITALIEN.

Il feroce destrier, che qual baleno
Scorrea senza timor fra genti armate,
Se può ne' prati errar sciolto dal freno,
Perde l' ardor e le sue forze usate.

L' amabil rivo, nel cui chiaro seno
Ogni ninfa specchiò l' alma bellate,
Di fango e canne, e di vil erba è pieno,
Se mai ristagna tra paludi ingrate.

Rodono i tarli le riposte antenne
Di nave che sprezzò del mar l' orrore,
E mille venti intrepida sostenne.

Volgi, o Fanciul, a questi esempj il core,
E sappi, che cosi tarpa le penne
L' ozeo malvagio al bel desio d' onore.

GIAMBATTISTA VOLPI.

Le fier coursier qui courait sans crainte au milieu des armées, perd son ardeur et sa force habituelle, si, dégagé de son frein, il peut errer dans les prairies.

Le charmant ruisseau dont les eaux claires réfléchissaient l'admirable beauté des nymphes, se remplit de vase, de mauvaises herbes et de roseaux, s'il vient à s'arrêter au milieu d'affreux marais.

Les vers rongent les antennes immobiles du navire qui méprisa les périls de la mer et soutint mille tempêtes.

Enfant, fais attention à ces exemples, et sache que c'est ainsi que l'oisiveté arrête dans son essor la noble ambition.

Mlle F. R.

Éducation.

—

Du Monde,

DE SES COUTUMES ET DE SES USAGES.

—

LETTRES D'UNE GRAND'MÈRE
A SES PETITES-FILLES,

PAR Mme LA COMTESSE DE BRADI.

TROISIÈME LETTRE.

A Mlle Laure d'Orvilliers, au château de Revel.

Il est assez singulier, chère Laure, que vous vouliez que je vous adresse la lettre où très-brièvement je dois parler de l'étiquette des cours, en ce qu'elle peut avoir de rapport avec les simples particuliers. Vous qui n'aimez que la vie retirée et ne trouvez de plaisir qu'aux champs, vous vous efforcerez de n'avoir jamais rien à démêler avec les rois, les princes, leurs ministres et leurs favoris: vos goûts peut-être vous rendent plus nécessaire qu'à Hélène et à Pulchérie quelque enseignement à ce sujet; car je suis sûre que vos cousines ne cessent de questionner sur l'ancienne cour votre vieille voisine. Elle la savait bien, sa cour, je vous l'assure; mais je vois d'ici la vérité de ce que vous me dites : son engouement pour l'ancien régime nuit à son discernement, et, frivole, légère, malgré son âge et la dévotion qui éclate dans tous

ses discours, elle va presque jusqu'à la pédanterie quand il est question de *preuves*, de *présentation*, de *révérences*, et enfin son dédain pour tout ce qui est, sa vénération fanatique pour tout ce qui n'est plus, vous choquent et vous blessent, quoique vous ne puissiez pas citer un mot qui me donne l'idée de ce genre offensant... C'était là, ma petite fille, l'art par excellence des gens de la cour de Versailles, art qui leur fit des ennemis d'autant plus acharnés qu'ils ne savaient comment motiver leur haine, art qui désespéra les guerriers triomphans de l'empire, ses belles, ses savans, ses riches, et que je ne peux vous souhaiter, puisqu'il aliène les cœurs. A quoi bon parer la malignité? tout votre esprit doit être employé à adoucir les caractères difficiles, et non à les aigrir; à policer les gens, et non à leur prouver qu'ils sont grossiers; à les relever à leurs propres yeux, et non à leur faire sentir votre supériorité.

Maintenant il n'y a plus ce que l'on appelait : *La Cour;* mais vous pouvez avoir à faire aux Tuileries, et je conçois que vous soyez curieuse de savoir comment il faut s'y conduire.

L'étiquette du palais était compliquée autrefois : sur quelques points, elle était claire et positive; sur d'autres, elle présentait des difficultés que l'on faisait résoudre par les plus vieux courtisans. Il arrivait aussi que la décision du roi faisait loi dans certains cas. J'ai passé ma jeunesse à entendre parler d'un menuet que devait, ou ne devait pas danser M[lle] de Vaudemont, lors du mariage de Louis XVI, encore dauphin. Le corps le plus respectable de France, le parlement, se mêla de l'affaire ; les pairs séculiers, les pairs ecclésiastiques, réclamèrent à propos du menuet, et l'émoi fut grand! A la mort de Louis XV, autre accident : une petite vérole épouvantablement contagieuse avait tué le monarque; on peut dire que son corps était putréfié avant que son ame s'en fût séparée. Des médecins déclarèrent que l'embaumement était impossible; et tout le monde se prit à dire qu'il était sans exemple, inoui, qu'un roi de France ne fût point embaumé. M. le duc d'Aumont, premier gentilhomme de la chambre, cria plus fort que personne, et dit pis que pendre des médecins, chirurgiens, pharmaciens, etc. Le premier médecin ou chirurgien, je ne sais lequel, alla le voir, et lui dit : « Vous trouvez fort mauvais, monsieur le duc, que le corps du roi ne soit pas embaumé? — Assurément. On n'a jamais rien vu de semblable, et... — En ma qualité de premier médecin, je dois faire l'ouverture du corps? — Sans doute. — Mais en votre qualité de premier gentilhomme de la chambre, vous devez assister à cette opération, ainsi qu'à l'embaumement, et j'ai l'honneur de vous avertir que ni vous, ni moi, ni aucun de ceux qui seront présens, ne seront en vie huit jours après. » Tout fut dit : M. le duc d'Aumont comprit qu'on pouvait parfois négliger l'étiquette.

Après tout, cette étiquette, si souvent assujettissante et ennuyeuse, était assez bien inventée : elle prévenait les discussions, modérait les ambitions, en réglant beaucoup de choses qu'il eût été impossible de laisser à la disposition des gens. Il en était de l'étiquette à la cour comme du cérémonial à l'église, de la discipline dans un régiment. Comment maintenir l'ordre dans une foule, si vous laissez à chacun le droit de se mouvoir et de se placer à son gré? Puis quel avantage pour un souverain et pour ceux qui l'environnaient de savoir à l'avance, à peu près, tout ce qu'ils devaient dire et faire? La sottise et même l'esprit nous compromettent à chaque instant : rien n'était laissé au hasard, et cette contrainte à laquelle se soumettait le prince lui-même, si elle ne permettait point les épanchemens d'un cœur affectueux, préservait aussi des emportemens d'un caractère colérique : cette barrière, que la politesse met dans le monde à tous les mauvais mouve-

mens, l'étiquette la plaçait à la cour. Mais l'étiquette doit s'étudier quand on vit auprès des princes, et je ne vous entretiendrai que de ce qu'il convient de faire lorsqu'on est obligé, comme particulier, d'approcher du roi et de ses ministres.

« L'on va quelquefois à la cour pour en revenir, et se faire par là respecter du noble de sa province, ou de son diocésain, » a dit La Bruyère. C'est ce qui m'est arrivé ; car, ainsi que vous, chère Laure, je n'aimais que la vie de château; mais vous vous marierez ; l'on ne vit pas que pour soi ; il faut solliciter, à Paris, dans son département, les autorités religieuses, militaires, civiles. On viendra des pauvres maisons de votre voisinage vous prier de demander une dispense, un congé, un dégrèvement de contributions. Si vous êtes un peu instruite, vous me répondrez que tous les Français, étant maintenant égaux devant la loi, n'ont besoin de personne, et que, la Charte à la main, il suffit qu'ils déclinent leurs droits pour qu'on y satisfasse... Mais je crains bien, au contraire, que vous ne me demandiez ce que c'est que *la Charte*, et, qui pis est, un *dégrèvement*, un *congé*, une *dispense*. Je connais de jolies jeunes personnes qui déchiffrent seules des fantaisies de Chopin, copient Winterhalter, récitent dans l'original des pages de Moore ou de Pepoli, et seraient très-embarrassées si je leur adressais ces questions. J'en prends occasion de vous engager à faire, pour votre usage, un petit dictionnaire dans lequel vous inscrirez les mots peu usités que, sans les comprendre, vous entendrez dans le salon de votre mère, afin de lui en demander l'explication, et de la noter. Ce travail vous amusera et vous apprendra une foule de choses que l'on n'enseigne point, et qui sont trop souvent celles qu'il serait le plus utile de savoir... Après cette digression, je reviens à mon sujet, et, supposant que vous savez à peu près ce que les habitans de vos communes ont à demander aux autorités de votre département, je vous avertis que ces autorités, qui reconnaissent l'égalité des droits en théorie, font comme les autorités de Paris, quand il s'agit de pratique... Nous en sommes tous là, mon enfant : à moins qu'il ne soit question de choses très-graves, nous accordons plus volontiers ce qui nous est demandé à un parent, à un ami, à un individu que nous avons souvent rencontré, qu'à un inconnu. Représentez-vous un rustre expliquant longuement, et de la manière la plus diffuse, son affaire dans les bureaux d'une préfecture, excitant l'ennui des vieux employés et la moquerie des jeunes. On prend de ses mains sales ses papiers qui ne le sont pas moins ; et il revient dix fois avant que le carton qui les renferme ait été ouvert... Voyez votre père expliquant en deux mots cette même affaire, donnant une note claire, précise, brève, et disant au chef du bureau : « Je vous recommande cette affaire... » J'admets que la sollicitation du villageois est juste ; mais, s'il agit seul, il attendra la décision, et peut-être !... hélas! ma petite fille, peut-être ne l'obtiendra-t-il jamais. On en voit des exemples. Nous ferions encore une douzaine de révolutions que nous ne changerions rien à cette marche des choses. Ce que je vous dis du préfet, appliquez-le à l'évêque, au commandant et à l'intendant militaire, au receveur-général, au directeur des droits-réunis, à celui des domaines, au conservateur des bois de l'état et de la couronne, au bibliothécaire, à tout le monde enfin. Puisque vous pouvez donc un jour, si vous restez dans la position où la Providence vous a placée, faire quelque chose pour ceux qu'elle a traités plus rigoureusement que vous, tâchez d'être en mesure de le bien faire. Vous pouvez d'ailleurs avoir à réclamer contre quelque grande injustice, et, quoique dénuée d'ambition, l'obligation de solliciter pour un parent, pour un ami, peut vous être imposée : qui oserait se promettre de n'avoir jamais une faveur à demander ? Un peuple, en accordant à son souverain le droit de

faire grâce, consent à voir se prosterner devant ce souverain une mère, une épouse, une fille, une sœur... Mais j'espère que ce ne seront jamais des intérêts aussi pressans qui vous conduiront dans le palais de nos rois.

Ce que l'on a de mieux à faire dans une monarchie, c'est de respecter le monarque et d'en avoir l'air, surtout quand on veut en approcher. Est-il rien d'aussi pitoyable que l'importance que veulent se donner quelques individus vis-à-vis de celui que des millions d'hommes reconnaissent pour chef? Si un roi jouit de toute sa puissance, ne pas lui rendre les hommages convenus, c'est de la folie. Ainsi agissait envers l'empereur Napoléon Mme la duchesse de C..... Elle savait que cet homme, bien plus *arrivé* que *parvenu*, avait le bon goût de ne pas aimer les parures bariolées, mais qu'il y joignait la faiblesse de les remarquer, et le tort d'en faire, avec plus de sécheresse que de gaîté, des reproches aux femmes. La duchesse parut au cercle avec une robe couleur de rose, une ceinture lilas, coiffée de bluets, portant des boucles d'oreilles d'émeraudes, un collier de corail et des bracelets de turquoises: la sensation fut générale, et quand l'empereur s'approcha de Mme de C... chacun prêta l'oreille: « Vous êtes singulièrement habillée, madame, dit l'empereur après avoir considéré cet étrange assortiment de couleurs et de bijoux... — C'est vrai, sire. Je ne suis pas à votre goût, mais je suis au mien... »

Si l'impertinence est de la folie envers le chef d'un état à l'apogée de sa grandeur, comment la désignerai-je quand il s'agira d'un roi malheureux, dont le trône s'écroule, et auquel il ne reste du pouvoir souverain qu'une sensibilité douloureuse aux affronts? Ainsi était Louis XVI, quand le ministre Roland parut devant lui dans un costume si négligé pour le temps, qu'il lui eût fait fermer tous les salons de la bonne compagnie.

Alors, l'usage exigeait d'un homme admis chez le roi des habits d'une forme moins aisée, des souliers, des bas de soie, un chapeau à trois cornes, qui se tenait sous le bras, et une épée au côté. M. Roland, en chapeau rond et en bottes, une badine à la main, tel que l'on était vêtu pour courir le matin, se présenta aux Tuileries, devenues la prison de Louis et de sa famille. Le monarque souffrit de ce manque de respect calculé: M. Roland et sa femme s'enorgueillirent d'avoir enfoncé une épingle dans une plaie qu'avait ouverte la hache de notre révolution... Deux ans n'étaient point écoulés que le ministre se donnait la mort au bord du fossé d'un grand chemin, et que sa femme périssait sur l'échafaud teint du sang de Louis XVI... Je ne vous dis pas, ma petite fille, qu'enfreindre l'étiquette soit un attentat contre lequel s'arme la Providence; j'arrête votre pensée sur la puérilité ou l'inhumanité d'intention qui peuvent diriger certaines gens; et, quand je vois dans un livre dicté par l'Esprit saint de jeunes hommes livrés à une bête féroce, pour avoir crié à un vieillard gravissant une colline: « Montez! chauve, montez! » je recommande à mes petits enfans de respecter tout ce qui souffre sur la terre, depuis les rois jusqu'aux chiffonniers..... Cette introduction à un chapitre sur la cour vous semblera grave; mais c'est, à mon avis, le lieu qui, depuis cinquante ans, a dû le moins inspirer d'idées riantes. Combien de larmes ont versées Marie-Antoinette, Élisabeth, Joséphine, Marie-Louise, Marie-Thérèse, Caroline, dans ces Tuileries où je vous souhaite de n'entrer jamais que pour une audience ou pour une présentation!

Si l'on a besoin d'une audience du roi, on la demande au roi lui-même, en faisant passer la lettre que l'on écrit par les mains d'un aide-de-camp de service, auquel on adresse la prière de mettre la lettre sous les yeux du roi. Si l'on désire une audience de la reine, on fait passer la lettre par les

mains de la dame d'honneur. Ces sortes d'audiences se refusent rarement, et, de tout temps, les Français, quels qu'ils fussent, ont eu le droit de les demander à leur souverain.

Pour une présentation, on écrit à la dame d'honneur de la reine; si l'on a des droits, on les énonce, et l'on fait remettre sa demande par une dame déjà présentée, qui vous introduit ensuite auprès de la reine.

Quant aux présentations, elles nécessitaient autrefois des preuves de noblesse qui devaient remonter à 1556 : au-delà, il fallait que l'origine de la famille fût perdue. On inventait tant de choses à l'occasion de ces titres examinés pourtant sans indulgence par Chérin, le généalogiste, que La Bruyère a dit : « C'est une grande simplicité que d'apporter à la cour la moindre retenue et de n'y être pas gentilhomme. » Quand vous lirez les mémoires du parlement en 1718 et ceux du duc de Saint-Simon, vous rirez de beaucoup de prétentions... Mais l'étiquette de notre cour de France, depuis Napoléon Bonaparte, a éprouvé bien des variations; et si jamais vous réclamez l'honneur d'être présentée, il vous faudra prendre des informations au moment même; tant les choses sont peu fixes de nos jours. Avant 1789, une jeune mariée, peu de temps après ses noces, était présentée par une vieille femme de sa famille. C'était une affaire. La mariée, selon l'usage, venait de quitter le couvent : on l'exerçait à la révérence et à l'art de sortir d'une chambre en reculant, sans marcher sur la queue de son manteau, qui traînait de trois aunes. La veille, et le jour de la présentation, tout ce qu'il y avait de respectable parmi les parens et les amis la sermonait, l'encourageait, la faisait jeûner, afin qu'elle eût la taille *fine*, si elle n'était pas *belle*. On la couvrait de pierreries, assez souvent empruntées aux princesses du sang; car la richesse ne donnant aucun droit reconnu, on se faisait présenter sans être riche. L'usage d'ailleurs autorisait cette sorte d'emprunt. Mmes Adélaïde et Victoire, tantes de Louis XVI, lesquelles, par parenthèse, possédaient la plus belle parure de pierres noires, la prêtèrent à Mme de Genlis, qui fut présentée pendant un deuil de cour..... Le roi alors baisait sur la joue les femmes présentées. Louis XV demandait ordinairement à la femme qui présentait : « A-t-elle bien peur? » Et il était de bon goût de répondre : « Ah ! sire, elle s'en meurt. » Très-souvent il n'en était rien... On allait ensuite chez la reine, dont on soulevait respectueusement le bord de la jupe, que l'on baisait, et, selon que l'on était plus ou moins, on prenait cette jupe plus ou moins près de son ourlet : les duchesses saisissaient l'étoffe à la hauteur du genou ; mais la reine laissait rarement la cérémonie aller jusqu'au bout : quand on tenait sa jupe, elle la rabattait d'un petit coup de main, et ne souffrait pas que les présentées la portassent à leur bouche. Il arriva un jour qu'une demoiselle *Perrinet*, fille de finance, ayant épousé un duc dont j'ai oublié le nom, fut présentée à Marie Leczinska. Après avoir reçu de la famille de son mari des instructions très-spéciales sur le degré d'élévation où son titre lui permettait de saisir la jupe de la reine, toute préoccupée de sa dignité, jalouse de prouver qu'elle en connaissait les droits, et craignant sur toute chose de s'abaisser au *point* des marquises, comtesses, etc., elle prit la jupe de la reine si loin du bord et avec tant d'énergie, qu'elle lui pinça le ventre. « Aïe! » s'écria la reine en regardant sa dame d'honneur, « pour une *Perrinet*, elle le prend un *peu haut!...* » Ce mot fut long-temps un proverbe. Mais les choses ne se passent plus de même. Dès le temps où Napoléon voulut rétablir une cour en France, les étiquettes de l'ancienne cour étaient en partie oubliées, ou devenues impraticables. Il ne fallut plus invoquer le passé, fouiller les archives des collégiales, des manoirs ; montrer sur les tombeaux des inscriptions go-

thiques et des caractères pâlis sur des vieux parchemins; tout dut être, comme l'on dit vulgairement, *battant neuf*; si bien que la perspective manquait; si bien qu'on voyait à la fois les perfections et les imperfections de toutes les espèces d'illustrations dont se composait la cour, et que la malignité naturelle à l'esprit humain exploitait au détriment du respect qu'exigeaient ces hommes de guerre, d'état, de science, qui n'avaient pas *montré de preuves*, mais les faisaient eux-mêmes sous les yeux de leurs contemporains. C'étaient donc les actions qui valaient aux hommes des places dans l'état, et ces places leur donnaient à la cour des droits que leurs femmes partageaient. On trouve dans tous les almanachs du temps quelles femmes pouvaient réclamer leur présentation; c'était une des dames de l'impératrice qui présentait. On lui faisait une visite avant, une visite après; elle les rendait, si elle savait vivre; mais on ne confondit jamais autant qu'à cette époque l'insolence et la grossièreté avec la dignité. Ignorantes des usages de la bonne compagnie, d'une vanité inquiète, et que l'ancienne noblesse se plaisait à irriter, dans la crainte d'en trop faire, ces dames en faisaient rarement assez; et pour la majorité des gens de cette cour, le proverbe espagnol : *L'habit qui le couvre le découvre*, était d'une vérité admirable. On fit donc une étiquette nouvelle, et l'on ne comprit point qu'il en est de la plupart de ces fantasques et vaniteuses coutumes comme des débris des grossières faïences romaines, qui n'arrêtent les yeux que revêtues de la potine antique. Il en est ainsi de tout ce qui n'a pas pour base le vrai beau, puisé dans la nature ou dans la religion, ces deux sources que la main de l'homme n'a point fait surgir... Nos vieux Capétiens et nos vieilles étiquettes allaient ensemble; mais les unes sans les autres ne sont plus que des niaiseries absurdes. Aussi a-t-on imaginé très-sagement, après une cinquantaine d'années de révolutions, de réduire l'étiquette du palais à des formes respectueuses et polies, que la raison et le bon goût motiveraient facilement. Je ne vous dirai point qu'il ne résulte jamais de confusion et d'embarras dans des fêtes de cour où, ainsi qu'autrefois, places, mouvemens, paroles, regards, ne sont plus prévus et indiqués : je sais que le contraire arrive; il n'en est que plus facile d'avoir bon air. Je suppose que vous allez à une audience du roi, vous devez avant tout avoir pesé et répété les paroles que vous avez à lui dire : à force de les méditer, vous arriverez à les réduire, et moins on en pourra compter, plus elles vaudront. Tenez en outre un placet (aujourd'hui bien des gens disent une pétition) qui contiendra la demande de justice ou de faveur, que vous exprimerez d'abord de vive voix.

Les habits ne sont plus d'une forme prescrite par l'étiquette : plus de manteau traînant, plus de barbes pendantes, plus de rouge obligé. Mais si vous m'en croyez, vous vous ferez habiller dans quelque maison où l'on travaille ordinairement pour la cour, et vous laisserez le soin à la personne que vous aurez choisie pour faire votre robe de vous fournir de la tête aux pieds tout ce qui constitue la parure d'une femme, les bijoux exceptés. Mme Germont, couturière de l'impératrice, et les dames Huchez, qui lui ont succédé, faisaient des merveilles en ce genre, quand on s'en rapportait à elles. Mlle Bertin, marchande de modes de Marie-Antoinette, ne *répondait* d'une femme qu'à cette condition : cette importance est plaisante sans être exagérée. Cependant, bien que je vous engage à une confiance entière envers votre couturière, je vous conseille de lui dire que vous voulez des habits aussi simples que les puisse comporter la circonstance; et comme les audiences se donnent de jour, mettez très-peu de bijoux, et qu'ils soient en or ou en perles : les pierreries ne sont d'usage que pour les présentations, et n'ont de beauté que le soir : il en est de même des broderies d'or, d'ar-

gent, de paillons, de tout ce qui brille. Vous êtes délivrée de la queue; c'est immense, car on ne se retourne pas devant le roi, et chasser loin de soi trois aunes d'étoffe à coups de talon, tout en évitant d'imiter les actrices, n'était pas une médiocre difficulté. Louis XVIII nous évitait cette fatigue, les jours de gala, en nous faisant entrer par une porte et sortir par la porte en face. Mais les trois révérences subsistent et subsisteront tant qu'il y aura des femmes sachant les faire. Mme de Genlis disait que, dans l'ancien régime, on citait celles qui faisaient particulièrement la révérence, et qu'un suffrage unanime en accordait la perfection à Mme la maréchale de Beauveau. Dans ce cas-ci, Mme de Genlis était obligée de taire ce que l'on disait d'elle-même; mais je peux vous attester qu'il était impossible de se méprendre quand elle entrait dans une chambre : on reconnaissait la dame la plus distinguée d'une cour qui ne le cédait en rien à la cour de Versailles; c'était celle du Palais-Royal. On prétendait alors que l'éducation et le caractère d'une femme se devinaient à sa manière de saluer, et l'on en a jugé plus d'une sur cette action si frivole. Mais je reviens à ce qui vous regarde.

Vous devez être polie en quelque lieu que ce soit; assurément, vous le serez dans le palais du souverain qui gouverne votre pays. Vous ferez une inclination de tête aux gens qui vous introduiront, même quand ils seraient en livrée, et vous ferez une révérence à l'entrée des salles où se tiendront les officiers d'ordonnance, puis les aides-de-camp. Si vous attendez, et que vous ayez avec qui causer, ce sera très-bas. Quand le roi vous recevra, au premier pas que vous ferez devant lui, vous saluerez; vous saluerez de nouveau à la moitié de la distance qui vous séparera de lui; et, arrêtée à quatre pas de sa personne, vous saluerez pour la dernière fois.

Je ne vous dirai point qu'il faut avoir le corps effacé, les mains posées l'une sur l'autre, les genoux souples; les leçons du meilleur maître de danse de Paris, prises dès l'enfance, ne sont pas de trop pour donner à un salut de femme toute la grâce, toute la dignité qu'on en exige dans la bonne compagnie... Quoi qu'il en soit, il vaut mieux apprendre à faire la révérence un peu tard que de ne pas l'apprendre du tout.

On ne prend plus d'éventail pour les audiences; c'est votre pétition qui vous sert de maintien. Vous voilà en présence du roi; vous lui parlez en employant les mots de *Sire* ou de *Votre Majesté*, ou en vous servant de cette locution très en usage : *Si le roi consent, si le roi me fait la grâce, si le roi permet; j'ai osé espérer que le roi m'accorderait;* ainsi toujours à la troisième personne, et répondant : *Oui*, *Sire*, *non*, *Sire*, et non pas : *Oui*, *Votre Majesté*, *non*, *Votre Majesté*, façon de parler qui vient de l'étranger.

Vous vous êtes dit, je pense, dès le matin, que vous devez éprouver un profond respect pour le roi et non de la terreur... Efforcez-vous de parler assez haut pour que le roi vous entende; il vous encouragera vous rassurera, et vous pourrez vous expliquer... s'il manquait à ce devoir d'un souverain, j'espère qu'une pensée rapide vous rappellerait que ce roi est une créature plus sujette encore que vous aux misères de la vie; et, au souvenir des catastrophes qui ont renversé tant de trônes, vous puiserez la fermeté nécessaire pour parler et pour répondre à l'homme qui a le malheur d'être roi. Cette fermeté doit s'allier à l'air grave et respectueux dont vous ne vous départirez jamais, une fatalité inouïe eût-elle entraîné quelqu'un des vôtres dans une conjuration contre le chef de l'état... mais je radote, mon enfant, et, m'élevant avec le sujet que je traite, peu s'en faut que je ne vous pose, comme l'*Émilie* de Corneille, en présence d'Auguste. Laissons cette folie, tirez-en seulement cette conclusion, que la majesté royale est une

vérité à laquelle toute personne bien née rendra hommage extérieurement, même quand elle ne pourrait éprouver aucun des sentimens que ces formes expriment.

On ne ment jamais au roi, est un vieil axiome qu'il ne faut point oublier. Cela fut dit quand on le considérait comme *une Providence visible*, pour parler ainsi que Massillon. Depuis on a reconnu que la difficulté de tromper le souverain (excepté pourtant dans ce qui le concerne) devait faire agir d'après cette maxime tous ceux qu'il admettait à l'honneur de lui parler de leurs intérêts. Soyez donc vraie par principe avec tout le monde; mais souvenez-vous qu'il faut l'être par nécessité avec le roi.

Tant que le roi vous parle ou vous écoute, portez la tête droite et haute; s'il était dans l'erreur, relativement à l'affaire dont il vous a permis de l'entretenir, éclairez-le avec brièveté, et évitez, à moins d'une obligation absolue, d'avoir à accuser personne auprès de lui. C'est en paroles couvertes qu'il faut démontrer aux princes qu'ils ont mal choisi les gens qui exercent l'autorité, et personne ne veut avoir tort.

Après avoir exposé votre affaire, vous ôtez votre gant, et vous remettez au roi le placet qui contient à peu près ce que vous avez dit: c'est une chance pour n'être point oubliée. Bien entendu que si votre requête était de nature à ce que le roi y satisfît sur-le-champ, vous vous dispenseriez de la lui présenter écrite.

On n'attache guère les regards sur les yeux d'un homme, et c'est, selon la tradition, jusqu'à l'épaule de celui à qui elle s'adresse, qu'une femme doit élever la vue: Marcel, illustre entre tous les maîtres dans l'art du maintien, en décida ainsi. Le roi d'un signe de tête vous congédie, et vous sortez à reculons, refaisant vos trois révérences et saluant de nouveau dans les salles ceux que vous saluâtes en y arrivant.

Vous observerez le même cérémonial si vous avez l'honneur d'être reçue par la reine; en lui parlant vous direz: *Madame* ou *Votre Majesté*; et ainsi qu'en parlant au roi, vous vous servirez de la tournure: *Si la reine daignait, un mot de la reine*, etc. Les trois révérences d'entrée et de sortie sont également d'étiquette chez les princes et les princesses du sang. On appelle les premières: *Madame*, on dit aux seconds: *Monseigneur*, à tous: *Votre Altesse Royale*, depuis peu d'années. Quand on ne donnait de l'Altesse royale qu'aux princes et princesses de la famille, tels qu'enfans, frères, sœurs, neveux et nièces du roi, les autres princes qui n'étaient que parens n'aimaient pas le titre d'*Altesse Sérénissime*, et on ne le leur donnait point; mais on leur parlait à la troisième personne, comme si on eût employé ce titre, et l'on disait: *Je supplie Monseigneur, je conjure Madame*, etc. C'est encore ainsi que l'on parle; car *Votre Altesse Royale* allonge tant les phrases, qu'on ne l'emploie guère que dans les discours d'apparat. En écrivant on l'emploie toujours. Quand il fallait dire au cardinal Joseph, oncle de Napoléon, *Votre Altesse Éminentissime*, c'était un véritable ennui; mais il y tenait.

Rappelez-vous que vous ne pouvez rien présenter avec une main gantée à aucun des augustes personnages que je viens de nommer: c'est le contraire de ce qui se fait entre égaux. Cet usage aura sûrement été introduit pour prévenir la gaucherie qui résulte de la gêne des mouvemens quand on a des gants; il faut avoir soin de porter dans ces circonstances des gants assez larges pour les ôter et les remettre facilement.

Il est bien rare que l'accueil des princes soit rude: ils savent assez ordinairement ce qu'on leur demandera, et quand ils doivent refuser, ils n'accordent point d'audience. Alors même qu'ils prennent la peine de refuser eux-mêmes, ils emploient des formes consolantes, qui laissent quelque espoir pour un autre temps, et ne permettent l'impatience ou le dépit que lorsqu'on s'est éloigné d'eux.

Quand il s'agit de ministres ou de ce

que l'on appelle aujourd'hui *hauts fonctionnaires*, le cérémonial est très-simplifié. Si le ministre sait vivre, il ne laissera jamais sans réponse la demande d'une audience faite par une femme, et à moins qu'elle n'ait la réputation d'une intrigante ou d'une solliciteuse insatiable, il la lui accordera.

Pour cette fois, vous vous habillerez comme pour une visite, selon l'heure qui vous sera indiquée, ayant soin qu'on ne remarque point d'anomalie entre votre discours et votre parure; car, si c'est une pension que vous sollicitez, des habits magnifiques vous nuiraient; si c'est une grâce touchant la vie, la liberté, l'honneur de qui que ce soit, l'élégance serait inconvenante: dans tous les cas, un costume simple, qui n'attirera point l'attention, vous met à l'abri de tout.

Une ou deux révérences, une démarche lente, un maintien moins grave, un discours plus animé, fait qu'une audience ministérielle est moins pénible qu'une audience royale ou princière. Armez-vous de courage, cependant : car je réponds moins de la politesse des ministres que de celle des rois; mais soyons justes envers ces hommes qui peut-être veulent faire leurs affaires, et sont obligés de s'occuper des affaires de l'état, puis des affaires de mille individus qui, la plupart, sans raison, crient : *Droit! faveur!* et souvent *injustice!*

J'ajouterai que les talens nécessaires à un ministre ne sont pas toujours la suite d'une éducation distinguée; qu'on peut être fort utile à son pays sans connaître un mot du savoir-vivre, ni du savoir-plaire, qui apprend à parler à une femme et à la recevoir. La bonté supplée à tout, et vous saurez discerner les torts de l'ignorance de ceux qui proviendront de l'impertinence ou de la fatuité. Songez d'ailleurs que le lendemain, le soir peut-être, du jour où son autorité vous choque, il en sera dépouillé, et n'oubliez pas qu'il est salarié au moyen des contributions dont vous payez votre part: ces pensées soutiennent le cœur et donnent de la sérénité au visage des *pétitionnaires;* mais, je vous en conjure, qu'elles ne vous inspirent rien de plus : car rien n'excuse dans une femme des airs d'exigence ou de dédain. Il est tel regard de surprise qui, arrêté sur les yeux d'un homme, lui rappelle à l'instant ce qu'il est et ce qu'il doit.

La comtesse de Genlis, que je vous citerai souvent, lasse des corrections qu'exigeait la censure, à l'occasion d'un de ses ouvrages, se décida à aller elle-même s'expliquer avec M. de Pom......, censeur impérial. Elle est introduite dans le cabinet du censeur, qui, au lieu de la faire asseoir, répond à sa révérence, en lui disant : « Eh bien! madame, vous ne voulez donc pas cesser vos piailleries contre les philosophes? — Attendez, » répond Mme de Genlis en allant à l'extrémité de la chambre chercher un fauteuil, qu'elle traîne fort bruyamment jusqu'auprès du bureau; puis, s'asseyant, et contre son habitude, regardant en face M. de Pom...... « Auriez-vous la bonté, lui demande-t-elle avec le sourire le plus moqueur, de répéter ce que vous m'avez fait l'honneur de me dire? Je n'ai point entendu..... » Le censeur était bien positivement grossier; mais il était homme de lettres, homme du monde: *piailleries* ne le compromettait pas moins que l'omission de faire asseoir une femme... Un regard et un sourire lui remémorèrent ses devoirs : il s'embarrassa, rougit et devint poli; mais la comtesse se montra vindicative. Elle raconta sa réception, et l'on se disait en riant dans le monde : « Savez-vous que M. de Bonald *piaille,* que M. de Châteaubriant *piaille,* que l'abbé Frayssinous *piaille?* C'est ainsi qu'on dit... »

Si le ministre sait son métier, l'ordre d'approcher un fauteuil à la femme qu'il reçoit a été donné à l'huissier ou au laquais qui l'a introduite; sinon le ministre le lui présentera lui-même avant de se rasseoir. Vous exposez votre affaire le plus brièvement possible, et vous pouvez discuter quelques points et insister sur d'autres,

mais sans oublier jamais que l'audience qui vous est accordée est prise sur un temps précieux. Plus vous abrégerez les momens qu'on vous donne, plus vous serez agréable; mais, pour éprouver le moins d'embarras possible, tâchez d'agir sans légèreté, ayez de bonnes raisons à déduire, méditez-les à l'avance, ne songez pas à montrer de l'esprit, et n'interrompez pas pour répondre; n'attendez pas que l'on vous congédie : dès que vous avez dit votre affaire, levez-vous, saluez, et acheminez-vous vers la porte, sans aller à reculons ainsi que chez le roi. Le ministre vous reconduira jusqu'à la sortie de son cabinet, où vous lui ferez une révérence. Ne manquez pas de saluer à l'entrée des salons où d'autres solliciteurs attendent, et remerciez avec un geste de tête et une mine bienveillante ceux qui vous ouvrent les portes. Quel que soit le lieu où vous soyez obligée d'attendre une audience, ayez pendant ce temps un maintien calme et serein : les airs impatiens et ennuyés n'avancent pas l'heure.

Je ne dois pas avoir besoin de vous dire que s'il vous est très-permis de parcourir la salle d'attente, d'en regarder les tableaux et autres ornemens, il vous est défendu de porter la main sur aucun des objets qui auront excité votre curiosité.

A propos de ces visites dans les palais ou maisons de plaisance, vous devez savoir qu'en passant devant le lit du roi et devant son trône, on s'incline : autrefois on faisait une profonde révérence. Si l'on vous laisse pénétrer dans les appartemens qu'occupent le roi, la reine, etc., gardez-vous de trop approcher des tables, où pourraient avoir été laissés des papiers, dessins ou autres ouvrages, et ne semblez jamais vouloir vous dérober à la surveillance de vos guides. Ces guides sont des gens de livrée qu'il faut récompenser généreusement; quand vous serez obligée de regarder à un écu, n'allez que dans les lieux ouverts à tout le monde, et où il n'est pas d'usage de donner de l'argent. Si en parcourant les appartemens des maisons royales ou princières, vous éprouvez le besoin de vous reposer, ne vous jetez pas, comme je l'ai vu faire, sur le premier siége à votre portée; mais adressez-vous à un des hommes de livrée, en lui demandant à vous asseoir, et choisissez un pliant ou une chaise; car le *sans-façon*, qui ne sied nulle part, convient encore moins là qu'ailleurs.

Pendant ces visites, parlez bas, veillez sur vos mouvemens, rangez vos habits dans la crainte de pousser ou d'accrocher quelque objet précieux; c'est, au reste, une réserve que vous devez observer dans les musées, galeries et tous autres lieux où les curieux sont admis.

Je vous recommande la même attention dans les jardins : point de courses, point de jeux, point de cueillettes de fleurs; songez que si vous trompez la surveillance d'un de ces gens, vous le ferez chasser; mais qu'il a le droit de vous chasser lui-même, s'il vous surprend abusant de la permission qui vous a été accordée; votre bon cœur et votre orgueil seront d'accord, dans ce cas et dans beaucoup d'autres, avec la convenance.

Si jamais vous deviez vivre à la cour, mon enfant, j'augmenterais de beaucoup ce chapitre; mais je vous en ai dit assez pour ce que vous aurez à y démêler, selon les apparences.

Si je rattache souvent des idées morales aux instructions que vous m'avez demandées, c'est que je vous estime assez pour espérer que toutes trois vous voudrez *être*, et non *paraître* bonnes, aimables, indulgentes, généreuses et vraies.

LA COMTESSE DE GRISMANTEL.

Une Réhabilitation.

M. Darnel était, sous les dernières années de l'empire, un des plus riches ar-

mateurs de Nantes : ses navires couvraient l'Océan, et l'état qu'il exerçait était beau, à cette époque, non seulement comme puissant intermédiaire du commerce de son pays, mais encore, et surtout comme œuvre de courage et de patriotisme. La France était alors en guerre ouverte avec l'Angleterre, et les bâtimens de commerce de M. Darnel effectuaient rarement une traversée sans avoir eu à faire usage des canons dont ils étaient pourvus. Au milieu de tous ces périls de la mer, notre armateur n'avait pas éprouvé une catastrophe; au contraire, de riches captures faites sur l'ennemi venaient souvent augmenter ses bénéfices commerciaux. Bref, il n'était bruit sur *la Fosse*, ce riant port de Nantes, où des arbres magnifiques bordent la majestueuse Loire, il n'était bruit à la bourse que du bonheur des entreprises de M. Darnel.

Que ce négociant rentrât chez lui, dans sa délicieuse habitation de la place Graslin, il y retrouvait le bonheur, plus vif encore : une seule personne composait cependant son intérieur; Marie, sa fille unique, était d'autant plus aimée de lui qu'il n'avait, depuis long-temps, qu'elle à chérir; il était veuf. La richesse de M. Darnel lui avait permis de satisfaire tous les désirs de Marie, et ces désirs furent toujours nobles et distingués. Acquérir et perfectionner tous les talens dont elle sentait le germe en elle, tel était son vœu le plus constant, et son père ne cessait d'y répondre avec joie et orgueil : aussi, à seize ans, Marie devint-elle une femme accomplie. De nombreux partis lui étaient offerts: on se sentait si certain d'être heureux près d'elle! Mais elle était bien jeune encore; et puis, elle voulait être convaincue qu'on la recherchait pour ses qualités, ses talens, ses *accomplissemens*, comme disent les Anglais, pour elle-même enfin, et non pour sa fortune. Cette conviction, elle crut l'avoir acquise, quand Adolphe Ébrard, fils d'un riche négociant, se présenta. Adolphe lui promettait de ne jamais la séparer de son père, c'est ce qui la décida en sa faveur : il fut convenu que le mariage aurait lieu en 1817.

Depuis 1815, époque du rétablissement de la paix générale en Europe, tous les dangers de la mer avaient disparu, hors ceux qu'il n'appartient pas à la créature de faire naître ou de suspendre. Le commerce prit un essor sans bornes : tous les bâtimens restés si long-temps à l'ancre ou dans les chantiers tendirent à l'envi leurs ailes, et s'envolèrent vers tous les points du globe, chargés des richesses du sol et de l'industrie. M. Darnel, on le pense, entra dans ce mouvement avec son ardeur accoutumée; mais les résultats ne furent point si beaux qu'il l'avait espéré. La concurrence était trop grande : il n'y avait plus de périls à braver pour traverser l'Océan, et le courage n'était plus nécessaire pour tenter des opérations commerciales: tout le monde s'y livrait donc. Ajoutez à cela que déjà le port du Havre commençait à acquérir l'importance dont il jouit, au grand détriment des autres ports maritimes de la côte ouest de France.

Telle était la position du commerce de Nantes, vers la fin de 1817, et c'est dans le mois de septembre de cette année qu'avait été décidé le mariage de Marie. Adolphe était un jeune homme intelligent, actif, capable de se placer un jour dignement à la tête des affaires de son beau-père, en y joignant celles dont il devait hériter, et de diriger ainsi une maison colossale. M. Darnel devait donc être satisfait du choix auquel il s'était arrêté, de concert avec sa fille; et cependant il devenait, depuis quelques semaines, morose, triste même, et toutes les fois qu'il revenait de la bourse ou de la Fosse, Marie le trouvait plus pensif et plus sombre. Elle se demandait quelle pouvait être la cause de ce changement; elle s'en inquiétait, et, ne voyant aucune autre affaire grave que son mariage qui pût ainsi préoccuper son père,

plus d'une fois elle le tourmenta pour savoir si cette union ne lui convenait plus, si elle lui déplaisait, et s'il désirait qu'elle y renonçât. Bien qu'elle se fût attachée à Adolphe, et que dès lors un changement de résolution dût être pour elle un grand sacrifice, dévouée comme elle l'était à son père, elle n'hésita pas à lui proposer de rompre cette alliance qui devait bientôt se conclure, et chaque fois que Marie adressait cette proposition à son père, il lui prenait la main, à cette fille si tendre, la pressait avec force, et répondait que son désir le plus vif était de voir ce mariage s'accomplir au plus tôt; puis il soupirait, et gardait un morne silence.

Il ne paraissait pas que le vœu de M. Darnel dût être satisfait avec autant d'empressement. Adolphe rendait ses visites de plus en plus rares, et cette circonstance, que M. Darnel remarquait beaucoup plus encore que ne le faisait sa fille, causait à cet excellent père un chagrin profond. Le fait est que, dans le commerce, on savait que les affaires de M. Darnel allaient de mal en pis. Plusieurs grandes opérations avaient été pour lui non seulement improductives, mais désastreuses; puis, plusieurs de ses bâtimens avaient sombré sous voiles, corps et biens. Quant aux marchandises c'était une perte accomplie, irrémédiable; mais pour les hommes, ces pauvres matelots enlevés à leurs familles sans ressources désormais! il pouvait réparer en partie ce malheur: il se fit donc un devoir d'assurer le sort de ces femmes et de ces enfans, veuves et orphelins par lui et pour lui. C'était une dépense assez importante qu'il s'imposait, au moment où des pertes continuelles l'accablaient; mais il ne savait point transiger avec une obligation qu'il regardait comme sacrée. Voyant que le commerce avec les colonies lui échappait presque entièrement, il avait consacré une partie de ses derniers capitaux à l'équipement de navires destinés à la pêche de la baleine dans la mer du Sud. Cette tentative, qui devait avoir plus tard de si heureux résultats, échoua complètement. Alors, M. Darnel employa ce qui lui restait et l'argent que beaucoup de gens lui confièrent à la cargaison de son dernier bâtiment, qui alla encore se perdre sur les côtes du Brésil.

Pour rétablir ses affaires si profondément ébranlées, il aurait pu avoir recours à un commerce dont les bénéfices étaient immenses, la traite des noirs, qui couvrait alors *la Fosse* de tonnes d'or; mais ce trafic d'hommes lui répugnait comme un acte odieux, comme un crime, et il préféra se livrer loyalement aux chances de l'Océan. Hélas! elles lui furent toutes fatales: tempêtes, pirates, accidens à bord, tout conspirait pour le ruiner.

Oh! si Marie eût pu supposer que sa ruine, tel était le motif de la conduite d'Adolphe, elle eût bien vite oublié l'attachement qu'elle avait conçu pour lui, comme pour l'être que l'on doit rendre heureux toute la vie, et dont on attend, pour la vie, tout son bonheur. Mais elle ignorait entièrement la position de son père, et ne put s'empêcher, quand Adolphe reparut près d'elle, de lui adresser quelques doux reproches sur sa manière d'être actuelle, à laquelle elle attribuait les soucis dont M. Darnel semblait poursuivi sans relâche. Adolphe reçut ce reproche avec froideur, balbutia quelques vagues mots d'excuse, et, le lendemain, Étienne, le commis de confiance de M. Darnel, apportait à Marie une lettre adressée à son père, et dans la suscription de laquelle elle reconnut, avec une agitation qu'elle ne put s'expliquer, l'écriture d'Adolphe Ébrard.

Cet Étienne, que nous venons de nommer, nous aurions dû le montrer déjà; car, recueilli dès son bas âge, pauvre orphelin qu'il était, par M. Darnel, il avait grandi près de Marie, dont il était l'aîné de deux ou trois années seulement. Actif, doué d'autant de zèle que d'intelligence, reconnaissant surtout de ce que M. Darnel avait

fait pour lui ; il était devenu un aide fort utile pour le négociant, dont il semblait plutôt être le fils que le commis. Il faisait réellement partie de la famille, et était initié à tous les secrets de la maison. On peut donc juger quelle fut son affliction quand il vit tout ce qui se passait de fatal dans les affaires de M. Darnel. Il ne s'écoulait pas un jour, pas une heure, sans qu'il ne songeât au parti qu'il aurait à prendre pour soutenir, par son travail, son bienfaiteur, dont la ruine lui paraissait inévitable. Ce parti, auquel il se préparait d'avance, c'était d'employer le peu qu'il avait économisé à l'achat d'une petite pacotille, et d'émigrer dans un des nouveaux états de l'Amérique du Sud, où il pouvait espérer une rapide fortune, qu'il viendrait mettre ensuite aux pieds de son bienfaiteur et de Marie; mais il lui faudrait donc se séparer d'elle, qu'il aimait comme une amie, d'elle, près de qui il n'avait jamais pu voir sans un serrement de cœur ceux qui prétendaient à sa main. Y prétendait-il donc lui-même ? Oh ! sans doute, il eût été bien heureux de l'oser; mais il n'eut jamais le courage d'exprimer tout haut le vœu qu'il formait dans le plus respectueux silence. Voir Marie le plus souvent qu'il le pouvait, profiter du moindre prétexte pour lui parler, tel était le bonheur auquel il aspirait. Aussi il était venu remettre lui-même cette lettre à Marie, qu'il contemplait alors avec d'autant plus d'émotion, qu'il avait presque la conviction de l'immense malheur dont elle était menacée, ainsi que son père.

« L'écriture de M. Adolphe ! se dit avec anxiété Marie quand elle fut seule. Que renferme cette lettre? mon Dieu! Il explique son silence, sans doute. Oh ! que ne puis-je deviner !..... »

La lettre, fermée négligemment, comme un billet sans conséquence, s'entr'ouvrait de manière à pouvoir être lue facilement. C'était là, pour l'inquiète curiosité de Marie, une tentation poignante; trois fois elle y résista, en rougissant de la pensée qu'elle avait conçue. C'est en vain que, pour s'arracher à cette tentation, elle voulut se distraire par ses études favorites : lecture, musique, dessin, rien ne put ramener le calme dans son ame. Elle avait un triste pressentiment, et, quand elle entendit les pas de M. Darnel, elle s'élança vers lui, en lui présentant la lettre d'Adolphe.

M. Darnel la prit machinalement; il semblait atterré : sans dire un seul mot à sa fille, sans paraître même la voir, il entra dans son cabinet, repoussa la porte, lut la lettre d'Adolphe, et tomba dans son fauteuil, la tête entre ses deux mains, tandis que ses coudes tremblans s'appuyaient sur le bureau ; puis, au bout de quelques minutes, sortant de cet accablement comme d'un abîme, il se leva chancelant, l'œil hagard, et tendit une main crispée vers une boîte à pistolets.

Marie, effrayée de l'avoir vu si défait, si pâle quand il était rentré, était elle-même toute tremblante, et écoutait si elle entendrait le moindre bruit. Tout-à-coup, au mouvement que fit M. Darnel, elle ne put résister davantage à son inquiétude, et se précipita dans le cabinet. M. Darnel tenait un pistolet d'une main, et de l'autre la lettre d'Adolphe. La mystérieuse émotion de Marie ne l'avait donc pas trompée : il y avait dans ce billet quelque chose de fatal.

« Au nom de Dieu ! qu'allez-vous faire ? s'écria-t-elle en tombant à genoux devant son père; vous battre en duel contre Adolphe ? » Elle portait trop de respect à son père pour lui supposer la pensée du suicide; elle aimait mieux lui attribuer l'idée d'une déplorable folie que celle d'un crime.

M. Darnel sentit sans doute la grande leçon que renfermait l'exclamation de sa fille; car ses mains se joignirent, il tomba à genoux près d'elle, et se releva en versant quelques larmes que Marie essuyait en pleurant de voir son père pleurer.

Après un long silence, il ramassa la lettre d'Adolphe, qui était tombée à terre.

« Prends, s'écria-t-il avec indignation, lis, ma fille! Cela devait être... Tout le monde nous fuit... ma pauvre enfant, je suis ruiné! »

Elle se jeta dans les bras de son père, en foulant aux pieds avec dédain la lettre par laquelle Adolphe rompait son engagement, sous les prétextes les plus frivoles.

« Je m'étais trompée... Je le méprise, mon père! Ma dot, au lieu d'aller assouvir une avarice qui se cachait sous le nom d'amour, ira satisfaire nos créanciers.

— Ta dot! mon enfant, c'est le bien de ta mère; ce bien est à toi.

— A moi! non, non, il est à vous, mon père, il est à vous; vos dettes ne sont-elles pas les miennes?

— Fille généreuse!...

— Il n'y a point ici de générosité, il y a un devoir filial accompli; ma dot est à vous.

— Oh! je l'avais bien prévu, et c'était là ma plus grande douleur, que je ne serais pas seul malheureux et que tu voudrais être malheureuse avec moi. Ta dot est considérable; cependant elle sera loin de combler l'abîme creusé sous mes pas, mon Dieu!

— Eh bien, reprit-elle, ne m'avez-vous pas prodigué tous les talens? Ce n'était qu'un luxe stérile; à présent j'en saurai tirer un parti honorable. »

Une des plus vives angoisses de M. Darnel, dans ses calamités, avait été la pensée du moment fatal où il devrait déclarer à sa fille chérie qu'elle n'avait plus de fortune, plus de bonheur présent, plus de bonheur à venir. Une fois cette catastrophe dévoilée à Marie, son père se sentit donc, en quelque sorte, soulagé, d'autant plus qu'il admira le courage avec lequel sa fille reçut ce coup du sort. Rien ne donne de la force comme l'aspect de la résignation, et celle de Marie remplit d'énergie M. Darnel. Dès le jour même, assisté d'Étienne, il dressa son bilan, document honorable pour lui, car il faisait foi de ses malheurs immérités.

Et cependant, quand la faillite fut déclarée, il se sentit accablé de honte. Il n'osait plus sortir; il lui semblait que chaque passant le regardait, lui reprochant, celui-ci ses économies perdues, celui-là la dot de sa fille engloutie; et M. Darnel n'avait quelque repos que quand il rentrait près de sa fille, son ange de résignation, sa consolatrice.

Aussitôt après le désastre de son bienfaiteur, Étienne s'était décidé à accomplir la résolution qu'il avait prise à l'avance. Ce ne fut pas sans une longue hésitation; car ayant vu Adolphe Ébrard s'éloigner du malheur, il se demanda, pendant plus d'un jour, plus d'une nuit d'insomnie, s'il ne devait pas se présenter pour être l'ami éternel et le protecteur de Marie. Mais il pensa que, dans l'intérêt de M. Darnel et de sa fille, il valait mieux qu'il allât d'abord tenter au loin une prompte fortune. Il déclara donc son projet à M. Darnel, en le priant de regarder comme son bien tout ce que lui, Étienne, son obligé, son fils d'adoption, pourrait posséder un jour, lui dit d'espérer, lui demanda, en regardant sa fille, la permission d'espérer aussi; puis il partit, après avoir embrassé M. Darnel et baisé la main de Marie.

Les opérations de la faillite furent longues: les créanciers de M. Darnel, qui le savaient si honnête homme, voulurent prendre avec lui des arrangemens pour qu'il continuât son commerce; mais il les remercia de leur confiance, abandonna pour se liquider tout ce qu'il possédait, et enfin la répartition des dividendes étant faite, il se trouva débiteur de deux cents mille francs, sans compter les pensions, assez nombreuses, qu'il avait assurées aux veuves et aux orphelins des matelots morts à son service; et c'était là, à ses yeux, la dette la plus sainte, le morceau de pain du pauvre.

Beaucoup d'hommes, à la place de M. Darnel, se seraient débarrassés de toute obligation ultérieure, en se prévalant du jugement qui avait donné cinquante pour

cent à ses créanciers; mais notre honorable négociant ne connaissait pas ces capitulations des consciences commodes, et il disait souvent à sa fille qu'il n'avait qu'une volonté, qu'un espoir, celui de se réhabiliter.

La réhabilitation, telle était donc désormais l'unique pensée de M. Darnel et aussi de Marie, qui s'était déjà mise en mesure de coopérer activement à l'honorable entreprise pour laquelle vivait son père. De ses talens d'agrément, elle avait fait, comme de ses bijoux, des ressources assez profitables. Ce piano qui, pendant dix ans, n'avait été qu'un instrument de distraction et de plaisir, était devenu un meuble fort utile. Les leçons lui venaient abondamment; car elle était très-forte, et institutrice parfaite, comme l'est toute personne qui sait bien. La peinture, qui, autrefois, lui avait fourni une délicieuse occupation, les étés, à la campagne, ou sur les bords de la mer, devant des sites ou des aspects qu'elle reproduisait à ravir, la peinture lui donnait le moyen de copier des tableaux. Elle en tirait assez bon parti; car on s'en défaisait avantageusement dans le pays d'outre-mer; puis, le soir, souvent la nuit, elle soignait le linge de son père, le sien, faisait ses robes, tous ces petits objets de toilette qui coûtent si cher, ou si peu, si on les fait soi-même. De son côté, vous pensez bien que M. Darnel travaillait sans relâche. Son habileté dans tout ce qui concernait le commerce n'avait pas tardé à lui procurer un emploi important, et les heures dont il pouvait disposer, il les consacrait à d'autres travaux, auxquels il se livrait chez lui, près de Marie. Quel admirable intérieur formait cette inséparable union du père et de la fille! Atelier de probité et d'honneur, on s'y sentait entouré d'une atmosphère de loyauté et de candeur, et, quand on venait les visiter, ces nobles travailleurs s'interrompaient à peine : « Pardon, disaient-ils, nous nous réhabilitons. »

C'est ainsi que les années se passaient; et déjà M. Darnel avait eu plus d'un jour de vive félicité : c'est quand, à force de travail et d'économies, sa fille et lui avaient pu amasser quelques milliers de francs, et qu'il allait les verser entre les mains d'un de ses créanciers.

Marie avait également ses jours de délices, mille fois préférables à ceux que les fêtes et les bals lui firent autrefois si éclatans et si vides. On ne l'avait jamais vue si fraîche et si riante que lorsqu'elle sortait du fond de quelque allée sombre, après avoir payé aux veuves des matelots leurs pensions chétives, qu'elle avait amassées à force de privations; et, au commencement de 1832, quatorze ans après la faillite, il ne restait plus dû que cinquante mille francs.

Étienne n'oubliait pas non plus ses amis, il leur écrivait souvent : sa fortune prospérait, et lui donnait l'espoir de bientôt revenir en France. Il les priait d'espérer des jours plus heureux et de lui conserver leur souvenir. Mais, depuis un an, Étienne n'avait pas donné de ses nouvelles. Nous a-t-il oubliés? Est-il mort? pensait Marie sans oser s'adresser cette question.

Le père et la fille étaient dans cette inquiétude, quand, un jour, on apporte une lettre. Marie s'empresse d'en payer le port, au prix de sa dernière pièce de monnaie; car, ce jour-là, ils avaient effectué un paiement.

« Pays d'outre-mer! Pays d'outre-mer! C'est l'écriture d'Étienne, » s'écrie Marie se hâtant de remettre la lettre à son père.

Étienne annonçait son retour en parlant de lettres antérieures, qui s'étaient perdues, sans doute. Ses affaires avaient prospéré au-delà de toute espérance. Il comptait être à Nantes vers la fin de mars; il terminait en suppliant M. Darnel d'intercéder en sa faveur auprès de Marie pour qu'elle lui accordât sa main, et, dans cet espoir, il la priait d'accepter le présent de noces qui lui arriverait par le dernier bâtiment parti du Mexique. « Ma main!

s'écria Marie en souriant ; y pense-t-il, le pauvre Étienne?... Une vieille fille! »

Certes, si Étienne eût été présent, il se serait récrié de tout son pouvoir contre cette naïve exclamation; M. Darnel s'en chargea. « Vieille fille! répéta l'excellent père en embrassant Marie et en la contemplant avec amour; vieille fille! » et il la plaça devant un miroir.

Il faut avouer qu'elle y regarda assez complaisamment ces yeux que rendait beaux le sentiment d'un devoir noblement accompli, ces joues où revenait un sang pur et reposé, cette bouche gracieuse, qui encadrait à merveille deux rangées de dents blanches; puis, elle se détourna du miroir en disant : « Cela n'empêche pas que je ne sois une vieille fille.

— Accumuler des jours honorables, est-ce vieillir? n'est-ce pas plutôt se rajeunir par le cœur? répondit M. Darnel à Marie en l'embrassant encore. Ce pauvre Étienne t'aime depuis si longtemps! Mais j'ai un regret, c'est de ne point être réhabilité. Avec le temps, nous en viendrons à bout; n'est-ce pas, ma fille?

— Oui, mon père; espérons, travaillons toujours. Je consens à être l'épouse d'Étienne; il est votre fils, mon père... il nous aidera. »

Le bâtiment qu'Étienne avait annoncé comme devant apporter le présent de noces de Marie entra dans le port. C'était une longue lettre de bonheur et d'espérance, puis des lettres de change pour une somme de cinquante mille francs. A cette vue, Marie se jeta dans les bras de son père. « Nous sommes sauvés, s'écria-t-elle : à vous mon présent de noces, mon père, et, en échange, votre réhabilitation! » M. Darnel serra sa fille sur son cœur, où il la tint long-temps embrassée. Puis, après avoir versé de douces larmes, il releva noblement la tête, alla présenter sa requête au tribunal, afin d'être réhabilité. Comme le veut la loi, sa requête fut affichée dans la salle d'audience du tribunal civil et de commerce, à la bourse et à la mairie. Cette publication permanente devait avoir lieu pendant deux mois, afin que toute personne qui n'eût pas été complètement satisfaite pût mettre opposition. Ces deux mois devaient être encore un temps d'épreuve, le plus poignant peut-être pour M. Darnel et sa fille. Ne se pouvait-il pas que quelque créancier oublié se présentât pour tout entraver? C'est dans cette pensée que Marie et son père se livrèrent plus activement que jamais à leurs travaux, afin d'être en mesure de désintéresser sur-le-champ tout réclamant qui serait venu mettre obstacle à la réhabilitation.

Ces soixante journées d'inquiète attente s'écoulaient presque aussi lentement que les années qui les avaient précédées. Marie et M. Darnel ne se couchaient pas un soir sans se demander : Y a-t-il eu opposition aujourd'hui? Ils ne se levaient pas un matin sans que quelque mauvais rêve ne leur eût montré, dans un nuage sombre, ce mot, tracé en caractères effrayans : OPPOSITION! C'est qu'une fois la demande rejetée, elle ne pouvait plus être reproduite.

Le mois de mars était fini depuis quelques jours, Étienne n'avait point paru, et presque tout le mois avait été agité par les tempêtes!

Il fallait encore une longue quinzaine pour que le délai qui tenait dans l'anxiété M. Darnel et Marie fût expiré, quand, un matin, tous les chagrins furent oubliés dans la modeste demeure. Étienne venait d'y entrer, salué du nom de fils, de fiancé, Étienne, riche d'un million gagné honorablement dans le commerce, et heureux de rendre à son bienfaiteur et à sa chère Marie la position de fortune qu'ils avaient perdue. Aussi ces quinze derniers jours s'écoulèrent-ils plus rapidement. Le terme arrivé enfin, Étienne courut au greffe du tribunal civil, au tribunal de commerce... Il n'avait été formé aucune opposition.

Cette nouvelle porta la joie au comble dans la famille; l'arrêt ne pouvait être dou-

teux. Étienne et Darnel se mirent en devoir de faire toutes les démarches nécessaires à la conclusion du mariage projeté, et l'on s'arrangea de façon à ce que la cérémonie eût lieu le jour même où serait prononcé l'arrêt de réhabilitation.

Il en fut ainsi, et, le 15 avril, les nombreux étrangers qui affluaient à la bourse demandaient quel jugement solennel allait avoir lieu au tribunal de commerce, dont l'enceinte était remplie jusqu'en dehors des portes. Là, M. Darnel, Marie et Étienne étaient entourés des témoins qui avaient assisté au mariage civil; les nombreux amis que sut conserver M. Darnel, les pauvres veuves et les orphelins qu'il n'avait jamais abandonnés, et beaucoup de gens du port, venaient saluer la réhabilitation du négociant. Le président, suivi des juges, ne tarda pas à paraître, et, d'une voix attendrie, lut l'arrêt qui rendait à M. Darnel, sinon l'honneur, qu'il n'avait jamais perdu, du moins la paix de l'ame et le repos de la conscience. Un long murmure d'approbation et de joie accueillit ce jugement; de cordiales poignées de main furent prodiguées au bienheureux héros de la fête, et il rentra, presque porté en triomphe, dans la grande salle de la bourse qui, jusqu'à ce jour, lui avait été interdite.

La noce eut lieu ensuite sous ces heureux auspices, et, quoique la riche position de Marie fût désormais assurée, elle ne voulut pas cesser de pratiquer utilement, pour les pauvres, ces arts auxquels elle devait tant de reconnaissance.

ERNEST FOUINET.

Les Enfans au Bois.

IMITÉ DE L'ALLEMAND.

Un jour, deux petites filles et leur frère, en allant à l'école, s'arrêtèrent en chemin. Ils songeaient à ceci, ils songeaient à cela, et comme quoi l'étude est une chose fastidieuse et inutile. Puis ils dirent entre eux: « Voyons, allons au bois. Les animaux aiment à jouer, allons jouer avec eux. » Ils s'adressèrent au hanneton. Le hanneton se mit à bourdonner : « Ah vraiment! ce serait beau de faire le fainéant avec vous. Il faut que je construise un pont avec ces brins d'herbe; l'ancien pont ne tient plus. »

Les enfans, je ne sais pourquoi, passèrent bien vite devant une fourmilière et s'enfuirent devant une ruche d'abeilles; ils rencontrèrent une petite souris qui répondit à leur demande: « J'amasse pour l'hiver. — Et moi, reprit la tourterelle, je porte du bois sec pour faire mon nid. — Rien au monde ne me ferait jouer avec vous, dit le levreau, qui les salua en passant; mon museau n'est pas propre, il faut que je le brosse. »

Ils s'adressèrent aux fleurs. La fleur de fraisier murmura d'une voix douce: « Souffrez que je profite de ce beau jour pour faire mûrir mon fruit savoureux si recherché par le pauvre mendiant. »

Arriva alors un jeune coq. Les enfans s'écrièrent: « Bonjour, monsieur. Vous n'avez certes rien à faire, vous, monsieur; vous pouvez jouer avec nous. — Mille pardons, reprit le coq, j'ai du monde à dîner; poulets, poulettes et chapons et des plus huppés; j'arrange une petite fête. Foi de gentilhomme, je n'ai pas le temps. » Puis, avec une révérence froide et digne, il s'en alla.

Les enfans songèrent alors à s'adresser au ruisseau. « Toi qui coules là en cas-

cades, viens t'amuser avec nous. » Étonné, le ruisseau leur répondit avec humeur : « Voyez donc un peu ces petits paresseux! Je ne sais où donner de la tête, et ils s'imaginent que je n'ai rien à faire, tandis que je n'ai de repos ni le jour ni la nuit. Les hommes, les animaux, les jardins, les prés, les bois, les vallées, il faut que je les abreuve. De plus, il faut que je lave la vaisselle, que je fasse tourner les moulins, frapper les marteaux, scier des planches, broyer le minerai, filer la laine; que j'éteigne le feu, que je porte les navires... Vous dire tout ce que j'ai à faire, en vérité, je n'en ai pas le temps. » Puis il coula plus vite.

Les enfans étaient découragés, quand ils aperçurent, perché tranquillement sur une branche d'arbre, un pinson, qui chantait et mangeait. Ils se mirent à lui crier : « Ah! monsieur, qui chantez de si jolies chansons! vous avez bien le temps de jouer avec nous. — Palsembleu! ai-je bien entendu? mes petits amis, vous me semblez fort ridicules! J'ai chassé toute la matinée pour attraper des moucherons : il faut maintenant que je chante pour endormir mes petits. »

Alors ils s'adressèrent au rossignol : « Vous, qui ne chantez pas, vous n'avez pas de raisons de refuser de jouer avec nous. — Moi, je repose ma voix, afin ce soir de mieux louer le Seigneur par mes chants. Comment se fait-il que vous pensiez si mal de moi? Allez-vous-en, fainéans que vous êtes, et ne dérangez pas les gens dans leur travail. »

Et les enfans s'en allèrent à l'école, car ils savaient que ceux qui travaillent ont seuls mérité de goûter le plaisir du jeu. P. B.

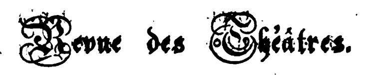
Le Musée de Versailles (1).

Soyez grands, vertueux, ce palais vous attend.

Qui donc est là debout? C'est la Fille divine
Dont l'amour du pays fut la sublime foi.
Ange venu du ciel vers la France et le roi,
Pressant, comme une croix, son fer sur sa poitrine;
On sent que Dieu lui parle, on voit que son cœur bat,
On entend qu'elle prie à l'heure du combat.

Sous ce marbre si pur qu'un feu céleste éclaire,
Marie et Jeanne d'Arc ensemble ont mis leurs cœurs;
C'est un même tombeau qui renferme deux sœurs:
Elles n'ont plus qu'une ame au fond d'un sanctuaire!
Sépulcre où pour toujours vit le souffle de Dieu,
Salut, ô du génie impérissable adieu.

(1) Fragment d'une pièce de vers dont le sujet a été mis au concours par l'Académie Française, et qui nous a été communiqué par son auteur, M. Ernest Fouinet.



Revue des Théâtres.

ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE.

Le Lac des Fées, opéra en cinq actes; paroles de MM. Scribe et Mélesville, musique de M. Auber, ballets de M. Coraly, décors de MM. Philastre et Cambon.

Au premier acte, nous sommes près de Cologne, au commencement du quinzième siècle. Le théâtre représente un site au milieu des montagnes; au fond est un lac entouré de rochers; à droite et à gauche on voit des chemins escarpés.

Des étudians se sont égarés dans ces montagnes: ils aperçoivent un jeune pâtre sur le haut d'un rocher; un des étudians le menace de son arbalète s'il ne descend jusqu'à eux, et le pâtre, tout tremblant, vient leur apprendre qu'ils sont auprès du *Lac des Fées*. « Fuyez, leur dit-il, ou craignez le trépas:

.......On dit dans nos montagnes
Qu'une gentille fée et ses jeunes compagnes
Vers le milieu du jour viennent, du haut des cieux,
Se baigner dans cette onde et limpide et discrète.
.......Mais malheur à l'œil audacieux
Qui voudrait les surprendre!.....

Ce récit excite la curiosité d'Albert, un des étudians; les autres, effrayés, l'engagent à fuir; et comme le pâtre s'était mis à déjeuner assis sur une roche, les étudians viennent le prendre pour guide: il part avec eux en oubliant son manteau et son chapeau de paille.

Albert a feint de les suivre; il est resté dans l'espoir de quelque apparition: en effet, des chants aériens se font entendre; ils augmentent, ils se rapprochent; puis du haut des rochers on voit descendre une troupe de jeunes filles portant un voile déployé qui les soutient dans les airs. Les unes vont se baigner dans le lac, les autres, tenant leur voile à la main, s'approchent du lieu où Albert s'est caché et les observe: elles dansent, elles chantent. « Mes sœurs, dit Zéila, l'une d'elles, dans nos courses sur la terre conservons bien notre voile: posé sur notre front, il nous fait remonter au ciel; sans notre voile nous ne sommes plus que de simples mortelles. » A ces imprudentes paroles, Albert avance la main, et prend le voile que Zéila vient de déposer pour se baigner dans le lac. En ce moment des cris font retentir les montagnes; ce sont les étudians qui cherchent Albert. Effrayées, les fées se sauvent, Zéila n'a que le temps de se cacher sous une roche, et Albert se montre à ses amis. C'est alors que la fée le voit et admire son courage; car, malgré les sinistres croyances répandues sur ces lieux, il prétend y rester. Mais voilà qu'un orage gronde; Albert est entraîné malgré lui, et les fées appellent Zéila; elle ne les entend pas, toute préoccupée qu'elle est de suivre des yeux l'étudiant. Quand il a disparu, les fées se sont déjà élevées dans les airs; Zéila cherche vainement son voile pour les suivre; l'orage devient plus fort; la pauvre petite fée aperçoit le chapeau et le manteau qu'a oubliés le pâtre, et elle s'en couvre. Privée de son talisman, Zéila dit: « Mes sœurs, veillez sur moi! Mes sœurs, protégez-moi! » puis elle s'éloigne en cherchant un sentier, au moment où l'orage éclate dans toute sa force.

Au deuxième acte, nous sommes dans la cour d'une riche auberge; des voyageurs arrivent, d'autres s'asseyent à des tables. Marguerite, l'aubergiste, va au-devant de ses hôtes; à ceux qui lui font la cour, elle répond: « Je suis fiancée. Mais Albert ne vient pas, se dit-elle; ah! quand il sera mon mari, il ne sortira plus qu'avec moi. » La scène change. Nous sommes dans l'in-

térieur de l'auberge. Albert entre préoccupé par l'image de Zéila, il veut rompre avec Marguerite; mais il lui doit vingt-cinq écus d'or! Ne pouvant les payer, il s'adresse au juif Issachar. Issachar lui accorde cette somme à condition qu'il signera un billet par lequel il abandonnera sa liberté si, dans deux mois, les vingt-cinq écus d'or ne sont pas payés. L'étudiant envoie le juif à tous les diables. Resté seul, il tire de son sein le voile de la fée, il le presse sur ses lèvres; Marguerite l'a vu... Elle allait éclater en reproches...Mais on frappe, Albert s'éloigne pour ne point être troublé dans sa douce rêverie, et Marguerite va ouvrir... C'est la sœur des fées: « La nuit et l'orage ont égaré mes pas, dit-elle à l'hôtesse; vous êtes si belle, vous devez être bonne. J'ai faim, j'ai froid, ne me repoussez pas! » Marguerite l'accepte comme servante, et l'envoie se vêtir d'autres habits. Un bruit de cors se fait entendre; c'est le vieux comte Rodolphe, suivi de ses écuyers et de ses piqueurs, qui vient demander à Marguerite le coup de l'étrier. Tandis qu'elle va lui verser le vin du Rhin, Albert croit reconnaître dans la jeune servante les traits et la voix de la fée. « Vous vous trompez, lui répond Zéila, flattée du doux souvenir qu'il a conservé d'elle, je ne suis qu'une pauvre fille. » Heureux de ne trouver, dans celle qu'il aime, qu'une simple mortelle, il lui offrait son cœur et sa main, lorsque Marguerite le voit aux pieds de sa servante: furieuse, elle la chasse; Albert veut la suivre, mais il doit ces vingt-cinq écus d'or! et, d'après la loi, il faut qu'il reste en otage... Zéila n'a donc plus ni asile ni protecteur! Le vieux comte Rodolphe, qui la trouve charmante, lui offre son château; c'est alors que, poussé par le désespoir, l'étudiant s'approche d'Issachar, signe le fatal billet. Il paie l'hôtesse, il est libre! et Zéila se confie à sa loyauté: tous deux s'éloignent. Mais Rodolphe, qui voit Zéila lui échapper, rachète, pour le double, le billet, dans l'espoir de ressaisir sa proie; puis, remontant à cheval, il part pour la chasse; et Marguerite, restée seule, se désespère, tandis que le juif Issachar compte ses écus d'or.

Au troisième acte, nous sommes chez Albert; à droite est la chambre de Zéila, à gauche celle de l'étudiant. Il quitte sa table à écrire et s'approche de Zéila, qui travaille devant un métier à tapisserie: « On dirait un travail de fée, dit-il; le prix de vos travaux et des miens va acquitter ma dette... venant de vous, que ma liberté m'est chère! » Zéila, qui n'aimait Albert que comme un frère, allait répondre à son amour, lorsque des chants aériens, le chant des fées, se fait encore entendre. « Mes sœurs! dit Zéila, je suis exilée des cieux, protégez-moi! » L'étudiant apprend ainsi que la pauvre servante n'est autre que la fée: il lui rend son voile, et s'attendait à la voir s'envoler; déjà, dans sa douleur, il lui disait adieu... Zéila, à son tour, lui rend ce voile. « Pour moi, dit-elle, le ciel est près de toi, qui seras mon époux. » Des étudians viennent chercher Albert; on va célébrer la fête des rois. Il met sa bourse dans son aumônière et prend le bras de Zéila. Nous arrivons avec eux sur la grande place de Cologne. Là sont des boutiques de vaisselle ciselée, des tentures de Flandre, des armes de toutes sortes, des bonbons et des pâtisseries. Plus loin est un jardin préparé pour les danses; au fond, un pont qui traverse la ville, et dans le lointain la cathédrale avec l'horloge et un cadran qui marque les heures. Le peuple, des bateliers, des jeunes filles, des seigneurs et des dames, des gardes et des truands couvrent la place. Marguerite arrive bientôt, au bras de Rodolphe, qu'elle doit épouser de dépit d'avoir été dédaignée par Albert. Ils sont suivis d'officiers et de pages; on entend les cloches qui appellent le peuple à la fête; il chante: « Noël, Noël! largesses! » Marguerite est furieuse en voyant ensemble Zéila et Albert: « Patience, reprend le vieux comte, son billet échoit à deux

heures ; s'il ne paie pas, il devient mon esclave. » Un étudiant vient prévenir Albert de ce qu'a dit Rodolphe. « Rassure-toi, répond Albert, j'ai de l'or. » A ces mots, on voit un truand parler bas à ses compagnons. La fête commence. De jeunes boulangères apportent les gâteaux des rois. Le crieur de la ville invite le peuple à venir prendre sa part... C'est Zéila qui est reine. Des jeunes filles lui posent une couronne de fleurs, lui donnent un sceptre d'or; elle offre sa fève à Albert, il est roi! On fait asseoir sur une estrade le *roi* et la *reine* de la fève, chacun est forcé de venir s'incliner devant eux, et la *Marche des rois* commence. Cette cérémonie, à la fois grotesque et pompeusement bizarre, est imitée des tableaux et des mémoires du temps. Bientôt les danses commencent, la *reine* de la fève est invitée. « Le *roi* est plus léger, il peut se livrer à la danse, dit un truand en montrant à ses compagnons l'aumônière qu'il vient de lui enlever. » L'horloge sonne deux heures; c'est le moment de l'échéance du billet. Rodolphe, qui guette sa vengeance, saisit Albert par le bras ; mais celui-ci ne fait qu'en rire, et va pour fouiller dans son aumônière..... plus rien que les cordons ! De désespoir, il va tomber évanoui sur une estrade. Marguerite est émue, elle s'approche pour le secourir, et apercevant le voile, elle s'en empare, croyant que c'est un talisman qui s'oppose à l'amour d'Albert pour elle. Quand Rodolphe revient avec ses hommes d'armes, Albert a repris ses sens. Il appelle à lui Zéila. Le peuple et les étudians le défendent ; les femmes se réfugient dans les boutiques ; Albert va frapper Rodolphe, Zéila accourait... c'est elle qu'il frappe et reçoit dans ses bras... La croyant morte, il se laisse désarmer. Zéila n'était qu'évanouie, elle reprend ses sens : c'est alors que, voyant qu'il n'est plus libre et ne peut la rendre heureuse sur la terre, il veut lui rendre les cieux, lui rendre son voile... O douleur ! il ne l'a plus ! Rodolphe donne l'ordre à ses gens d'emporter Zéila ; les gardes entraînent Albert, et le peuple s'éloigne en désordre.

Au quatrième acte, nous sommes au château du comte Rodolphe, dans une chambre gothique. Marguerite, dédaignée du vieux seigneur, qui veut maintenant épouser Zéila, a gagné les geôliers d'Albert; elle lui rend la liberté. Mais elle ne sait pas que le désespoir lui a ravi la raison. Dans leur fuite, ils sont rencontrés par le comte et ses amis : celui-ci, s'apercevant de l'état de son prisonnier, trouve charmant de le prendre pour son *fou*. Il engage ses convives à se mettre à table et charge Albert de les amuser. Mais son *fou* lui disait de si dures vérités, que tous les convives riaient excepté lui, et, dans sa colère, le vieux seigneur allait assommer Albert avec une massue, lorsque Zéila accourt et lui retient le bras. La vue de la sœur des fées rend au pauvre jeune homme sa raison ; mais il ne la recouvre que pour sentir plus vivement son malheur, car l'infâme Rodolphe, profitant de sa position, dit à Zéila : « Soyez ma femme, la vie d'Albert n'est qu'à ce prix. » La fée hésite. « Frappez ! crie-t-il à ses hommes d'armes. — Qu'il vive! » dit Zéila. On l'emmène pour la parer de ses habits de noces ; et, de son côté, Rodolphe va presser la cérémonie. Resté seul avec Marguerite, Albert se désole : s'il pouvait retrouver le voile qu'il a perdu, il rendrait au ciel Zéila, puisqu'ils sont séparés sur la terre. Marguerite, qui a entendu ces derniers mots, avoue que, dans sa jalousie, elle a dérobé ce voile. Maintenant elle se promet de le rendre pour se venger de Rodolphe et regagner le cœur d'Albert. La mariée s'avance. « Du haut des cieux, dit-elle, mes sœurs, secourez-moi ; mes sœurs, protégez-moi ! » Des chants aériens, le même chant des fées se fait encore entendre, et, suivie de femmes portant le bouquet et la couronne virginale, Marguerite entre portant le voile : elle l'attache sur la tête de Zéila, qui reconnaît avec joie son précieux talis-

man, et, au moment où Rodolphe s'avance pour la conduire à l'autel, elle s'envole par la fenêtre. Les assistans effrayés se jettent à genoux ; Albert, seul debout, tend ses bras à la fée en lui disant : « Ange des cieux, vole vers ta patrie ! »

Vous croyez, sans doute, mesdemoiselles, que ce drame est fini ? eh bien ! non. Au cinquième acte, nous sommes au séjour des fées. La reine a promis, pour consoler Zéila de son exil, de lui accorder un souhait ; mais la jeune fée s'ennuie au ciel, elle regrette de ne point partager le bonheur ou le malheur d'Albert, et demande à n'être plus immortelle : « Que puis-je pour que tu sois heureuse ? reprend la reine des fées. — Fais qu'il m'aime toujours, répond Zéila, et le ciel avec moi descendra sur la terre. — J'exauce, pour vous seuls, une telle prière, dit la reine. »

Sur vous nous veillerons encor,
Et quand viendra le sort trancher vos destinées,
Nous descendrons sur un nuage d'or
Chercher vos ames fortunées.

Les fées disent adieu à leur sœur chérie, et, sur un geste de la reine, les nuages s'ouvrent : Zéila descend des cieux ; nous la suivons à travers l'espace, sur les hautes montagnes, les édifices, les prairies, et enfin jusque dans la chambre d'Albert. Albert était seul et livré à son désespoir, il allait mettre fin à ses jours..... Il lève les yeux et voit sur un nuage Zéila qui descend en lui tendant les bras.

Ici finit, mesdemoiselles, l'intéressant et spirituel conte de fées, de MM. Scribe et Mélesville, embelli de la fraîche et gracieuse musique de M. Auber.

J.-J. Fouqueau de Pussy.

Je profite du peu de lignes et du peu de temps qui me restent pour vous annoncer, au *Théâtre de la Renaissance*, deux brillans succès : *le Naufrage de la Méduse*, opéra, et *les Deux Jeunes Femmes*, drame en cinq actes. Je crains bien de ne pouvoir faire qu'un pâle et faible récit de ces pièces si dramatiques et si touchantes... cependant j'essairai dans notre prochain numéro.

Exposition

des

PRODUITS DE L'INDUSTRIE DE 1839.

Aspect général. — Ouvrages de femmes. — Objets de toilette.

Les salles où sont exposés les produits de l'industrie française sont bien placées, elles ne masquent pas de monumens, et n'entravent point d'importans travaux comme elles faisaient sur la place Louis XV ; elles ne sont point autant resserrées qu'elles le seraient dans la cour du Louvre, ni hors la portée des Parisiens, ainsi qu'elles devaient l'être au Champ-de-Mars, lieu où fut placée la première de toutes ces expositions, dont l'idée est due au gouvernement républicain. Nos arts, notre commerce, notre industrie étaient bien faibles, bien chancelans après la tourmente révolutionnaire : ainsi je lis dans un journal du temps que ce qu'on remarquait avec le plus d'intérêt à cette exposition, c'était les *crayons Conté* et les *assiettes en terre de Creil*. Autres temps, autres produits ! il semble aujourd'hui qu'Aladin vient de frotter sa lampe et que le génie a obéi à son maître, tant sont éblouissantes les merveilles entassées dans cette enceinte.

On ne pouvait donc choisir un meilleur emplacement que celui des Champs-Élysées pour une solennité qui a lieu l'été. L'espace est vaste et les abords sont faciles. Le bâtiment en planches forme un carré long divisé en quatre salles et deux annexes : nº 1, les mécaniques, marbres, machines à vapeur ; nº 2, produits chimiques, typographie, lithographie ; nº 3, et supplémentaire, tissus de toute espèce ; nº 4, et supplémentaire, objets d'arts et de luxe. Pour agir avec méthode il faudrait d'abord vous conduire dans la salle nº 1, vous entretenir des machines ; puis, vous ayant fait connaître les moyens, vous montrer les résultats, les fils d'Essonne à côté de la mécanique

à filer le lin, et vous faire comprendre les prodiges de la fabrique lyonnaise, en vous décrivant un métier *à la Jacquart*. Bientôt peut-être j'entreprendrai ce travail; aujourd'hui je vais vous associer à ma course vagabonde, vous faire circuler au milieu des planches, des établis de menuisiers, des échelles, des décorateurs; car, bien que le roi ait visité l'exposition le 1er mai, on n'avait pas encore livré aux fabricans les quatre salles et leurs annexes, et un grand nombre d'étalages n'étaient pas achevés. Seules, les femmes étaient à leur poste, exposant aux regards de la foule enchantée les produits de leur patiente industrie.

Ce sont les fleurs en papier de Mme Clavel, rue de l'Université, 115; cette dame peint ses apprêts d'après nature, et possède une composition qui, étendue sur les pétales, donne aux pavots, grenades, coquelicots, etc., le soyeux et le brillant de la nature; une corbeille de roses, en papyrus, de Mme Sana, rue Saint-Denis, cour Saint-Chaumont, 374, et des convalvulus bleus, en cire, de Mme Very, marché Saint-Honoré, no 26. Ces dames ont de surprenans talens: ce sont tout-à-fait des artistes. Elles donnent des leçons.

J'en dirai autant de celles qui se consacrent à la peinture sur velours: les progrès de cette industrie sont incontestables; les fleurs, les fruits, les oiseaux ainsi reproduits ont une vivacité de ton, une fermeté de dessin supérieures au plus beau tableau peint sur toile, qui est toujours un peu sombre, et ne rend qu'imparfaitement l'éclat d'un *cactus* et d'un *septicatore*.

Les tapisseries à la main présentent aussi des morceaux remarquables, quoiqu'ils ne puissent lutter contre les imitations de Beauvais et de M. Sallandrouze; le travail au métier a fait trop de progrès pour que la tapisserie à la main, même au petit point, puisse rentrer dans le domaine des arts. C'est une occupation agréable, que sa solidité rend utile, malgré les déboursés qu'elle exige, mais qui doit se contenter des modestes succès du foyer domestique. J'en dirai autant du filet et du tricot: jamais la navette la plus habile, ni l'aiguille la plus alerte, ne soutiendront la concurrence avec la mécanique. Qu'importent donc des tours de force qui ne servent qu'à montrer la faiblesse de l'ouvrière? Puisque j'ai parlé de tours de force, je dois mentionner un paysage gravé, copié à l'aiguille avec de la soie noire à coudre, sur du pou-de-soie blanc: tous les traits du burin et les différentes *hachures* par lesquelles le graveur distingue les plans et les objets sont imités par des points... on n'a jamais vu un travail aussi prodigieux.

Mais ce qui est étourdissant, ce qui passe toute imagination, ce que la mécanique mue par l'eau, le vent ou la vapeur, n'égaleront pas plus que la lithochromie n'égale le faire de Raphaël ou du Guide, c'est la broderie. Arrière tout ce que les fabriques de Saint-Quentin, Tarare, Lyon, ont envoyé de plus beau!.. de simples femmes de Nancy, d'Avignon ou de Paris, les ont surpassés avec une simple aiguille et le fil d'Arachné qu'elles ont conduit avec un art miraculeux: tantôt ce fil se relève en bosse, et les dessins qu'il forme semblent des applications d'une matière solide plus blanche et plus pure que l'albâtre, plus délicate que la porcelaine; et en songeant combien les points qui forment ces dessins sont nombreux et rapprochés, on est stupéfait de ne pas trouver un seul fil de la plus légère mousseline dérangé; mais ce n'était pas assez de cette difficulté à vaincre: la broderie s'étend sur des points à jour à fils tirés, et comme le coton serait trop aisé à manier sur de la mousseline de l'Inde ou des points de dentelle, le fil d'or le remplace souvent. D'autres fois l'aiguille change d'allure, elle dessine *au point d'arme* des châsses, des pagodes, des arabesques, tout ce qui vient à la pensée de la main qui la guide; rien n'est impossible aujourd'hui à l'art de la broderie. Mme Ardry, rue de la Victoire, no 19, a fait en ce genre des

merveilles. Cette dame donne des leçons.

Ne croyez pas que je puisse énumérer dans cet article ce qu'il y a de mouchoirs, de châles, de robes ainsi brodés, ni vous dire: Je préfère Paris à Nancy : ou ceci à cela, chaque montre m'a vue m'arrêter stupéfaite; tout est également beau, également riche, également de bon goût; c'est le trousseau de la reine des fées exécuté par les plus adroites d'entre ses sœurs.

Les dentelles étant revenues à la mode, on voit à l'exposition des points de Bruxelles et d'Alençon d'une grande beauté; entre autres, une bordure de mouchoir en points d'Alençon brodés d'or : on l'estime 1,500 fr. Elle est, dit-on, destinée à Mme la duchesse d'Orléans. La guipure a été aussi fort heureusement reproduite; si le goût s'en conserve, il ne sera plus nécessaire de fouiller dans la garde-robe des grand'mères, ni de déshabiller les bonnes vierges de village pour s'en procurer : les fabriques de Mirecourt et du Puy et les imitations de Nancy promettent d'en fournir de quoi outrepasser les désirs de la capricieuse déesse.

La soie, la laine, le fil, le coton, présentent une grande variété de tissus, tous destinés, il faut le dire, à la toilette des femmes. Devons-nous être fières d'exciter à ce point l'industrie, et de mettre en mouvement, par nos goûts et nos fantaisies, une masse aussi immense de capitaux? ou devons-nous rougir des exigences de notre amour pour la parure? C'est une question à laquelle l'économiste et le philosophe répondent par des applaudissemens. Le travail vaut mieux que l'aumône, disent-ils, et un caprice qui fait vivre vingt ouvriers est une bonne action. Mais le sévère moraliste, le confesseur en jugent autrement : quoi qu'il en soit, il est impossible de ne pas admirer les mousselines, les organdis, les batistes de Saint-Quentin, Alençon, Tarare, destinés pour robes et pour mouchoirs; les soieries de Lyon, si souples, si brillantes, brochées sur fond broché, couleur sur couleur; car la mode ne veut plus de ces beaux satins à fleurs et à ramages qui faisaient, il y a cinq ans, le gloire de l'exposition.

Les tissus laine et soie de MM. Egly-Roux et Rey promettent des nouveautés charmantes, riches et brillantes comme des damas ou des satins, robustes comme des mousselines de laine. Ces dernières ont presque uniquement occupé les fabriques de Mulhouse : elles remplacent les mousselines et les jaconas imprimés, et soutiennent bien la réputation de la fabrique par la variété, la vivacité des couleurs, la netteté de l'impression et le choix élégant des dessins. Ceux façon cachemire se distinguent entre les plus jolis et les mieux exécutés.

Si des choses de luxe et de fantaisie on passe aux produits utiles, on s'arrête devant les toiles de Rouen; on ne voit rien là qui excite l'amour du luxe ou le désir de briller; mais on y trouve des vêtemens agréables et solides : ce sont des indiennes à fonds bruns, de bonnes cotonnades à mille raies ou à carreaux, des mouchoirs de cou, à fleurs, à dessins courans, à bordures; vraies parures campagnardes, qu'on aime à voir, de bon goût, de bonne qualité et à bas prix. Dans ce genre, les impressions de Rouen ont fait de grands progrès, quoique encore éloignés de l'éclat et de la pureté de celles d'Alsace.

Malgré la mode des mantelets, les fabriques de châles n'ont point suspendu leurs efforts pour égaler les châles de cachemire; on peut même dire que l'un de nos fabricans a surpassé tout ce que l'Inde et la Perse peuvent offrir de plus merveilleux. Figurez-vous un châle d'une grandeur extraordinaire, et sur ce châle sont représentés des jardins, des pagodes, des processions de personnages divers. Ce sont des prêtres, des musiciens, des soldats, des caravanes, tout cela se détachant assez nettement, et aussi facile à distinguer que s'il s'agissait d'une gravure. Il est impossible de pousser plus loin l'audace de la

composition, l'éclat et l'harmonie des couleurs, que ne l'a fait M. Gaussen dans l'exécution de ce châle prodigieux. A côté de ces merveilles, auxquelles les têtes couronnées peuvent seules mettre un prix, les fabricans de Paris ont exposé de fort beaux châles *tapis*, dont la chaîne et la trame sont en pure laine cachemire. La fabrique de Lyon offre aux fortunes médiocres des châles indous, dont la chaîne est en bourre de soie. Enfin, Nîmes est parvenu à tisser des cachemires très-jolis et d'un prix si modéré, que cela semble un rêve.

Quand les tissus de toutes sortes, les broderies, les dentelles se pressaient à l'exposition, les bijoutiers n'ont point manqué à l'appel. On remarque, entre tous, M. Christofle, bijoutier de la reine de Madagascar, qui a une très-belle couronne, destinée à sa majesté madécasse, et des ouvrages très-curieux en filigranes d'or et d'argent, entre autres, un tissu broché, fait avec ces matières rendues assez malléables pour être travaillées, comme la soie, au métier à la Jacquart.

Mais ce qui est divertissant à force d'être inoui, ce sont les bijoux faux. Figurez-vous de charmantes *broches*, qui font une complète illusion, à 5 francs la douzaine, des bagues, des épingles *en or*, à 12, 10 et 8 francs *la grosse*, c'est-à-dire les douze douzaines.

L'explication de ce miracle, c'est que la chimie a trouvé le secret de *l'or potable*, tant poursuivi par l'alchimie. Oui, ce secret, que l'on croyait possédé par les démons, ce secret, auquel tant de savans des quinzième et seizième siècles ont sacrifié leur corps et leur ame, est maintenant dans les mains du vulgaire; ce secret fait vivre une partie de la population pauvre de Paris.

Autrefois, quand on appliquait l'or à sec, l'art du doreur demandait de l'intelligence, et, ce qu'il y a de pis, compromettait la vie de l'artisan. Aujourd'hui on liquéfie le métal, et l'on dore le cuivre en le plongeant dans une solution d'or, travail qui ne présente ni difficultés ni dangers. L'or, ainsi appliqué, ne perd rien de sa pureté ni de sa solidité. On prend un bijou doré de cette manière, on fait disparaître le cuivre par un procédé chimique, et la mince feuille d'or étendue sur ce bijou conserve la forme et les empreintes qu'elle a reçues, jusqu'à ce que le plus léger souffle la fasse tomber en poussière.

Voilà ce que l'industrie française a fait pour la toilette des femmes, et je ne vous ai parlé ni des corsets, qui ne laissent plus subsister que des tailles de nymphes, ni des perruques, ni des pommades, ni des chaussures, quoique ces articles présentent plusieurs choses d'un grand intérêt, et qui doivent faire révolution, comme, par exemple, les guêtres et les brodequins, où les élastiques remplacent le lacet.

Dans un prochain article, nous nous occuperons des branches d'industrie qui tiennent de plus près aux arts, telles que les tentures pour meubles, les vitraux peints, les porcelaines, les bronzes, les ébénisteries de toutes sortes et les instrumens de musique.

Mme ALIDA DE SAVIGNAC.

Correspondance.

Oh! s'il y avait encore des fées! si j'étais la filleule d'une de ces créations aériennes qui, quand vous formiez quelque désir, apparaissaient à votre chevet, et, tirant les rideaux de votre lit, cric, crac! vous demandaient d'une voix douce : « Que me veux-tu? » je répondrais : « Ma marraine, prêtez-moi votre baguette, et faites que tous les objets que j'en toucherai soient en ma possession. — J'y consens, dirait-elle, mais à condition que tu ne désireras rien que d'utile, de sage, de convenable. — Oui, ma

marraine, je vous le promets, » ajouterais-je avec ferveur. Alors une forme gracieuse et légère, enveloppée d'un long voile, me sourirait en balançant l'étoile d'or qui orne son front; puis, s'élevant dans les airs, je n'apercevrais plus que les plantes roses de ses jolis pieds; il ne me resterait de la présence d'une fée qu'une douce odeur de violette et de rose... et une longue baguette d'ivoire... Sais-tu ce que j'en ferais?

J'irais à l'exposition des riches produits de notre intelligente et progressive industrie, je toucherais de ma baguette deux corsets qui, de chez Josselin, rue de la Paix, 15, viendraient jusque chez moi; tu sais que ces corsets s'accrochent dans le busc par cinq petites dents d'acier, qu'ils se serrent ensuite et se desserrent à volonté, que, pour les ôter, il suffit de tirer une petite ganse placée au bas du busc, et qu'ils tombent à vos pieds. Comprends-tu le bien-être de se lacer soi-même, de se délacer en un vingtième de seconde, et, si l'on veut, sans même cesser d'être habillée; de se voir une taille si bien prise qu'on ne sent pas qu'on porte un corset? Voilà un des progrès de notre siècle! Demande plutôt à ta bonne grand'mère.

Après les corserts Josselin, je choisirais deux jolis tapis pour chambre de jeune fille, chez Sallandrouze, rue Taitbout, 15, 30 centimes le pied.

Puis deux filoirs pour remplacer nos rouets si bruyans, surtout si embarrassans; ce filoir à tous ses autres avantages joint celui d'épargner la peine de dévider son fuseau, car le fil couvre la roue : quand la quenouille est finie, la roue est couverte; elle s'ouvre, et l'écheveau se trouve tout fait. Ce filoir peut se porter comme un pliant, et ne coûte que 9, 10 ou 15 fr., chez Loth, rue du Faubourg-Poissonnière, 24.

Je toucherais encore de ma baguette deux statuettes de la Jeanne d'Arc en carton-pierre, d'après la statue en marbre de la princesse Marie, chez Romagnesy, rue de Paradis-Poissonnière, 24.

Et bien d'autres choses, dans des genres différens, mais tout aussi utiles. Tu vois que je tiendrais la promesse que j'aurais faite à la bonne petite fée... Tu comprends que si je demandais tous ces objets doubles, ce serait dans l'espoir de les partager avec toi... O ma bonne marraine! que je vous remercierais donc de bon cœur!

Je quitte à regret ces douces rêveries pour retomber dans la réalité de nos travaux et t'expliquer tout platement la planche VI.

Le nº 1 est la fin de l'alphabet Hugo.

Les nos 2 et 3 sont des semés pour bonnets de mousseline.

Le nº 4, un entre-deux.

Le nº 5, *un nœud Pompadour* que je vais t'expliquer : achète une pièce de tout petit fil d'archal recouvert de papier blanc, et une aune de ruban de gros de Naples, large de deux pouces et demi, rayé de trois couleurs : rose foncé, blanc, rose pâle.

Coupe de ce ruban une largeur de vingt-deux pouces, que tu couperas ensuite en trois bouts égaux, avec lesquels tu formeras les six boucles de ce modèle.

Coupes-en encore une longueur de treize pouces, avec laquelle tu formeras les cinq coques.

Il t'en restera neuf pouces.

A présent, plie une des extrémités du fil d'archal sur une longueur de six pouces à peu près; avec une aiguille enfilée de fil blanc, couds, à la hauteur des six pouces, les deux premières boucles; deux pouces plus bas, les secondes; deux pouces plus bas, les dernières.

Prends les neuf pouces de ruban, plie-les en deux, couds-les par le milieu au bas des dernières boucles.

Prends les treize pouces de ruban, couds une des extrémités de ce ruban sous les premières boucles, rabats ce ruban sur le milieu de ces boucles. Voici le moment de te servir de ce reste de fil d'archal qui te gêne; rabats-le sous ces boucles, passe-le en dessus pour le tourner au bas de la

première coque de ruban, et former ainsi les quatre autres coques; couds en-dessous l'extrémité de la dernière coque, et coupe le fil d'archal pour l'arrêter ensuite en le tournant autour des six pouces de fil d'archal qui soutiennent ce *nœud Pompadour*. Placé sur la poitrine, depuis le col du fichu jusqu'à la ceinture, ce nœud donne tout de suite un petit air paré à nos simples toilettes.

Le nº 6 est la passe d'un bonnet de nuit.

Le nº 7 est le fond qui se taille en biais: en suivant les lignes pointées, tu vois où ce fond se rattache à la passe.

Le nº 8 est ce bonnet appelé *à la duchesse*. Pour trois bonnets tu peux n'employer qu'une demi-aune de percale à tout petits carreaux, de 2 fr. 80 centimes l'aune; à l'un de ces bonnets tu auras un surjet sur le front; mais cela t'est bien égal. On emploie une aune de dentelle *point-de-Paris*, à 1 f. 25 centimes l'aune pour garnir ce bonnet. On ne fronce un peu la dentelle que sur les joues.

Maintenant regarde les figurines, et suis-moi. La grande demoiselle a une robe de mousseline de laine blanche.

Le nº 9 est la moitié du devant de son corsage à la vierge.

Le nº 10, l'un des côtés du dos de ce corsage, qui se ferme par derrière, que l'on monte du bas sous une ceinture, et du haut sous un biais garni d'un passe-poil de gros-de-Naples blanc.

Le nº 11 est l'épaulière, qui est plissée en long : ces trois raies te l'indiquent : le côté le plus étroit se trouve sur le bras; le plus large, monté sous un biais garni de passe-poils, se trouve sur l'épaule.

Le nº 12 est une manche longue, taillée en biais et froncée sept fois du haut.

Le nº 13 est le poignet de cette manche froncée trois fois au-dessus de ce poignet.

Le bouillon du bas de cette robe est taillé sur six pouces de haut; d'un côté, il est d'abord monté sur un passe-poil; de l'autre, on le coud, à l'envers, sous l'ourlet et on rabat sur la robe le côté du passe-poil.

Le nº 17 est le dos du fichu de gros de Naples.

Le nº 18, les deux devans, que l'on sépare en coupant à la raie du milieu. Pour faire ce fichu en gros de Naples noir, vert, gris ou lilas, il t'en faut une demi-aune, et lorsque tu as relevé les patrons, tu les places ainsi. Ce gros de Naples doit avoir une demi-aune moins un douze de large.

Le nº 19 est le dos et les devans prêts à être réunis. Les devans ont trois plis, indiqués par trois petites raies, de sorte que les étoiles qui se voient aux deux côtés du dos se réunissent à celles des deux côtés du devant. Ce fichu est garni d'un passe-poil de gros de Naples et d'une petite dentelle noire légèrement froncée. Tu peux faire ce fichu en mousseline, le garnir d'un passe-poil pareil et d'un petit tulle de coton froncé très-fourni.

Le tablier est taillé sur une demi-aune, moins un douze de haut : un lé au milieu, un lé coupé en deux pour chaque côté; la garniture est de trois pouces de haut; celle des poches est pareille; ces garnitures sont bordées d'un passe-poil, les poches arrondies du bas ressemblent du reste à celles des tabliers de femme de chambre. Ce tablier est busqué, puis froncé trois fois; ces fronces sont arrêtées dessous par des ganses : cela forme une ceinture. Sur la première de ces fronces, on coud une cordelière de soie ronde qui revient nouer par devant et former une pointe au bas de ces fronces.

La robe de la petite fille est en jaconas rayé.

La garniture du bas de cette robe, celle du tour du corsage et des manchettes sont de trois pouces de haut; mais les manchettes vont en diminuant jusque sous le bras, où elles n'ont plus que deux pouces.

Le nº 14 est le devant du corsage.

Le nº 15, la moitié du dos.

Le nº 16, la manche courte qui se taille en biais.

Le nº 20 est la demi-aune et le mètre

réunis. Tous ces patrons sont indiqués au dixième de leur grandeur.

Sur les chapeaux on porte beaucoup de fleurs en guirlandes, en longues branches tombantes. Sur les cheveux ce sont des espèces de tours-de-tête en petites fleurs légères, qui, placés très en arrière, reviennent, en s'élargissant, tomber très-bas des deux côtés des joues.

Si tu me demandais quelles sont les robes que la mode nous destine, je te répondrais : Les légers gros-de-Naples rayés, les jaconas, les mousselines à petites raies, à petits dessins *nuagés ;* les mousselines de laine unie et à petites raies de cachemire.

Quant aux châles, c'est différent. Chaque demoiselle a son châle à elle. Tu peux donc porter indifféremment : une pointe noire bordée d'un large biais de gros-de-Naples vert, une écharpe de gros-de-Naples noir garnie au bas d'une lourde frange de soie torse noire ; un châle de cachemire ou de mousseline de laine bleue ou blanche, en six quarts, garni d'une frange de cachemire faite avec l'étoffe. Le premier de ces châles coûte 55 fr., l'autre 18. J'ai vu deux sœurs qui avaient acheté une aune et demie de beau mérinos, couleur écrue, en six quarts, pour en faire deux pointes garnies d'un passe-poil de gros-de-Naples bleu et orné de trois glands de pareille couleur. D'autres ont acheté deux aunes un douze de beau cachemire bleu, qu'elles ont coupé en deux dans sa longueur pour en faire deux écharpes garnies au bas d'une longue frange en soie jaune faite à même l'étoffe. On porte aussi des châles carrés en mousseline de coton, et garnis tout autour d'une frange très-claire que l'on fait soi-même avec du coton blanc torse et une aiguille ; si le châle est simple, on le double de florence lilas, et on l'entoure d'un tulle de coton uni cousu très-fourni, à 3 sous l'aune. A présent, choisis... Je crains bien de t'avoir mis dans l'embarras du choix.

Quant aux chapeaux de paille cousue, aux capotes de gros-de-Naples à coulisses, jamais ils n'ont été si petits ; on les dirait faits pour montrer la figure : aussi maman dit que jamais les demoiselles n'ont paru si jolies. Ce serait bien... si *beauté* voulait dire *bonheur !*

Adieu, aime-moi toujours.

J.-J.

Éphéméride.

—

HISTOIRE.

Le 16 juin 956, mort de Hugues-le-Grand, comte de Paris et père de Hugues Capet, qui fut le chef de la troisième race des rois de France.

Il fut surnommé *le grand*, à cause de sa taille et de ses belles actions ; *le blanc*, à cause de son teint, et *l'abbé*, parce qu'il s'était mis en possession des abbayes de Saint-Denis, de Saint-Germain-des-Prés et de Saint-Martin, de Tours.

Mosaïque.

—

Un petit feu qui échauffe vaut mieux qu'un grand feu qui brûle.

MAXIME ÉCOSSAISE.

—

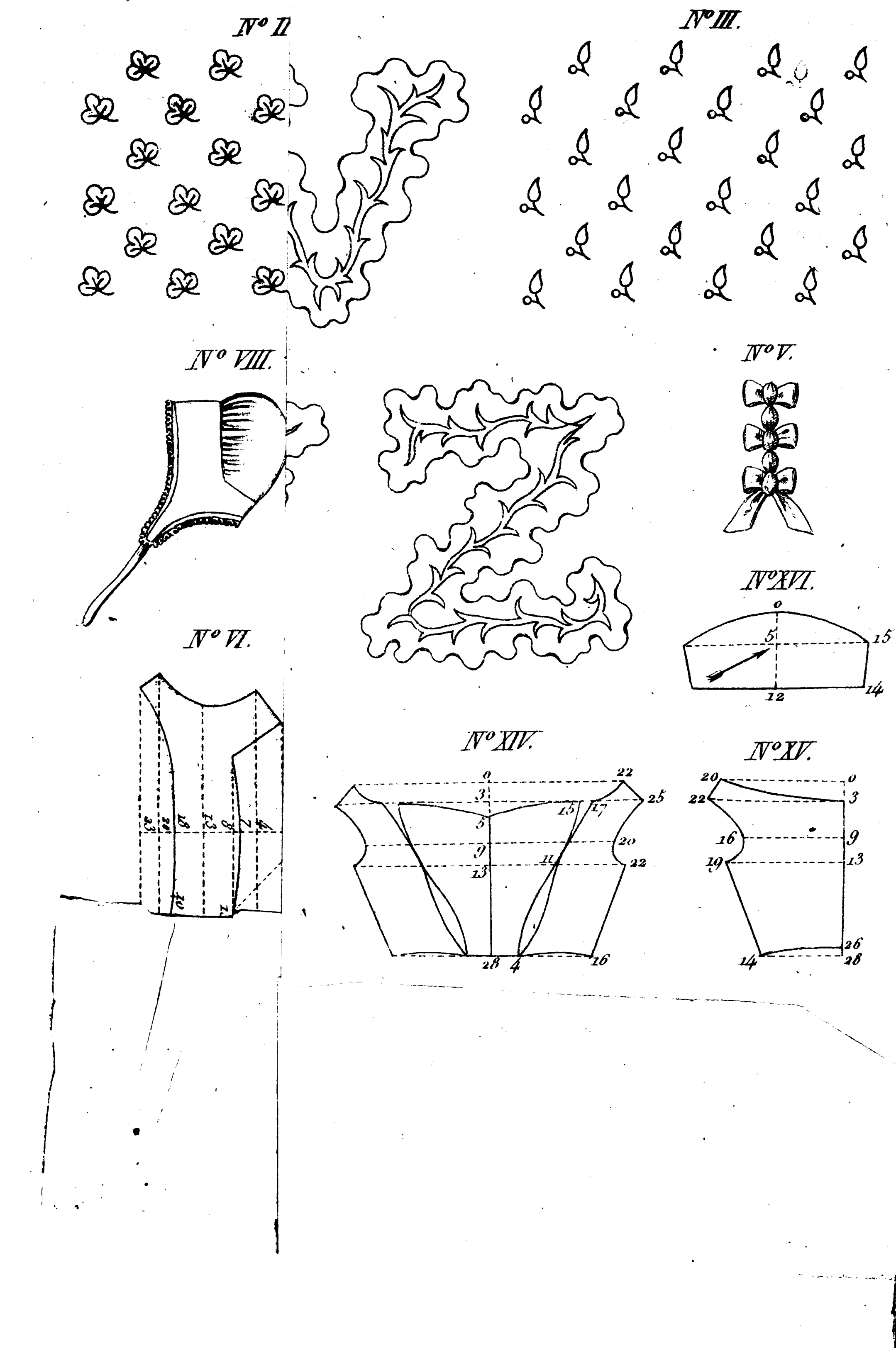
Il ne dépend pas de moi qu'on ne me décrie ; il dépend seulement de moi qu'on le fasse avec raison. CALLICLÈS.

—

L'industrie est la main droite de la fortune, la frugalité la main gauche.

MAXIME ANGLAISE.

Imprimerie de Veuve DONDEY-DUPRÉ, rue Saint-Louis, n° 46, au Marais.



Digitized by Google

au Marais.



Dessiné par Amédée d'après le tableau de Jacquand. Gravé par Damours.

LOUIS XI A AMBOISE.

JOURNAL

DES DEMOISELLES.

Instruction.

—

Souvenirs de Voyage.

ANVERS.

Cette grande et magnifique ville n'est plus aujourd'hui qu'une reine déchue; jadis la principale et presque la seule place commerçante du nord, elle passait pour la ville la plus riche de l'Europe: une population de plus de 200,000 ames circulait dans ses larges et belles rues, et les animait; chaque jour 500 navires entraient dans l'Escaut, et plus de 2,000 étaient à l'ancre devant la ville; bon nombre de négocians y possédaient d'immenses fortunes, quelques-uns même au point de rivaliser de luxe et de magnificence avec les rois et les empereurs auxquels ils donnaient l'hospitalité et prêtaient parfois des millions de florins. Ainsi on raconte à ce sujet que Charles-Quint ayant accepté à dîner chez un négociant d'Anvers, nommé Daens, qui lui avait prêté deux millions de florins, celui-ci jeta au feu, après le repas, le billet que l'empereur venait de signer; en lui disant: *Je suis trop payé par l'honneur que Votre Majesté m'a fait aujourd'hui.* Cette prospérité commerciale avait développé celle de l'industrie, des arts et des sciences, et la ville opulente comptait aussi dans son sein beaucoup de savans et d'artistes qui faisaient sa gloire et son orgueil.

Au seizième siècle, les guerres de religion, qui n'épargnèrent pas plus Anvers que le reste de l'Europe, portèrent une première atteinte à cet état de splendeur et de prospérité. Depuis cette fatale époque, cette ville n'a fait que décroître, et aujourd'hui elle n'est plus que l'ombre d'elle-même. Son commerce n'a plus d'importance; l'Escaut ne voit plus qu'à de longs intervalles de petits navires remonter son cours, quelques navires moteurs surgissent çà et là dans l'immensité de son port et de ses bassins; ses entrepôts sont vides ou à peu près, et une population de 76,000 ames seulement est disséminée dans les rues désertes et silencieuses de la grande cité.

Telle qu'elle est, cependant, Anvers est encore une des plus belles villes de l'Europe, et surtout l'une des plus intéressantes que l'on puisse visiter; et l'intérêt qu'elle inspire a précisément pour cause sa gran-

deur passée, dont on retrouve à chaque pas des traces. Ainsi la beauté de son port, les grandes proportions de son palais de la Bourse, monument remarquable par l'originalité de son architecture, ses larges entrepôts, rappellent l'ancienne activité de son commerce; ses magnifiques bassins, que Napoléon fit creuser, et qui peuvent contenir cinquante-deux vaisseaux de ligne, font voir quelle importance militaire l'empereur voulait lui donner; la majesté et la magnificence de ses églises, les madones placées au coin des rues, les cierges qu'on y brûle, tout cela témoigne de la ferveur catholique que la domination espagnole y a laissée. J'avais déjà observé la même chose à Bruxelles; mais ce cachet religieux est encore bien plus remarquable à Anvers; enfin, les admirables tableaux qui tapissent les murs et les chapelles des églises indiquent suffisamment combien les arts y florissaient.

Mais de toutes les choses belles ou intéressantes à voir à Anvers, celles qui excitent le plus la curiosité des étrangers, sont la citadelle et les peintures de Rubens: la citadelle, parce qu'elle a été de nos jours le théâtre d'un siége mémorable; les peintures de Rubens, parce qu'elles sont les œuvres d'un homme de génie. Je fus surtout impatient de voir la citadelle : car je n'en avais jamais vu; aussi, à la descente du chemin de fer, après avoir pris gîte dans la ville, ce fut la première chose que je voulus visiter: un sentiment d'orgueil national m'y poussait, et, en ce moment, il était plus fort que mon amour pour les chefs-d'œuvre de l'art. En sortant de l'hôtel, je demandai mon chemin à la première personne que je rencontrai; c'était une vieille petite bonne femme, à la tête enveloppée d'une faille espagnole, qui répondit à ma question : *Kaliferston* (je ne comprends pas). Pour la première fois je m'apercevais que je n'étais plus en France; partout en effet dans la Belgique on parle le français, et il n'y a guère qu'à Anvers où on rencontre encore des gens du peuple qui ne l'entendent pas; je m'adressai donc à une autre personne, qui cette fois me comprit, et me répondit même en français assez pur pour un habitant de la Belgique, où on l'écorche quelque peu.

Arrivé hors de la ville, au lieu que l'on m'avait indiqué, je regardais autour de moi sans apercevoir à l'horizon le moindre créneau, la moindre tour qui m'indiquassent que là était une citadelle; je commençais même à croire qu'il me fallait marcher long-temps encore avant d'arriver au but de ma course, lorsque j'avisai un militaire qui venait à ma rencontre. — La citadelle, monsieur? lui dis-je en l'abordant très-poliment. — Elle est devant vous, me répondit-il en me montrant du doigt un talus recouvert d'un frais gazon que, dans ma complète ignorance des fortifications modernes, j'avais pris pour un simple accident de terrain.

En fait de fortifications, je ne connaissais que le donjon de Vincennes et les vieux murs flanqués de grosses tours qui environnent encore ma ville natale; et quand j'entendais parler de citadelle, de forts, de bastions, je me figurais, comme vous sans doute, mesdemoiselles, de gros murs crénelés, bien hauts, bien épais, surmontés de larges tours toutes garnies de meurtrières et de machicoulis : tel était en effet l'aspect que présentaient les fortifications bâties par nos pères avant l'invention de la poudre à canon; mais depuis cette époque, et à mesure que l'artillerie a fait plus de progrès et a été plus employée, il a fallu abaisser les tours et les hautes murailles, qui offraient à ses projectiles un trop facile point-de-mire. Il en est résulté que de nos jours, où l'artillerie est si redoutable, les fortifications, au lieu de s'élever comme autrefois, se sont pour ainsi dire enfoncées sous terre, et qu'à l'extérieur une citadelle et les fortifications d'une ville ne présentent plus d'autre aspect que celui d'un talus; mais quand

j'eus franchi la première enceinte, passé tous les ponts-levis, pénétré enfin dans l'intérieur de la citadelle, alors je vis une double ceinture de larges fossés, des casemates, des casernes, des batteries de siége, enfin tout un attirail formidable de défense, que me cachait à l'extérieur un modeste talus. C'est alors seulement que je compris aussi tout ce qu'il avait fallu à notre armée de science et de courage pour se frayer un chemin à travers les redoutables obstacles qu'elle avait devant elle.

Cette citadelle fut construite en 1567, sous Philippe II, fils et successeur de Charles-Quint, par le duc d'Albe, son hideux lieutenant dans la Belgique. Après la bataille de Gemmingen, et pour en perpétuer le souvenir, il s'y était fait élever une statue en bronze qui le représentait foulant à ses pieds la noblesse et le peuple qu'il disait avoir vaincus; quelques années plus tard cette statue fut renversée, et le peuple, lui ayant mis la corde au cou, la traîna ainsi dans les rues de la ville. Ce fut toute la vengeance qu'il tira du mal que lui avait fait le duc d'Albe.

Comme je l'ai dit, les tableaux de Rubens sont, avec la citadelle, ce qui excite le plus la curiosité des touristes. Toute la ville est pleine de ce grand peintre, le prince de l'école flamande; ses œuvres sont partout, son nom est dans toutes les bouches, sa mémoire y est presque l'objet d'un culte. Quoique né à Cologne, en effet, Anvers est bien plus sa patrie que la ville allemande: car après avoir parcouru l'Espagne et l'Italie, qu'il avait enrichies de ses œuvres, il y vint vivre et mourir. Il exécuta à Anvers une multitude de tableaux, dont une grande partie, et les plus remarquables, sont dans les églises, dans les maisons particulières et au musée; le plus beau, le plus colossal et aussi le plus célèbre de tous, est sans contredit sa Descente de croix, qui orne l'une des nefs latérales de la cathédrale. Ce tableau, que viennent visiter les artistes de tous les pays et de toutes les écoles, est le chef-d'œuvre de Rubens. L'œil ne peut se rassasier de tant de beautés; l'admiration est commandée à la fois par la grandeur de la conception et par la sublimité du sujet, par la magnificence et par la pureté de l'exécution. Le corps du Christ, d'une dignité vraiment divine, même sous les traits de la mort, est le point central auquel se rapportent tous les mouvemens de la scène: l'expression des personnages est distribuée avec discernement et vérité; la douleur de Marie est celle d'une mère, l'affliction de saint Jean celle d'un disciple et d'un ami; les pleurs de la Madeleine ne lui enlèvent rien de sa beauté, et n'empêchent pas que cette figure, vue à moitié, ne soit encore une des plus gracieuses créations de la peinture.

On raconte, au sujet de cette œuvre sublime, que les élèves de Rubens ayant obtenu de son domestique, au moyen d'une récompense, l'entrée de son cabinet de travail, pendant la promenade qu'il faisait tous les soirs, l'un d'eux, poussé par un autre, tomba sur le tableau et effaça avec son coude le bras, une joue et le menton de la Madeleine, que Rubens venait de finir. A la vue de cet accident, grande fut la consternation des élèves, et tous le déplorèrent long-temps sans savoir comment ils pourraient le réparer. L'un d'eux pourtant prit la parole: « Nous avons encore quelques heures devant nous, dit-il, que le plus digne prenne la palette et se mette à l'œuvre; pour moi, je donne ma voix à Van Dyck. » Tous applaudirent, et Van Dyck, pour céder aux instances de ses camarades, se mit à l'ouvrage, quoi qu'il doutât du succès. Le lendemain Rubens, en présence de ses élèves, exprima sa satisfaction sur son travail de la veille, en disant: *Voilà une tête et un bras qui ne sont pas ce que j'ai fait de plus mal.*

Ce qui distingue surtout les peintures de Rubens, c'est la grandeur et la hardiesse de leur conception, un coloris éclatant et une connaissance approfondie de la science ana-

tomique. Ce dernier caractère se remarque principalement dans le *Christ entre les deux larrons*, que l'on voit au musée. Tous les détails d'anatomie, dans ce tableau, sont d'une vérité effrayante : on pourrait peut-être même leur reprocher d'être trop vrais. En effet, toutes ces mains déchirées par les clous, toutes ces plaies saignantes, dans lesquelles l'auteur semble s'être complu, vous rappellent trop les souffrances de l'homme, et pas assez la résignation d'un Dieu.

Rubens est enterré à Anvers, dans une chapelle de la magnifique église de Saint-Jacques. Cette chapelle est tout entière consacrée à sa mémoire et à celle de sa famille : sur la pierre tumulaire qui recouvre sa tombe sont fastueusement gravées ses armoiries (car il était de noble race) et une inscription latine où sont pompeusement établis ses titres, ses dignités et ses honneurs, comme si son nom seul n'eût pas suffi pour le recommander à l'admiration des hommes ! Son grand-père, son père, ses deux femmes, etc., tous y reposent à côté de lui, et tous sont représentés sous les figures de différens saints, dans un tableau placé au-dessus de l'autel. On conserve au musée, avec un soin religieux, la chaise sur laquelle travaillait Rubens. On voit aussi, dans une rue qui porte son nom, la maison qu'il habitait ; mais, à l'intérieur, elle n'a rien conservé de son ancienne distribution ; elle n'offre par conséquent que fort peu d'intérêt ; tous les étrangers cependant ne manquent pas de la visiter, et je fis comme les autres.

Après cela, plus rien à Anvers qui soit réellement digne d'être remarqué : des rues plus ou moins belles, des palais plus ou moins riches, c'est ce que l'on voit dans toutes les villes et dans tous les pays du monde.

ONÉSIME TROUILLEBERT.




Revue Littéraire.

LITTÉRATURE FRANÇAISE.

Souvenirs historiques des Résidences royales de France, par M. Vatout, premier bibliothécaire du roi.

Le Château d'Eu,

1 beau volume, chez Firmin-Didot frères, rue Jacob, 56.

Voyager sans qu'il en coûte rien et sans quitter les coussins de son fauteuil est un avantage qu'apprécient beaucoup les gens pauvres et les paresseux ; pour moi, qui avoue sans honte faire partie de ces deux catégories, je suis enchantée de mon excursion au château d'Eu ; car j'ai vu avec les yeux de l'esprit tout ce que nous décrit si bien le savant historien des *Résidences royales*.

M. Vatout nous apprend qu'à la place de ce magnifique château auquel sa majesté Louis-Philippe a mis la dernière main, existait, il y a neuf cents ans, une forteresse sombre et presque inaccessible ; au lieu de cette jolie vallée de la Bresle se trouvait un port où s'abritaient alors les navires danois et les barques normandes. En 912, Rollon, patrice des Normands, plaça la première pierre de cette forteresse, et le traité qu'il conclut vers cette époque avec Charles-le-Simple érigea le duché de Normandie, sous la vaine réserve que Rollon le tiendrait en fief de la couronne de France. Brûlée en 925, à la suite d'une guerre que le duc des Normands soutint

contre les Français, cette forteresse était déjà rebâtie deux ans après; car c'est dans ses murs qu'eut lieu la conférence tenue entre le duc normand et le comte de Vermandois. Richard II, surnommé le Bon, donna ce fief à Guillaume, comte d'Exmes, son frère naturel. Celui-ci y fit ajouter de vastes constructions dès qu'il s'en trouva possesseur par la générosité de son frère; ce fut encore Guillaume d'Exmes qui, conseillé par Lescaline, sa femme, y fit élever l'église de Notre-Dame d'Eu et l'abbaye du même nom. En 1050, ce château, dont le comte Robert se trouvait alors le maître, était devenu une habitation seigneuriale de la plus haute importance, et ce fut dans ses vastes salles que se célébra le mariage de Guillaume-le-Bâtard, duc de Normandie, avec Mathilde de Flandres, fille de Baudouin V. Guillaume, second comte d'Eu, accusé de trahison par Hugues de Chester, frère de sa femme, se battit avec lui à Windsor, fut vaincu, eut les yeux crevés, et ne put survivre à son supplice. On n'usa pas envers ses enfans du droit ordinaire de confiscation, et le comté d'Eu resta dans les mains de Henri Ier, qui, après des événemens de toutes sortes et deux voyages en Palestine, revint travailler à son tour à l'agrandissement du château d'Eu. Le comte Jean lui succéda, il y mourut en 1170, après avoir accordé à la ville d'Eu des franchises et priviléges. Henri II fut le dernier des comtes d'Eu de la maison de Normandie: Alix, sa fille, porta ce beau comté en dot au sire de Lusignan, et la noble conduite de ces nouveaux comtes d'Eu pendant l'invasion de Philippe d'Angleterre fut récompensée par le roi de France, qui aida au mariage de Marie, fille unique de Raoul II, avec Alphonse de Brienne, beau-frère de deux empereurs et cousin de Louis IX. Ce fut la première race royale qui posséda le château d'Eu. Raoul II de Brienne, connétable de France, arrivé au plus haut degré de la fortune et de la faveur, périt pourtant sur l'échafaud par l'ordre du roi Jean, et le château d'Eu, confisqué par ce prince, fut donné, en 1351, à Jean d'Artois. Les comtes d'Eu de cette dernière race contribuèrent, sous Charles VII, au rétablissement du trône: ce monarque érigea par lettres-patentes le comté d'Eu en duché-pairie, et, en 1463, le prince honora même le château de sa présence. Louis XI, à son tour, n'épargna aux comtes d'Eu ni les flatteries ni les éloges; mais voulant s'attacher le comte de Saint-Pol, il lui fit, en 1466, don du comté d'Eu, dans le cas où Charles d'Artois mourrait sans enfans. Cette mesure reçut son exécution; mais Jean de Bourgogne protesta plus tard contre cette spoliation royale, et la cour des pairs en fit justice. Louis XI ayant appris les intrigues du comte de Saint-Pol, soupçonna son projet de remettre le château et la ville d'Eu au roi d'Angleterre, et, pour éviter ce malheur, il donna lui-même l'ordre de les détruire de fond en comble. Le 18 juillet 1475, les habitans éplorés s'éloignèrent en longue file, et l'incendie commença sur plusieurs points à la fois: ainsi disparut le château d'Eu.

Le comté d'Eu passa dans la maison de Clèves, par le mariage d'Élisabeth de Bourgogne, avec Jean, duc de Clèves. Ce fut sous Engelbert et ses descendans que de nouvelles constructions furent entreprises. Catherine de Clèves devint comtesse d'Eu, et se maria à Antoine de Croï, prince de Porcien, qui mourut à vingt-six ans: à son lit de mort, le prince appela sa femme: « Vous êtes jeune et belle, lui dit-il: j'approuve que vous soyez remariée; je vous laisse le choix entre tous les partis du royaume; je n'excepte qu'une seule personne: le duc de Guise! c'est l'homme du monde que je hais le plus, et je vous demande en grâce que mon plus grand ennemi ne devienne pas l'héritier de ce que j'ai le plus aimé de tous mes biens. »

« Mais, hélas! c'était mal connaître le cœur des femmes, » dit M. Vatout: le duc de Guise avait déjà fait impression sur le

cœur de Catherine. Pour empêcher que le duc n'épousât sa sœur Marguerite de Valois, Charles IX en était venu jusqu'à donner l'ordre de le faire assassiner. Le duc de Guise, conseillé par sa mère, se décida à se marier la nuit même: la princesse de Porcien fut mandée, le mariage s'accomplit, et, en 1570, le comté d'Eu appartint à la maison de Lorraine. Le duc de Guise ne visita son comté qu'en 1578: il y fit une entrée solennelle, accompagné du duc de Mayenne, son frère, et l'accueil qu'ils y reçurent le détermina à y bâtir un beau château à la place du simple bâtiment qui existait alors. Les travaux commencèrent en 1578. Alors il n'existait point de jardins, mais un parc et de grands arbres, à l'ombre desquels les Guise rendaient la justice. Quelques-uns de ces arbres ont triomphé des siècles, dit M. Vatout: on les appelle les *guisards*. Le roi Louis-Philippe les a fait entourer d'une balustrade.

Catherine de Clèves, après la mort violente de son époux, se retira au château d'Eu, y fonda un collége de jésuites, et bâtit une église dédiée à saint Ignace. Lors de l'exil imposé par Richelieu à la princesse de Conti, ce fut à Eu qu'elle se retira et qu'elle mourut, frappée par un sentiment superstitieux. Élisabeth d'Orléans, duchesse d'Alençon, épousa le dernier duc de Guise, dont elle eut un fils qui mourut à cinq ans; Mlle de Guise, sa grand'tante, se trouva par cette mort l'héritière du château d'Eu, qu'elle vendit à Anne-Marie-Louise d'Orléans, fille de Gaston de France, duc d'Orléans, et de Marie de Bourbon, duchesse de Montpensier. Cette princesse y fit son entrée le 24 août 1661; elle y passa d'abord deux mois, puis une année d'exil, et tout ce temps fut employé à agrandir et orner le château d'Eu, pour lequel elle se prit tout d'abord de belle passion. Vous connaissez presque toutes, mesdemoiselles, les lettres de Mme de Sévigné, et surtout celle dans laquelle cette dame annonce d'une manière si plaisante et si emphatique le mariage de *la grande Mademoiselle* avec M. de Lauzun; les mémoires du temps vous auront appris les regrets, les larmes et les sacrifices immenses qu'elle s'imposa pour racheter la liberté de celui qu'elle aimait si follement: le comté d'Eu fut donné par elle au duc du Maine, fils naturel de Louis XIV et de Mme de Montespan, pour que ce duc fît sortir M. de Lauzun de la Bastille. Il en sortit en effet, après plusieurs années d'attente et d'angoisses, mais ne rendit pas à Mademoiselle toutes ses chères illusions; et, à son lit de mort, elle déchira le testament fait en faveur du duc de Lauzun, et légua tous ses biens à Philippe d'Orléans, frère de Louis XIV.

« Le nom, les chiffres, l'image de Mlle de Montpensier, se trouvent partout au château d'Eu, dit M. Vatout; on y conserve un manuscrit de ses mémoires, tout entier écrit de sa main. »

Le duc du Maine n'a pas laissé de souvenir dans ce château. A la mort de Louis-Charles de Bourbon, duc du Maine et d'Aumale, le comté d'Eu échut par succession à son cousin germain, le duc de Penthièvre, fils du comte de Toulouse.

Les habitans de la ville d'Eu et des environs gardent religieusement le souvenir du duc de Penthièvre, qui fut un modèle de noblesse chevaleresque et de résignation religieuse. Sa fille, Mme la duchesse d'Orléans, se vit dépouiller de tous ses biens. A la révolution, le 4 octobre 1793, le château d'Eu fut séquestré, puis, sous l'empire, il fut érigé en sénatorerie, et rentra, en 1814, dans la maison d'Orléans.

Ce livre est une histoire abrégée, mais complète, de la maison de Lorraine, qui joua si long-temps le premier rôle sur le premier théâtre du monde: ces Guise, si ambitieux, mais si hardis, si nobles, y posent tour à tour devant vos yeux; ils s'y dessinent d'une manière si nette, si tranchée, qu'après une lecture bien attentive, il ne vous sera plus permis de confondre les différentes destinées de tant de héros,

et ses belles pages, écrites seulement pour nous montrer l'un après l'autre les maîtres du château d'Eu, sont devenues, grâce au talent élevé de M. Vatout, de précieuses études historiques.

L'auteur publie, à la fin de son livre, une sorte de catalogue des différentes collections renfermées dans le château d'Eu. Bon Dieu! que de nobles souvenirs! que d'agréables heures on doit passer au milieu de toutes ces belles traditions! Songez, mesdemoiselles, que les portraits originaux des Marie de Médicis, des Anne d'Autriche, des Marie-Thérèse, des Montespan, des La Vallière, des Sévigné, des Grignan, décorent les nombreux appartemens du château: tout ce qui a été célèbre par le rang, l'esprit ou la beauté, y occupe une place. Quel plaisir ce doit être de se trouver tout-à-coup dans le passé, face à face avec ces figures graves ou souriantes, et vous direz comme moi : « Que je voudrais voir le château d'Eu! »

Mme JULIETTE BÉCARD.

Littérature Étrangère.

Thomas Rowe naquit à Londres en 1687. Son éducation, commencée par son père, pasteur instruit, s'acheva à l'université de Leyde; il se distingua dans l'étude des belles lettres et des sciences physiques. Encore jeune, il épousa Mlle Singer, femme auteur distinguée; mais la santé de Rowe, déjà délicate, fut altérée par un travail trop assidu; il mourut, en 1715, à l'âge de vingt-huit ans. Il avait composé différens morceaux de poésie; mais son meilleur ouvrage est une continuation des *Hommes illustres* de Plutarque.

FRAGMENT ANGLAIS.

HAPPINESS INSEPARABLE FROM VIRTUE.

To be good is to be happy; angels
Are happier than men, because they 're better.
Guilt is the source of sorrow; 't is the fiend,
Th' avenging fiend, that follows us behind,
With whips and stings: the bless'd know none of this,
But rest in everlasting peace of mind,
And find the height of all their heav'n is goodness.

ROWE.

LE BONHEUR EST INSÉPARABLE DE LA VERTU.

Être bon, c'est être heureux : les anges sont plus heureux que les hommes, parce qu'ils sont meilleurs. Le crime est la source du malheur; c'est la furie, la furie vengeresse qui nous poursuit, armée de ses fouets et de ses aiguillons : les bienheureux ne connaissent aucun de ces tourmens; ils demeurent dans une éternelle paix de l'ame, et trouvent qu'au plus haut des cieux réside la vertu.

Mlle F. R.



Éducation.

—

Les Soeurs de Lait.

I.

Une après-midi du mois d'août 1830, dans une chaumière des environs de Marseille, une paysanne, Misé Margarida, étendue mourante sur son lit, disait à une jeune fille :

« Écoute ! Millette, j'ai un secret à te dévoiler. Pauvre petite, écoute, et pardonne-moi !

— Vous pardonner, ma mère ? répondit la jeune fille, dont les grands yeux noirs se remplirent de larmes en se fixant sur la figure décomposée de la mourante.

— Oh ! ne me regarde pas ainsi, Millette, je suis si coupable envers toi !

— Envers moi, ma mère ! reprit-elle étonnée.

— Pécaïré ! ne m'appelle pas ainsi ; je ne suis pas ta mère !

— Vous souffrez bien ? lui dit-elle, la croyant en délire.

— Oh ! oui, répondit Misé Margarida, qui s'affaiblissait visiblement, je me sens mourir, et ne veux pas paraître devant mon Dieu avec un aussi grand péché sur la conscience ; car je serais damnée... Millette...

— Si c'est un péché, bonne mère, ce n'est pas à moi qu'il faut le dire ; mais à monsieur le curé... il vous consolera..... Voulez-vous que j'aille le chercher ?

—Vas-y, mon enfant ; mais reviens vite... je me sens bien mal ! »

Quand Millette rentra, accompagnée du pasteur, ils remarquèrent l'effroi empreint sur tous les traits de la mourante.

Millette alla se mettre à genoux au pied du lit de sa mère, et pria de toute son ame.

— Eh bien ! Misé Margarida, dit le pasteur, s'asseyant sur un escabeau et prenant la main de sa pénitente, comme s'il eût voulu lui tâter le pouls. Allons... du courage !... vous devez avoir peu de péchés à confesser... et un vrai repentir les expiera. Faites éloigner cette enfant.

— Non, monsieur le curé, non !... reprit la paysanne, car j'ai à me confesser d'un crime envers elle. Oh ! Millette ! Millette ! ajouta-t-elle en se tournant vers la jeune fille, promets-moi de ne pas me maudire.

— Ma chère mère !... dit Millette avec amour.

— Tais-toi, par pitié, tais-toi, ne m'appelle pas ainsi ; tu me tues... » cria Misé Margarida ; puis, se dressant raide sur son séant, elle leva les mains au ciel, sembla recueillir toutes ses forces, et répéta : « J'ai à me confesser d'un crime, monsieur le curé : je ne suis pas la mère de cette enfant !... Millette ! je ne suis pas ta mère ! »

Et, comme si ses forces s'étaient éteintes dans cet aveu, elle retomba inanimée sur son lit.

— Expliquez-vous et mettez votre confiance en Dieu ! » lui dit le curé, se penchant vers elle, tandis que Millette, la regardant avec anxiété, sollicitait l'explication de ces mystérieuses paroles.

Margarida, raffermissant sa voix, reprit : « Il y a seize ans, je venais de perdre mon mari, lorsque je devins mère d'une petite fille, et bientôt je fus chargée de nourrir la fille de Mme la baronne de Pons, qui alors habitait Marseille. Trois semaines à peu près s'étaient écoulées depuis que je nourrissais cette enfant, lorsqu'elle tomba malade, et si malade, que je crus qu'elle allait mourir. J'étais une pauvre veuve : en perdant ma nourrissonne je perdais une somme qui, employée à l'achat d'un morceau de terre voisin de ma maison, devait me mettre à l'abri du besoin pour le reste de mes jours... »

Ici la mourante s'arrêta, comme si elle

eût voulu recueillir ses forces ou retarder un aveu pénible. Le curé lui serra la main en signe d'encouragement.

« Hélas ! monsieur le curé, reprit-elle d'une voix tremblante; un matin, que ma pauvre nourrissonne était comme morte, un beau carrosse s'arrêta, et Mme la baronne de Pons en descendit toute joyeuse, criant : « Ma fille ! ma Clotilde ! Misé Margarida, vite ! faites-moi embrasser ma fille! Que vous dirai-je, monsieur le curé ? le cœur me manqua... je n'eus pas le courage de désoler cette belle jeune mère qui arrivait si heureuse !... ajoutez à cela le diable qui me disait de conserver le morceau de terre... Je pris ma fille, ma petite Millette à moi, qui ressemblait par les yeux et les cheveux à ma nourrissonne, et sans parler... je n'aurais pu dire un mot, tant j'avais le gosier serré... je mis ma fille, mon enfant sur les genoux de Mme de Pons... »

Millette écoutait attentivement, et semblait aspirer les paroles qui sortaient des lèvres de la mourante.

Sentant ses forces faillir, Misé Margarida reprit sans s'arrêter.

« Mme de Pons couvrait ma fille de caresses. — Comme elle est belle ! disait-elle avec orgueil, on lui donnerait plutôt quatre mois que six semaines; que mon mari sera content de la voir si fraîche, si bien portante ! Tout-à-coup, oh ! ce fut alors que je devins tremblante, Mme de Pons se mit à déshabiller ma fille, et à lui chercher au bras la petite marque rouge que sa fille avait près du coude. »

— La voici ! s'écria Millette vivement émue et relevant sa manche : la voici, oh ! mon Dieu !

—Silence ! dit avec douceur le curé, posant sa main sur le bras de la jeune fille.

« La femme de chambre me sortit d'embarras, continua la nourrice; car, comme vous le pensez bien, la marque rouge ne se trouva pas. — Quand je disais à madame que c'était du sang, et non une fraise, reprit la femme de chambre, madame ne veut jamais me croire; elle voit bien maintenant que j'avais raison.— Que je suis heureuse ! reprit Mme de Pons, sans autre observation, moi dont la santé est si mauvaise, d'avoir une fille aussi bien constituée ! je ne la quitterai plus: demain je m'établis ici, et je n'en sortirai que lorsqu'elle sera sevrée... Voilà comme l'échange se fit, monsieur le curé. »

La nourrice cessa de parler. Il se fit un profond silence que Millette rompit la première.

« Ainsi, vous n'êtes pas ma mère ! lui dit-elle d'une voix déchirante.

— Mais je t'aime comme si je t'avais donné la vie; car sans mes soins tu serais morte, dit la paysanne joignant ses mains tremblantes. Millette ! Millette ! ne sois pas plus inflexible que Dieu, devant qui je vais paraître ; Millette, pardonne-moi !

— Oh ! oui, répondit Millette, se jetant toute en pleurs dans les bras de sa nourrice ; oui, car vous m'avez faite grande et forte comme je suis, car vous m'avez aimée, vous m'avez rendue heureuse : ce sont les premières larmes que je verse depuis que je suis au monde. Oh ! vivez en paix, pauvre mère ! loin de vous maudire, votre enfant vous bénit.

— Vous êtes une bonne et brave fille, dit le curé, s'adressant à Millette. Vous, Misé Margarida, vos longs remords vous ont prouvé que vous aviez mal fait ; mais votre repentir expiera votre faute, et Mme de Pons, dont vos soins ont sauvé la fille, n'aura pas le courage de vous maudire, pauvre femme !

— Bien punie ! monsieur le curé, interrompit Misé Margarida, la voix brisée, bien punie, puisque je meurs sans embrasser ma fille, à moi !

— Ne suis-je donc pas aussi ta fille, bonne mère? lui dit Millette d'un ton de doux reproche.

— Merci, oh ! merci, mon enfant... sois heureuse... pour cette bonne parole... qui me rend la mort moins amère... » Ici la voix

de Misé Margarida s'éteignit... le curé et Millette se mirent en prières, et quelques momens après la nourrice avait cessé de vivre.

II.

Dans la cour des messageries, à Paris, descendait de la diligence Laffitte et Caillard une jeune fille dont le costume était celui des paysannes de Marseille. Un jupon court laissait apercevoir deux jolies jambes et des petits pieds chaussés de souliers noirs à boucles d'argent; un fichu de mousseline claire garni de dentelle couvrait des épaules brunies par l'ardeur d'un soleil du midi; un petit bonnet surmonté d'un grand chapeau de feutre noir orné d'un large galon d'or encadrait une figure fine et distinguée. Se voyant le point de mire de tous ceux qui allaient et venaient, bourdonnant des complimens autour d'elle, cette jeune fille n'hésita pas à accepter l'offre d'un commissionnaire qui lui demandait à porter ses paquets; elle le pria de la conduire rue de Rivoli, n° 36, à l'hôtel de Mme la baronne de Pons, et, à l'appui de l'adresse qu'elle venait d'indiquer, elle tira une grosse lettre de sa poche et la montra au commissionnaire.

« C'est bien ça ! dit celui-ci après l'avoir lue. Suivez-moi ! »

Et s'étant chargé des paquets, accompagné de la jolie Marseillaise, il se mit en marche vers la rue Saint-Honoré.

Je vais donc voir cette fille d'une paysanne qui jouit de ma fortune, de mon nom et des caresses de ma mère à moi! pensait Millette. Qu'elle doit être fière, cette petite fille! avec quel air de protection elle va me recevoir!... mais avec quel plaisir je l'humilierai à mon tour, quand je lui ferai lire la lettre de monsieur le curé, qui constate l'aveu de Misé Margarida. Millette marchait plongée dans ces amères réflexions, et depuis quelque temps le commissionnaire suivait la rue Saint-Honoré, lorsque, passant devant une église, la jeune fille se dit : « Oh que c'est mal ce que je pense là ! Quoi ! je vais tout lui reprendre, et je l'insulterais encore ! Oh ! mon Dieu ! ne me punissez pas pour cette mauvaise pensée!... J'ai besoin de prier un moment, dit-elle à l'Auvergnat; attendez-moi ici, sur ces marches.

— Oui dà, mam'selle, répondit le brave homme lui montrant la plaque de cuivre qui tenait à la boutonnière de sa veste, soyez sans inquiétude sur vos effets. »

La confiante jeune fille monta les degrés de l'église de Saint-Roch; cherchant la chapelle la plus solitaire : c'était celle de la Vierge; elle alla s'agenouiller devant l'autel, et les yeux fixés sur la grosse lettre qu'elle serrait fortement entre ses mains :

« Mon Dieu ! murmura-t-elle, soutenez mon courage; inspirez-moi les paroles qu'il faut dire à ma mère pour me faire reconnaître d'elle, pour m'en faire aimer; car, moi, pauvre fille, élevée à la campagne, j'ignore comment on parle aux dames de la ville... Oh ! mon Dieu ! que je puisse voir sans colère celle qui a pris ma place, que je puisse lui parler sans humeur... Ce n'est pas sa faute si elle m'a tout ravi, si je lui en veux. Faites que je sois bonne pour elle... Oh ! oui, bien bonne, car je vais la rendre bien à plaindre et bien malheureuse ! en échange d'une mère que je vais lui prendre, je n'en ai pas une autre à lui offrir... Misé Margarida est morte ! »

Ce souvenir ayant fait couler ses larmes, Millette, car nous l'appellerons toujours ainsi, Millette resta un moment comme accablée sous le poids des sensations diverses qui l'assaillaient. Enfin, essuyant ses larmes, elle se releva plus calme, sortit de l'église, retrouva le commissionnaire qui l'attendait où elle l'avait laissé, et tous deux prirent le chemin de la rue de Rivoli.

En y arrivant, en mettant le pied sur le

seuil de cet hôtel qu'habitait sa mère, et où elle entrait comme une étrangère, Millette sentit son cœur défaillir.

« Qui demandez-vous, ma petite? lui dit en s'avançant au-devant d'elle la concierge, bonne et vieille femme.

— Madame la baronne de Pons, » répondit-elle d'une voix à peine intelligible.

Exaltant son courage, Millette monta hardiment l'escalier, et comme tous les gens timides, qui, sortis de leur caractère, ne gardent plus aucune mesure, elle sonna à casser le cordon de la sonnette.

Un valet effrayé accourut ouvrir. A la vue d'une paysanne et d'un commissionnaire chargé de paquets. « Est-ce qu'on sonne de cette manière? dit-il brusquement.

— Je veux parler à Mme de Pons, reprit Millette affectant une assurance qui l'abandonnait.

— Eh bien! qu'est-ce qui sonne donc aussi fort, au risque de réveiller madame? demanda aigrement une femme de chambre; puis, apercevant le costume de Millette, elle ajouta d'un air plus gracieux : « Une Marseillaise! Seriez-vous par hasard la fille de Misé Margarida? »

Ce titre de fille de Misé Margarida sembla réveiller tout l'orgueil de Millette; elle répondit : « Je suis la sœur de lait de celle que vous *appelez* Mlle de Pons.

— Que nous appelons Mlle de Pons! reprit la femme de chambre, est-elle drôle, cette petite paysanne!... Attendez ici, ma fille, je vais chercher mademoiselle... Quel plaisir elle aura de revoir sa petite Millette, dont elle parle toujours!

— Mais n'allez pas annoncer ça tout d'un coup, mademoiselle Gertrude, reprit le valet de chambre: vous savez combien mademoiselle est impressionnable.

— Croyez-vous donc que j'ignore ce que j'ai à faire, monsieur François, répliqua sèchement Gertrude, et que je ne connaisse pas aussi bien que vous la sensibilité nerveuse de mademoiselle Clotilde? Soyez tranquille, je prendrai tous les ménagemens possibles pour lui annoncer cette bonne nouvelle... Attendez-moi, petite, ajouta la femme de chambre en s'éloignant.

— Comme on l'aime ici, et comme on la respecte! pensa Millette avec amertume; enfin je vais donc la voir, lui parler... »

Au bout de cinq minutes, qui parurent autant de siècles à l'impatiente jeune fille, un bruit lointain de robe de soie qui frôlait les tapis des appartemens se fit entendre, et les yeux de Millette se fixèrent presque avec terreur sur la porte par où Gertrude avait disparu.

Bientôt cette porte laissa passage à une grande et belle personne qui accourait les bras ouverts.

« Millette, Millette... Oh! sois la bienvenue, ma sœur! s'écria-t-elle, se précipitant vers la nouvelle arrivée et lui prenant les mains d'un air d'amitié douce et tendre; sois la bien venue! que Dieu est bon de t'avoir donné l'idée de venir nous voir!... Comment se porte ma nourrice?... Mais qu'as-tu?... Pourquoi ne pas m'embrasser?... Est-ce que tu ne l'oses pas?... »

Millette restait interdite: elle ne s'attendait pas à cet accueil, et tout ce que son ame candide et franche avait appelé de haine et de ressentiment pour celle qui usurpait sa place tomba devant ce témoignage gracieux et bienveillant d'une amitié spontanée.

« Misé Margarida est morte, » répondit Millette.

Au même instant deux bras caressans entourèrent son cou, et un baiser se posa sur son front.

« Eh bien! nous la pleurerons ensemble, murmura Clotilde. Pauvre petite! et tu es partie tout de suite après, n'est-ce pas? Et tu as pensé que tu retrouverais ici une mère et une sœur?... Que je t'aime pour avoir eu cette idée là!... Oui, tu es ma sœur, et je veux que tout le monde ici t'aime, t'obéisse et te respecte. Entendez-vous, ajouta-t-elle, se tournant vers les domes-

tiques, que cette petite scène et l'arrivée d'une étrangère avaient réunis dans l'antichambre, c'est une seconde demoiselle de Pons; nous avons partagé le même lait, j'ai pris la moitié des caresses et des soins de sa mère; elle a le droit maintenant d'exiger la moitié de tout ce qui m'appartient... excepté cependant la moitié des caresses de ma mère... dit-elle avec un air d'enfant gâtée; mais je t'en laisserai une petite part, reprit-elle, Millette, sois tranquille.

— Oh! je voudrais la voir! dit la pauvre fille avec amour.

— Ma mère? Pas encore, elle dort... mais viens chez moi. » Millette résistait; Clotilde aperçut le commissionnaire encore chargé. « Qu'on le paie, ajouta-t-elle, et qu'il dépose ici jusqu'à nouvel ordre les effets de ma sœur. Toi, viens, lui dit-elle; la joie de te voir me fait mal... mais c'est égal, ce mal me fait plaisir. »

Et prenant Millette par la main, elle l'entraîna à travers des chambres magnifiquement meublées, jusque dans un petit appartement où le luxe avait réuni tout ce qu'on peut imaginer de plus agréablement utile et de plus inutilement agréable.

« C'est ici chez moi, dit Clotilde, forçant Millette à s'asseoir dans une grande bergère et se plaçant à ses pieds sur un tabouret. Voilà mon salon; à droite est ma chambre à coucher, à gauche mon cabinet de travail; au fond de mon alcove il y a une porte qui donne dans la chambre de Gertrude, mais je l'enverrai coucher ailleurs, et je te donnerai sa chambre ; de cette manière, le jour comme la nuit tu ne me quitteras pas. A propos, as-tu le sommeil léger?... c'est que je craindrais de t'éveiller, je suis très-souvent malade la nuit; j'ai une si mauvaise santé! la moindre émotion me donne la fièvre; tiens, touche ma main, sens-tu comme elle est brûlante? c'est le plaisir de te voir qui en est cause. Je suis sûre qu'une forte émotion me tuerait. Aussi on m'épargne le moindre chagrin, on me gâte, personne ne me contrarie, on fait toutes mes volontés..... Que veux-tu? je tiens ma santé de ma mère; car mon père était très-robuste, à ce qu'on m'a dit. Pauvre père! je ne l'ai jamais connu; il est mort d'une chute de cheval, deux ans après ma naissance. Mais toi, comme tu te portes bien! ajouta Clotilde, promenant ses mains sur les joues et les bras de Millette; comme tu es fraîche! quelles bonnes grosses joues tu as!... quels bras fermes et ronds!... Que tu es heureuse!... C'est si triste de souffrir! et je souffre toujours, moi... Mais tu ne me dis rien; qu'as-tu donc? Tu es froide, réservée; ne m'aimerais-tu pas déjà?

— J'arrive, et ne vous connais pas encore... répondit Millette, le cœur serré.

— Est-ce que je te connais davantage, moi? Est-ce que quand on a été nourri du même lait et qu'on a dormi dans le même berceau, il faut des siècles pour s'aimer en se revoyant?... Millette, c'est méchant ce que tu as dit là! Embrasse-moi... ne me contrarie pas... cela me fait mal! »

Le cœur de Millette était attendri par les douces caresses et l'état de souffrance de Clotilde, mais celle-ci, sans attendre qu'elle l'embrassât, se pencha vers Millette, et la serra dans ses bras à plusieurs reprises. Alors, se levant et la faisant se lever à son tour, elle la conduisit devant une glace en ajoutant: « Tu es de ma taille, mes robes t'iront; ton costume est joli, mais je t'en ferai changer, je veux que tu sois mise comme moi. » Puis, par un de ces instincts de femmes, les deux jeunes filles s'examinèrent à la dérobée.

Comme l'avait remarqué Clotilde, tout dans Millette respirait la santé : grande, forte, son front poli, sa taille droite et bien prise, ses joues roses, ses grands yeux noirs vifs et brillans, toute sa personne enfin; et cette santé belle et robuste formait un contraste frappant, mise ainsi en regard de l'aspect maladif qu'offrait Clotilde.

Aussi grande que Millette, mais frêle et

délicate, ses longs cheveux noirs donnaient à ses joues charmantes une pâleur mate et maladive; Clotilde, gracieusement courbée, semblait ployer sous le poids des souffrances qui attristaient son joli front et obscurcissaient l'éclat de ses beaux yeux; sa voix, qui s'élevait d'abord comme animée par la fièvre, finissait par s'éteindre, et ses dernières paroles mouraient toujours sur ses lèvres.

Cette mutuelle contemplation des jeunes filles causa parmi elles un moment de silence; bientôt, se raidissant contre l'émotion que la vue de la souffrante Clotilde et ses touchantes bontés lui inspiraient, Millette réitéra son désir de voir Mme de Pons.

« Impossible à présent, chère petite, répondit Clotilde, s'appuyant paresseusement sur l'épaule de Millette, on n'entre pas dans la chambre de maman avant midi... Mon Dieu! que c'est bête de ne pouvoir supporter aucun événement gai ou triste... Mon cœur bat!... il bat à m'ôter la respiration... Un jour je mourrai tout d'un coup, j'en suis sûre... Mais je bavarde, je m'écoute, je ne pense qu'à moi; je suis une égoïste; et cette pauvre enfant qui ne dit rien, que je fais lever, asseoir, sans seulement m'informer si elle a besoin de quelque chose!... As-tu faim? as-tu soif?... es-tu fatiguée?... veux-tu te déshabiller? veux-tu dormir?... Je l'étourdis, reprit-elle en riant avec une naïveté charmante.

— Mon Dieu! je voudrais seulement voir Mme de Pons, dit encore Millette joignant ses mains presque avec désespoir.

—Eh bien! je vais savoir si elle est visible. Tu as peut-être quelque chose à lui dire de la part de cette pauvre Misé Margarida. Cette lettre est, sans doute, pour maman, » dit Clotilde voulant prendre la grosse lettre que vous savez... Millette la retint avec frayeur. « Tu veux la donner toi-même, reprit Clotilde, soit, je ne veux pas te contrarier... mais, comme de toutes les manières, tu ne pourrais entrer dans la chambre de maman avant une heure, je vais te faire servir ici à déjeuner; attends-moi, mets-toi à ton aise, ôte ton chapeau, défais ton bonnet, dénoue tes cheveux; ne te gêne pas, fais ici comme chez toi... Je vais voir si maman est réveillée... mais tu vas t'ennuyer toute seule, tiens, prends ce livre et lis. »

Millette devint rouge comme du feu, un sentiment de honte s'empara pour la première fois de la pauvre fille; elle qui était arrivée dans cette maison, si fière de sa naissance, si hautaine, si décidée à humilier celle qui avait pris sa place, elle sentit tout d'un coup l'infériorité que donne le manque d'éducation; mais, trop fière pour dissimuler même une chose qui la faisait rougir, elle dit sèchement :

« Je ne sais pas lire. »

Clotilde laissa échapper une exclamation de surprise; puis, craignant d'avoir affligé Millette, elle la prit dans ses bras et lui dit avec une câlinerie enfantine :

« Oh! pardon... pardon... je ne voulais pas te faire rougir: il n'y a pas de mal à cela, chère enfant, c'est qu'on ne t'a pas enseigné à lire, voilà tout... seulement, ne dis ton ignorance à personne, je t'en prie; car il y a des gens si bêtes, vois-tu, qu'ils se moqueraient de toi, et cela me ferait de la peine. Je t'enseignerai à lire, moi, le veux-tu? et à écrire aussi, et à chanter, et tout ce que je sais, dis, le veux-tu? » A ce dernier trait de dévouement angélique et de bonté adorable, Millette sentit la glace de son ressentiment se fondre... elle songea au moment qui allait suivre; elle regarda cette frêle et délicate jeune fille qu'elle allait tuer, peut-être, en lui disant : « Va-t'en, toi qui jusqu'à ce jour as vécu heureuse, entourée de soins et d'amour; va-t'en, toi qui as encore une mère, une fortune, un beau nom; va-t'en, toi qui m'embrasses. Je suis venue pour te dépouiller de tout, pour te prendre ta mère, ta fortune, ton nom!... »

Et regardant une seconde fois ce front

pâle et souffrant, qui ne justifiait que trop la prédiction fatale que Clotilde avait proférée en riant : *la moindre émotion de peine me tuerait*, Millette n'y tint plus : s'abandonnant à l'impulsion de sa belle ame, que la généreuse conduite de Clotilde avait exaltée, elle la prit à son tour dans ses bras, couvrit ses joues de baisers et de larmes, et lui cria éperdue :

— Garde tout! garde tout! tu vaux mieux que moi....

— Que veux-tu que je garde, enfant? répondit Clotilde étonnée; m'apportes-tu donc quelques cadeaux de Marseille.

— Je suis folle, reprit Millette, cachant son visage dans ses mains.

— Mademoiselle! dit Gertrude entr'ouvrant doucement la porte, madame votre mère vous demande; elle sait que la fille de Misé Margarida est ici, et désire la voir.

—Viens, ajouta Clotilde prenant sa sœur de lait par la main.

— Mon Dieu! inspirez-moi! murmura Millette, et, dans le désordre de ses esprits, elle la suivit en tremblant.

— Reste là, lui dit Clotilde dès qu'elle fut arrivée à l'entrée de la chambre de Mme de Pons. Le premier regard de maman doit être pour moi comme sa première caresse. »

Elle ouvrit la porte, souleva la portière, et s'élança dans la chambre.

Obéissant à cet ordre comme malgré elle, le cœur déchiré par la réflexion de Clotilde, Millette se tint derrière cette porte entr'ouverte; son ame seule, qui avait passé dans ses yeux, suivait les pas de la jeune fille.

Elle la vit s'approcher du lit, ouvrir les rideaux, alors le visage de Mme de Pons s'offrit aux yeux de Millette : le visage de sa mère! au même instant sa voix se fit entendre : la voix de sa mère! Oh! si Millette ne tomba pas à genoux, si, dans ce premier moment, elle ne se dévoila pas, si elle ne cria pas : Ma mère, ma mère, je suis votre fille! c'est que trop d'émotions avaient assailli à la fois son cœur et étouffaient sa voix.

« Eh bien! où est donc Millette? demanda Mme de Pons. »

Toutes les artères de Millette battirent à ce nom prononcé par sa mère... Elle s'élança dans la chambre.

Mme de Pons la regarda un moment, puis tressaillit, et s'écria :

« Quels yeux elle a, cette enfant, quels yeux elle a! l'étonnante ressemblance, mon Dieu!

— A qui ressemblent-ils, maman? demanda Clotilde inquiète, examinant alternativement le visage bouleversé de Mme de Pons et les grands yeux de Millette.

— A ceux de ton père, mon enfant, dit Mme de Pons, regardant fixement Millette, à ceux de ton père..... Oh! mon Dieu! avoir donné ces yeux à une étrangère... au lieu d'en gratifier ma fille, ma Clotilde, l'enfant de notre amour... Approche, Millette, ne baisse pas la vue, regarde-moi... encore... encore... ton regard me fait vivre et mourir... Pauvre petite... Mais qui pleure? demanda Mme de Pons avec effroi. »

Clotilde, assise sur un tabouret où elle s'était laissée tomber, pleurait à chaudes larmes.

« Qu'as-tu, mon enfant? s'écria sa mère en lui tendant la main.

—Je regrette ces yeux de mon père, que le ciel a donnés à Millette et qu'il m'a refusés, dit Clotilde avec une douleur sombre. Vous allez aimer Millette mieux que moi et la regarder plus souvent.

— Chère enfant, reprit Mme de Pons faisant lever sa fille et l'attirant sur son sein; chère enfant! quelle idée as-tu là? Oh! ne pleure pas, ne te fais pas mal, je t'en prie... Le docteur t'a défendu les émotions; Clotilde, ta santé, c'est ma santé; ta vie, c'est ma vie... Ne lui jalouse pas ses yeux à cette petite; tiens, je les regarde avec calme maintenant. »

Millette, qui avait assisté à cette scène

comme on assiste à un rêve, tant la violence de ses sensations l'avait anéantie, revint enfin à elle, et cacha la lettre qu'elle tenait à la main.

« Est-ce de Misé Margarida? demanda Mme de Pons saisissant ce mouvement de Millette.

— Oui... non... non, madame, » répondit enfin Millette; et cet effort ayant brisé la digue de ses larmes, elle éclata en sanglots, criant : « J'ai perdu ma mère! j'ai perdu ma mère! »

Exclamation mal comprise; car seule, la pauvre enfant, savait à quel dévouement elle venait de s'engager, à quel douloureux sacrifice elle venait de se résigner à jamais!

III.

Depuis ce moment, et fidèle à la courageuse résolution qu'elle avait prise, Millette ne dit pas un mot, ne laissa pas échapper un geste qui trahît ni ce qu'elle était ni ce qu'elle souffrait. Calme et douce auprès de Clotilde, elle recevait avec reconnaissance les conseils et les leçons que la charmante jeune fille lui donnait en sœur et en amie. Toujours émue en présence de Mme de Pons, elle forçait sa voix à paraître seulement respectueuse, son regard à n'être que soumis; mais ce combat continuel avait altéré sa santé, et la grosse et fraîche Marseillaise, comme l'appelait en riant Clotilde, en prenant les robes, la coiffure et les manières distinguées de sa sœur de lait, avait pris en même temps sa pâleur, son air de souffrance rêveuse, et sa taille brisée.

Deux années se passèrent ainsi, et Dieu ne voulut pas sans doute que le sacrifice de la dévouée Millette durât plus long-temps, car voilà ce qu'il permit :

Un jour que Mme la baronne de Pons était sortie, seule, pour faire des visites, l'heure à laquelle elle devait rentrer venait de s'écouler; les deux jeunes filles, inquiètes, placées au balcon, regardaient du plus loin que leur vue pouvait s'étendre; après d'horribles angoisses, elles virent revenir la voiture à demi brisée, d'où les domestiques sortirent Mme de Pons, qui paraissait sans vie; à cette vue, Millette dit avec désespoir : Ma mère est morte! Clotilde pousse un cri déchirant, et tombe dans les bras de sa sœur de lait.

Les chevaux ayant pris le mors aux dents, avaient renversé la voiture, et Mme de Pons, effrayée, s'était évanouie... Le médecin arriva aussitôt; mais déjà elle était entièrement remise, et demandait à voir sa fille.

« Mademoiselle est souffrante, répondit la femme de chambre; quand madame aura pris un peu de repos, mademoiselle pourra sans doute se présenter auprès du lit de madame; madame sait combien les émotions font de mal à mademoiselle.

— C'est juste, dit Mme de Pons; allez, Gertrude, recommandez-lui de se calmer; docteur, ajouta-t-elle, passez chez ma fille; elle a sans doute besoin de vos bons soins. »

Aux douces paroles de Millette, qui lui disait que Mme de Pons n'avait été qu'effrayée, Clotilde, étendue sur son lit, sortait de son évanouissement lorsque le médecin entra; il la trouva très-mal, le saisissement avait été tel, que toute cette faible nature s'était brisée; après avoir ordonné force calmans, le docteur laissa Millette auprès de son amie.

« Ma chère Millette, lui dit Clotilde, je me sens mourir... C'est bien jeune, quand on laisse une mère, une sœur... Mes idées sont confuses... Il me semble que je sors d'un songe; il me semble que je t'ai entendue dire : Ma mère est morte! quand on a rapporté ma mère évanouie... je me rappelle maintenant mille circonstances où tu étais prête à prononcer ce nom de mère; et alors la rougeur couvrait ton front... tiens,

comme en ce moment... Qu'est-ce que cela signifie?... Mon Dieu! il y a eu des substitutions d'enfans, tandis qu'ils étaient en nourrice... Millette! ton embarras me met au supplice; parle, parle donc! Tu me tuerais, si déjà l'accident de ma mère ne m'avait tuée! »

Millette se jeta en pleurant dans les bras de Clotilde.

« Ah! tu n'oses parler, tu crains de m'apprendre une vérité qui me serait si cruelle... Mais songe donc que le doute, le doute me fait encore plus souffrir...

— Calme-toi, mon Dieu! calme-toi; quand tu seras mieux, je t'expliquerai tout, dit Millette, cherchant par ses caresses à rappeler un peu de tranquillité dans l'esprit de Clotilde.

— Je sais tout! ange du ciel, lui dit-elle avec une exaltation fébrile; cette lettre que tu as gardée renfermait ce fatal secret. Je sais tout! C'est donc toi qui m'as tout sacrifié sans te plaindre, qui depuis deux ans reçois mes bienfaits sans me dire : Ce que tu me donnes est à moi; c'est à toi que je vole jusqu'aux caresses de ta mère, et qui te tais, et souffre et pleure; car je t'ai vue pleurer souvent; et insensée, égoïste que j'étais, je ne devinais rien! Millette, je puis tout te rendre; mais comment racheter ces deux années de dévouement sublime... Oh! ma vie, ma vie, ce n'est pas trop pour payer le bonheur dont tu m'as laissée jouir... Millette, je me meurs.

— Oh! ma sœur, ne t'accuse de rien, c'est toi qui as été un ange pour moi, reprit Millette étreignant avec force Clotilde dans ses bras, et baignant de spiritueux ses tempes froides et bleuâtres; je me suis présentée avec insolence devant toi, et ta bonté charmante m'a désarmée; je résistais à tes caresses, et tu m'en as accablée; j'étais ignorante et gauche, et tu as orné mon esprit et mon corps... Non, c'est encore moi qui suis ton obligée, je te dois bien plus que tu ne me dois.

— Ton ame est aussi belle que ton visage, ma sœur! reprit Clotilde, dont les yeux brillans étaient fixés sur Millette, mais dis-moi comment j'ai pu mériter un si grand sacrifice... M'aimais-tu donc sans me connaître?

— Je ne t'aimais pas, Clotilde, pardon, je ne t'aimais pas; mais était-ce une raison pour te tuer, faible et maladive que tu étais?... »

Depuis un moment les deux jeunes filles avaient cessé de parler; se tenant embrassées, elles confondaient leurs larmes... le bruit d'un pas léger qui s'approchait les fit tressaillir toutes deux.

« C'est ma mère! dirent-elles à la fois.

— Ma mère! répéta Clotilde d'un accent plein d'amertume et d'angoisse... Ma mère est morte, à moi!

— Silence! ma sœur, dit Millette à voix basse; laissons-lui toujours son erreur. »

Ce qu'exprima de reconnaissance le regard que Clotilde jeta sur Millette est impossible à rendre. La porte s'ouvrit, et la baronne de Pons entra.

« Je t'ai bien effrayée, mon enfant, dit-elle effrayée à son tour à la vue du changement qui s'était opéré sur ces traits si jeunes et si beaux; mon enfant, calme-toi, le docteur va venir; ma fille chérie, calme-toi, ne me mets pas au désespoir... Épargne le cœur de ta mère...

— Ma mère! murmura d'une voix inintelligible Clotilde, appuyant sa tête sur Mme de Pons, qui éclatait en déchirans sanglots, ma mère! je meurs dans vos bras; je meurs heureuse..... Millette, merci! Pardonne-moi... vis heureuse à ton tour. »

La mourante jeune fille tendit la main à sa sœur de lait, Millette la couvrit de ses baisers et de ses larmes; mais bientôt Mme de Pons ne serra plus dans ses bras qu'un cadavre! Il fallut l'en détacher avec effort; Millette, toute en pleurs, entraîna sa mère dans sa chambre, et là, loin de la présence du corps de sa sœur de lait, quand dans un moment de sombre désespoir, Mme de Pons dit : Je n'ai plus d'enfant, je n'ai plus

qu'à mourir... Millette se jeta aux genoux de sa mère et lui présenta la lettre qui contenait la confession de Misé Margarida. « Ah! je lui pardonne! » s'écria Mme de Pons baisant les yeux de son autre Clotilde.

Mme Eugénie Foa.

Portraits Historiques.

LOUIS XI.

Les Anglais, après avoir conquis notre royaume jusqu'à la Loire, venaient d'être chassés par les efforts réunis de tous les princes féodaux, mêlés au mouvement national, qui centuple les forces et les courages. Ils avaient réellement sauvé dans la personne de Charles VII, qu'ils portaient dans leurs rangs, et la royauté et la France. Leurs mains gantelées de fer brisèrent hardiment le joug étranger.

Mais il arriva qu'après la victoire contre l'Anglais, où la croix, dans la main de Jeanne, se joignit à l'épée des Dunois et des Xaintrailles, pour que tout ce qui peut échauffer les peuples, la religion et le patriotisme, fût mis en jeu, il arriva que la puissance féodale, par ses succès mêmes, par le rôle de protectrice qu'elle avait rempli, sentit tout-à-coup sa force vis-à-vis de la royauté. Dès lors, elle devint exigeante et pleine d'arrogance auprès du roi, son obligé; dès lors le roi se vit contraint d'agir contre elle; son salut et sa fierté lui commandèrent l'ingratitude, lâche vertu politique à laquelle le cœur de Louis XI se prêta merveilleusement.

Chose singulière! pour refouler ceux qui avaient combattu en faveur des droits de Charles VII, son père, il lui fallut caresser ceux-là mêmes qui les avaient méconnus et trahis! Louis XI se mit du côté des halles et de la bourgeoisie, qui, remuées par le duc de Bourgogne, prince félon, et par Isabeau, adultère et marâtre, s'étaient prêtées, par antipathie contre les nobles, au pouvoir des Anglais et à l'usurpateur qu'ils avaient amené, au détriment du prince légitime: situation immorale, mais que l'on retrouve souvent dans l'histoire des nations; ce qui fait qu'un état, pour être dans des conditions heureuses et raisonnables, doit désirer ces jours de calme, ces jours réguliers dans leur marche, où la royauté n'a besoin de personne, tandis que tout le monde a besoin d'elle.

Louis XI était, comme tous les rois habiles et rusés, grand négociateur, soit par ses agens, soit par lui-même. Il recherchait les entrevues, les conférences, parce qu'elles lui offraient l'occasion de constater sa supériorité sur le prince avec lequel il traitait; mais il lui fallait de ces esprits capables de flatter la vanité de qui parvient à les vaincre. Ayant trouvé Henri, roi de Castille, sans finesse et sans capacité, il rompit l'entretien et le quitta plein de mépris. Ce roi, de son côté, fut tellement choqué du pauvre costume de Louis XI, qu'il s'imagina qu'on avait voulu lui faire outrage : pour croire à la royauté, il avait besoin de voir de l'or et des pierreries; à ses yeux, l'intelligence, sous une couronne, ne valait pas quelques paillettes. Aussi les deux princes se séparèrent fort mécontens l'un de l'autre : celui-ci était trop borné, celui-là trop mal vêtu.

Dans toutes ses intrigues politiques, Louis XI ne savait rien faire, rien conclure avec franchise, avec bonne foi. Sa maxime favorite, empruntée à Tibère, était celle-ci : Qui ne sait dissimuler ne sait régner. On voit qu'il puisait à bonne source : « Ils vous mentent bien, écrivait-il à ses ambassadeurs, mentez bien aussi. » Dans

toutes les affaires, les voies détournées lui plaisaient seules, même pour les succès faciles. Ses agens, ses envoyés à la cour de chaque prince étaient chargés d'amener des querelles, de brouiller les rois avec leurs peuples, les vassaux avec leurs seigneurs, les familles entre elles; il aimait à mettre le désordre chez ses voisins, espérant assurer sa tranquillité en obligeant les autres à songer à eux. Ainsi le roi entretenait des fauteurs de troubles chez le duc de Bourgogne, auprès de son fils, le comte de Charolais; il en avait dans les villes de Flandre, chez les Catalans, en Écosse, en Italie. Il faut voir dans ce prince le créateur de notre diplomatie, si l'on considère la diplomatie par son mauvais côté: l'espionnage et l'intrigue.

Au surplus, il fut, ce qui est la mission de la plupart des rois, l'instrument et l'expression des besoins de son époque; mais, et c'est un avantage qu'il a sur beaucoup d'entre eux, il fit le possible, le nécessaire, avec les ressources de son esprit; de sorte que, par une espèce d'échange, il donna à son temps la couleur de sa nature, si l'on peut s'exprimer ainsi, et les temps lui donnèrent, de leur côté, la couleur qui leur était propre.

Ceux mêmes qui lui prouvaient un dévouement personnel n'étaient point à l'abri de ses coups. Une foule de seigneurs furent inhumainement décapités : le duc de Nemours eut un pareil sort; son sang, par un raffinement de cruauté, rougit ses fils placés sous l'échafaud. Un petit capitaine, nommé Saint-André, s'étant opposé à un ordre, le roi lui écrivit : « Petit Saint-André, tenez bien votre tête de vos deux mains. » C'était le style intime de ce roi; il menaçait d'ôter la tête de dessus les épaules, avec familiarité et bonhomie : c'était la langue dont il usait avec Tristan et ses prevôts. Toute l'histoire de Louis XI présente une suite de procès intentés à ses officiers, à ses plus intimes conseillers. De là peut-être les épouvantemens de la fin de sa vie. La crainte était devenue l'ame de ce gouvernement : du trône elle descendait jusqu'au peuple, et du peuple elle remontait au trône.

Le roi Louis XI habitait alors son château-fort du Plessis, environné de ses archers et de son bon prevôt Tristan, de Trois-Échelles, son lieutenant, du sire de Bressuire, son maître d'hôtel, d'Olivier-le-Daim, son barbier, revêtu de la grande seigneurie de Meulan, et de maître Coytier, tout à la fois médecin et président de la cour des comptes; car il obtenait tout du roi, et avait arraché par importunité cette bonne première présidence. Le triste château du Plessis, fortifié de sept tours carrées, avait pris un aspect formidable : « Tout ès environs de la place dudit Plessis, avait fait faire le roi un treillis de gros barreaux de fer, et planter dedans la muraille des broches de fer ayant plusieurs pointes par où l'on pût entrer aux fossés dudit Plessis. Aussi avait fait faire quatre moineaux, tous de fer, où les arbalétriers pouvaient tirer tout à leur aise; il en mit bien quarante, qui, jour et nuit, étaient dans les fossés, avec commission de tirer à tout homme qui en approcherait la nuit. » Telle était la demeure royale. Était-ce lui qui gardait son peuple en prison, ou son peuple qui le retenait prisonnier? Tremblant au sein de sa toute-puissance, ce captif du trône, qui a rendu tout son peuple esclave, était encore le moins libre de son royaume.

De terribles ordres sortaient de ce cachot royal, et, du sein de ses peurs, le pouvoir absolu menaçait et frappait : pour se rassurer, il avait besoin que tout le monde tremblât. Sa correspondance en offre de singulières preuves : « Chancelier, écrivait-il à Pierre d'Oriole, vous avez refusé de sceller les lettres de mon maître-d'hôtel Boutiras. Je sais bien à l'appétit de qui vous le faites; et l'expédiez incontinent, sur votre vie. » Ses dépêches secrètes à ses officiers supérieurs respirent également cette volonté qui veut être obéie : « Monsieur

le grand-maître, si vous avez dans les mains les espions et Bohêmes, faites-les mettre à la gehenne (torture), et les livrez au prevôt. — Monsieur de Bressuire, mon ami, vous me parlez d'un nommé Husson qui a fait plusieurs maux; je vous prie qu'incontinent ces lettres lues, vous me l'envoyiez ici, bien lié et garrotté, et qu'il n'y ait point de faut; et me faites savoir soudain de vos nouvelles pour faire les préparatifs des noces du galant avec une potence. Fait à la hâte au Plessis-les-Tours. Loys. » Et ce ne fut pas seulement lorsque la tyrannie l'eut rendu ivre que ce style lui devint familier; vers le milieu de son règne, il écrivait à Bonfil, l'un de ses généraux : « Je vous donne la dépouille de tous les révoltés, et afin que d'ici à vingt ans il n'en retourne nul, faites-leur trancher la tête. »

Quelque joie cependant parvint à franchir toutes les grilles pour arriver jusqu'à lui. Il apprit que Charles venait d'être tué en combattant sous les murs de Nancy. *Le Téméraire* était tombé devant un enfant qui lui jeta sur le corps, après qu'on l'eut retiré du milieu d'une armée de cadavres où il demeura plusieurs jours perdu, quelques gouttes d'eau bénite. Jamais on n'avait vu un homme plus hardi; jamais nul homme ne supporta mieux les rudes travaux. Chez lui, la pensée était grande, l'exécution prompte. Il est deux choses que personne ne lui a entendu dire : qu'il fût las, qu'il eût peur.

Les peuples, encore émus d'une si foudroyante renommée, refusèrent long-temps de croire à cette mort; ils disaient : « Il reviendra. » Louis XI, lui, s'en réjouit : il savait, par expérience, que les morts ne reviennent pas. Mais il gâta ce que cet événement pouvait avoir de favorable. Ici se montrent tous les vices d'une politique maladroite à force d'être rusée, d'une politique plus habile dans les petites choses que capable de comprendre les grandes. Marie de Bourgogne épousa Maximilien d'Autriche : ce beau duché de Bourgogne, accompagné des Pays-Bas, de l'Artois, de la Franche-Comté, qui avait excité avec tant de raison la convoitise de Louis XI, passa dans la grande race de Charles-Quint par le mariage de Philippe, fils de Marie et de Maximilien, avec Jeanne, fille d'Isabelle et de Ferdinand. Le monarque français laissa créer, menaçante pour ses successeurs et pour la France, cette puissance espagnole qui, posant son pied sur tous les points du globe et du regard embrassant l'univers, voulut donner pour mesure à ses états la course du soleil.

Mais pour s'expliquer cette faute, car c'en est une, soit que Louis ait eu le tort de ne pas mettre obstacle au mariage de Marie avec Maximilien, soit qu'il n'ait pas donné pour femme à son fils cette même Marie, malgré la disproportion d'âge; pour se l'expliquer, il faut se rappeler que Louis XI fut constamment dominé par une idée fixe : l'abaissement de la haute aristocratie et la centralisation du pouvoir dans sa personne. Il voulut remplacer la monarchie féodale par la monarchie absolue; loin de désirer des conquêtes, il refusa l'investiture du royaume de Naples, et repoussa les avances de Gênes. « Les Génois se donnent à moi, disait-il; moi, je les donne au diable : » c'était à peu près la même chose. Il aimait bien mieux acheter les droits éventuels de la maison de Penthièvre sur la Bretagne; et toutes les fois qu'il se trouvait à conquérir, pour un peu d'argent, quelque bonne ville dans l'intérieur de ses états, il n'y faisait faute. Les seigneurs étaient pauvres, Louis XI était riche, et il brocantait avec eux de leurs droits ou de leurs manoirs. Il avait quelque chose des juifs de son temps. Il prêtait, sur bons nantissemens de provinces et de places, à des souverains qui, à l'exemple des fils de famille dérangés, avaient besoin d'emprunter sur leur patrimoine. Jean d'Aragon lui engagea les comtés de Cerdagne et de Roussillon pour 300,000 écus d'or, et Marguerite d'Anjou lui avait hypothéqué

la ville de Calais pour une somme de 20,000 écus.

Aussi faut-il juger Louis XI bien plus à l'intérieur qu'à l'extérieur. A l'extérieur, on n'aperçoit guère sa main que pour séduire, par des pensions secrètes, des conseillers cupides, que pour organiser, à prix d'or, un vaste espionnage. A l'intérieur, au contraire, son système embrasse tout, communes, judicature, corporations, industrie, métiers. Par ses soins, deux universités naquirent : l'une à Valence, l'autre à Bourges. Par ses ordres, des ouvriers de Grèce et d'Italie vinrent fabriquer, pour la première fois, en France, des étoffes de soie d'or et d'argent. Le besoin d'être bien informé, l'avidité d'avoir de promptes nouvelles, lui firent créer les postes. Trente courriers partaient chaque jour de tous les points du royaume et se croisaient en tous sens. Paris lui dut d'être éclairé pendant toute la nuit; un édit obligea les bourgeois chefs de famille de tenir une lanterne allumée sur leurs fenêtres. Sa pensée entrevit l'uniformité des poids et mesures; le projet en fut arrêté, mais le temps lui manqua; pour en assurer l'exécution, quatre siècles ont été nécessaires, tant les choses vont vite dans notre pays. Enfin, sous sa protection, l'imprimerie s'établit, sans qu'il se doutât, il est vrai, quelle devait être un jour l'action de cet instrument sur l'esprit humain; mais il n'est pas moins curieux pour l'imprimerie de compter Louis XI au nombre de ses bienfaiteurs. Il est curieux aussi que l'ordre de Saint-Michel, spécialement réservé plus tard aux lettres et aux sciences, ait été créé par lui : la source d'une récompense décernée à ces nobles filles de l'intelligence se trouve donc ainsi dans la tyrannie, qu'elles ont mission de combattre et de flétrir!

Si vous cherchez dans ce cœur des sentimens, il n'en est aucun : point de compassion pour le malheur, aucune pitié pour la souffrance. Tête puissante, active, poursuivant toujours ses desseins à travers tous les obstacles, malgré la mobilité et l'inquiétude de son caractère : tel fut Louis XI. Il créa l'administration en France, et, dans ses mains, l'administration fut une bonne travailleuse.

Louis XI finit par ne plus sortir de Plessis-les-Tours, où le dévoraient la peur et l'ennui, où le nombre des gardes augmentait sans cesse, où les domestiques étaient changés chaque jour. Il se traînait d'un bout à l'autre d'une longue galerie, ayant sous les yeux, pour toute récréation, quand il regardait le paysage par les fenêtres, des grilles de fer, des chaînes et des avenues de gibets qui menaient à son château. Pour seul promeneur dans ces avenues paraissait Tristan, le grand prevôt, escorté de son lieutenant Trois-Échelles. De jeunes paysans et de jeunes paysannes, introduits dans le donjon du Plessis, venaient figurer par leurs danses les plaisirs champêtres aux yeux du tyran : il essayait ainsi de se faire une idée du bonheur de l'innocence qu'il n'avait certes jamais pu goûter.

L'humanité trouve une éclatante réparation dans le spectacle de cette vie misérable, ainsi gardée par les ennuis et la frayeur. Il semble, aux esprits timides ou inattentifs, que la puissance apporte toujours avec elle de ces douceurs capables de compenser les crimes par lesquels on l'obtient ou on la conserve; qu'on est heureux pourvu qu'on se fasse un jeu des remords et qu'on soit placé assez haut pour voir au-dessous de soi le mépris des hommes... Non, non, Dieu n'a point mis la vérité au fond de ces détestables maximes : demandez plutôt à ce roi redouté! Le voilà tremblant de vivre et de mourir; le voilà seul dans ses terribles angoisses! Il a un héritier; mais cet héritier, ce dauphin, est tenu loin de lui; il ne le voit jamais : on le surveille dans le château d'Amboise, dont les portes ne s'ouvriront que lorsqu'il sera roi. Louis XI se rappelait comment il avait traité Charles VII; aussi craignait-il qu'on le traitât de même : il était forcé d'être mauvais père, parce qu'il avait

été mauvais fils. A l'idée d'avoir trop bien fait ce fils à son image, il pâlissait. Comme époux, d'autres douleurs non moins vives l'avaient aussi blessé ; sa première femme ne put supporter d'être la compagne d'un tel homme : jeune encore et atteinte d'une maladie mortelle, on l'entendit, à mesure qu'elle repoussait les soins dont elle était entourée, s'écrier : « Fi de la vie, je n'en veux plus ! » Ces mots ont été prononcés dans le lit même où naissent les rois !

Enfin, quelques années après, un historien, qui avait vécu dans la plus grande intimité de Louis XI, écrivait : « Je ne lui ai jamais connu un jour heureux. »

« Vous pouvez donc voir que de ces mauvais princes et autres ayant autorité en ce monde, et qui en usent cruellement et tyranniquement, nul ou peu en demeurent impunis; mais ce n'est pas toujours à jour nommé, ni à l'heure que ceux qui souffrent le désirent (1). »

Il suffit donc d'attendre : justice est fille du temps.

Elle arriva terrible, cette justice; car, à toutes ses terreurs, Louis XI ajouta la maladie; il fut frappé d'une attaque d'apoplexie; des secours prompts et habiles prolongèrent ses jours : il put reprendre la parole, la raison et les rênes de son empire; mais, s'il ne mourut point du premier coup, ce fut afin d'avoir tout le temps de souffrir de la peur de la mort, afin qu'on pût voir chez ce tyran l'ame d'un lâche. Il allait jusqu'à boire le sang des petits enfans pour se ranimer, remède bien digne d'un tel malade. On faisait pour lui, disent les chirurgiens, de terribles et merveilleux médicamens. Il avait été superstitieux en religion : il n'eut recours en médecine qu'aux empiriques. Plus sa dernière heure avançait, plus il devenait tremblant et crédule. S'entourant d'astrologues, il les faisait lire dans les cieux. Tous les astres du firmament semblaient ne devoir briller que pour s'occuper de ses destinées. Un jour que pour lui son aumônier en prières demandait la santé du corps et le salut de l'ame, Louis l'interrompit en disant : « Ne demandez pas tant de choses à la fois : d'abord le corps; l'ame viendra après. » Mais un simple aumônier finit par être trop peu à ses yeux pour fléchir le ciel; il fit venir François de Paule du fond de la Calabre; non pour obtenir une plus sainte mort, mais une plus longue vie; par un reste d'habitude, ne voyant là qu'une négociation, il s'adressait à celui qui lui paraissait être le plus en crédit auprès de Dieu. Efforts inutiles! on l'entendit tout-à-coup s'écrier : « Notre-Dame d'Embrun, ma bonne maîtresse, aidez-moi ! » ce furent ses dernières paroles. Sa mort permit au peuple de respirer. Pour être vrai jusqu'à la fin, disons que l'histoire doit à Louis XI de la reconnaissance, mais une reconnaissance singulière et peu flatteuse pour sa mémoire : il fait mieux ressortir la mansuétude de tous nos rois, puisque, parmi eux, il est le seul tyran. Ainsi dans ce palais ducal, jauni par les siècles, sur les bords de l'Adriatique, Venise montre au fond d'une galerie la longue suite des portraits de ses doges, entre tous lesquels celui de Faliero est le seul couvert d'un voile noir. Ce voile semble dire : Dans cette foule de magistrats fidèles, il n'y eut qu'un traître.

AUDIBERT.

---

(1) Comines.

AVE MARIA.

TIRÉ D'UNE CHANSON POPULAIRE EN ALLEMAGNE.

Je vais chanter un pieux ermite qui t'aimait, Vierge sainte, par-dessus toutes choses, et qui commençait tous ses discours par AVE MARIA.

Il avait un petit oiseau des bois, d'un riche plumage; cet oiseau, qui habitait avec lui dans sa cellule, pépiait et gazouillait gracieusement, et, comme son maître, il chantait du matin au soir, AVE MARIA.

L'oiseau, de sa cage étroite, voyait reverdir la forêt: un jour, il prit son vol, et libre, sous la feuillée, il se mit à chanter AVE MARIA.

L'ermite le suivit plein de tristesse, cherchant à le reprendre; mais l'oiseau voleta de buisson en buisson, puis s'éleva, et, du haut des airs, il chantait AVE MARIA.

Alors, avec la rapidité de l'éclair, un féroce vautour s'élance sur le petit oiseau, le saisit, l'étouffait sous ses serres tranchantes: lorsque l'oiseau, dans sa douleur, se mit à chanter d'une voix plaintive AVE MARIA.

A ce chant si doux, le vautour s'épouvante; il ouvre ses serres, et le pauvre oiselet, sauvé miraculeusement, fit éclater plus haut encore, AVE MARIA.

L'ermite, dans une grande mélancolie, se tenait à la porte de son verger, quand l'oiseau vint se percher sur sa main. Ils rentrèrent à la cellule et chantèrent tous deux AVE MARIA.

Marie! tu n'as pas permis au vautour de tuer l'oiseau qui, dans sa détresse, chantait AVE MARIA: — de même tu n'abandonneras pas le pécheur qui, dans son repentir, dira d'un cœur sincère: AVE MARIA.

P. B.



L'Enfant Mourant.

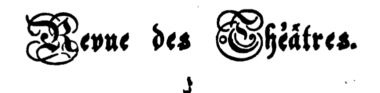
PAR ANDERSEN, POÈTE DANOIS.

Ma mère, je suis las, et le jour va finir.
Sur ton sein bien-aimé laisse-moi m'endormir,
Mais cache-moi tes pleurs, cache-moi tes alarmes.
Tristes sont tes soupirs, brûlantes sont tes larmes.
J'ai froid. Autour de nous, regarde : tout est noir ;
Mais lorsque je m'endors, c'est un bonheur de voir
L'ange au front rayonnant qui devant moi se lève,
Et les rayons dorés qui passent dans mon rêve.

N'entends-tu pas des chants, des chants harmonieux,
Tels qu'un jour nous devons en écouter aux cieux ?
L'ange est à nos côtés ; il m'appelle, il m'attire.
Je l'entends qui me parle, et je le vois sourire.
Je vois de tous côtés d'admirables couleurs :
C'est l'ange aux ailes d'or qui me jette des fleurs.
Dans ce monde, ma mère, aurai-je aussi des ailes ?
Ou bien faut-il mourir pour les avoir si belles ?

Pourquoi me presses-tu tristement dans tes bras ?
Pourquoi ces longs soupirs que je ne comprends pas ?
Pourquoi ces pleurs ardens sur ta joue enflammée ?
Oh ! tu seras toujours ma mère bien-aimée.
Mais je t'en prie encor, ne pleure pas ainsi.
Si je te vois souffrir, hélas ! je souffre aussi.
J'ai mal, et la douleur assoupit ma paupière.
Adieu ! l'ange m'embrasse : adieu, ma pauvre mère !

Fragment d'un ouvrage que M. X. Marmier vient de publier chez T. Bonnaire, rue des Beaux-Arts, 10, sous ce titre : *Histoire de la Littérature en Danemarck et en Suède.*



THÉATRE DE LA RENAISSANCE.

L'Alchimiste, drame en cinq actes et en vers, par M. Alexandre Dumas.

L'or inspire aux hommes deux sortes de passions: l'un aime l'or pour ce qu'il représente : le luxe, le bien-être, les arts et les plaisirs; l'autre aime l'or pour ce métal lui-même, pour sa couleur jaune, pour le compter, le calculer, l'amasser, l'empiler, le grossir en trésor... Ces deux sortes de passions, M. Alexandre Dumas les a mises en présence dans un beau drame que je vais essayer de vous raconter.

Au XVI[e] siècle, existait à Florence un ciseleur habile, Fasio, marié depuis un an à Francesca, sage, belle, modeste, et bientôt mère. Fasio, non content de gagner honorablement sa vie, désirait la fortune, afin de pouvoir habiter un palais, donner des fêtes, et parer comme une duchesse sa chère Francesca. Pour cela, il eut recours à l'alchimie : le jour, la nuit, il faisait rougir ses fourneaux, mêlait dans un vase d'airain le plomb, le soufre et le mercure, et, selon lui, de ce mélange devait sortir de l'or.

Demain, dit-il à Francesca, qui lui reproche ses veilles, demain est le premier jour de la lune, le vingt-un du mois, où se trouve trois fois le nombre sept... demain, l'œuvre sera accompli. » En ce moment, don Grimaldi, vieillard riche et avare, propriétaire de la maison de Fasio et habitant la maison voisine, effrayé de la fumée qui sort du laboratoire, vient pour expulser l'alchimiste. Celui-ci ne demande que trois jours : trois jours encore pour que sa fortune soit faite ! Et il paie ces trois jours de tout l'or qu'il possède. Mais, conduite par le jeune comte Lélio, la courtisane Maddelena vient acheter un bandeau de diamans; en le lui essayant, l'alchimiste oublie ses fourneaux, le vase éclate... l'œuvre a échoué !.. Fasio se tenait triste, découragé, auprès des débris de sa fortune, lorsqu'il découvrit une porte que la commotion venait de débarrasser des pierres dont elle avait été masquée : cette porte donnait dans une salle basse et voûtée, qui dépendait de la demeure de don Grimaldi; l'alchimiste y entre, et se trouve au milieu des vases, des tableaux, des instrumens des arts sur lesquels l'usurier avait sans doute prêté son argent. Il était absorbé dans ces réflexions, lorsqu'il entend du bruit... Aussitôt il éteint sa torche, essaie, mais en vain, de retrouver l'issue par laquelle il est entré, et se cache derrière une colonne. C'était don Grimaldi, qui venait ajouter à son or l'or qu'il avait arraché à l'alchimiste. Se croyant seul, l'avare pousse un ressort qui fait mouvoir une trappe, et il contemplait ses richesses, quand, des pas se faisant entendre, il n'eut que le temps de refermer son trésor..... Celui qui osait pénétrer dans ce lieu, c'était le comte Lélio, neveu de don Grimaldi, qui, épiant l'avare et trouvant une première porte ouverte, l'avait suivi jusque dans cette salle ignorée. « Mon oncle, lui dit-il, prêtez-moi de l'argent, à dix, à vingt, à quarante pour cent, ou je vais être enfermé pour dettes. » L'oncle répond : « Cela te regarde. — Soit !... j'abandonne mon corps à mes créanciers; mais j'ai une dette de jeu, sauvez-moi l'honneur ! » L'avare refuse encore; alors, poussé au désespoir, et saisissant son oncle par le bras, Lélio s'écrie : « Écoutez une histoire ! La scène se passe en Espagne. Un homme avait une sœur; elle mourut laissant un fils et des biens que cet homme vendit 200,000 ducats; il s'appropria cet or, et ramena l'enfant à Florence. Cet enfant grandit; comme on sa-

-vait que son oncle était riche, on lui prêta :

L'argent ne manqua point d'abord à ses caprices,
Si bien que ses défauts bientôt se firent vices.

Cet enfant s'est humilié, a prié, supplié, en vain...» Alors serrant le bras du vieillard, Lélio ajoute : « Mon oncle, ce n'est plus un prêt, c'est maintenant l'héritage de ma mère qu'il me faut ! » Grimaldi refuse ; il nie, il ose mentir à la face des morts. A ce sacrilége, Lélio ne se connaît plus, il tire son poignard, entraîne Grimaldi ; Fasio s'élance pour le défendre... Il était mort !

Pâle, défait, le jeune comte revient, s'approche du trésor : c'est alors qu'il aperçoit Fasio, l'épée nue à la main et debout devant lui. « Je n'ai rien vu, dit l'alchimiste, la chose est entre vous et Dieu. — Crois-moi, reprend Lélio, le trésor serait perdu, saisis la fortune, abandonne l'alchimie, voilà de l'or tout trouvé... moi, je ne prends que ce qui m'appartient, » et Lélio s'éloigne avec ses 200,000 ducats. Resté seul, l'alchimiste ne résiste plus... « Monseigneur, s'écrie-t-il, au lieu d'un confident, vous avez un complice ! » et il contemplait avec passion ses richesses, lorsque Francesca, inquiète, arrive, cherchant son Fasio : il lui montre le trésor que le hasard, dit-il, lui a fait découvrir, et pour calmer ses scrupules, il ajoute qu'un proscrit l'a sans doute abandonné au temps des guerres civiles.

Florence ne fut point étonnée de la fortune subite de l'alchimiste ; puisqu'il poursuivait le grand œuvre, il avait sans doute trouvé le secret de faire de l'or. Le voilà donc habitant un palais, commandant à de nombreux valets, et donnant un bal déguisé aux nobles florentins. Sa Francesca est parée comme une duchesse ; il est heureux ! mais elle n'est point heureuse, déjà son rang lui pèse : elle regrette sa modeste maison. Tandis que Francesca est allée revêtir un déguisement, Lélio vient demander à Fasio la permission d'amener une dame au bal, et il le félicite sur la manière noble dont il dépense son or.

« Mais vous, reprend Fasio, ne craignez-vous pas que, du train dont vous vivez, vous ne voyiez bientôt la fin de votre fortune ? — Tu parles en prophète, répond Fasio, mais cet or me brûle, il me vient de l'enfer. Les longues heures du jour, il me faut les étourdir par le bruit des chevaux et des meutes; et celles plus longues de la nuit, je les passe au bruit des dés et des verres. Il me faut la clarté du jour ou des bougies; si je suis dans l'ombre, un spectre se dresse dans son linceul, et me montre une blessure au flanc. — Ne craignez-vous pas que l'on ne retrouve le corps de celui dont l'ombre vous effraie ? — Je me ruinerai plus vite que le soupçon ne pourra naître, alors...

Un coffre vide ! eh bien, c'est un cercueil tout fait !

Lélio va chercher sa dame, et les flatteurs du riche Fasio arrivent. Parmi eux est un poète : il chante les malheurs de l'Italie, et l'hôte généreux passe sa chaîne d'or au cou du poète. La fête venait de commencer, lorsque Francesca accourt fort agitée. La pauvre femme est jalouse de la courtisane Maddelena, que son mari a souvent admirée, comme, disait-il, on admire une statue, une étoile ; c'est que Maddelena se vante d'avoir été invitée à la fête. Fasio, qui sait maintenant le nom de la dame inconnue, répond à Francesca qu'il lui serait difficile de chercher Maddelena sous chaque masque, et Francesca se dit : « Elle est ici ! » En ce moment le podesta arrive sous le costume d'un magicien ; il s'excuse : s'il est venu si tard, c'est que le duc l'a retenu, à propos de ce vieux Grimaldi, qui a disparu depuis huit jours... l'alchimiste se trouble ; mais les jardins se remplissent de masques ; Lélio, sous les habits de *Raphaël*, arrive avec la Maddelena sous ceux de la *Fornarina*, il la remet au bras de Fasio, et court à une table de jeu.

C'est alors que la courtisane, tentée par la fortune de l'alchimiste, essaie de tourner en ridicule l'amour qu'il a pour sa

femme; puis elle lui fait entendre que dans sa douleur de n'être point aimée ainsi, elle va se faire religieuse au couvent des Ursulines. La vanité de l'alchimiste est seulement flattée de cet aveu; car il n'aime que Francesca; mais celle-ci l'espionne, et, dans sa jalousie, charge le podesta de lui amener Fasio. « Me voilà, Francesca, qu'avez-vous à me dire? — De chasser cette courtisane, entends-tu?... Je le veux! — Tu le veux! La douce Francesca veut! — Cette femme et moi ne pouvons demeurer ensemble.—Vous êtes la maîtresse, » répond Fasio, dont elle a blessé l'orgueil; et il reconduit Maddelena, qui n'a personne pour l'accompagner, Lélio restant au jeu. Alors Francesca, au désespoir, abandonne son palais en disant : « Fasio, tu m'as chassée! »

La pauvre femme a quitté ses riches atours; elle s'est rendue à sa modeste maison: là, dans le laboratoire, elle cherche la vue des objets qui lui rappellent son Fasio; elle ne peut croire qu'il l'abandonne; quelqu'un vient. « C'est lui! » dit-elle. C'est le podesta, qui, de son côté, jaloux de l'amour que Francesca portait à son mari, vient, pour se venger d'elle, exciter encore sa jalousie contre la Maddelena. « Cette femme ne l'aime pas, répond Francesca. Ah! s'il était pauvre, il reviendrait à moi! » A cette idée, Francesca, qui sait qu'un trésor découvert appartient à l'état, avoue au podesta que Fasio ne fait pas de l'or, mais qu'il a trouvé un trésor enfoui dans la terre..... Pour preuve, elle indique la salle voûtée. Le podesta y entre... il y trouve le cadavre de Grimaldi!... En ce moment la garde de nuit venait à passer; il l'envoie arrêter Fasio et veut faire éloigner Francesca. C'est alors seulement que la femme jalouse commence à craindre d'avoir mal fait... mais elle reste pour partager, dit-elle, la punition de sa faute. Bientôt l'alchimiste, amené par les soldats, paraît devant le podesta, qui l'accuse de la mort de don Grimaldi; il reste calme, il jure qu'il est innocent, il demande à connaître son accusateur... on lui montre sa femme. A ce coup, Fasio, abattu, dit : « Je remercie Dieu de me faire sortir d'un monde où l'épouse tue aujourd'hui l'époux qu'hier encore elle pressait sur son cœur. » Puis, quand, à genoux, elle lui avoue le motif qui lui a fait dénoncer le trésor, ignorant qu'il était si près d'un cadavre... il la relève et lui pardonne; car son crime est de l'avoir trop aimé!

Il est quatre heures du matin, de jeunes Florentins traversent une place publique; ils sortent d'une maison de jeu, ne voulant pas être présens à la ruine de ce pauvre Lélio. « Je ne le plains pas, dit l'un d'eux, il hérite des biens de son oncle, Fasio étant condamné à mort. » En ce moment, Francesca arrive mourante sur cette place; elle se rendait au palais de la Maddelena; celle-ci revient du bal, portée dans un palanquin; Francesca se jette à ses genoux, et la supplie de demander au duc, qui ne lui refuse rien, la grâce de Fasio. « Je ne connais pas l'homme dont vous parlez, répond froidement la courtisane; que celle qui le perdit le sauve! » Elle rentre dans son palais, et Francesca tombe étendue sur les marches. C'est là que Lélio, sans un écu de reste de son argent maudit, trouve la pauvre femme évanouie, la relève, la reconnaît, et apprend d'elle que Fasio est condamné à mort pour avoir assassiné Grimaldi; car Lélio l'ignorait: depuis deux jours il n'est pas sorti de la maison de jeu... Six heures sonnent.... C'est au point du jour que le coupable doit expier son crime. Lélio pensif monte les marches du palais de la Maddelena... « Fasio va mourir et n'a nommé personne, » dit-il; et s'enveloppant de son manteau, il s'appuie contre une colonne. Des moines portant des torches, font entendre des chants funèbres, ils s'avancent suivis de soldats. Fasio paraît, il est accompagné d'un prêtre et du poète reconnaissant, qui ne l'a point abandonné dans sa disgrâce. Les chants cessent. Chré-

tien résigné, Fasio fait ses adieux au poète, se rapproche du prêtre, et apercevant Francesca à genoux, lui ordonne de vivre pour leur enfant; il demande au bourreau de lui délier les mains, pour qu'il puisse la bénir; il la bénit... On voit l'horizon qui se colore... c'est le moment du supplice. « Je suis prêt, » dit le patient. — Arrêtez! crie Lélio, vous allez tuer un innocent... l'assassin, c'est moi!.... Conduisez-moi donc à sa place en prison? — Vous, mourir sur l'échafaud! lui dit Fasio avec douleur. — J'ai du poison, » répond Lélio, puis il va se remettre aux mains des gardes; et l'alchimiste, relevant sa femme, dit, la serrant entre ses bras :

. . . . . Mon Dieu! je te rends grâce!
Tu m'as refusé l'or tant cherché; mais en place,
Comme au fond d'un creuset par la flamme éprouvé,
Au fond de mon malheur, ô mon Dieu! j'ai trouvé
L'ame à la fois ardente, élevée et modeste,
Ce diamant tombé de ton écrin céleste!

Ce nouveau drame, de M. Alexandre Dumas, a obtenu un succès d'émotion et de larmes.

Mme J. J. Fouqueau de Pussy.

Beaux-Arts.

SALON DE 1839.

Troisième et dernier article.

M. Jacquand. *Chapitre tenu par le grand-maître de l'ordre de Saint-Jean.*

Les Turcs vont attaquer Rhodes, ce boulevard de la chrétienté; le grand-maître, Fabrizzio Corette, a assemblé le chapitre pour délibérer sur les moyens de défense; il harangue ses braves chevaliers, qui l'écoutent avec recueillement.

L'aspect de cette scène est imposant; les figures sont belles; elles expriment l'énergique résolution du soldat prêt à combattre sans compter le nombre de ses ennemis, résolution à laquelle se joint chez le grand-maître la résignation du martyre. La lumière est bien distribuée, et joue sur ces têtes avec un art qui n'exclut pas la vérité. La touche de M. Jacquand est fine, et exempte de tout afféterie.

La Bénédiction des fruits offre une scène d'un genre tout différent. On voit l'intérieur d'une bonne et simple famille de paysans chez lesquels un moine vient bénir les fruits d'automne. Les figures, demi-nature, sont expressives, bien dessinées, et le coloris en est frais, sans enluminure.

Louis XI à Amboise. Selon Philippe de Commines, « chaque jour la reine donnait une leçon de lecture au dauphin, malgré la défense expresse de son royal époux.... Furieux à la nouvelle de cette infraction à ses volontés, Louis XI arrive furtivement au château, et, après les plus violens emportemens, il sépare la reine d'avec son fils. Peu de jours après, il la conduisit à Tours, laissant le jeune prince à Amboise, qui y demeura jusqu'au jour de son avénement au trône. »

Mlle Julie Ribault. *Scène de Famille.*

Une jeune femme sourit à son enfant qu'elle tient sur ses genoux, sa mère s'occupe de sa tapisserie, tandis que son mari lit le journal.

Certes, voilà un tableau bien simple comme composition, mais délicieux de couleur, de grâce et de naturel dans les attitudes. C'est le secret des artistes de talent, de répandre de l'intérêt sur des sujets aussi simples.

Mlle Clotilde Gérard. *L'Enfance de sainte Thérèse d'Avila.*

Mlle Gérard peint bien; elle compose bien, et, ce qui n'est pas à dédaigner non plus, elle choisit bien ses sujets. C'est un mérite assez rare : combien voyons-nous de peintres qui ne manquent pas de talent, et dont le pinceau ne reproduit que des idées communes!

Dans le tableau qui nous occupe, sainte Thérèse, encore enfant, lit dans un livre

de prières; son frère, plus jeune qu'elle, l'écoute avec avidité et une sorte d'admiration. Ces deux têtes sont charmantes; il y a du recueillement dans la pose de sainte Thérèse; sa beauté et sa piété existent déjà, si elles n'ont pas atteint toute la perfection où elles doivent arriver. Les détails de la chambre gothique sont disposés avec goût et traités avec beaucoup de soin et de délicatesse. *La Jeunesse de sainte Thérèse* est un charmant tableau qu'on aimerait à avoir, et qui vous fait envier un moment le sort des riches de la terre.

Les portraits sont intéressans cette année, à cause, surtout, des personnages illustres qu'ils représentent.

M. Winterhalter, qui fait de si délicieux tableaux, a été appelé à reproduire les traits du roi, du duc de Nemours, de Mme la duchesse d'Orléans, du comte de Paris et de la princesse Clémentine. A ces portraits de la famille royale, il faut ajouter un buste de la comtesse de Plaisance, si célèbre par sa beauté.

Mme la duchesse d'Orléans, tenant le jeune comte de Paris dans ses bras, est sans contredit le meilleur de ces cinq portraits. La tête du royal enfant est un modèle de grâce et de naïveté : le coloris en est beau; il y a de la vie et déjà de l'intelligence dans cette charmante figure. La physionomie de Mme la duchesse présente l'heureuse alliance de l'orgueil de la mère à la mansuétude de la princesse. Aux mérites de l'expression et de la beauté du travail, ce portrait joint encore celui d'une parfaite ressemblance; mais, soit précipitation, soit effet d'un faux calcul ayant pour but de mieux faire ressortir les deux têtes, les bras et la poitrine de la princesse ont été négligés à tel point qu'on se demande si c'est bien vraiment là de la peinture exécutée par un artiste habile et dont l'intention est d'imiter la nature.

M. Court. — Portrait du maréchal Vallée. Il n'est pas d'un médiocre intérêt de voir fidèlement représenté et animé par un véritable talent l'illustre guerrier auquel nous devons une grande partie de nos succès en Afrique. Ce tableau est destiné à la salle des maréchaux.

Mlle de Saint-Yon. — Portrait de M. H. Burat de Gurgy. Il est impossible de voir un portrait mieux peint et d'une plus grande ressemblance.

M. Auguste Charpentier. — Mme la baronne Dudevant (George Sand). La femme célèbre à laquelle notre époque doit tant d'ouvrages remarquables a, dans son portrait du moins, les traits prononcés et empreints d'une singulière expression d'austérité. Sa peau est brune, ses yeux noirs sont magnifiques, de superbes cheveux plus noirs encore descendent en boucles nombreuses sur ses épaules. La gravité de toute sa personne est augmentée par la sévérité de son costume, qui domine la mode plutôt qu'il ne s'y conforme; elle est représentée vêtue d'une robe de satin noir, taillée en amazone. Elle porte des bijoux; mais ils semblent être des souvenirs, et non une vaine parure. Sur sa poitrine est une croix en brillans; aux mains elle a plusieurs bagues.

Les peintres de paysages voyagent beaucoup, et leurs excursions se prolongent au loin. La Suisse, l'Italie, n'offrent plus d'aliment à notre insatiable besoin de nouveauté : l'Afrique, l'Orient, voire même les contrées boréales, sont explorées par nos artistes aussi bien que par nos savans. Il peut y avoir profit pour l'art dans ces courses lointaines; mais j'avoue qu'elles me déroutent entièrement. Je ne puis juger du mérite d'un paysage quand les points de comparaison me manquent. Que dire d'un ciel qui n'est pas notre ciel? Quels éloges peut-on donner, quels reproches adresser à des arbres inconnus, à des terrains brûlés par le soleil ou blanchis sous des neiges éternelles? Tous ces sites d'un autre monde ne m'inspirent donc que de l'étonnement; puis à l'étonnement succède le doute. Je suis comme ce paysan auquel un écolier disait, après lui avoir récité tout ce qu'il savait

de grec : « J'espère, maître Nicolas, que je suis savant : je t'entretiens dans la langue d'Achille et de Démosthène. — C'est beau, certes, mon petit monsieur ; mais qu'est-ce qui me dit que c'est bien du grec, ce que vous me contez là ? »

Je me bornerai donc à vous signaler les paysages que mon ignorance me permet de comprendre.

M. André Giroux. — Vue prise de Ris, près du pont Aguado. J'étais sur mon terrain : j'ai pu admirer en sûreté de conscience, et vous dire ensuite qu'il est impossible de mieux rendre le magique effet de ce beau paysage. Si je connaissais M. Giroux, je l'engagerais à nous donner un pendant à ce beau tableau. Le point de vue serait pris du parc de Fromont, en regardant du côté de *Petit-Bourg*.

M. Watelet. — La Chute des Feuilles, vue prise en Artois. Les eaux très-abondantes dans ce tableau, et le dessin de ces arbres presque dépouillés de leur feuillage, surpassent en perfection tout ce que cet habile artiste a produit jusqu'à ce jour. On remarque aussi les ouvrages de Mme Empis, qui, Dieu merci ! ne voyage qu'en Europe, et ceux de M. Mercey, dont le talent n'a perdu aucune des qualités si souvent admirées dans notre journal.

M. Gudin a au salon une longue suite de tableaux destinés aux galeries de Versailles. Les sujets ont été tirés des fastes de la marine française depuis 1690 jusqu'à la prise de Saint-Jean d'Ulloa en 1838. Il y a certainement un véritable mérite historique et une rare facilité d'exécution dans les dix tableaux qui forment cette collection ; mais, comme œuvre d'art, je préfère infiniment une vue du *Tréport*, qui appartient à son altesse royale le duc d'Orléans. On y retrouve toute la verve du peintre des *Echelles* et du *Mont Saint-Michel*.

Mme de Mirbel, dont le long repos affligeait si fort les amis des arts, a exposé cette année un cadre où sont de très-beaux portraits. On y distingue le duc d'Orléans, le comte de Paris, M. Champmartin et Mlle Fanny Elssler. Ces portraits, qui ajouteraient à la réputation d'artistes du premier ordre, ne dépassent cependant pas ce que l'on attend de Mme de Mirbel. Il n'en est pas de même de celui de Mme Chagot, qui est un chef-d'œuvre.

Mlle Deharme, jeune personne aussi distinguée par son talent que par son caractère, a cette année un très-bon cadre. On y remarque entre autres un portrait d'homme qui ferait honneur à un professeur.

Je m'arrête ; car je couvrirais toutes les colonnes du journal, que je ne vous nommerais pas encore la moitié des artistes qui cultivent avec distinction la miniature et l'aquarelle. Le patriarche de ces deux genres, Isabey père, est toujours à son poste, enregistrant sur l'ivoire ou le papier les générations de jolies femmes à mesure qu'elles traversent les salons de la haute société. Ainsi, après avoir cité comme très-belles les fleurs de Mme Mége, amateur distingué, qui, joignant la modestie au talent, a gardé l'anonyme sur le livret, je prendrai congé du salon, disant : Au revoir ! aux artistes dont j'ai négligé les œuvres... Après tout, douze mois passent si vite, que l'on peut espérer pouvoir réparer une omission.

Mme Alida de Savignac.

Correspondance.

—

Paris est en fête, ma chère ; malgré vent et gelée, tous ses arbres sont verts, ses lilas vont fleurir. Des lieux les plus reculés de la France les citoyens accourus pour admirer et nos salons de peinture et notre exposition des produits de l'industrie, vont se trouver mêlés aux réjouissances de la Saint-Philippe... Mai est pour nous encore une suite de fêtes, car ce mois est consacré à *Marie* ; c'est aussi le mois des fleurs, et je

m'empresse de t'envoyer la première rose qui va fleurir.

FLEURS EN PAPIER.

ROSE-ÉGLANTIER.

Achète, toujours rue Mauconseil, une feuille de papier ponceau, 40 centimes.

Une feuille de papier anglais jaune pâle, 10 cent.

Une petite botte de fil d'archal appelé *sept*.

Une grosse de feuilles assorties, 40 cent.

Une grosse d'araignes, 30 cent.

Des cœurs, une douzaine, 60 cent., ou bien, si tu veux t'amuser à les faire toi-même, achète :

Une boîte de semoule préparée, 25 cent.

De la soie végétale, un paquet de 25 cent.

Tu as une botte de fil d'archal appelé *baguette*, un morceau de jus de réglisse, du papier vert-pistache coupé en bandes larges de trois lignes et dans la longueur de la feuille, une bobine de soie vert-pistache, une pince, une pelote, un outil-boule, une petite tasse dans laquelle tu as fait fondre de la gomme arabique dans de l'eau chaude et à laquelle tu as ajouté de la farine... A présent commençons :

CŒUR.

Je suppose que tu veuilles faire ces cœurs, mite le n° 1. Prends un brin de fil d'archal très-fin, recourbe une de ses extrémités, avec de la soie vert-pistache attaches-y un petit pompon de coton à coudre vert-pistache, entoure ce pompon de soie végétale, attache-la de même que le petit pompon, trempe dans la gomme les extrémités de cette soie végétale, puis trempe-la ensuite dans la semoule : laisse sécher. Entoure ce fil d'archal d'une légère couche de ouate, couvre-la d'une bande de papier vert-pistache, et arrête-la du haut et du bas avec un peu de gomme. Il te faut sept cœurs.

FLEURS.

Prends du papier ponceau, taille avec ce papier sept ronds sur le rond pointé qui entoure le n° 2, plie ces ronds comme le n° 3, plie-les encore pour en former le n° 4, et les tailler de même.

Déplie ces n°s 4, prends du papier jaune pâle, taille avec ce papier sept ronds sur le rond pointé qui entoure le n° 2, étends un de ces ronds de papier jaune sur un de ces modèles de papier ponceau, afin de le découper pareil ; quand tu as sept modèles en papier jaune, tu fais de la gomme très-légère ; avec ton pinceau, tu enduis de cette gomme le dessous du modèle de papier ponceau que tu colles sur le modèle de papier jaune : laisse sécher. Étends sur la table ces deux modèles réunis, qui forment la fleur ; puis, avec ta petite pince, pince le milieu des cinq pétales pour imiter les espèces de plis de ce n° 2.

A présent, prends un cœur n° 1, mets de la gomme au bas de la soie végétale, passe le fil d'archal au milieu d'un n° 2, de manière, bien entendu, à ce que le rouge soit le dessus, mets de la gomme sur l'envers de l'araigne n° 5, passe le fil d'archal au milieu, et colle les cinq pattes de cette araigne sous chaque pétale : laisse sécher. Appuie à l'endroit les pétales de cette rose sur ta pelote, et avec l'outil-boule, fais recoquiller à l'envers les deux côtés de chacun de ces pétales.

FEUILLES.

Prends un brin de baguette, enduis de gomme une de ses extrémités, place une feuille sur l'endroit et appuie fortement ce brin de baguette sur l'envers de cette feuille. Il te faut dix-huit feuilles. A présent, prends un fil d'archal, recouvre-le d'une légère couche de ouate, attache une feuille petite et pâle à l'une des extrémités de ce fil d'archal, entoure-le d'une bande de papier vert-pistache, un peu plus bas casse le papier, attache deux feuilles plus grandes et plus vertes, entoure le fil d'archal d'une bande

de papier, et fais ainsi six tiges de trois feuilles de différentes nuances et grandeurs.

POUR MONTER LA BRANCHE DE ROSES.

Prends un fil d'archal très-long, recouvre-le de ouate, attache une petite tige à une des extrémités de ce fil d'archal, entoure-le d'une bande de papier vert-pistache, casse-le, attache une rose (il est inutile que je te dise à chaque fois : couvre d'une bande de papier, cela va sans le dire), attache une tige de feuille et une rose, ainsi de suite, de manière à en former une espèce de grappe. Lorsqu'elle est finie, délaie du jus de réglisse dans de l'eau, et, avec ton pinceau, brunis la branche de roses, recourbes-en la queue pour l'attacher sur le côté droit d'un chapeau de paille cousue, ou sur une capote à coulisses en gros-de-Naples. Le nœud se place sur le côté gauche. Il y a beaucoup de chapeaux qui sont ornés de deux branches de fleurs ou de deux nœuds, un de chaque côté. On porte beaucoup de fleurs des champs.

Maintenant je reviens à nos broderies.

Le nº 6 est la continuation de l'alphabet Hugo.

Les nºs 7 et 8 sont deux semés pour robes.

Le nº 9, une corne de mouchoir. La tour se brode au plumetis ou au métier, et toutes ces lignes s'exécutent en cordonnet fait avec du fil d'Écosse.

Le nº 10 est la sixième partie d'un bonnet grec qui se brode en ganse de soie ou d'or, sur velours ou sur casimir. Je suppose que tu choisisses du casimir gros bleu; le dessin serait formé d'une ganse de soie rouge et gros bleu, les petits pois brodés en or, et l'espèce de rond qui est détaché de ce dessin serait formé d'une ganse d'or.

Des deux figurines, l'une représente une coiffure en cheveux : les tresses de devant doivent être retenues par des épingles d'or, la tresse de derrière doit former plus de volume, et les cheveux doivent s'échapper du milieu de cette tresse. L'autre représente un chapeau de paille cousue, que j'ai acheté chez Mme Seguin; le rideau est de gaze blanche; ce rideau est double et garni d'une paille; pour nouer sous le cou, ce sont des biais de gaze; et trois bandes de gaze doubles et froncées forment, des deux côtés, deux espèces de rosettes en long... Il me semble que ceci n'est pas clair du tout... Figure-toi les deux joues d'un tour-de-tête... Comprends-tu?

Le froid a fait cacher au fond des magasins les robes de printemps, les chapeaux frais, les légers châles. Cependant il faut que je te parle modes... Aussi j'étais allée au salon de peinture pour trois choses : admirer les œuvres de nos peintres, écouter ce qu'en dit la foule, et observer les toilettes. J'ai d'abord admiré de toute mon ame et pleuré devant des tableaux bien touchans! Puis j'ai ri de bon cœur des réflexions que j'entendais faire près de moi. « Vois-tu, disait l'un, voilà Cromwell... » Et son Cromwell, c'était notre Louis XI à Amboise. « Tiens! s'écriait un autre, je connais cette femme, je l'ai vue quelque part. » Cette *femme*, c'était S. A. R. Mme la duchesse d'Orléans. « Mon cher, disait un *rapin*, ceci est un tableau de nature morte. » Il montrait le portrait d'une dame en amazone; et, en effet, cette figure était si pâle, si verte!... mais c'est mal de se moquer ainsi... et je vais vite te parler des toilettes. J'ai remarqué une grande demoiselle qui avait une robe de mousseline de laine à petites raies de cachemire; au bas était un biais cousu à plat, taillé sur un demi-tiers de haut. Elle portait un châle de six quarts carrés, en cachemire bleu uni, orné d'une frange aux deux bouts du cachemire; sa capote était de gros de Naples bleu à coulisses, des roses roses se voyaient parmi ses touffes de cheveux, un voile de tulle de soie, imitation de blonde, garni d'un simple ourlet, était froncé autour de la capote et relevé en auréole, puis noué sous le menton. Ces doux cheveux si blonds, ces roses si rosées, cette figure si

jolie, tout cela encadré de ce léger voile... on eût dit une tête d'ange au milieu d'un nuage.

Cette demoiselle donnait le bras à sa jeune sœur ; celle-ci était pourtant bien grande, cependant elle avait un pantalon de percale, une robe de foulard très-courte, une pointe noire garnie d'un petit passepoil noir et terminée aux trois pointes par trois glands noirs; une capote en paille cousue, ornée d'un demi-voile et de deux bouquets de bleuets placés des deux côtés de la capote.

Un petit monsieur, qui donnait la main à cette petite demoiselle, avait un pantalon bleu, une redingote bleue dont la jupe était plissée à gros plis plats, le corsage juste, boutonné par devant, sans collet, les manches à gigot et une ganse sur toutes les coutures. Le col de sa chemise était rabattu, et garni d'une bande de mousseline plissée à petits plis, une cravate de soie noire entourait son cou. Son chapeau noir avait la forme ronde, les bords légèrement relevés et bordés d'un velours, une torsade de soie noire entourait la forme et se terminait par deux boucles d'où retombaient deux glands qui pendaient très-bas du côté gauche; ses cheveux, coupés très-courts derrière la tête, étaient très-longs sur les joues...

Voilà tout ce que j'ai remarqué. D'ailleurs, le numéro prochain tu recevras une gravure de modes, et tu pourras alors être fixée pour toute la saison.

Comme la température change ! Il faisait froid en commençant ma lettre, et maintenant il fait chaud... C'est que demain est le 1er de mai, et quand nous aurions un peu de beau temps... le ciel nous le doit bien !

Adieu, ma chère amie, à bientôt !

J. J.

Éphéméride.

—

HISTOIRE RELIGIEUSE.

L'an 1383, le 16 mai, mort héroïque de saint Jean Népomucène, qui refuse de violer le secret de la confession.

Jean Népomucène, chanoine de Prague, était confesseur de la reine Jeanne, femme de Venceslas, roi de Bohème. De faux rapports ayant inspiré à Venceslas la plus violente jalousie contre la reine, il fit venir Jean Népomucène, et voulut l'obliger à lui révéler la confession de la reine : l'intrépide confesseur déclara qu'on lui arracherait plutôt la vie qu'un pareil aveu. Venceslas, après avoir mis à plusieurs épreuves cruelles la constance de Népomucène, le trouvant toujours inébranlable, entra dans une telle fureur, qu'il le fit jeter dans la rivière de Moldaw.

Cet illustre martyr de la confession fut mis au rang des saints en 1721, et nul n'a plus de droit à la vénération des catholiques.

Mosaïque.

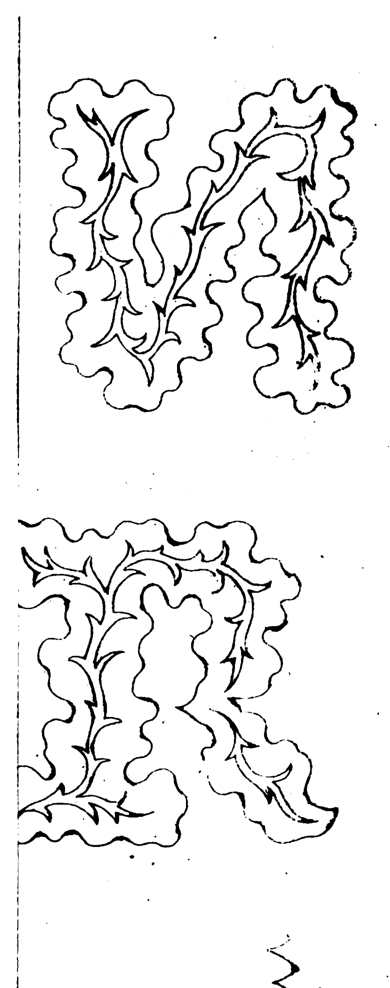
—

Telle est la suprême beauté de ce monde, que bien nommer ce qui s'y trouve, ou même le désigner avec exactitude, suffit pour former un beau style et faire un beau livre.

—

Parler à Dieu de ses souhaits, de ses affaires, cela est-il permis? On peut dire que ceux qui s'en abstiennent par respect et ceux qui le pratiquent par confiance et par simplicité font bien. JOUBERT.

Imprimerie de Veuve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, n° 46, au Marais.




N° 9

Salon de 1839.



Dessiné par Nap. Thomas d'après le Tableau de Mme De Hérain. Gravé par Damours.

ÉDUCATION DE LA VIERGE.

AVRIL 1839. — N° IV. — SEPTIÈME ANNÉE. 2me SÉRIE.

JOURNAL

DES DEMOISELLES.

Instruction.

—

Souvenirs de Voyage.

BRUXELLES.

En arrivant à Bruxelles, ce qui frappe d'abord, c'est la propreté de ses rues, l'élégance et la fraîcheur de ses maisons, toujours lavées, toujours luisantes; c'est le luxe, c'est la richesse de ses palais, de ses hôtels; la vaste dimension et la régularité de ses places, qui donnent à cette ville un aspect toujours gai, toujours heureux, toujours neuf, toujours jeune; mais ce qui frappe plus encore, c'est le cachet particulier que lui a imprimé la longue domination espagnole, ce sont les traces profondes et pour ainsi dire ineffaçables qu'y ont laissées Charles-Quint et le duc d'Albe, ce hideux lieutenant de Philippe II. Il n'y a presque pas de rues qui n'aient au moins quelques maisons à pignon découpé et festonné dans le goût des constructions espagnoles, et la place de l'Hôtel-de-ville est encore aujourd'hui ce qu'elle était alors : toutes les maisons qui l'entourent sont encore, comme à cette époque, ornées de balcons, de sculptures, de colonnettes, de cariatides et de figures qu'on dirait sortir des mains du sculpteur. Du milieu de la façade lombardo-gothique de l'hôtel-de-ville s'élève sa haute et magique aiguille, si frêle, si légère, et sur sa pointe tourne l'archange saint Michel, dont les ailes dorées s'étendent sur la cité comme pour la protéger... Enfin, ce qui complète le tableau, sur cette place, ce sont des femmes encore encapuchonnées de la faille espagnole, espèce d'écharpe de soie noire qu'elles placent sur leur tête, d'où elle descend de chaque côté du col pour se croiser sur la poitrine, et dont les bouts se rejoignent et se nouent derrière la taille.

Il y a deux cent soixante-six ans, le cinquième jour du mois de juin, un drame sanglant s'accomplissait sur cette même place. Ce jour-là, dès le matin, des ouvriers étaient occupés à recouvrir de drap noir la charpente d'un échafaud qu'on y avait élevé la veille, et achevaient les préparatifs d'une exécution. On venait à peine de placer à côté du billot la hache du bourreau, qu'un grand nombre de troupes espagnoles déboucha des quatre coins de la

place, chassa, à coups de crosse d'arquebuse et de hampe de hallebarde, le populaire qui l'encombrait, le refoula dans les rues adjacentes, puis se rangea en bataille autour de l'échafaud. Au tumulte qu'occasionna la brutalité des soldats succéda bientôt un morne silence, qui ne fut interrompu que par le bruit des tambours d'un nombreux convoi qui s'approchait : aux fenêtres on ne voyait personne; toutes étaient closes, comme si la ville entière eût fermé les yeux pour ne point voir l'affreux sacrifice qu'on allait accomplir. A dix heures sonnant, quatre compagnies d'arquebusiers espagnols, qui composaient la tête de ce convoi, entraient dans l'enceinte formée par les troupes; ensuite marchaient, côte à côte, deux nobles seigneurs : c'étaient les comtes de Horn et d'Egmont, que la justice du duc d'Albe allait punir, comme tant d'autres, de n'avoir pas poursuivi les hérétiques et d'avoir protesté contre l'établissement de l'inquisition dans leur pays.

Le comte d'Egmont se faisait remarquer par son maintien plein de grâce et de noblesse; au travers de la pâleur répandue sur ses traits, on devinait la paix et la sérénité de son ame, et rien dans sa démarche ne trahissait la faiblesse ou la crainte de la mort; sa mise avait quelque chose de coquet et de recherché qui contrastait tristement avec les apprêts funèbres dont il était entouré. Il avait une jupe de damas cramoisi, des chausses de taffetas noir, des bas de chamois bronzé, et un manteau noir délicatement brodé de passemens d'or. Son front était ombragé d'un chapeau aussi de taffetas noir sur lequel flottaient des plumes noires et blanches : on eût dit une victime ornée de fleurs et de festons pour le sacrifice. Plein de courage et de résignation, libre de liens et d'entraves (il avait donné sa parole de chevalier qu'il ne se servirait pas de ses mains pour résister au bourreau), le comte traversa la grande place, et en passant devant les compagnies des arquebusiers rangées en bataille, il salua les capitaines et les soldats en leur disant adieu. Et les soldats pleuraient et le plaignaient de mourir comme un criminel, lui, le grand capitaine, si digne de trouver dans les batailles la mort glorieuse du guerrier !

Arrivé au pied de l'échafaud, où se tenait le prévôt, comme pour donner un air de légalité et de justice à cette solennelle injustice, il y monta d'un pied ferme. Il se dépouilla de son manteau et de sa jupe, se mit à genoux, baissa son chapeau sur ses yeux, et se mit à réciter l'oraison : *In manus tuas, Domine.* Alors parut le bourreau, qui, jusqu'à ce moment, s'était tenu caché derrière un rideau noir... le dernier acte de ce drame terrible allait se jouer : il saisit sa hache, et, à peine le comte avait commencé à prier, que sa tête roula sur l'échafaud... La prophétie du prince d'Orange venait de s'accomplir : le malheureux d'Egmont l'avait appelé *prince sans terre;* il était à présent, lui, *comte sans tête.*

Le comte de Horn le suivit bientôt après, et leurs deux têtes, placées dans des bassins, demeurèrent en spectacle pendant deux jours.

Ainsi s'accomplissait la terrible politique de Philippe II, qui avait juré d'asservir les Pays-Bas, d'y établir son despotisme, d'anéantir le protestantisme et de relever sur ses ruines la puissance de l'Église.

La pauvre Belgique ne put résister à tant de persécutions : elle céda, et de protestante qu'elle était, elle se fit catholique, et catholique très-fervente. C'est surtout dans les églises qu'il est facile de voir combien le peuple belge est dévot; car elles rivalisent de luxe et de richesse avec les plus somptueuses églises d'Espagne et d'Italie; et c'est dans leurs chapelles, c'est au-dessus de leurs autels qu'on retrouve les chefs-d'œuvre de la peinture flamande.

L'église de Sainte-Gudule est la principale et la plus remarquable de Bruxelles. C'est un vaste monument gothique orné de statues, de tableaux des Boulogne et des

van Clef; de grilles d'un merveilleux travail, de mausolées de marbre, de confessionnaux dont chacun est un chef-d'œuvre de sculpture en bois, et de magnifiques peintures sur verre exécutées par Jean de Labaer, sur les dessins de van Thulden. Tout cela est beau et intéressant; mais ce qu'il y a de plus curieux, c'est la chaire; elle est assez extraordinaire pour mériter d'être décrite. Elle représente Adam et Ève chassés du paradis par un ange armé de la terrible épée flamboyante. Autour de ces trois personnages, dont la pose et l'attitude sont pleines de grâce et de naturel, le sculpteur, dont j'ai à regret oublié le nom, s'est amusé à sculpter avec un soin et une délicatesse merveilleuse des arbres, des arbustes, des animaux de toute sorte, des poules, des coqs, des chiens, des loups, des singes, des renards, enfin un véritable paradis terrestre. Ce genre de composition se retrouve dans presque toutes les chaires des églises belges.

Le palais du roi Léopold n'a rien de remarquable que le parc qui le précède. Dans les allées de ce magnifique jardin, comme aux Tuileries, se donnent rendez-vous, de midi à une heure, tout ce que Bruxelles renferme de monde fashionable, de riches, d'étrangers, de diplomates et d'oisifs. Ce palais est moins somptueux que celui du prince d'Orange, que la ville de Bruxelles s'est plue à orner de toutes les richesses imaginables. Ce château est inhabité depuis la révolution de septembre 1830, qui chassa le prince d'Orange de la Belgique.

Le château du duc d'Aremberg mérite aussi d'être visité par les voyageurs. D'immenses richesses y sont entassées, comme dans toutes les demeures princières; mais parmi ces richesses on rencontre du moins des objets d'art qui parlent à l'ame, qui satisfont l'esprit et exaltent le cœur. Dans sa magnifique bibliothèque, au milieu des nombreuses antiquités, des vases étrusques, des bronzes, des statuettes et des médailles grecques, romaines, égyptiennes, dont elle est encombrée, une chose surtout attire l'attention : c'est une figure de Laocoon, et, à ce sujet, le gardien me dit, ce qu'il ne manque jamais de dire à chaque visiteur, que cette figure passait pour être la tête du fameux groupe du Vatican, et que celle qui se voit à Rome aurait été faite pour remplacer celle que j'avais devant moi. Cette figure est-elle réellement sortie des mains de l'auteur du Laocoon? c'est ce que je ne saurais dire. De plus habiles connaisseurs que moi pourraient s'y tromper, tant elle est belle.

Quelle admirable expression de douleur, de tendresse pour ses fils, de résignation pour ses souffrances, de respect pour la volonté des dieux, qui le font mourir sur l'autel où il allait offrir un sacrifice! Quel artiste, ou plutôt quel admirable poète que celui dont la pensée a enfanté le groupe de Laocoon, dont le ciseau l'a exécuté! Comme la scène terrible et touchante qu'il nous met devant les yeux est au-dessus de l'épisode de l'*Énéide*, qui n'est que terrible. Le malheur de Laocoon n'a rien inspiré de mieux à Virgile que ce vers :

Il fait retentir l'air d'épouvantables cris.

Virgile peint la douleur physique, et Agésius (nom supposé du sculpteur latin) n'a peint que la douleur morale. Ici Laocoon ne pousse aucun cri; tout ce qu'il souffre, il le garde au fond de son cœur, pour ne s'occuper que de ses fils, pour lutter avec les serpens qui les étreignent contre lui et les étouffent dans leurs plis redoutables, pour lever les yeux vers le ciel et demander grâce et pitié. Voilà de l'art, au moins, et de l'art le plus sublime.

Après avoir visité les demeures des rois et des princes, il était naturel d'aller voir le plus ancien bourgeois de Bruxelles. C'est ainsi que les habitans ont surnommé le fameux Mannekens-piss, dont la réputation est depuis long-temps européenne.

Au coin d'une rue, sur une borne-fontaine de modeste apparence, mais pro-

pre, peinte et luisante comme tout le reste dans ce pays, s'élève une petite statue en bronze haute de deux pieds; elle représente un petit garçon qui laisse échapper, jour et nuit, une eau limpide et pure, que viennent puiser à la ronde toutes les ménagères du quartier. Il est depuis long-temps en si grande vénération, qu'un jour qu'll avait disparu, une émeute faillit s'ensuivre dans la ville. Les autorités d'alors n'eurent ni repos, ni paix, ni trève, qu'elles ne l'eussent cherché partout, retrouvé et replacé sur son piédestal, aux grands applaudissemens du peuple et surtout des ménagères. Dans les jours de fêtes, il est revêtu d'habits plus ou moins brillans, selon la solennité de la fête, et on le décore des croix et des insignes dont l'honorèrent tour à tour Joseph II, l'archiduc Maximilien et Louis XV, en 1747. Pendant l'anniversaire des journées de septembre 1830, on l'habille en garde civique. La régence, assure-t-on, paie exprès un valet de chambre pour l'entretien de ce petit bonhomme, le palladium des Brabançons, et bien plutôt le patron de la ville que le grand saint Michel tout d'or que nous avons vu tourner en manière de girouette au haut de la flèche de l'hôtel-de-ville.

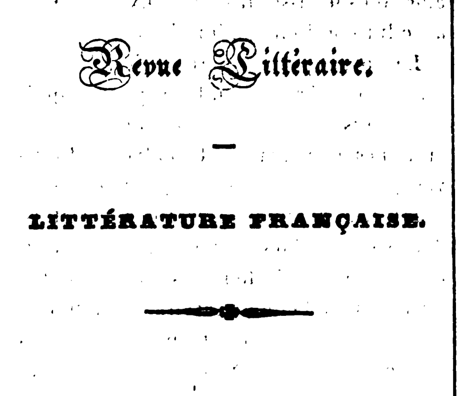
Son origine se perd dans la nuit des temps. Voici ce qu'on raconte à ce sujet.

Un pauvre veuf avait un enfant qu'il idolâtrait : c'était sa joie et sa consolation : il lui laissait faire toutes ses volontés, jamais ne le chagrinait, ne le contrariait en ses caprices; c'était, en un mot, un enfant gâté. Le bambin en profitait, et courait les rues et les places pour jouer et gambader à sa guise; si bien qu'un jour, la nuit l'ayant surpris, il se trouva perdu, égaré dans la ville. En vain son père l'attendit, le chercha chez tous les habitans du voisinage, l'enfant ne se trouva point. Chaque jour le pauvre père le demandait à tous les passans, chaque soir il l'attendait au logis, l'enfant ne paraissait toujours point. Des heures, des jours, des semaines, des mois, se passèrent ainsi dans la douleur, dans les larmes, dans le désespoir. Après tant d'efforts infructueux, de recherches vaines, toute lueur d'espérance avait fini par s'éteindre dans le cœur du malheureux père. Il n'avait pas oublié son fils; oh! non, il y pensait tous les jours, il y rêvait toutes les nuits, mais il gardait pour lui sa douleur et son chagrin; il n'en parlait plus à personne, il ne le demandait plus, il ne le cherchait plus. Pourtant le ciel devait avoir pitié de son malheur et exaucer les prières qu'il lui adressait. En effet, un matin qu'il était sorti plus chagrin que de coutume, ne sachant où porter ses pas, il retrouva son fils au coin d'une borne. La joie du pauvre père ne peut se dire, tant elle fut grande! Il le prend dans ses bras, le couvre de baisers, et l'emmène chez lui en courant.

Pour perpétuer le souvenir d'un jour si heureux, d'un événement si inattendu, il fit représenter son fils dans l'attitude où il l'avait retrouvé, et afin que l'image fût plus fidèle, il en fit un jet d'eau.

Telle est la touchante histoire, m'ont assuré des habitans de Bruxelles, qui donna lieu à la fontaine du Mannekens-piss, devenue si célèbre : ce qui n'était qu'une œuvre bizarre, dont on avait peine à deviner la pensée, devient ainsi un intéressant monument de tendresse et d'amour paternel.

Onésime Trouillebert.



Revue Littéraire.

LITTÉRATURE FRANÇAISE.

Voyage pittoresque en Asie et en Afrique, par M. Eyriès; chez Furne, rue St.-André-des-Arcs, n° 55.

Premier article.

L'Égypte, ce pays si souvent exploré, si minutieusement décrit par divers voyageurs, excite pourtant toujours un intérêt nouveau. C'est que là se retrouvent des noms qui se rattachent aux plus belles pages de notre histoire. Aboukir, par exemple, n'éveille-t-il pas à notre esprit des images de deuil, puis des souvenirs d'orgueil et de triomphe? Alexandrie, la ville aux rues étroites et tortueuses, est pendant huit mois au moins le séjour du vice-roi, bien que le Caire soit le siége du gouvernement; mais la ligne télégraphique établie entre ces deux dernières villes permet au pacha de pourvoir aux affaires publiques plusieurs fois par jour. Alexandrie étant la seule place maritime de l'Égypte, c'est là que débarquent nécessairement toutes les denrées livrées au commerce. Une administration supérieure veille à l'exécution des marchés passés entre les négocians européens. La première chose qu'on aperçoit en allant d'Alexandrie au Caire, ce sont les greniers d'abondance, nommés encore à présent *greniers de Joseph.* Le voyageur de toutes les communions catholiques ne doit-il pas ressentir une vive émotion en retrouvant encore vivante et debout une preuve de la véracité de cette touchante et belle histoire du pauvre enfant de Jacob! Pour moi, je m'arrêterais plus long-temps et avec plus d'intérêt, je crois, devant ces *greniers d'abondance* que devant les sources sacrées du Nil.

L'Égypte et ses monumens remplissent plusieurs pages du voyage pittoresque en Afrique; de jolies gravures représentant quelques-unes de ces merveilles, doublent l'intérêt du texte, et donnent une idée assez exacte de cette architecture pharaonienne, dont le grandiose nous paraît presque un orgueilleux mensonge de l'antiquité.

Les Barabras ou Kenous habitent, en Nubie, la plus grande partie du pays, appelée le *Dar-el-Kourkour* (pays des tourterelles). MM. Cadalvène et Beuvery assurent que les voyageurs doivent à la crainte qu'ils inspirent de pouvoir parcourir sans danger cette contrée, qui présente l'aspect le plus triste. D'énormes blocs de rochers y rendent toute culture presque impossible. Dans le Dongolah seulement cesse cet affreux tableau d'une éternelle stérilité.

Les Dongolaoui proprement dits descendent des anciens Éthiopiens; au milieu d'eux vivent les Arabes; mais ces premiers ont si bien conservé la physionomie de leurs ancêtres, qu'il est impossible de les confondre.

« Une courte chemise de toile bleue, un caleçon, ou seulement un morceau de coton roulé autour des reins, forment les vêtemens des Dongolaoui et des Barabras; ils portent ordinairement au bras droit et attachées au-dessus du coude avec des cordons de peau tressée, des amulettes roulées dans de petits cylindres de cuir, des pinces à épiler, et quelquefois une petite corne creuse, contenant du musc de crocodile ou d'autres drogues odoriférantes; à leur bras gauche est suspendu un poignard à deux tranchans. »

Certes la toilette d'un élégant Dongolaoui diffère quelque peu de celle du dandy parisien. « Les femmes du Dongolah sont d'une

beauté à la fois élégante et gracieuse; leur épaisse chevelure, dit M. Caillaud, est tressée avec beaucoup d'art, et ornée de morceaux de succin, de corail, de cornaline. Les deux sexes portent dans leurs cheveux une aiguille en bois qui leur sert à arranger les nattes; car cette coiffure ne se défait guère qu'une fois par an. Les jeunes filles portent autour des reins une pagne en peau de gazelle; elles la quittent en se mariant. »

Il se trouve en Nubie quelques mines d'or dont le vice-roi a dernièrement encore tenté l'exploitation, et qu'il a été bientôt forcé d'abandonner, grâce à la maladresse des Turcs employés comme ouvriers

Salt, voyageur anglais, visita l'Abyssinie en 1804, et une seconde fois en 1810; il parvint jusqu'à la vallée de Thelicot, et remit au Raz les présens du roi d'Angleterre. Il y avait dans le nombre un tableau représentant la vierge Marie, qui fut immédiatement porté à l'église, et les prêtres abyssins récitèrent une longue prière dans laquelle le nom du roi d'Angleterre fut répété plusieurs fois.

Pendant son séjour en Abyssinie, Salt fut invité à être parrain, et voici en quels termes le voyageur raconte la cérémonie du baptême :

« La cérémonie se fit au milieu d'une aire voisine de l'église, parce que l'entrée de celle-ci est défendue à quiconque n'est pas chrétien; tout s'y passa à peu près comme dans les autres communions chrétiennes pour les questions adressées au catéchumène et au parrain, et pour les prières qu'ils récitèrent. Le jeune Bedouin avait préalablement été soigneusement lavé par les prêtres dans un grand bassin plein d'eau; il en sortit bien mouillé et fut amené nu au-devant du prêtre officiant; lorsque le catéchumène eut satisfait à tous les rites prescrits par l'Église, le célébrant le prit d'une main, plongea l'autre dans l'eau, et lui fit sur le front le signe de la croix en disant la formule adoptée par les chrétiens; alors tous les assistans à genoux répétèrent avec lui l'oraison dominicale. »

Le Voyage pittoresque en Asie et en Afrique est rédigé avec soin. Les voyageurs qu'il cite le plus souvent portent des noms connus et dignes de confiance, Caldalvend, Breuvery, Salt, Bruce, Gobat, y apportent tour à tour le fruit de leurs observations. La lecture d'un voyage, alors même qu'elle serait un peu aride, aurait toujours une véritable utilité, quand elle ne servirait qu'à mieux classer les lieux et à donner une idée plus exacte des distances. Si la lecture d'un livre n'éveille pas toujours votre intérêt, rappelez-vous qu'il peut vous aider à comprendre une livre qui peut-être plus tard tombera dans vos mains, ou rendre moins obscures quelques pages d'un autre que vous aurez lu déjà : une lecture faite avec fruit doit être le guide de l'avenir et la lumière du passé.

Mélanges de Littérature et d'Histoire, par M. Audibert. 1 vol. in-8°. Chez Bohain, boulevard des Italiens, 10.

Parmi les ouvrages qui vous offriront encore une lecture aussi instructive qu'agréable, je vous recommande, mesdemoiselles, ce beau livre que vient de publier M. Audibert : outre la variété des sujets, il vous plaira par l'esprit et la raison de l'écrivain; vous serez charmées de ce style plein d'élégance, de clarté, de bon goût, que je vous engage à l'étudier souvent comme modèle; et vous désirerez que M. Audibert vous donne bientôt un autre volume pour suite à ses *Mélanges d'Histoire et de Littérature.*

Mme Juliette Bécard.

—

Littérature Étrangère.

Le peintre du *Jugement dernier*, le sculpteur qui a reproduit *Moïse*, l'architecte qui a élevé *Saint-Pierre*, Michel-Ange Buonarotti, était poète aussi. Génie admirable, fécond, universel, il fut la plus grande gloire de sa patrie et de son siècle, qu'illustrèrent cependant tant de célébrités en tous genres. Né en 1474, à Chiusi, en Toscane, Michel-Ange manifesta, dès son enfance, cette passion immense pour les arts, qui absorba en lui toutes les autres. La sculpture, surtout, semblait être chez Buonarotti un talent inné. Son père, simple podesta, quoique descendant des comtes de Canossi, rougissait à l'idée de ne voir dans Michel-Ange qu'un simple statuaire ; à ses yeux, c'était déroger à leur haute naissance. Mais le jeune artiste trouva de bonne heure un protecteur éclairé dans Laurent-le-Magnifique, grand-duc de Toscane. La vie de Buonarotti fut longue, et marquée par des honneurs et des triomphes mérités. Ami de Pierre de Médicis, il vécut également dans l'intimité de quatre papes, et se vit recherché par les plus nobles souverains de l'Europe. Mais l'envie lui suscita bien des dégoûts, et la simplicité, l'austérité de ses mœurs, ne le mirent même pas à l'abri de la calomnie. Michel-Ange mourut à Rome, en 1563, en exprimant le désir d'être enterré à Florence, sa patrie. Sa dépouille mortelle y fut donc transportée, et les magnifiques obsèques que lui firent les Florentins témoignèrent combien ils se trouvaient honorés de le compter parmi leurs compatriotes.

FRAGMENT ITALIEN.

Mentre che 'l mio passato m' è presente,
Che indarno io schivo è innanzi ognor mi viene,
O mondo falso, allor conosco bene
L'errore e 'l danno dell' umana gente.
Quel cor ch' al fin consente
A tue lusinghe, a tuoi vani diletti,
Procaccia all' alma dolorose guai.
Vedel chi ben pon mente
Come spesso prometti
Altrui la pace, e il ben che tu non hai.
Quant' io piansi giammai,
Quant' io soffersi affanni,
Fu 'l creder troppo ai tuo' fallaci inganni.

Michel-Ange Buonarotti.

Le passé, dont je cherche en vain à éviter le souvenir, se présente sans cesse à ma mémoire, et me fait connaître, ô monde perfide ! les erreurs et les dangers dont tu entoures le genre humain. Le cœur qui se livre à tes flatteries et à tes vains plaisirs, se prépare de douloureux tourmens. Quiconque veut réfléchir voit que tu offres souvent un bonheur que tu ne possèdes pas. Je n'ai versé tant de larmes, ni souffert tant de chagrins, que pour m'être livré à tes illusions trompeuses !

Mlle F. R.

Éducation.

Du Monde,

DE SES COUTUMES ET DE SES USAGES.

LETTRES D'UNE GRAND'MÈRE

A SES PETITES-FILLES,

PAR Mme LA COMTESSE DE BRADI.

DEUXIÈME LETTRE.

A Mlle Hélène Revel, au château de Revel.

Puisque vous seule avez trouvé le temps de me répondre, ma chère Hélène, c'est encore à vous que j'écrirai. J'espère que vos cousines ne m'accuseront pas de partialité, et comprendront que la peine de copier cette lettre-ci ne doit pas être le partage de la petite fille qui a répondu à l'autre lettre. Jusqu'à présent, les premiers feuillets du *manuscrit original* vous appartiennent. Vous trouverez l'expression pompeuse?... Mais savez-vous qu'un enseignement devant, comme vous l'avez demandé, traiter *du monde, de ses coutumes et de ses usages*, est une entreprise sérieuse, et que c'est vraiment *un livre* qu'il me faut vous faire?... J'avoue que je suis très-flattée d'apprendre que chacune de vous veut en posséder un exemplaire, et la beauté des reliures que vous me destinez me touche. J'écrirai alternativement à toutes trois, afin que chacune, dans son volume, puisse montrer de l'écriture de sa grand' mère, l'*auteur;* mais aujourd'hui je dois récompenser votre régularité, bien qu'elle m'ait donné une idée... je dirais presque une crainte... Aimeriez-vous à écrire, par hasard? et dans l'avenir dois-je vous voir chaussée de *bas-bleus?* Ce sera le sujet d'un de nos chapitres, mon enfant... mais attendons. Il faut classer nos sujets selon leur importance; et le premier, comme le plus sacré de nos devoirs, étant celui qui a la religion pour objet, nous verrons comment vous devez satisfaire à cet égard, sous le rapport du bon goût et des usages établis.

Quand je songe que Dieu voulut régler lui-même le cérémonial du premier culte qu'on lui rendit sur la terre, je me sens vraiment du respect pour les coutumes et pour l'ordre, à quelque chose qu'on les applique, et je trouve que rien n'est à dédaigner quand on veut bien faire. D'après cette considération, quoiqu'il ne s'agisse entre nous que d'un enseignement mondain, et assez peu d'une instruction morale, je vous parlerai d'abord de ce qui se doit observer à l'église.

DE L'ÉGLISE.

Je laisse à votre conscience le soin de régler vos pensées quand vous entrez dans un lieu consacré à la prière, et je ne m'arrête qu'à ce que vous devez paraître.

Il est bien de se conformer aux usages observés par les fidèles de l'église que l'on fréquente, et de se joindre à eux extérieurement comme intérieurement; se lever, s'agenouiller, s'asseoir, quand on le peut, en même temps que les autres, m'a toujours convenu, comme mettant à l'abri d'être remarqué. On se tient debout pendant l'Évangile. Par ordre du roi, autrefois, il fallait être à genoux, quand on entendait la messe dans sa chapelle, depuis la consécration jusqu'au dernier Évangile.

Soit que vous visitiez une église catholique, un temple protestant, une synagogue juive, votre marche doit se ralentir,

votre voix s'abaisser, votre maintien devenir grave. Vous permît-on d'entrer dans une mosquée, ou dans la pagode du Japon, dédiée à quelques centaines de singes, la convenance exigerait de vous, sinon du recueillement, au moins un air posé; car si la curiosité vous pousse dans de pareils lieux, vous n'en devez l'entrée qu'à la complaisance de ceux qui les fréquentent; les choquer serait de l'ingratitude et de la grossièreté. Les vérités religieuses, grâces au ciel, ne s'établissent plus par la violence; le personnage de Polyeucte (1) n'est plus de ce siècle; et ce que l'on conseille aux gens que la vue de l'idolâtrie affecterait trop sensiblement, c'est de s'en abstenir.

Mais je ne prévois pas que vous soyez jamais exposée à déplaire aux disciples de Vischnou, de Bouddha, ou autres semblables; tandis qu'il peut arriver que vous blessiez des bigotes plus occupées d'autrui que d'elles-mêmes : ce qui leur paraît chrétien, et pourtant ne l'est guère. Je vous en conjure, mon enfant, ayez tellement les yeux sur votre livre d'heures que vous ne sachiez ce qui se fait ni à votre droite ni à votre gauche. Quand vous devez vous agenouiller, faites-le; prosternez-vous, si cela satisfait votre dévotion; mais en ne vous inquiétant pas d'être vue, ne vous inquiétez pas non plus de remarquer si votre voisine se courbe aussi bas que vous, et que rien ne vous décide à lui donner d'avis charitables à cet égard. J'en ai reçu, moi qui vous parle, et de premier mouvement, j'ai souhaité le rhumatisme et la goutte dans les genoux à ces *avertisseuses :* c'était mal! je me repens de mon souhait, et j'espère qu'il n'a pas été exaucé; mais tâchez qu'on n'en fasse pas pour vous de semblables, et croyez qu'il est plus agréable à Dieu de supposer votre prochain infirme qu'irrévérencieux. Où serez-vous donc bonne et bienveillante, si vous ne l'êtes point dans l'église? Là, plus qu'ailleurs encore, si vous voyez quelque vielliard debout et chancelant près de vous, cédez-lui votre chaise; si vous êtes entourée de gens bâillant, parlant haut, rendant le recueillement impossible, changez doucement de place sans éclat, sans plainte. Arrivez-vous avec une autre femme? dégantez-vous et offrez-lui de l'eau bénite; puis placez-vous le plus humblement possible et priez en paix.

C'est ainsi que je vous conseillerais à Paris. A Revel, vous avez une chapelle particulière, et le curé, ses fabriciens, tous les habitans, reconnaissans de la générosité de vos parens, qui font réparer l'église et le presbytère, donnent des ornemens et des cloches, nourrissent les pauvres et instruisent leurs enfans, ont conservé, d'un commun accord, à votre famille, certains honneurs qu'autrefois elle était en droit d'exiger, mais que la courtoisie seule lui accorde aujourd'hui. Au lieu de vous asperger d'eau bénite, on vous présente le goupillon; et c'est sur un plat argenté qu'on vous porte le pain bénit, offert dans une corbeille aux autres fidèles. Vous devez être fort touchée de pareils priviléges, puisqu'ils sont des preuves d'affection, et j'espère que vous y répondez en faisant une profonde révérence au célébrant, quand il entre dans la chapelle du château, où naturellement vous êtes debout au moment de l'aspersion, mais que, de plus, vous vous levez et saluez le bedeau lorsqu'il vous apporte le pain bénit.

Quand vous entrez dans une église pour en visiter les monumens, les tableaux ou autres objets d'art, évitez, si vous le pouvez, que ce soit pendant les heures d'offices; mais, quel que soit le moment, si vous donnez le bras à un homme, quittez-le dès l'entrée; agenouillez-vous un instant; ne passez pas devant le tabernacle sans vous incliner profondément; marchez lentement; parlez bas; et que tout en vous

(1) Martyr chrétien et héros d'une des plus belles tragédies de Pierre Corneille.

annonce que vous n'oubliez point dans quel lieu vous êtes.

Indépendamment des solennités qui nous appellent dans l'église à des époques régulières, diverses circonstances peuvent vous y conduire : vous serez marraine, vous assisterez à des noces, à des cérémonies funèbres, vous quêterez... Disons un mot de tout cela.

Il est grave, très-grave, d'être marraine, ma chère Hélène ; car vous savez que l'on répond de la conduite de l'enfant auquel on donne son nom... mais cet engagement s'est modifié avec les siècles ; et il est positivement impossible de subvenir à l'éducation et à l'entretien d'une vingtaine de filleuls et de filleules, nombre dépassé très-souvent quand on occupe une position sociale un peu distinguée. Je défie que l'on réponde de l'enfant qu'on n'élève point ; et je ne vois guère que les souverains ou leurs parens qui puissent se charger de tous les soins qu'exigent tant d'enfans. Ce qu'il faut, c'est de s'engager à faire tout ce que l'on pourra, afin que les enfans dont on est marraine soient élevés vertueusement : c'est de venir à leur secours, selon sa fortune, quand ils sont dans l'indigence ; c'est de les servir, si l'on a du crédit, et d'agir envers eux le mieux possible. Puis, quand on a fait aussi bien que l'on a pu faire, on prie pour eux. J'en suis là ; car il me serait impossible de compter combien de fois je fus marraine, ni de rendre compte de la conduite de mes filleuls et filleules, dont beaucoup ne m'ont été présentés que le jour de leur baptême.

Faut-il se croire obligée de *servir de mère* à ses filleuls, et conséquemment en restreindre le nombre à un ou deux ? faut-il, comme je l'ai fait, être marraine dès qu'on vous demande de l'être, en s'en remettant à la Providence ? Vous penserez que j'ai cru avoir raison en prenant ce dernier parti. J'ai vu tant de pauvres gens ne savoir où trouver de marraine, que je n'ai jamais eu le courage de les refuser ; et j'ai pensé que l'avarice ou la vanité entraient pour beaucoup dans la prudence des personnes de la société, qui refusent d'augmenter leur famille spirituelle.

Les avares craignent les dépenses que nécessite un baptême ; les vaniteux craignent de ne pouvoir étaler assez de luxe, et tous allèguent de bonnes raisons qui désespèrent les parens du nouveau-né ; car il faut que celui-ci soit baptisé, et cette cérémonie est considérée comme très-onéreuse pour ceux qui doivent y jouer les principaux rôles.

Un peu de bon cœur et beaucoup de sincérité lèvent tous les obstacles. Depuis long-temps je ne suis plus riche, et quand une occasion de ce genre se présente, je dis : « Me voilà prête ; sachez seulement » que je ne peux faire ni présens ni dé- » penses ; sachez aussi que je ne reçois » rien. » La puissance de ces derniers mots fait toujours trouver un parrain. Point de refus affligeant, point de déception : il ne m'en coûte que l'aveu d'une vérité dont personne n'a le droit de se plaindre.

Je ne sais pas encore si je dois me réjouir de ce que votre position est différente de la mienne : dans quelques années, si vous usez bien de la fortune que vos parens vous destinent, je vous en féliciterai. En attendant, apprenez qu'une marraine doit, pour se conformer aux usages, donner à l'enfant une robe de maillot et un bonnet ; faire à la mère un présent de quelque pièce de porcelaine ou de cristal ; distribuer de l'argent à la nourrice et aux autres domestiques de la maison, ainsi qu'aux pauvres de l'église. J'ai peu de compassion pour ces derniers, et je ne les choisis jamais ; cependant, dans ces occasions, je ne leur refuse point.

A Paris, les femmes ne paient rien à l'église ; dans plusieurs provinces, le parrain et la marraine s'entendent, et font les frais par moitié. On doit dépenser, dans ces occasions, selon sa fortune. Mais je veux que vous sachiez que c'est la vanité des chrétiens, bien plus que l'avidité de leur clergé,

qui a introduit l'usage de ces dépenses dans les cérémonies de l'église. Il n'y a pas un sacrement qui ne s'administre gratuitement. Mais, dira-t-on, faut-il être baptisés, mariés, enterrés comme les pauvres? Et où serait l'inconvénient, je vous prie?... Mais puisque cela vous choque, puisque vous voulez, jusque sous le drap mortuaire, passer pour riches, quand vous l'êtes : payez, riches!... Et je demanderai encore où est le mal, si votre argent est employé à orner, à illuminer nos églises, à enrichir les artistes qui les décorent. Nos églises n'ont plus de revenus; vous voyez donc que personne n'a le droit de se plaindre : les pauvres ne sont point obligés à payer; les riches veulent payer, et ont raison. Mais le droit de se moquer du pauvre vaniteux et du riche avare, qui tous deux gémissent dans ces circonstances, serait acquis aux gens sensés, s'il était jamais permis de se moquer de personne.

Rappelez-vous, quand vous serez marraine, qu'il est noble et de bon goût d'annoncer que vous recevriez avec peine les présens qui ne sont pas d'obligation, tels qu'un bouquet de fleurs naturelles, et des dragées. Si le hasard vous donne un compère riche, vous pouvez sans scrupule accepter une corbeille contenant des gants, des éventails, des fleurs artificielles : jamais de bijoux, jamais rien en or ou en argent, à moins que vous ne soyez marraine avec un parent, ou quelque ancien ami de votre père; mais, dans toutes les circonstances, établissez bien l'aversion des dépenses dont vous seriez l'objet. Le contraire me paraît d'autant plus révoltant, que, dans toutes les classes, j'ai vu des femmes ne point dissimuler leur avidité en ces occasions : on ne considère point ces femmes-là.

Il est inutile de vous avertir que les habits d'une marraine, bien qu'il convienne quelquefois qu'elle soit très-parée, doivent soigneusement envelopper son cou et ses bras, et que sa tête doit être couverte. Une quêteuse, soit qu'en habits du matin elle se tienne à la porte de l'église, comme à Paris, soit que, comme dans d'autres villes, à propos de quelque grande solennité, elle parcourre l'église *sur le poing* d'un homme, et conséquemment soit habillée avec assez de magnificence, doit ne montrer que son visage.

On va ordinairement, à la sortie de l'église, reporter l'enfant chez l'accouchée, et pendant cette visite on s'appelle avec le père et la mère de l'enfant, ainsi qu'avec le parrain, *compère* et *commère*. Passé ce moment, ces titres ne sont plus d'usage, tant cette sorte de liens s'est affaiblie en s'étendant. Le 10 juin 1552, la reine Catherine de Médicis, écrivant au connétable de Montmorency une lettre que je possède, ne l'appelait que *son compère*. On n'a conservé cette coutume qu'au village, et je la regrette dans nos villes.

Les présens de superfluités que je vous ai conseillé de faire à vos filleuls et à leurs mères changeront de nature selon leur position. On donne des habits, du linge, quelques ustensiles de ménage, du vin, du sucre, des *pots-au-feu* aux pauvres femmes, et on fait une layette au nouveau-né. Au village et chez les artisans des villes on trouve toujours, en revenant de l'église, le couvert mis dans la chambre de l'accouchée; et, selon l'heure, on sert de la viande ou de la pâtisserie. Il est de rigueur de se mettre à table et de manger; le contraire serait désagréable aux parens de l'enfant, et il ne faut jamais être désagréable.

Tous les ans, au 1er janvier, on reçoit la visite de ses filleuls et filleules; alors aussi, selon sa fortune et selon le rang que ces enfans occupent dans le monde, on leur donne des étrennes; un présent aussi leur revient s'ils se marient. Quand l'orgueil et l'avidité n'entrent pour rien dans ces relations, elles sont intéressantes et utiles : on ne peut trop multiplier les raisons de s'entr'aider.

Les jeunes personnes assistent aux messes de mariage avec un air qui prouve clairement qu'elles ne voient dans cette cérémonie que la *corbeille* de la mariée, son trousseau, et assez souvent un beau bal quelques jours après la noce. La gaîté sied bien à la jeunesse, mais on ne doit point s'y livrer dans une église. Eh! quelle opinion donnera d'elle une fille assez légère pour ne pas réfléchir, même pendant une telle cérémonie? Quel âge faudrait-il qu'elle eût pour ne point savoir qu'il y va en ce jour du bonheur ou du malheur de la vie entière d'une amie ou d'une compagne? Il est vrai que j'ai souvent entendu dire qu'il fallait *étourdir* la mariée... Quand vous aurez un peu d'expérience, vous verrez quels sont les résultats des actions faites d'après ce principe; en attendant, pensez, lorsque vous assistez à un mariage, aux devoirs graves, pénibles et si longs que s'impose cette jeune fille, qui ne songe peut-être qu'à tout ce qu'il y a de plus frivole au monde. Elle rêve parures, fêtes, plaisirs, et il lui faudra peut-être passer sa vie à soigner un mari infirme et des enfans malades; elle rêve parures, fêtes, plaisirs, et dans quelques années, dans quelques mois peut-être, il lui faudra vivre du travail de ses mains... car se marier, pour une fille, c'est entrer dans le monde : jusque là votre mère a pensé, a vécu pour vous! Quel sujet de méditation, bon Dieu! J'augure mal des filles qui ne veulent point réfléchir sur ce que le mariage a de grave et de sérieux, et je les engage à se contraindre quand elles assistent à cette cérémonie, pendant laquelle j'en ai vu beaucoup rire et chuchoter.

Il est de bon goût, soit à la messe, soit aux repas, assemblées, bals donnés à l'occasion d'une noce, de laisser à la mariée seule l'honneur d'être entièrement vêtue de blanc : on porte une robe, ou des rubans, des fleurs, ou une écharpe de couleur.

Dans beaucoup de provinces, les femmes assistent aux funérailles; à Paris, on ne les invite qu'aux services. Là, j'en conviens, on n'est guère obligé de recommander aux jeunes personnes un maintien recueilli, et très-naturellement on prend un *air de circonstance*. Ah! c'est que dans ce cas-ci l'illusion est impossible! Un mari peut être toujours bon, toujours aimable, toujours riche et bien portant; des enfans peuvent être sains, frais, charmans... tout cela n'est pas commun, il est vrai; cependant, il y a des exemples, et il est permis de croire que le nombre en augmentera... Mais la mort, *la cruelle qu'elle est* (1), ne laisse aucun moyen de s'abuser, et tout conseil est superflu en sa présence... Pourtant, j'ai vu des femmes auxquelles il aurait fallu dire qu'un vêtement noir était indispensable dès que l'on assistait à une cérémonie funèbre, et que ce deuil de la tête aux pieds n'admettait ni plumes, ni ornemens d'or. Un voile de gaze noire, un long manteau l'hiver; un mantelet ou un grand châle l'été; tout ce qui enveloppe et cache le visage et la taille convient dans ces tristes circonstances. Ce costume fut imaginé pour dérober aux spectateurs la vue des pleurs quand on en verse; on le prend aussi pour laisser supposer une douleur que l'on n'éprouve point. Vous le voyez, l'étiquette a tout prévu : et le désespoir qui défigure les traits, et la froide indifférence qui en rendrait l'expression odieuse dans quelques occasions.

Auprès du corps ou du cénotaphe (2) placé dans le milieu du chœur est un bénitier; vous vous en approchez, et vous jetez de l'eau bénite sur le cercueil ou sur le cénotaphe. Un parent, ou la personne qui conduit le deuil, se tient debout près de cette même place et vous salue, avant ou après avoir été salué par vous, à la fin de la cérémonie.

---

(1) Expression de Malherbe dans ses belles stances à du Perrier sur la mort de sa fille.

(2) Tombeau vide.

Il y a des processions auxquelles assistent des femmes. J'ai vu, avant 1789, celle dite du Saint-Esprit; elle se faisait le jour de la Pentecôte; le roi, sa cour, et surtout les chevaliers du Saint-Esprit, héros de la fête, s'acheminaient en pompe avec le clergé. Ce jour-là, les chevaliers de l'ordre portaient le cordon bleu par-dessus leurs habits; et, comme dit madame de Sévigné, « les belles tailles brillaient d'un grand éclat. » La reine et ses dames, en grand habit, suivaient aussi. Le jour de l'Assomption, en mémoire du vœu de Louis XIII, qui avait mis son royaume sous la protection de la vierge Marie, on faisait une procession semblable. Tout cela était beau, magnifique, plus peut-être que religieux; mais c'était selon les coutumes du temps, et un respect d'habitude, s'il ne provenait des sentimens, maintenait les spectateurs dans l'ordre et dans le silence. Depuis cette époque j'ai revu des processions, et, à mon grand regret, des femmes les accompagnaient; ce n'étaient point des reines, mais de fort grandes dames, qui chantaient à tue-tête, et donnaient sans doute un bel exemple d'humilité en parcourant ainsi les rues côte à côte avec leurs fruitières et leurs cordonnières; mais les temps étaient changés: beaucoup de gens n'imaginaient point qu'ayant une voix et des jambes, il y eût de leur part aucun mérite particulier à chanter et à marcher, et si on les distinguait dans la foule, c'était pour remarquer qu'elles voulaient se montrer à tous prix. Le but qu'elles se proposaient était fort louable, je le crois, mais il était manqué; et c'est dorénavant devant un public moins nombreux que l'on doit engager les femmes à témoigner de la religion qu'elles professent. En tout, il faut dans les démonstrations de ce genre se conformer aux coutumes des lieux où l'on se trouve, et considérer le résultat de ses actions. Rien n'est plus touchant que de se joindre aux habitans de la campagne, quand, précédés de leur curé, ils parcourent les champs et prient pour que la bénédiction du ciel seconde leurs travaux: les railleurs ne se lèvent guère vers l'aurore pour aller à travers la rosée entendre les litanies qu'on chante pendant les Rogations... Les jubilés *obligent* à suivre les processions, et là où il y a ordre absolu toute considération doit céder... mais, sauf ces circonstances, je crois qu'une femme est mieux placée dans l'obscurité d'une chapelle qu'au soleil d'une voie publique: jamais le voile qui les couvre, dans quelque cérémonie religieuse que ce soit, ne sera trop épais; jamais elles ne prieront assez bas quand toutes les oreilles devront les entendre. Demandez à une femme si elle entendrait dire sans trouble: *Ah! qu'elle est laide!... ah! comme elle a la voix fausse!...* C'est tout ce que l'on pourrait attendre d'une Romaine marchant vers l'amphithéâtre pour être livrée aux bêtes... or, mon enfant, je conclus qu'il faut aujourd'hui servir Dieu plus modestement que jamais, et non à la façon des *ligueuses*. Si vous êtes vraiment chrétienne, les occasions de le prouver ne vous manqueront point. Ne vous cachez pas, ne vous montrez pas pour prier. Fénélon a dit: « La simple observation du culte extérieur » est inutile et nuisible, si elle n'est intérieurement animée par l'esprit d'amour » et de religion: les cérémonies ne sont » pas la religion même, et Dieu cherche » des adorateurs en esprit et en vérité. »

Vous n'avez pas prévu que des renseignemens regardés en général comme frivoles commenceraient ainsi? Cependant, ma chère Hélène, vous savez déjà assez d'histoire pour avoir pu remarquer qu'il n'est point de civilisation qui n'ait eu des bases religieuses, même quand l'erreur les posait. Confucius, Zoroastre, Lycurgue, se sont d'abord occupés de religion. Votre grand'-mère, chrétienne, qui pourrait vous citer deux législateurs qui enseignèrent d'après l'éternelle vérité, n'avait garde de s'écarter de cette doctrine, qui met Dieu avant toutes choses. Comme vieille Fran-

çaise, il faudra aussi que vous lui pardonniez, après vous avoir entretenue du temple de Dieu, de vous entretenir du palais des rois; car l'un vint après l'autre pendant bien long-temps dans notre pays de France.

Adieu, chère Hélène; j'embrasse et bénis tout ce que renferme votre paisible demeure.

La comtesse DE GRISMANTEL.

Les Femmes Illustres.

GALERIE NATIONALE.

11me Tableau.

PHILIS DE LA TOUR-DU-PIN.

« Mademoiselle, Mme la marquise envoie savoir si vous êtes bientôt prête.

— Dites à ma mère que je la rejoins dans un instant. Je n'ai plus à mettre que mon collier et mes pendans d'oreille. »

Et Mlle Philis promena un regard satisfait, des gros diamans qui scintillaient sur un guéridon, au miroir qui réfléchissait une jeune fille de seize à dix-sept ans, petite et d'apparence délicate, mais d'une beauté remarquable.

Le marquis de la Charce, de l'illustre maison de la Tour-du-Pin, était, pour le rang et la fortune, le personnage le plus considérable de Nyons, ville importante encore en 1700. Il en avait préféré le séjour à celui de Versailles, où ses services et sa réputation militaires lui eussent assuré une place honorable; mais il était alors absent, ayant suivi M. de Torci (1) à Madrid; ses deux fils étaient à leurs garnisons, et la marquise et sa fille allaient se trouver les seuls représentans de leur nom au bal où le comte de Lionval réunissait toute la ville.

On ignorait alors cette mode si sage et de si bon goût qui réserve les diamans aux dames, et ceux de Mlle de la Charce étaient les plus beaux qu'on connût à Nyons, au grand dépit de bien des femmes! Empressée de mettre cette brillante parure, et aussi de ne pas faire attendre sa mère plus long-temps, Philis tendait déjà la tête à sa femme de chambre, lorsque la porte s'ouvrit avec fracas, et, repoussant un laquais qui, à la vérité, ne lui opposait guère que des remontrances, une vieille paysanne vint tomber toute en pleurs aux pieds de la jeune fille.

« Ah! mademoiselle Philis, mon fils! ils m'ont pris mon fils! rendez-le moi! Oh! je suis sûre que vous pourrez me le faire rendre! »

Le bal et la parure étaient déjà bien loin de la pensée de Philis; elle ne voyait plus que la pauvre femme (c'était une des fermières de son père), qu'elle essayait en vain de faire relever. Elle s'obstinait à rester à genoux, étouffée de sanglots et pouvant à peine faire entendre le nom de son fils.

Ce fils, Jacques Oriez, arrêté comme braconnier, condamné le jour même, devait être pendu le lendemain; et sa mère, au désespoir, venait demander son fils à Mlle de la Charce, que son bon cœur avait rendue chère à tous les vassaux de sa famille.

« Oh! mademoiselle, ne me refusez pas! dit la malheureuse mère, lorsque sa voix

(1) Ambassadeur de Louis XIV près du roi d'Espagne Charles II. Ce fut lui qui obtint de ce roi son testament en faveur du prince français qui fut depuis Philippe V.

parvînt à se faire passage, il n'y a que vous qui puissiez me rendre mon fils, et vous me le devez. Lorsque tout le canton a été grêlé, n'est-ce pas vous qui avez fait remettre, par votre père, le fermage à tous ses métayers. Lorsque l'hiver a été si rude, c'est vous qui avez couru toutes nos campagnes, distribuant du pain, du bois et de l'argent. Quand le village a été brûlé, c'est encore vous qui l'avez rebâti. Vous voyez bien que vous êtes un ange, et un ange ne refusera pas un fils à sa mère! »

En ce moment entra la marquise, impatientée d'un retard dont elle ignorait la cause. Sa présence tira sa fille d'un grand embarras; car plus elle s'intéressait au malheur de la fermière, plus elle sentait avec amertume qu'elle était impuissante à la secourir. La sentence mortelle était prononcée; le roi seul avait droit de la révoquer; le gouverneur même ne pouvait que surseoir à l'exécution et envoyer à Versailles, en l'appuyant, une demande en grâce... Philis était du reste à peine instruite de tous ces détails, et ce fut la marquise qui dut les donner à la fermière.

Le gouverneur, qui devenait leur dernière ressource, était le chevalier de Boisgelin, vieux soldat couvert de blessures, inflexible comme sa cuirasse pour tout autre que sa femme, qui, en revanche, le maniait comme un gant. Mme de Boisgelin, née à Paris d'une famille illustre, mais pauvre, avait été obligée, par ce défaut de fortune, d'épouser le chevalier de Boisgelin, plus âgé qu'elle de près de vingt ans. Exilée au fond de ce petit gouvernement, loin de toutes ses amitiés d'enfance, elle regrettait la brillante société de Paris. Si du moins elle avait pu régner sans partage sur celle de Nyons!... mais ses manières parisiennes n'y avaient obtenu aucune influence; l'autorité et l'opulence de son mari ne l'empêchaient pas d'être encore surpassée par le luxe de quelques dames du pays; elle leur entendait donner ces titres qu'elle avait vus briller dans sa famille, et que ne lui avait pas conservés son mariage; sa beauté même, qui était admirable, lui laissait au moins une rivale, et c'était justement la plus noble, la plus riche de toutes: Mlle de la Charce... aussi comme elle la détestait!

Malgré son bon cœur, Philis, qui était pas mal coquette, avait bien reconnu les sentimens de Mme de Boisgelin à son égard, et jusque là elle n'avait pas été fâchée de les inspirer; mais, dans ce moment, elle s'avouait, avec un chagrin qui était presque un remords, que cette jalousie lui interdisait l'espoir de sauver Jacques. Cependant elle s'arma de courage, et ce fut elle qui proposa à sa mère d'aller aussitôt trouver Mme de Boisgelin.

La gouvernante partait elle-même pour le bal, lorsque, à sa grande surprise, on lui annonça ces deux dames; surprise qui devint joie, quand, du premier coup d'œil, elle remarqua que sa rivale n'avait pas ses diamans.

« Madame la marquise de la Charce! mademoiselle de la Tour-du-Pin! ajouta-t-elle avec intention, en donnant à cette dernière son véritable nom de famille, au lieu de celui qui, attaché au titre, n'appartenait de fait qu'à ses parens; quel heureux événement peut me procurer à cette heure l'honneur insigne de votre visite? »

Le ton glacial dont furent prononcés ces mots ne rappelait que trop que le moment était mal choisi, et que les importunes solliciteuses retardaient l'arrivée de Mme de Boisgelin au bal. La marquise hésitait à parler: Philis se hâta d'expliquer l'affaire qui les avait conduites chez le gouverneur, et la grâce qu'elles venaient demander à sa femme. A mesure qu'elle parlait, la figure de celle-ci se couvrait d'une froide expression d'orgueil triomphant et de haine satisfaite; et, bien qu'elle alléguât... « que M. de Boisgelin était plus à même que trois femmes d'apprécier s'il fallait laisser la justice suivre son cours..... qu'il se fût, sans aucun doute, empressé de conserver

un sujet au roi, s'il n'eût cru un exemple nécessaire..... que les la Tour-du-Pin devaient préférer le respect dû à la loi et l'intérêt général à la protection de leurs vassaux..... qu'elle n'avait du reste aucun crédit... » Elle ne tenait pas beaucoup non plus à déguiser entièrement le motif de son opiniâtre refus. La marquise, découragée, songeait déjà à faire intervenir comme dernier secours le directeur de la gouvernante : Philis, dont les yeux, d'une vivacité peu commune, annonçaient assez le caractère énergique sous une frêle enveloppe, ne put contenir son indignation. « Si mon père était ici ! » s'écria-t-elle; mais elle s'arrêta tout-à-coup et reprit avec plus de calme : « Ma proposition va vous paraître étrange, madame; mais je suis sûre que ma mère ne me désavouera pas. Dans une heure, nous allons nous retrouver au bal; eh bien! que Jacques Oriez obtienne sa grâce, et je vous promets que ce sera la dernière fois que j'y paraîtrai à côté de vous.

— Croyez-vous donc, mademoiselle ?... »

Mais Philis salua sans attendre la réponse de M[lle] de Boisgelin, et les deux dames de la Charce se rendirent immédiatement chez M. de Lionval, tandis qu'un de leurs gens courait dire à la fermière qu'elle eût bon espoir; que rien n'était décidé... mais que rien n'était perdu.

L'arrivée de Philis au bal produisit une sensation extraordinaire. L'exaltation de son esprit s'était communiquée non seulement à sa physionomie, mais à ses moindres gestes, qu'elle ennoblissait d'un charme infini. L'oubli même de ses diamans fut un trait de coquetterie piquant pour être nouveau. Fascinée par une influence inconnue, toute la société, hommes ou femmes, n'avaient d'yeux que pour elle. La gouvernante, qui entra une demi-heure après, avait trop de tact pour se faire illusion sur e riomphe de sa rivale. Elle se retira presque aussitôt, suffoquée de colère, passa la nuit sans dormir, et, le lendemain matin, mademoiselle de la Charce reçut une lettre qui lui annonçait que l'exécution était suspendue, et promettait la grâce entière.

Liée de son côté par sa promesse, Philis sentit qu'il lui serait difficile d'éviter ainsi le monde si elle restait à la ville; dès ce moment elle résolut d'aller s'enfermer dans le château de la Charce; et comme après avoir embrassé son fils, qui restait encore en prison, la fermière se hâtait de retourner chez elle pour rassurer son mari; les deux dames se préparèrent à l'accompagner.

Nyons couronne une belle vallée au pied des Alpes qui séparent le Dauphiné du Piémont. Le château de la Charce était situé à trois lieues de la ville, sur le versant de la montagne de Vaulx.

La disposition du terrain, la proximité de la frontière, ne favorisent que trop la contrebande; et, de tous temps, les agrestes habitans de ces cantons ont trempé dans cette coupable industrie. Ce n'étaient pourtant point de vrais contrebandiers : ceux-là demeuraient loin des villages, sur des cimes plus élevées, dans des retraites plus inaccessibles; ils étaient assurés de trouver chez les paysans sympathie et secours; ils se recrutaient sans cesse parmi eux; mais ils formaient une classe à part de proscrits en hostilité ouverte avec la société.

Les deux dames et leur fermière s'étaient rendues au château à cheval, car jamais la plus solide charrette n'eût fait cinquante pas sans se rompre dans de pareils chemins. Elles mirent pied à terre à la Charce pour gagner la métairie. Philis les avait devancées d'une centaine de pas, impatiente de terminer les cruelles angoisses du vieux fermier : les chiens, qui la connaissaient, n'aboyèrent point, et elle entra assez inopinément pour entendre parler Oriez avant d'en être vue.

« Attends encore, Jean, disait-il, avant de verser du sang : ce n'est que ce soir qu'ils veulent le tuer... ta mère n'est pas encore revenue de la ville; et M[lle] Philis est si

bonne ! Mme la marquise a tant de pouvoir !

— Croyez-vous donc que des marquises se soucient beaucoup de nous ? Mlle Philis est une enfant..... elles ne sauveront pas mon cher Jacques..... Je ne dois m'en rapporter qu'à moi. Mes compagnons ont juré de me suivre partout.....

— Arrête !.... si tu succombes... sans le sauver... perdrai-je donc mes deux enfans à la fois ?

— Je le sauverai ! »

Jean, à ces mots, fit un pas vers la porte, et aperçut Philis; celle-ci entra alors, et ne put se défendre d'une certaine émotion en considérant l'homme qui était avec le fermier, et que leur conversation lui avait fait connaître pour son second fils. La haute taille et les gros bras de Jean Oriez annonçaient une force peu commune : sa figure, que le rasoir ne touchait jamais, recevait de sa barbe en désordre une expression farouche ; ses vêtemens, formés en partie de peau de chamois non tannée, soutenaient de chaque côté une paire de pistolets, et sa main venait de saisir un mousquet déposé contre le mur.

« C'est vous, mademoiselle Philis ? dit le fermier, qui s'était levé aussitôt ; quelle nouvelle ?..... m'apportez-vous la vie de mon fils ?... venez-vous chercher à me consoler ? ce serait bien de vous... mais...

— Bon espoir ! L'exécution est suspendue, en attendant de Versailles la grâce, que le gouverneur y fait solliciter lui-même.

— Est-il possible ? »

Sa femme, qui accourait avec la marquise, confirma cette bonne nouvelle, et ajouta que Mlle Philis avait tout fait. Oriez paraissait fou de joie. Une grosse larme roulait sur les traits grossiers de Jean.

« Mademoiselle, dit-il, vous m'avez rendu un frère ; c'est plus que si vous m'aviez donné la vie. Désormais la mienne est à vous, et vous en pouvez disposer comme il vous plaira. Prenez cet anneau de cuivre : il est un peu rude pour des mains comme les vôtres ; mais à quelque moment, dans quelque circonstance que vous me le présentiez, vous n'aurez qu'à commander, et je vous obéirai. Philis défendait d'accepter ce gage et ce pacte bizarres, mais Jean insista tellement, qu'elle ne put le refuser.

Un mois après, Jacques Oriez avait sa grâce et sortait de prison.

Philis n'eut pas à payer cette grâce d'une retraite aussi longue qu'elle s'y était résignée. La guerre de la succession d'Espagne éclata : le chevalier de Boisgelin fut appelé à l'armée de Flandre, et le gouvernement de Nyons donné au marquis de la Charce. Philis reparut donc dans les salons de la ville avec plus d'éclat que jamais ; mais le séjour qu'elle avait fait à la campagne l'avait rendue encore plus chère à tous les habitans du canton.

La guerre de la succession d'Espagne est une des plus désastreuses que la France ait jamais soutenues. L'incapacité de nos généraux multipliait nos défaites ; nos frontières étaient dévastées ; cependant le Dauphiné jouit d'une tranquillité profonde jusqu'au moment où le duc de Savoie, donnant l'exemple d'une trahison reproduite de nos jours dans un exemple plus fameux, accéda à la ligue qui voulait dépouiller ses deux gendres : les frontières des Alpes furent alors inquiétées, et peu s'en fallut qu'il ne surprît Nyons, dont la position, commandant le col de Devez, est une des clefs de ces montagnes.

Les lois de la guerre sont cruelles. Trois officiers distingués du duc de Savoie s'étaient introduits déguisés dans la place : ils furent arrêtés au moment où ils l'ouvraient à leurs soldats ; un conseil de guerre les condamna à mort, et, malgré les instances de sa fille, M. de la Charce se vit dans l'affreuse nécessité d'ordonner leur exécution. Le duc de Savoie, qui avait en vain réclamé pour eux la position de prisonniers de guerre, jura d'en tirer une vengeance éclatante. Chassé de ses états, il paraissait alors peu redoutable ; mais le maréchal de La

Feuillade ayant échoué au siége de Turin, le duc y rentra triomphant, et ses armées furent aussitôt dirigées sur la Provence et le Dauphiné. Le chef de ce second corps reçut des ordres spéciaux de s'emparer de Nyons à tout prix, et de faire périr le gouverneur.

Le désastre de la campagne de Piémont avait été si complet que l'armée française se trouvait toute dispersée : les places du Dauphiné étaient vides, sans garnison et presque sans remparts; M. de la Charce ne songeait pas à une résistance qui ne pouvait qu'attirer sur la ville les calamités d'un pillage, lorsqu'un avis secret, parti de Turin, vint le prévenir du danger personnel dont il était menacé.

« Il vous faut fuir ! » s'étaient d'abord écriés, à cette nouvelle, sa femme, sa fille et le chevalier de la Tour-du-Pin, son second fils, qui était venu le rejoindre à la suite du siége de Turin; mais, sourd à toutes leurs instances, le marquis leur avait déclaré que, placé par la confiance du roi au gouvernement de Nyons, il n'abandonnerait jamais son poste. Prières, larmes, désespoir, tout avait échoué contre sa fermeté.

« Vous, fuyez! je vous l'ordonne, leur dit-il à son tour; moi, je dois rester, je reste, et que la volonté de Dieu s'accomplisse! Si je fuyais, l'ennemi dans sa fureur saccagerait la ville. Que ma vie lui serve de rançon : c'est une trop belle mort pour que, loin de l'éviter, un vieux soldat ne coure pas au-devant.

— Nous resterons donc aussi; nous ne vous abandonnerons pas, » lui répétaient sa femme et ses enfans. Mais le marquis était habitué, quand il commandait, à se faire obéir : déjà les équipages de sa famille se préparaient avec activité; il fallait partir.

Devant sa mère, Philis, rappelant sa fermeté ordinaire, avait retenu ses larmes; mais cet effort devenant trop violent, elle s'échappa pour aller dans sa chambre se livrer seule à tout l'excès de sa douleur. Comme elle entrait, sa femme de chambre plaçait son écrin dans une malle.

« Il ne faudrait pas l'oublier, mademoiselle, lui dit cette fille, de si beaux diamans!

— Des diamans !... des diamans !... quand mon père... » Et dans un mouvement d'impétuosité irréfléchie, la jeune fille saisit l'écrin, et le rejeta avec tant de force qu'il s'ouvrit... les pierres tombèrent de côté et d'autre, et, avec elles, une bague de cuivre maculée de vert-de-gris. La vue de ce singulier bijou surprit tellement la suivante, qu'elle lui arracha une exclamation que n'avait pas excitée l'action violente de sa maîtresse.

« Cette bague !... » dit Philis; et à l'instant ses larmes se séchèrent, son regard flamboya : immobile, muette, elle la contemplait, et sa figure prenait d'instant en instant une expression plus étrange.

« Partons-nous bientôt? demanda-t-elle tout-à-coup d'un ton aussi calme que s'il se fût agi d'une promenade, tout est-il prêt?

— Dans un instant, mademoiselle, répondit la femme de chambre stupéfaite. Les chevaux sont déjà tout sellés dans la cour. »

Philis ramassa froidement la bague; sans prendre même un chapeau, elle descendit dans la cour et s'élança sur le cheval de son frère, qu'elle connaissait plus vigoureux et plus agile que le sien : personne, au milieu du désordre qui régnait à l'hôtel, ne songea à l'arrêter, et quelques minutes après, l'intrépide écuyère galopait hors de la ville sur le chemin de la Charce.

L'approche des Piémontais avait au loin répandu l'alarme : de tous côtés les paysans, abandonnant leurs villages, se réfugiaient dans les montagnes avec leurs bestiaux et leurs effets les plus précieux. La nuit était venue, et des torches de branches de sapin répandaient une lueur lugubre sur ce tableau. Ce fut pourtant à cette désolation générale que Philis dut de rencontrer immédiatement Jean Oriez, qui

était venu seconder ses parens, et qu'il eût fallu sans cela envoyer querir dans quelque repaire inaccessible, ou que même elle n'aurait pas pu rencontrer.

La présence inattendue de Mlle de la Charce produisit un effet général de surprise sur cette foule, qu'on aurait pu croire trop occupée de ses propres intérêts pour songer à autre chose.

« Bonne Vierge! cria la fermière, vous ici, mademoiselle Philis! nous vous croyions bien en sûreté à Paris.

— Il n'est de sûreté pour moi qu'auprès de mon père; car je veux le sauver, et, s'il périt, périr avec lui. Jean, reconnaissez-vous cet anneau?

— Oui, mademoiselle, et je me rappelle aussi la promesse que je vous ai faite en vous le remettant. Ma vie est à vous en échange de celle de mon frère, que je vous dois. Commandez donc, et vous serez obéie.

— Je n'ai rien à vous commander; seulement, en vous rendant votre anneau j'ai voulu vous dire adieu; car je vais maintenant me placer à l'entrée du col de Devez, et seule et sans armes, j'essaierai d'arrêter les ennemis; ce ne sera pas un retard d'une demi-minute; mais il faudra du moins qu'ils me tuent.

— Je vous comprends, mademoiselle, et ne vous quitterai pas; comme mes compagnons ont juré de ne pas me quitter, nous serons une centaine, c'est bien peu; mais je vous garantis que ça fera au moins cinq cents Piémontais couchés sur la neige. Ah! si j'avais le temps de prévenir le reste de la bande!...

— Indiquez-moi où vous l'avez laissée, j'irai.

— Vous, mademoiselle!

— Oui; je ne suis pas non plus sans avoir quelquefois couru sur les montagnes.

— Oh! je vois bien que vous ne connaissez guère les glaciers et les précipices de Garde-Grosse pour parler d'y aller ainsi la nuit. Non; un bon grand feu allumé ici suffirait et m'amènerait quatre cents hommes en deux heures.

— Brûlez notre château.

— Non, non! cria le père Oriez; brûlez le village. Aussi bien, si les Piémontais arrivent, c'est ce qu'ils ne manqueront pas de faire; tandis qu'ils conserveront le château pour leurs chefs, et vous le retrouverez à la paix.

— Et quand même les Piémontais ne brûleraient pas le village, reprit sa femme, c'est mademoiselle Philis qui l'a fait rebâtir, elle a bien droit de le brûler si elle veut.

— C'est trop du château ou du village, interrompit Jean, quelques-unes de nos charrettes suffiront. »

Le bûcher fut préparé à la hâte et livré aux flammes. En deux heures, cette lumière amena non seulement les contrebandiers, mais une foule de paysans des environs, qui, bien sûrs que les Piémontais ne pouvaient encore avoir pénétré dans la vallée, venaient savoir la cause de l'incendie.

« Mes enfans, dit Jean à ses compagnons lorsqu'il les eut réunis autour de lui, vous savez que partout où j'irai vous m'avez juré de me suivre. De mon côté, j'ai juré de ne pas abandonner Mlle de la Charce. Elle veut aller défendre le col de Devez; j'y vais; venez donc!

— Au col! au col! hurlèrent les contrebandiers.

— Et nous, dit Jacques Oriez à d'autres paysans, nous qui lui devons tous plus d'une vie; car avec nous elle a sauvé de la faim nos mères, nos femmes, nos enfans, laisserons-nous les contrebandiers se battre seuls pour elle et pour nous? Ne sommes-nous pas comme eux des hommes et des montagnards? N'avons-nous pas des bras et des mousquets? J'y vais: tant pis pour le lâche qui reste en arrière!

— Au col! au col! mort aux Piémontais! » répondirent les paysans. Chacun tira des armes de son bagage, et la lueur des torches se refléta sur les canons des mous-

quets; car, grâce aux contrebandiers, on en avait aisément dans le pays, et même à bon marché, malgré les ordonnances sur le port d'armes.

Le général piémontais, bien instruit par ses espions du découragement où le soir même était plongée toute la vallée, précipitait sa marche au travers des montagnes, de peur que le marquis de la Charce ne lui échappât. Il n'hésita pas, quoique à peine au point du jour, à pénétrer dans le col de Devez, et il en avait déjà franchi la moitié, lorsqu'une épouvantable mousqueterie vint lui apprendre un peu tard, et d'une façon cruelle, qu'il avait été trop confiant. Chaque balle portait, car les coups étaient tirés de près et par des gens dont l'œil ne se trompait guère.

La colonne piémontaise, horriblement éclaircie, se rejeta en désordre hors du défilé, et les Français purent espérer un instant que la fuite de l'ennemi allait devenir générale; mais, trop peu nombreux pour oser les poursuivre, ils les virent se rallier dès qu'ils furent hors de leur portée.

Bien averti du danger, le chef piémontais n'essaya pas de forcer le défilé. Ses soldats aussi étaient des montagnards, et il les lança sans hésiter sur le revers escarpé des plateaux qui commandaient le col.

Ainsi attaqués, les Français se maintinrent avec un courage opiniâtre. Leur position supérieure, la connaissance des lieux, dont l'obscurité augmentait l'avantage, balancèrent long-temps une effrayante inégalité de nombre. Mais le jour grandit d'instant en instant; d'instant en instant de nouveaux Piémontais parviennent à franchir la montée et à engager le feu à position égale; sous la protection de ces tirailleurs avancés, toute l'armée va gravir à son tour; il faut céder!... en vain, au milieu de ses soldats, exposée comme eux au plomb qui grêle, Philis les encourage de la voix et de l'exemple.

« Nous mourrons si vous l'exigez, mademoiselle, lui dit Jean; mais repousser l'ennemi est impossible.

— Je ne reculerai pas.

— Il le faut, mademoiselle, dit le vieux Oriez; songez à votre mère. » Et, aidé de son fils Jacques, il veut l'entraîner de force.

« Vous suivre! ce serait assassiner mon père. Sauvez-vous; vous êtes des hommes; moi, qui ne suis qu'une femme, je reste! Sauvez-vous!... mais je veux que de loin encore vous aperceviez sur le champ de bataille votre chef que vous aurez abandonné. » Et se dégageant de leurs mains, elle s'élance vers un rocher qui dominait tout le plateau, tellement escarpé qu'aucun des deux partis n'avait essayé de s'y poster. Comme si le danger de son père lui donnait des ailes, Philis parvient à la cime, et de là, montrant l'ennemi avec son mouchoir qu'elle agite, elle semble rappeler aux siens découragés qu'un serment les attache à elle, et qu'ils ne peuvent plus fuir sans parjure.

« Mourir avec notre bienfaitrice! » fut le cri général.

En ce moment, le soleil s'élevait au-dessus de l'horizon des montagnes, et son premier rayon tomba sur cette jeune fille blanche, si aérienne, si bien entre le ciel et la terre, qu'on n'eût pu dire d'où elle était partie. Les superstitieux Piémontais se la montraient l'un à l'autre avec effroi.

« Feu sur l'apparition! » cria tout-à-coup un officier. Mille bouches de mousquets tonnèrent à la fois; un nuage sulfureux enveloppa le rocher, et quand il s'ouvrit... le soldat effrayé avait-il mal ajusté?... un ange avait-il détourné les balles?... la jeune fille, toujours debout, agitait toujours son mouchoir.

« C'est la Madone qui nous menace; nous sommes perdus! » dirent les Piémontais. Le cri fatal vola de bouche en bouche, et l'armée entière, saisie d'une terreur panique, se culbuta dans le défilé sous la mousqueterie meurtrière des Français accourus à leur poursuite. Le général essayait en-

core de ranimer le courage de ses soldats; une balle partie de la main de Jean le renversa... Alors la déroute fut complète.

Affaiblie et découragée par cet échec, l'armée piémontaise rentra sur son territoire, et le marquis de la Charce fut sauvé.

Mais cinq jours après, toute une population en deuil pleurait en suivant un char funéraire : là dormait, sans réveil, M[lle] Philis de la Tour-du-Pin la Charce, victime d'un dévouement au-dessus des forces d'une faible fille.

Octave Delaporte.

Déception.

Il est certaines organisations impressionnables sur lesquelles l'état de l'atmosphère réagit d'une façon singulière. Les personnes qui cèdent à cette influence maligne varient comme le temps; chez elles, humeur, caprices, goûts, idées, tout dépend de l'état du ciel; on ne peut pas dire d'elles qu'elles font la pluie ou le beau temps, mais bien que c'est la pluie et le beau temps qui les font.

Le ciel est-il pur, le soleil brillant, l'air doux et caressant? oh! alors elles sont gaies et joyeuses, tout leur plaît, tout leur sourit, elles croient ne voir que des gens heureux et contens, tout leur semble bonheur et plaisir autour d'elles, et sous l'empire de ce charme, très-souvent trompeur, ou elles veulent qu'on partage leur joie, ou elles doublent la joie des autres en la partageant.

Mais si la brise est humide et froide, si le ciel en deuil est couvert d'un crêpe funèbre..... tout les ennuie, leur ame s'attriste, elles ne rêvent que malheurs et catastrophes; elles gémissent sans savoir pourquoi, s'attendrissent sur des douleurs souvent imaginaires, et ont toujours des larmes pour des infortunes dont elles ignorent même la cause.

C'est dans cette dernière disposition d'esprit que, par une des plus tristes soirées d'un sombre mois de novembre, accompagnée de sa vieille gouvernante, Marie de Chantlair quitta les environs de Rouen pour revenir à Paris.

Au départ, le temps était sombre et brumeux, pas une seule étoile ne se laissait entrevoir à travers un ciel de plomb, que même les rayons de la lune ne perçaient qu'à de courts intervalles. Le vent, qui chassait de lourds nuages noirs, ne faisait entendre, en frémissant dans les branches dépouillées des arbres, que de lugubres et tristes gémissemens.

Aussi, combien, pendant cette froide et longue nuit, l'ame de la jeune fille fut triste et souffrante! que de noires pensées vinrent l'assaillir, que de rêves douloureux vinrent l'oppresser! que de sombres pressentimens la firent trembler! et autour de la diligence qui l'entraînait, quand le jour vint à grand' peine jeter une lueur blafarde, Marie ne vit les pommiers qui bordaient la route que comme autant de spectres noirs dont les formes étranges se détachaient en courant sur le linceul gris dont la nature était enveloppée.

Je vous laisse à penser si chez Marie, en ce moment, cette imagination que l'admirable Sterne nomme avec tant d'esprit *la folle du logis*, allait, vagabondait, en s'empreignant de la couleur sombre de l'atmosphère, se livrait à de tristes et douloureuses pensées; en un mot, elle en était à ce point qu'aucune douleur n'aurait pu la surprendre, et que tout ce qui l'entourait lui paraissait malheureux et souffrant. Il n'y avait pas jusqu'aux deux gros Normands qui dormaient dans la voiture, je n'ose pas dire du sommeil de l'innocence,

car c'étaient des marchands de chevaux, sur le compte desquels elle ne s'apitoyât, et qu'elle ne regardât comme des victimes du sort, en dépit de leurs joues bouffies et de leur teint fleuri.

En ce moment la voiture s'arrêta, la portière s'ouvrit, et un nouveau voyageur prit place vis-à-vis de Marie.

C'était un homme âgé, simplement, mais proprement vêtu : de longs cheveux blancs retombaient sur ses épaules ; il avait l'air grave et affligé, et le regard triste et solennel qu'il jetait, à travers la brume épaisse, vers un village dont on apercevait à peine les maisons, semblait dire un cruel et dernier adieu.

Marie ne put voir sans émotion la peine que paraissait ressentir ce vieillard ; dans la disposition d'esprit où elle se trouvait, son imagination se monta, son cœur s'émut, et toute sa sensibilité se reporta sur l'être souffrant qu'elle avait devant ses yeux. Hélas! pensait-elle, arrivé au déclin de la vie, peut-être cet homme est-il forcé de quitter le manoir de ses pères !... peut-être laisse-t-il dans ce pays des gens qui l'aiment, des enfans, des amis !... A son âge, qu'une séparation doit être cruelle ! l'espoir du retour est si incertain ! Ah ! l'adieu d'un vieillard a cela de pénible et d'affreux qu'il peut être éternel !...

En proie à ces tristes pensées, Marie suivait avec un profond intérêt les mouvemens de la physionomie du voyageur, auquel elle s'intéressait déjà vivement ; plus on s'éloignait du lieu où il était monté en voiture, plus son chagrin semblait augmenter ; il se penchait avec inquiétude par la portière et cherchait à revoir encore ce pays loin duquel la voiture l'entraînait avec rapidité.

Eh quoi ! se disait Marie, la douleur n'épargne donc personne ! elle ne respecte ni les grâces de l'enfance, ni les cheveux blancs de la vieillesse ! elle brise tout, et sa main de fer frappe indistinctement et sans pitié !

Oh! comme elle souffrait, la pauvre jeune fille, en regardant cet homme, et en rassemblant dans son imagination tous les malheurs qui devaient l'accabler ! comme elle prenait part à sa peine !

Tout-à-coup le vent apporta les sons lents d'une cloche ; à ce bruit grave et solennel, la figure du vieillard prit une expression plus douloureuse, il se rejeta dans le fond de la voiture, et de grosses larmes coulèrent le long de ses joues... Ce fut alors que l'émotion de Marie fut à son comble. Point de doute, se dit-elle, ces sons funèbres rappellent à ce malheureux une perte cruelle, et réveillent dans son ame une douleur mal éteinte ; infortuné, qu'il est à plaindre !... Puis, cédant involontairement à cette vive impression : « Monsieur, lui dit-elle, vous paraissez bien souffrir ; je suis trop jeune pour avoir droit à votre confiance, mais vous êtes si profondément affligé, votre douleur me touche à un tel point, que je ne puis résister au besoin de vous offrir mes faibles consolations. Ne croyez pas qu'une sotte curiosité me porte à vous adresser la parole ; non ; mais dans ce monde, où chacun a sa part d'affliction, il est doux de confier ses peines... bien plus que le bonheur, la douleur a besoin de s'épancher, on la soulage en en parlant, tandis que le silence et la réflexion la rendent plus amère ; ne craignez pas de me confier vos douleurs...

— Merci, merci, mademoiselle, votre bonté me pénètre, mais il est des pertes que rien ne peut réparer, des malheurs contre lesquels les consolations sont impuissantes... Il me faut aller vivre auprès de mes chers enfans ; mais depuis trente ans j'habitais le village que vous venez de traverser, j'y occupais un emploi, il faut le quitter !... et cette cloche que je viens d'entendre pour la dernière fois !... »

C'était tout simplement le sonneur de la paroisse.

Adolphe Jadin.

A une jeune Fille

QUI PLEURAIT SA MÈRE.

Que notre œil l'un dans l'autre pose
Triste, quand nous nous regardons !
Nous manque-t-il donc une chose
Que du cœur nous nous demandons ?

Ah ! je sais la pensée amère
Qui de tes regards monte aux miens !
Dans mes yeux tu cherches ta mère,
Je vois mon ange dans les tiens (1).

Quoique ta tristesse ait des charmes,
Ne nous regardons plus ainsi :
Hélas ! ce ne sont que des larmes
Que les yeux échangent ici !

La mort nous sevra de bonne heure,
Toi de ton lait, moi de mon miel ;
Pour revoir ce que chacun pleure,
Pauvre enfant, regardons au ciel !

ALPHONSE DE LAMARTINE.

(1) M. de Lamartine a perdu sa jeune fille, comme elle l'accompagnait dans son voyage en Orient.



Revue des Théâtres.

—

OPÉRA-COMIQUE.

—

Le Planteur, opéra comique en deux actes, paroles de M. de Saint-Georges, musique de M. H. Monpou.

A la Louisiane, non loin de la Nouvelle-Orléans, vivait un riche colon, sir Makensie. Il avait épousé une de ses esclaves blanches qui était morte en donnant le jour à une petite fille. Comme il menait un train de gentleman, il finit par faire des dettes; pour les payer, il donna en gage à ses créanciers deux gros vaisseaux qu'il envoyait aux Indes, et mourut avant leur retour, après avoir fiancé sa fille, Jenny, à son neveu, Arthur Barclay.

Au moment où la pièce commence, deux ans se sont écoulés depuis la mort de M. Makensie; Jenny a vingt ans; d'après les dernières volontés de son père, c'est à cet âge qu'elle doit épouser Arthur. Celui-ci habite un pavillon dépendant de l'habitation de sa cousine, mais il fait de fréquens voyages à la Nouvelle-Orléans, ce dont sa fiancée s'inquiète, car elle l'aime beaucoup, et en est fort jalouse.

Ce jour même, comme le soleil est très-ardent, Jenny défend à ses esclaves d'aller travailler à la terre. Les pauvres nègres adorent leur jeune maîtresse, elle est si bonne! L'intendant de l'habitation est un nommé Caton, mulâtre, qui a une prétention singulière. « Dans mon enfance, dit-il à sa jeune maîtresse, j'étais très-blanc... mais ça reviendra... c'est le soleil qui m'a bruni, voilà tout! Je sortais des fourneaux du président des États-Unis, lorsque je fus vendu comme cuisinier à votre père, qui, découvrant aussitôt mes heureuses qualités, me retira de la broche, m'affranchit, et m'envoya en Angleterre avec son neveu, sir Arthur Barclay, en qualité de gouverneur et de valet de chambre... Je cumulais: je veillais sur les mœurs de mon élève, et je battais ses fracs..... » D'après un tel *Mentor*, on peut trembler pour *les mœurs* de son *Télémaque*, et surtout pour le bonheur de Jenny. Celle-ci a à son service Éva, une jeune Américaine, que Caton supplie de lui accorder sa main. « Je vous la donnerai, répond la jeune fille, le jour où vous serez aussi blanc qu'elle.— Pour vous plaire, charmante Éva, répond le mulâtre, il n'y a rien qu'on ne fasse. A dater de ce moment je ne sors plus sans parasol... je me brouille avec le soleil, et je ne marche plus qu'à l'ombre. » Mais revenons à Jenny. Malgré ses promesses de rester à l'habitation, son cousin vient encore de partir pour la ville, tandis qu'elle l'attend pour aller à l'autel. Dans son costume de mariée, elle recevait les félicitations de ses amis, lorsque les créanciers de sir Makensie, apprenant que les deux vaisseaux fretés pour les Indes ont sombré corps et biens, se font accompagner du shériff, des gens de loi, se présentent chez l'orpheline, et lui annoncent que cette habitation leur appartient; ils vont jusqu'à insulter à la mémoire de sir Makensie: la pauvre fille détache aussitôt les bijoux qui lui venaient de sa mère, les donne aux créanciers, et allait s'éloigner de l'asile de son enfance, lorsque le shériff l'arrête et lui lit à haute voix cette sentence:

« Après recherches faites pour garantie » des droits des créanciers de sir John Makensie, il appert que ledit Makensie » épousa en 1786 Clara Netty, jeune esclave blanche, achetée par lui au marché » de Philadelphie; ladite Clara Netty mourut en donnant le jour à Jenny Makensie, » sans avoir été affranchie par son époux. » Or, tous les enfans d'esclaves étant de » droit esclaves comme leur mère, nous, » shériff du district de la Nouvelle-Orléans, » déclarons Jenny Makensie, fille d'esclave, » esclave comme sa mère, et appartenant » de fait et de droit aux créanciers de son » père. »

Jenny est tombée évanouie dans les bras de ses femmes. Pendant ce temps, les créanciers la mettent à prix; elle restait à 6,000 dollars, lorsque le planteur Jakson entre précipitamment, en donne 10,000 dollars, jette sa bourse au shériff, s'approche de Jenny, toujours évanouie, étend sa main sur elle comme pour en prendre possession, et d'un geste impérieux ordonne aux hommes de loi et aux créanciers de sortir.

Je ne vous avais pas encore parlé de ce planteur, mesdemoiselles: sir Jakson est un gros homme vêtu d'une veste ronde, d'un chapeau à larges bords, et fumant comme un bateau à vapeur. Voisin de sir Makensie, il lui avait donné sur ses folles dépenses de bons conseils qui, par malheur, ne furent pas suivis. Le jour où miss Jenny était revenue du couvent dans lequel elle avait passé son enfance, le planteur la vit avec sa robe blanche et ses beaux cheveux blonds; de ce jour, il se promit de la protéger, et depuis il l'aima en secret, sans espoir... car Jenny, qui d'abord en avait peur, avait fini par le prendre en aversion.

Au second acte nous sommes chez le planteur. Bien que miss Makensie soit esclave, il l'a entourée d'Éva et de Caton; puis il s'est dit: Elle est bien assez malheureuse d'être forcée de me voir, il faut au moins qu'elle me voie le moins laid possible. Il a jeté sa pipe, a mis un habit à revers et un chapeau à la mode. Près de partir pour la ville, il vient demander à Jenny ses ordres. La jeune fille commence à être touchée des bons procédés du planteur, elle éprouve presque des remords, car elle va le fuir... Arthur, qu'elle accusait de l'avoir abandonnée dans son malheur, était alors en prison pour dettes; son oncle l'en a retiré, Arthur va venir secrètement, et elle lui dira de l'enlever, elle et Éva. En effet, il arrive, ne demande que le temps d'aller à la ville chercher des chevaux de poste; un enlèvement lui sourit: « c'est très-fashionable... » Mais à peine est-il parti qu'une lettre à son adresse est apportée par un petit nègre. Jenny, alarmée pour Arthur, décachète cette lettre... elle est d'une miss Arabelle, une intrigante qui réclame le cœur d'Arthur, et paraît assurée qu'il n'épousera pas une esclave, indigne d'un aussi brillant dandy. La pauvre Jenny est accablée de honte et de douleur; elle n'aime plus son cousin. « Mon Dieu! dit-elle, je n'ai donc pas un ami, pas un protecteur au monde! » Sir Jakson arrivait en ce moment; il lui apporte l'acte de son affranchissement; car, lui dit-il, je ne vous ai achetée aux créanciers de votre père que pour vous soustraire à l'esclavage. Maintenant vous pouvez être à celui que vous aimez. Cet intérêt pour vous vous étonne, ajoute-t-il; mais depuis six ans, connaissant le désordre des affaires de votre père, je me suis promis de veiller sur vous, de vous protéger... Vous trouverez des amis plus brillans que moi, miss; mais vous n'en trouverez pas de plus dévoués. » Jenny se sent émue. « J'allais fuir avec sir Arthur, lui dit-elle; à présent que Dieu m'envoie un protecteur, je reste... si vous le voulez. — Mais sir Arthur! vous ne l'aimez donc plus? — Plus de mariage, monsieur, je reste... cela dépend de vous. — Que faut-il faire? — Quand sir Arthur viendra, il faut me retenir comme un maître en a le droit. » Jakson, ivre de joie, y consent: tout se passe ainsi qu'il est convenu; mais Arthur et le planteur s'insultent... un duel doit avoir lieu, et Jenny en est cause! elle sait que l'adresse d'Arthur est mortelle... si le planteur allait succomber, lui, qui vient de lui révéler tout un passé d'affection, de dévouement... elle ne pourrait jamais s'en consoler. « Si vous aimez votre cousin, lui dit sir Jakson, comme le duel a ses chances... je préférerais encore le mépris de sir Arthur à votre malheur, je ne me battrais pas. » Pour sauver la vie de son bienfaiteur, Jenny feint d'aimer encore Arthur. « Sa tête est légère, ajoute Jakson, qui connaît la liaison du dandy avec l'intrigante, mais puisque vous l'aimez toujours, puisque vous me confiez le soin de votre bon-

heur, je l'assurerai de façon que rien ne pourra plus s'y opposer à l'avenir. » La jeune fille, qui se croyait aimée du planteur, ne peut comprendre un tel dévouement. Arthur se présente avec une boîte de pistolets. « Il faut avant de se battre régler ses affaires, lui dit sir Jakson; miss Jenny est libre et riche, car j'ai découvert qu'on devait à Makensie plus qu'il ne devait lui-même... Je renonce à notre rencontre, sir Arthur; mais à une condition, ajoute-t-il avec effort, c'est que vous épouserez à l'instant miss Jenny. » Jugez, mesdemoiselles, de la position de la pauvre fille: si elle refuse d'épouser son cousin, qu'elle n'aime plus, le duel a lieu, et peut-être la mort de l'homme si dévoué, si généreux, à qui elle doit sa fortune et sa liberté... Elle consent... mais c'est avec désespoir qu'elle va reprendre ses habits de mariée. Jakson a racheté les bijoux qu'elle portait le jour de son malheur, il les lui offre... et ce présent ajoute encore, s'il est possible, à la reconnaissance de Jenny. « L'heure avance, lui dit le planteur; votre appartement touche à la chapelle de ce pavillon; sir Arthur, qui est allé se préparer, est sans doute impatient de son bonheur. Adieu, miss, puissiez-vous être aussi heureuse que vous le méritez! — Heureuse! dit Jenny en jetant un dernier regard sur Jakson, ah! je crois maintenant que j'aurais pu l'être. »

Resté seul avec Caton, Jakson pleure: la cloche de la chapelle annonce le mariage... le courage lui manque. « Un chagrin m'étouffe, me tue, dit-il, un chagrin que je garde au fond du cœur depuis six ans, depuis le jour où je l'ai vue pour la première fois: un ange! une femme!... la seule que j'aie jamais aimée de ma vie! sans qu'elle s'en doutât... sans qu'elle pût le soupçonner jamais! Moi, si grossier... si peu digne d'elle... son dédain, son mépris, auraient seuls payé mon amour!... — Cette femme, c'est miss Jenny, s'écrie Caton. — Silence! malheureux, pourquoi l'as-tu nommée?... Écoute! n'as-tu rien entendu? — Rien, monsieur Jakson. — Si! dans ce pavillon, il m'a semblé entendre un cri. — Ce pavillon est vide... tout le monde est à la cérémonie, et, dans ce moment, miss Jenny est à l'autel, déjà mariée sans doute. — Mariée! et par moi, s'écrie le planteur avec désespoir. Jenny! Jenny! perdue pour toujours! — Libre! libre encore, sir Jakson, dit en paraissant Jenny, pâle et tremblante. » Arthur vient pour la conduire à la chapelle; elle lui présente la lettre d'Arabelle, et tend sa main à sir Jakson, « à l'époux, dit-elle, que lui eût choisi son père. »

Ne vous inquiétez pas de ce que devient sir Arthur: Éva accourt lui dire qu'une belle dame en calèche le demande... et il est enlevé par l'intrigante miss Arabelle... Bon voyage!

Ce poème a du charme, de l'intérêt; la musique de M. Monpou est originale et parfaitement adaptée aux paroles. Succès complet et durable.

THÉATRE DE LA RENAISSANCE.

Vingt-six ans, comédie en deux actes et en prose, par MM. Dartois et Bournonville.

Mme Duverger, restée veuve et mère d'une jeune fille charmante, ayant tous les talens et surtout une belle dot, l'a laissée libre de se choisir un mari parmi la foule des jeunes gens qui aspiraient à sa main; Nathalie n'en distinguait aucun, et les uns après les autres les cédait à ses amies, qui devinrent toutes des femmes fort heureuses. Mais vingt-six ans sont arrivés! elle est vieille fille! sa mère se désole de ne l'avoir pas aidée à faire un choix. M. Durosel, son oncle, lui trouve enfin un mari; c'est un sous-préfet, âgé de trente ans, M. de Saint-Clair. Le jeune homme est enchanté du récit qu'on lui fait de la beauté et des talens de sa future, il lui envoie son portrait; de son côté, Nathalie est enchantée du portrait de son futur. Le sous-préfet arrive en chassant, rencontre dans le jardin une amie de Mlle Nathalie, apprend que c'est une vieille

fille, se sauve à toutes jambes, et écrit à M. Durosel qu'il refuse la main de sa nièce.

Ces dames habitaient une jolie campagne près de Toulouse; l'oncle, furieux, promet à sa sœur que dans six mois Nathalie sera mariée, l'emmène à Bordeaux, la fait passer pour veuve; là, Saint-Clair la voit, devient amoureux de sa beauté, de son esprit, de ses talens; il est jaloux et fier des succès qu'elle obtient dans le monde; une veuve! c'est la femme qu'il lui faut pour faire les honneurs de sa sous-préfecture; mais la jeune veuve le refuse, elle lui reproche sa conduite envers Mlle M..... — C'était une vieille fille! — Mais j'ai aussi vingt-six ans! — C'est bien différent, vous, vous êtes veuve! » Après avoir été bien tourmenté, Saint-Clair épouse enfin... une vieille fille! Ceci prouve deux choses: la première, que nos mères doivent nous aider à choisir un mari; la seconde, que le préjugé contre la grâce, l'esprit et la beauté des vieilles filles est absurde.

Cette pièce, par sa verve, sa gaieté et ses allusions à notre situation politique, attire la foule à ce beau théâtre, dont le spectacle est toujours si varié.

Mme J.-J. Fouqueau de Pussy.

Beaux-Arts.

SALON DE 1839.

Deuxième Article.

On ne peut apprécier les œuvres de l'art qu'alors que l'on s'est rendu compte de leurs divers mérites. Il est peu de talent complet: les qualités qui constituent un grand peintre sont rarement réunies dans un seul homme; mais chacune séparément fait un artiste distingué; une seule doit se trouver chez tous: c'est la sévérité du dessin. Un peintre qui dessine mal est un littérateur qui ne sait pas la langue dans laquelle il écrit. A part cela, tel peut prendre sa palette comme un poète saisit sa plume, pour réaliser une inspiration venue d'en haut, ou exprimer un sentiment profond; tel, épris de la belle nature, peut s'asseoir devant son chevalet avec l'espérance de la reproduire sur sa toile; tel, enfin, peut s'abandonner au culte de l'art proprement dit, s'attacher à perfectionner son *faire,* placer tout le mérite de son œuvre dans l'empâtement des couleurs, rester en admiration devant un fragment de tableau bien touché, sans s'inquiéter ni de l'ensemble de la composition, ni de l'expression, ni du caractère des figures. Je l'ai déjà dit, ces trois artistes sont trois hommes de talent: le premier est artiste par la tête et le cœur, le second par les yeux, le troisième par les mains. Les peintres et les amateurs rendront justice aux deux derniers; mais la multitude, qui *s'émeut* et *ne juge pas,* ne sera captivée que par les ouvrages du premier. Voilà pourquoi, au salon, on voit la foule passer indifférente auprès d'ouvrages de mérite, et leur préférer fort souvent d'indignes enluminures; puis, sortant tout-à-coup de ce *béotisme* apparent, s'agglomérer devant les tableaux de M. Ary Scheffer, productions admirables, par l'examen desquelles nous allons commencer cet article.

M. Ary Scheffer. *Faust apercevant pour la première fois Marguerite.*

Faust rencontre Marguerite pour la première fois. L'innocente jeune fille sort de la messe; elle est au milieu de ses amies. Il y a dans ce groupe des têtes remarquables; si Marguerite est la plus jolie, elle est aussi la plus candide: ce devait donc être la victime choisie par Méphistophélès. Ce tableau est tiré de *Faust*, du poète allemand Goëthe, ouvrage que sans doute vous ne connaissez pas. Le vieux docteur Faust ayant abandonné la recherche du secret de la création, et rajeuni par l'intervention de Méphistophélès, son démon fa-

milier, demande à la fortune, à l'amour, des dédommagemens de tant d'années perdues à la poursuite d'une science impossible. Peut-être a-t-il vu avec assez d'insouciance les rides s'effacer de son front; mais c'est avec une joie mêlée de surprise qu'il sent renaître, à l'aspect de Marguerite, une émotion morte depuis si longtemps dans son cœur. Ce sentiment se peint sur ses traits, mêlé à l'admiration passionnée que lui inspire la beauté de cette jeune fille, tandis que Méphistophélès sourit malignement à l'espoir de la sagesse changée en folie et de l'innocence perdue.

Le Christ sur la montagne des Oliviers.

M. Scheffer est, je crois, le seul peintre moderne qui traite les sujets saints en les emprégnant d'un sentiment religieux vrai et pénétrant.

Le Sauveur est sur la montagne des Oliviers; déjà il souffre pour nous, et le fils de Dieu, semblable en tout à l'homme, hormis le péché, sent son front mouillé d'une sueur d'angoisse en face de tant d'opprobres et de douleurs. Un ange descendu du ciel le soutient et le fortifie dans l'accomplissement de sa mission. La tête du Christ a une expression divine à faire plier le genou devant ce tableau, s'il était placé dans un oratoire, et non dans une galerie ouverte à tout venant et en singulière compagnie.

M. Auguste Moynier. *Saint François Xavier dans les Indes.*

Ce tableau est le début d'un jeune artiste qui expose pour la première fois et dont le brillant début est le présage d'un grand talent. « Saint François Xavier passant une fois au port de Canavor, exhorta un grand pécheur qui était dans le vaisseau, à se confesser. Voyant que cet homme refusait de l'écouter, il dissimula et se tut. Étant descendu à terre, il l'attira peu à peu jusque sur une montagne, à l'écart. Alors le père se dépouilla de ses vêtemens et se disciplina si rudement que le sang jaillissait. Le pécheur, éperdu en apprenant que c'était pour apaiser la colère de Dieu, et ému d'un tel exemple de charité, se jeta aux pieds du saint, se confessa et amenda sa vie. »

M. Duval-le-Camus. *La Sœur de Charité.*

Suivie d'une femme portant des provisions et des médicamens, la jeune sœur vient répandre ses consolations et ses bienfaits dans une chaumière. Cette petite scène est remplie de détails intéressans et rendus d'une manière gracieuse.

M. Hippolyte Flandrin. *Jésus appelant à lui les petits enfans.*

Ce tableau, qui jouit à Rome, où il a été composé, d'une réputation couronnée par le succès qu'il a obtenu à Paris au palais des Beaux-Arts, fait peu d'effet au Louvre. Son mérite n'est pourtant pas moindre sur la rive droite que sur la rive gauche de la Seine, dans la capitale de la civilisation que dans celle de la chrétienté; mais, à cette nouvelle place, le jour ne lui est pas distribué d'une manière avantageuse, et les rayons du soleil nuisent aux *lumières* du tableau; enfin, le coloris simple et un peu terne de M. Flandrin ne soutient pas non plus la lutte contre les vives enluminures qui, accrochées pêle-mêle le long des parois de la grande galerie, se heurtent, se choquent, s'éteignent, s'enflamment, se rendent ici plus crues, là plus fausses, par le voisinage ou les contrastes. Cette mêlée est un des grands désavantages du salon de peinture: plus d'un tableau rempli de mérite s'est vu annulé par ces malheureuses oppositions.

M. Eugène Giraud. *Le Passage de la Loire.*

Ce tableau représente le prince de Condé et l'amiral Coligny se retirant en toute hâte devant les forces supérieures des catholiques. Dans ces temps de troubles, les femmes et les enfans suivaient souvent l'armée : c'est la position où se trouve la princesse de Condé, dans un moment où cent

cinquante soldats composent toute l'armée protestante.

Cette petite troupe, conduite par deux héros, arrive sur les bords de la Loire. Son salut dépend de la découverte d'un gué inconnu, qu'indique un paysan et que des soldats sondent avec défiance. La princesse, dont la sûreté importe avant tout, doit passer la première avec ses enfans et ses femmes. Elle presse le plus jeune de ses fils sur son sein, en regardant avec anxiété sa monture poser en hésitant ses pieds sur le sable du lit mouvant et incertain du fleuve. De robustes guerriers portent sur leurs épaules ou dans leurs bras les autres rejetons de cette illustre famille. Les femmes suivent à pied, à cheval, en litière; les soldats ferment la marche. Tous se pressent; la Loire est si capricieuse!... Dans ses eaux grossies, d'une heure à l'autre le gué peut disparaître.....

Il y a beaucoup de mouvement et de naturel dans cette scène de désordre. Les acteurs sont bien à leur affaire, et ne s'occupent pas à poser devant le public de 1839. Ce sont vraiment les rudes guerriers de 1568, le front sillonné par les soucis de la guerre civile et religieuse, le teint hâlé par les fatigues, l'ame endurcie par les dangers de toutes sortes qu'ils affrontent pour leur foi.

Mme de Hérain. *Éducation de la Vierge.*

La Vierge encore enfant a déposé sur un banc le bouquet de roses qu'elle vient de cueillir, elle a pris son livre et s'est assise sur les genoux de sainte Anne qui, pour la faire lire, a quitté sa quenouille. La tête de sainte Anne et celle de la Vierge sont deux types de beauté réellement évangélique: les ajustemens sont très-habilement peints et avec beaucoup de goût et d'entente de la draperie.

Cette composition, d'un très-beau style, est remarquable par une belle et large exécution, et nous regrettons, mesdemoiselles, de ne vous en offrir qu'une froide copie.

Mme ALIDA DE SAVIGNAC.

Correspondance.

Je lisais ces jours derniers dans *le Maître d'école*, petite brochure de M. de Cormenin, ce conseil donné aux enfans du peuple : « Habituez-vous à parler correctement français et à vous communiquer les uns aux autres vos sentimens et vos idées en langage pur et intelligible. » C'est bien, dis-je à part moi; mais qui pourrait leur donner cette habitude? Il n'y a que ceux qui savent parler correctement, c'est-à-dire nous, puisque nous avons appris notre grammaire et feuilleté notre dictionnaire. Voici donc comment nous devrions faire. J'ai proposé à la femme de chambre de maman de la reprendre quand elle parlerait mal; elle en a paru fort touchée. Cette fille se mariera; à son tour, elle reprendra son mari, et leurs enfans parleront un langage pur et intelligible; ils ne diront plus *j'sommes, j'irons, j'avons;* car, dit *Bélise :*

Je est singulier, *avons* est pluriel.

Je ne crains pas de passer pour une *Bélise*, car nous ne sommes plus au temps où Molière a fait sa comédie des *Femmes savantes.* J'ai bien envie de te citer quelques passages de la scène où *Philaminte* force *Chrysale*, son faible mari, à chasser la grosse *Martine*, parce qu'elle a *offensé la grammaire.* Je sais cette pièce par cœur.

PHILAMINTE.

Elle a, d'une insolence à nulle autre pareille,
Après trente leçons, insulté mon oreille
Par l'impropriété d'un mot sauvage et bas
Qu'en termes décisifs condamne Vaugelas.

. . . .

MARTINE.

Mon Dieu! je n'avons pas étugué comme vous,
Et je parlons tout drait, comme on parle cheux nous.

. . . .

PHILAMINTE.

Vous voulez que toujours je l'aie à mon service,
Pour mettre incessamment mon oreille au supplice;
Pour rompre toute loi d'usage et de raison
Par un barbare amas de vices d'oraison,

De mots estropiés, cousus par intervalles,
De proverbes traînés dans les ruisseaux des halles?
. . . .

CHRYSALE.

Qu'importe qu'elle manque aux lois de Vaugelas,
Pourvu qu'à la cuisine elle ne manque pas? [herbes,
J'aime bien mieux, pour moi, qu'en épluchant ses
Elle accommode mal les noms avec les verbes,
Et redise cent fois un bas et méchant mot,
Que de brûler ma viande, ou saler trop mon pot.
Je vis de bonne soupe, et non de beau langage.
Vaugelas n'apprend point à bien faire un potage;
Et Malherbe et Balzac, si féconds en bons mots,
En cuisine, peut-être, auraient été des sots.

Je vais plus loin que *Chrysale : je suis sûre* qu'en cuisine ces messieurs eussent été des sots; mais je dis que, grâce à nos conseils, nos *Martines* peuvent nous faire en même temps de *bonne soupe* et du *beau langage*, et quand ensuite elles soigneront nos enfans, elles ne leur apprendront plus ces locutions vicieuses que nous-mêmes nous avons eu tant de peine à oublier. Tu le vois, ma chère amie, ce que l'on fait dans l'intérêt des autres se trouve toujours être fait dans notre propre intérêt.

Je te copie une suite de ces locutions vicieuses auxquelles tu voudras bien ajouter celles que tu auras découvertes : je les recevrai avec grand plaisir.

ON DIT :	ON DOIT DIRE :
Le combien du mois sommes-nous?	Quel est le quantième du mois?
Il ne décesse de parler.	Il ne cesse de parler.
Coûte qui coûte.	Coûte que coûte.
Cette étoffe déteint.	Cette étoffe se déteint.
Sa vie durante.	Sa vie durant.
Se mettre une écharpe dans le doigt.	Se mettre une écharde dans le doigt.
Je me suis en allé.	Je m'en suis allé.
Allumez la lumière.	Allumez la chandelle.
Allumez du feu.	Faites du feu.
Le vin est fait pour boire.	Le vin est fait pour être bu.
Prendre à brasse-corps.	Prendre à bras-le-corps.
Il brouillasse.	Il bruine.
Faire son embarras.	Faire l'important.
Je m'en rappelle.	Je me le rappelle.
Flanquer un soufflet.	Flaquer un soufflet.
Il se lève trop à bonne heure.	Il se lève de trop bonne heure.
Ces livres ici.	Ces livres-ci.

ON DIT :	ON DOIT DIRE :
L'idée lui a pris.	L'idée lui est venue.
Matronner (murmurer).	Marmonner.
Les yeux du fromage.	Les œils du fromage.
Une rue passagère.	Une rue passante.
Cette femme est perclue.	Cette femme est percluse.
Un petit peu.	Un peu.
Tant pire.	Tant pis.
Il va promener.	Il va se promener.
Près l'église.	Près de l'église.
Le canard sent le sauvage.	Le canard sent le sauvagin.
La semaine qui vient.	La semaine prochaine.
Supérieurement meublé.	Superbement meublé.
Cette terre me rapporte assez pour vivre.	Assez pour me faire vivre.
Je vous demande excuse.	Je vous fais mes excuses.
C'est à vous à qui je veux parler.	C'est à vous que je veux parler.
Éviter des chagrins à son ami.	Épargner des chagrins à son ami.
Vers le midi.	Vers midi.
C'est de vous dont on se servira.	C'est de vous qu'on se servira.
Le cheval à monsieur.	Le cheval de monsieur.
Venez à bonne heure.	Venez de bonne heure.
Je vous fais l'abandon de cette somme.	L'abandonnement de cette somme.
D'une bonne acabit.	D'un bon acabit.
Il en a mal agi envers moi.	Il a mal agi envers moi.
Agonir de sottises.	Accabler de sottises.
Je connais les aides de cette maison.	Je connais les êtres de cette maison.
Cette pomme a l'air bonne.	Cette pomme paraît bonne.
Ajamber un ruisseau.	Enjamber un ruisseau.
J'ai plusieurs endroits à aller.	Je dois aller dans plusieurs endroits.
J'y vas.	J'y vais.
On demande après vous.	On vous demande.
Au jour d'aujourd'hui.	Aujourd'hui.
Auprès de (en comparaison de)	Au prix de.
Autant comme moi.	Autant que moi.
A travers du corps.	A travers le corps.
Au travers le visage.	Au travers du visage.
Avant que de partir.	Avant de partir.
Bailler aux corneilles.	Bayer aux corneilles.
Bosseler un gobelet.	Bossuer un gobelet.
Il a rempli son but.	Il a atteint son but.
Allez vous changer.	Allez changer d'habits.
Voici comme se passa l'affaire.	Voici comment l'affaire se passa.
Comme de juste.	Comme de raison.
Malgré que.	Quoique.
Fièvre célébrale.	Fièvre cérébrale.
Un colidor.	Un corridor.

ON DIT :	ON DOIT DIRE :
Écosses de pois.	Cosses de pois.
Cresson à la noix.	Cresson alénois.
Désagrafer.	Dégrafer.
Déhonté.	Ehonté.
Un dinde.	Une dinde.
Un écritoire.	Une écritoire.
De la bonne amadou.	De bon amadou.
Ormoire.	Armoire.
En errière.	En arrière.
Je m'asseois.	Je m'assieds.
Embrouillamini.	Brouillamini.
Pomme de Calvi.	Pomme de Calville.
Pied fourchu.	Pied fourché.
Franchipale.	Franchipane.
Ferluquet.	Freluquet.
Fringalle.	Faimvalle.
Gigier.	Gésier.
Hypoconde.	Hypocondre.
Une incendie.	Un incendie.
Des serviettes à linteaux.	Des serviettes à liteaux.
Il arrive comme mars en carême.	Comme marée en carême.
Une mitouche.	Une nitouche.
Une mulâtresse.	Une mulâtre.
Du naere.	De la nacre.
Du réglisse.	De la réglisse.
Une pantomine.	Une pantomime.
Un patère.	Une patère.
Poire de Cressane.	Poire de Crassane.
Récureur, récureuse.	Ecureur, écureuse.
De la semouille.	De la semoule.
Tendon de veau.	Tendron de veau.
Tête d'oreiller.	Taie d'oreiller.
Rancuneur.	Rancunier.
Les argots d'un coq.	Les ergots d'un coq.
Une poire confie.	Une poire confite.
Aigledon.	Edredon.
Fleur d'orange.	Fleur d'oranger.
Arboriste.	Herboriste.
Fil d'aréchal.	Fil d'archal.
Un baguenaudeur.	Un baguenaudier.
Les berloques d'une montre.	Les breloques d'une montre.
École bissonnière.	Buissonnière.
Balai de bouilleau.	De bouleau.
Caneçon.	Caleçon.
Castonade.	Cassonade.
Cataplame.	Cataplasme.
C'est eux.	Ce sont eux.
Un chacun.	Chacun.
Un grignon de pain.	Un guignon de pain.
Chipoteur.	Chipotier.
Cieux de lits.	Ciels de lits.
Coane de lard.	Couenne de lard.
Colaphane.	Colophane.
Colorer un dessin.	Colorier un dessin, colorer un mensonge.
Feu conséquent.	Feu considérable.
Contrevention.	Contravention.
Corporance.	Corpulence.
Je conserai.	Je coudrai.
Je consus.	Je cousis.

Peut-être, en cherchant bien, trouverons-nous encore d'autres phrases, d'autres mots à corriger... Mais il est temps de nous occuper de notre planche.

Le n° 1 te représente une pointe réduite au 20e. D'après l'échelle qui est sous le n° 2, tu pourras aisément retrouver tes mesures. Cette pointe se fait en étoffe pareille à la robe ; en mousseline de laine ou en percale. Elle se taille sur à peu près trois quarts de large et à peu près deux aunes et demie de long. Ces deux aunes et demie étant pliées en deux dans leur longueur, tu enlèves tout ce qui manque sur ce modèle et fais une couture au milieu du dos. Alors les raies de l'étoffe, en se réunissant, forment une espèce d'ornement à cette pointe. Tu la doubles d'une soie légère et de couleur tranchante ; puis tu ajoutes un biais de cette même doublure ; ce biais part du dessous et rabat tour à tour par dessus le châle sur une hauteur de 1 pouce. Pour former cette pointe, il faut deux largeurs d'une étoffe de mousseline de laine et une largeur d'une étoffe de percale.

Le n° 3 est un dessin de pantoufle en tapisserie.

Le n° 4, ce sont les signes qui représentent les couleurs employées pour former ce dessin.

Le n° 5 est un patron de col dont le dessin imite les dessins de la *guipure*. Tu achètes du tulle dont le réseau imite aussi le réseau de la guipure ; tu bâtis ce tulle sur ce patron ; tu achètes de la bonne mousseline, pas trop claire, tu la bâtis sur ce tulle ; puis tu traces avec du coton tous les contours de ce dessin, tu les couvres d'un point appelé cordonnet, et tu découpes la mousseline de manière à former ces dessins

qui ressortiront sur le fond du tulle. La raie pointée t'indique la forme du col; tout autour de ses sinuosités, tu coudras un picot de dentelle.

Le n° 6 est une manchette que tu exécuteras de même, seulement, des deux côtés, à une hauteur de 2 pouces, tu ne découperas pas le tulle, tu y ajouteras de la mousseline pour y placer les boutons et leurs boutonnières.

Le n° 7 est le commencement d'un alphabet auquel on a donné le nom d'alphabet *Hugo;* ce que c'est que d'être poète et prosateur célèbre!

Le n° 8 est un dessin pour tour de chemisette en mousseline que l'on met sous les robes habillées. Si tu es pressée, ne brode pas la grande fleur.

Le n° 9 est un entre-deux pour un corsage à la vierge.

Le n° 10 est un dessin que l'on exécute, en coton blanc et en coton de couleur, à la corne d'un mouchoir entouré de hautes vignettes aussi de couleur.

Le n° 11 est une autre corne de mouchoir, que l'on brode d'une seule couleur, en points de chaînette ou en point de cordonnet.

Le n° 12 est un semé pour bonnet de mousseline.

Et les n°s 13, 14 et 15 sont des semés pour être placés, chacun séparément, à des espaces très-éloignés, sur des robes d'organdy ou de mousseline de laine, et pour être brodés en laine d'Allemagne.

Quant à ce que nous porterons cet été, voilà ce que j'ai pu prévoir. Les chapeaux de paille cousue seront petits, évasés, très-longs des joues et bas de forme; ils seront garnis de nœuds de crêpe. Les manches seront comme celles de cet hiver. Les robes auront une petite garniture ou un bouillon... Attends-toi à porter des spencers de gros-de-Naples de couleur sur des robes blanches... On portera des cravates formées d'un biais de gros-de-Naples écossais, effilé tout autour. Les pointes noires seront agrandies d'un biais de quatre pouces en gros-de-Naples bleu, vert, cousu double tout autour de la pointe. Je guette la mode : tu sais que pour nous, il faut qu'elle soit bien décidée.

Il y a de singuliers rapprochemens. Je t'ai écrit souvent : Je viens de *Jérusalem* où j'ai vu *la translation de l'arche sainte dans le temple;* je viens d'assister à *l'éboulement dans la vallée de Goldau;* je viens d'entendre *la messe de minuit dans l'église de Saint-Étienne du Mont...* c'est-à-dire je viens du Diorama... eh bien! comme j'allais porter ma dernière lettre à l'imprimerie, le Diorama brûlait... A mon retour, il n'existait plus rien de ces merveilles de l'art et de la science de M. Daguerre. Oh! le feu!... il n'avait pas eu sa proie depuis long-temps!

Adieu, chère petite, compte sur mon amitié et sur mon zèle pour tout ce qui pourra t'être utile. J. J.

Ephéméride.

—

Le 10 avril 757, l'usage des orgues dans les églises commença à Compiègne.

Le premier orgue qui ait paru en France fut envoyé par Constantin Copronyme à Pépin, qui était alors à Compiègne, et qui en fit don à l'église de Saint-Corneille de cette ville.

Mosaique.

—

Enseigner, c'est apprendre deux fois.

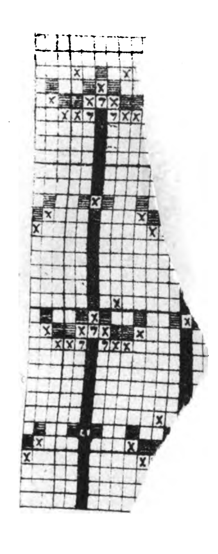
—

Il ne faut choisir pour épouse que la femme que l'on choisirait pour ami si elle était homme.

—

Les enfans ne sont bien soignés que par leurs mères, et les hommes que par leurs femmes. JOUBERT.

Imprimerie de Veuve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, n° 46, au Marais.





J.al des Demoiselles – Année N° III Imp. de Lemercier Benard

ORIGINE DES POUPÉES.

JOURNAL

DES DEMOISELLES.

Instruction.

Leçon de Coloris.

Tous les yeux voient-ils la couleur de même?

Avant de commencer à peindre, on s'imagine que la science du coloris est peu de chose quand on sait plus ou moins dessiner; il semble qu'il suffira de prendre du vert pour faire des arbres, du jaune pour faire des maisons, du brun pour faire de la terre; et c'est seulement quand on a eu les yeux offensés par la crudité de ton et par la disparate des couleurs, dans vingt essais différens, qu'on entrevoit la difficulté de trouver les teintes vraies.

L'interposition de l'air entre le spectateur et les objets qu'il regarde, modifie les couleurs, et leur fait éprouver des altérations, apparentes quant à elles, mais réelles quant à nous.

L'air, considéré sous le rapport de la couleur, est une matière déliée qui se manifeste à la vue par une teinte bleuâtre dont elle est colorée.

Cette matière bleuâtre, qui se trouve entre le spectateur et les divers corps de la nature, se combine, en apparence, avec les couleurs qui leur sont propres, et les modifie plus ou moins, selon que sa masse a plus ou moins d'épaisseur.

Ainsi plus un corps est proche, plus sa couleur paraît pure; plus il est loin, plus elle semble altérée.

Si l'air était toujours dans un même état, il est hors de doute qu'on pourrait donner une échelle exacte de la modification des couleurs, selon l'éloignement progressif des objets, mais comme cet état est susceptible d'un grand nombre de variations, on a dû renoncer à obtenir un tel résultat.

En principe général: la combinaison de la couleur de l'air avec celles qui sont propres aux divers corps, produit le même effet que celui qu'on obtient sur la palette en mélangeant le bleu avec l'une des autres couleurs. L'air interposé donne donc au jaune une teinte verdâtre, et au rouge une teinte violette; quant aux autres couleurs primitives moins décidées, et à celles qui sont composées, il les atténue sans les modifier autant, mais en suivant toujours le même principe.

L'air chargé de vapeurs plus ou moins épaisses n'a plus la même transparence ni

la même teinte bleuâtre, et par conséquent son action dans la modification des couleurs est différente : il les atténue toutes dans une proportion plus forte, et leur donne un ton plus ou moins grisâtre, quelquefois plus ou moins rougeâtre, selon l'état de l'atmosphère.

Vous voyez, mesdemoiselles, par ce peu de mots, qu'il est également impossible de réduire en règles positives l'art du coloris, puisqu'il est assujetti à des modifications produites par des causes si variables qui dépendent, comme nous venons de le dire, du plus ou moins d'éloignement des objets et du plus ou moins de pureté de l'air : il faut donc absolument prendre la nature sur le fait, chaque fois qu'on veut la représenter sous un aspect quelconque.

Il est tellement vrai que l'interposition de l'air dénature à nos yeux les couleurs, qu'un éloignement de quelques toises cause déjà un changement sous ce rapport. Vous pourrez vous en convaincre en examinant les arbres d'une avenue; car en regardant bien vous n'en trouverez pas deux exactement de la même teinte. Ceci est d'une vérité rigoureuse; toutefois, je conviens qu'il faut des yeux exercés pour le reconnaître. Quelle immense variété de tons doit donc exister dans un paysage, et que d'étude il faut pour parvenir à les rendre.

Quand on s'est bien convaincu, après des essais infructueux, qu'on ne sait rien en coloris, on n'entend pas pour cela cesser de faire des tableaux, et pour se tirer d'affaire, on prend le parti de copier aussi fidèlement qu'on pourra le coloris de son maître; on s'habitue à n'imiter que des imitations, et au bout de quelques mois on se trouve à peu près hors d'état de copier la nature. Il y avait assurément plus de ressources quand on ne savait rien; car lorsqu'on a pris des habitudes vicieuses, il est bien à craindre qu'on s'en ressente toujours.

Voyez ce qui arrive. Il y a dans chaque atelier de peinture une sorte de coloris qu'on ne peut mieux qualifier qu'en le nommant coloris de convention. Tout l'atelier l'adopte, et cela est si vrai, qu'en voyant les peintures de vingt élèves, on peut deviner, à la couleur, sous quel maître ils ont étudié. Les uns donnent dans le bleu, d'autres dans le rouge, d'autres dans le gris, selon le parti adopté par leur école. Il n'y a rien de pis que cette imitation servile d'un maître. Eh! que n'imitez-vous la nature?

Je connais des jeunes personnes qui peignent tout rose. C'est un défaut plus joli; mais ce n'est pas moins un défaut impardonnable, je dirais presque qu'on est tenté de respirer leurs tableaux. Pourquoi altérer ainsi la vérité? Il ne s'agit pas d'inventer des teintes agréables, mais de copier des teintes vraies.

C'est peut-être ici le cas d'examiner une question qu'on a souvent agitée : savoir si tous les yeux voient les couleurs de même.

Sans qu'on ait pu acquérir à cet égard aucune certitude, il a été décidé que chacun voit ou peut voir différemment ; et les peintres se sont empressés d'en tirer avantage pour excuser l'infidélité de leur coloris.

C'est une fausse induction. On conçoit bien que la nature, inépuisable dans la variété de ses productions, qui ne fait pas deux feuilles semblables dans une forêt, qui ne fait pas dans un million de têtes deux nez qui se ressemblent, n'ait pas donné à tous les hommes des yeux si parfaitement conformes les uns aux autres, qu'ils puissent percevoir les couleurs exactement de la même manière. En suivant, pour chercher à s'éclairer, la marche ordinaire de l'esprit humain, qui est d'aller du connu à l'inconnu, on a remarqué que les miroirs qui réfléchissent les objets les reproduisent avec des différences de teintes qui proviennent, dans l'un, de la qualité du verre, dans l'autre, de son épaisseur, dans un autre, du tain qui y est appliqué. Pourquoi, a-t-on dit, nos yeux n'auraient-ils pas aussi la vertu, ou le défaut, de mo-

difier la perception des couleurs, selon la nature du cristallin, de l'humeur vitrée, ou de la rétine dont ils sont composés? Fort bien! mais quelle conséquence en peut-on tirer pour la peinture? Aucune, et vous allez en convenir.

D'abord, mesdemoiselles, ceci n'est qu'une hypothèse: car on n'aura jamais le témoignage d'un seul homme pour asseoir sur ce point un bon jugement. Admettons qu'un homme voie brun ce que les autres voient rouge; il ne pourra le faire connaître, puisqu'il emploiera forcément le même mot pour exprimer une couleur qu'il voit différemment. Il prendra un objet qu'on lui a appris s'appeler rouge; et, quoiqu'il le voie brun, il dira: Voilà du rouge. Comment espérer de s'entendre?

Mais, me direz-vous, il n'est pas besoin ici d'un témoignage verbal; si l'individu dont il s'agit est peintre, son ouvrage parlera pour lui. Erreur! on ne pourra tirer aucune conclusion de l'imitation qu'il fera au moyen des couleurs dont on se sert en peinture; car il emploiera la couleur rouge, qu'il voit brune, pour représenter l'objet rouge qu'il voit brun. La différence sera donc uniquement dans son œil, et c'est une absurdité de prétendre que l'ouvrage d'un peintre puisse se ressentir de la manière dont il perçoit les couleurs.

J'ai exagéré cette diversité de perception afin de rendre plus palpable ce que je voulais vous démontrer. Ces différences, si elles existent, doivent être peu sensibles, et ne consistent sans doute que dans les diverses nuances d'une même couleur; et si la plupart des peintres ont un mauvais coloris, c'est moins parce qu'ils ne *peuvent* pas que parce qu'ils ne *savent* pas voir juste.

Parmi les qualités qu'un peintre doit avoir, celle qui lui manque le plus communément, c'est l'esprit d'observation. Il est clair que nulle autre qualité n'est aussi nécessaire que celle-là dans les arts d'imitation; et pourtant, soit paresse, soit inaptitude, les élèves n'en font que très-peu usage. Comme il est plus commode de peindre dans sa chambre que dans la campagne, ils s'en tiennent là; de sorte que s'ils n'ont point un tableau à copier, au lieu d'imiter le coloris de la nature, ils l'inventent.

C'est le défaut d'observation qui engendre ce coloris faux ou exagéré qu'on remarque dans la plupart des peintures d'élèves; c'est là ce qui leur fait faire des ciels d'indigo, des chemins de safran, des chairs couleur de rose, des lointains bleu d'azur. C'est également à cela qu'on doit attribuer le peu de vérité qu'ils mettent dans le clair-obscur, c'est-à-dire dans l'art de faire sentir à travers l'ombre ou l'*obscur* le coloris qu'aurait un corps s'il était dans le *clair*. Ce n'est pour le dessinateur qu'une difficulté médiocre; mais pour le peintre, c'est la plus grande de toutes. Aussi la plupart des élèves n'y entendent rien. Dans leurs ouvrages, un même bâtiment semble composé de murs de diverses couleurs; les arbres paraissent avoir plusieurs sortes d'écorces: en un mot, les surfaces qui sont exposées au jour et celles qui se trouvent dans l'ombre n'ont pas entre elles la moindre analogie.

La faute n'en est pas à eux seuls, et j'accuserai leurs maîtres de ne savoir pas les mettre dans la bonne route. Pourquoi ne leur apprennent-ils pas à voir?

Il existe parmi les artistes une autre vieille erreur qui consiste à croire qu'on apporte en naissant, ce qu'ils appellent le sentiment de la couleur. A entendre ces messieurs, il faut être né coloriste, comme il faut être né poète: cela est commode pour les barbouilleurs, qui n'ont qu'à s'en prendre au destin ou aux astres; mais si l'on veut être de bonne foi, on conviendra que le sens de la vue, exercé comme il doit l'être chez un peintre, peut rendre compte de toutes les teintes de la nature, de même que l'oreille d'un musicien saisit toutes les parties qui concertent dans un orchestre et toutes les modulations qui se succèdent. Que faut-il

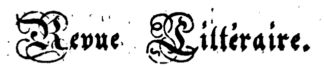
pour cela? Rien qu'une étude à la portée de tout le monde et une certaine dose d'application.

Le préjugé agit sur nous pour le coloris comme pour la forme des corps, et l'étude que je vous conseille a pour but de vous en affranchir.

Les couleurs arrivent à nos yeux modifiées d'une manière plus ou moins considérable; mais nous n'en voyons rien tant que nous n'avons pas acquis l'habileté nécessaire. Nous savons d'avance quelle est la couleur de chaque objet, et nous ne pouvons croire que l'éloignement y apporte un changement si surprenant. Bien plus, nous ne voyons que les teintes qui dominent sur une surface, et les nuances nous échappent aussi bien que les reflets. Là où des yeux non exercés ne voient que du blanc ou du noir, le peintre voit toute autre chose. Ils n'aperçoivent dans la tête d'une jeune fille qu'une carnation blanche et rose; le peintre y découvre des reflets jaunâtres et même verdâtres. Ils ne voient dans un arbre que du vert; le peintre y distingne du bleu, du brun, etc. Ils ne voient dans une vieille tour que du gris; le peintre y aperçoit du jaune, du rouge, et, selon que l'aspect change par rapport à l'éloignement ou à la lumière, les corps changent pour lui de teintes, tandis que pour les autres ils demeurent toujours les mêmes. C'est que ceux-ci, je le répète, se croiraient trompés par leurs yeux s'ils voyaient vert ce qu'ils savent être jaune: qu'ils exercent leur vue, et bientôt ils se déferont de ce scrupule.

Observer, c'est là tout le secret pour devenir coloriste. Un professeur devrait donner à ses élèves des leçons d'observation comme il leur en donne de pratique; et de cette manière il leur apprendrait plus en un jour qu'en les faisant travailler des années dans son atelier. C'est ce dont je me propose de vous donner prochainement un exemple, en vous décrivant en peintre un des plus beaux sites des bois de Meudon.

CHARLES FARCY.



Revue Littéraire.

—

LITTÉRATURE FRANÇAISE.

Gabrielle, par Mme Virginie Ancelot, 2 vol. in-8°; chez Dupont, 7, rue Vivienne.

Le public, qui connaît et apprécie Mme Ancelot, s'attendait bien, en voyant annoncer *Gabrielle*, à quelque chose de noble, de gracieux; mais personne, j'en suis sûre, n'avait complètement deviné le charme original de cette nouvelle création. L'action de ce roman est simple et rapide; elle se noue par un mariage: Ives, duc de Mauléon, ruiné, désillusionné, fatigué du monde et de lui, s'est décidé, après une vive résistance, à épouser Gabrielle Rémond, enfant ignorante du monde et de la vie, mais riche à millions. Gabrielle n'a jamais été contrariée un seul instant; sa mère, Mme Rémond, veuve d'un industriel, pensant que les premiers plaisirs du luxe étaient surtout l'absence de tout travail, a voulu que l'enfance de Gabrielle fût abandonnée à elle-même, libre de courir soir et matin dans le parc du château d'Arnouville. La force et la beauté de la jeune fille ont pris un développement extraordinaire; naïve et franche, riche de sensations neuves, d'illusions fraîches et riantes comme elle, Gabrielle se montre enchantée quand Mme Rémond lui apprend, avec un orgueil très-amusant, qu'elle lui donne pour époux un jeune homme noble, titré, et qu'elle va devenir duchesse: « Mme la duchesse de Mauléon! n'est-ce pas superbe?—Délicieux, en effet, » dit Gabrielle. Mais, cinq minutes

après, elle n'y pense plus. Enfin l'entrevue a lieu ; Ives de Mauléon et Gabrielle Rémond se trouvent face à face : Ives présenté par Mme la marquise de Fontenay-Mareuil, sa grand'mère, femme aux fines perceptions, aux manières nobles et distinguées ; Gabrielle, par sa mère la très-vulgaire Mme Rémond, qui, couverte de la plus riche de ses robes de soie, de son plus magnifique cachemire, se croit très-franchement à la hauteur de tout ce qu'il y a de plus élevé. Gabrielle trouve son futur bien, très-bien ; elle l'aime. Malheureusement Ives de Mauléon ne la juge pas de la même manière : le cœur du jeune homme se révolte, les millions qui doivent remplacer sa fortune détruite perdent un instant leur puissance ; mais un regard de sa grand'mère le rappelle à la réalité de sa situation. Il se résigne, et son dédain se cache sous un air de préoccupation.

Dans le couvent, où Mme Rémond a cru devoir placer sa fille pour y passer les jours qui vont précéder son mariage, se trouve aussi une jeune fille qui se lie avec Gabrielle. Plus âgée de trois ans, Élénore est aussi bien plus avancée que son amie sur toutes les choses de la vie ; car déjà elle a vu le monde pendant tout un hiver, et son cœur a fait un choix; mais elle se croit oubliée, elle souffre, et les confidences échangées par les deux pensionnaires amènent entre elles un redoublement d'amitié : « Voyons, Élénore, dit Gabrielle, comment se nomme celui que tu désires épouser ? » Élénore hésite; elle cherche un nom... « Eh bien ! reprend Gabrielle en voyant sa compagne s'embarrasser et rougir, appelle-le *Ives*, pour me faire plaisir, c'est un nom charmant, n'est-ce pas ? » La rougeur d'Élénore redouble, mais elle ne dit pas : Ce nom est le *sien ;* et Gabrielle n'ajoute rien de plus, car sa mère lui a dit : « Ne parle de ton mariage à personne que lorsqu'il sera définitivement arrêté ; s'il manquait, on se moquerait de mon ambition pour toi. » Le soir même de cette causerie avec Élénore, Gabrielle était rentrée chez sa mère.

Le jour du mariage arrive enfin. Élénore, conduite par son tuteur, vient assister à la cérémonie.

« Mon Dieu ! que venez-vous faire ici ? » lui dit rapidement Mme de Savigny, chez qui elle a connu Ives de Mauléon. Mais elle n'entend que confusément les mots qui auraient dû lui apprendre que celui qu'elle aime en secret va devenir l'époux de son amie ; en ce moment, penchée vers son tuteur, heureuse de lui donner toute sa confiance, Élénore lui disait en montrant Ives de Mauléon : « Le voilà ! c'est lui que j'ai choisi. »

Gabrielle a tout entendu, tout compris ; elle veut parler, elle crie d'arrêter... mais le mariage civil est contracté ; elle est entraînée dans la chapelle ; ce mouvement ne l'empêche pas d'apercevoir Élénore évanouie qu'emporte son tuteur.

Gabrielle parvient enfin à rester maîtresse d'elle-même ; son maintien est calme et presque digne : elle observe, et ses yeux, qui rencontrent quelquefois ceux d'Ives de Mauléon, y lisent l'embarras, le trouble, et surtout le dédain. L'esprit de Gabrielle s'éclaire, elle comprend qu'un marché vient de se conclure, qu'elle a acheté de plusieurs millions le droit de porter un titre dont son mari la croit parfaitement indigne.

Ces réflexions, qui ouvrent à Gabrielle un si triste avenir, elle ose les communiquer franchement à Ives de Mauléon dès qu'ils se trouvent seuls. « Monsieur, lui dit-elle, j'ignorais, moi, qu'il y eût une différence entre Gabrielle Rémond et le petit-fils de la marquise de Mareuil ; les regards du monde et les vôtres surtout me l'ont appris aujourd'hui ; n'essayez plus de me tromper ; prenez ma dot, disposez-en, je tâcherai de ne rien faire qui puisse amener la rougeur sur votre front ; mais je vous dispense dès ce moment de toute hypocrisie qui aurait pour but de n'abuser que moi. »

Ives de Mauléon avait une ame assez

élevée pour apprécier toute la noblesse et la franchise de cette jeune fille ; mais il ne devina pas la tendresse profonde et vraie qu'il lui avait inspirée. A partir de cet instant, Gabrielle s'abrita sous l'aile de la marquise de Fontenay-Mareuil, et se dédommageait avec la grand'mère de son mari de la contrainte qu'elle s'imposait envers lui; alors son ame aimante se montrant à découvert, son esprit si fin s'échappait en saillies, et Ives de Mauléon, qui, par orgueil, garda d'abord le secret de l'amour que lui inspirait sa belle compagne, sentait pourtant cet amour grandir chaque jour et devenir le tourment de sa vie.

Plusieurs mois s'écoulèrent sans apporter de changement dans la position des deux époux ; Élénore était rentrée dans son couvent, ses facultés morales avaient souffert assez pour qu'on craignît que sa raison ne restât altérée, et Mme de Savigny, pour mieux tourmenter Gabrielle, qu'elle détestait, parlait mystérieusement, mais à voix haute, du désespoir de sa jeune amie ; puis, sous prétexte d'adoucir ce désespoir par quelques distractions, elle obtint du tuteur d'Élénore que celle-ci revînt habiter avec elle. Le hasard, aidé de la malice de Mme de Savigny, sut placer Ives de Mauléon et Élénore dans une situation telle, que Gabrielle dut se croire trahie par son ancienne compagne, et peut-être un sujet de haine pour Ives de Mauléon.

Ce fut au chevet du lit de Mme Rémond que le jeune duc revit Gabrielle. Mme Rémond avait eu froid, une fluxion de poitrine s'était déclarée, elle se sentait mourir, et voulait arranger ses affaires d'intérêt; après un entretien de quelques minutes avec le notaire, elle apprit à Gabrielle qu'Ives de Mauléon n'avait rien voulu toucher des revenus de sa dot. Gabrielle devina les répugnances de son mari. « Ainsi, se dit-elle, il ne veut rien de la femme qu'il ne peut aimer ! » Mais elle s'aperçoit que sa mère commence à douter du bonheur de son enfant chérie ; Gabrielle se contraint, force ses lèvres à sourire, et lorsque la bonne Mme Rémond mourut, elle était rassurée sur le sort de sa fille.

La jeune femme sentit alors son courage fléchir : voulant s'arracher à cette situation pénible, elle partit et se retira au château d'Arnouville, pour y pleurer en liberté sa mère, disait-elle, mais au fond, pour accorder à Ives autant de liberté qu'elle lui en pouvait donner. Seule dans ce château, qui appartenait autrefois à la famille de Fontenay-Mareuil, Gabrielle se plut à rendre à ce beau lieu sa splendeur première : si son mari l'eût aimée, combien elle eût été heureuse là !... mais ses joues pâlissent, sa santé s'altère... Ives de Mauléon, ce nom, sa pensée constante, est toujours sur ses lèvres. Un soir qu'elle l'a prononcé tout haut, Ives de Mauléon lui-même paraît devant elle... Il vient à son tour offrir de lui rendre sa liberté : le mariage peut être cassé. Gabrielle est anéantie ; son secret s'échappe... Tout s'explique, Ives l'aime, il l'aime depuis qu'il a deviné tout ce qu'elle valait... mais Élénore ?... Élénore est guérie ; et depuis trois mois retournée dans son couvent. Un bruit inusité se fait entendre : c'est la marquise, inquiétée par Mme de Savigny, elle accourait vers ses enfans qu'elle croyait malheureux et près de se séparer... elle les trouve ensemble, et le bonheur brille dans leurs regards. *Par hasard* Mme de Savigny assiste à cette entrevue de famille ; elle se rendait aux eaux accompagnée de de Marsay, l'ami sceptique et railleur d'Ives de Mauléon : leur chaise s'est brisée. « J'allais à S..... pour y être élu député, dit M. de Marsay. — Georges Rémond, le cousin de Gabrielle, a été nommé hier, répond Ives ironiquement. — Alors, restez tous ici, leur dit Gabrielle ; vous verrez ce que j'ai fait du château de vos pères, ajouta-t-elle en se tournant vers son mari ; puis elle reprit en s'adressant à la marquise : Ma mère, vous habiterez l'appartement

qu'occupait, sous Louis XIV, la marquise de Fontenay-Mareuil. » Mme de Savigny s'excuse, sa chaise est réparée, il faut qu'elle se remette en route, « *bien fâchée*, dit-elle, de ne pouvoir admirer toutes les merveilles exécutées par la jeune *duchesse de Mauléon*. »

Ives, fier et heureux de la grâce noble de sa compagne, laisse éclater toute son admiration, toute sa tendresse, et la vieille marquise dit, regardant sa Gabrielle et s'adressant à un de ses nobles parens : « Je me trompais, mon ami, je vois que, même à notre époque, *il y a encore des femmes*. »

Mme JULIETTE BÉCARD.

Littérature Étrangère.

FRAGMENT ANGLAIS.

DESCRIPTION OF HEAVEN.

There is life without any death,
And there is youth without any elde (age);
And there is all manner wealth to welde (wield),
And there is rest without any travail :
And there is pees (peace) without any strife :
And there is all manner liking of life :
And there is bright somer (summer) ever to see,
And there is never winter in that countree (country) :
And there is more worship and honour,
Than ever had king other (or) emperour.
And there is great melody of angels' song,
And there is preysing (praising) them among.
And there is all manner friendship that may be,
And there is ever perfect love and charite (charity),
And there is wisdom without folly,
And there is honesty without villany.
All these a man may joys of heaven call;
And yet the most sovereign joy of all
Is the sight of God's bright face,
In whom resteth all manner grace.

RICHARD ROLLE.

DESCRIPTION DU CIEL.

Là est la vie sans aucune espèce de mort,
Là est la jeunesse sans aucune vieillesse,
Là sont toutes les sortes de richesses qui se puissent posséder,
Là est le repos sans aucun travail,
Là est la paix sans aucune querelle,
Là est tout ce qui fait aimer la vie,
Là toujours règne un doux été,
Là jamais l'hiver ne se fait sentir,
Là il y a plus de dignités et d'honneurs
Que n'en eut jamais roi ou empereur.
Là est une mélodie formée par le chant des anges
Qui proclament les louanges de Dieu.
Là est toute l'amitié qui puisse être éprouvée,
Là sont toujours purs l'amour et la charité,
Là est la sagesse sans la folie,
Là est la probité sans la bassesse,
Enfin tout ce que l'homme puisse avoir de joies dans le ciel;
Cependant la plus grande de ces joies
Est la vue de l'éclatante face de Dieu,
Sur laquelle sont empreintes toutes les miséricordes.

Mlle F. R.

Éducation.

—

Du Monde,

DE SES COUTUMES ET DE SES USAGES.

—

LETTRES D'UNE GRAND'MÈRE

A SES PETITES-FILLES,

PAR Mme LA COMTESSE DE BRADI.

PREMIÈRE LETTRE.

A Mlle Hélène Revel, au château de Revel.

Vos lettres sont toujours charmantes, mon enfant, et me ravissent toujours; mais j'avoue que l'impression produite par la dernière, et qui était aussi signée par vos cousines Laure et Pulchérie, sans m'être moins agréable, a été d'une nature différente. Quoi! vous vous réunissez pour me demander un *code détaillé* des usages, des coutumes qu'il faut observer dans le monde? Vous voulez que je vous fasse un *cours de bonnes manières?* et vos mères vous assurent que je m'y entends mieux qu'elles, parce que de mon temps on était *plus poli* et *plus aimable* qu'aujourd'hui?

Je le vois, vous n'êtes plus ces enfans qui ne prenaient intérêt qu'à des contes. Vous faites plus que voir, vous regardez, vous réfléchissez, vous voulez connaître, et vous consultez vos grands parens... Ma chère Hélène, vous et vos cousines me semblez prendre une route peu battue, mais bien droite, et qui vous conduira vers un but auquel on arrive rarement; car rien n'est mieux pensé que ce proverbe exclamatif : *Si jeunesse savait! si vieillesse pouvait!* Eh bien! je sais, vous pouvez... plus encore! vous voulez... il me semble impossible que nous ne réussissions pas, vous à apprendre, et moi à enseigner.

Mais avant de professer pour vous la plus facile de toutes les sciences, malgré l'importance que veulent lui donner quelques personnes, il faut, Hélène, que je vous charge de rectifier le jugement de votre mère et celui de votre tante... Vous trouverez, j'imagine, que des leçons qui commencent par vous donner le conseil de les prêcher toutes deux ne sont pas sans agrément... Plaisanterie à part, dites-leur que ce qui est *bien*, n'importe en quel genre, ne fut jamais commun, et que, même *de mon temps*, un bon ton, de bonnes manières, n'étaient le partage que d'un petit nombre: c'est pour cela que *manières distinguées* est synonyme de *bonnes manières.* Dites-leur aussi, quoique l'une soit ma fille et l'autre ma bru, que je ne vous ferai pas les honneurs de leurs façons et de leurs grâces, et qu'à toutes les époques, les femmes qui leur ressemblent ont été très-rares. Leur modestie est louable, sans doute, mais je ne m'en accommode point; car, si cette modestie pouvait se justifier par des preuves, qu'aurais-je donc fait, moi qui ai élevé l'une et choisi l'autre? Vos mères, chères enfans, pourraient vous apprendre ce qu'elles vous disent de me demander; mais, comme vous le voulez par écrit, ou elles sont trop paresseuses, ou elles sont trop occupées pour vous satisfaire. Je crois même que la dernière excuse est la seule probable, quand je songe à toutes les leçons qu'elles vous donnent depuis huit ans que vous ne sortez de Revel que pour passer quinze jours avec moi tous les six mois. Hélas! mes enfans, je voudrais y être aussi, quitte à m'être assez *rouillée* en province pour que nous soyons obligées de chercher à Paris une correspondante qui n'eût rien laissé évaporer du *bel-air* qu'on y respire... Mais les rhumatismes dans la tête, la goutte dans

la poitrine... ah ! je vous promets de faire entrer le *chapitre des maladies* dans votre livre *d'étiquettes.* Je ne sais trop à quelle occasion il y trouvera place ; mais, dans l'espoir de vous éviter la nécessité de vivre identifiées avec votre médecin, fût-il aussi excellent homme qu'habile docteur, et semblable en tout au mien, il n'y a point d'effort dont je ne sois capable... Mais revenons à notre sujet. Je vous dirai, pour mon compte, qu'après avoir bien étudié les gens et les livres, j'ai trouvé que les masses, dans tous les siècles et dans tous les pays, se ressemblaient prodigieusement ; mais que de ces masses sortaient des individus que l'on ne pouvait comparer qu'entre eux, et point du tout aux autres. Les enfans d'Adam sont égaux en droits, je le crois, cependant ils ont fait valoir ces droits de façons diverses ; et l'on peut choisir. J'ajouterai que cette grande famille du genre humain ne fait, dans aucun temps, ni pis ni mieux que ses pères, mais qu'elle fait autrement, et qu'il ne faut pas trouver le nouveau bon ou mauvais, uniquement parce qu'il est nouveau.

C'est la vanité présente qui dicte tous ces dédains pour le passé comme pour l'avenir. Quand j'entends ainsi dénigrer ce qui se fit ou ce qui se fera, il me semble que celui qui parle résume la perfection de son temps en lui-même, et me dit en paroles couvertes : « La perfectibilité n'est point un rêve ; ne la cherchez ni devant ni derrière, et regardez-moi. « Défiez-vous de ces gens qui prononcent sans appel ; en les observant de près, vous apercevrez ce bout d'oreille qui fit reconnaître l'âne revêtu de la peau du lion, et vous préserverez votre esprit d'une partialité à laquelle un niais orgueil n'est jamais étranger.

Mais, en voulant vous persuader, comme la lecture de l'histoire a dû vous en convaincre, que les hommes, naissant toujours avec les mêmes passions, sont à peu près toujours les mêmes, quand on les considère en masse, je ne prétends parler que des peuples chrétiens, civilisés et en état de paix. Les temps de troubles, de guerres intestines, de révolutions, ramènent la barbarie parmi les nations les plus policées, et l'on ne peut pas plus juger des mœurs d'un pays dans ces circonstances, que du caractère d'un homme pendant qu'il a une fièvre aiguë. C'est dans ces momens que les peuples d'Europe ressemblent aux tribus africaines, et que l'on voit des hommes semblables à Sardanapale, à Sylla, à Néron, à Jean-Sans-Terre, aux Seize, à Robespierre..... Pauvre Hélène ! devais-je commencer par vous citer de pareils personnages ? Oui ; *car* leur mémoire suffira pour vous prouver la justesse de mon assertion : que nous n'avons rien à envier à nos ancêtres, et que probablement nos neveux pourront dire la même chose ; *car* il m'importe de vous prouver que je suis sincère et impartiale avant tout ; *car* si je n'obtiens votre confiance, mes soins seront inutiles, puisque l'enseignement le plus puéril requiert, pour être profitable : une exacte probité, d'une part, et une obéissance presque aveugle, de l'autre. Je crois, chère Hélène, que vos cousines, vous et moi, remplirons ces deux conditions.

Mais, avant de commencer la petite instruction que vous me demandez, je réponds à vos questions relativement à votre visite au château de Bois-sur-Rive : j'ai beaucoup vu la comtesse de Mazy, et j'ai eu pour amis des gens qui étaient les siens. Elle a toujours eu la réputation d'être une des femmes les plus aimables de la société, et conséquemment elle en était une des plus recherchées. Mais il faut que je rende hommage à l'instinct de Laure, qui ne peut se résoudre à admirer *de tout son cœur* votre vieille voisine. La comtesse de Mazy charmant, ravissant tout ce qui la connaissait, était, sous tous les rapports du cœur et de l'esprit, la femme la plus ordinaire ; mais, supérieurement élevée par sa grand'-tante, dame du palais de Marie Leczinska, femme de Louis XV, elle comprit dès sa

jeunesse que, si l'on avait le malheur de ne pas préférer la vertu à tout, il fallait au moins en avoir l'air, et qu'une franchise qui consiste à laisser connaître des défauts n'est qu'une inepte effronterie. La comtesse accomplit donc avec la plus scrupuleuse exactitude tous les petits devoirs que la société impose : elle fut toujours polie et prévenante ; elle forma son langage et ses manières sur les meilleurs modèles ; elle eut pour chacun des égards selon le rang, l'âge, le mérite ; elle n'en manqua jamais envers personne ; elle eut toutes *les apparences* de la bonté, de la douceur, de la justice, de la modestie, du respect pour tout ce qui est bien ; elle devint le type de la grande dame, par l'attention soutenue qu'elle donna à ses discours, à ses actions et à son maintien. La révolution de 1789, qui la ruina sans ressource et anéantit la cour où elle vivait, la forçant à vivre dans une obscurité profonde, lui suggéra de graves réflexions : elle chercha des consolations dans la religion, et devint vraiment ce qu'elle avait paru jusque alors. Mais il est probable qu'elle n'aura pu acquérir une certaine naïveté naturelle qui se fait sentir, ne se définit point, ne saurait être le partage des personnes qui n'ont pas voulu de bonne foi se corriger de leurs défauts dès la jeunesse, et se sont long-temps contentées de paraître parfaites, sans songer à le devenir ; car voilà, mon enfant, en quoi consistent ce bon ton, ces manières élégantes, cet usage du monde, cet art de vivre dont vous me croyez capable de vous donner quelques leçons.

Apprenez, ma chère Hélène, que la politesse qui a réglé nos usages et nos coutumes n'est que la charité chrétienne appliquée aux relations sociales. Que dit l'apôtre Paul ?

« La charité est patiente ; elle est douce ; elle supporte tout ; elle n'est point téméraire ; elle n'est point orgueilleuse ; elle n'est point envieuse ; elle n'est point dédaigneuse ; elle ne se pique et ne s'aigrit de rien ; elle n'a point de mauvais soupçons. »

Ailleurs, le même apôtre dit aux premiers chrétiens qu'il avait convertis :

« Prévenez-vous les uns les autres par des témoignages d'honneur et de déférence.

» Soyez prompts à exercer l'hospitalité.

» Soyez dans la joie avec ceux qui sont dans la joie, et pleurez avec ceux qui pleurent.

» Ayez soin de faire le bien, non seulement devant Dieu, mais aussi devant tous les hommes.

» N'aspirez point à ce qui est élevé, mais accommodez-vous à ce qui est de plus humble.

« Acquittez-vous envers tous de tout ce que vous leur devez. »

N'est-ce pas en se conduisant d'après de pareils préceptes que l'on doit espérer plaire et se concilier tous les cœurs ? Il restera encore à apprendre quelques formules, quelques usages que les temps et les lieux commandent ; mais combien il sera facile de se familiariser avec ce petit code social, si l'on est chrétien de cœur ! Avec quel plaisir on apprendra ce langage doux et choisi qui prouve la bienveillance et y dispose ceux auxquels on s'adresse ! Avec quels soins on suivra ces observances qui semblent frivoles, quand on reconnaîtra qu'elles contribuent à maintenir l'union et la paix ! Rien n'est à dédaigner pour un bon esprit quand il peut en résulter quelque bien.

Mais je serais trop grave, trop positive, si, après vous avoir prouvé que la plus durable des vertus chrétiennes est la plus solide base de la politesse, je ne m'appuyais, pour vous l'enseigner, sur des autorités qui me permissent quelquefois d'égayer mon sujet.

Savez-vous que l'on a fait des traités à propos de la politesse et des usages du monde ? et que de très-grands philosophes s'en sont occupés ? Mon ignorance de femme me permet de me rappeler *Théophraste*, qui dans ses chapitres de la *rusticité*, de

l'air empressé, d'un vilain homme, et dans beaucoup d'autres chapitres encore, parle du langage, des manières, des vêtemens, de toutes les choses enfin que l'on regarde comme peu importantes, et qui souvent ont une grande influence sur la vie. C'est de ce même Théophraste que nous avons appris que chez le peuple à qui nous devons le plus de modèles de bon goût en tous genres, même les marchandes d'herbes avaient l'habitude de s'exprimer avec tant d'élégance, qu'elles classaient les inconnus qui s'adressaient à elles : Théophraste ayant, au marché d'Athènes, parlé à une de ces femmes, elle lui dit : « Vous êtes étranger, » parce qu'il n'avait pas employé les tours *attiques*, c'est-à-dire parfaits, de la langue grecque. Ce fait est un de ceux qui me paraît justifier ma prédilection pour les Athéniens ; car je préfère l'égalité qui élève les petits, à celle qui abaisse les grands.

A propos des anciens, j'aurais bien envie de vous parler des bonnes façons de Cyrus, de celles des Scipion et de Paul-Emile, dont les historiens n'ont pas dédaigné de nous entretenir ; mais nous sommes convenus, en commençant, que vous me croiriez, et quand je vous dis que les manières ont quelque importance, vous me dispensez des citations qui confirmeraient cette opinion.

Mais certes je ne passerai pas sous silence *monsignor della Casa*, un prélat distingué, qui a fait un livre sur la manière de se conduire dans le monde, dont un des mérites est d'avoir été mis au rang des classiques italiens. Ce livre, intitulé *il Galateo* (et je ne sais point la raison de ce titre), me semble avoir produit un ouvrage dont ni vous ni vos mères n'avez probablement jamais eu connaissance, mais que dans mon enfance on apprenait encore par cœur dans toutes les écoles de village, où il s'était réfugié, après avoir fait le tourment des générations précédentes à Paris et dans les autres grandes villes du royaume. Cet ouvrage, c'était : *la Civilité qui se pratique en France parmi les honnêtes gens, pour l'éducation de la jeunesse...* Couvert d'un papier bleu fleuretté, imprimé en caractères gothiques et variés à l'infini, ce livre me fut offert par une vieille maîtresse d'école du Limousin, pendant un voyage que mon mauvais sort fit entreprendre à mon père, avant que j'eusse achevé ma sixième année. Mon père allait faire je ne sais quelle inspection ; il me laissa, pendant les six mois qu'elle dura, chez la marquise de Mersan, sa sœur aînée, qui, me trouvant fort peu avancée pour mon âge, me confia aux soins de Mme Papillon, chargée de l'enseignement et de la correction de toutes les petites filles du marquisat. J'alternais entre la *civilité*, les *contrats*, manuscrits sur parchemin, qui avaient plusieurs siècles de date, et le *Psautier* en latin, que me faisait lire le curé. La lecture du *Psautier* était tout-à-fait inutile ; mais celle des contrats, bien que mortellement ennuyeuse, avait l'avantage de familiariser avec les plus mauvaises écritures, bien plus communes alors qu'aujourd'hui, et mettait les femmes en état de lire les actes des notaires.

Je vous dois un aveu, chère Hélène, qui coûte ordinairement beaucoup aux gens de mon âge ; c'est que tout n'était pas parfait de mon temps, quoi qu'on en puisse dire. Respectez les vieillards, ne les contredites point ; mais ne les croyez que lorsque vous vous êtes assurée de leur amour pour la vérité et de l'exactitude de leur mémoire.

Comprendrez-vous que de bonnes, d'excellentes mères, selon tout ce qui les connaissait, se conformant aux coutumes observées par la majorité, commençaient par mettre leurs enfans en nourrice ? Plus tard, on les confinait dans la chambre d'une bonne, d'où ils ne sortaient qu'un moment, pour faire au dessert le tour de la table de leurs parens, qui leur donnaient un biscuit ou un macaron, selon le bien que la bonne disait d'eux. Ces enfans étaient venus le matin dire : *bonjour* ; on les ra-

menait à huit heures dire : *bonsoir*. Tout cela pouvait bien donner de douze à quinze minutes de réunion de famille. A sept ans, souvent plus tôt, les garçons étaient envoyés au collége, les filles au couvent, et on louait en général la prudence des mères qui ne retiraient ces dernières de leur saint asile qu'au moment de les marier. Les enfans n'avaient donc nulle relation avec leurs parens, et les premières années étaient abandonnées aux bonnes, que l'on tâchait de trouver pieuses et honnêtes, mais qui, sortant de la classe la plus pauvre de la société, n'avaient aucune des connaissances nécessaires pour s'y conduire.

De cette séparation entre les parens et les enfans naquit sans doute le besoin d'un livre, qui paraît ridicule aujourd'hui, mais qui était indispensable alors, puisqu'il enseignait ce qu'il faut absolument savoir pour vivre avec les hommes tels que notre civilisation les a faits. La *Civilité* était ce livre qui nous apprenait comment il faut boire, manger, se moucher, éternuer, cracher, s'asseoir en bonne compagnie. Si vous y prenez garde, ces actions si communes, vous verrez que les paysans et les artisans les font de manière à choquer tous les habitans des salons. Or, les seules personnes chargées plusieurs années du soin des enfans étaient prises dans ces classes. Il fallait donc *tout* enseigner, puisque l'exemple manquait, et il n'était pas superflu de faire lire à un enfant: qu'on ne doit pas prendre de la viande avec les mains, ôter ses souliers pour chauffer ses pieds, et faire tant d'autres choses qui ne vous viendront pas dans la tête, mais qui paraissent simples dans les chaumières et dans les échoppes. Plusieurs chapitres de la *Civilité* traitent de matières plus élevées; mais il n'y en avait pas un qui fût à dédaigner pour de pauvres enfans destinés à vivre dans un monde élégant, moqueur et exigeant, et que formaient seules des femmes ignorantes et grossières.

Comme il ne faut jamais calomnier, même les siècles, j'ajouterai que des femmes aimables, charmantes, n'ont pas reçu d'autre éducation. Je ne sais si je parviendrais à vous expliquer comment il en était ainsi, et je ne veux point me jeter dans cette dissertation. Tenez-vous pour dit que depuis long-temps la bonne compagnie française donne le ton à l'Europe, et que l'on adopte partout ses usages et ses modes.

Je veux vous donner une définition de ce bon ton que vous commencez à reconnaître, d'après le baron de Bezenval, vieux militaire, vieux courtisan, qui jouissait d'une grande faveur à la cour de Louis XVI.

« Le bon ton, en général, est la façon d'être; il consiste dans les manières, les actions, les façons de parler et les termes dont on se sert. L'inconstance des hommes les porte à changer de mots comme de mode. Un homme de bon ton, un auteur en crédit forgent un mot; il passe dans la société, l'Académie française l'adopte, et les gens du monde l'emploient à l'envi.

» Quoiqu'un homme de bon ton ait certainement de l'avantage dans la société, on ne peut conclure qu'il en soit meilleur ni plus sûr dans le commerce; tout au plus a-t-il, par-dessus les autres, le talent de mieux sauver les apparences; mais le fond de son cœur n'est point changé : ce n'est point une vertu, mais un agrément de plus qu'il possède. »

Tout cela, mon enfant, est très-vrai; et je crains alors que vous ne me demandiez pourquoi le monde attache-t-il tant d'importance aux manières, puisqu'elles ne prouvent rien en faveur du cœur et des qualités morales les plus essentielles? Je vous répondrai : Le monde en cela a moins de tort qu'on ne lui en donne; combien de temps faut-il pour s'assurer des vertus d'un homme? combien en faut-il pour s'assurer que son instruction n'est pas superficielle? que son caractère est solide? qu'il est digne en tout d'être recherché?.. Ces informa-

tions, est-il toujours possible de les prendre, et peut-on toujours les vérifier?

Ce n'est point la frivolité, mais la bienveillance, l'amour social, qui ont établi l'usage de juger sur les apparences et de s'en contenter, quand il ne s'agit point de contracter des liens durables. Une heure de conversation suffit pour juger une personne, quand il ne s'agit que de relations passagères. Je ne vous dis pas de recevoir tous les gens qui ont bon air, encore moins d'aller chez eux; mais bien souvent on n'en demande pas davantage aux hommes pour les inviter à un bal, à un concert. La majorité ne doit-elle donc pas bénir un monde où les apparences suffisent? Et ce même monde n'a-t-il pas le droit de repousser ceux qui refusent de lui complaire, quand il ne faut pour cela que très-peu d'esprit, très-peu de mémoire et pas le moindre mérite ?.. Enfin, dussiez-vous donner tort à la bonne compagnie, ce tort est devenu une loi pour tous ceux qui veulent y être admis : il faut parler, agir comme elle, ou en être banni. Loin de déclamer contre elle, rendons-lui grâce, et étudions ensemble les moyens d'y paraître sans attirer de blâme.

N'exigez pas que je vous rende raison des usages et coutumes observés dans le monde: beaucoup sont dus à des circonstances fortuites, beaucoup proviennent du caprice : il faut les adopter sans discussion.

C'est du règne de Louis XIV qu'a daté la plus exquise politesse. Entre le besoin de respecter, qu'éprouvent les Espagnols, et celui de rire, qui est naturel aux Français, il se forma des habitudes nobles et gaies à la fois. La gravité d'Anne d'Autriche fut tempérée par l'humeur légère de Mmes de Longueville, de Chevreuse, etc., et l'esprit italien, si fin et si plaisant, du cardinal Mazarin, acheva peut-être de donner à la conversation ces tours ironiques, quoique toujours mesurés, au moyen desquels on loue sans fadeur comme l'on peut blâmer sans amertume.

On vous dira que mes principes aristocratiques m'exagèrent l'élégance de ton et de manières qui régnait à la cour. N'en croyez rien : vous me connaissez assez d'impartialité et de jugement pour ne pas craindre que je sois jamais dupe de mes opinions. D'ailleurs le premier mari de votre tante Sophie n'était-il pas le fils d'un manufacturier, et n'était-ce pas moi qui l'avais choisi? Il est vrai que jamais noble à origine perdue ne fut élevé plus soigneusement, que gentilhomme ne fut plus brave, que courtisan n'eut meilleur air ni meilleures façons..., et la femme de votre oncle ne se vante-t-elle pas d'être la petite-fille d'un fermier d'Auvergne? Cependant c'est encore moi qui ai fait ce mariage; mais je dois ajouter que je ne connais point de femme qui s'exprime avec plus d'élégance que ma belle-fille, qui ait des manières plus distinguées, plus gracieuses, plus naturelles. J'ajouterai que si cette bru est riche, d'un autre côté mon gendre était pauvre : ce qui vous prouvera que l'avidité ne me décida point. Mais j'avoue que si l'un eût ressemblé à *M. Jourdain* (1), et l'autre à *Mme Turcaret* (2), je me serais opposée à ces mariages : car l'inégalité d'éducation, qui décide ordinairement de celle des manières, me semble un obstacle au bonheur dans la vie intime, comme elle en est un à l'admission de certains individus dans des sociétés où ils ne rencontreraient aucun de leurs semblables.

Quant à moi, je l'avoue, je soutiens que le meilleur en tout genre me tente dès que je puis y atteindre, et que je ne trouve pas indifférent de faire *mal* ou de faire *bien*. Croyez-vous que ce soit parmi les blanchisseuses et les faiseuses de fagots que les sculpteurs choisissent les mains qu'ils veulent modeler? Les rudes travaux, l'intempérie de l'air, ont couvert les mains

(1) Dans le *Bourgeois gentilhomme* de Molière.
(2) Dans *Turcaret*, comédie de Lesage.

de ces femmes laborieuses, de gerçures, de callosités, et la finesse de la peau n'est pas moins altérée que sa couleur; tandis que les mains d'une femme qui n'aura tenu qu'un pinceau, une plume ou une aiguille, si elles ont été belles naturellement, le seront encore davantage.

Il en est de même du langage, du maintien et des manières: plus vous porterez vos regards haut, plus vous observerez de noblesse, de dignité, d'élégance, de délicatesse dans les formes; et il n'est pas du tout démontré que le fond soit meilleur là où les formes n'excellent point. J'ai trouvé chez les artisans, chez les villageois, les passions que j'avais observées dans les deux cours que j'ai connues, et dans toutes les sociétés que j'ai fréquentées à Paris, en province et en pays étrangers : c'est assez vous dire que je n'ai nulle envie d'accorder plus d'estime aux petits qu'aux grands; mais je préfère ceux qui conviennent de la laideur du mal, et s'efforcent de le cacher, à ceux qui, ne le distinguant même pas du bien, l'étalent dans sa nudité.

Je tiens tant à vous convaincre des avantages de la politesse et de la grâce, que je m'appuierai sur la plus respectable des autorités pour vous faire partager mes opinions, et vous rappellerai l'histoire de Rebecca. Des études préliminaires ne vous permettront pas de la lire dans la Bible avant quelques années; mais je vais vous transcrire les versets qu'il m'importe que vous connaissiez.

Abraham, devenu vieux et établi dans la terre de Chanaan, craint que son fils Isaac n'épouse une fille de ce pays idolâtre. Il envoie le plus vieux de ses serviteurs dans la terre où il prit naissance, et où vivent ses parens, afin d'en ramener une femme pour Isaac. Le serviteur obéit et déploie la magnificence de l'Orient: il se dirige vers la Mésopotamie suivi d'esclaves et de dix chameaux chargés de bijoux, d'étoffes précieuses, d'échantillons de *tous les biens de son maître*. Mais le Très-Haut doit toujours intervenir quand il s'agit de la race d'où naîtra son Christ; et le serviteur :

« Étant arrivé sur le soir près d'un puits hors de la ville (de Nachor), au temps où les filles avaient accoutumé de sortir pour puiser de l'eau, et ayant fait reposer ses chameaux, dit à Dieu :

» Seigneur, Dieu d'Abraham mon maître, assistez-moi aujourd'hui, je vous prie, et faites miséricorde à Abraham mon seigneur.

» Me voici près de cette fontaine, et les filles des habitans de cette ville vont sortir pour puiser de l'eau.

» Que la fille donc à qui je dirai : Baissez votre vase, afin que je boive; et qui me répondra : Buvez, et je donnerai aussi à boire à vos chameaux, soit celle que vous avez destinée à Isaac, votre serviteur; et je connaîtrai par là que vous aurez fait miséricorde à mon maître.

» A peine avait-il achevé de parler ainsi en lui-même, lorsqu'il vit paraître Rebecca, fille de Bathuel, fils de Melcha, femme de Nachor, frère d'Abraham, qui portait sur son épaule un vase plein d'eau.

» C'était une fille très-agréable et parfaitement belle ; elle était déjà venue à la fontaine, et ayant rempli son vase, elle s'en retournait.

» Le serviteur allant donc au-devant d'elle, lui dit: Donnez-moi un peu de l'eau que vous portez dans votre vase, afin que je boive.

» Elle lui répondit : Buvez, mon seigneur; et ôtant aussitôt son vase de dessus son épaule, le penchant sur son bras, elle lui donna à boire.

» Après qu'il eut bu, elle ajouta : Je vais aussi tirer de l'eau pour vos chameaux jusqu'à ce qu'ils aient tous bu.

» Aussitôt, ayant versé dans les canaux l'eau de son vase, elle courut au puits pour en tirer d'autre, qu'elle donna ensuite à tous les chameaux.

» Cependant le serviteur la considérait

sans rien dire, voulant savoir si le Seigneur avait rendu son voyage heureux ou non.

» Après donc que les chameaux eurent bu, cet homme tira des pendans d'oreilles d'or qui pesaient deux sicles, et autant de bracelets qui en pesaient dix.

» Et en les lui donnant il lui dit : De qui êtes-vous fille ? Dites-le-moi, je vous prie. Y a-t-il dans la maison de votre père de la place pour me loger ?

» Elle répondit : Je suis fille de Bathuel, fils de Melcha et de Nachor. Il y a chez nous, ajouta-t-elle, beaucoup de paille et de foin, et bien de la place pour y demeurer.

» Cet homme fit une profonde inclination, et adora le Seigneur, en disant : Béni soit le Seigneur, le Dieu d'Abraham mon maître, qui n'a pas manqué de lui faire miséricorde selon la vérité de ses promesses, et qui m'a amené droit dans la maison du frère de mon maître. »

Voilà ce que je voulais vous citer, mon enfant. Je ne m'excuserai point de vous avoir transcrit ce divin texte, ravissant par la peinture des sentimens, des caractères et des mœurs. N'êtes-vous pas charmée de cette belle jeune fille, qui pourtant ne se montre que bonne et polie ? Voilà le Dieu d'Abraham, le Dieu des armées, Jehovah, qui la désigne à ces marques pour être l'épouse d'Isaac...

N'oubliez pas, ma chère Hélène, que je vous ai dit que la politesse *jouait* toutes les vertus que la charité commande, et que la perfection consisterait à ne rien jouer. Ne me répondez pas que l'on ne peut atteindre à la perfection, et visez à y parvenir : c'est tout ce que je vous demande. Dans une seconde lettre, nous verrons en quoi la perfection consiste *extérieurement*, selon le monde, juge que nous ne pouvons récuser que dans un bien petit nombre de circonstances.

Puisque vous lirez ma lettre en famille, que chacun y trouve un tendre souvenir.

La comtesse DE GRIMANTEL.

Origine des Poupées.

—

«Ma sœur, dit un jour la petite Berthe à Louise, sa sœur aînée, pourquoi appellet-on donc cela une *poupée ?* »Louise, qui aurait parfaitement répondu si on lui eût demandé pourquoi Pépin fut surnommé *le Bref;* son héritier, *Charlemagne;* Louis Ier, *le Débonnaire;* Charles II, *le Chauve;* Louis II, *le Bègue;* Charles III, *le Gros;* Louis VIII, *le Lion;* Louis IX, *Saint-Louis;* Philippe III, *le Hardi;* Jean II, *le Bon;* Charles V, *le Sage,* et Charles VI, *le Bien-Aimé,* etc., etc., fut fort embarrassée. Elle alla dans le cabinet de son père, lui fit la même question, et, il faut bien le dire, son père se trouva aussi embarrassé qu'elle pour y répondre; mais, afin de ne pas compromettre son savoir paternel, il répondit qu'il était trop occupé, que cela serait trop long à raconter, et renvoya sa fille au lendemain.

C'est que la poupée joue un rôle important dans les premières années de la vie d'une femme. Avec ce jouet, la petite fille, imitant sa jeune mère, s'initie à ces devoirs pénibles mais doux, qui doivent à son tour être un jour les siens. En soignant le trousseau de sa poupée, la petite fille prend des leçons d'adresse, d'ordre et de travail. En la grondant ou la récompensant, suivant qu'elle est censée avoir bien ou mal fait, elle apprend ainsi à éviter le blâme ou à mériter la louange; et comme il ne faut pas que vous, mesdemoiselles, qui avez de jeunes sœurs, restiez embarrassées devant cette question qui peut vous être faite à tous momens, *pourquoi appelle-t-on cela une poupée ?* nous allons vous raconter l'étymologie de ce nom.

Le lendemain matin du jour dont nous avons parlé, Berthe et Louise étant à déjeuner avec leur père, il commença ainsi :

« Vous connaissez trop bien, mes enfans, l'histoire de votre pays pour que je vous dise la folie du malheureux roi Charles VI.

Au commencement de l'année 1395, sa maladie avait pris un caractère plus grave; chaque soir il devenait furieux, et ne s'apaisait qu'à la vue d'objets qui, en excitant sa curiosité, l'arrachaient à ses tristes pensées : à cet effet, on avait recours à tous les jongleurs et bateleurs qu'on pouvait rencontrer.

Sur ces entrefaites, on apprit qu'il venait d'arriver à Paris un homme de Padoue, suivi de trente mulets ornés de plumes, de sonnettes, et chargés de caisses renfermant des choses qu'on disait fort curieuses. Cet homme, dont le nom était Pusello-Grivaldi, avait exécuté en bois, d'après des médailles et des statues antiques, cinquante-six figures représentant une suite d'impératrices romaines, depuis Livie jusqu'à la troisième femme du dernier des Porphyrogénète.

Il parcourait ainsi l'Europe avec toutes ses têtes couronnées, les montrant pour une modique rétribution, et racontant leur histoire d'un ton emphatique et solennel.

La cour, qui habitait alors l'hôtel Saint-Pol, entendit parler de Pusello-Grivaldi; par ce que disaient ceux qui avaient vu ses figures, c'était l'homme le plus récréatif du monde; et la reine Isabelle, préférant l'espèce de stupidité de Charles VI à ses accès de fureur, s'empressa de mander Pusello-Grivaldi, dans l'espoir qu'il parviendrait à distraire, par ses récits et ses figures, l'infortuné monarque.

Flatté d'un tel honneur, Pusello s'empressa d'accourir avec ses mulets, ses impératrices et le singe de rigueur; car le singe, à cette époque, était chargé d'égayer les entr'actes et de faire prendre patience aux spectateurs : c'était l'orchestre du temps. Une des vastes salles de l'hôtel Saint-Pol, celle des hallebardiers, fut mise à la disposition du bateleur, qui y déploya son spectacle.

Charles, l'œil égaré, la démarche incertaine, parut bientôt accompagné de toute sa cour; il vint prendre place au premier rang. Aussitôt le signal fut donné, et la représentation commença. En homme adroit, le Padouan montra d'abord les figures les moins parfaites de travail, et dont l'histoire surtout donnait moins de latitude à son éloquence ampoulée. Cependant il allait de plus fort en plus fort.

Le roi paraissait prendre plaisir à ce spectacle, et prêtait une grande attention aux récits de l'adroit et spirituel bateleur. Aussi, celui-ci encouragé éleva-t-il la voix en fausset, lorsque, prenant une de ses plus parfaites figures, il s'écria : « Sire! et très-honorés princes et princesses, tout ce que vous avez admiré jusqu'à présent n'est rien, moins que rien, à côté de l'impératrice que je vais avoir l'honneur de montrer à vos seigneuries. » Puis, découvrant une figure travaillée avec un soin extrême et parée avec un grand luxe : « Voici, dit-il, sire et très-puissans princes et princesses, le portrait d'après nature de l'illustre et admirable impératrice *Poppée* (Poppea-Sabina) fille de Titus Ollius et de Poppée, dame romaine. Regardez! sire et très-honorés princes et princesses, cette illustre impératrice Poppée, qui possédait tous les dons; car elle joignait aux charmes de la figure toutes les grâces et les séductions de l'esprit : elle savait allier avec un art si parfait, qu'on ne pouvait s'en méfier, la coquetterie et l'astuce à l'abandon de l'amour et de l'amitié. Elle fut d'abord mariée à Crispinus, chevalier romain; mais Othon, favori de Néron, et qui depuis fut empereur, l'enleva à Crispinus, et l'épousa.

» Mais on a bien raison de dire, continua Pusello-Grivaldi, que le bonheur est bavard, et qu'on ne jouit qu'à moitié d'un

bien dont on ne peut se vanter. Othon était si fier de sa conquête, il en parla si souvent et avec tant d'admiration devant Néron, que ce tyran voulut absolument juger par lui-même si tout ce qu'Othon disait de la beauté de Poppée était vrai : il lui ordonna de la lui amener ; et Othon commença à comprendre qu'il avait eu tort de tant parler de sa femme ; mais il ne pouvait refuser d'obéir.

» Poppée fut donc amenée chez l'empereur, qui la trouva plus belle encore qu'on ne le lui avait dit, et, s'éprenant aussitôt d'une vive passion pour elle, voulut la garder à sa cour, et envoya Othon se consoler de son malheur dans un gouvernement de Lusitanie.

» L'empereur, reprit Pusello, ne s'arrêta pas là, il répudia sa femme, l'impératrice Octavie, et conduisit avec grande pompe la belle Poppée aux autels de l'hymen. C'est ici, sire et très-honorés princes et princesses, qu'il est bon de signaler la méchanceté naissante du tyran Néron... »

Le chancelier de France, qui craignait que le récit des désordres de la cour de Néron ne donnât lieu à quelques fâcheuses applications, fit signe à maître Pusello de se borner à raconter l'histoire de l'impératrice Poppée sans y ajouter aucun commentaire. Pusello comprit, s'arrêta un moment pour se rafraîchir ; puis il reprit en ces termes :

« Sire, et très-honorés princes et princesses, Poppée, que vous voyez devant vous, étant devenue impératrice, eut une fille ; la naissance de cet enfant combla Néron d'une telle joie, qu'il assigna à la mère et à la fille le titre d'*auguste*, et les entoura toutes deux des plus grands honneurs ; mais, hélas ! ce bonheur ne fut pas de longue durée ; Néron était d'un caractère cruel et jaloux : un jour, dans un accès de colère, il donna à la malheureuse Poppée, comme elle sortait du bain, un coup de pied si violent, qu'elle en mourut dans le cinquième mois de sa seconde grossesse ; puis, joignant l'hypocrisie à la méchanceté, il affecta de beaucoup pleurer cette mort dont il était la cause ; il poussa sa feinte tendresse jusqu'à composer lui-même l'oraison funèbre de Poppée, et à lui faire construire, pour renfermer sa cendre, un magnifique monument, dont on voit encore aujourd'hui les ruines au bord du Tibre, entre le temple de Vesta et la borne de Coriolan. »

Maître Pusello-Grivaldi, enchanté du récit qu'il venait de faire, de l'effet qu'il avait produit et de l'attention qu'on lui avait accordée, allait passer à l'explication d'autres figures, lorsque le roi, qui paraissait on ne peut plus touché des malheurs de l'infortunée Poppée, ordonna au chancelier de lui apporter l'image de cette célèbre impératrice. Lorsqu'elle fut sur ses genoux, il la considéra attentivement, et, charmé de la régularité de ses traits, de l'élégance de sa taille, de la richesse de ses vêtemens, il témoigna le désir de la garder, et demanda à Pusello quel prix il voulait la vendre.

Le Padouan, en homme qui entend ses intérêts, se récria d'abord sur une pareille proposition, déclarant que pour rien au monde il ne voudrait se séparer du chef-d'œuvre qui avait fait l'admiration de l'Europe entière. Plus il refusait, plus le roi insistait et paraissait attacher de prix à la possession de l'image de l'impératrice Poppée : c'était ce que voulait le rusé Padouan ; enfin, quand il vit le roi bien décidé à tous les sacrifices, et que le trésorier lui eut fait signe qu'il serait content, il s'écria d'un ton de regret : Il me fallait tout le désir d'être agréable au puissant roi de France pour me déterminer à dépareiller ma collection. Il ajouta que c'était uniquement par respect pour la volonté du roi qu'il se décidait à lui donner sa Poppée, moyennant cinquante sous parisis (environ 300 fr. de notre monnaie, somme très-forte à cette époque) ; le roi, enchanté, ordonna qu'ils lui fussent comptés sur-le-champ, et s'en alla tout joyeux, emportant sa chère Poppée.

Dans les cours, plus les idées des rois sont folles, plus les courtisans cherchent à les imiter. Aussi, bientôt tout le monde voulut-il avoir une *Poppée;* la reine, les princes, les ducs, les princesses, et jusqu'aux demoiselles d'honneur, s'empressèrent de demander à Pusello-Grivaldi de leur faire des images pareilles à celle qu'avait le roi; on se les disputait, on se les arrachait, et Pusello ne savait où donner de la tête pour satisfaire à tant de demandes; pourtant, comme il gagnait des sommes énormes, il redoubla d'activité, et parvint à grand'peine à peupler de Poppées les palais et les châteaux; mais les bourgeois, qui cherchent toujours à singer les courtisans, surtout dans ce qu'ils font de ridicule, accoururent à leur tour chez Pusello pour en obtenir des Poppées; car il était de mode que chacun en eût une sur sa cheminée, dans son oratoire ou sur sa crédence.

Cette admiration dura fort long-temps; mais enfin le malheureux Charles VI succomba à l'excès de son mal; à sa mort, la vogue des Poppées passa, et ne fut plus qu'un simple jouet qu'on abandonna aux petites filles, qui, ne connaissant pas l'histoire de l'impératrice Poppée, changèrent son nom en celui de *poupée*, qui s'est conservé jusqu'à nos jours. »

Ici le père de Berthe et de Louise cessa de parler.

Vous le voyez, mesdemoiselles, ce jouet qui fait et qui fera encore si long-temps les délices des petites filles, amusa des rois, des reines, des grands seigneurs et un peuple tout entier...

Telle est l'histoire des poupées. Celle de votre jeune sœur est nécessairement une des innombrables descendantes de l'impératrice Poppée, et je suis certain que vous ne lui supposiez pas une si illustre origine.

ADOLPHE JADIN.

Le Berger.

PROVERBE.

PERSONNAGES.

M. DE NERCÉ, propriétaire et peintre amateur.
NATHALIE, } ses filles.
ALIX, }
ADÉLAÏDE, jeune amie de Nathalie et d'Alix.
Mme HERVÉ, leur institutrice.
GABRIEL, berger.
Une mendiante.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. DE NERCÉ, *sortant par la grille du parc, une boîte de couleurs à la main.*

Que le ciel est beau! ces nuages blancs sont épars ou groupés avec une grâce infinie sur ce bleu si pur. J'ai fixé avec assez de bonheur tout cela sur ma toile; mes lointains sont bien perdus à demi dans l'air et la vapeur... à présent, je vais esquisser mes premiers plans, et...

SCÈNE II.

M. DE NERCÉ, Mme HERVÉ, *sortant du parc, sa broderie à la main.*

M. DE NERCÉ. Eh bien, madame Hervé, vous voilà seule? et vos élèves, Nathalie, Alix...

Mme HERVÉ. Ces demoiselles sont à la maison, monsieur; au lieu de venir faire avec moi la promenade ordinaire après le déjeuner, elles sont rentrées bien vite dans leur chambre de travail : je ne sais ce qu'elles préparent si mystérieusement.

M. DE NERCÉ. Eh! mon Dieu, elles s'apprêtent à recevoir leur cousine Adélaïde, qui vient passer ses vacances ici; vous savez qu'elle arrive aujourd'hui même.

Mme HERVÉ. Si je le sais? voilà deux mois que ces demoiselles me parlent de cette visite, et de jour en jour, ce plaisir en perspective devenant plus vif, s'est appelé *bonheur*, *transport*, *ravissement*, *extase*.

M. DE NERCÉ. Oui, je reconnais bien mes filles et leur penchant à l'exaltation. Ce sont de petites têtes qui se montent, se montent! oh! il faut prendre garde à cela; c'est un défaut qu'il importe de combattre de bonne heure. Alix et Nathalie ont toutes les qualités précieuses de l'esprit et du cœur: elles sont aussi bonnes qu'intelligentes; mais il faut veiller activement à ce que leur intelligence n'aille point se perdre dans leur folle imagination, et leur sensibilité réelle dans cette vide sensiblerie, dans cet engouement factice qui n'aboutit souvent qu'à des déceptions dont le résultat est de rendre égoïste et dur. Voici, ce me semble, madame Hervé, quel doit être en ce moment votre principal soin de bonne gouvernante, et je sais que vous vous en acquitterez à merveille.

Mme HERVÉ. Ah! monsieur, c'est que j'ai appris à mes dépens! et, faire de dures expériences sur soi-même, c'est une triste mais excellente école!

M. DE NERCÉ. Ne vous lassez pas de leur redire ce que vous avez si bien appris. Entre nous, madame Hervé, je soupçonne que bientôt elles-mêmes éprouveront quelque désenchantement.

Mme HERVÉ. Comment cela?

M. DE NERCÉ. Dans le résultat de la belle passion dont elles se sont éprises pour ce petit berger qui amène tous les jours son troupeau de ce côté de la forêt. C'est une vraie pastorale que jouent ces demoiselles, une pastorale de toutes pièces. Leur berger est un Corydon, un Némorin...

Mme HERVÉ. J'ai pris des renseignemens sur ce garçon près de la femme qui l'a élevé; c'est un orphelin qui se conduit bien envers sa mère d'adoption, et qui n'est point indigne de vos bontés et de celles de ces demoiselles.

M. DE NERCÉ. Très-bien, très-bien; mais je suis sûr que nos écervelées se sont fait de lui une espèce de pâtre idéal, un berger de Théocrite et de Virgile. Je crois vraiment qu'elles ont évoqué à son occasion les souvenirs les plus mythologiques, Apollon chez Admète. Par exemple, ne m'ont-elles pas prié de faire une idylle sur ce berger, le mettre sur le premier plan de mon tableau, avec ses moutons, à la bonne heure... voilà tout ce que je puis faire pour lui et pour elles.

SCÈNE III.

LES MÊMES, ALIX, NATHALIE.

ALIX *et* NATHALIE, *à la fois*. O papa! quel bonheur! quel bonheur!

M. DE NERCÉ. Et quoi donc, mes enfans?

NATHALIE. Adélaïde doit avoir quitté le dernier relai.

ALIX. Elle sera ici dans une heure. Il me semble que ma montre ne va plus... oh! que je voudrais pousser l'aiguille!

Mme HERVÉ. Poussez-la, mademoiselle; mais le temps n'en ira pas plus vite.

NATHALIE. Adélaïde qui va passer deux mois avec nous, quel transport!

M. DE NERCÉ. Là! là! mes enfans, est-ce que ce n'était pas assez du mot bonheur? Le transport! mais c'est une maladie, un accès de fièvre; le transport tue s'il ne cesse bien vite. C'est par ces exagérations de paroles qu'on s'habitue à des exagérations de pensées qui amènent de cruelles déceptions.

ALIX. Eh bien, soit; quel bonheur d'avoir avec nous notre cousine Adélaïde! elle verra notre petit berger, elle l'aimera, j'en suis sûre.

NATHALIE. Oh! qui ne l'aimerait! Il va venir, et dès qu'Adélaïde sera arrivée, nous l'amènerons ici. Madame Hervé, je voudrais vous voir aimer notre berger autant que nous l'aimons; il est si bon, si gentil, si heureux au milieu de ses brebis!

Mme HERVÉ. Eh! mon Dieu! mesdemoi-

selles, permettez-moi de ne pas me passionner comme vous, et d'attendre, car, pour connaître les gens, dit un proverbe breton, *il faut avoir mangé un boisseau de sel avec eux.*

ALIX. Mon Dieu, madame Hervé, que vous êtes cruelle d'ôter ainsi son charme à toute chose !

M. DE HERCÉ. Madame Hervé a raison, mesdemoiselles; car si vous continuez de vous passionner ainsi pour les apparences, que ferez-vous pour la réalité? Adieu, petites folles, je vais peindre et reviens dans deux heures.

NATHALIE *et* ALIX. N'y manquez pas, mon papa.

SCÈNE IV.

Mme HERVÉ, NATHALIE, ALIX.

NATHALIE. C'est qu'il faut qu'il soit ici quand notre berger...

ALIX. Tais-toi donc ! que madame Hervé ne soit pas au courant de notre surprise.

Mme HERVÉ. Mais, mon Dieu, mesdemoiselles, vous êtes bien mystérieuses ! On va, on vient en cachette, on se parle bas...

NATHALIE. J'entends les chevaux, je crois.

Mme HERVÉ. Voilà deux ou trois jours que vous travaillez, comme s'il s'agissait de faire une surprise à votre père.

ALIX, *écoutant.* Non ! ce n'est rien. Oh ! le cœur me bat !

Mme HERVÉ. Et puis, qu'alliez-vous faire dès le matin du côté de la maison du garde ? Me répondrez-vous ?

ALIX. Oh ! pardon, pardon, bonne madame Hervé, vous saurez tout... Ah ! cette fois, voici bien le bruit lointain des grelots : c'est la diligence !

NATHALIE. Oui, oui ! J'en deviendrai folle. (*Elles sortent en courant.*)

SCÈNE V.

Mme HERVÉ, *seule.*

Certainement, elles pourraient devenir folles : c'est en se faisant une habitude de l'exaltation que l'on arrive à ne vivre que d'une manière factice, dans des émotions qui troublent l'ame, parce qu'elles sont comme autant de faux mouvemens, et la tête peut se perdre au milieu de ces stériles agitations que l'on se crée. Ce mal est grave; il faut le guérir dès ses premières attaques. Mais à quelle leçon avoir recours? Ah! voici ces demoiselles qui reviennent en gazouillant comme une nichée de jeunes mésanges.

SCÈNE VI.

Mme HERVÉ, NATHALIE, ALIX, ADÉLAIDE.

NATHALIE *à Adélaïde.* Et Emma ?

ALIX, *de même.* Et Adeline?

NATHALIE. Et Louise ?

ALIX. Et Marie ?

NATHALIE. Toujours bonnes ?

ALIX. Toujours gentilles ?

NATHALIE. Oh ! je les aime !

ALIX. Je les adore.

Mme HERVÉ. Je les adore ! Qui donc adorez-vous, si ce n'est Dieu? Allons, mesdemoiselles, parlez un peu plus simplement, et causez à votre aise, tandis qu'assise sous ce chêne, je vais travailler. (*Elle va s'asseoir du côté opposé à celui où se trouvent les jeunes personnes.*)

ALIX. Ah ! nous voilà libres, enfin ! Viens, mon Adélaïde, viens t'asseoir au bord de ce ruisseau qui murmure sous ces magnifiques saules.

ADÉLAÏDE. Je veux bien, je suis fatiguée des cahots.

NATHALIE. N'est-ce pas, tu aimes la nature, toujours si admirable ! Ce filet d'argent qui glisse entre les herbes, et devient tour à tour éclatant ou sombre, selon que

l'ombre est épaisse ou transparente; ces petits espaces de soleil qui brillent comme autant de pièces d'or sur le riche gazon.

ALIX. Que tu vas être heureuse dans nos champs, ma chère! L'air est si pur, si vivifiant; on n'y voit que des ames candides. Nous allons te montrer notre berger.

ADÉLAÏDE, *avec émotion*. Un berger! un berger qui jette des sorts?

NATHALIE. Eh! non, il ne jette pas de sorts.

ADÉLAÏDE. Oh bien, tant pis! J'aurais voulu qu'il jetât des sorts, quitte à avoir peur de lui, cela m'aurait fait plaisir; j'aime bien à avoir peur. Mais qu'est-ce que c'est qu'un vieux berger qui n'est pas sorcier.

ALIX. Il n'est pas vieux.

NATHALIE. Il a de quinze à seize ans, peut-être, et est très-gentil, je t'assure.

ALIX. Un air tout-à-fait distingué.

NATHALIE. Croirais-tu qu'il dessine en gardant ses moutons?

ALIX. Oui, ou bien il joue de la flûte.

NATHALIE. Et il se nomme... devine!

ADÉLAÏDE. Guillot?

ALIX. Oh!

ADÉLAÏDE. Lubin?

NATHALIE. Fi donc!

ADÉLAÏDE. Alexis?

ALIX. Dis toujours.

ADÉLAÏDE. Némorin?

NATHALIE. Va!

ADÉLAÏDE. Je jette ma langue aux chiens.

ALIX *et* NATHALIE, *à la fois.* Gabriel!

ADÉLAÏDE. Gabriel! mais décidément, votre berger est un ange.

NATHALIE. Il s'exprime si bien!...

ALIX. Que l'on pourrait vraiment supposer qu'il est au-dessus de sa position.

NATHALIE. Oh! certes, je suis sûre que cela est ainsi. La bonne vieille chez laquelle il a été élevé l'a, dit-elle, pris à sa charge pour soulager une parente pauvre.

ALIX. Je vous demande si c'est vraisemblable! Je ne crois pas du tout à cette histoire-là. Gabriel est un malheureux enfant jeté hors de sa sphère par de mystérieux malheurs de famille.

NATHALIE. Ou par les vicissitudes des révolutions.

ADÉLAÏDE. Un réfugié politique.

ALIX. Ah! oui, tu as raison, un exilé, comme dans toutes les romances.

NATHALIE. Je le croirais assez: son ame est noble et pleine de reconnaissance. Nous lui avons déjà fait plus d'une surprise, plus d'un petit cadeau; cette fois, toutes nos épargnes y ont passé... nous le rendons si heureux! et tout-à-l'heure encore... tu vas être témoin de sa joie naïve.

ALIX. Il nous remercie de nos dons par de si doux regards... qu'il adresse surtout à Nathalie. Je te le dis en confidence, Adélaïde, nous trouvons qu'il regarde Nathalie si tendrement!...

NATHALIE. Mon Dieu, ne serait-il pas charmant d'embellir la vie d'un berger; toujours au milieu des champs, des troupeaux?..,

ADÉLAÏDE. Et des loups!

NATHALIE. Oh! il n'y en a pas ici. Sans plaisanterie, ne serait-il pas délicieux, Adélaïde, d'être bergère, d'être l'épouse consolatrice d'un berger mystérieux, sous le toit...

ADÉLAÏDE. De sa cabane à roulettes?

NATHALIE. Pourquoi pas? Silence! les clochettes du troupeau retentissent dans le lointain! Ma cousine, entends-tu? qu'est-ce que le piano et la harpe à côté de ces mélodies!

ALIX. Son chien qui aboie! quels aboiemens expressifs!

NATHALIE. Voilà notre berger!

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTES: GABRIEL *suivi de son troupeau*, Mme HERVÉ.

NATHALIE. Eh bien, mon pauvre Gabriel, comment cela va-t-il aujourd'hui?

GABRIEL. Assez bien, mesdemoiselles.

NATHALIE. Assez bien ! (*A Adélaïde.*) Ne trouves-tu pas que sa voix est triste ?

ADÉLAÏDE. Mais non !

NATHALIE. Hier, vous étiez aux champs pendant l'orage ?

GABRIEL. Dam ! mademoiselle, il le fallait bien ; j'ai été surpris.

ALIX, *à Adélaïde.* Il le fallait bien ! Quel admirable accent de résignation !

NATHALIE. Je pensais à vous, allez, quand la pluie tombait par torrens !

ALIX. Et moi donc ! je me mettais à la place de vos pauvres agneaux.

NATHALIE. Être dehors par tous les temps !

GABRIEL. Que voulez-vous ! le métier le commande.

NATHALIE. Le métier ! de quel ton il a dit cela.

ADÉLAÏDE. Et vous en êtes bien las de ce métier ?

GABRIEL, *soupirant.* Oh ! oui !

ALIX. Quelle vérité dans cette exclamation et ce soupir !

NATHALIE. Il s'est trahi ! plus de doute ! nous disions bien, c'est quelque infortuné, quelque victime du sort, qui n'est pas à sa place ici-bas.

ALIX. Pauvre opprimé ! mais nous vous consolerons, Gabriel, et tout-à-l'heure encore.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, M. DE NERCÉ, *son tableau à la main.*

M. DE NERCÉ. Eh ! justement, il me fallait quelques personnages sur le devant de mon esquisse : voilà ce que je voulais ; ce berger va poser avec ses moutons à sa droite et son chien accroupi là, en avant. Vous, mesdemoiselles, pendant ce temps vous allez faire causer votre Daphnis.

NATHALIE. Ainsi, pauvre Gabriel, vous n'aimez pas votre état de berger ? Et pourtant quel plus ravissant emploi de la vie ? La vue du ciel, de la terre émaillée de fleurs, et toujours entouré de brebis et d'agneaux, créatures innocentes !

GABRIEL. Oh ! sans doute, mesdemoiselles ; mais je sens qu'il me manque quelque chose.

NATHALIE, *à part.* Quoi ! songerait-il réellement à m'épouser ?

ALIX. Oh ! je sais bien ce qui lui manque, moi. Il ne le désirera plus long-temps. (*A Nathalie.*) Viens chercher ce que nous avons préparé. Toi, Adélaïde, parle-lui un instant pour l'amuser. (*Nathalie et Alix rentrent dans le parc.*)

M. DE NERCÉ. Gabriel, mon garçon... place-toi un peu plus à droite... mets quelques moutons à ta gauche... C'est cela !

ADÉLAÏDE. Vous dites donc que vous n'êtes pas content, mon ami ?

GABRIEL. Non, mademoiselle ; hélas ! non.

ADÉLAÏDE. Pauvre garçon ! il me fait de la peine. Que faudrait-il pour vous rendre heureux ?

NATHALIE, *rentrant avec un album.* Est-ce cela ? Tenez, Gabriel, voici un album sur lequel vous pouvez dessiner ces beaux sites. N'êtes-vous pas enchanté ?

GABRIEL. Oh ! mesdemoiselles, vous êtes bien bonnes ; je sais bien que si cela dépendait de vous de m'obtenir ce que je voudrais...

ALIX, *rentrant à son tour.* Oh ! ce qu'il voudrait, ce doit être cela... Gabriel, voici une flûte... (*Gabriel essaie la flûte.*) Écoute donc, Adélaïde ; il joue à ravir ! ce n'est qu'un prélude ; mais il est enchanteur !

GABRIEL. Mon Dieu ! comment ferai-je pour vous remercier ?

NATHALIE. En nous disant que vous êtes content.

GABRIEL. Certainement que je le suis ; mais...

ALIX. Je disais bien qu'il lui manquait encore quelque chose... Le voilà ! le voilà, Gabriel, soyez heureux, ne désirez plus rien !

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, UNE PETITE FILLE, *apportant à Gabriel une houlette ornée de rubans et de fleurs.*

GABRIEL. Oh ! mesdemoiselles, que c'est joli !

NATHALIE. A présent, que vous faudrait-il de plus, au milieu de ces êtres innocens dont vous êtes le gardien tutélaire ?...

GABRIEL. Oh ! rien... pourquoi vous le demanderais-je d'ailleurs ?... cela ne dépend pas de vous.

ALIX. Encore quelque chose ? quoi, ce n'est pas assez de cette flûte, de cet album, de ces crayons, surtout de cette houlette garnie de rubans et de fleurs ? Eh bien ! parlez... Êtes-vous la victime de quelque sourde machination ?... mon père a des amis. Que voudriez-vous donc ?

GABRIEL. Ce que je voudrais... dam, je voudrais être... mais pourquoi vous parler de cela... à vous qui ne pourriez me donner ce que je désire.

NATHALIE. Nous nous intéressons vivement à vous ; parlez !

GABRIEL. Je voudrais être... mais je ne l'espère pas !

ALIX. Que peut-on désirer de mieux que de faire paître des moutons, que d'être un simple berger ?

GABRIEL. Je voudrais... mon Dieu ! que je voudrais être... (*avec explosion*) garçon boucher !

ALIX *et* NATHALIE, *reculant d'effroi.* Oh ! l'horreur !

ADÉLAÏDE. Le méchant garçon !

M. de Nercé et Mme Hervé ne peuvent dire un mot, tant ils rient de bon cœur ; Gabriel les regarde tous avec étonnement.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, UNE MENDIANTE, *suivie de deux enfans à peine vêtus.*

LA MENDIANTE. Mes bonnes demoiselles, une pauvre charité, s'il vous plaît, pour une malheureuse dont les enfans ont faim ?

NATHALIE *et* ALIX, *consternées.* Nous n'avons plus d'argent.

M. DE NERCÉ, *à ses filles.* Voyez ! vous n'avez plus de quoi venir au secours d'une infortune réelle, parce que vous avez tout prodigué follement à l'objet d'une fantastique commisération. (*Il donne à la mendiante.*) Tenez, voici pour mes filles et pour moi.

NATHALIE. O mon père, ne restons pas plus long-temps près de ce cruel berger.

ALIX. Éloigne-toi, petit monstre !

GABRIEL, *à part.* Qu'ai-je donc dit pour les fâcher ?

ADÉLAÏDE. Il faut convenir, mes cousines, que la leçon est sévère.

M. DE NERCÉ. Et vous vouliez que je fisse de votre Gabriel le héros d'une idylle ? le dénouement aurait été joli !

Mme HERVÉ. Mesdemoiselles, vous voyez que j'avais raison de vous dire :

Pour connaître les gens, il faut avoir mangé un boisseau de sel avec eux.

ERNEST FOUINET.

Le Pèlerin.

Regardant une étoile au ciel épanouie,
Un jeune homme marchait : son léger manteau bleu
Diminuait toujours ; ce manteau, c'est la vie,
Le voyageur, c'est l'ame, et l'étoile, c'est Dieu.

A. M. de Mornans.



Revue des Théâtres.

ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE.

La Gypsy, ballet pantomime en trois actes et en cinq tableaux, par MM. de Saint-Georges et Mazilier, musique de MM. Benoist, Thomas et Marliani, décors de MM. Philastre et Cambon.

On raconte qu'en 1427, douze *pénanciers* ou pénitens, qui se qualifiaient chrétiens de la Basse-Égypte, chassés par les Sarrasins, s'en vinrent à Rome et se confessèrent au pape, qui leur enjoignit pour pénitence d'errer sept ans par le monde, sans coucher sur aucun lit. Il y avait parmi eux un comte, un duc et dix hommes de cheval ; leur suite était de cent vingt personnes. Arrivés à Paris, on les logea à la Chapelle, où on les allait voir en foule ; ils avaient aux oreilles des boucles d'argent, les cheveux noirs et crépus ; leurs femmes étaient laides, voleuses et diseuses de bonne-aventure. L'évêque de Paris les contraignit de s'éloigner, et excommunia ceux qui les avaient consultés. En 1560, le concile d'Orléans les contraignit aussi de s'éloigner, sous peine des galères. Depuis ce temps, le monde a été infesté de vagabonds de la même espèce ; les Biscayens ayant succédé aux bohémiens, on leur en a conservé le nom ; ils se mêlaient aussi de voler le peuple ignorant et superstitieux, et de lui dire la bonne-aventure ; mais on ne voit presque plus de bohémiens maintenant que le peuple, plus instruit, est devenu moins crédule ; ce qui fait aussi que le métier de bohémien est devenu moins productif. En France nous appelons une *bohémienne* ce qu'en Espagne on appelle une *gitana*, en Italie une *zingara*, et en Angleterre une *gypsy*, mot dérivé d'*Égyptian* (Égyptien) ; mais je reviens à notre opéra.

Nous sommes en Écosse, à quelques milles d'Édimbourg, au milieu d'un beau paysage. A droite, on aperçoit l'entrée principale d'un château ; en face est une statue, au-dessus flotte un étendard couronné de fleurs, sur lequel on lit : *Avénement de Charles II ;* au fond est un torrent dominé par deux

immenses rochers, sur lesquels est jeté un sapin servant de pont au-dessus de l'abîme; ces rochers semblent conduire à de hautes forêts de sapins, qui se perdent à droite et à gauche à l'horizon.

Ce château est celui de lord Campbell; son clan est assemblé sur la pelouse; le lord, suivi de tous les seigneurs de la province, part pour une grande chasse dans les montagnes, prélude de la fête qu'il donne ce jour même en l'honneur de l'avénement du roi Charles II au trône d'Angleterre. Lord Campbell recommande sa jeune fille Sarah, âgée de six ans, à Megge, sa nourrice, et à son neveu Narcisse de Crakentorp. A peine le bruit des cors s'est-il perdu dans le lointain, que Sarah veut aller rejoindre son père, Megge cède à ses instances, Narcisse les accompagne, et refuse la carabine qu'on lui offre pour prendre part à la chasse. Quand tout le monde est parti, un jeune homme accourt effrayé, il porte le costume des officiers puritains; c'est Sténio de Churchill, l'un des vaincus du dernier combat gagné par l'armée royale sur les partisans de Cromwell; on le cherche, s'il est pris, il sera condamné à mort: la vue de la statue du roi lui prouve qu'il est chez ses ennemis, il va fuir... des bohémiens, commandés par Trousse-Diable, leur lieutenant, s'élancent sur Sténio pour le voler... à la vue de son uniforme, ils s'arrêtent, et Sténio leur propose de le recevoir parmi eux. « Je suis un malheureux poursuivi, sans argent, sans asile, sans espoir, » leur dit-il. A ces titres, il est accueilli, et on le revêt de la défroque d'un bohémien; mais tandis que Trousse-Diable et ses amis vont rôder autour du château pour voir s'il n'y a pas quelque bon coup à faire, Sténio se désole de ce que les hommes le forcent à devenir leur ennemi. Aussitôt on entend des fanfares : c'est la chasse qui se rapproche; en ce moment une bête fauve traverse le pont des rochers et prend la même route que Megge. Narcisse et les villageois reviennent effrayés, Sarah et sa nourrice vont être dévorées par la bête... En effet, Sténio regarde du côté du bois, il jette un cri, saisit la carabine abandonnée par Narcisse, s'élance dans le sentier, tire... disparaît en courant, et lord Campbell, suivi des chasseurs, arrivait au bruit du coup de feu, lorsque Sténio rapporte Sarah presque évanouie et blessée au bras. La pauvre nourrice donne ses soins à son enfant; le médecin annonce qu'elle conservera une cicatrice; lord Campbell s'en console, puisque sa fille lui est conservée, et il exprime sa reconnaissance à Sténio, en l'engageant à assister à la fête: il accepte. Bientôt l'air national, *God save the king*, se fait entendre, les convives se lèvent, se découvrent, et, se tournant vers la statue du roi, portent un toast en son honneur. Sténio reste assis. Campbell s'en étonne, il lui présente une coupe; au lieu de la boire à la santé du roi, Sténio la renverse à ses pieds. A ces signes de mépris, les convives tirent leurs épées, leur hôte demande grâce pour le sauveur de sa fille, et le partisan de Cromwell s'éloignait, poursuivi par les menaces et les imprécations des royalistes, lorsque Trousse-Diable, qui allait le suivre, est arrêté; et lord Campbell donne l'ordre à ses valets d'enfermer le bohémien dans la prison du château. La fête, un instant suspendue, recommençait avec plus d'ardeur, lorsqu'on aperçoit Trousse-Diable descendre des combles du château; il arrive à la fenêtre de la chambre où dort la petite Sarah; cette vue lui donne l'idée de se venger du père de cette enfant; il tire son poignard, le lève sur elle... une autre idée semble l'arrêter, et il ferme vivement la fenêtre; mais bientôt cette même fenêtre est brusquement ouverte par Megge au désespoir, qui apprend à lord Campbell et à la foule assemblée que Sarah a disparu... le pauvre père tombe dans les bras de ses amis, et Megge, à genoux, priait le ciel de lui rendre son enfant, lorsqu'on aperçoit Trousse-Diable qui gravissait le rocher, tenant la petite fille dans ses bras. En un instant lord

Campbell et ses amis se mettent à sa poursuite, ils vont l'atteindre... Trousse-Diable a déjà passé sur l'arbre qui sert de pont, il le renverse dans le torrent, et met ainsi l'abîme entre le malheureux père et son unique enfant, qu'il emporte enveloppée dans son manteau... puis il disparaît dans les profondeurs de la forêt. Ceci est le prologue.

Douze ans se sont écoulés. Nous sommes dans la tente de Mab, la reine d'une tribu de bohémiens; Sarah est endormie sur des peaux de tigres; la lune éclaire les rues d'Édimbourg : une patrouille est à peine passée, que plusieurs hommes enveloppés dans leurs manteaux se montrent : c'est Trousse-Diable et ses bohémiens; il leur annonce qu'un bon coup est à faire. A ces mots, ils tirent leurs armes. « Fi! dit Trousse-Diable, des poignards? Fi ! des politesses, des égards... en voleurs comme il faut. » Narcisse de Crakentorp était devenu, depuis l'enlèvement de Sarah, l'héritier de lord Campbell, et dépensait joyeusement son argent; en ce moment il sort d'une taverne où il a passé la nuit, Trousse-Diable l'aborde, lui demande poliment l'heure et s'empare de sa montre; puis, toujours aussi poliment, le prie de lui confier ses bagues, son riche médaillon... Narcisse voyant enfin à qui il a affaire, tire son épée et se défendait contre les voleurs, lorsque, attirée par le bruit, Mab paraît et fait tout restituer à Narcisse, excepté son médaillon, que Trousse-Diable a emporté en fuyant.

Maintenant, mesdemoiselles, que vous connaissez tous les personnages de ce ballet, je vais plus brièvement vous le raconter. Sarah, élevée parmi les bohémiens, avait grandi en grâces et en beauté; elle dansait sur les places publiques, et, protégée par Sténio, qui l'aime et en est aimé, elle faisait la fortune et la gloire de sa tribu ; par malheur, Mab aime Sténio ; mais forcée par ses bohémiens de le marier à sa rivale, elle jure de se venger, et, dans cette intention, elle fait présent à Sarah du médaillon volé à Narcisse par Trousse-Diable, à qui elle l'a repris. Narcisse reconnaît ce médaillon au cou de Sarah ; comme lui aussi veut se venger de ce que la jolie bohémienne a dédaigné ses hommages, il la dénonce au shériff. Le shériff, c'est lord Campbell ; ce malheureux père pleure toujours la perte de son enfant chérie ; la vieille Megge est aussi toujours inconsolable. Sarah est donc enlevée malgré les efforts des bohémiens et amenée chez le shériff. « Qu'elle est belle! dit le vieillard, ma fille aurait son âge! » Un homme fend la foule, c'est Sténio, il vient défendre Sarah. Tandis que lord Campbell et lui cherchent à se reconnaître, Sarah, qui n'a pu prouver son innocence, et vient d'être condamnée par le shériff, veut échapper à l'infamie; elle tire un poignard et allait s'en frapper, quand lord Campbell attendri l'en empêche, pousse un cri en montrant à Megge la cicatrice du bras de la jeune fille, et tandis que la nourrice essayait à rappeler ses souvenirs, il interroge Sarah. Elle lui répète le récit de sa blessure, de son enlèvement, que le matin même Sténio lui avait raconté... Lord Campbell et Megge ne doutent plus... c'est leur enfant si long-temps pleurée, et Sarah est pressée dans les bras de son père !

Vous croyez, mesdemoiselles, que le ballet va finir par des danses et des fêtes; Sténio étant d'une naissance égale à celle de Sarah, lord Campbell ne peut refuser de les unir... vous vous trompez. La reine Mab rôdait autour de l'hôtel du shériff; à l'une des fenêtres, elle montre sa pâle figure, au moment où l'heureux Sténio allait se jeter aux pieds de Sarah, que lord Campbell vient de lui accorder pour femme, lorsque Mab le désigne à un de ses gens, et, frappé d'une balle, c'est pour mourir que Sténio va tomber aux pieds de Sarah.

Vous aviez raison, mesdemoiselles, ce ballet finirait mieux par un mariage que par un enterrement. Du reste, poème, ballet et musique, ont obtenu un brillant succès.

M[me] J. J. Fouqueau de Pussy.

Beaux-Arts.

SALON DE 1839.

Premier Article.

Le salon de 1839 s'est ouvert le 2 mars, jour où les pères, les maris, les frères aînés étaient appelés à remplir leurs devoirs d'électeurs; il s'est ouvert par l'un de ces beaux soleils de la fin de l'hiver, dont les joyeux rayons déjà chauds, pas encore brûlans, engagent à la promenade. Je croyais presque que ces circonstances rendraient désertes les immenses galeries du Louvre; point du tout! A une heure de l'après-midi, dix mille exemplaires du livret avaient été enlevés.

Ne croyez pas cependant que l'amour de la peinture soit exclusif chez les Parisiens. Les électeurs étaient à leur poste; les promeneurs fourmillaient aux Tuileries, aux Champs-Élysées, sur les boulevarts; les brillans équipages volaient sur la route du bois de Boulogne. C'est que, voyez-vous, notre Paris a de la foule pour tous les devoirs, pour tous les plaisirs, pour tous les spectacles.

L'exposition compte plus de dix-neuf cents tableaux. Ce qui frappe tout d'abord dans ce nombre, c'est une toile de plus de quarante pieds d'étendue, sur laquelle M. Horace Vernet a reproduit la prise de Constantine avec une vérité, un mouvement, une verve qui font assister à la bataille. On voit réellement des héros de deux pieds et demi de haut faire des actions de géans. Cette vaste composition est partagée en trois épisodes qui forment trois tableaux: celui du milieu représente l'ensemble du siége: la ville est investie par l'armée française, les soldats prennent leurs rangs, les généraux donnent leurs ordres, tous se préparent pour l'attaque. Le tableau de droite est consacré au beau fait d'armes du duc de Nemours, enlevant une redoute à la tête d'une brigade d'infanterie. A gauche, les soldats, irrités par la mort du brave général Damrémont, se ruent avec une sorte de frénésie sur ces murs déjà témoins d'un affront fait à nos armes, et dont la vengeance coûte la vie à tant de braves.

La parole est impuissante pour donner une idée de ce tumulte sans confusion; je ne saurais vous rendre l'effet de ces débris amoncelés par l'explosion de la mine qui se détachent, roulent et se dérobent aux efforts des braves essayant de gravir ces masses mobiles et brûlantes; le geste, la voix des officiers, car on croit les entendre encourager leurs soldats, les cris des blessés, les soupirs des mourans que couvrent les sons de la musique militaire jouée par des musiciens qui, soufflant imperturbablement dans leurs instrumens de cuivre pendant cette scène de carnage, me semblent plus courageux encore que ceux qui repoussent la mort en poursuivant la victoire la baïonnette en avant.

Saint Luc peignant le portrait de la Vierge, par M. Ziégler.

De Constantine, les regards se portent sur une scène plus paisible : saint Luc l'évangéliste peint la Vierge tenant l'enfant Jésus dans ses bras; le pieux artiste est à genoux devant son chevalet. Je ne me suis pas rendu un compte bien satisfaisant du lieu où se trouve l'atelier de saint Luc; est-ce une chambre? une caserne? une prison ou un palais? c'est ce que je ne saurais vous dire. Sur le second plan on aperçoit le bœuf ruminant, et en haut un nuage lumineux, sur lequel la reine des anges daigne poser pour le peintre.

Les artistes estiment beaucoup la figure de saint Luc, et la préfèrent à celle de Daniel que M. Ziégler a exposé l'an dernier: sans contester le mérite de l'apôtre évangéliste, je voudrais bien être d'un autre avis

que nos seigneurs les savans; je trouve la pose de la tête forcée ; elle offre sans doute un fort beau raccourci, mais qui lui ôte toute expression. Quant à la Vierge, je lui voudrais plus de beauté et de divinité, si je puis m'exprimer ainsi.

Pêcheurs attaqués par des ours blancs, par M. Biard.

M. Biard a fait, pour cette fois, trève à sa verve comique, qui lui a valu de si prodigieux triomphes. Deux pêcheurs des mers du Nord et un jeune garçon voient leur barque assaillie par une troupe d'ours blancs nageant et clapotant sur des vagues qui charrient d'énormes glaçons. L'un des pêcheurs, debout à la proue de la barque, repousse l'ennemi à l'aide d'un harpon, l'autre est renversé, un ours lui plonge ses griffes dans la cuisse; mais l'enfant enfonce en même temps un court poignard dans la gueule de l'animal. Malgré cette défense désespérée, on comprend que les pauvres pêcheurs sont perdus : les ours s'avancent au combat en colonnes épaisses, la barque chavire sous leurs efforts... encore un instant, elle sera engloutie.

La Esméralda, par M. Steuben.

Cachée dans la retraite que lui a procurée Quasimodo, tout en haut sur la plate-forme de la tour de l'église Notre-Dame, Esméralda caresse sa jolie petite chèvre blanche. Sa figure est belle comme le sont les figures peintes par M. Steuben; elle a une charmante expression de mélancolie et de tendresse, en pressant dans ses bras le petit animal, compagnon de sa vie errante et de ses joies insoucieuses; elle semble plaindre sa chèvre d'être comme elle privée de liberté. C'est une étude ravissante et devant laquelle je reviendrai plus d'une fois.

L'église des Invalides, par M. Granet.

L'église est tendue de noir, les lustres brillent de mille feux. Le roi et la famille royale, en grand deuil, sont dans une attitude recueillie; on rend les derniers devoirs aux victimes de l'attentat de Fieschi. Cet intérieur fait le plus grand honneur au talent si éprouvé de M. Granet; les portraits des personnages qui assistent à cette triste solennité sont très-ressemblans; ils joignent à ce mérite celui d'une expression grave et triste, parfaitement en harmonie avec la scène qu'ils ont sous les yeux. L'un des plus grands défauts des tableaux épisodiques, c'est que l'on pose devant le peintre plusieurs années après l'événement dont on a été acteur ou spectateur, qu'on apporte dans son atelier l'indifférence ou les préoccupations nouvelles que l'on a dans le monde. Il y a même de ces tableaux où l'artiste groupe ses portraits de façon à ce qu'ils posent devant le public, de telle sorte qu'ils semblent, dans une révolution, un conseil ou une élection, n'avoir fait autre chose que dire : « Regardez-moi ! » Cet écueil, David ne l'a pas évité dans son tableau du sacre de l'empereur Napoléon, tandis que M. Granet s'en est heureusement sauvé; aussi le tableau de ce dernier a le triple mérite d'être d'un grand effet comme peinture, et d'être exact et touchant.

J'ai vu beaucoup d'autres tableaux, puisque j'ai circulé pendant trois heures entre des centaines de cadres, d'où scintillent des couleurs, des formes, des attitudes d'une étrange variété. Tous les temps, depuis Adam jusqu'à MM. Victor Hugo et Lamartine ; toutes les croyances, depuis la fable jusqu'à l'Évangile; toutes les mœurs : le chevalier de la table ronde, le roué de la régence, le dandy du Jokey's club, sont là pêle-mêle; et dans cette foule, comme dans toutes les foules, la médiocrité domine : il y a de belles pages, car le livret contient les noms des deux Scheffer, de Wintherhalter, de Gudin, etc., etc., et de plus, on conserve l'espoir de voir surgir quelques talens encore inconnus, espoir qui se réalise à chaque salon. L'examen et la recherche de ces ouvrages seront le sujet de nos articles suivans.

Mme ALIDA DE SAVIGNAC.

Économie Domestique.

—

POMMES AU RIZ A LA VANILLE.

Prenez une pinte de lait, dans laquelle vous faites infuser pendant deux heures un demi-bâton de vanille; vous le retirez et vous mettez un quarteron de sucre dans votre lait. Vous lavez cinq cuillerées de riz ; vous mettez ce riz dans votre lait, que vous placez sur le feu. Quand le riz est bien crevé, vous y délayez trois jaunes d'œufs et versez le tout sur un plat. Pelez, videz avec un vide-pommes, quatre belles reinettes, mettez-les dans un vase ; jetez dessus de l'eau bouillante ; une demi-heure après, retirez-les avec une écumoire, pour les placer sur un linge blanc.

Prenez une douzaine de pommes ordinaires, pelez-les, coupez-les par morceaux, faites-les cuire en marmelade avec du sucre, du beurre, et un peu de canelle. Quand cette marmelade est bien réduite, mettez-la dans le fond d'un plat de porcelaine, placez dessus les quatre pommes de reinette, entourez-les de votre riz, de manière à ce qu'il couvre les bords du plat, saupoudrez de sucre râpé et le riz et les pommes ; placez votre plat sur de la cendre chaude, couvrez-le d'un four de campagne très-chauffé : quand le riz et les pommes sont bien glacés ; mettez de la confiture de groseilles dans le trou que le vide-pommes a fait à vos reinettes. Servez chaud.

—

Correspondance.

—

Jamais, ma chère amie, les femmes n'ont autant exercé les facultés de leur esprit, de leur intelligence : depuis le rouet de la ménagère jusqu'au ciseau du statuaire, il n'y a pas d'art auquel elles ne puissent atteindre. La tapisserie, la broderie, la couture, le tricot, dans leurs mains habiles et savantes, ont fait des progrès immenses ; elles créent de nouvelles industries : je connais des demoiselles de Caen qui ont obtenu un brevet d'invention pour des tulles imitant la dentelle d'Angleterre. Mon Dieu ! si les femmes, pour le bonheur et l'amélioration de la fortune de leurs enfans, ne se dévouaient pas à leur éducation et à l'administration du ménage, elles inventeraient bien autre chose que de la dentelle ! Ce qui m'inquiète, c'est que les mots manquent pour exprimer toutes les sortes de talens qui sont plus exclusivement le partage des hommes. Eh bien! est-ce qu'on ne pourrait pas ajouter une lettre à certains mots? par exemple, on dirait une auteur*e*, une inventeur*e*, une statuair*e*; je ne suis pas embarrassée pour coloriste, fleuriste, guitariste, harpiste, pianiste, qui sont des deux genres ; il n'y a qu'une peintre qui ne me plaît pas davantage qu'une peintresse, cependant, à le voir, ce dernier mot fait très-bien ; il n'y aurait plus qu'à s'accoutumer à l'entendre. Quant à moi, ma chère, qui ne mériterai jamais que les terminaisons en *euse :* brodeuse, fileuse, couseuse et tricoteuse... je vais essayer de t'expliquer la planche III.

Le nº 1 est la moitié d'une bourse chinoise : elle se fait en velours, en satin, en cachemire, et se brode en soie, les tiges, les côtes, et les tortillans en or, et les raisins en or ou en perles blanches. Lorsque ta bourse est brodée, tu la tailles, tu la

doubles de gros-de-Naples blanc, tu la couds à l'envers et, sur les coutures, avec un fil d'or, tu couds à l'endroit une ganse plate en or. Tu prends tes ciseaux pour former dix-huit petites ouvertures en long, neuf d'un côté, neuf de l'autre; comme si tu voulais faire un œillet; tu enfiles, dans une aiguille, un cordonnet de la couleur de la bourse, tu couvres les côtés de ces dix-huit ouvertures dans lesquelles tu passes deux ganses pareilles à celles qui couvrent les coutures, et, avec les quatre extrémités de ces deux ganses, tu imites les ornemens qui soutiennent les glands. Ces ornemens, tu les arrêtes avec un fil d'or. Je te ferai observer que pour te laisser voir le dessin de la bourse on a été obligé de pointer la continuité de ces quatre ganses.

Pour faire les glands, tu choisis une petite baguette de jonc, dont tu coupes six morceaux de la grosseur et de la longueur du haut de ces glands; tu tailles quatre écheveaux de soie torse, verte; deux écheveaux de soie torse de la couleur de la bourse, qui sera noire ou rouge. Les écheveaux doivent être une fois plus longs que ces glands. Tu prends un de ces écheveaux, tu l'arrêtes au milieu avec une aiguille enfilée de soie pareille, tu entres sous ce milieu un des petits morceaux de jonc, tu le couvres de l'écheveau que tu arrêtes au bas du jonc; tu recouvres cet écheveau en tournant autour un fil d'or enfilé dans une aiguille; puis tu suspends ces glands, aux ornemens, par une espèce d'anneau formé de ce fil d'or. Tu placeras au milieu le gland de la couleur de la bourse, et de chaque côté les deux glands qui sont verts. Je te ferai encore observer que ces espèces de six petits œufs qui sont au haut de ces glands sont inutiles. La chaîne attachée aux deux côtés de l'ouverture de la bourse est en chrysocale. Tu penses bien que cette bourse n'est pas pour nous autres jeunes filles; mais c'est un présent que nous pouvons offrir à nos mères.

Le nº 2 est une coiffure en petits rubans de velours cerise, noir ou bleu, larges de 6 lignes, et dont les lisières sont en or, ou bien en petits rubans de satin de ces mêmes couleurs; il en faut à peu près quatre aunes et quart. On prend une grosse ganse de coton longue d'un quart; on coupe dix morceaux de velours noir, je suppose, longs de 12 pouces; huit, longs de 9 pouces; six, longs de 6 pouces; et quatre longs de 3 pouces: il doit te rester à peu près une aune de velours. C'est par erreur qu'il y a six boucles sur le quatrième rang de ce modèle.

Tu prends, pour faire un des côtés, cinq des morceaux de rubans de 12 pouces, tu les plies en deux dans leur longueur, et tu les couds, par les deux extrémités, au bas d'un des bouts de la ganse de coton. Tu prends quatre des rubans de 9 pouces, tu les plies et les couds à la place où tu as cousu les *premiers*; tu prends trois des rubans de 6 pouces, tu les couds sur les *seconds;* tu prends deux des rubans de 3 pouces, tu les couds sur les *troisièmes;* tu fais de même de l'autre côté; puis, à la place où tu as cousu ces bouts de ruban, tu attaches, par un point, une des extrémités de l'aune de ruban qui te reste; tu tournes d'abord ce ruban sur lui-même, pour cacher la place où les boucles sont cousues, puis tu le tournes en spirale sur la ganse de coton, et tu finis de la même manière que tu as commencé. Imite exactement ce nº 2.

Cette coiffure est charmante pour un bal, un dîner prié; elle orne les bandeaux à la *Féronnière*, elle augmente le volume des cheveux à la *Mancini;* car à présent les coiffures sont énormes.

Le nº 3 est un dessin pour broder au métier, en soie de couleur, à la corne d'un petit sautoir de cachemire: on fait ce cordonnet tout autour, mais une fois plus large qu'il n'est indiqué, et au-dessus on ajoute une des petites fleurs que l'on détache de cette palme; puis on effile ce sautoir tout autour.

Le nº 4 est un dessin de col de mousseline que l'on brode au plumetis. Si tu n'as

pas le temps, ne brode que la galérie du bas. Tu pourrais aussi bâtir sous ce dessin une bande de tulle à la pièce; ce tulle, qui imite le point de dentelle, se vend cinq ou six francs l'aune; puis tu découperais la mousseline ou le tulle de manière à avoir alternativement un carreau de mousseline et un carreau de tulle.

Le n° 5 est un dessin de corne de mouchoir, que l'on brode en coton de couleurs différentes au-dessus des mouchoirs à vignettes de couleur.

Le n° 6 est une manchette de mousseline.

Le n° 7 est un semé pour broder en couleur sur robe de mérinos ou de mousseline de laine.

Le n° 8 est un semé pour broder en blanc sur une robe d'organdy.

Le n° 9 est un semé pour bonnets. On le brode en application de mousseline, sur fond de tulle, et à des espaces de trois pouces.

Le n° 10 et le n° 11 sont des semés pour broder au plumetis sur bonnets de mousseline.

Et le n° 12 et le n° 13 sont des entre-deux que l'on brode sur percale ou mousseline, pour bonnets, cols à la duchesse, et pour monter les robes à la vierge.

Je t'envoie énormément d'ouvrage, et je t'annonce encore une grande planche pour le n° d'avril, car je désire que tu puisses faire, ce printemps, toutes tes broderies pour cet été.

A présent je voudrais te parler modes et toilette; mais le moyen! depuis un mois les événemens politiques sont venus qui ont arrêté toute industrie. Bien que notre doux pays n'éprouve pas de tremblemens de terre comme celui de la Guadeloupe, où, en deux minutes, la ville de Port-Royal, renversée, a eu quatre cent vingt-cinq personnes tuées, des blessés en si grand nombre que pour les transporter on se servait de tout ce qu'avait épargné le fléau : malles, dessus d'armoires commodes,.... et les malheureux habitans obligés de camper au loin sous des tentes; car à la place où fut leur ville, l'air était infecté par les cadavres qui se corrompaient, enfouis sous les décombres; bien que notre doux pays, dis-je, n'éprouve pas de ces tremblemens de terre; cependant chez nous, il y a aussi des volcans : ce ne sont pas les montagnes, comme à la Guadeloupe, ce sont les événemens qui bouleversent la France, tandis que, pour être heureuse chez elle, et respectée chez les autres, elle a tant besoin de repos, afin de tracer ses chemins de fer, creuser ses canaux, retenir ses vieux monumens que le temps chaque jour lui emporte, améliorer le moral des prisonniers en changeant la construction des prisons, étendre l'instruction jusque dans la plus pauvre chaumière, consolider nos lois au lieu d'en faire de nouvelles, élever des monumens utiles pour que nos artistes puissent les embellir de leur talent, de leur génie, et que la France, par ses arts et sa littérature, doive à son intelligence d'être la première des nations... Ce que je puis te dire en fait de toilette, c'est que la mode est la même. Au bas des robes habillées, un volant haut d'un demi-tiers ou un bouillon de la même hauteur; les manches en biais et pendantes, plissées, au bas de l'épaule, à petits plis arrêtés par deux biais, et plissées à petits plis au-dessus du poignet, haut de trois pouces; les corsages plissés et croisés, ou bien à la vierge et montés sous un petit poignet. Les étoffes en soie sont à petites raies; celles en toile, à raies très-espacées; en mousseline de laine unie, elles sont de couleur grise, rose, blanche, bleu-pâle et bleu-barbot. A la ville, on porte toujours des pointes noires ouatées, doublées, garnies d'un biais pareil à la doublure et rabattant d'un pouce sur la pointe. Dans un salon, un petit fichu carré en tulle noir, arrondi à deux des cornes, afin de former pèlerine, et garni d'une dentelle noire. Les cheveux sont tournés très-bas sur la nuque et retombent en boucles sur le col, du côté

gauche. Les chapeaux sont petits, mais moins camards, toujours la forme baissée en arrière, et une branche de fleurs tombant très-bas sur le côté gauche de la passe... Quand tu recevras ma lettre, j'espère que tout sera rentré dans l'ordre accoutumé, et que modistes et couturières auront inventé quelque chose. Regarde, pourtant, ce que c'est qu'un gouvernement représentatif, une jeune fille peut craindre de ne pas savoir comment faire sa robe de printemps!... et l'on ne veut pas que les femmes s'occupent de politique!... il le faut bien!

Adieu!

J.-J.

Éphémérides.

—

HISTOIRE.

29 mars 1807, Olbers découvre une planète qui reçoit le nom de Vesta.

La quatrième planète secondaire fut aperçue par le même Olbers, qui avait découvert la seconde, appelée Pallas. Vesta est à quatre-vingt-quatre millions de lieues du soleil, distance beaucoup moindre que celles de Cérès, Pallas et Junon; elle est aussi moins sujette, dans sa révolution, aux dérangemens causés par Jupiter. Elle tourne en quatre ans et demi entre Jupiter et Mars; elle sort de la règle des autres planètes, car elle s'écarte de trente-cinq degrés de l'écliptique.

Mosaïque.

—

L'ANGE ET LA ROSE

Imité de l'Allemand.

Une nuit de printemps, l'ange chargé du soin des fleurs s'était endormi à l'abri d'un rosier; en s'éveillant, il dit à la rose qui venait d'éclore: Je te remercie, ô la plus chérie de mes enfans, du doux parfum que durant mon sommeil tu as répandu autour de moi... et pour t'en remercier élève quelque désir, parle, je l'exaucerai.

La rose rougit d'abord, puis elle demanda la parure la plus simple... l'ange des fleurs aussitôt l'orna d'une simple mousse, et la *rose moussue* devint la plus belle des roses!

—

Dans l'église de Saint-Philippe, douze sœurs, dites de l'*Apparition*, viennent, aux genoux de monseigneur l'évêque d'Alger, de prononcer des vœux pour cinq ans.

—

Un esprit élevé peut descendre aux petites choses, tandis qu'un esprit borné ne s'élève jamais aux grandes.

Les méchans s'éloignent de Dieu, mais Dieu ne s'éloigne pas des méchans; les rayons de sa sagesse se projettent partout: quiconque n'en est pas éclairé, ne veut pas l'être.

Rien de plus égoïste que de fuir ceux qui souffrent parce que leur vue fait mal; la véritable sensibilité consiste à vaincre nos répugnances dans l'intérêt de soulager ceux qui souffrent.

Le livre des jeunes mères,
traduit par Mme Eugénie Niboyer.

—

Dans la nature, la lumière est partout et nulle part. On la sent par ses résultats, et non par elle-même. C'est elle qui fond les nuances les unes avec les autres, qui joue imperceptiblement entre les corps et les sépare; c'est elle, enfin, qui produit l'harmonie. La lumière est comme l'air; elle enveloppe tous les êtres; elle se présente sur tout ce qui se voit, même sur le clair-obscur, même sur les ombres les plus profondes; car, sans elle, on ne verrait pas même d'ombre; on ne verrait rien.

Imprimerie de Veuve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, n° 46, au Marais.



Journal des Demoiselles.

Pl. 1.re

FÉVRIER 1839. — N° II. — SEPTIÈME ANNÉE. 2me SÉRIE.

JOURNAL
DES DEMOISELLES.

Instruction.

—

Maria du Mont-Blanc.

Vous connaissez toutes de nom, mesdemoiselles, le Mont-Blanc, ce roi des montagnes d'Europe, ce géant dont la tête, immense cariatide, semble soutenir le ciel, et dont la base, après avoir formé autour d'elle une série de géans, s'en va le long du Dauphiné, au bord de cette mer bleue de Provence, sur laquelle est jetée Marseille, comme un phare avancé qui regarde l'Orient.

Eh bien! dès que vous avez dépassé la limite des frontières de votre pays, dès que vous êtes parvenues, au travers des belles montagnes du Jura, qui s'étendent parallèlement à la chaîne des Alpes, jusqu'à la borne de marbre gris sur laquelle vous lisez en caractères majuscules : « *Canton de Genève,* » dès ce moment vous êtes vouées au Mont-Blanc, il s'empare de vous, vous lui appartenez au même titre que le fer de la boussole appartient à l'aimant.

Et vous avez beau vous révolter contre cette domination, il est impossible que vous y échappiez. Laissez faire, d'ailleurs, le Mont-Blanc est un bon maître; s'il est terrible parfois dans les orages, il est doux à contempler quand le ciel est serein; et le soir, par exemple, du haut de cette montagne de Ferney d'où Voltaire s'écria si souvent en regardant le lever du soleil : « Oui, mon Dieu, tu es grand! » Ne vous étonnez donc point de rencontrer partout le Mont-Blanc, quel que soit le point d'où vous contempliez ou Genève, ou son lac; de voir dans tous les hôtels arriver, à la fin du dîner, un immense Mont-Blanc en gâteau de Savoie, et partez pour Chamouny, ce pays des ramoneurs et des marmottes.

Je ne vous parlerai point des accidens de la route. A peine sorties de Genève, vous entrez dans la Savoie, pays pauvre de cultures, mais riche en carabiniers; car vous en rencontrez à chaque pas qui visitent vos passeports. Enfin, après une journée de fatigues et d'horribles cahots dans un voiturin assez semblable aux vinaigrettes parisiennes du temps de Louis XIV, vous apercevez tout-à-coup, du village de Saint-Martin, les déserts de glaces qui forment le sommet du Mont-Blanc; deux heures après vous traversez dans sa longueur l'infernale gorge qui se termine à Chamouny, et pour peu que vous soyez désireuses de payer fort

cher un lit très-dur où vous ne dormirez pas, vous vous faites conduire à l'hôtel de l'Union. C'est là que j'eus le malheur d'aller me fixer pour quelques jours : que mes dieux lares me le pardonnent !...

Dès le soir même j'envoyai retenir deux guides pour escalader avec eux le lendemain le *Montanvert*, traverser la *Mer-de-Glace* dans une étendue d'environ quatre lieues, et aller m'asseoir un moment au *Jardin*, étroit espace situé au milieu des neiges éternelles, et dont le nom vient de ce que, là, sur une crête de rochers, croît la plus haute végétation qui soit en Europe : quelques roses des Alpes et quelques rhododendrons.

Le premier de mes guides, Jean Balmat, était fils de Jacques Balmat, qui, le 8 août 1786, atteignit pour la première fois, depuis la création du monde, le sommet du Mont-Blanc, et périt, l'on ne sait où, en cherchant de l'or; il était aussi frère de Pierre Balmat, enseveli en 1820 dans une avalanche qui emporta cinq guides; et lui-même a déjà disparu deux fois dans des crevasses. Le second guide était Marie Contet, dont le père accompagna le célèbre naturaliste Saussure au sommet du Mont-Blanc, et qui, précipité dans un abîme par l'avalanche de 1820, ne dut la vie qu'à un miracle.

A cinq heures du matin, le lendemain, j'étais debout, ayant sur le dos un petit sac bien rempli de provisions; sur la tête une casquette garnie d'un voile vert, afin de défendre mes yeux de l'éclat des neiges, et à la main un long bâton ferré, à l'un des bouts duquel était un crochet destiné à retenir le voyageur aux rochers et aux murs de glace. Nous étions de plus munis d'une échelle, afin de traverser les crevasses en la jetant d'un bord à l'autre comme un pont.

Nous arrivâmes sans encombre au sommet du Montanvert, quoique avec beaucoup de fatigues; mais aussi combien n'en fus-je pas récompensé par le spectacle qui s'offrit à ma vue !... Imaginez-vous un océan en furie qui, tombant tout-à-coup du ciel et roulant du faîte du Mont-Blanc vers la vallée de Chamouny comme pour l'engloutir... à la parole de Dieu, aurait été arrêté tout-à-coup, et métamorphosé en cristal. Depuis des milliers d'années cet océan de glace, éternellement immobile, se contente d'être, pour la vallée, une menace, une épée de Damoclès.

Tandis que j'étais occupé à contempler cette scène sublime, au centre de laquelle j'allais bientôt me trouver, il me sembla, à l'aide de ma lorgnette, apercevoir sur la neige quelque chose qui se mouvait. En regardant avec attention, je m'écriai : « Une femme ! »

En effet, c'était une femme seule, en un lieu où vont à peine les hommes les plus courageux. Mes guides dirigèrent leurs regards vers le point que j'indiquais. « Vous avez raison, monsieur, me dit l'un d'eux, c'est Maria *du Mont-Blanc*.

— Maria du Mont-Blanc ?... Pourquoi donnez-vous ce nom à votre compatriote ?

— Ah ! monsieur, cela est bien simple, répondit Jean Balmat ; mais si vous voulez vous remettre en route, nous ne tarderons pas à rejoindre Maria, et elle vous le racontera elle-même.

— Soit ! m'écriai-je, impatient d'entendre l'histoire de Maria : en marche ! »

Nous franchîmes d'effroyables précipices qu'on appelle les *Gonts*, et dix minutes après nous nous engageâmes sur la *Mer-de-Glace*.

Figurez-vous à chaque pas d'immenses crevasses qui s'ouvrent devant vous comme autant de bouches prêtes à vous engloutir. Quelquefois un de nos guides plantait son bâton dans la glace, prenait son élan, et au moyen de ce levier, un peu moins solide, mais beaucoup plus dangereux que celui d'Archimède, passait en chantant, suspendu entre le ciel et des abîmes sans fond. En d'autres momens nous nous enfonçions jusqu'à la ceinture dans la neige nouvelle, neige perfide, qui pouvait devenir pour

nous un affreux tombeau! Enfin, après une longue marche des plus pénibles, nous rejoignîmes Maria, à laquelle nos guides avaient fait signe de nous attendre.

Maria, aujourd'hui, est une femme d'environ cinquante ans; elle est d'une taille moyenne, ses yeux sont vifs, ses traits ont dû être assez beaux, et sa constitution est robuste.

« Bonjour, monsieur, me dit elle en me saluant.

— Bonjour, Maria, repris-je. Que faites-vous au milieu de ces déserts?

— Je vais au pied du *Dôme-du-Goûter* chercher ces cristaux, dont vos dames font toujours une ample provision. C'est un voyage dangereux.

— Et l'avez-vous entrepris souvent?

— Oui, monsieur. J'en ai même exécuté un plus dangereux encore, qui m'a valu mon surnom, car je suis la seule de mon sexe qui ait jusqu'ici pu gravir le Mont-Blanc.

— Quoi! m'écriai-je, vous avez gravi le Mont-Blanc?

— Oui, monsieur, et mon seul regret, c'est de n'être plus assez jeune pour le gravir de nouveau, car vous ne savez pas, monsieur, quel orgueil on éprouve à dominer ainsi les royaumes de la terre! Il me semblait que j'étais la reine du monde, et qu'en étendant le bras, je pouvais toucher le ciel; mais aujourd'hui les jambes me manquent, et rien que d'être venue jusqu'ici, je me sens déjà fatiguée.

— Eh bien, Maria, asseyons-nous au bord de cet abîme; vous aurez devant vous le théâtre de vos exploits, et quand nous aurons mangé un morceau, vous me raconterez votre excursion. »

Mes guides défirent alors leur bissac; nous bûmes, moi, à la santé de mes amis de France, qui ne me supposaient pas à coup sûr où j'étais en ce moment, mes guides burent à ma santé, et notre héroïne commença ainsi :

« Depuis mon enfance, soit que, du *Col-de-Balme*, ou du *Col-de-la-Tête-noire*, ou du fond de la vallée, je regardasse le Mont-Blanc, toujours je me promettais que je lui grimperais un jour sur les épaules. J'avais beau me dire : Mais qu'est-ce que tu feras là-haut, et à quoi cela te servira-t-il?... vous savez qu'il y a des idées auxquelles on ne peut résister, et toujours je me répondais : C'est égal, il faut que je monte là-haut. C'était bien facile à dire, monsieur, mais pas autant à exécuter; je suis femme!.. une femme escalader le Mont-Blanc!.. Si j'avais fait part de mon projet aux habitans de Chamouny, ils se seraient moqués de moi, et aucun guide n'aurait voulu m'accompagner.

— Comment, est-ce que vous vous avisâtes de gravir seule le Mont-Blanc?

— Oh! non, monsieur; j'aurais péri. En ce temps-là, il n'y avait encore que sept voyageurs qui fussent parvenus au sommet; et depuis environ huit ans personne ne s'était présenté pour une ascension. J'avais mis dans ma confidence le père de Contet, ici présent, et j'attendais avec impatience le moment de prouver qu'une femme pouvait avoir autant de courage qu'un homme...

Enfin, le 9 septembre 1812, Contet me fit avertir que le lendemain matin il devait, accompagné de neuf autres guides, conduire un voyageur au sommet du Mont-Blanc, et que si je voulais me trouver sur leur route, à la sortie de Chamouny, ils m'emmèneraient avec eux.

Je ne dormis pas de la nuit, et le lendemain, à cinq heures, j'étais au hameau *des Pèlerins*. Quelques nuages assez épais couraient déjà autour des pics; le brouillard montait avec la rapidité d'un ballon. Je craignais que la partie ne fût remise; j'avais beau placer ma main au-dessus de mes yeux... rien ne paraissait sur le chemin qui conduit à la vallée, et je n'entendais que le torrent de *Mirmont* qui mugissait avec furie... quand je vis dans l'obscurité quelque chose qui gravissait le sentier... c'était le chef de l'expédition suivi de tout son

monde. Outre les neuf guides, il avait avec lui six hommes, dont les uns portaient une échelle, d'autres du charbon, d'autres des couvertures ; car on devait rester trois jours en marche. La personne que conduisait Contet était de Hambourg ; il se nommait M. Rhodas, et savait déjà que je voulais l'accompagner. Il me demanda seulement si j'étais bien résolue, et sur ma réponse affirmative, il donna ordre de continuer. Nous arrivâmes à onze heures à la *Pierre-de-l'Échelle*, située à 1300 toises environ de hauteur, et où le chemin commence à ne plus être déterminé que par les traces des chèvres. Ici nous jouissions déjà, en nous retournant, d'un magnifique spectacle. Nous avions devant nous l'*Aiguille-de-Varens*, la montagne des *Fils-de-Servoz*, la *Forclaz-de-Savoie*, toute cette famille de géans. Nous nous arrêtâmes pour déjeuner, et vers midi nous mîmes le pied sur le terrible *Glacier-des-Bossons*.

Le *Glacier-des-Bossons*, monsieur, est celui que vous apercevez de la fenêtre de l'hôtel de l'*Union*, et qui descend presque jusqu'à Chamouny; nous nous trouvions à sa gauche, et pour gagner le rocher des *Grands-Mulets*, où nous devions passer la nuit, il fallait le traverser dans sa largeur : nos guides nous recommandèrent le silence le plus absolu, afin que les montagnes de glace qui s'élevaient au-dessus de nos têtes ne vinssent pas fondre sur nous, agitées par le bruit; et nous prenant par la main, ils nous firent poser les pieds dans des entailles faites par eux, avec la hache, sur la crête des précipices; mais ces précautions étaient à peine suffisantes. Après une heure de marche, arrivés vers le milieu du glacier, dans un endroit où heureusement il était uni, nous nous trouvâmes bloqués par une crevasse circulaire qui allait rejoindre la rive d'où nous étions partis. Après bien des tentatives inutiles pour franchir cette crevasse, il fallut, dans un endroit où elle n'avait qu'environ huit pieds, se décider à y jeter notre échelle, et nous aventurer sur ce pont fragile. Deux des porteurs ne se sentant pas assez sûrs d'eux, refusèrent d'y passer, et retournèrent sur leurs pas, nous souhaitant bonne chance; quant à moi, j'étais la plus joyeuse de la troupe. A mesure que j'avançais, il me semblait que je devenais plus légère, la fatigue ne m'atteignait pas. Il y eut cependant un passage où j'eus peur. Nous avions un chemin resserré entre deux montagnes de glaces : tout-à-coup nous arrivons à une crevasse immense, au milieu de laquelle étaient entassés de gros quartiers de glace; comme la crevasse nous bouchait le passage, et qu'il nous était impossible d'escalader les murailles latérales, il fallut attacher plusieurs bâtons les uns au bout des autres et se décider, en coulant le long de cette perche factice, à descendre dans le trou qui s'offrait devant nous, à la profondeur d'environ quinze pieds. Ah! monsieur, comment vous peindre notre admiration quand nous fûmes dans cet abîme que jamais un rayon de soleil n'avait éclairé! c'était un palais de cristal avec des festons innombrables pendant autour des murailles; c'étaient des profondeurs sans fin, des bruits sourds causés par l'infiltration des eaux... Je crus que nous n'en sortirions jamais et que c'en était fait de nous... en une demi-heure cependant nous étions tous remontés, et nous avions atteint le bord opposé.

Après une marche de quatre heures, nous sortîmes du glacier et atteignîmes la cime des *Grands-Mulets*, vastes rochers à pics, au sommet desquels nous devions passer la nuit; mais il nous fallait encore bien des travaux! Les *Grands-Mulets*, en effet, ont environ 300 pieds de hauteur, et les quartiers de roche sur lesquels nous grimpions pouvaient en s'éboulant nous écraser. A leur sommet existe une petite plateforme naturelle d'une douzaine de pieds où nous devions passer la nuit. Quand nous arrivâmes, le soleil était encore à l'horizon : nos guides dressèrent une tente sur leurs bâtons, allumèrent du feu avec leur char-

bon, et firent fondre de la neige. Pour moi, j'allai m'asseoir sur le bord de la plate-forme. En promenant mes regards au loin, j'aperçus le lac Léman qui brillait comme une flaque argentée : nous en étions à plus de quinze lieues; Genève m'était cachée par les montagnes; à mes pieds je distinguais Chamounycomme un petit amas de pierres; l'*Arve*, ce torrent que vous avez traversé pour venir ici, me paraissait un fil blanc sur un tapis vert; nous étions de beaucoup au-dessus des nuages: ceux qui passaient entre nous et la vallée se teignaient de couleurs diverses; puis, au-dessus, les grands pics, tout blancs d'ordinaire, dont les faîtes semblaient de flamme:... au coucher du soleil, c'était sublime!

Mes compagnons de voyage furent assez bons pour me donner une de leurs couvertures; je m'enveloppai dedans, et m'étendis sur le rocher, bien que brisée de fatigue, j'y dormis peu, grâce aux tonnerres des avalanches qui roulaient du haut des monts, et le lendemain à six heures j'étais debout. Nous descendîmes du côté opposé à celui par lequel nous étions montés, et nous mîmes bientôt le pied sur le *Glacier-de-Taconnaz*. Nous le traversâmes avec les mêmes difficultés que celui *des Bossons*, puis nous commençâmes à gravir une immense muraille de neige de près de quatre cents pieds et presque raide, qu'on appelle les *Petites-Montées*. Nous n'étions pas arrivés à la moitié que le soleil fit sentir ardemment sa chaleur : cela nous causa d'abord beaucoup de plaisir, car l'air était frais; mais nos yeux, depuis deux jours, fatigués déjà par la vue des neiges, se trouvaient aveuglés par l'éclat des rayons du soleil, surtout à l'escalade des *Grandes-Montées*, qui est encore plus longue et plus difficile que celle des *Petites*.

Autant j'avais été gaie le jour précédent, autant j'étais triste pendant celui-ci : je sentais mes jambes fléchir; mon courage m'abandonnait, et j'éprouvais une grande envie de dormir. Quand nous arrivâmes, à midi, au-dessus des *Grandes-Montées*, j'avais en outre le visage pelé par l'effet du vent; je souffrais beaucoup : mes compagnons me soutenaient de leurs paroles; ils me faisaient boire tous les quarts d'heure un peu de vin; mais je me traînais sans forces. Que vous dirais-je, monsieur? après avoir traversé des plaines immenses où nous enfoncions dans la neige jusqu'à mi-corps, nous essayâmes de gravir les *Petits-Mulets*, dont nous regardions l'ascension comme une dernière fatigue, car leur sommet semblait toucher à celui du Mont-Blanc... C'était une erreur de laquelle nos guides se gardaient bien de nous détromper! Arrivés en haut, nous aperçûmes encore, entre nous et le sommet que nous voulions escalader, d'immenses plaines terminées par ce qu'on appelle le *Mur-de-la-Côte*, sommité presque perpendiculaire, située au-dessous du faîte du Mont-Blanc, et qui n'a pas moins de sept ou huit cents pieds. Cet aspect nous découragea, et quelques-uns de nos guides déclarèrent qu'ils n'iraient pas plus avant; mais, malgré mon épuisement, je résolus de ne pas reculer et d'être la première femme qui eût gravi le Mont-Blanc. Rien d'ailleurs ne pouvait me donner plus de cœur que le gigantesque tableau que nous avions en ce moment sous les yeux. Figurez-vous toute la chaîne des Alpes : vers le *Saint-Gothard*, au milieu, les sommités du *Mont-Rose*; à gauche le *Mont-Maudit*, la *Mer-de-Glace*, le *Jardin*, le *Col-du-Géant*; dans le lointain tout l'Oberland, c'est-à-dire la *Ghemmi*, le *Schrekorn*, le *Wetterhorn*, l'*Eiger*, le *Munch*, le *Finsterahorn*, la *Yungfrau*; enfin, monsieur, toute la Suisse, toute la France, toute l'Italie sous nos pieds, et bientôt la Savoie elle-même, quand nous serions parvenus au sommet du Mont-Blanc.

Au bout d'un quart d'heure de repos, pendant lequel on fut obligé de me remuer violemment pour m'empêcher de m'endormir, car le sommeil est mortel, nous essayâmes d'escalader le *Mur-de-la-Côte*.

Deux guides creusaient dans la glace des trous pour leurs pieds et pour leurs mains, et nous suivions leurs traces. Par momens le vent nous prenait de côté et nous obligeait à nous cramponner de toutes nos forces aux entailles... c'était affreux! vingt fois la tête me tourna, je faillis tomber... cependant j'atteignis le faîte; mais à peine eus-je quitté les parois du mur que je m'évanouis: l'air devenait rare, et j'étouffais.

A dater de ce moment jusqu'à ce que je rouvrisse les yeux sur le sommet du Mont-Blanc, qui est encore à une heure de marche, je ne vis plus ce qui se passa; nos compagnons, quoique bien faibles eux-mêmes, me prirent sur leurs épaules, et me portèrent jusqu'au faîte. Là on m'ouvrit la bouche et l'on me fit avaler quelques gouttes de liqueur: je repris alors mes sens, et la première chose qui frappa mes yeux fut le bleu foncé du ciel: le firmament était couleur d'indigo; quant au soleil, qui courait dans l'espace sans un nuage devant lui, il était entouré de plusieurs cercles lumineux, comme dans les belles nuits d'été vous en voyez quelquefois se ranger autour de la lune.

Près de nous tout était silencieux et mort; seulement, bien plus bas que l'endroit où nous étions, nous aperçûmes un aigle qui planait, et, de temps à autre, une avalanche qui roulait vers les plateaux inférieurs. Quant à la vue, monsieur, elle était admirable. Sur la gauche était *Lyon*, pareil à un village; plus loin *Milan*, *Venise*, le *Tyrol*, et devant nous *Genève*, puis votre patrie, la *France*. Dans cette contemplation j'eus un mouvement d'orgueil que je ne saurais vous rendre: j'étais la seule femme qui eût vu tout cela! Au bout d'une demi-heure, nous redescendîmes du sommet du Mont-Blanc, et allâmes, comme le premier jour, coucher aux *Grands-Mulets*. Le lendemain nous entrions à Chamouny, d'où bien des yeux nous avaient suivis, et où nous fûmes fêtés par tout le monde. Depuis lors, monsieur, on me nomma Maria *du Mont-Blanc*.

— Merci de votre récit, lui dis-je, et je crois que vous resterez long-temps encore la reine de ces montagnes. »

Je me trompais: en descendant du *Jardin*, où je m'étais rendu après avoir quitté Maria, que je priai de m'apporter quelques cristaux, je rencontrai le soir à l'hôtel de *l'Union* une jeune Française, Mlle Dangeville, sœur d'un de nos députés: huit jours plus tard elle avait détrôné Maria, et pour la seconde fois une femme avait gravi Mont-Blanc.

Achille Jubinal.

Revue Littéraire.

LITTÉRATURE FRANÇAISE.

Les Soirées d'Hiver, par M. Emile de la Bédollière, 1 vol. in-18, chez L. Curmer, 49, rue Richelieu.

Voilà un livre qui ne s'adresse qu'aux enfans; mais dont la morale est assez élevée, le style assez pur pour exciter l'intérêt et plaire beaucoup à des intelligences plus difficiles. Parmi les douze jolis contes que renferme cet élégant petit volume, il en est un surtout qui présente dans son héroïne un de ces types bien rares de dévouement absolu. *Françoise*, avec son angélique pureté et son courage de martyre, est une ravissante création. C'est un conte vrai pourtant que *la Fille du receveur*, le bonhomme *Marce* l'atteste; vous l'aimerez aussi cette caressante figure de M. Marcel, digne vieillard, qui dans sa jeunesse était assez sage déjà pour écrire un manuscrit capable de former plus tard à la vertu tous ses petits-fils ras-

semblés autour de lui. Ajoutez à cela, mesdemoiselles, que le volume renferme de charmantes gravures anglaises, et vous comprendrez très-bien que la lecture, faite en famille, d'un conte de M. de la Bédollière, puisse être une récompense pour vos jeunes frères, et pour vous une agréable distraction.

Du Système pénitencier ; par Mme Eugénie Niboyet.

La Société de la morale chrétienne a couronné cette petite brochure, et certes elle a bien fait, car il faut beaucoup de courage à une femme pour oser toucher à une question qui tient une place si importante dans l'organisation sociale. *Améliorez les masses, instruisez et corrigez*, est le cri de Mme Niboyet : le travail et l'instruction seront suffisans, je l'espère, pour prévenir le vice ; mais le seront-ils pour le corriger, quand il existe déjà ? C'est une question qui, malgré l'éloquente plaidoierie de Mme Niboyet, reste pour moi et pour bien d'autres complètement indécise.

Le Livre des jeunes mères, de Mme Child ; traduit de l'anglais par Mme Eugénie Niboyet. Chez A. Baelen, rue Notre-Dame-de-Lorette, 60. 1 vol. in-8°.

Ce livre, dédié aux douze mille mères dont les enfans sont assurés à la banque philanthropique, peut être lu, non seulement par toutes les mères du monde, mais encore par toutes les demoiselles qui ont de jeunes frères et de jeunes sœurs à élever. Ce livre renferme les réflexions et les inspirations d'un cœur droit, les conseils d'une raison expérimentée ; on sent que Mme Child a beaucoup étudié les enfans, mais encore qu'elle les aime.

Le chapitre X vous est spécialement destiné, mesdemoiselles, et vous gagnerez toutes à le lire et à le méditer avec attention. J'approuve surtout le conseil que cette dame donne aux pères de famille d'allouer à chacun de leurs enfans la somme qu'ils veulent consacrer à leurs dépenses, en exigeant seulement qu'ils en tiennent un compte exact. Cette mesure doit, ce me semble, amener d'excellens résultats, car une jeune fille réduite ainsi à ses propres ressources, s'habitue vite à ne donner à l'argent qu'un emploi raisonnable, et sait bien mieux en apprécier la valeur. Si pour se montrer généreuse, dit Mme Child, une jeune fille n'a qu'à puiser dans la bourse de sa mère, on ne doit lui savoir gré que de l'élan d'un cœur sensible ; mais si son aumône lui impose une privation, c'est alors seulement qu'elle aura appris la bienfaisance ; enfin arrivée dans son ménage avec l'habitude de calculer ses ressources, elle ne trouvera plus ni difficulté ni chagrin à régler les dépenses de sa maison sur la fortune de son mari.

Napoléon en Belgique et en Hollande (1811), par Mme Charlotte de Sor. 2 vol. in-8°, chez G. Barba, 34, rue Mazarine.

Jamais lecture ne fut plus attachante que celle de Napoléon en Belgique et en Hollande. C'est avec un talent merveilleux que l'auteur décrit ces fêtes magnifiques, ces réceptions enthousiastes faites partout au vainqueur de l'Europe. Mille scènes touchantes amenées par la confiante simplicité de ses vieux soldats, sont racontées avec un naturel plein de charme ; l'auteur en a gardé le souvenir dans son ame, et c'est là qu'elle prend les vives couleurs dont elle peint le passé. Ce qu'il faut admirer surtout, c'est la flexibilité de l'esprit de Mme de Sor : sensible et quelquefois rêveuse, quand elle raconte ces scènes si pleines de bonhomie d'un côté et de brusque générosité de l'autre, elle trouve des mots piquans, de malicieuses allusions, quand elle veut nous redire une de ces anecdotes bouffonnes et plaisantes que lui

récitaient les personnes initiées dans l'intimité de Napoléon.

Admiratrice fanatique de l'empereur, c'est à lui, à l'enthousiasme qu'il lui inspire, que Mme de Sor rapporte toutes ses impressions; pour le louer, le louer sans cesse et sur tout, elle va jusqu'à oublier quelque peu les faits historiques. Certes, une gloire immense s'attache au nom de Napoléon, mais cette sublime auréole qui entoure son noble front n'est-elle pas tachée de sang? L'admiration qu'il inspire ne ressemble-t-elle pas à l'impression que nous ressentons tous en contemplant un magnifique orage? Oui, la foudre qui sillonne la nue est belle, ses effets presque fantastiques, et le bruit qu'elle produit en éclatant nous subjugue et nous étonne; mais nous ne songeons pas moins à nos champs dévastés, à nos vignes ravagées, à nos maisons sans toits... Créatures humaines, nous inclinons notre tête devant la volonté de Dieu; mais pouvons-nous admirer sans restriction l'*homme* qui pendant quinze ans a fait couler le sang de nos frères et les larmes de nos mères?

Mme JULIETTE BÉCARD.

Littérature Étrangère.

—

Jacques Sannazar naquit en 1458 à Naples; une vive affection qu'il ressentit dès sa plus tendre jeunesse pour une demoiselle noble, lui donna le désir d'agrandir ses connaissances, afin de se rendre plus digne de celle qu'il aimait. A peine sorti du collége il devint le favori de tout ce que le pays avait d'illustre dans les arts, les sciences et les cours. Le roi Frédéric de Naples l'aimait beaucoup, et lui fit présent d'une délicieuse maison des champs, nommée la *villa Mergellina*. C'est sans doute dans ce beau lieu qu'il prit l'amour de la nature pastorale qui lui a inspiré tant de belles églogues latines ou italiennes. Cette douce vie des champs ne l'amollit pas cependant au point de manquer d'une noble énergie quand il fallut montrer sa reconnaissance à son bienfaiteur malheureux. Il n'hésita point à tout abandonner pour suivre dans l'exil, en France, Frédéric tombé du trône, et ne rentra à Naples qu'après la mort de son malheureux souverain; mais ce fut pour se voir bientôt lui-même privé non de sa couronne, mais de sa villa Mergellina, que les troupes impériales dévastèrent. Il en fut si affligé, dit-on, que ce chagrin fut la cause de sa mort, qui arriva en 1580. Ce poète a composé des églogues, des sonnets, des chansons, et l'*Enfantement de la Vierge*, poëme qui lui coûta vingt ans de travail et fut approuvé par la cour de Rome. Sannazar était non seulement grand poète, mais fin observateur et homme de beaucoup d'esprit. Un jour on discutait devant Frédéric sur le meilleur moyen à employer pour conserver et fortifier la vue: les uns disaient que rien n'était préférable aux fumigations de fenouil; les autres soutenaient que le meilleur préservatif était un garde-vue d'étoffe verte. — Non pas, dit à son tour Sannazar, rien ne rend les yeux meilleurs que l'envie, car elle leur fait voir tous les objets plus grands qu'ils ne sont.

FRAGMENT ITALIEN.

L'ETA D'ORO.

Quand' io appena incominciava à tangere
Da terra i primi rami ed addestrava mi;
Con l'asine portando il grano a frangere;

Il vecchio padre mio, che tanto amavami,
Sovente all' ombre degli opachi suberi,
Con amiche parole a se chiamavami:

E come fassi a quei che sono impuberi,
Il gregge m'insegnave di conducere
E di tosar le lane e mugner gli uberi;

Talvolta nel parlar soleva inducere
I tempi antichi quando i buoi parlavano,
Chè 'l ciel più grazie allor solea producere:

Alloro i sommi dii non si sdegnavano
Menar le pecorelle in selva e pascere;
com or noi facemo essi cantavano.

Non si potea l'un uomo per l'altro irascere,
I campi eran comuni e senza termini,
E Copia i frutti suoi sempre fea nascere:

Non si vedean queste rabbiose insanie;
Le genti litigar non si sentivano,
Perchè convien che 'l mondo or si dilanie.

I vecchi quando al fin più non uscivano
Per boschi, o si prendean la morte intrepidi,
O con erbe incantate ingiovinavano.

SANNAZARE.

L'AGE D'OR.

A l'âge où je commençais à peine à toucher, en me tenant debout, les branches les plus voisines de la terre, et où je m'exerçais à conduire l'âne qui portait le blé à moudre,

Mon vieux père, qui m'aimait tant, me faisait souvent, par de douces paroles, venir près de lui à l'ombre des épais sorbiers :

Et de même que l'on fait avec les enfans, il me montrait à conduire le troupeau, à tondre la laine, et à étreindre les mamelles fécondes ;

Et souvent dans la conversation il avait coutume d'amener ces temps antiques où les bœufs parlaient et où le ciel accordait plus de grâces à la terre ;

Alors les dieux ne dédaignaient pas de guider les brebis dans les forêts et de les faire paître, et ces dieux chantaient comme nous le faisons aujourd'hui.

Il n'y avait pas de motif pour qu'un homme se fâchât contre un autre : les champs étaient communs, sans bornes tracées, et l'Abondance faisait toujours naître ses fruits.

On ne voyait point ces furieuses folies ; on n'éprouvait pas dans les nations ces querelles qui font que le monde aujourd'hui se déchire.

Les vieillards, quand enfin ils ne pouvaient plus errer dans les bois, recevaient la mort avec intrépidité, ou se rajeunissaient au moyen d'herbes enchantées.

Mlle F. R.



Éducation.

—

Clarisse

OU

LES HÉROS DE ROMAN.

PROVERBE.

—

PERSONNAGES.

Le colonel Delorme.
Édouard, son fils.
Élisa, sa fille.
M. Dubreuil, prétendu d'Élisa.
Clarisse, filleule du colonel (âgée de 12 ans).
Marie, fille du concierge.

—

La scène se passe dans la maison de campagne du colonel.

L'intérieur d'un pavillon ; à gauche une petite chambre dont la porte est fermée ; au fond, on aperçoit le jardin.

SCÈNE PREMIÈRE.

ÉLISA *seule, entrant par le fond avec précaution.*

Tout le monde est occupé : les uns sont au salon, les autres au billard ; profitons de cet instant pour donner un peu de liberté à mon prisonnier. Ce pauvre frère ! ce cher Édouard ! depuis hier au soir, renfermé dans la petite chambre de ce pavillon, il ne voit que moi seule, et encore n'osé-je lui faire que de très-courtes visites. Il le faut bien, jusqu'à ce que j'aie préparé mon père à lui pardonner... Au moins, il est en sûreté, et personne ne s'avisera de venir le chercher dans cette retraite, dont j'ai seule la clef. (*Elle va à la porte de la chambre et l'ouvre. Appelant à demi-voix.*) Édouard ! Édouard !

SCÈNE II.

ÉDOUARD, ÉLISA.

ÉDOUARD, *sortant.* Ah! te voilà, ma sœur ! je t'attendais avec impatience.... M'apportes-tu d'heureuses nouvelles ?

ÉLISA. Mon Dieu, non ; mon père est toujours irrité contre toi. Ce matin, j'avais conçu quelque espérance : je lui faisais sa lecture ordinaire ; au récit d'une aventure qui rappelait assez la tienne, et que j'avais choisie exprès, je crus le voir s'attendrir ; je hasardai alors quelques mots en ta faveur ; mais il parut reprendre toute sa sévérité. Ne me parlez plus de votre frère, s'écria-t-il ; je ne lui pardonnerai jamais !

ÉDOUARD. Eh ! quelle faute si grande ai-je donc commise ? Les actions brillantes de mon père m'inspirèrent le désir de les imiter : à dix-neuf ans, je voulus suivre la carrière des armes ; il refusa d'y consentir, m'opposant les maux qu'il avait soufferts, les injustices qu'il avait éprouvées ; il ne me parlait pas de sa gloire... mais j'y pensais, moi ! Enfin, je partis sans le prévenir : c'était un grand tort, je le sais ! mais ne l'ai-je pas bien racheté ? Après deux ans d'absence, je reviens sous-lieutenant, estimé de mes chefs, aimé de mes compagnons d'armes, digne de mon père enfin, et prêt à déposer à ses pieds le fruit de ses nobles exemples ;... eh bien ! suis-je donc si coupable ?

ÉLISA. Pas à mes yeux, mais aux siens !... Il t'accuse d'ingratitude... au fond, pourtant, il aime cette carrière dont il voulait t'éloigner : plus d'une fois je l'ai surpris en contradiction avec lui-même ; il t'accuse, et l'instant d'après il défend avec chaleur l'excellence de son état... le naturel du vieux militaire est sans cesse aux prises avec la sévérité du père.

ÉDOUARD. Ne perdons pas courage : c'est demain que l'on doit signer ton contrat de mariage ; en un tel jour pourra-t-il rien te refuser ? M. Dubreuil, ton prétendu, join-

dra ses instances aux tiennes. Lui as-tu confié notre secret?

ÉLISA. Pas encore; mais je le connais, il est bon, généreux : ce sont ses qualités et sa franchise qui m'ont décidée à accepter sa main : sois sûr qu'il embrassera ta défense avec chaleur ; ce soir même je lui dirai tout; mais il est temps de nous séparer, mon absence serait remarquée ; tâche de te dérober jusqu'à demain à tous les regards.

ÉDOUARD. Je crains qu'on ne m'ait déjà aperçu.

ÉLISA. Comment?

ÉDOUARD. Tout-à-l'heure, malgré tes avis, je n'ai pu résister à l'envie de dessiner la vue délicieuse qui est au-dessous de ma fenêtre : en jetant un coup d'œil dans le jardin, je remarquai une jeune demoiselle de onze à douze ans, qui semblait regarder avec attention de mon côté : je me retirai sur-le-champ. Quelle est cette jeune personne?

ÉLISA. C'est sans doute la petite Clarisse, la filleule de mon père ; elle est venue passer ici ses vacances en l'absence de ses parens.

ÉDOUARD. Je l'ai vue autrefois : elle promettait beaucoup d'esprit.

ÉLISA. Elle a tenu parole.

ÉDOUARD. N'est-elle pas à craindre?

ÉLISA. Sans doute! ce n'est pas une enfant ordinaire; c'est un caractère romanesque, exalté! la moindre circonstance lui suffit pour bâtir des romans à perte de vue ; mais si elle a découvert notre secret, je la prierai de se taire. Je l'aperçois, rentre vite. Adieu! de la prudence; je reviendrai ce soir... tu ne répondras qu'à ma voix.

ÉDOUARD. Adieu! ma bonne sœur, mon bonheur est entre tes mains. (*Il rentre dans la chambre.*)

SCÈNE III.

ÉLISA, CLARISSE.

CLARISSE, *un livre à la main.* Les beaux jardins!... mais qu'ils sont ennuyeux! Toujours des allées droites, des parterres bien alignés!... d'un coup d'œil on a tout vu : j'en parlerai à mon parrain le colonel; il faudra qu'il fasse mettre là des rochers, des grottes, des cascades... de la nature, enfin!... Sans cela, à quoi bon la campagne?

ÉLISA. Pourquoi venez-vous ici, Clarisse, êtes-vous lasse de votre longue promenade?

CLARISSE. Pas beaucoup; d'abord, je suis restée assise dans les champs depuis le lever de l'aurore.

ÉLISA. Et que faites-vous dans les champs?

CLARISSE. Je contemple.

ÉLISA. Ah!... et ensuite?

CLARISSE. Ensuite, je rêve!...

ÉLISA. Et puis?

CLARISSE. Et puis... je m'endors.

ÉLISA. Voilà une journée bien employée!

CLARISSE. Et la lecture donc! J'ai lu *Amanda*... Connaissez-vous *Amanda*?

ÉLISA. Non, vraiment.

CLARISSE. Le joli roman, ma bonne amie!

ÉLISA. Un roman! mais c'est fort mal, Clarisse!... Comment vous l'êtes-vous procuré?

CLARISSE. Par mes économies. A la pension, mes compagnes dépensent tout leur argent en friandises, en parures; mais, moi, je veux m'instruire, et au lieu de gâteaux et de rubans, j'achète secrètement des livres.

ÉLISA. Des livres!

CLARISSE. Par le moyen d'une vieille sous-maîtresse qui ne peut pas trouver à redire aux romans, car elle en fait.... sept ou huit par année.

ÉLISA. Miséricorde! vous êtes en bonnes mains!

CLARISSE. J'ai cherché ce matin dans la bibliothèque de mon parrain; mais, hélas! je n'y ai trouvé que *la Tactique* et *le Manuel du fantassin.*

ÉLISA. Ma chère Clarisse, parlons un peu sérieusement. Quel fruit espérez-vous tirer de ces lectures?

CLARISSE. Quel fruit, dites-vous?... D'abord, elles me donnent de la... philosophie.

ÉLISA. Comment?

CLARISSE. Oui; tenez! avant-hier, par exemple, quand j'ai été si vertement grondée par mon parrain pour avoir cueilli ses dahlias favoris, je ne me suis pas émue le moins du monde; je suis restée calme et tranquille comme s'il ne m'avait rien dit.

ÉLISA. Belle philosophie!

CLARISSE. Ensuite, on apprend par là à connaître le monde, et l'on devine certaines choses... (*Malicieusement.*) Par exemple, en se promenant on fait des découvertes...

ÉLISA. Plaît-il?

CLARISSE, *de même.* C'est-à-dire, en lisant, on se figure les événemens. Ce matin, je suis tombée sur un passage fort intéressant. (*Observant la figure d'Élisa.*) Il y avait une fois une jeune bergère qui errait dans une forêt; tout-à-coup elle aperçut à la fenêtre d'une tour un beau chevalier... (*S'interrompant.*) Qu'avez-vous donc, ma bonne amie? c'est une phrase de mon roman.

ÉLISA. Et ce chevalier... elle le connaissait?

CLARISSE. Pas précisément; mais en cherchant, en observant, on devine...; et elle a deviné.

ÉLISA. Deviné! Est-il possible? vous savez..

CLARISSE. Je sais tout, grâce à un petit billet qui vous était adressé, et que vous avez perdu dans le jardin.

ÉLISA. Ah! quelle imprudence!

CLARISSE. Ne craignez rien! la jeune bergère était sensible et discrète; elle résolut de tout faire pour servir l'infortuné...

ÉLISA. Et par quel moyen?

CLARISSE. Ah! plus tard vous saurez la fin du roman.

ÉLISA. Vous joindrez vos efforts aux miens pour fléchir mon père?

CLARISSE. Je vous le promets.

ÉLISA. Jusque là prenez garde que quelque indiscrétion... car, voyez-vous bien, je tremble.....

CLARISSE, *majestueusement.* Allez..... allez! Clarisse veille sur vous. (*Élisa sort.*)

SCÈNE IV.

CLARISSE, *seule.*

Voilà mes conjectures vérifiées! Et puis, dites ensuite que les romans ne servent à rien! Une autre n'aurait pas compris le sens de ce billet; mais moi! (*Elle tire la lettre de son sein et lit.*)

« Ma chère Élisa, »

Sa chère Élisa! c'est clair.

« Ma chère Élisa, j'arriverai ce soir; » dérobe-moi à tous les yeux, et compte » sur mon sincère attachement. »

Et pas de signature, pour ne pas se compromettre. Le pauvre garçon! il est ici, à côté; si je pouvais lui parler..... (*Allant à la porte.*) Sa porte est fermée, c'est dommage; tout seul il doit périr d'ennui et d'inquiétude; je lui aurais donné de l'espérance, cela tient compagnie. Si je lui chantais quelque chose..... cette romance que j'ai entendue si souvent le soir sous les murs de la pension, et qui s'adressait à cette grande demoiselle si fière... soi-disant! c'est que j'ai oublié les paroles... chantons plutôt celle que j'ai apprise dans *Amanda.*

Jadis pour gente damoiselle
Un chevalier brûlait d'amour;
Mais, las! au fond d'une tourelle
On le fit languir nuit et jour;
Pour finir sa longue souffrance,
Le trépas lui semblerait doux :
Chevalier, gardez l'espérance,
Quelqu'un ici veille sur vous.

(*Elle écoute.*) Pas de réponse... Il est un peu sauvage! Mais qui vient de ce côté en courant? Ah! c'est Marie, la fille du concierge.

SCÈNE V.

CLARISSE, MARIE.

MARIE. Ah! mam'selle, mam'selle, vous ne savez pas? C'est superbe! une aventure!

CLARISSE. Quoi donc?

MARIE. Un inconnu ! comme dans ce livre que vous m'avez prêté hier.

CLARISSE. Chut !

MARIE. Ici, à côté, dans ce pavillon.

CLARISSE. Je le savais. Parle bas.

MARIE, *bas*. J'ai vu passer par la fenêtre un bout de mouchoir ; la première idée qui m'est venue, c'est qu'il y avait là un voleur ; et, s'il faut vous le dire, Gros-Jean, mon prétendu, à qui j'en ai parlé, pense qu'en effet ce pourrait bien être un voleur.

CLARISSE. Qu'as-tu fait, malheureuse ! La moindre indiscrétion peut nous perdre.

MARIE. Tiens, vous êtes donc aussi du complot, vous ?

CLARISSE. Je vais te conter ça, écoute.

MARIE. Je suis tout oreilles.

CLARISSE, *bas*. C'est une passion.

MARIE. Une passion !

CLARISSE. Il n'y a pas de doute ! un père sévère, une jeune personne timide, un futur de trente-cinq ans !... il y a des règles là-dessus. Ce jeune homme en uniforme, caché dans ce pavillon, et que mademoiselle Élisa vient voir en secret..... Qui veux-tu que ce soit, sinon... un amoureux ?

MARIE. C'est vrai ; je n'y avais pas pensé, ni Gros-Jean non plus.

CLARISSE. Or, la jeune personne aimerait mieux épouser celui-ci que l'autre, à cause de ce qu'on appelle la... sympathie ; or, le père sévère n'y consentira jamais, parce que le jeune homme est sans fortune...

MARIE. Vous croyez ?

CLARISSE. Ça doit être comme ça !... Et l'intérêt, vois-tu ! Oh ! l'intérêt !... Est-ce que tu te maries aussi par intérêt, toi ?

MARIE. Non, non, Gros-Jean n'a rien, ni moi non plus.

CLARISSE. A la bonne heure.

MARIE. Mais il m'aime ! il m'aime ! Je crois qu'il en devient hébété.

CLARISSE. C'est l'effet de la sympathie.

MARIE. Voilà... comme dans votre livre.

CLARISSE. Je voudrais pourtant bien être utile à cette chère Élisa ; voyons, employons les grands moyens.

MARIE. C'est ça ! les grands moyens !... un enlèvement.

CLARISSE. Tu commences par la fin.

MARIE. Dam ! je n'en sais pas davantage ; vous ne m'avez prêté que le dernier volume.

CLARISSE. J'ai imaginé un autre expédient. Tu sais écrire ?

MARIE. Tout couramment ; je suis le moniteur de mon école d'enseignement mutuel.

CLARISSE. Eh bien ! place-toi à cette table, et écris.

MARIE, *s'asseyant à la table*. M'y voilà.

CLARISSE, *dictant*. « Monsieur, quelqu'un » désire avoir avec vous un entretien par- » ticulier dans le pavillon du jardin. »

En voilà assez : mets l'adresse.

« A M. Dubreuil, négociant. »

MARIE. Le prétendu de mademoiselle Élisa ?

CLARISSE. Remets-lui cette lettre sans qu'on s'en aperçoive.

MARIE. Je n'irai pas bien loin ; le voilà qui se promène avec M. le colonel.

CLARISSE. Va vite ! (*Marie sort.*)

SCÈNE VI.

CLARISSE, *seule*.

Allons, du courage ! Voici l'instant qui va décider de leur sort... Je ne sais trop comment m'y prendre..... O mes romans ! venez à mon aide ; héroïnes généreuses toujours dévouées au malheur, inspirez-moi par vos exemples, et donnez-moi la force d'attendrir les cœurs les plus farouches. J'aperçois M. Dubreuil..... Ah ! je tremble !

SCÈNE VII.

CLARISSE, DUBREUIL, MARIE.

DUBREUIL, *regardant autour de lui*. Que signifie tout ce mystère, et que me veut-on ?

CLARISSE. Chut ! c'est moi, monsieur, qui vous ai prié de venir ici.

DUBREUIL. Vous, ma belle enfant? eh! bien! voyons, qu'avez-vous à me conter? Dépêchons-nous un peu, je vous en prie, car j'ai quitté votre parrain assez brusquement, et il m'attend au jardin.

CLARISSE. Il s'agit de choses de la plus haute importance. Permettez... (*Elle regarde partout s'il n'y a personne.*)

DUBREUIL. Eh bien?

CLARISSE. Marie!...

MARIE. Mam'selle.

CLARISSE. Fais sentinelle autour de ce pavillon.

DUBREUIL. Que de cérémonies!

MARIE, *à part, en sortant.* Le pauvre homme!

SCÈNE VIII.

CLARISSE, DUBREUIL.

CLARISSE, *à part.* Nous voilà seuls; comment lui tournerai-je cela? (*Haut.*) Hem, hem!.. Monsieur...

DUBREUIL. Mademoiselle?

CLARISSE. Il fait un bien beau temps aujourd'hui.

DUBREUIL. C'est vrai; aussi je vais continuer ma promenade...

CLARISSE, *l'arrêtant.* Non, non, pas encore. (*A part.*) Mon Dieu! mon Dieu! que c'est difficile! (*Haut.*) Monsieur Dubreuil, écoutez-moi: je ne suis qu'une enfant à vos yeux, mais j'ai des sentimens au-dessus de mon âge... Il est inutile de vous dire où je les ai pris; qu'il vous suffise de savoir que cette démarche m'est dictée par l'amitié la plus tendre et la plus dévouée. Chère Elisa! vous êtes, monsieur, sur le point de l'épouser?

DUBREUIL. Nous signons demain au contrat, et après-demain la noce. Si vous voulez, ma belle enfant, je vous invite pour la seconde contredanse.

CLARISSE *faisant la révérence.* Bien obligée, monsieur. (*A part.*) C'est pourtant dommage!

DUBREUIL. Est-ce là tout ce que vous aviez à me demander?

CLARISSE. Un moment, de grâce! j'ai bien d'autres choses à vous dire: il faut que j'en appelle à votre générosité, à votre délicatesse, à votre honneur...

DUBREUIL. Comment?

CLARISSE. De bonne foi, croyez-vous qu'Élisa vous aime?

DUBREUIL. Quelle question! mais oui... raisonnablement.

CLARISSE. Si vous aviez un rival!

DUBREUIL. Hein? un rival? Qu'est-ce qu'elle dit?

CLARISSE. Si quelque penchant secret... insurmontable...

DUBREUIL. Un penchant?.. En vérité, cette petite fille a des idées... Je suis bien bon de l'écouter; ne vais-je pas aussi m'inquiéter de ses paroles, lorsque Élisa m'a toujours montré tant de confiance et de sincérité!

CLARISSE. Mais si la timidité l'empêchait de faire un pénible aveu; si je venais à sa place, pour vous révéler...

DUBREUIL. Allons, en voilà assez; ne plaisantons pas sur ce chapitre.

CLARISSE. Dieu me préserve de plaisanter!

DUBREUIL. Prétendez-vous me faire croire à de semblables suppositions? Voyons, parlez, mademoiselle. Qu'est-ce que cela signifie? expliquez-vous, ceci commence à devenir fort délicat.

CLARISSE. Vous ne vous fâcherez pas?

DUBREUIL. Eh! non! non! mais au fait.

CLARISSE. Surtout promettez-moi de ménager Élisa?

DUBREUIL. Eh! oui! mais parlez, parlez vite, je le veux!

CLARISSE. Sachez donc qu'elle m'a confié tous ses chagrins; aujourd'hui même elle devait tout déclarer à son père, et moi, je me suis promis de vous découvrir son secret, parce que je me suis dit: Monsieur Dubreuil est bon, honnête, sensible, il ne voudrait pas épouser une jeune personne malgré elle...

DUBREUIL. Eh bien, après?

CLARISSE. Vous n'en direz rien à mon parrain, n'est-ce pas?

DUBREUIL. Achevez.

CLARISSE, *montrant la chambre.* Le pauvre jeune homme est là.

DUBREUIL. Le jeune homme?

CLARISSE. Là, à côté, dans ce pavillon; caché depuis hier au soir, il n'attend que l'occasion favorable pour se jeter aux pieds du colonel et lui demander la main de sa fille.

DUBREUIL. Par exemple! et quel est ce monsieur?

CLARISSE. Un officier... d'une jolie tournure, très-aimable, qui dessine comme un ange, et qu'elle a vu à Paris... dans son dernier voyage chez sa tante. (*A part.*) Je brode un peu; mais c'est égal.

DUBREUIL. Est-il possible? mais non, c'est un conte, une fable ridicule, et je veux m'assurer... (*Il s'avance vers la chambre.*)

CLARISSE, *se mettant devant lui.* Au nom du ciel, arrêtez! qu'allez-vous faire? Un éclat qui nous perdra tous!

DUBREUIL. N'importe! mensonge ou vérité, je veux éclaircir cette histoire; il me faut une preuve.

CLARISSE. Une preuve! la voilà.

DUBREUIL. Une lettre!

CLARISSE. De lui à elle. Lisez!

DUBREUIL, *après avoir lu.* O ciel! plus de doute! Élisa! elle en aimait un autre! Ah! toutes mes idées de bonheur sont détruites par ce témoignage.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, MARIE, *puis le* COLONEL.

MARIE. Mam'selle, mam'selle, est-ce fini? voilà M. le colonel.

CLARISSE. Mon parrain!.. O Dieu! lui si violent, si emporté. (*A Dubreuil*). Ah! monsieur, qu'allez-vous faire? je vous en prie, soyez généreux!

LE COLONEL, *entrant, à Dubreuil.* Parbleu, mon gendre, je cours après vous. Comment, vous désertez quand je vous raconte ma dernière campagne?... Eh mais, pardon, vous étiez avec Mlle Clarisse, et c'est moi qui vous dérange; heureusement le tête-à-tête n'est pas dangereux, et ma fille n'en sera pas jalouse... Ah çà, qu'avez-vous donc? je ne vous avais pas encore examiné: vous paraissez tout troublé, tout abattu; vous restez fixe, immobile... Allons donc, de la gaîté! vous n'avez pas le droit d'être de mauvaise humeur, vous n'êtes pas encore marié.

DUBREUIL. Non... pas encore.

LE COLONEL. De quel ton vous dites cela!

DUBREUIL. Colonel, je ne puis vous abuser plus long-temps. Je suis au désespoir; mais je me vois obligé de vous déclarer sans détour...

LE COLONEL. Quoi donc?

DUBREUIL. Que des circonstances imprévues me forcent à retirer ma parole.

LE COLONEL. Comment! une rupture?

CLARISSE, *à part.* A merveille!

LE COLONEL, *en colère.* Monsieur, monsieur! vous m'expliquerez...

DUBREUIL. Ne m'interrogez pas encore, je vous en prie; croyez que je suis homme d'honneur, et qu'il faut des motifs bien graves pour me décider à un pareil sacrifice; bientôt, peut-être, vous les apprendrez, et vous approuverez ma conduite.

LE COLONEL. Mais enfin, monsieur?

DUBREUIL. A mon âge, je n'ai plus la prétention d'inspirer une grande passion... l'estime, la confiance, voilà les seuls sentimens que je puisse offrir à Mlle Élisa, peut-être ne suffisent-ils pas à son cœur..... Je n'en dis pas davantage: je désirais vivement votre alliance, et je la regretterai toujours; mais, au nom de notre ancienne amitié, ne tourmentez pas votre fille; donnez-lui l'époux qu'elle aura choisi; son bonheur fera le vôtre, et me consolera aussi. Adieu! adieu, mon ami! (*Il sort précipitamment.*)

SCÈNE X.

LE COLONEL, CLARISSE, MARIE.

CLARISSE, *avec transport.* Dieu! la noble conduite! que c'est beau! que c'est héroïque!

LE COLONEL. Morbleu! si j'y comprends la moindre chose!... Clarisse?

CLARISSE. Mon parrain?

LE COLONEL. Tu étais seule avec M. Dubreuil; que lui as-tu dit? que s'est-il donc passé?

CLARISSE. Rien, mon parrain, rien dont j'aie à me repentir.

LE COLONEL. Cette rupture soudaine, ces phrases vagues... Il y a là-dessous quelque sotte intrigue. Ce ne serait pas la première fois, mademoiselle, que vos extravagances auraient jeté le trouble dans ma maison... Voulez-vous ou non m'expliquer la scène qui vient d'avoir lieu?

CLARISSE, *avec dignité.* Je ne le puis, monsieur...

LE COLONEL. Ah! prenez garde que ma colère...

CLARISSE, *de même.* Qu'elle tombe sur ma tête!... je me dévoue.

LE COLONEL, *haussant les épaules.* Eh! laissez donc vos grandes phrases. Je vais trouver Élisa, peut-être éclaircira-t-elle le mystère : jusque là, pour vous punir, et vous empêcher de faire quelque nouvelle sottise, je vous enferme ici avec votre digne confidente. Adieu! (*Il sort et ferme la porte en dehors.*)

SCÈNE XI.

CLARISSE, MARIE.

CLARISSE, *allant au fond.* Mon parrain! mon parrain!... Il ne m'écoute pas; nous voilà en prison. Quelle rumeur à présent dans cette maison! Un prétendu qui retire sa parole, un père furieux; moi, victime de mon dévouement! Il n'y a qu'Élisa qui va être d'une joie! Et cet amant qui ne paraît pas, et qui me laisse tout faire..... on n'a jamais vu cela... Un chevalier doit tout braver pour obtenir sa dame. En vérité, cet amoureux-là est bien heureux de n'être pas le mien.

MARIE. Ni le mien.

CLARISSE. Il faudrait pourtant l'avertir de ce qui se passe... (*Elle frappe à la petite porte.*) Pas de réponse! Tant pis pour lui, qu'il s'arrange.

MARIE. Nous ne pouvons plus rien faire maintenant, et nous n'aurons pas même de nouvelles.

CLARISSE. C'est vrai; mais, bah! il faut du courage, de la patience, enfin... de la philosophie. (*Tapant du pied.*) Mon Dieu! que c'est ennuyeux! Est-ce que nous allons rester là jusqu'à ce soir?

MARIE. Jusqu'à la nuit?

CLARISSE. Tu n'auras pas peur, j'espère; je suis avec toi.

MARIE. Oh! non; mais en attendant, je m'ennuie joliment. A quoi allons-nous passer le temps?

CLARISSE. Moi, je vais achever *Amanda.* (*Elle s'assied.*)

MARIE. Là! j'ai laissé *le Vampire* dans ma chambre; pas moyen de l'aller chercher! Si vous vouliez lire tout haut?

CLARISSE, *lisant.* « Page 234. La nuit » roulait silencieuse sur son char d'ébène; » les étoiles brillaient parsemées dans l'es» pace; au couchant, un grand nuage noir » semblait un voile de deuil : sinistre pré» sage de la nature.... »

C'est beau cela, Marie.

MARIE, *s'endormant.* Oui... c'est beau.

CLARISSE, *lisant.* « Tous les mortels se » livraient au sommeil; Amanda seule » veillait encore, tout-à-coup une figure » enveloppée d'un grand manteau. » (*Elle se rapproche de Marie.*)

SCÈNE XII.

LES MÊMES, ÉDOUARD *sort tout doucement de la chambre. Il est couvert d'un manteau.*

CLARISSE *continuant.* « Apparut à sa » vue. »

Écoute bien, Marie.

ÉDOUARD, *à part.* Élisa ne vient pas; je n'ai pu résister à mon impatience.

CLARISSE, *baissant la voix.* « La figure » mystérieuse s'approche peu à peu, et lui » dit : »

ÉDOUARD, *à Clarisse.* Mademoiselle!

CLARISSE. Ah! (*Le livre lui tombe des mains, elle se sauve dans un coin.*)

MARIE, *se réveillant.* Qu'est-ce que c'est? La figure... (*Elle aperçoit Édouard.*) Ah! (*Elle se sauve dans l'autre coin.*)

ÉDOUARD, *à Clarisse.* N'ayez pas peur.

CLARISSE, *effrayée.* Retirez-vous!

ÉDOUARD, *à Marie.* Je venais...

MARIE, *effrayée.* N'approchez pas!

CLARISSE. Qui êtes-vous?

MARIE. Homme du mystère?

ÉDOUARD. Au nom du ciel, taisez-vous. Clarisse, ne craignez rien; j'étais ici à côté, et je sors pour avoir des nouvelles.

CLARISSE. Quoi! vous seriez ce jeune militaire enfermé depuis hier au soir?

ÉDOUARD. Sans doute! mais qu'avez-vous donc? Quel trouble!

MARIE. Mademoiselle a eu joliment peur.

CLARISSE. C'est toi.

MARIE. C'est vous qui avez commencé.

ÉDOUARD. De grâce, où est mademoiselle Delorme?

CLARISSE. Dans sa chambre, je crois. Soyez tranquille, nous avons gagné du temps, M. Dubreuil ne l'épousera pas.

ÉDOUARD. Comment! il ne l'épousera pas?

CLARISSE. Eh non! Sitôt qu'on lui a parlé de vous, il a renoncé à la main d'Élisa.

ÉDOUARD. Est-il possible? Et voilà cet homme dont elle me vantait les principes et l'honneur! des calculs d'intérêt se mêlaient à son amour, et mon retour lui porte ombrage! Mais je cours le chercher, il saura si l'on peut agir ainsi impunément, il me rendra raison d'une telle conduite.

MARIE. Ah! mon Dieu! un duel!

CLARISSE. Qu'est-ce que ça signifie?

MARIE. Monsieur, je vous en prie!

ÉDOUARD. Laissez-moi.

MARIE. La porte est fermée, vous ne pouvez pas sortir.

ÉDOUARD. Eh bien! je sauterai par la fenêtre... Dites à Élisa qu'elle espère. (*Il ouvre la fenêtre, et saute dans le jardin.*)

SCÈNE XIII.

CLARISSE, MARIE.

CLARISSE. Est-ce qu'il est fou, ce jeune homme-là? Comment! se battre contre un rival qui lui a cédé la place? Je n'ai jamais vu cela nulle part; ou plutôt, attends donc... je devine... c'est un prétexte qu'il aura pris pour s'enfuir, pour éviter le colonel, voilà!... il dit à la jeune personne d'espérer : c'est clair! il va préparer un enlèvement.

MARIE. Juste!... comme je disais ce matin.

CLARISSE. C'est cela; nous voici arrivés au dernier chapitre; j'ai lu une aventure toute pareille; on allait se marier chez la tante. C'est singulier comme les romans sont vrais! (*On entend une clef tourner dans la serrure.*) On vient nous délivrer. (*La porte s'ouvre.*) C'est Élisa! (*A Marie.*) Va-t'en savoir ce que le jeune homme est devenu, empêche-le de se battre, et tâche aussi que le colonel ne le rencontre pas.

MARIE. Ah! mon Dieu, que d'événemens!

(*Elle sort.*)

SCÈNE XIV.

ÉLISA, CLARISSE.

CLARISSE, *à Élisa, qui se dirige vers la chambre.* Il n'est plus là, il est parti. Eh! mais, comme vous voilà pâle! vous avez pleuré! le colonel vous a parlé?

ÉLISA. Il est furieux; et, en effet, la conduite de M. Dubreuil est inexplicable.

CLARISSE. Mais pas trop, après la confidence que je lui ai faite; et vous, est-ce que vous n'avez rien avoué à votre père?

ÉLISA. Hélas! en le voyant si emporté,

je n'ai pas même osé prononcer le nom d'Édouard.

CLARISSE. Vous avez bien fait, car, dans un premier mouvement, il serait capable de le tuer.

ÉLISA. Le tuer!

CLARISSE. Il n'y a qu'un moyen, c'est de fuir tous les deux, c'est-à-dire tous les trois; je serai du voyage, et vous l'épouserez chez votre tante.

ÉLISA. L'épouser! qui?

CLARISSE. Le prisonnier.

ÉLISA. Mon frère!

CLARISSE. Hein? votre frère? Édouard!

ÉLISA. Eh oui, sans doute.

CLARISSE. Lui! ah! j'ai fait de belles choses!

ÉLISA. Il revient de ce côté; M. Dubreuil est avec lui.

SCÈNE XV.

LES MÊMES, DUBREUIL, ÉDOUARD.

DUBREUIL, *à Élisa.* Ah! mademoiselle, que j'ai d'excuses à vous faire: je sais tout maintenant, et je rougis de mes soupçons: daignerez-vous me pardonner?

ÉLISA. Nous verrons; je ne m'engage à rien tant que je n'aurai pas la grâce de mon frère.

DUBREUIL. Nous tâcherons tous de l'obtenir.

CLARISSE. Ah! oui, je me rappelle à présent; M. Édouard, c'est lui qui s'est engagé un beau jour... Ah! pardon, monsieur, j'ai bien des torts à me reprocher; si je pouvais les réparer!

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, MARIE.

MARIE, *à Clarisse.* Mamselle, mamselle, je n'ai pas trouvé le jeune homme. (*Apercevant Édouard*). Tiens, le voilà!... Prenez garde! le colonel est sur mes pas.

ÉDOUARD. Mon père!

ÉLISA. Que faire? Nous n'avons rien concerté.

CLARISSE, *à Édouard et à Élisa.* J'ai une idée; vite! cachez-vous tous les deux. (*A Dubreuil.*) Et vous, monsieur, restez pour me seconder. Allons, du courage!

SCÈNE XVII.

ÉLISA *et* ÉDOUARD *cachés dans la chambre*, DUBREUIL, CLARISSE, MARIE *et* LE COLONEL.

LE COLONEL, *entrant.* On m'a dit qu'un jeune homme s'était élancé par la fenêtre de ce pavillon; morbleu! si je le retrouve!... Vous ici, Dubreuil? que veut dire?...

CLARISSE. Je vais tout vous expliquer, mon parrain.

LE COLONEL. Vous?

CLARISSE. Je suis la seule coupable, et je dois justifier tout le monde. Sachez d'abord, mon parrain, que je suis une folle à qui les romans ont tourné la tête; je ne rêve que chevaliers et filles persécutées: c'est cette ridicule manie qui a bouleversé aujourd'hui toute votre maison.

LE COLONEL. Parbleu! je m'en doutais.

CLARISSE. Voici ce qui est arrivé. Vous savez combien Élisa aime son frère; elle vous en parlait souvent, elle vous rappelait toutes les belles qualités qu'il tient de vous...

LE COLONEL. Bien!... bien... après?

CLARISSE. Tantôt elle m'a dit qu'elle ne voulait pas se marier tant que vous n'auriez pas pardonné à votre fils; que sans cela elle ne pourrait jamais être heureuse..... Moi, j'ai cru que c'était un prétexte pour refuser un mari qui lui déplaisait... J'ai dit à M. Dubreuil tout ce que je m'étais figuré... Je croyais servir Élisa, et j'ai tout brouillé... Vous voyez bien, mon parrain, que je ne suis qu'une folle.

LE COLONEL. C'est encore un roman que tu me fais là?

CLARISSE. Non, mon parrain; ce matin seulement j'en avais composé un... Le mystère, l'intrigue, l'amour, tout cela était de mon imagination.

LE COLONEL. Diantre! quelle tête!

MARIE, *bas à Clarisse.* Eh bien! êtes donc, mamselle, si ce n'est pas un amant, c'est donc un voleur, comme disait Gros-Jean?

CLARISSE. Chut!

LE COLONEL. Et vous, Dubreuil, vous avez été dupe de cette fable?

DUBREUIL. Je n'avais pas assez d'amour-propre pour être incrédule.

CLARISSE. Au reste, mon parrain, si vous doutez encore, il y a un moyen bien simple de tout éclaircir. Accordez à Élisa le pardon de son frère, et vous verrez qu'elle n'hésitera pas à épouser monsieur.

LE COLONEL. Tu crois? (*A Dubreuil.*) Que diable, mon cher, on a bien de la peine à vous marier. Pardonner!... au reste, un mot n'engage à rien... D'ailleurs, il est bien loin d'ici; mais s'il revenait...

DUBREUIL. Croyez que je partagerais le bonheur d'Élisa.

LE COLONEL. Eh bien! allons, je pardonne.

ÉLISA, *sortant du cabinet et amenant Édouard.* Est-il bien vrai?

LE COLONEL. Que vois-je? mon fils!

ÉDOUARD. Ah! mon père, confirmez ce pardon qui vous est échappé.

DUBREUIL. Ah! monsieur!

ÉLISA. Mon père!

LE COLONEL, *à part.* Je suis pris. (*Haut*) Eh bien, monsieur, vous triomphez, vous avez accompli vos desseins malgré moi; vous êtes militaire... Que vois-je? une épaulette!

ÉDOUARD. Oui, mon père.

LE COLONEL. Déjà!... bien, très-bien... viens m'embrasser!

ÉDOUARD, *se jetant au cou du colonel.* Ah! quel bonheur!

LE COLONEL. Allons, mes enfans, à demain le mariage; mais je renverrai Clarisse à sa pension.

CLARISSE. Ah! mon parrain, pardonnez-moi; si j'ai trompé tout le monde ici, je me suis trompée la première. Dès aujourd'hui je renonce aux romans; je les jette au feu.

MARIE. Je m'en charge... (*à part.*) Quand je les aurai lus.

LE COLONEL. A la bonne heure! voilà une punition. Alors, amnistie générale.

ÉDOUARD, *à Clarisse.* Je vous pardonne, mademoiselle, de m'avoir pris pour un amant; vous pourriez bientôt me faire justifier ce titre.

CLARISSE, *à part.* Une déclaration! Au fait, j'aime mieux que ce soit son frère.

LE COLONEL. Que cette journée soit pour nous une leçon, et de toutes ces idées romanesques, de toutes ces inventions d'une imagination exaltée, de tous ces livres enfin faux et frivoles ...

AUTANT EN EMPORTE LE VENT.

N. FOURNIER

Bertile.

—

Voici que ma maison est vivante et folâtre,
Et que Dieu l'aperçoit;
L'oiseau du Paradis, le bonheur vient s'abattre
Et chanter sur mon toit.
Hier dans mon parterre une fleur est éclose
Sur mon plus frais rosier;
Hier un bel enfant, autre céleste rose,
Est né dans mon foyer.

Bonjour, petit enfant, petit roseau qui penche,
Bonjour, mon diamant!
Dis, ma Bertile, dis, ô ma colombe blanche
Qui viens du firmament,
Quels dons as-tu reçus de Jésus, de sa mère,
De l'ange Gabriel,
Qui t'ouvrirent en pleurs, pour t'envoyer sur terre,
Les portes d'or du ciel?

Gabriel t'a donné ce qui fait son essence,
L'angélique douceur;
Puis, sans doute, il a mis sa robe d'innocence
A sa petite sœur,
Sa couronne de lis, belle entre les plus belles.
Oui, pour lui ressembler,
Prends sa robe de lin, mais ne prends pas ses ailes,
Tu pourrais t'envoler.

Jésus t'a dit: « A toi la piété, mon ange,
Oh! sur terre, aime-moi!
Car je fus un enfant tout chétif dans son lange,
Fragile comme toi.
Aussi, toujours je veille et couvre de mon aile
Tous les pauvres petits;
Et tous les nouveaux-nés ont dans leur berceau [frêle
Les clefs du Paradis.

« Oh! tu n'auras pas, toi, ma crèche et mon empire!
Nul Mage ne viendra
T'apporter d'Orient l'or, la perle et la myrrhe.
On ne te donnera
Que des baisers. Mais, va, l'or et la perle fine,
Qui pourraient te peser,
Au front d'un nouveau-né ne vont pas, ma divine,
Aussi bien qu'un baiser. »

Et la Vierge t'a dit: « Sois pure, sois limpide,
Du front jusques au cœur.
Mais, vois-tu, mon enfant, savoir qu'on est candide
C'est perdre sa candeur;
Aussi, tu seras pure, ô ma douce colombe,
Sans t'en apercevoir;
Le lis de la vallée et la neige qui tombe
Sont blancs sans le savoir. »

Si j'avais été là, dans le ciel de lumière
D'où l'enfant descendit,
Moi, j'aurais fait un vœu profane, un vœu de mère;
Tout haut j'aurais bien dit:
Vierge, vous êtes sainte, oh! mettez-lui dans l'ame
Candeur et pureté!
Mais j'aurais dit tout bas: Vierge, vous êtes femme,
Donnez-lui la beauté.

La beauté vient des cieux; elle est sainte, elle est [chaste;
Son nom, en lettres d'or,
Sur le soleil, l'étoile, est écrit avec faste;
Ce nom se lit encor
Sur le front lumineux du séraphin qui passe.
Tout est beau, Vierge, au ciel;
Jésus est radieux, et vous pleine de grâce,
Car j'en crois Gabriel.

Merci, vous m'exaucez, ma fille est déjà belle!
Je l'admire, et j'attends:
Tout germe, tout sourit, et tout est frais en elle:
Et couleur du printemps;
Bouche en fleur, peau de soie, à la teinte vermeille,
Longs yeux noirs et jolis,
Tout est dans ce berceau: n'est-ce pas la corbeille
Où fleurit mon beau lis?

Mme Anaïs Ségalas.



THÉATRE DE LA RENAISSANCE.

Perugina, comédie en un acte, mêlée de chant, paroles de M. Mélesville, musique de M. Hippolyte Monpou.

Perugina, fille d'un ancien militaire sans fortune, se trouvant orpheline, au lieu d'aller auprès de quelque noble dame mendier l'esclavage d'une demoiselle de compagnie, préféra conserver son indépendance, loua la ferme de Lipari sur la route qui de Messine conduit à l'Etna, et s'y établit laitière. Bientôt sa beauté, sa noble fierté, qui lui faisait refuser toutes les demandes de mariage des villageois et toutes les promesses trompeuses des grands seigneurs, parvinrent jusqu'à Naples, et, un jour, dans un dîner de jeunes étourdis, le comte d'Albano prétendit qu'ils étaient tous des maladroits, et qu'en moins d'une semaine il aurait triomphé de cette vertu sévère. Un pari s'engage, le comte prend le nom de Luigi, le titre d'artiste, et, sous prétexte qu'il a besoin de rétablir sa santé, il vient loger dans la ferme de Perugina. Tous les matins, Giuseppe, le garçon vacher, lui sert une jatte de lait chaud, ce qui est fort désagréable pour le comte, qui a le lait chaud en horreur. Quinze jours se sont écoulés. Un matin, le comte reçoit un petit paquet cacheté et une lettre de ses amis de Naples, qui lui conseillent de revenir, puisqu'il a perdu son pari. Il froisse cette lettre, croit la mettre dans sa poche, et s'éloigne pour dessiner quelques sites pittoresques.

C'était la fête de sainte Rosalie, patronne de la Sicile. La fille du baron de Lipari, Aurelia, et Agnese, sa cousine, accompagnées d'une gouvernante, toutes trois montées sur des ânes, arrivent pour faire un déjeuner champêtre ; la gouvernante reste pour prendre soin des montures, les deux jeunes filles entrent dans la ferme, et Agnese dit à Perugina : « Aurelia aime notre cousin Adolphe, un jeune homme bien né, mais qui n'a que ses épaulettes de sous-lieutenant dans la garde du roi, et le baron de Lipari veut marier sa fille à un homme qu'elle n'a jamais vu, au comte d'Albano, jeune, riche, mais mauvais sujet, qui a promis de se corriger. Cependant, malgré cette promesse, une lettre d'Adolphe nous apprend que le comte vient de faire encore une folie. Il a parié qu'il plairait à la belle et sage laitière de Lipari, à toi, Perugina. Nous venons t'en prévenir, et te prier d'entrer dans notre complot pour rompre ce mariage. » Perugina, indignée, convient avec ces demoiselles, lorsque le comte se présentera, de faire la coquette, de l'amener à ses pieds et de se moquer de lui. — Nous nous en moquerons toutes, reprend Aurelia, et, après un tel éclat, mon père consentira à mon mariage avec mon cousin. Le comte arrive aujourd'hui au château; j'aurai soin d'être bien maussade.—Je dirai beaucoup de mal de toi, ajoute Agnese. Et les jeunes filles font serment de venger leur sexe outragé.—Oui, s'écrie le gros Giuseppe, qui, depuis trois ans, aime la laitière sans oser le lui dire, vengeons notre sexe outragé ! » Il ramasse une lettre : cette lettre leur apprend que, caché sous le nom de Luigi, le comte est depuis quinze jours à la ferme. La pauvre Perugina a bien du chagrin, car, au fond du cœur, elle aimait ce Luigi et ne peut plus aimer le comte. En ce moment il revient triste, rêveur, et demande ses comptes à son hôtesse, devant aller bientôt, dit-il, visiter le château de Lipari. « Ces demoiselles y vont très-souvent, » ajoute Perugina. Le comte, désespéré de n'avoir pu être aimé de la laitière, ne voit rien de mieux à faire pour lui que de se marier, et désirant connaître sa future, questionne ces demoiselles sur la baronne Aurelia. « Elle a de l'esprit, dit-on ?—Un esprit faux

et romanesque... » se hâte de répondre Agnese, qui était convenue de dire du mal de sa cousine, et en disait d'autant mieux qu'elle trouvait le comte fort à son gré; « un air d'ennui qu'on fait passer pour de la mélancolie, et des vapeurs qu'on fait passer pour de la sensibilité. — Des talens... —Elle a eu des maîtres de danse, de dessin, de musique... mais elle danse mal, dessine peu, et ne chante pas. — Son caractère est... — Elle est capricieuse, volontaire et méchante. — Vous êtes de ses amies? — Intimes, » ajoute Agnese. Aurelia se dépitait, car elle aussi trouvait le comte fort à son gré, et l'inconstante avait déjà oublié son cousin!... Quant à Perugina, elle se montre bonne et généreuse au milieu de ces deux folles, qui, apercevant le baron et sa société, vont vite les rejoindre et se rendent à la fête; mais le comte ne s'aperçoit pas même de leur absence, préoccupé qu'il est du chagrin de quitter Perugina. C'est avec insouciance qu'il apprend de Tonio, son domestique, que ces jeunes personnes sont la fille et la nièce du baron de Lipari. « Le petit paquet cacheté que je vous ai remis ce matin, ajoute Tonio, renferme le portrait de M[lle] Aurelia, celle à laquelle vous n'avez pas parlé. Le comte demande un premier et dernier entretien à Perugina, lui avoue ses infâmes projets, qui, s'ils avaient réussi, ce qui était impossible, l'auraient réduit au désespoir. « En vous voyant, lui dit-il, votre vertu, votre candeur m'ont changé; près de vous, Perugina, j'ai quelques bonnes qualités... Ah! si je vous avais connue plus tôt!... mais vous ne m'aimerez jamais, il faut me résigner à ce malheur... Puisque nous ne nous reverrons plus, acceptez cette ferme et ses dépendances: ces dons ne sont pas suspects... je me marie! » Perugina ne peut cacher son émotion; le comte s'en aperçoit, il tombe aux pieds de la jeune fille... En ce moment, des éclats de rire se font entendre... c'est Aurelia, Agnese, le gros Giuseppe, qui guettaient cette scène, et complimentent la laitière sur la manière dont elle a joué son rôle... « Son rôle!... répète le comte stupéfait, eh bien, reprend-il en affectant de rire aussi haut que les autres, nous jouions donc tous la comédie; mais, ajoute-t-il, je demande pardon à mon aimable fiancée de n'avoir pas été sa dupe; mon cœur l'eût reconnue, sans ce portrait que j'ai depuis quinze jours. » Il ment pour sauver son amour-propre blessé; car ce portrait il ne l'a même pas regardé. « Quant à Perugina, lui dit-il, elle ne peut pas espérer que ma flamme dure plus longtemps que l'entrevue qui l'a fait naître. » Le comte et les jeunes filles partent gaiement pour la danse... Perugina reste... elle pleure.... « Il me croit fausse, dit-elle, et cela, au moment où il me donnait tant de preuves de sa générosité! Il faut tout lui renvoyer, fuir ces lieux près desquels il va bientôt habiter. » Elle écrit. « Quand je l'aurai quitté pour jamais, il saura que je ne l'ai point trompé. Demain on lui remettra cette lettre. » Elle en charge Giuseppe, à qui elle ne confie pas ses projets, et rentre tristement dans sa chambre. Le comte avait abandonné la fête; il ne pouvait croire à la fausseté de Perugina. « Si elle eût été sincère, Giuseppe, lui dit-il, je l'aurais épousée, je suis libre; mais je viens pour lui dire qu'elle a perdu ses droits à mon estime. » Giuseppe ne veut pas que le comte épouse la laitière, c'est vrai, mais il veut qu'il l'estime, et il défend Perugina. « Elle si bonne, dit-il, si aimable, elle qui souffre, qui est malade... A ces tristes détails, le comte paraît joyeux... « A-t-il mauvais cœur! » murmure le bon Giuseppe; puis croyant que cette lettre qu'il ne doit lui remettre que le lendemain, va lui ôter enfin l'espoir d'être jamais aimé, il la lui donne tout de suite... A peine le comte l'a-t-il lue, qu'il se précipite chez Perugina, Giuseppe croit que c'est pour l'enlever, sonne la grosse cloche... Aurelia, Agnese, les villageois et leurs danseuses accourent... et le comte paraît tenant par la main la laitière, qu'il leur présente comme la comtesse d'Albano.

Vous vous intéressez peu, mesdemoiselles, au dépit d'Aurelia et d'Agnese, vous aimez à voir récompensée la vertu et l'innocence de la jolie laitière, fille d'un brave soldat; mais vous plaindrez le pauvre Giuseppe, qui ne peut que dire à travers ses sanglots: « Vous êtes comtesse, mame Perugina, ah! ah! j'en suis bien content! »

Ce poème est écrit avec gaieté, convenance et esprit. La musique de M. Monpou est une suite de douces, de touchantes et de gracieuses mélodies. Ce joli opéra-comique obtiendra un succès durable.

Chaque jour, le riche et brillant théâtre de *la Renaissance* nous donne de nouvelles pièces, nous montre de nouveaux acteurs. Dans une soirée, on peut assister tour à tour à une spirituelle comédie, à un gai vaudeville, ou à un drame touchant, et je regrette que le peu d'espace qui me reste m'empêche de vous raconter *l'Eau merveilleuse,* opéra-bouffon en deux actes et en vers, paroles de M. Sauvage, musique de M. Albert Grisar, voilà tout ce que je peux vous en dire: Sur une place publique de Naples, *Tartaglia,* médecin-pédicure de Sa Majesté le roi de Siam, pour ses éléphans, annonce, au son de la trompette, que *son eau* guérit l'hydropisie, la paralysie et toutes les maladies. En face, *Scaramouche*, fournisseur de blanc de et rouge, brêveté de Sa Majesté la reine de Congo, assure, au son de la grosse caisse que *son eau* rapetisse la bouche, grandit les yeux, conserve les cheveux... Et savez-vous quelle eau préfèrent gens du peuple, beaux messieurs et belles dames?... celle de Scaramouche, qui du reste, est la même que celle de Tartaglia, car cette *Eau merveilleuse* est puisée à la même fontaine... celle qui jaillit sur la place publique. Esprit, gaîté, musique vive, fraîche et brillante... grand succès!...

Mme J. J. Fouqueau de Pussy.

Mélanges.

Banquet donné à Tours

PAR GUSTAVE IV, COMTE DE FOIX,

Aux ambassadeurs du roi de Hongrie et de Bohème.

(1457.)

Des cinq filles qu'eut Charles VII de Marie d'Anjou, Madelaine, l'une des plus jeunes, fut aussi la plus accomplie: née pendant la période des victoires de son père, sa physionomie semblait en avoir retenu l'éclat: c'était à la fois la pudeur naïve et la fierté sereine de la vierge de Vaucouleurs, dont le saint enthousiasme ouvrit ce grand drame de batailles qui se termina par l'expulsion totale des Anglais.

Gaston IV, comte de Foix, fut peut-être, après Jeanne d'Arc, celui de tous les barons de France qui contribua le plus à ce glorieux dénouement.

Grâce à sa puissante influence, tout le Midi, sauf Bordeaux, que les princes anglais avaient doté de notables priviléges, sonna ses Vêpres siciliennes contre les dominateurs étrangers, avec cette fougue énergique qui distingue ses habitans.

Nommé lieutenant général pour le roi en Languedoc et en Guienne, Gaston justifia cette haute confiance par la prise de Bayonne, qui fut, comme la bataille de Formigny l'avait été pour la Normandie, le coup de grâce de la domination anglaise dans ces contrées.

Il n'était pas rare alors de voir de hauts barons éclipser le monarque lui-même en richesse et en magnificence; le comte de Foix surtout semblait avoir hérité de la splendeur de ce fameux Gaston-Phébus, son prédécesseur, dont la cour, au dire de Froissart, qui le visita à Orthez, rendez-vous du gai-savoir, de la galanterie et des grâces chevaleresques, empruntait tout son

éclat du souverain lui-même : beau comme le dieu du jour dont il portait le nom, vivifiant et généreux comme ses rayons, ainsi que notre historien l'expérimenta lui-même par les sols melgores (1) et Barcelonniens qui tombaient dans son escarcelle.

Charles VII, qui tant qu'il ne fut que le *petit roi de Bourges*, ainsi que l'appelaient dérisoirement les Anglais, n'avait trouvé aucune sympathie parmi ses cousins les rois de l'Europe, maintenant que le succès avait couronné ses efforts, s'en voyait recherché de toutes parts.

Il était au château de Montils-les-Tours, qui n'avait point alors l'aspect formidable dont le revêtit plus tard la sombre et soupsonneuse tyrannie de son fils et successeur Louis XI, quand une ambassade magnifique de Ladislas, roi de Hongrie, fils de l'empereur Albert II d'Autriche, y arriva pour demander en son nom la main de Madelaine de France.

Ladislas était un des princes les plus beaux de son temps. Récemment couronné roi de Hongrie, malgré les efforts des Hussites (2), il envoyait cette ambassade moins pour obéir aux vœux de ses peuples, qui désiraient cette union, que par la vive impression qu'avait faite sur son cœur le renom de gentillesse et de vertu de Madelaine de France.

Charles VII crut ne pouvoir traiter plus dignement son futur gendre en la personne de ses ambassadeurs, qu'en chargeant de ce soin ce même Gaston de Foix, qui se trouvait en ce moment auprès de lui avec sa femme, Eléonore d'Aragon, et leur fils aîné, Gaston, prince de Viane.

L'historien de Bohême Æenea Sylvius, qui depuis fut élevé à la papauté sous le nom de Pie II, a remarqué que celui des ambassadeurs qui porta la parole dans l'audience où ils furent admis deux jours après leur arrivée, dit entre autres choses à Charles VII : « *Tu es la colonne de la chrestienté et mon souverain seigneur en est l'escu ; tu es la chrestienne maison, et mon souverain seigneur en est la muraille.* »

Après quoi, le roi très-chrétien accorda gracieusement sa fille.

Mais ce que ne remarque pas le même historien, sans doute plus versé dans la scolastique d'alors que dans les mystères du cœur des jeunes filles, c'est que tant que dura la harangue, Madelaine, qui était présente au milieu des dames de la cour, évita constamment les regards sombres et douloureusement résignés d'un chevalier dont la pâle et belle figure était relevée par le costume si riche et si pittoresque de l'époque, lequel se tenait respectueusement debout derrière le comte de Foix : c'était le jeune prince de Viane.

Le récit inédit du banquet donné par le comte de Foix à la suite de cette audience, porte un tel caractère des mœurs et des usages des hautes classes au 15e siècle, que nous sommes presque assurés de fixer vivement la curiosité en le reproduisant textuellement, avec l'orthographe du temps.

» Ce fut environ vers la feste de la Noël que monseigneur le comte de Foix leur fist le banquet comme suit :

» Au banquet estoient Hongres, Allemands de Bohême et de Luxembourg,

(1) Monnaie frappée à Montpellier.

(2) Nommés ainsi de Jean Hus leur chef, lequel renouvela, au quinzième siècle, les erreurs des vaudois et de Wiclef. Quoique Hus eût été brûlé avec Jérôme de Prague par décision du concile de Constance, ses disciples n'en continuèrent pas moins son hérésie. Jean Ziska (1) s'étant mis à leur tête, remporta de nombreux avantages sur l'empereur Sigismond : ces sectaires causèrent des maux infinis en Bohême, et se répandirent même dans la Pologne et dans la Silésie, où leurs restes existent encore.

Hus est le nom d'un bourg de Bohême où le chef de cette secte était né et qu'il avait pris, comme on faisait souvent en ce temps-là.

us en langue slave signifie *oie*.

(1) Ses soldats après sa mort firent selon ses ordres un tambour de sa peau.

jusques au nombre de cent cinquante, outre les seigneurs et dames de la cour de France.

» Monseigneur le comte estoit logé à Saint-Julien de Tours, où il y avoit une grande et belle salle à laquelle il y avoit douze grandes tables ayant chascune sept aulnes de longueur et deux et demie de largeur.

» En la première table furent assis les douze chefs de l'ambassade des Hongres, et avec eux y avoit trois comtes, un archevesque, un évesque chancelier de France, et les autres grands de Hongrie.

» Aux autres tables furent assis les autres seigneurs et dames, chascun selon sa condition et mérite.

» Ceux qui servoient de maistres d'hôtel estoient monseigneur le comte de Foix, monseigneur le comte Dunois, monseigneur le comte de la Marche et monseigneur le grand sénéchal de Normandie.

» Le premier service fut d'hyppocras blanc (1) avec les rosties.

» Le second service fut de grands pâtés de chapons à haulte graisse et de jambons de sanglier, accompagnés de sept sortes de potages, et servis en plats d'argent au nombre de cent quarante pour chascune table.

» Le troisiesme service fut de grands plats pleins de venaisons rosties, savoir : faisans, perdrix, lapins, paons, butors, ostardes, oies sauvages, bécasses, oiseaux de rivière et autres en grand nombre : chevreuils, cerfs, accompagnés de sept autres sortes de viandes et potages; tellement qu'il estoit besoin en chascune table, cent quarante plats d'argent.

» Après, on apporta pour entremests un grand chasteau, beau et fort eslevé, situé sur un rocher. Il y avoit en icelui quatre grandes tours; en la plus grande, qui estoit au milieu du dit chasteau, y avoit quatre fenestres; en chascune se monstroit une belle damoiselle richement habillée et parée, et en chascune des dites tours estoit l'écusson et les armes du roy de Hongrie (1) et celles des ambassadeurs. Se monstroient pareillement en ces mesmes tours, quatre petits enfants qui chantoient mélodieusement, ressemblant des anges par le chant; et ce chasteau estoit porté par douze hommes.

» Le quatriesme service fut des oiseaux armés, et beaucoup d'autres sortes de bouillons, et estoit tout ce service doré, y ayant pour chascune table, comme dessus est dit, cent quarante plats d'argent.

» Au second entremests, on vit entrer une grande beste nommée tigre, laquelle avoit un homme dans le corps, qui lui fesoit jeter du feu par la bouche le long de la salle, et avoit une pierre de corail au col où estoient peintes les armoieries du roy de Hongrie, bien riches et bien élabourées. Cette dite beste estoit portée par six hommes habillés à la façon du Béarn, lesquels, devant les dits Hongres, dansoient à la béarnoise : ce qui fut fort estimé et loué.

» Le cinquiesme service fut de tartres d'arioles, estuys de crême, oranges frites, le tout comme dessus est dit : cent quarante plats d'argent pour chascune table.

» Le troisiesme entremests fut une grande montagne portée par vingt-quatre hommes, en la quelle y avoit deux fontaines; de l'une coulait eau rose, de l'autre eau muscade qui fesoient très-bonne odeur; sortoient peu après d'icelle montagne, par divers conduits, lapins vifs et petits oiseaux de divers plumaiges. Y avoit de plus en icelle, quatre petits enfants et une fille habillée en sauvaige, qui sortoient d'une caverne, dansant à la morisque et très-

(1) Anciennement les nobles français faisaient leurs délices de cette boisson : c'était un mélange de vin, de sucre, de canelle, de gérofle et de gingembre ; on en faisait de framboisé et d'ambré.

Ménage approuve la conjecture de ceux qui font dériver hypocras d'Hippocrate comme ayant été l'inventeur de cette composition.

(1) Fascées d'argent et de gueules de huit pièces.



grande ordonnance devant les dits seigneurs.

»Après, le dit seigneur comte donna deux cents escus de largesse au roy d'armes et herault du roy de Hongrie, des ducs de retagne, de Bourgogne et de Bourbon, trompettes et autres ménestriers qui demandoient et crioient largesse le long de la salle, et de plus, fit ledit seigneur comte bailler au roy d'armes du roy de Hongrie deux aulnes de velours.

» Le sixiesme service fut d'hyppocras rouge avec des oublies et roulets de diverses façons.

«Le quatriesme entremests, après l'hyppocras, fut un homme à cheval sur un coursier très-bien fait; la couverture estoit de satin cramoisin chargée d'orfevrie et un grand pluvial (1) dessus, et l'homme habillé de mesme façon, lequel portoit un jardin de cire, dans lequel on voyoit toutes sortes de fleurs et de roses. Il le mit au-devant des dames, et cet entremests fut fort estimé.

» Le septiesme service fut fait d'espisseries, de grands lions, cerfs, daims, cigognes et beaucoup d'autres sortes de bestes et oiseaux faits de sucre, chascun des quels portait une bannière avec les armoieries du roy de Hongrie et des susdits seigneurs.

» Après, on apporta dans un grand vaisseau un paon vif qui avait au col les armoieries de la reine de France, et autour d'icelles, les armoieries de toutes les dames de la cour; et sur ce, tous ces grands et nobles seigneurs firent leurs vœux et souhaits, ainsi qu'il se peut savoir par la relation des roys d'armes et heraults qui estoient à cette feste.

» Au milieu de ladite salle fut dressé un eschaffaud où furent mis les chanteurs et orgues qui chantoient et sonnoient tandis que les seigneurs disnoient.

» Après le repas, monseigneur le comte de Foix fit crier une jouste contre tous se présentant, pour le 18, lendemain de ce jour.»

Un mois après, au moment où les ambassadeurs se disposaient à partir pour emmener la jeune reine, ils furent inopinément surpris par la nouvelle de la mort de Ladislas.

La soudaineté de cette mort, dans un âge où l'homme est plein de vie et d'avenir, ouvrit un vaste champ aux conjectures: les uns l'attribuèrent au poison que lui aurait administré Rokissana, l'un des plus fameux prédicans des Hussites, qui pour prix de son crime aurait été immédiatement élevé à l'archevêché de Prague par ses fougueux sectaires; d'autres, à la jalousie d'une de ses maîtresses, qui n'aurait pas craint de lui donner la mort plutôt que de le voir passer aux bras d'une rivale.

Madame Madelaine, veuve d'un mari qu'elle n'avait jamais vu et que peut-être elle redoutait de connaître, fut immédiatement recherchée par plusieurs autres grands princes; mais, soit politique, soit qu'il eût deviné, en père prudent, les penchans secrets de sa fille, Charles VII l'accorda à ce même pâle et beau chevalier qui, durant l'audience des ambassadeurs, la contemplait dans une extase si douloureusement résignée.

Un an après, les bannières de Béarn et de Foix, aux trois pals d'or, aux deux vaches de gueules, accornées et clarinées d'azur (1), mêlées aux lis de France, flottaient sur les tours de l'antique château d'Orthez; les joûtes chevaleresques, les splendides galas remplirent la journée, et quand, la nuit, la lune monta sur le bleu profond du ciel méridional, on entendit le luth des troubadours accourus de tous les points de la province, soupirer leurs doux chants sous les fenêtres de Gaston de Viane et de Madelaine de France.

L. Amiel.

---

(1) Espèce de chape à peu près pareille à celle que portent le chantre et le sous diacre à la messe et à vêpres; elle servait anciennement aux ecclésiastiques pour se garantir de la pluie.

(1) Muni de grelots bleus.

Correspondance.

Je ne te dirai plus : Prends mon bras et viens te promener avec moi sur nos gais boulevarts; il n'y a plus rien de gai maintenant; il gèle, ou bien il pleut, il vente, il neige; le ciel est uniformément d'un gris de plomb, la terre n'est qu'un amas de boue, tout est devenu triste dans la nature : les petits oiseaux quittent leurs arbres inhospitaliers pour venir becqueter nos vitres et nous demander nos miettes; on ne rencontre que des riches en luxueux équipages, on ne rencontre plus de pauvres au coin des rues... ils souffrent donc bien qu'ils ne peuvent plus venir implorer nos secours? ils mourront peut-être si nous n'allons les leur offrir! Ah! quand cette idée : Il y a de mes frères qui ont faim, s'empare de moi, elle me serre la gorge... je ne peux plus manger... Si je souffre du froid, moi qui suis bien vêtue, je me dis : Que doivent donc souffrir ceux qui sont nus? Le soir quand je suis dans un lit bien chaud, j'ai comme des remords... il me semble que je vole à mes frères déshérités par le sort une part de leur bien-être... et je promets à Dieu de donner à manger à celui qui a faim, de couvrir celui qui est nu, de réchauffer celui qui a froid... Dieu me croit sans doute, car je me sens à moitié pardonnée, et je m'endors en paix... jusqu'au lendemain, où je ne suis heureuse que quand j'ai pu remplir ma promesse. Alors il me semble que quelque chose de saint s'est répandu en moi; je lève de grands yeux vers le ciel, comme si je le connaissais; je me sens détachée de toutes les vanités des jeunes filles; il n'y a plus pour moi ni bals, ni fleurs, ni pompons; et si la sonnette n'annonçait une visite... vraiment, je me croirais déjà parmi les anges. Soit dit entre nous, n'est-ce pas? car c'est bien ambitieux ce que je t'avoue là... Aussi je reviens vite aux choses de la terre.

Sais-tu qu'elles ne sont pas gaies les choses de la terre! Que d'hommes célèbres, les uns par leur naissance, les autres par leurs talens, ceux-ci par la gloire qu'ils ont acquise de moitié avec la France, sont morts, il est vrai, après avoir rempli leur tâche... mais que de jeunes femmes ont coulé comme ces fleurs de l'amandier qui ne verront pas le printemps! Mlle de Sainte-Aldegonde avait dix-sept ans, sa beauté n'est plus qu'un souvenir! Mlle Marie Dupin, fille d'une mère distinguée par sa haute intelligence, avait quinze ans et n'était encore connue que de sa famille!... La princesse Marie avait à peine vingt-cinq ans; hélas! en elle, la mort a brisé tous les liens de la vie! tous les sentimens la pleurent, la regrettent : père, mère, tante, frère, sœur, époux, enfant... les arts, la France qui en était fière. Sans doute, Dieu vous aura jugée digne de vivre parmi les anges, Marie, puisqu'il vous a ravie sitôt à notre amour... mais vos vertus, vos talens, votre bonté vivront dans notre souvenir; votre nom mêlé à celui de Jeanne d'Arc, se perpétuera d'âge en âge, et l'on dira de vous, MARIE :

Seul nom de qui le peuple ait gardé la mémoire.

Je suis trop triste aujourd'hui : je termine ici ma lettre; je la reprendrai un autre jour. Au revoir!

2 février.

Je reviens à toi, ma chère amie, je te trouve devant une table ronde, au milieu du salon, et attendant, les bras croisés, que je t'apporte de l'occupation... Rassure-toi, en voilà!... mais j'ai une prière à te faire : dans mes lettres, ne lis les différens travaux que si tu veux les exécuter; en ce cas, lis-les à mesure que tu les exécutes. Crois-moi, sans cela, tout te paraîtrait obscur, inintelligible, et, au contraire, tout te paraîtra clair et compréhensible... je l'espère, du moins, car je me donne assez de mal! Ainsi c'est convenu? je commence.

TRICOT-A-CÔTES ET SANS ENVERS.

BRIOCHE.

Achète 6 onces de laine anglaise rouge et 2 onces de laine anglaise blanche, à 9 fr. la livre. Dévide ces laines, chaque couleur séparément; puis, sur deux pelotes, chacune formée de trois brins de laine; choisis deux longues aiguilles de bois blanc, de 6 lignes de diamètre, à 50 cent. la paire; 1er rang: Prends la laine blanche, lève 60 mailles, de la même manèire que si tu montais une jarretière; cette première aiguillée finie, avant de commencer la seconde, ramène la laine devant toi, prends la première maille comme si tu voulais la tricoter à l'envers, ne la tricote pas, mais tricote de suite, à l'endroit, la seconde maille; ramène la laine devant toi, prends la troisième maille, toujours comme si tu voulais la tricoter à l'envers, mais sans jamais la tricoter, et tricote de suite, à l'endroit, la quatrième maille. Continue de même jusqu'à la fin de cette seconde aiguillée, ce qui compose un rang: aller et revenir. Règle générale: il faut, en commençant chaque aiguillée, toujours prendre la maille, et, en la finissant, toujours la tricoter. *Règle générale!* c'est bien grave à propos de *brioche!*

2e rang: A la troisième aiguillée, prends ta laine rouge, noue-la à la laine blanche. La première maille est simple, prends-la toujours comme pour la tricoter à l'envers, mais sans jamais la tricoter; après cette maille il s'en trouve une formée de deux espèces de mailles, cette maille, tu la tricotes de suite à l'endroit; ramène la laine devant toi, la maille qui suit est simple, prends-la, et tricote celle formée de deux espèces de mailles. Continue de même pendant deux aiguillées: aller et revenir. Maintenant tu sais ce point de tricot-à-côtes et sans envers.

3e rang: Reprends ta laine blanche, fais deux aiguillées, aller et revenir; 4e rang: reprends ta laine rouge; 5e rang: ta laine blanche, ce qui te fait dix aiguillées, ou 5 rangs, composés de 3 blancs et de 2 rouges. Nous désignerons cette côte sur la planche II, par la lettre A.

A la onzième aiguillée, reprends ta laine rouge; 1er rang: fais quatre mailles, retourne ton tricot comme si l'aiguillée était finie, et reviens sur tes pas pour tricoter encore ces quatre mailles; au 2e rang, au lieu de quatre mailles, fais-en huit, reviens sur tes pas. Au 3e rang, fais-en douze, et ainsi de suite, en augmentant toujours de quatre mailles. De cette façon tu auras tricoté 30 aiguillées ou 15 rangs. Nous désignerons cette côte sur la planche II, par la lettre B.

Reprends ta laine blanche, puis ta laine rouge, et tricote dix aiguillées ou 5 rangs, comme pour la lettre A; à la 11e aiguillée, reprends ta laine rouge, et tricote 30 aiguillées, ou 15 rangs, comme pour la lettre B.

Après la 30e aiguillée, reprends la laine blanche, puis la laine rouge, tricote 10 aiguillées ou 5 rangs comme pour la lettre A, et continue alternativement, jusqu'ce que tu aies 16 côtes de laine blanche et rouge, et 16 côtes de laine rouge. Ce tricot est indiqué à la planche II, sous le no 1. Termine-le comme si tu fermais un talon de bas; prends une aiguille enfilée de laine, et réunis le commencement à la fin par des points de surjet très-rapprochés, mais très-lâches.

FRANGE POUR FORMER LA TÊTE DE LA BROICHE.

Achète une aune et demie de canetille à faire des fleurs. Forme un long écheveau de quatre brins de laine rouge et de trois brins de laine blanche. Choisis une planchette haute d'un pouce et longue de huit pouces, arrondie à ses extrémités.

Place cette planchette debout entre le pouce et l'index de ta main gauche, à peu près comme si tu voulais faire du filet; de la main droite, prends ton écheveau de laine, tourne une de ses extrémités autour de la planchette, et ramène sous ton pouce

gauche le reste de cet écheveau : pour arrêter cette première boucle, tourne plusieurs fois autour le milieu de ton aune et demie de canetille, de manière à ce qu'elle retombe aussi longue derrière la planchette, où elle sera retenue sous le doigt du milieu, que devant, où elle sera retenue sous le pouce.

De ta main droite reprends le reste de l'écheveau ; passe-le devant toi pour le tourner autour de la planchette et le ramener sur ta main gauche en le retenant sous ton pouce : pour arrêter cette 2e boucle, prends la canetille qui est derrière la planchette sous le doigt du milieu, ramène cette canetille devant toi sous ton pouce ; celle qui était sous ton pouce, reporte-la sous le doigt du milieu. Toutes les autres boucles se font de même. Si ta planchette est pleine, avec des ciseaux coupe les boucles au milieu. Lorsque tu n'as plus de canetille, le filet est fini. Alors tu le tournes en rond sur lui-même, et tu l'arrêtes à l'envers avec une aiguillée de fil, de manière à former une espèce de ponpon.

Est-ce ennuyeux ! *planchette*, *écheveau*, *canetille*, *pouce*, *index* !... Et quel style !... Mais aussi tu sais faire le filet qui entoure les tapis de lampes ; tu sais faire ces macarons qui ornent les oreillers de nos divans... et ce n'est pas trop de peine pour tant d'utilités : cela me console !

POUR MONTER LA BRIOCHE.

Achète cinq quarts de percaline noire à 1 fr. l'aune, plie-la en deux dans sa largeur (si toutefois elle n'est pas pliée déjà), découpe, à partir des deux lisières, et sur une demi-aune moins un seize de haut, huit pointes, ainsi que te l'indique le n° 2, qui n'est que la moitié de ce modèle. Avec ce qui te reste de la percaline, taille un rond de douze pouces et demi de diamètre, n° 3.

Choisis du gros carton gris, prends un compas, forme un rond de onze pouces et demi de diamètre, avec un canif, suis le tracé du compas et détache ce rond, n° 4. A présent, fronce le tour extérieur du rond de percaline n° 3 ; comme si tu voulais couvrir un bouton, entre dedans le rond de carton n° 4, serre le fil, et, par un point, de distance en distance, attache la percaline au carton.

Prends la percaline n° 2, couds ensemble, à points devant, chacun des côtés de chaque dent à la dent qui lui est voisine ; réunis les deux côtés de ce n° 2, partage le bas en quatre parties égales, indique-les par un fil blanc ; fronce le bas de ce n° 2 ; partage aussi le rond de carton en quatre parties égales ; attache-les avec celles de ce n° 2, et couds-les ensemble en dehors, au rebord de percaline qui rabat sur le carton. Achète une livre et demie de plume à 2 fr. 50 c., introduis-la dans le n° 2, fronce l'ouverture et ferme-la par un point.

Passe un fil autour du haut de ce tricot n° 1, fronce-le, couds-y le pompon de frange ; puis couvre ce n° 2 avec ce tricot n° 1 ; couds solidement ensemble, sous le pompon, le haut du tricot n° 1 au haut du n° 2 ; couvre entièrement ce n° 2 par le tricot n° 1, et enfin couds le bas de ce tricot n° 1 au bord du rond n° 4, ce qui forme la brioche représentée sous le n° 5 ; car tu viens de *faire une brioche*, ma chère petite : glisse-la vite sous les petits pieds de ta bonne-maman. C'est le plus chaud, le plus douillet tabouret qui ait été inventé jusqu'à nos jours.

TRICOT DOUBLE. — CACHE-NEZ.

Achète à peu près quatre onces de belle laine anglaise bleu-pâle, je suppose, à 9 fr. la livre ; dévide cette laine sur une pelote formée de deux brins ; choisis deux longues aiguilles de bois blanc de 7 lignes de diamètre, à 50 cent. la paire ; lève soixante mailles, comme si tu voulais monter une jarretière. Cette première aiguillée finie, avant de commencer la seconde, ramène ta laine devant toi, prends la première maille, comme si tu voulais la tricoter à

l'envers, ne la tricote pas, passe ta laine en arrière, tricote la seconde maille à l'endroit, ramène ta laine en avant, prends la troisième maille comme si tu voulais la tricoter à l'envers, ne la tricote pas, tricote à l'endroit la quatrième maille, et ainsi de suite. Il faut toujours commencer une aiguillée par une maille à l'envers, et finir par une maille à l'endroit.

Ce cache-nez doit avoir une aune et demie de long; termine-le comme si tu fermais un talon de bas. A présent, enfile une longue aiguillée de laine bleu-pâle, noire, ou marron, composée de quatre brins. Sur tes genoux, attache le cache-nez à droite et à gauche de l'une de ses extrémités pour y faire une frange : dans le 1er rang du tricot passe ton aiguillée de manière à ce qu'il en pende un demi-quart, coupe le reste de cette aiguillée de manière à ce qu'il en pende un autre demi-quart, réunis ces huit brins de laine pour les tourner ensemble et en former un nœud très-près du tricot; six lignes plus loin passe encore ton aiguillée, coupe-la et noue-la de même, et ainsi de suite jusqu'à la fin du tricot. A présent, retire quatre brins de laine des huit qui forment le premier nœud, quatre brins des huit qui forment le second nœud, de ces huit nouveaux brins de laine forme un autre nœud, et ainsi de suite jusqu'à la fin du 1er rang de nœuds; ce qui en fait un 2e, auquel tu ajoutes un 3e et un 4e, si tu le veux.

Tu peux encore enfiler de la laine bleue dans une aiguille, froncer les deux extrémités du cache-nez, et les terminer par des glands. Pour cela, avec trente-cinq brins de laine bleue, tu fais un écheveau de 18 pouces de long, que tu coupes en deux. Prends l'un de ces écheveaux, avec ton aiguille enfilée de laine bleue, arrête-le fortement au milieu, replie-le en deux, un pouce plus bas, tourne plusieurs fois ton aiguillée de laine pour former une espèce de gland, que tu coudras à l'une des extrémités du cache-nez.

Les nos 6 et 7 représentent deux dessins pour broder en soie ou en laine de couleurs différentes, sur robes de mérinos et de mousseline de laine.

Le no 8 est un dessin pour chemisette.

Le no 9 est une manchette de mousseline que l'on garnit du haut et du bas par une petite dentelle légèrement froncée.

Le no 10 est un alphabet gothique pour marquer le linge.

Le no 11 est un semé pour bonnet et pèlerine à la paysanne, que l'on garnit d'une petite dentelle cousue à plat.

Le no 12 est une corne de mouchoir que l'on brode en cotons de couleurs différentes.

Pour me reposer, je voudrais bien te parler un peu toilette. Les chapeaux à la mode sont en velours noir, en cachemire, en peluche grise; tous ont les ornemens pareils, excepté les rubans qui nouent sous le menton; on ne porte de rubans qu'en tours-de-tête, et sous le chapeau. Les fonds sont très-bas, très-renversés en arrière, et les passes, baissées pour les figures ovales, et évasées pour les figures rondes, sont plus petites que grandes.

Les robes sont en pékin de laine, en mousseline de laine, en mérinos, en soie brune rayée de blanc, de noir ou de rouge. Les manches sont redevenues larges et pendantes, sans garnitures, arrêtées seulement par des plis au bas de l'épaule et au-dessus du poignet, large de deux pouces. Les jupes sont toujours les mêmes et ont au bas une petite ganse pareille cousue tout autour, afin de ne pas user l'ourlet, qui est haut de deux pouces. Les robes de soie ou de mousseline de laine sont doublées. Les corsages se font à dos plat, en guimpe, ou bien plissés devant et croisant beaucoup sur la poitrine. Plus de ceinture à ces robes, partant plus de ceintures *sur* ces robes. On fait souvent des châles en étoffe pareille à celle des robes : ces châles sont ouatés, doublés de soie, piqués à petits carreaux, et terminés aux trois pointes par

une houppe de soie de la couleur de la doublure.

Pour bals, les robes d'organdy, de mousseline de laine blanche ont un corsage à pointe, ou plissé devant et croisé; un ourlet de trois pouces, des manches courtes taillées du double plus longues, puis très-larges, froncées au milieu sous un petit poignet, terminées par un même petit poignet, au bas duquel est une manchette; les poignets et les manchettes sont relevés sous le bras par une rosette. On porte dans les cheveux plus de velours et de rubans que de fleurs. Les bandeaux sont plus *à la grecque* qu'*à la ferronnière*. J'ai vu des cheveux en bandeaux par devant et par derrière, formant quatre tresses relevées en chignon... Je m'y ferai sans doute...

Tu te plains, ma chère, de ce que je ne te dis ni le prix des objets dont je te vante la grâce et l'utilité, ni les noms des marchands qui vendent ces objets... D'abord, les prix diffèrent selon la qualité et la quantité que tu voudrais acheter; il me faudrait beaucoup de chiffres, et les chiffres à lire sont lourdement ennuyeux! puis notre journal n'étant pas timbré, ne peut se permettre de donner les adresses des différens marchands qui vendent ces objets... Mais tu peux les envoyer chercher au bureau de ton journal.

Tu me demandes aussi de t'expliquer les *points-d'armes*. Ces points servaient à broder les armes des écussons; maintenant la broderie étant devenue un art: c'est peindre avec du fil d'Écosse des hommes, des animaux, le ciel, la terre, la mer... toute la nature enfin; et pour te donner une idée de cette broderie, rappelle-toi ces paysages ou images de saints et de saintes qui se brodent en soie sur de la soie... C'est ainsi que l'on brode sur de la mousseline et de la batiste avec du fil d'Écosse.

Décidément toutes les sortes de tricot sont à la mode. En amie, je te conseille de les apprendre tandis que tu es jeune: ce travail te sera d'un grand secours contre l'ennui quand tu seras vieille... car il faut penser à tout... on ne sait pas ce qui peut arriver! A propos, aime-moi vite, car la mort frappe en aveugle, et tu ne voudrais pas que je puisse dire là-haut: Elle a été ingrate envers moi qui l'aimais. J. J.

Éphémérides.

—

HISTOIRE.

22 février 1300, institution du jubilé centenaire, par Boniface VIII.

Dans la législation hébraïque, le mot *jubilé* désignait la cinquantième année qui suivait la révolution de sept semaines d'années, lors de laquelle tous les esclaves recouvraient leur liberté et tous les héritages retournaient à leurs anciens propriétaires.

Dans le langage de l'Église catholique, le mot *jubilé* désigne une indulgence plénière, que le souverain pontife accorde à de certaines époques et moyennant certaines conditions.

Boniface VIII, premier instituteur du jubilé, l'établit en faveur des pèlerins qui viendraient à Rome visiter l'église des apôtres saint Pierre et saint Paul, et voulut qu'il ne se célébrât que tous les cent ans. « Le rapport fidèle des anciens, disait la bulle, porte qu'on a accordé de grandes rémissions et indulgences des péchés à ceux qui venaient visiter l'honorable basilique du prince des apôtres à Rome. Nous donc, qui, selon le devoir de notre charge, désirons avec la plus grande ardeur de procurer le salut de tous, ayant pour agréable, et regardant comme légitimes toutes et chacune de ces rémissions et de ces indulgences, nous les confirmons par l'autorité apostolique; nous les approuvons, et même nous les renouvelons et fortifions du suffrage et de la protection de notre présent écrit. » Ensuite la bulle explique les conditions auxquelles l'indulgence plénière est accordée. Ces conditions sont de trois sortes: la confes-

sion, la communion, et les stations. « Ordonnant, ajoute la bulle, que ceux qui voudront être participans de cette grâce visitent les mêmes basiliques (celle de saint Pierre et de saint Paul) au moins trente jours consécutifs ou interrompus, et au moins une fois le jour s'ils sont de Rome même, et s'ils sont pèlerins ou forains, quinze jours de la même manière. »

L'année de la célébration du jubilé attira tant de pèlerins et tant de richesses à Rome, que les Allemands l'appelèrent *l'année d'or*, et que Clément VI jugea à propos de réduire la période de cent ans à cinquante. Urbain XI voulut qu'on célébrât le jubilé tous les trente-cinq ans, et Sixte IV réduisit encore ce terme à vingt-cinq ans, à cause de la brièveté de la vie humaine.

Mosaïque.

—

M. Daguerre vient de faire une découverte qui tient du miracle. Vous connaissez, sans doute, mesdemoiselles, l'appareil d'optique appelé *chambre obscure*, ou *chambre noire*, vous savez avec quelle netteté, quelle vérité de forme, de couleur, tous les objets extérieurs se reproduisent sur la toile placée au foyer de la grande lentille qui constitue la partie essentielle de cet instrument, et vous avez sans doute aussi désiré que ces reproductions fidèles pussent être fixées à l'instant sur la toile qui ne les reflète que d'une manière passagère... Eh bien, ce désir est en partie exaucé. M. Daguerre a découvert un enduit, dont une couche mince, étendue sur des planches de cuivre, a l'admirable propriété de fixer à leur surface l'empreinte parfaite de l'image obtenue par l'instrument d'optique, et avec une telle perfection, que tout ce que l'image renfermait se trouve reproduit dans ses plus minutieux détails; mais dans ces copies il n'y a que du blanc, du noir et du gris; que de la lumière, de l'obscurité et des demi-teintes : ce ne sont pas des tableaux, ce ne sont que des dessins.

Je vais essayer de vous faire comprendre le procédé de M. Daguerre, d'après l'explication que M. Jules Pelletan en a donnée dans *la Presse*.

Supposez que M. Daguerre ait trouvé une substance qui ait la propriété de blanchir par l'action de la lumière, et cela d'autant plus complètement et d'autant plus vite que la lumière est plus intense; supposez que cette substance, mise en pâte, forme un enduit sur une planche de cuivre; n'est-il pas vrai que cette couche sera influencée diversement dans chacun de ses points, suivant le degré de lumière, d'ombre, ou de demi-teinte qui viendra la frapper? Dans un point très-éclairé du tableau, la lumière arrivant en abondance, l'enduit blanchira plus que dans un autre point moins éclairé; toutes les décroissances et toutes les augmentations de lumière seront ainsi reproduites sur la planche, dans un rapport fidèle et exact : le rouge, le jaune, le vert, etc., seront rendus, suivant leur degré de lumière, par des demi-teintes plus ou moins foncées; et de cette manière, l'observateur qui aura vu, sur la planche, un tableau avec ses couleurs pendant toute la durée de l'opération dans la chambre noire, ne trouvera plus, en emportant cette planche au dehors, qu'un dessin tout-à-fait semblable à nos gravures à l'aqua-tinta.

L'utilité de cette découverte est admirable. Quelle perte de temps elle évitera aux artistes et aux gens du monde! que de matériaux ils pourront recueillir et enfouir dans leur portefeuille!

Imprimerie de Veuve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, n° 46, au Marais.

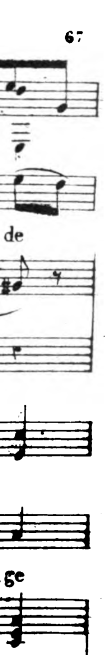
LES VOYAGEURS DE NUIT.

CHANSONNETTE

Paroles de M.me A TASTU _:_ Musique de M.r E. MILLET.

Professeur au Conservatoire Royal de Musique.





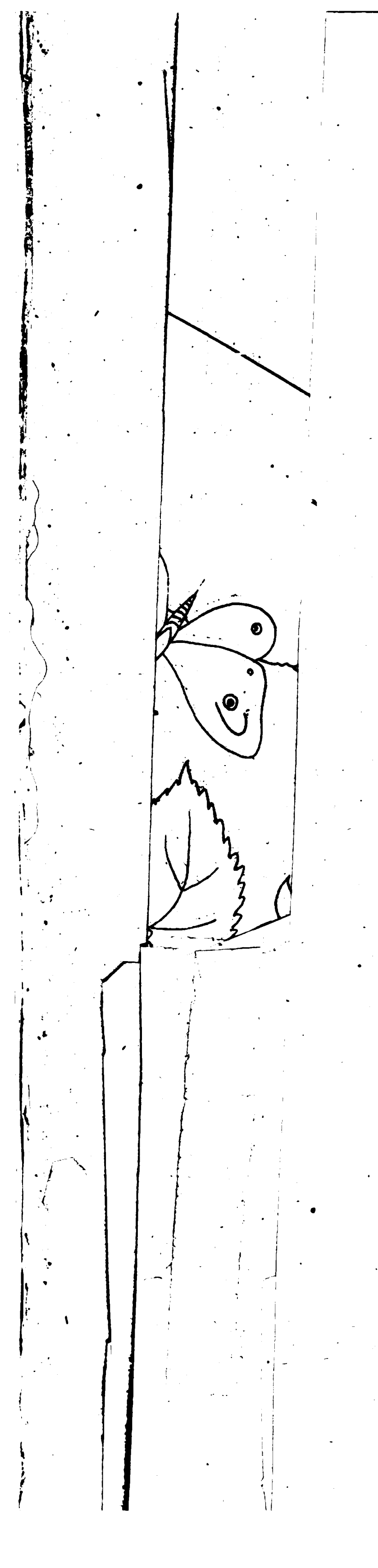
-nes- - - - te rou- - -te oh! qu'il en coû- - -te de peur de

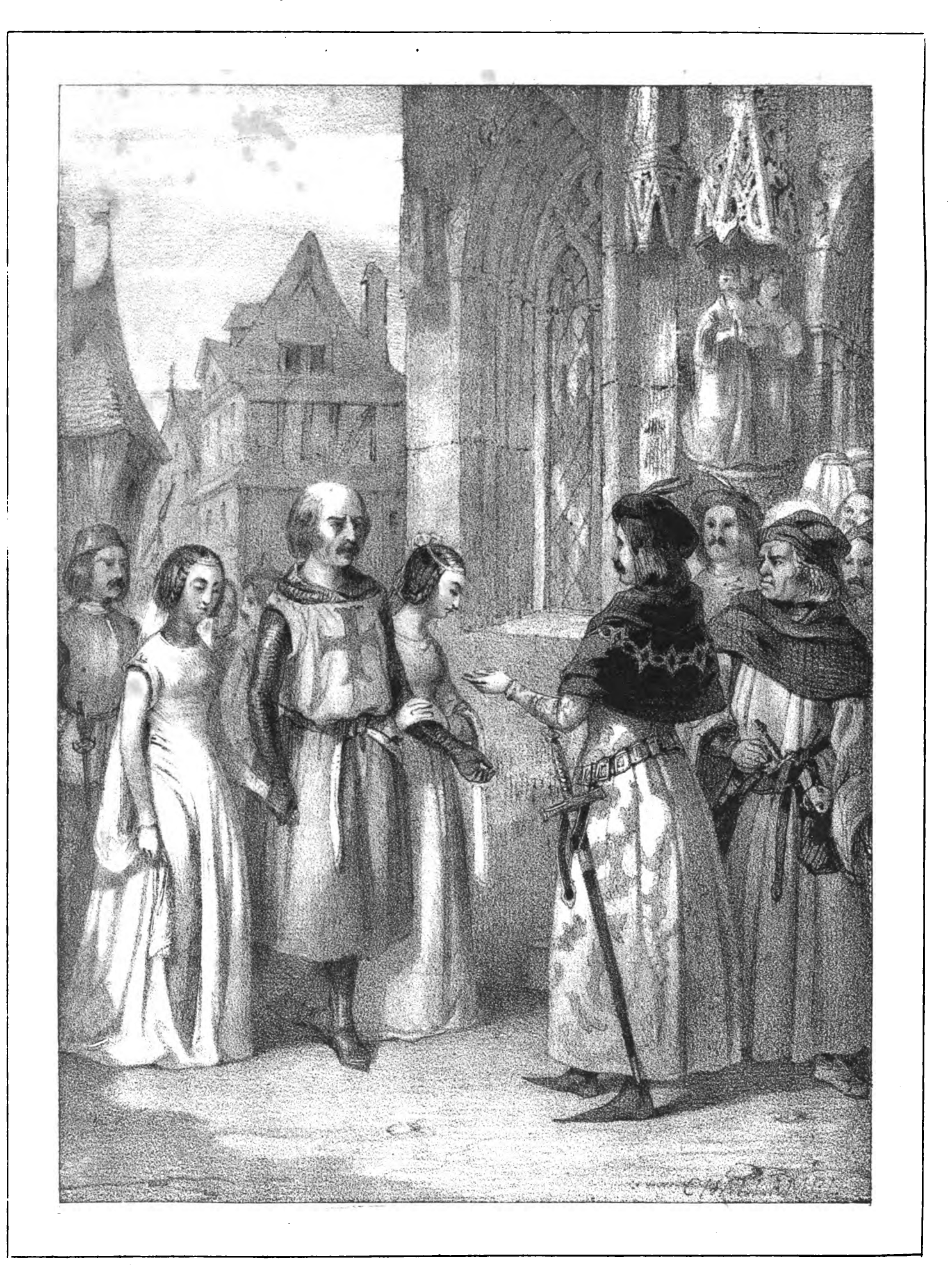
dou- - -te et de re-mords C'est le par-ta- - -ge

de qui voy-a- - -ge pendant la nuit des morts.

D.C.

2.	3.
Au sol humide	Mais le bruit cesse,
Un feu rapide,	Le vent s'abaisse,
Guide perfide	La brume épaisse
Trompe nos pas.	Tombe à demi.
Une croix blanche	Dieu nous pardonne,
Sur nos fronts penche	Au loin résonne
Ses deux grands bras. (bis.)	Un son ami. (bis.)
Froide est la bise	L'airain austère
La brume est grise	Jette à la terre
Le pied s'épuise	De la prière
En vains efforts.	Les saints accords.
Paix et courage	Divin langage
A qui voyage	Pour qui voyage
Pendant la nuit des morts.	Pendant la nuit des morts.





Jal des Demoiselles. 7e Année 1er No.

Imp. de Lemercier, Bénard et Cie

LES DOTS DU COMTE DE CHAMPAGNE

Monseigneur, ce sont mes filles.

JOURNAL

DES DEMOISELLES.

Instruction.

—

Promenade

A L'ANCIENNE CHARTREUSE DE DIJON.

SOUVENIRS HISTORIQUES.

Troisième et dernier article.

Le luxe des habits devint une bonne fortune pour le héraut chargé d'apporter à la cour de Bourgogne la nouvelle de l'heureux accouchement de la reine de France, femme de Charles VII; car le duc Philippe lui donna, avec une somme d'argent, la robe brodée en or dont il était revêtu. Par une étrange coutume, un prince se dépouillait de son habit pour en faire présent au porteur d'une bonne nouvelle.

Au luxe des habits se joignait le luxe des festins, et l'on avait tout-à-fait oublié la loi somptuaire de 1294, qui défendait aux Bourguignons de donner « au grand manger (au soupé) » plus de deux mets et un potage au lard « sans fraude », et « au petit manger (au dîné) » plus d'un mets et une sucrerie. Au jour de jeûne on ne devait servir que deux potages aux harengs et deux mets.

On raconte qu'en 1453 Philippe-le-Bon ayant appris la prise de Constantinople par les Turcs, fit le serment du faisan sur un de ces oiseaux servi dans un magnifique repas, et jura qu'il marcherait contre Mahomet II. On vit à ce banquet les services descendre sur les tables dans des chariots qui sortaient du plafond entr'ouvert pour leur laisser passage; un clerc monté sur un dromadaire prêchait les convives et les touchait jusqu'aux larmes, tandis que des représentations grotesques les excitaient à la joie.

Dans ce temps, l'usage des *entremets* était fort à la mode en France : on appelait ainsi des décorations amusantes que l'on faisait rouler dans la salle des festins pour divertir les convives dans l'intervalle des services. On employa long-temps au théâtre ce mot *entremets* au lieu de celui d'*intermède*.

Vous dirai-je ici, mesdemoiselles, que dès ce temps, qui nous semble bien reculé, la flatterie des courtisans avait atteint un si haut degré de perfection, que je ne sais trop si depuis il y a eu en cela progrès ou seulement imitation, car, lorsque Philippe devint chauve, les jeunes gens se firent raser et portèrent des perruques et de grands chapeaux, espérant ainsi lui complaire.

Dans plusieurs tableaux de Jean Vandyk, peintre de Bruges, qui au temps de Philippe le-Bon inventa la peinture à l'huile, on voit

le portrait ressemblant de ce bon duc, son protecteur, qui vécut jusqu'à l'âge de soixante-onze ans, et mourut à Bruges d'une esquinancie. Pour tout éloge, je répéterai ici les simples paroles d'un chroniqueur : « Il y eut à la mort de Philippe-le-Bon plus de larmes que de paroles; car il semblait que chacun eût enterré son père. »

Les dépouilles mortelles de ce prince furent transportées, en 1473, aux Chartreux de Dijon. Il avait laissé une somme considérable entre les mains du prieur pour qu'il lui élevât un mausolée; mais Charles-le-Téméraire ayant, par ses extravagances, dissipé promptement les immenses trésors de Philippe-le-Bon, son père, se présenta devant le prieur, et lui ordonna de lui remettre l'argent destiné à ce monument. L'abbé voulut résister à cet ordre; mais Charles, qui déjà avait oublié le respect dû à une mémoire sacrée, oublia ce qu'il devait au saint caractère du prieur, il osa le frapper; et par cette violence se rendit maître des sommes qu'il demandait.

C'est la première année du règne de Charles au duché de Bourgogne qu'il retint Louis XI prisonnier trois jours à Péronne dans de mortelles angoisses. A son retour à Paris, on dit que Louis XI, qui n'était point aimé, entendit des perroquets répéter : *Péronne... Péronne!...* et qu'il fit une ordonnance pour que l'on mît à mort ces oiseaux babillards.

Le 3 mars 1476, Charles-le-Téméraire fut complètement battu par les Suisses; on trouva dans son camp son sceau d'or, son épée ducale enrichie de pierreries et de perles, son chapelet, plusieurs reliquaires, sa vaisselle d'argent, qui fut vendue comme étain, et son gros diamant, estimé deux millions, devenu maintenant le plus bel ornement de la couronne de France, fut vendu, par un curé, pour un écu. Ce diamant, de forme oblongue, est, dit-on, le premier qui ait été taillé: il porte aujourd'hui le nom de *Sanci*, et voici pourquoi.

Sous Henri III, le baron de Sanci étant allé chez les Suisses pour les engager à fournir des secours au roi de France, mais n'ayant pu donner des sûretés à ce peuple, et connaissant déjà sans doute le proverbe : « Point d'argent, point de Suisses, » envoya secrètement son valet de chambre au roi pour lui demander ce fameux diamant, recommandant bien à son envoyé de prendre garde aux voleurs. « Ils m'arracheraient la vie, répondit ce messager fidèle, qu'ils n'auraient pas ce diamant, je l'avalerais plutôt. » Le valet de chambre fut rencontré par une bande de brigands qui le mirent à mort dans la forêt de Chaux, près de Dôle. Sanci ne voyant pas arriver son serviteur, pressentit le triste événement. Il fit faire de grandes perquisitions, sut que des paysans avaient enterré un homme assassiné dans la forêt de Chaux, se rendit sur les lieux : on déterra le cadavre, il reconnut son valet de chambre, on l'ouvrit... et l'on trouva dans son corps le diamant, qu'il avait avalé au moment où il fut surpris par les brigands. Pour *éterniser le souvenir de cette fidélité*, le diamant porta le nom de *Sanci :* il eût été plus juste, ce me semble, de lui faire prendre le nom du dévoué serviteur.

Charles-le-Téméraire espérant venger l'affront qu'il avait reçu des Suisses, leur livra un nouveau combat, et fut encore défait le 29 juin 1476 (1). Quand il vit son armée détruite, il fut contraint de s'enfuir précipitamment; son fou, qui ne l'avait pas quitté, criait en courant après lui : « *Monseigneur, nous voilà bien annibalisés!* » faisant allusion à la vanité qu'avait le duc de se comparer à Annibal.

On raconte à ce sujet une chose étonnante: Le dimanche 5 janvier 1476, pendant la

(1) Les Suisses consacrèrent le souvenir de cette journée en élevant sur le champ de bataille une chapelle formée des ossemens de vingt mille Bourguignons. Ce trophée injurieux pour la Bourgogne fut renversé par un régiment de la Côte-d'Or, lorsqu'en janvier 1798 l'armée française pénétra en Suisse.

déroute de Nancy, Louis XI assistait à la messe à Saint-Martin de Tours. Son aumônier, Angelo Carlo, lui donnant la patène à baiser, lui dit : « Sire, Dieu vous donne la paix, vous l'avez si vous voulez, *le duc de Bourgogne vient d'être tué, son armée est en déroute.* » En effet Charles-le-Téméraire mourait devant Nancy. Il avait alors quarante-quatre ans; on le reconnut parmi les morts à une cicatrice et à la grandeur de ses ongles et de ses cheveux, qu'il n'avait pas voulu couper depuis ses revers en Suisse.

Saint-Julien de Balleure dit en parlant de Charles-le-Téméraire : « Il ne mesurait toute chose qu'à l'aune de ses volontés. » Combien il eût mieux fait de mesurer sa conduite à l'aune de la justice et de la sagesse... celle-là ne trompe jamais. Si Charles-le-Téméraire eût agi ainsi, sans doute sa vie et sa mort auraient été moins malheureuses; sans doute sa fille, la princesse Marie, ne serait pas restée si jeune privée de tout appui, et Louis XI, en s'appropriant le duché de Bourgogne, n'aurait pas vérifié la prédiction de son père : « Philippe-le-Bon nourrit un renard qui mangera ses poulets. »

Les rois de France, devenus possesseurs de la Bourgogne, la visitèrent souvent, et tous, en se rendant à Dijon, firent un pèlerinage à la Chartreuse. En juillet 1521, François I[er] se fit ouvrir les caveaux où reposaient les restes des puissans ducs, et s'étonna, en examinant la tête de Jean-Sans-Peur, de la large ouverture faite à son crâne par la hache de Tanneguy-Duchâtel. « Sire, lui dit le prieur, c'est par ce trou que les Anglais sont entrés en France. » En effet, un monarque anglais ne se fût point un instant assis sur le trône de Charlemagne sans le meurtre de Jean, qui arma Philippe de Bourgogne contre le parti d'Orléans, et fut la cause du honteux traité innocemment approuvé par le malheureux Charles VI.

Les chartreux, qui ordinairement faisaient très-maigre chère, se récréaient du moins la vue en prenant leurs repas dans un réfectoire très-beau, très-vaste, que l'on voit encore, et dans lequel des réparations plus modernes ont respecté une chaire gothique d'une sculpture très-remarquable.

Dans cette salle à manger on retrouve le souvenir du bon prince qui voulait que tous ses sujets *pussent mettre la poule au pot!* de ce brave Henri IV qui, à l'âge de seize ans, fit ses premières armes devant Arnay-le-Duc, ville voisine de Dijon. En 1596, tout grand roi de France qu'il était, sa garde-robe, à ce qu'il paraît, était assez mal montée, puisque le 4 juin de cette même année, faisant son entrée à Dijon, il était vêtu, dit M. de Lamare, d'un pourpoint de futaine blanche percé aux deux coudes. Neuf jours après son entrée dans la capitale de la Bourgogne, Henri IV étant allé souper aux Chartreux, les ligueurs du château de Talant, commandés par le vicomte de Tavannes, en ayant été avertis, firent tirer sur le couvent; mais plus tard les troupes du roi ayant pris Talant, se ruèrent sur le château et le rasèrent, en expiation des boulets qu'il avait envoyés pour le souper du bon Henri.

Ainsi disparut ce château, que les chroniqueurs qualifiaient d'*inexpugnable*, et qui d'*un seul* regard, disait l'un d'eux, *peut faire frayeur à l'ennemi*. Ce domaine avait été souvent habité par les ducs de Bourgogne, qui aimaient à y passer la belle saison. Jean-Sans-Peur surtout le préférait à ses autres châteaux, comme le plus beau, le plus seigneurial, et situé près de l'église de ses bien-aimés frères les Chartreux.

En 1650, Anne d'Autriche, mère de Louis XIV, visita les caveaux de la Chartreuse; elle remarqua que ses ancêtres avaient les lèvres grosses et le menton allongé : « Voilà, dit-elle, d'où les princes de la maison d'Autriche ont hérité de leur menton. »

Je ne sais plus rien, mesdemoiselles, qui, se rattachant à la Chartreuse, puisse vous intéresser ou vous amuser. Le torrent po-

pulaire a dévasté le monument de nos saintes croyances, mais si vous passez à Dijon, n'oubliez pas de visiter ces ruines, qui parlent encore de la ferveur de la foi bourguignonne.

Mme Emma Ferrand.

Littérature Française.

—

REVUE LITTÉRAIRE.

Memoires de M. Alexandre Andryane, tomes III et IV, chez Ladvocat, place du Palais-Royal.

Deuxième et dernier article.

Nous avons laissé les condamnés, dont la peine venait d'être commuée, prêts à se mettre en marche pour le Spielberg. Ce voyage, véritable torture pour le comte Frédéric Confalonieri, forcé de rester en arrière, à Villach, fut supporté par le jeune Andryane avec un admirable courage. Plus inquiet de la santé de son ami que tourmenté de l'affreux avenir qui s'offrait à lui, il ne put pourtant se défendre d'une invincible terreur à la vue de cette prison d'état où devaient s'écouler tant d'années!... toute sa vie peut-être!...

Introduits en présence du directeur général de la police de la Moravie, les réponses de M. Andryane enregistrées ainsi que celles de Borsieri, son compagnon d'infortune, tous deux furent conduits aux cachots qui leur étaient destinés. Le courage de M. Andryane sembla fléchir quelques instans; ses pas tremblans hésitaient à en franchir le seuil... lorsqu'un brutal mouvement du guide le lança dans l'intérieur, et le malheureux allait se fendre la tête, si ses mains ne se fussent machinalement cramponnées à une barre de fer scellée dans le mur.

La cérémonie du déferrement donna pourtant quelques légères consolations à M. Andryane. Le serrurier savait plusieurs mots de français, et le gardien, malgré sa tenue sévère, sous ses sourcils épais, avait un regard presque bienveillant. Schiller, c'était le nom de ce sergent, revint bientôt apporter à M. Andryane et au colonel A....., qui partageait avec lui la propriété de son cachot, deux gamelles en fer rouillé : l'une contenait une soupe sur laquelle surnageaient des morceaux de suif, et l'autre des haricots cuits à l'eau et au sel : nourriture vraiment horrible et révoltante pour des hommes habitués à toutes les douceurs de la vie. La difficulté de dormir sur une paillasse sale, fétide, vint encore ajouter aux tourmens du prisonnier, qui revêtit bientôt l'uniforme obligé du galérien : cet habillement, mi-partie gris, mi-partie marron, était ainsi dépareillé pour ôter toute idée de fuite.

Un jeune soldat, nommé Krall, chargé de la bibliothèque, devint bientôt une sorte de providence pour M. Andryane : il découvrit dans cet homme un cœur droit et sensible, une sorte d'instruction, et apprit de lui quelques mots d'allemand. En possession de plusieurs volumes de haute littérature, M. Andryane se traça dès lors une sorte de plan d'étude, et lorsque son ame faiblissait sous le poids de ses souffrances, il essayait de la ranimer en songeant que ces occupations studieuses lui seraient peut-être profitables : presque toujours les prisonniers d'état étaient condamnés à perpétuité; mais un avénement au trône, une amnistie politique pouvaient encore les rendre au monde, à leurs familles... et cependant bien des doutes, bien des souffrances de toutes sortes, venaient assaillir son courage... aussi quelle joie, quel soulagement immense, lorsqu'une lettre de Silvio Pellico et de Maroncelli lui parvint par l'un des galériens chargé d'approvisionner d'eau les cachots. Mais la santé du prisonnier s'altérait visiblement;

son estomac succombait sous le poids d'une horrible nourriture. Un jour, le pauvre Krall, les larmes aux yeux, les joues pourpres de la peur d'être refusé, tendit à M. Andryane un morceau de pain blanc et mollet, et quelques noix qu'il avait cachées : un débat s'éleva entre eux; mais Krall l'emporta. « C'est une dette, *signor mio*, disait-il, une dette que j'acquitte; car moi aussi, j'ai souffert du froid et de la faim dans la campagne de France, et une bonne vieille m'a nourri, chauffé... Vous voyez bien que je vous dois cela. »

Un soir, des bruits inaccoutumés, de mystérieuses allées et venues, convainquirent enfin M. Andryane que Confalonieri était arrivé, et tous ses vœux, toutes ses prières, n'eurent plus qu'un but : être réuni à Frédéric! Cet ordre tant désiré fut bientôt donné par le commandant du Spielberg. Dès lors mille fantastiques espérances, mille rêves d'avenir bercèrent M. Andryane : il ne craignait plus l'abattement, il ne tremblait plus de voir son intelligence s'éteindre et mourir sous le régime des prisons. La force et la raison du comte ne seraient-elles pas là pour le soutenir ?

La mort de lord Byron, autre victime de cette fièvre politique qui tourmentait alors toute l'Europe, parvint aux prisonniers, les affligea profondément, et devint le sujet de leurs entretiens jusqu'au jour où l'on annonça l'arrivée au Spielberg d'un ecclésiastique envoyé de Vienne.

Stéphano Paolovitz n'était point un homme distingué; mais il montrait le plus vif désir d'apaiser l'aigreur et le ressentiment qui s'étaient emparés de l'ame des prisonniers, et de les ramener à Dieu par la résignation. M. Andryane, plus facile à l'espérance que ses compagnons de misère, en vint bientôt avec dom Stéphano à une sorte d'intimité : et le prêtre s'étonna de ne pas trouver dans le jeune Français le mécréant le plus endurci. Cependant un doute tourmentait dom Stéphano : Alexandre Andryane, né à une époque où le culte catholique, encore persécuté en France, exposait à mille dangers ceux qui le pratiquaient, n'avait peut-être pas été baptisé, et le prisonnier, docile aux instructions du prêtre, consentit à recevoir, sous condition, le sacrement qui ouvre pour tous les sources de la vie éternelle. Ces dispositions pieuses de l'un des leurs valurent aux prisonniers politiques la permission d'entendre la messe dans l'église du Spielberg : faveur qu'on avait accordée jusque là aux galériens seulement. Ce jour fut un jour de joie : on se revoyait après une longue absence, et pourtant que d'horribles changemens se remarquaient dans quelques physionomies!

A côté du cachot de Confalonieri et de son ami se trouvait celui du colonel Moretti, prisonnier italien, dont l'imagination sombre et la tête ardente le livraient souvent à la plus dangereuse exaltation. Il déclara bientôt à ses voisins que l'homme noir (c'est ainsi qu'il nommait dom Stéphano) était un traître et un espion. Cette conviction, que rien ne put détruire, devint bientôt l'idée fixe avec laquelle il tourmentait ses malheureux voisins : au reste, des questions adroites et méticuleuses que le prêtre adressa, un jour, à M. Andryane, vinrent aussi ébranler la confiance de ce dernier.

A cette époque, l'empereur d'Autriche se dirigeait vers Milan; ce voyage ramena l'espérance au sein des familles désolées : des bruits d'amnistie coururent sourdement, et parvinrent jusqu'au père de M. Andryane, qui, malade très-sérieusement, détermina sa belle-fille à prendre encore une fois la route de l'Italie. Ce voyage, où, ballottée tour à tour par mille émotions contraires, la sœur de M. Andryane déploya le plus admirable courage et la plus exquise sensibilité, la mit en présence de l'empereur sans amener d'autre résultat qu'une promesse vague de faire sortir un jour

M. Andryane de sa tombe anticipée. De son côté, la comtesse Confalonieri redoublait l'activité de ses démarches dévouées, et, toujours prête, elle attendait l'occasion.

Pendant ce temps, les prisonniers se livraient de toutes leurs forces à l'exercice de la pensée: ils avaient deviné qu'on souhaitait surtout les voir arriver à cet abrutissement moral qui dégrade et semble déshonorer jusqu'à la cause qu'on a servie, et tous opposaient les ressources de leur intelligence et de leur volonté à ce système odieux et révoltant. Cette fois, le retour de dom Stéphano apprit aux prisonniers, grâce à sa jactance, quel rôle il était véritablement chargé de jouer près d'eux. Alors d'horribles craintes pour leurs livres chéris leur donnèrent pendant quelques jours une sorte de fièvre de lecture. En effet, le gouverneur leur communiqua bientôt l'ordre arrivé de Vienne, qui prescrivait d'enlever aux prisonniers jusqu'aux livres de religion.

C'est alors que l'idée de faire un livre de longue haleine prit quelque consistance dans l'esprit de M. Andryane; il en écrivit à Silvio Pellico, et celui-ci l'encouragea de s conseils; mais l'encre manquait, nulle trace de suie ne se trouvait plus dans les tuyaux du poêle de Krall; Silvio Pellico, le modèle des consolateurs et des amis, vint encore trancher cette difficulté: une fiole contenant une liqueur rouge fut remise à M. Andryane: c'était le sang de Silvio Pellico... devinant combien était ardente l'imagination du prisonnier, il eût donné sa vie pour l'aider à surmonter l'horrible ennui qui le dévorait.

Le sergent Schiller entra un matin dans le cachot; il apportait une chaise, et précédait de quelques pas le directeur général de la Moravie, qui fit procéder devant lui aux plus minutieuses investigations. Les cruches furent vidées, le plancher examiné, et chaque paillasse retournée en tous sens... Qu'on se figure les transes de M. Andryane: son manuscrit, presque terminé, pendait à l'un des angles; c'en était fait du sort de sa chère création... déjà un éblouissement passait sur les yeux malades du prisonnier quand ces mots: « C'est bien! c'est assez! » vinrent vibrer à ses oreilles et l'arracher à sa torpeur.

Mais, hélas! cette visite n'était que le précurseur d'une autre bien plus terrible. Dès le soir, le bruit courut que quelques livres venaient d'être découverts. Le brave Schiller avait été sévèrement grondé et menacé d'une destitution. Aussi vint-il prévenir les prisonniers que tout n'était pas fini. L'excellent homme consentit même à se charger du manuscrit, qu'il cacha dans sa chambre, et quand le directeur entra de nouveau, M. Andryane n'avait plus de sollicitude que pour un petit morceau de crayon placé dans une des fentes du plancher. Cette fois on les dépouilla pièce à pièce des habillemens qui les couvraient, et l'examen dont ils furent l'objet descendit aux plus dégoûtans détails... Qu'importait, après tout, le manuscrit était sauvé! il l'espérait du moins!... Quelle fut donc sa terreur quand il comprit, au bruit qui se faisait dans le corridor, que les chambres des gardiens allaient être soumises à la même visite. Le désespoir de M. Andryane d'avoir ainsi compromis l'existence du bon sergent fait éprouver une sorte de joie: on aime à retrouver dans cet homme accablé par l'infortune une si vive sympathie pour le danger qu'un autre court, et l'on s'unit de bon cœur au soulagement qu'il éprouve quand Schiller lui-même vient lui apprendre qu'il a pu brûler le manuscrit. Un plan d'évasion, dans lequel Schiller consentit à servir les prisonniers, fut alors tracé par Confalonieri: il donna à M. Andryane quelques jours d'agitation et d'espérance... qui se terminèrent par le renvoi du généreux Schiller.

Tout était donc fini! il n'y avait plus ni livres ni composition possibles; il fallait se courber et mourir sous le poids de cette dévorante oisiveté à laquelle les avaient

condamnés les rapports de dom Stéphano; ces mesures étaient cruelles et misérables. M. Andryane se refusait à croire que l'empereur voulût qu'il en fût ainsi : il se détermina à faire un rapport au gouverneur pour qu'il le communiquât à Vienne. « De l'ouvrage! disait ce rapport, de l'ouvrage! ou pas un de nous ne sortira vivant du Spielberg. »

Cette prière fut exaucée... quinze jours après, des hommes entrèrent portant dans chaque cachot une corbeille pleine de linge sale et fétide destiné à faire de la charpie: c'était une déception bien dure pour ces malheureux, qui avaient espéré un travail actif et salubre dans quelque vaste atelier. Aussi n'y eut-il qu'un cri général dans les cachots du Spielberg... La voix de Silvio Pellico calma ce désespoir qui se changeait en rage impuissante : « *Mes amis*, disait le chrétien résigné, *ce linge doit servir à de pauvres malades, songeons à leurs douleurs.* »

M. Andryane dérobait toujours quelques heures à la charpie pour lire et apprendre par cœur des milliers de mots allemands qu'il avait écrits sur le mur avec la pointe d'une aiguille; puis quelques paroles d'encouragement et de consolation prononcées par son compagnon d'infortune l'aidaient à triompher de l'abattement qui souvent s'emparait de lui; il sentait bien que son courage expirant ne se soutenait plus que par le courage de Confalonieri. Hélas! il fallut encore renoncer aux douceurs de cette affection si constante; un soir le cachot de M. Andryane s'ouvrit; il dut suivre son guide, qui lui apprit que sa réunion avec le juge S..... avait été décidée, et il se trouva associé malgré lui à un homme sur lequel planait l'odieux soupçon de trahison.

Le jour où le cachot s'ouvrit pour laisser passer le juge S..... fut pour M. Andryane un véritable jour de délivrance. Resté seul maître de ses quelques pieds de terrain, il agitait sur sa couche, marchait au hasard, et, malgré l'heure avancée de la nuit, grimpa jusqu'à sa lucarne afin de crier à ses voisins Silvio Pellico et Maroncelli : « Moi aussi, je suis heureux! je suis seul! je suis libre!... »

Ce fut avec une sorte de dégoût que M. Andryane, après en avoir reçu l'ordre du sous-directeur, se rendit chez l'ecclésiastique chargé de remplacer dom Stéphano. Le moine Wrba, bien jeune encore, avait une foi vive et profonde, une ame tendre, compatissante, et Dieu l'avait doué d'une onction douce et chaleureuse; aussi M. Andryane en sentit-il l'influence après une causerie de quelques instans, et, plus malheureux de ses doutes devant la foi de l'homme de Dieu, il laissa voir la plaie qui rongeait son ame. Avouer qu'on souffre, n'est-ce pas dire : « Je veux guérir! » L'orgueil humain se défendit pied à pied; mais il céda... et cette fois la conversion du prisonnier fut sincère.

Une translation nouvelle ne tarda pas à être annoncée à M. Andryane, qui se trouva encore une fois introduit dans le cachot du comte Confalonieri... il était vide; mais, après quelques minutes d'angoisses, les deux amis purent se jeter dans les bras l'un de l'autre.

Des mois, des années se passèrent ainsi sans amener de changement dans la position des prisonniers. La chute, puis l'amputation de Maroncelli, l'annonce de la mort de M. Andryane père, parvenue jusqu'au Spielberg par les soins de M. de Metternich; une consultation des docteurs de la faculté dans laquelle le prisonnier entendit déclarer que sa vue était dans le plus déplorable état; enfin la délivrance inattendue de Maroncelli et de Silvio Pellico : voilà les seuls événemens qui vinrent rompre l'affreuse monotonie de cette vie de cachot.

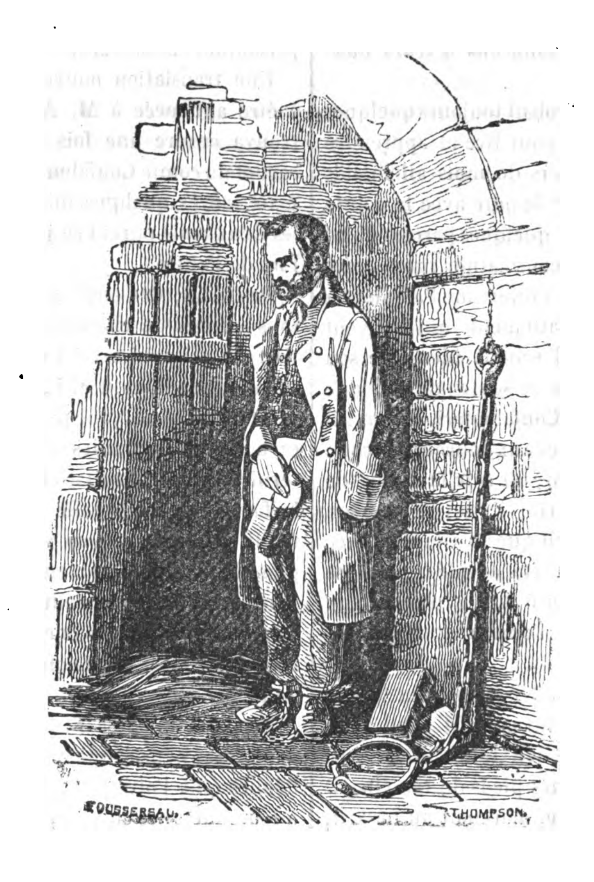
Le choléra était à Brünn, et quand les malheureux prisonniers, un peu moins débiles qu'à l'ordinaire, pouvaient arriver à leurs lucarnes chéries, leurs yeux s'arrê-

taient sur une longue file de convois ; bientôt le Spielberg même se trouva envahi par cette maladie cruelle. Pour ajouter aux terreurs de M. Andryane, qui tremblait en voyant son ami légèrement atteint, un corbeau venait chaque soir se placer sur le bord de la lucarne, et faire entendre son cri presque lugubre : « Si c'était le présage de quelque nouveau malheur! » disait M. Andryane.

Un soir, ils entendirent ouvrir la grande porte du corridor... on vint... leur cachot s'ouvrit à son tour... cette fois, M. Andryane se jeta sans paroles dans les bras de son ami, qui lui dit bien bas : *son felice!* car il prévoyait que ce ne pouvait être que pour l'élargissement de son ami. En effet, Mme Andryane était à Vienne, et venait, après neuf années de larmes et de dévouement, d'obtenir enfin la grâce du condamné.

Certes M. Andryane a bien souffert; mais sa patience et la force de son esprit, assez puissant pour se livrer à des compositions littéraires au milieu de pareilles tortures, aurait fait croire que la sagesse philosophique suffirait seule pour le soutenir, et cependant son courage faiblissait; déjà l'idée du suicide était venue agiter son sommeil; la résignation humaine allait faillir... si la foi, cette cuirasse dont le ciel revêt ceux qui veulent croire fermement, n'était venue couvrir et protéger l'homme que tout secours terrestre avait abandonné.

Mme Juliette BÉCARD.



Littérature Étrangère.

—

Robert Burns naquit en 1759 d'un pauvre jardinier du comté d'Ayr, dans l'Écosse. Son éducation se serait arrêtée à l'école du village, si la lecture de quelques livres ne lui eût inspiré le désir d'agrandir ses connaissances : les poèmes et les romans de chevalerie échauffèrent surtout son imagination ; mais ses premiers essais poétiques ne firent que lui rendre plus sensible la bassesse de sa condition. Il quitta son père, se mit avec un tisserand ; leur maison fut brûlée, et il se trouva ruiné entièrement. Alors il s'associe avec son frère pour exploiter une ferme, rien ne lui réussit ; son imagination le distrayait toujours des occupations matérielles. Sans ressources, il avait accepté une place d'inspecteur des plantations à la Jamaïque, et il allait partir, lorsqu'il fut mandé à Édimbourg : ses poésies qui venaient d'être publiées avaient attiré sur lui l'attention. La pureté de son langage, la noblesse, l'indépendance de son caractère, le firent accueillir par les littérateurs les plus distingués et admettre dans les sociétés les plus brillantes. Mais deux ans de séjour à Édimbourg augmentèrent son penchant à une grossière débauche ; et une mort prématurée, suite de ses excès, l'enleva en 1796, à l'âge de trente-sept ans.

FRAGMENT ANGLAIS.

THE LILAC.

O were my love yon lilac fair,
With purple blossoms to the spring ;
And I a bird to shelter there,
When weary'd on my little wing.

How I would mourn, when it was torn
By autumn wild, and winter rude !
But I would sing on wanton wing,
When youthful may its bloom renew'd.

BURNS.

LE LILAS.

O sois mon amour, beau lilas, dont le printemps empourpre les fleurs ; et si j'étais un oiseau, tu m'abriterais, quand je sentirais mes petites ailes fatiguées.

Combien je serais triste lorsque le sauvage automne et le rude hiver font tomber tes feuilles ! mais comme je chanterais en agitant gaiement mes ailes, lorsque le jeune mai vient renouveler ton feuillage.

Mlle F. R.

Éducation.

—

Les Dots

DU COMTE DE CHAMPAGNE.

NOUVELLE DU 13e SIÈCLE.

1.

Lorsque les sons de la trompette sacrée qui appelait les chrétiens sous la bannière de la croix eurent retenti dans les provinces, presque tous les nobles et les seigneurs, excités par les moines et les évêques, se hâtèrent de prendre le signe de la rédemption, et s'armèrent pour la délivrance du saint sépulcre : les uns, poussés par leur conscience ; les autres, par l'espérance d'obtenir des indulgences pour leurs nombreux péchés : tous, animés par les idées de gloire et de combats qui faisaient un des caractères dominans de l'époque. Cependant presque tous aussi, au milieu des pensées de religion et de gloire, laissèrent prendre place à la vanité et à l'ambition, et voulurent se distinguer par

l'éclat de leurs armes et le nombre de leurs vassaux : force leur fut donc de faire de grandes dépenses pour armer leurs gens et les entretenir pendant un si long voyage, et beaucoup se virent obligés d'aliéner fiefs et châtellenies. Parmi les gentilshommes champenois, le sire Roger de Vassy ne fut pas le dernier à répondre à l'appel fait à la chrétienté et à la chevalerie; mais, comme beaucoup aussi, il fut contraint de céder ses terres et son château à une abbaye voisine, moyennant une somme assez forte pour lui, et une rente qui devait être payée pour l'entretien de sa femme et de ses filles.

Après avoir pris ces précautions, le digne chevalier était parti pour la Terre-Sainte, où bientôt les maladies et la guerre avaient moissonné sa troupe, qui se trouvait réduite à quatre hommes d'armes et deux varlets, lorsqu'il rencontra à Saint-Jean-d'Acre Jehan et Robert du Trénil, écuyers du sire de Saint-Venant. Le baron de Vassy connaissait depuis long-temps ces deux écuyers: avant leur départ de France, il les avait déjà fiancés à ses deux filles, et ce fut avec plaisir qu'il apprit alors du sire de Saint-Venant lui-même qu'ils s'étaient signalés dans maints combats. Puis, quand le roi Philippe-Auguste voulut revenir en France, il autorisa ses gentilshommes à rester en Palestine avec le roi Richard, et le sire de Saint-Venant fut de ce nombre; mais Roger, ruiné par la perte de ses hommes d'armes, bien que riche de ses exploits contre les infidèles, pensa alors à venir retrouver sa femme et ses filles. Il quitta donc les jeunes écuyers, après leur avoir renouvelé la promesse de leur donner en mariage leurs fiancées aussitôt qu'ils seraient de retour, et malgré tous ses efforts pour calmer son émotion, le vieux gentilhomme ne put dissimuler une larme qui coula le long de sa joue en serrant la main de ces jeunes gens qu'il laissait en Terre-Sainte, car il ne savait pas s'il les reverrait jamais!... et quelque temps après, le sire Roger s'embarqua avec sa faible suite sur un vaisseau génois qui devait le conduire en Italie.

II.

Dans une modeste maison de la ville de Troyes, deux belles jeunes filles entouraient une dame d'un âge mûr, que la douleur retenait étendue sur son lit. A l'ameublement misérable de la salle basse dans laquelle elles se trouvaient, à leurs vêtemens plus que simples, il eût été certes difficile de reconnaître l'épouse et les filles du sire Roger de Vassy, et cependant c'étaient bien elles ! mais comment étaient-elles arrivées à ce dénument, puisque le chevalier, en cédant ses terres et son château à l'abbaye, avait réservé une rente pour son épouse? C'est que ne sachant pas lire, comme la plupart des seigneurs à cette époque, le sire Roger mit son sceau à une charte de cession dans laquelle la mauvaise foi de l'acquéreur avait introduit une clause qui fixait à trois ans seulement la durée de la rente que le chevalier croyait fixée à vie. Les trois ans étaient écoulés depuis quelques jours, lorsqu'au nom de l'abbé, la dame de Vassy fut priée de quitter son château elle et ses filles, et prévenue que la rente venait de cesser dès ce moment. Alors la pauvre dame, réduite à transporter à Troyes le peu qui lui restait, vint habiter une misérable maison qu'elle possédait en cette ville. Bientôt elle apprit par un homme d'armes revenant de Palestine que le sire Roger, qui s'était embarqué sur un vaisseau génois, avait péri dans l'Adriatique, au milieu d'une tempête, et que le vaisseau n'était pas rentré dans le port. Cette triste nouvelle mit le comble au malheur de la pauvre dame; elle ne put le supporter, et tomba malade ; et puis elle n'avait pas de nouvelles des sires du Trénil : qu'allaient devenir ses deux pauvres filles ! Cette inquiétude augmentait la maladie de la dame de Vassy, et ses ressources diminuaient de jour en jour. Après une nuit pendant la-

quelle elle avait eu à soutenir une horrible crise, le sommeil s'était enfin emparé d'elle, et les deux jeunes filles, assises auprès de son lit, s'occupaient toutes deux à filer la laine dont le produit devait bientôt fournir à leurs besoins. Silencieuses, elles travaillaient sans relâche, lorsqu'un mouvement de leur mère leur fit porter les yeux vers elle : le jour venait de paraître, et leur laissait voir l'empreinte de la souffrance sur cet être si cher.

« Que la Vierge nous soit en aide ! s'écria Marthe, la plus jeune; notre pauvre mère va trépasser, si ce n'est déjà fait !

— Non, non, elle vit encore, répondit Geneviève, qui s'était approchée de l'agonisante ; les saints du paradis nous protégeront ; ils ne voudront pas priver deux pauvres demoiselles de leur seule amie. Notre noble père est mort au retour de la croisade, si le récit de ce soldat n'est pas menteur : ce serait trop de nous rendre orphelines tout-à-coup.

— Oh ! Dieu est juste, il ne voudra pas nous accabler de malheur !

— Prions-le, Marthe ! peut-être que ce clerc de Saint-Étienne qui doit venir céans ce matin rendra la santé à notre mère ; il est physicien, et...

— N'entends-tu rien ? demanda Marthe en l'interrompant.

— Si... oh! merci, madame la très-sainte Vierge, vous avez exaucé nos prières !... C'est le clerc que nous attendons. »

En ce moment quelqu'un s'arrêtait à la porte ; sans attendre que l'on heurtât, elles se précipitèrent toutes deux pour ouvrir, et reculèrent effrayées en voyant entrer un homme dont le visage bruni par le soleil était presque entièrement caché sous un grand manteau.

« Au nom du ciel, que voulez-vous céans ? s'écrièrent à la fois les deux demoiselles ; venez-vous pour troubler l'agonie d'une noble dame et la douleur de ses filles ?

— Par la croix sainte ! s'écria l'homme, se peut-il que quatre ans m'aient changé à ce point que vous ne me reconnaissiez pas ? »

Marthe et Geneviève le regardèrent alors plus attentivement, et se jetèrent dans ses bras en criant :

« Oh ! mon père ! mon père !

— Mais que parliez-vous d'agonie et de douleur ? »

Geneviève ne répondit pas; mais elle montra le lit où gisait sa mère.

« Par la croix ! ma Berthe bien-aimée serait réduite en ce piteux état? » s'écria-t-il.

Le son de cette voix si connue de la mourante la ranima ; elle ouvrit les yeux, parut chercher à rappeler ses souvenirs, étendit une main vers son mari ; puis, essayant à se soulever, elle murmura : « Roger! Roger ! adieu ! » et retomba lourdement... L'effort qu'elle venait de faire avait épuisé ses forces : elle n'était plus !

III.

Lorsque le baron de Vassy apprit que son château était passé des mains des moines dans celles d'un simple bourgeois de Troyes, sa colère en fut si grande, qu'il défendit qu'on lui parlât jamais de cet homme, dont il voulut même ignorer le nom. Depuis son retour, le peu qu'il avait rapporté de Palestine le faisait vivre misérablement avec ses deux filles, dont les soins adoucissaient pour lui l'amertume de la pauvreté ; il sentait néanmoins qu'un pareil état de choses ne pouvait durer, et songeait à prendre un parti pour Geneviève et Marthe : quant à lui, après les avoir placées convenablement dans un monastère, il espérait trouver du service auprès de quelque prince, et réparer par là le tort que lui avait fait la croisade. Cependant le vieux gentilhomme attendait toujours ; car il avait fiancé ses filles, et il espérait encore le retour des deux écuyers laissés à Saint-Jean-d'Acre. Mais les débris de la croisade étaient rentrés en France, et on n'entendait parler ni de Robert ni de Jehan du Trénil.

Enfin une année était expirée depuis son retour; Roger désespéra tout-à-fait, et un matin, retenant Marthe et Geneviève auprès de lui :

« Mes gracieuses filles, leur dit-il, me voici bientôt aussi pauvre que le patriarche Job de lamentable mémoire, nous ne pouvons ainsi vivre; il nous faut prendre un parti.

— Ordonnez, mon père, répondit Geneviève, nous obéirons. »

Dans le son de sa voix, il y avait tant de douleur cachée sous tant de résignation que le père en fut tout ému.

« Pauvres enfans ! dit-il; long-temps j'avais espéré leur retour...

— Ils reviendront, mon père, murmura Marthe, ils reviendront !

— Hélas ! la terre de Palestine a sans doute reçu leurs os ; car si Robert et Jehan existaient encore, je les connais, ils seraient ici en ce moment. »

Geneviève et Marthe devinrent pâles, et des larmes coulèrent de leurs yeux.

« Et d'ailleurs quand ils reviendraient, ajouta Roger, comme se parlant à lui-même, pourrais-je leur donner mes filles sans dot, comme le ferait un vilain ?

— Mon Dieu ! mon père, qu'allez-vous devenir? s'écria Marthe.

— Les saints du paradis ont veillé sur moi, mes filles, ils m'ont laissé assez de force pour que mes services soient agréés par quelque prince de la chrétienté : ne soyez pas inquiètes pour moi; il ne reste donc que vous à pourvoir, et j'y ai songé. Lucienne de Vassy, ma noble sœur, est, par la grâce de Notre-Dame, abbesse du couvent des Filles-Dieu de Vitry-le-Brûlé; c'est à elle que je veux vous confier. Vos fiancés sont morts en chrétiens et en gentilshommes, eh bien ! vous vivrez en saintes et nobles filles pour l'amour d'eux et de votre vieux père. »

Les deux demoiselles pleuraient toujours: il se faisait un long silence, que Marthe rompit la première.

« Quand partirons-nous, mon père? demanda-t-elle.

— Demain, Marthe, demain dès le matin je vous conduirai vers votre tante, et je vous remettrai sous la protection de la Vierge. »

Les deux sœurs embrassèrent leur père, se retirèrent dans la chambre haute qu'elles occupaient, et là elles se livrèrent aux larmes pendant toute cette journée qui devait être la dernière de leur vie dans le monde.

IV.

Par un matin du mois de mai de l'année 1211, deux jeunes cavaliers venaient d'entrer dans un petit bois; tristes et silencieux, ils laissaient à leurs chevaux le soin de les conduire ; quand ils s'arrêtèrent tout-à-coup: la route se partageait en deux.

« Jehan, dit le plus âgé des cavaliers, lequel de ces chemins doit nous conduire à Troyes ?

— Par le ciel ! Robert, je l'ignore; et je voudrais que nous fussions sortis de ce bois de Satan... Ce n'est pas que je craigne une rencontre avec ces aventuriers qui, depuis le retour de la Palestine, poussés par la misère, se sont joints aux cottereaux et aux routiers, espèces de bandits qui désolent les campagnes; quand on a eu affaire à ces chiens d'infidèles dans les déserts de la Palestine, on ne craint pas une bande de voleurs de grands chemins.

— Eh bien ! descendons, frère, cela reposera nos chevaux, et nous pourrons ainsi reconnaître la route la plus fréquentée. »

Les deux cavaliers prirent donc leurs chevaux par la bride et s'engagèrent dans un des deux chemins.

« Sais-tu, Robert, dit le plus jeune, qu'il se pourrait bien faire que messire Roger ne fût pas encore de retour en ce pays ?

— Nous l'avons quitté, il est vrai, à

Saint-Jean-d'Acre ; mais depuis ce temps bien des vaisseaux sont partis de la Terre-Sainte pour ramener les débris de la croisade : il sera revenu sur un de ces vaisseaux.

— Espérons-le, Robert; car, sans cela, en quel lieu pourrions-nous trouver ses nobles filles, Marthe et Geneviève, qui nous sont fiancées? »

Tout-à-coup, Robert s'arrêta, et regardant à terre avec attention : « Il y a là l'empreinte du pied d'un cheval et celle du pas d'une mule... certes des voyageurs sont passés ici il n'y a pas long-temps.

— Allons, nous sommes dans la bonne voie, et si nous pressons le pas, peut-être pourrons-nous rejoindre ceux qui nous devancent. »

L'avis plut à Robert, qui se hâta de remonter sur son cheval. Ils n'avaient pas galopé pendant cinq minutes, qu'un bruit lointain parvint à leurs oreilles. C'était comme un cliquetis d'armes mêlé de cris.

« Par le ciel! dit Jehan, je crois que des voyageurs sont tombés aux mains des cottereaux. Allons, frère, notre aide sera peut-être utile là-bas. »

Tout en disant ces mots, Jehan lança son cheval; Robert le suivit de près, et bientôt ils entendirent les cris : « Au secours ! » Alors les deux frères tirant leurs épées, arrivèrent sur le lieu de la scène au moment où quatre brigands entouraient un vieillard en le menaçant de le tuer s'il ne consentait à se racheter par rançon. Au bruit que firent nos deux cavaliers, les assaillans se retournèrent, et parurent disposés à soutenir le choc; cependant trois seulement se présentèrent, le quatrième tenant toujours le vieillard qui se débattait : les jeunes écuyers, profitant de l'avantage que leur donnaient leurs chevaux sur des hommes à pied, les serrèrent si vivement, que deux des cottereaux furent mis hors de combat; mais le troisième, cherchant à égaliser la lutte, avait constamment attaqué le cheval de Robert; enfin le noble animal, percé de six coups de poignard, roula dans la poussière en entraînant son cavalier, qui lui-même allait être frappé... lorsque Jehan, sautant à bas de son cheval, enfonça sa dague dans le flanc du cottereau et l'étendit mort à ses pieds. Pendant ce combat, celui qui gardait le vieillard cherchait à l'emmener; mais il se cramponnait à tous les arbres pour ralentir sa marche, lorsque Jehan accourut et le délivra en sautant sur les épaules du routier, auquel il enfonça son poignard dans la gorge; puis il ramena le vieillard sur le lieu du combat, où Robert gisait étendu dans la poussière.

« Frère, lui dit-il, serais-tu blessé que tu restes ainsi ? Frère, réponds-moi donc ? »

Mais il n'entendait pas : une légère blessure et la chute de son cheval avaient causé son évanouissement. Tandis que Jehan détachait le casque de son frère, le vieillard courut à sa mule, en rapporta une outre pleine de vin épicé avec lequel Jehan lava la blessure de Robert ; la douleur cuisante qu'il en éprouva l'ayant ranimé :

« Ce n'est rien, dit le jeune écuyer, mais mon pauvre cheval est mort, ajouta-t-il en le regardant avec douleur.

— J'avais un valet avec moi, reprit le vieillard, son cheval ne doit pas être loin; vous le monterez, mon gentilhomme »

Jehan se mit alors en quête du cheval, et reparut bientôt, ramenant avec lui un homme qui résistait.

— Et que faisais-tu donc pendant ce combat, Claude Colleau? lui demanda son maître.

— Je... je cherchais du secours, répondit le valet confus.

— Le lâche! ajouta Jehan, je l'ai trouvé caché derrière un taillis.

— Je te récompenserai comme tu le mérites, lui dit le vieillard; mais pour le présent, il te faut céder ta monture à ce gentilhomme ! »

Le varlet aida à y placer Robert commodément; on détacha les harnais du pauvre cheval étendu sur la terre, et l'on se mit en route, précédé par Claude Colleau.

« Maintenant, mes gentilshommes, dit le vieillard, recevez mes remercîemens; car sans vous, à l'heure qui se fait, maître Arthaud, bourgeois de la ville de Troyes, serait en train de rendre à Dieu compte de ses actions. Que je sache au moins à qui je suis redevable d'un tel service.

— Nous sommes Robert et Jehan du Trénil, tous deux écuyers du sire de Saint-Venant, qui nous mena avec lui combattre ces damnés d'infidèles.

— Et à la manière dont je vous ai vus besogner, il m'est facile de juger de votre courage. Par ma barbe, mes gentilshommes, votre conduite est noble et généreuse! Mais qu'allez-vous faire dans notre ville de Troyes? »

Voyant que les jeunes gens hésitaient à répondre, il ajouta vivement. « Oui, vous avez raison, vos affaires ne sont pas les miennes; seulement rappelez-vous que si vous avez besoin de mon aide, elle vous est acquise de droit. Ne vous gênez pas, mes coffres sont bien garnis, et ils s'ouvriront pour vous, si besoin il y a. Oh! ne rougissez pas ainsi, seigneur Jehan, je n'ai pas l'intention de vous faire offense; mais je sais que les écus d'or ne sont pas nombreux dans l'escarcelle des gens de guerre qui reviennent de la Palestine: donc rappelez-vous mon offre, et n'en parlons plus. »

Jehan le remercia. Tout en causant ainsi ils arrivèrent aux portes de Troyes, et vraiment cela était heureux; car Robert commençait à chanceler sur sa selle.

« Si vous n'avez pas de gîte, mes gentilshommes, dit maître Arthaud, acceptez-en un chez moi: Gertrude sera aise de soigner un cavalier dont le sang a coulé pour son mari. »

Jehan, ayant des yeux consulté Robert, refusa encore cette offre, s'excusant sur ce que leurs affaires les attiraient d'un autre côté de la ville.

« Or donc, je vais vous quitter, ajouta le vieillard; mais voici ma maison, vous voyez cette enseigne: *Maître Arthaud fourreur*, ne l'oubliez pas plus que mes offre. Que Dieu vous garde, mes bons gentilshommes, et vous rende tout le bien que vous m'avez fait! » En disant ces mots, il leur serra affectueusement la main et les quitta avec émotion.

Les deux jeunes gens entrèrent à l'hôtellerie Saint-Étienne. Après qu'ils eurent pris un repas que la course du matin avait rendu nécessaire, Robert, épuisé par la fatigue et la perte de son sang, s'étendit sur une natte où bientôt il s'endormit, tandis que Jehan descendit vers l'hôtelier, et lui demanda s'il avait connaissance d'un noble chevalier, le baron Roger de Vassy?

« Si je le connais? oui, vraiment, sire écuyer; le pauvre baron de Vassy! j'étais un de ses vassaux; mais depuis le départ de ce bon seigneur pour la dernière croisade, j'ai obtenu des moines, moyennant vingt écus, le droit de quitter le pays et de venir à Troyes, où j'ai ouvert cette hôtellerie, que le grand saint Étienne, mon patron, a bien voulu protéger.

— Mais, interrompit Jehan, je vous parle du sire Roger; qu'est-il devenu?

— Ce qu'il est devenu? Mon gentilhomme, depuis son retour, le pauvre seigneur a vu sa noble épouse aller de vie à trépas; son bel et bon castel, qu'il avait engagé pour fournir aux frais de la guerre, est passé dans les mains d'un bourgeois, qui, dans ce moment, jouit de la faveur du comte; et lui, le vieux sire Roger, que Dieu protége! vit avec ses deux filles en cette ville de Troyes, où ils sont bien misérables!

— Je vous rends grâce, maître, dit l'écuyer, bonsoir! la nuit commence à venir; j'ai besoin de repos.

— Que les saints vous protégent! » fit le tavernier après l'avoir conduit à la cham-

bre dans laquelle Robert était endormi. Jehan s'étendit à côté de son frère, mais il ne put dormir, tant il était troublé des malheurs advenus dans la noble famille du sire de Vassy.

Le lendemain, le jour commençait à paraître lorsqu'ils se trouvèrent sur pied : Robert se sentait tout-à-fait remis de sa blessure. Après s'être informés de la demeure du baron Roger, ils allaient sortir ; un valet entre, et demande messire Robert ; celui-ci se présente : le valet le prie de le suivre dans la cour de l'hôtellerie, et là lui montre un superbe cheval de combat richement enharnaché, en disant :

« Mon gentilhomme, voici ce que vous envoie maître Arthaud, le bourgeois auquel vous avez sauvé la vie hier. Vous avez perdu votre cheval, il le veut remplacer, et prie que Dieu vous garde. »

Le valet disparut, laissant Robert dans l'admiration, que Jehan vint partager, et un instant après ils se dirigeaient tous deux vers le quartier le plus isolé de Troyes.

V.

Tout était préparé pour le départ chez le vieux gentilhomme : il n'attendait plus que ses deux filles, qui parurent enfin. Leurs yeux rouges, le sillon que les larmes avaient tracé sur leurs joues pâles, montraient assez que la nuit s'était passée pour elles dans une longue et pénible insomnie ; mais elles venaient de renfermer leur douleur, qui ne devait plus paraître au dehors. Elles embrassèrent leur père, se couvrirent de leur mante, de leur voile, et se donnant le bras, elles quittèrent cette maison qui avait reçu le dernier soupir de leur mère.

Roger de Vassy n'avait pas fait vingt pas en se dirigeant vers la porte de la ville, où des litières attendaient ses demoiselles, que les deux écuyers se rencontrèrent sur leur passage.

« Par la croix ! n'est-ce pas un rêve ? s'écria Jehan, qui le premier reconnut le vieillard.

— Non vraiment, c'est lui-même, c'est le sire Roger de Vassy ! » s'exclama à son tour Robert.

A ces cris, le baron releva la tête : il ne savait s'il devait en croire ses yeux, et tant d'émotion assaillit à la fois Marthe et Geneviève, qu'il leur fallut s'appuyer à l'angle d'une maison.

« Par le ciel ! vous arrivez à temps, mes nobles amis, dit enfin Roger, qui commençait à croire à leur présence ; un instant de plus, et vos fiancées prenaient la route de Vitry-le-Brûlé et du couvent des Filles-Dieu.... Çà, rentrons dans ma demeure. » Et les deux jeunes gens prirent le bras des deux jeunes filles, qui étaient toutes tremblantes de joie. Cependant, quand le premier moment de bonheur fut passé, on pensa à l'avenir. Roger de Vassy, sommé par les jeunes gens de tenir sa parole, ne s'y refusa pas, mais il ne le voulut avant que ses filles fussent dotées comme il convenait à deux nobles demoiselles. Il pensa donc à s'adresser pour cela au comte Henri de Champagne, que sa générosité avait fait à bon droit surnommer *le Magnifique*.

VI.

Dès le grand matin du jour de la Pentecôte, un riche page vêtu de soie et de brocart vint frapper à la porte d'une maison au-dessus de laquelle était écrit : *Maître Arthaud, fourreur*. Gertrude se hâta de l'introduire auprès de son époux.

« Que veux-tu, enfant ? demanda Arthaud avec l'importance qu'il prenait toujours quand quelques-uns des pages ou des varlets du comte entraient dans sa demeure.

— Je viens de la part de notre sire le comte vous prier, mon digne maître, de vous rendre ce matin au château ; monseigneur veut vous entretenir, et compte sur

vous pour l'accompagner lorsqu'il ira entendre la messe à l'église Saint-Étienne.

— Par ma barbe! j'irai, enfant, je n'aurai garde d'y manquer... va maintenant, et retourne au château annoncer ma venue. »

A peine le page fut-il parti que maître Arthaud se mit à crier :

« Holà! Gertrude! Claude Colleau! Claude Colleau! valet d'enfer! viendras-tu? Par Satan, on ne peut être noblement servi par de pareilles gens.

— Allons! allons! quel démon vous possède? dit Gertrude entrant et criant plus haut que son époux; car c'était le moyen de lui faire baisser le ton. Que voulez-vous?

— Ce que je veux?... ne savez-vous pas que monseigneur le comte a besoin de moi... il me demande pour aller ouïr la messe en sa compagnie... Claude Colleau!... Claude Col.... Ah! le voilà enfin. Ma robe à paremens de soie, ribaud, et hâte-toi; car je suis attendu au château du comte... entends-tu, vilain? »

Jusqu'à ce qu'il fût complètement habillé, maître Arthaud maugréa contre son valet; puis il descendit, embrassa sa femme, et sortit après lui avoir recommandé de ne pas s'inquiéter s'il ne revenait pas avant le couvre-feu, parce qu'il passerait sans doute la journée auprès du comte.

Henri de Champagne avait souvent besoin, pour fournir à ses libéralités excessives, d'avoir recours à des emprunts; et c'était toujours à maître Arthaud qu'il s'adressait, comme au plus riche de la ville, ce qui avait mis souvent le comte en rapport avec le bourgeois, et, dans ces relations, Arthaud montrait une importance si bouffonne, et le comte s'en amusait tellement, qu'insensiblement celui-ci l'avait admis dans son intimité; de telle sorte que si une affaire était soumise au comte en présence du bourgeois, souvent ce dernier répondait de lui-même, tranchait la question sans attendre l'avis de son seigneur, et quelquefois le comte ne changeait rien à ce qu'avait décidé le bourgeois : aussi, quand il entra dans l'appartement du comte, il passa fièrement au milieu des pages, et, sans attendre qu'on l'introduisît, il souleva la portière.

« Ah! te voilà, mon compère, dit le comte dès qu'il le vit, Dieu te garde! Et comment se porte notre commère Gertrude?

— Bien, bien, compère, répondit Arthaud, auquel le comte avait laissé prendre l'habitude de l'appeler ainsi; bien, Dieu soit loué! car, sauf quelques notes un peu trop aiguës dans la voix, demoiselle Gertrude est une bonne femme.

— Et ton négoce, comment va-t-il?

— Mieux que votre comté de Champagne, compère.

— Comment? que veux-tu dire?

— Je veux dire que si, au lieu d'être Arthaud, maître fourreur par la grâce de Dieu, j'étais le comte Henri, je voudrais savoir si les routes sont sans danger dans ma comté; et si j'apprenais le contraire, je me mettrais en campagne pour détruire tous ces maudits cottereaux qui infestent les environs de Troyes.

— Par le ciel! tu me traites durement aujourd'hui, compère; mais d'où te vient donc cette grande colère?

— D'où elle me vient?... c'est que peu s'en est fallu que votre compère ne fît connaissance avec la lame de leurs damnés poignards.

— Toi, Arthaud?

— Oui, moi. Je revenais de visiter le château de Nogent que je fais élever, et traversais le bois qui est à deux lieues d'ici, quand je fus assailli; et c'était fait de moi sans deux jeunes écuyers qui m'ont semblé revenir de Palestine exprès pour me sauver la vie; tant ils sont arrivés à temps.

— C'est un signalé service qu'ils m'ont rendu là, de me conserver Arthaud, et je leur en témoignerai ma reconnaissance : tu

les amèneras à mon château, compère, et je les traiterai avec honneur. »

Arthaud le remercia de l'intérêt qu'il lui témoignait; puis ils partirent pour la messe, lui marchant aux côtés du comte.

VII.

Trois jours s'étaient écoulés depuis la réunion des jeunes écuyers et du sire de Vassy, et pendant ces trois jours, les jeunes gens avaient cherché à obtenir qu'il consentît à leur donner ses filles sans dot : ils étaient jeunes, disaient-ils, forts, pleins de courage, et ils trouveraient bientôt un service honorable auprès de quelque haut seigneur. « De nobles demoiselles ne se peuvent marier sans dot comme des filles de vilain, » répondait le sire de Vassy, et rien n'avait pu faire chanceler sa résolution; enfin, après bien des hésitations, il en était revenu à son premier projet d'aller trouver le comte, de lui offrir ses services, et de lui demander en échange une dot pour ses filles. Il avait bien trouvé à cela quelque chose d'humiliant; mais son amour pour ses enfans et son amitié pour les jeunes écuyers vainquirent toutes ses répugnances.

Le jour de la Pentecôte, Robert et Jehan venaient de quitter Troyes, afin d'aller, non loin de cette ville, s'acquitter d'un message dont les avait chargés le sire de Saint-Venant; lorsque le baron Roger sortit de sa maison et se rendit avec ses deux filles sur la place Saint-Étienne, que le comte devait traverser pour se rendre à l'église. La place était pleine de bourgeois, de gens de tous états, de toute condition, et Roger, malgré son abaissement actuel, éprouva en passant au milieu d'eux un noble orgueil qui lui parut de bon augure pour le succès de sa démarche. L'histoire de ses malheurs avait été long-temps le sujet des conversations des compères et des commères; quand on le vit s'avancer avec ses deux filles voilées, chacun se sentit ému; on se rangea avec respect sur son passage, tous les bonnets se soulevèrent, et une voix que l'on reconnut pour être celle de l'hôtelier de l'Image Saint-Étienne, laissa échapper ces mots :

« Que tous les saints du paradis protégent le bon sire Roger de Vassy et ses nobles filles ! »

Il n'en fallut pas davantage pour exciter l'enthousiasme de la foule, et bientôt de tous côtés on n'entendit que des noëls en l'honneur du pauvre gentilhomme. Cependant l'arrivée du comte et de sa suite mit fin à cet enthousiasme, ou plutôt en changea l'objet.

« Noël à monseigneur le comte ! » devint alors le cri général.

Henri de Champagne avançait vers l'église, et près de lui se tenait maître Arthaud; cependant il semblait que l'harmonie qui régnait entre eux avait subi une légère altération. Le comte marchait silencieux, tandis que le bourgeois lui parlait à voix basse d'un ton où perçait la mauvaise humeur: voyant qu'il n'obtenait pas de réponse, il laissa le comte s'avancer seul, et resta un peu en arrière. Peut-être avait-il été question entre eux d'un emprunt de finances... Quoi qu'il en soit, la foule criait toujours, et le sire de Champagne approchait de l'église.

Quand Roger jugea que le comte était assez près de lui, il s'avança, tenant ses deux filles par la main.

« Monseigneur, dit-il en s'inclinant respectueusement, je suis Roger, baron de Vassy. »

Le pauvre gentilhomme était si ému, sa voix si mal assurée, que ce fut à peine si on l'entendit.

« Par le ciel ! s'écria le comte en le faisant relever, vous êtes ce noble baron dont j'ai appris les malheurs ? et quelles sont ces gracieuses demoiselles ?

— Ce sont mes filles, monseigneur, mes pauvres filles, qui vont se voir réduites à

se vouer à la vie monastique, parce qu'il ne me reste pas de quoi les doter, et je viens vous demander, sire comte, si vous voulez les services de guerre du vieux baron, en échange d'une dot pour ses filles. Acceptez, monseigneur, et je jure Dieu que vous n'aurez pas parmi vos chevaliers et barons un homme qui vous soit plus dévoué. »

Arthaud s'était approché pendant ce discours, et sa mauvaise humeur semblait s'être encore accrue à cette demande d'argent, car il prévoyait que le comte ne la refuserait pas, et que ce serait à lui qu'il aurait recours.

« Une dot! une dot! s'écria-t-il d'un ton brusque. Croyez-vous, mon gentilhomme, qu'on n'ait qu'à doter les filles de tous les barons ruinés par la croisade? Tout l'or de la chrétienté n'y suffirait pas! Au reste, nos coffres sont vides, monseigneur n'a plus rien. »

Le comte avait écouté Arthaud avec surprise et indignation; mais quand le malencontreux bourgeois en vint à dévoiler devant toute la foule le mauvais état des finances, une rougeur subite couvrit le front d'Henri *le Magnifique*, et la colère anima ses yeux, tandis que Roger regardait le bourgeois d'un air irrité et noble à la fois.

« Par la croix! tu en as menti, vilain, s'écria enfin le comte d'une voix tonnante; j'ai plus que tu ne penses... Ne m'as-tu pas dit encore ce matin que tu étais tout à moi?

— Sans... doute... monseigneur, répondit Arthaud troublé.

— Eh bien donc, sire Roger, ajouta le comte, se tournant vers le gentilhomme; cet homme a dit vrai, nos finances sont en mauvais état maintenant; mais il nous reste Arthaud, et je te le donne... prends-le, et s'il veut sa liberté, qu'il la rachète: elle servira de dot à tes filles. »

Roger hésitait, il lui semblait avoir mal entendu.

« Prends cet homme, te dis-je, mon féal, il est à toi, et retiens-le jusqu'à ce qu'il t'ait payé bonne et valable rançon. »

Arthaud confus baissait la tête et tremblait de tous ses membres.

« Non, monseigneur, répondit enfin Roger avec fierté, je ne toucherai pas à cet homme.

— Tu as raison, sire de Vassy...

— Sire de Vassy! » répéta Arthaud, relevant la tête et regardant Roger avec étonnement.

« Tu as raison, continua le comte, tes mains sont trop nobles pour cela. Holà! mes drilles, cria-t-il à quelques manans qui se trouvaient non loin de là, saisissez maître Arthaud, et menez-le chez le noble seigneur que voilà: ces écus seront votre récompense. »

Il leur en jeta quelques-uns, et entra dans l'église avec sa suite. Alors des huées et des éclats de rire se firent entendre. La disgrâce du fourreur excitait au plus haut point l'hilarité des bourgeois, que ses grandes richesses rendaient jaloux.

Cependant les manans s'étaient saisis d'Arthaud, qui, sans faire aucune résistance, se laissa conduire, au milieu des moqueries des uns et des murmures de compassion des autres; car le bonhomme avait tant obligé, qu'il se trouvait avoir de nombreux amis parmi la foule.

Pendant le mouvement occasionné par cette scène, Roger disparut avec ses filles. Il avait à peine fait quelques pas qu'il fut rejoint par un des pages du comte.

« Messire baron, lui dit-il, monseigneur le comte vous prie de ne pas user de générosité envers Arthaud et de le garder prisonnier; en agissant autrement, vous mécontenteriez monseigneur. »

Roger rentra dans sa demeure, où Arthaud ne tarda pas à être amené par les manans, qu'une foule nombreuse escortait.

VIII.

Après que Roger eut reconduit ses filles

dans leur chambre, il rentra dans la salle basse où Arthaud l'attendait, fort inquiet de ce qui allait se passer, et craignant que le résultat de cette affaire ne fût une forte saignée faite à son coffre-fort; car celui qui en ce moment se trouvait maître de lui était le sire Roger de Vassy, dont il avait acheté dernièrement le domaine. Il se prit à trembler pour sa fortune, pensant que le gentilhomme profiterait de sa position pour exiger sinon une restitution, au moins une somme équivalente. Cette idée avait étrangement troublé le pauvre bourgeois; aussi, quand il vit entrer Roger grave et soucieux, il ne put dominer son émotion, et une grande pâleur se répandit sur ses traits.

« Or çà, mon maître, à nous deux! » dit Roger en entrant et fermant la porte avec une précaution peu propre à rassurer Arthaud.

« N'exigez pas trop de moi, messire, je vous en conjure, je ne suis pas aussi riche qu'on le croit... j'ai ma femme Gertrude..., mes enfans! ayez pitié, mon gentilhomme, et ne me demandez pas trop.

— Par la croix! vilain, me prends-tu pour un cottereau, de me prier de la sorte?

— Le ciel m'en garde! je vous prends pour un seigneur noble et généreux.

— Eh bien donc, fais trêve à tes prières, et écoute-moi avant d'implorer ma pitié.

— Je vous écoute; mais, pour Dieu, monseigneur, songez que je ne suis pas riche...

— Assez! te voilà déjà pâle comme si je t'avais demandé autant d'écus d'or qu'il en pourrait tenir dans ce casque. »

Il montrait du doigt une armure appendue au lambris. Arthaud y jeta un coup d'œil, et il lui poussa une sueur froide. Roger, qui s'aperçut de la crainte du bourgeois, voulut au moins le punir ainsi pour avoir si mal à propos répondu en la place du comte.

« Mais je t'en fais juge toi-même, reprit-il: voyons, mon maître, si tu étais le seigneur de Vassy, et que tu eusses deux filles, que leur donnerais-tu pour les marier, beau gentilhomme? »

Il y avait tant de persifflage dans le ton du vieux chevalier, qu'Arthaud ne douta pas un instant qu'il ne voulût parler du château de Vassy.

« Si le ciel avait voulu que je fusse le baron de Vassy, répondit-il, je saurais en ce moment que vous répondre; mais je n'ai pas acheté son titre en acquérant son castel.

— Que dis-tu là? s'écria Roger; tu as acheté le castel de Vassy?

— Ne le saviez-vous pas?... Oui, je l'ai acquis en donnant aux moines de bons écus. Pardon, monseigneur, mais je ne pouvais voir abattre ce puissant domaine.

— Par Satan! et tu as osé te rendre propriétaire d'un castel si noble que notre seigneur le roi n'aurait pas hésité à y établir sa résidence?... Et tu as profité de ton crédit pour repousser l'homme dont tu tiens le domaine, quand cet homme demandait une dot pour ses filles!... Ah! je ne sais qui me retient que je ne fasse avec ta poitrine un fourreau pour mon poignard!

— Monseigneur, répondit Arthaud avec une certaine noblesse, je jure Dieu que je n'avais pas entendu votre nom, retiré que j'étais derrière le comte; autrement je n'aurais pas parlé de la sorte: si vous me connaissiez, vous diriez: Cela est vrai! »

Le soupçon du baron de Vassy avait rendu à Arthaud toute son énergie; le brave homme ne pouvait supporter qu'on lui attribuât un aussi vil motif, et il s'empressa d'ajouter:

« Tenez, messire, terminons promptement cette affaire, demandez: exigez ce que vous voudrez, je le donnerai..... si cependant je le puis sans me ruiner totalement. »

Roger regardait avec étonnement cet homme, chez lequel se montrait un mélange si extraordinaire d'avarice et de noblesse, et il cherchait maintenant en vain sur la figure du bourgeois la frayeur qu'il y avait vue tout-à-l'heure.

« Non, mon maître, dit-il enfin, non, je ne veux rien de vous. Roger de Vassy peut avoir perdu ses biens, il peut demander une dot à un prince; mais il n'abusera jamais d'une position pareille à celle-ci. Gardez votre or, gardez le château de mes ancêtres, et rappelez-vous surtout que le noble baron qui vous parle n'a consenti à s'emparer de vous que pour obéir aux ordres du comte. Maintenant il ne m'est pas possible de vous dire que vous êtes libre: il faut, par l'ordre du prince, que je vous retienne prisonnier; mais je tâcherai d'abréger votre captivité. Adieu, mon maître. »

Il sortit, laissant Arthaud tout ému d'une telle générosité.

« Non, se disait le brave homme, non, le malheur n'a pas fait mentir la noblesse de ce baron. »

Tout le jour Arthaud resta seul; le soir il se fit quelque mouvement dans l'appartement voisin: il entendit trois voix d'hommes, parmi lesquelles il distingua seulement celle du baron, quoiqu'il lui semblât que les deux autres ne lui étaient pas inconnues; puis, quand la nuit fut venue, deux jeunes filles portant une torche entrèrent toutes deux dans la salle basse.

« Rassurez-vous, vieillard, dit vivement Marthe en s'approchant d'Arthaud, cette nuit vous serez libre.

— Que voulez-vous dire, gracieuse demoiselle ?

— Dès que le couvre-feu aura sonné, préparez-vous au départ, reprit Geneviève. Pendant que vous étiez ici, enfermé avec mon père, tout en blâmant la sévérité du comte, nous avons cherché un moyen de vous rendre à votre épouse et à vos enfans, que l'inquiétude doit tourmenter à cette heure.

— Oh! merci, mes bonnes demoiselles... la pauvre Gertrude vous bénira..... Mais, ajouta-t-il tout-à-coup, je ne peux sortir de cette demeure... je suis prisonnier de votre père, et je ne peux, sans sa permission, reprendre ma liberté.

— Il sait ce que nous faisons pour vous; mais il feindra de l'ignorer. Donc, dès que le couvre-feu sera sonné, il viendra ici deux jeunes écuyers, nos fiancés; laissez-vous conduire par eux, et ne craignez rien: ils vous mèneront à votre logis en vous faisant éviter les hommes d'armes que le comte a envoyés à notre porte.

— Mais songez donc, nobles demoiselles, qu'en me faisant évader vous perdez vos dots et l'espérance d'épouser vos fiancés.

— Mieux vaut cela que le bonheur par une injustice, reprit Geneviève; maître, suivez nos avis, et que tous les saints vous conduisent!

— Adieu, nobles jeunes filles, Dieu vous récompensera comme vous le méritez!

Par ma barbe! se dit-il quand elles furent sorties, voilà de nobles demoiselles, et bien dignes de leur père..... Heureux les deux gentilshommes qui les prendront pour épouses! »

Au bruit que l'on fit bientôt à la porte, Arthaud se retourna, et vit dans l'ombre deux hommes qui s'avançaient vers lui. Il souleva la torche que les jeunes filles avaient laissée, et la flamme qui s'échappa de la résine éclaira deux visages qui lui étaient bien connus.

« Jehan et Robert! s'écria-t-il en replaçant la torche, mes deux gentilshommes du bois!... mes sauveurs!

— Oui, mon maître, les deux sires du Trénil, qui vont aujourd'hui vous rendre ce dernier service; car demain ils quittent cette ville pour aller chercher de l'emploi dans quelque armée: nos fiancées ne veulent pas d'une dot enlevée par la force, et leur père ne veut pas les marier qu'elles ne soient dotées.

— Que dites-vous là, messire Jehan ?

— Cela est vrai, reprit Robert; demain Marthe et Geneviève prennent la route de Vitry-le-Brûlé pour se rendre au couvent des Filles-Dieu... et le sire Roger va aussi quitter le pays pour reprendre le métier des armes.

— Par ma barbe! jeunes gens, il n'en sera pas ainsi.

— Cela sera, mon maître; ce n'est pas à vous qu'il appartient de changer notre destinée.

— Peut-être... murmura Arthaud.

— Çà, sommes-nous prêts? le couvre-feu vient de sonner; partons!

— Non, je ne partirai pas! s'écria Arthaud avec force, non, je ne partirai pas! Je ne profiterai pas de la liberté qu'on me donne, avant que je n'aie reçu la promesse du sire Roger de venir à Vassy, le prochain dimanche, en votre compagnie, et avec ses nobles filles.

— Voulez-vous donc, fit Jehan avec humeur, que le pauvre baron se retrouve au milieu de tous les témoins de sa puissance passée?

— Je veux que, avant de quitter le pays, il revoie le château de ses pères. Ainsi, je vous le répète, je ne partirai qu'après avoir reçu cette promesse.

— Partons, nous tâcherons de l'obtenir.

— Non, sans cette promesse, répéta Arthaud avec détermination, je ne sortirai pas de céans.

— Quel entêtement! murmura Jehan;» et il sortit pour aller faire part à Roger de ce qui se passait.

Pendant son absence, Arthaud s'approcha de Robert.

« Mon bon gentilhomme, lui dit-il, comment va votre blessure?

— Il y a long-temps que c'est chose oubliée.

— Tant mieux! Mais ce qui n'est pas chose oubliée, c'est le service que vous m'avez rendu. Pourquoi n'avez-vous pas profité des mes offres? Les croyiez-vous légères et fausses?... Vous aviez sauvé la vie au compère Arthaud; tout son bien vous appartenait... Voyons, acceptez maintenant, et vous ne partirez pas... »

Robert hésitait; peut-être allait-il accepter, quand Jehan rentra.

« Par Dieu! mon maître, peu s'en est fallu que vous ne restassiez céans..... Le baron de Vassy refusait de rentrer dans le château témoin de sa prospérité: ce n'est qu'à la prière de ses filles qu'il y a consenti. Recevez sa promesse, que je vous transmets.

— Bien donc! Et vous, mes jeunes cavaliers, ne vous hâtez pas de partir, accompagnez au château de Vassy le baron et ses filles; car j'espère que tout ira bien. Maintenant, veuillez me faire sortir d'ici et me mener à ma demeure. »

Ils le conduisirent dehors par une porte secrète pratiquée dans le mur, et suivant des chemins détournés, ils arrivèrent à la maison du fourreur, où tout était en mouvement; car on avait appris l'arrestation d'Arthaud; et le bourgeois, après avoir remercié les deux écuyers, se hâta d'aller rassurer Gertrude.

Le lendemain, le fourreur était parti pour Vassy; pendant sept jours, on ne le revit pas dans Troyes; ce que chacun attribuait à sa captivité. Cependant le digne homme s'occupait activement de parcourir les environs du château et de rechercher tous les vieux serviteurs, auxquels il voulait donner le plaisir de revoir leur ancien maître. Jamais temps ne parut plus court à Arthaud que celui qui s'écoula depuis la Pentecôte jusqu'au dimanche suivant.

Enfin ce jour arriva, et Roger, accompagné de ses filles et des sires du Trénil, se mit en route pour Vassy. Le visage du vieillard était sombre, ses traits contractés; on voyait que mille émotions l'agitaient. Il allait se retrouver dans les lieux où il avait été élevé au milieu des honneurs de son père, où lui-même s'était vu puissant et riche; et tout ce passé, qui lui apparaissait si brillant, le ramenait malgré lui à l'idée de sa position présente: il se repentait bien d'avoir promis; mais sa promesse était sacrée.

Chemin faisant, on parla peu; personne n'osait distraire le baron de ses réflexions tout amères qu'elles fussent, et plus on approchait, plus son visage s'assombris.

sait ; mais ce fut surtout quand il revit pour la première fois, depuis plus de quatre ans, les tourelles du château de ses pères, qu'il ne fut plus maître de son émotion ; des larmes coulèrent de ses yeux; il se sentit chanceler sur son cheval, et fut obligé d'accepter l'appui de Robert, qui se tenait auprès de lui.

Un peu remis, il releva la tête, et quel fut son étonnement en apercevant sa bannière flottant sur le château.

« Qu'est-ce à dire ? s'écria-t-il; ce manant oserait-il avilir mes couleurs en les adoptant ? Par le ciel ! ce sont bien là les armes des sires de Vassy !...... Mais que vois-je ? Est-il baron ou chevalier pour avoir une girouette au toit de sa demeure ? »

Enfin, quand on fut arrivé à quelque distance du pont-levis, Robert sonna trois fois d'un petit cor qu'il portait à son côté ; on lui répondit de l'intérieur du château, le pont-levis s'abaissa, et la porte s'ouvrit.

La première personne qui se présenta à Roger lorsqu'il entra dans le château, ce fut son vieil écuyer, qu'il avait été obligé de congédier en arrivant en France.

« Par la croix sainte ! c'est toi, mon féal ! se peut-il que j'aie la joie de te revoir ? s'écria le baron en sautant à bas de son cheval.

— Oui, monseigneur, je suis ici par les ordres de votre argentier.

A cette réponse, Roger regarda les deux jeunes gens d'un air qui semblait dire : « Cet homme est fou ! » mais il faillit le devenir lui-même, lorsqu'en s'avançant vers l'escalier de pierre qui conduisait dans le château il trouva son vieux majordome et son sommelier.

« Est-ce que je rêve ? s'écria Roger tout hors de lui; n'est-ce pas là François Salmon? n'est-ce pas là Germain Thibaut ? Mais non, non; ce n'est pas un rêve, voilà bien mon castel comme il était quand je le quittai... Holà ! Germain, qui t'a amené là, mon brave ? Est-ce vraiment toi qui faisais si bien l'orge fermenté et le vin aux épices ?

— C'est moi, monseigneur, et je suis ici par les ordres de votre intendant.

— Mon intendant! mon argentier ! çà, que veulent-ils dire ? Où est le maître de céans, que je lui parle ?

— Monseigneur, répondit le majordome, il n'y a pas d'autre maître en ce château que le baron Roger de Vassy.

— Tu te trompes, François, répondit Roger tout ému; ceci était bon autrefois... Je veux voir maître Arthaud de Troyes. »

Tout en parlant ainsi, Roger était entré dans la grande salle du château, et il pensa pleurer d'aise quand il revit tout autour les armures illustrées par ses ancêtres.

« Maître Arthaud ! s'écria-t-il avec impatience, je veux voir ce bourgeois.

— Me voilà, monseigneur, répondit Arthaud en s'avançant timidement.

— Embrasse-moi, mon maître, s'écria Roger avec émotion, tu viens de me faire jouir d'un bonheur que j'avais oublié... je me suis cru encore le maître de ce château.

— Et vous avez cru ce qui est, monseigneur : le château de Vassy est bien à vous, je ne l'avais acheté aux moines que pour ne pas voir abattre un aussi antique manoir; aujourd'hui je fais plus que le conserver : je lui rends tout son éclat en lui rendant son ancien maître. »

Roger croyait avoir mal entendu; mais, quand Arthaud lui eut répété ses paroles, le gentilhomme, saisi d'étonnement, demanda ce qu'il avait fait pour tant de générosité.

— Ce n'est pas à vous seul que vous devez cela, monseigneur, répondit Arthaud; votre conduite envers moi et celle de vos nobles filles ont fait beaucoup sans doute; mais ces deux jeunes gens, voyez-vous, eh bien ! c'est à eux que vous le devez; ils m'ont sauvé la vie, sans laquelle je ne pourrais assister aujourd'hui à leur bonheur; car vous ne pouvez plus leur refuser vos filles, ce château leur servira de dot. Quant à ces jeunes écuyers, maître Arthaud de Troyes veut être leur argentier, et leur

comptera, à leur première demande, cinq cents écus d'or à chacun.

— Mais c'est énorme ! pareille somme...

— Ne me ruinera pas : je suis riche, très-riche, et pour cela on n'en mettra pas une tourelle de moins au château de Nogent que je fais élever. Mais, si vous le voulez bien, le chapelain nous attend pour célébrer la messe... Sera-ce une messe de mariage ? »

Ceux qui avaient été témoins de ce qui venait de se passer étaient tout émus ; Roger se sentit trop heureux pour pouvoir refuser la restitution que voulait lui faire le bourgeois ; mais il exigea aussi que celui-ci consentît à ce que plus tard il fût question entre eux d'accommodement.

Enfin on descendit à la chapelle ; Jehan et Robert, heureux et fiers, conduisirent à l'autel Marthe et Geneviève, et le chapelain les unit devant Dieu.

En sortant de la chapelle, Arthaud s'approcha des épousées.

« Je vous disais bien, moi, mes jeunes demoiselles, que Dieu vous récompenserait de votre bon cœur ; et vous, mes gentilshommes, vous voyez qu'il est encore utile de sauver la vie d'un vieillard. »

Un grand repas avait été préparé dans la salle d'honneur : au haut bout de la table, une estrade supportait cinq siéges dont l'un, plus élevé, était pour le châtelain, et les autres pour ses enfans. Roger exigea qu'Arthaud prît une place sur l'estrade.

Le bourgeois s'en défendit : « Je ne suis qu'un vilain, monseigneur.

— Soit, mon maître ; mais vous ne feriez pas honte à la noblesse de France. »

Le lendemain Arthaud quitta Vassy, et en rentrant à Troyes il trouva un page qui le venait chercher. Le comte avait appris la noble conduite du bourgeois ; il l'en loua beaucoup, et quelque temps après, quand le château de Nogent fut achevé, le comte de Champagne anoblit Arthaud, et lui permit de s'appeler Arthaud de Nogent. Puis, en 1214, quand Philippe-Auguste appela à lui toute la noblesse de France pour aller combattre ses ennemis à Bouvines, Roger de Vassy et les sires du Trénil se firent distinguer dans le nombre ; mais après le combat, qui fut des plus sanglans, les deux jeunes gens, armés chevaliers de la main du roi, cherchèrent en vain le baron... ils ne le retrouvèrent que le lendemain, parmi les morts. Cette triste nouvelle fut apportée à Vassy par les deux chevaliers ; ils revenaient consoler leurs épouses, qui déjà les avaient rendus pères.

EUGÈNE NYON.

L'Orpheline des Prisons.

A l'époque où la terreur couvrait la France d'échafauds et de larmes, la princesse Fanny Lubomirska, aussi illustre par sa naissance que par sa beauté, habitait Paris ; livrée uniquement aux soins d'élever Rosalie, sa fille unique, âgée alors de cinq ans, elle se croyait protégée en France par les lois sacrées du droit des gens ; mais, dénoncée au comité révolutionnaire comme conspirant contre la république, et traduite au tribunal de sang ; soupçonnée, accusée, condamnée à mort, tel fut, en peu de jours, le destin de cette trop confiante étrangère.

Séparée de tous ses serviteurs lors de sa détention à la Conciergerie, on lui avait néanmoins permis d'y emmener sa fille. Le jour où cette malheureuse mère fut traînée à l'échafaud, elle recommanda Rosalie aux soins de ses compagnes d'infortune ; mais celles-ci éprouvant bientôt le même sort que la princesse, léguèrent Rosalie par testament à d'autres prisonnières, et la pauvre enfant, adoptée et transmise de

victime en victime, fut recueillie par la pitié de la blanchisseuse de la Conciergerie, nommée Bertot. Cette digne femme, touchée de l'abandon de la pauvre petite, ajouta ce sixième enfant aux cinq dont elle était déjà mère, et devint ainsi la providence de l'orpheline des prisons.

Quoique se trouvant dans une condition bien différente de celle à laquelle le sort l'avait destinée, Rosalie aidait avec zèle sa bienfaitrice dans ses travaux; et par ses soins caressans et son empressement à lui plaire, elle sut se faire confondre, par sa mère adoptive, avec ses autres enfans.

Le règne de sang venait de cesser; et la liste des victimes de cette époque, publiée dans toute l'Europe, apprit aux amis de la princesse que sur un sol qu'on disait libre, une Polonaise illustre avait payé de sa tête son imprudente confiance. A cette horrible nouvelle, le comte Rezewousky, frère de la princesse, était accouru à Paris. Aidé des autorités, il s'occupait sans relâche à découvrir les traces de la fille de sa sœur infortunée; mais depuis plusieurs semaines il tentait en vain tous les moyens de recherches : signalement, affiches, promesses, rien n'avait été omis... la pauvre blanchisseuse ne lisait pas les gazettes ni l'annonce des récompenses promises! Le geôlier de la Conciergerie, le seul qui eût pu donner quelques renseignemens sur l'orpheline, était mort, et avait déjà eu deux successeurs : rien donc ne paraissait devoir mettre le comte sur les traces d'une enfant si chère : tout lui faisait craindre que la misère et l'abandon n'eussent hâté la fin des jours de l'orpheline... Cependant la Providence, qui semblait avoir épuisé pour Rosalie le temps des épreuves, permit que la blanchisseuse de la Conciergerie le fût aussi de l'hôtel Grange-Batelière, où le comte était descendu en arrivant à Paris.

Un matin que Rosalie, accompagnant sa seconde mère, rapportait du linge à l'hôtel, le comte l'aperçut en traversant la cour; frappé de sa beauté, il lui sembla retrouver dans ses traits quelque ressemblance avec ceux de sa sœur.

« Quel est votre nom, ma belle petite? demanda-t-il à l'enfant.

— Rosalie, monsieur, lui répondit-elle.

— Rosalie! dites-vous? Ma bonne, cette enfant est-elle à vous? ajouta le comte en s'adressant à la femme Bertot.

— Oui, monsieur, elle est bien à moi, car je l'ai nourrie depuis trois ans; mais quand je dis qu'elle est à moi, ce n'est cependant pas moi qui l'ai mise au monde, car c'est la fille d'une pauvre prisonnière, et qui n'a plus ni père ni mère; mais, voyez-vous, monsieur, avec moi, le malheur, c'est comme la glu, ça m'attache.

— D'une prisonnière! dites-vous?

— Et d'une bien grande dame encore, monsieur, qui a été guillotinée avec tant d'autres du temps de Robespierre. »

Le comte, dès ce moment, ne put douter que cette enfant ne fût sa nièce. Pour s'en convaincre entièrement, il lui parla polonais. Rosalie, à des accens qui lui rappelaient les douces impressions de son enfance, fondit en larmes, et se jetant toute éplorée dans les bras du comte :

— Oh! je vous entends, monsieur, je vous entends!... Répétez encore, c'était ainsi que me parlait ma mère! »

Le comte, au comble de ses vœux, presse Rosalie sur son cœur, et l'arrosant des plus douces larmes :

« Rosalie, ma Rosalie! je t'ai retrouvée, lui dit-il; tu es ma nièce, la fille de ma sœur bien-aimée! »

Puis se tournant aussitôt vers la bonne Bertot, que la surprise rendait immobile et interdite :

« Brave femme, lui dit-il en remettant Rosalie entre ses bras, soyez toujours sa mère, vous ne la quitterez plus; puisque l'orpheline abandonnée a été de votre famille, la vôtre ne cessera pas d'être la sienne; et voilà d'avance comme nous partagerons avec vous. »

A ces mots, il lui remit une bourse pleine d'or, et l'obligea à venir, dès le même jour, s'établir, avec tous ses enfans, à l'hôtel Grange-Batelière.

Peu de temps après, il quitta Paris pour retourner en Pologne, où la bonne Bertot suivit sa Rosalie; les enfans de la blanchisseuse y furent élevés sous les yeux du comte avec le plus grand soin. Les garçons, placés à l'université de Wilna, entrèrent par suite dans l'armée polonaise, où ils devinrent des aides de camp du prince Poniatowski. Les filles, richement dotées, furent mariées à des gentilshommes polonais.

Quant à la belle comtesse Rosalie, l'orpheline des prisons, elle épousa son cousin le comte Rezewousky, et lorsque, à l'époque du congrès de Vienne, elle me racontait cette touchante anecdote, l'opulence et le bonheur étendaient leur voile d'or sur sa destinée; sa bienfaitrice, l'estimable Bertot, vivait toujours près d'elle, et la comtesse n'avait jamais cessé de la chérir comme une mère et de la nommer sa providence.

Comte DE LA GARDE.

Tombée du Jour.

Le jour tombait, une pâle nuée
Du haut du ciel laissait nonchalamment
Dans l'eau du fleuve à peine remuée
Tremper les plis de son blanc vêtement.

La nuit parut, la nuit morne et sereine,
Portant le deuil de son frère le jour,
Et chaque étoile à son trône de reine
En habits d'or s'en vint faire sa cour.

On entendait pleurer les tourterelles,
Et les enfans rêver dans leurs berceaux;
C'était dans l'air comme un frôlement d'ailes,
Comme le bruit d'invisibles oiseaux.

Le ciel parlait à voix basse à la terre,
Comme au vieux temps ils parlaient en hébreu,
Et répétaient un acte de mystère;
Je n'y compris qu'un seul mot : c'était Dieu.

THÉOPHILE GAUTIER.



Revue des Théâtres.

—

THÉATRE DE LA RENAISSANCE.

Lady Melvil, ou *le Joaillier de Saint-James*, comédie en trois actes, mêlée de couplets, par MM. de Saint-Georges et de Leuven, musique de M. Albert Grisar.

En 1670, il y avait à Londres un pauvre joaillier, nommé Thompson, qui, aidé de Tom son ouvrier, gagnait à peine de quoi vivre. Un jour un jeune Florentin se présente comme apprenti; Thompson fait son calcul, il dit : « Nous serons trois à mourir de faim... au fait, ça tient compagnie. » Il accepte; mais, quand il veut montrer son état au Florentin, celui-ci s'empare du creuset, des limes, des outils; faute d'or ou d'argent, il façonne en cuivre les plus belles choses du monde. Elles se répandent, une commande en amène une autre, la cour succède à la ville, et le pauvre Thompson meurt riche, laissant Tom, son fonds et ses pratiques, en héritage au Florentin.

Ce Florentin se nomme Bernard; bon, généreux pour ses nombreux ouvriers, il vivait heureux de l'amour de son art, quand un jour il lui prit fantaisie d'aller au King's theatre, où se trouvait toute la noblesse d'Angleterre. C'était un bal travesti. Le Florentin s'y rend, vêtu d'un magnifique costume de son pays et couvert de tous les diamans, de toutes les perles, de tous les rubis de sa boutique. Une belle lady, déguisée en Minerve, lui promet un menuet; un gros capitaine de marine prétend qu'elle lui a promis ce menuet, et veut s'emparer de la main de Minerve... bref, le Florentin entraîne le capitaine de marine dans une rue déserte, lui passe sa lame de Florence au milieu du bras droit, et rentre au bal assez à temps pour transporter évanouie Minerve dans sa voiture.

Minerve, c'était une jeune veuve, la marquise de Melvil, et depuis ce jour, Bernard était triste et préoccupé de cette belle lady, qu'il aimait sans espoir, quand parmi les pratiques du joaillier se trouve un Français qui lui dit :

Je possède à Jarnac,
Près Nerac
Et Figeac,
Le château de Riérac,
Sur le lac
De Florac,
Baron de Saverdac,
Vicomte d'Esbignac,
Ma race sans micmac
Descend des d'Armagnac;

et ce Gascon, qui lui doit déjà bagues, boucles et bijoux, finit par lui demander à emprunter deux cents guinées, dont il a besoin pour aller, le soir, au bal chez lady Melvil, et remboursables sur le fonds de sa châtellenie d'Esbignac. Bernard lui prête les deux cents guinées, à condition d'être présenté à ce bal, et le Gascon y consent, enchanté de pouvoir mystifier la noblesse anglaise. Tandis que Bernard est allé s'habiller, lady Melvil vient choisir une parure; Tom lui en montre plusieurs, entre autres celle de la duchesse de Devonshire. Lady Melvil veut acheter cet écrin : « Impossible! » répond Tom qui a reçu des avances de la duchesse, et en a payé les diamans de cet écrin. Lady Melvil s'éloigne avec dépit, et le Gascon lui donne le bras, en disant bas à Tom de prévenir son maître qu'il l'attend à l'hôtel de la marquise.

Bernard entre pâle et troublé : il avait reconnu la voix de la marquise, et n'osait pas entrer dans la crainte de s'attirer ses mépris : « C'est la dame du bal, dit-il à Tom, comment as-tu pu lui refuser cet écrin? — Il est promis, répond Tom, qui

n'avoue point avoir reçu des avances. — Éloigne-toi, reprend Bernard, j'ai besoin d'être seul. » Tom, qui a à s'occuper de son mariage avec Betty, la fille du tavernier Porter, ne demande pas mieux, il va pour serrer l'écrin... son maître dit qu'il s'en charge... Mais c'est qu'une idée le préoccupe; il veut parer du produit de ses veilles et de son talent celle qu'il aime: un billet anonyme la priera de porter ces bijoux une heure seulement. Betty revient de faire ses invitations de noce; Bernard la charge d'aller porter l'écrin, le billet, et lui enjoint de ne répondre à aucune question; puis il se rend au bal. Lady Melvil, curieuse de connaître la fin de cette aventure, avait mis les bijoux; elle fait lire au vicomte le billet anonyme; le Gascon, qui se voit un rival, ne trouvait rien de mieux que de se faire soupçonner d'être l'auteur de cette petite galanterie... lorsque, impatienté d'attendre le vicomte, Bernard se présente lui-même, et la marquise reconnaît son généreux défenseur, celui qu'elle aime sans espoir de le revoir!

Maintenant que le jeune et beau Florentin danse avec la riche et belle marquise, je vais vous raconter la suite de cette histoire. Un valet vient à la boutique de Bernard chercher l'écrin de la duchesse de Devonshire; elle en a besoin pour aller le soir à la cour. Tom ne le trouve pas; il apprend de Betty où il est, promet au valet qu'il l'aura à minuit, s'introduit masqué dans le bal, trouve la marquise seule dans son boudoir... elle a ôté sa parure, Tom s'en empare, fait maladroitement tomber un flambeau.... la marquise effrayée crie au secours! Bernard arrive, arrache le masque d'un homme... et reconnaît Tom, qui se sauve par la croisée, satisfait d'avoir sauvé l'honneur et la probité de son maître... Minuit sonne!

Mais les cris de la marquise ont fait accourir tous les invités: on trouve le Florentin tenant encore le masque: « Il n'y a qu'un voleur ou qu'un amant qui puisse se trouver à cette heure dans le boudoir d'une femme, » dit le Gascon. Le Florentin préfère passer pour un voleur, remet son épée au constable, et, resté libre, d'après les lois anglaises, écrit au vicomte un cartel à peu près ainsi conçu: « Le comte Philippe d'Olivieri, mon père, était pauvre; pour le nourrir, je devins joaillier: mon père, honteux de ma profession, m'a fait promettre à son lit de mort que je ne révélerais mon nom que si l'on attaquait mon honneur: vous l'avez fait. » Mais le vicomte d'Esbignac, au lieu de répondre à ce cartel, quittait Londres, conduisant dans ses terres la désolée lady Melvil, lorsqu'elle découvre le secret de la naissance du joaillier, et se trouve heureuse de lui donner sa fortune et sa main. Quant au vicomte gascon, il retourne à Londres, « où, dit-il, trois ou quatre duchesses se disputent sa main. »

Les paroles de cette comédie sont spirituelles et amusantes, et la musique a du charme et de l'expression; plusieurs couplets ont eu l'honneur d'être redemandés. Le théâtre de la Renaissance est un des plus beaux, des plus frais, des plus élégans de la capitale; les spectateurs y arrivent en foule, il ne lui manque plus que des pièces et des acteurs.

Mme J.-J. Fouqueau de Pussy.

Correspondance.

—

Allons, donne-moi encore le bras, reprenons notre promenade sur nos gais boulevarts; admire avec moi ces devantures de cafés, de magasins, toutes formées de glaces immenses laissant entièrement pénétrer les regards. A ta droite est le passage des Panoramas, qui, bien qu'on n'y voit plus de panoramas, en a cependant conservé le nom. C'est un des passages de Paris

les plus fréquentés, grâce aux objets d'arts, aux gracieuses statuettes et aux spirituelles charges de Dantan qu'on y voit exposées. A côté de ce passage est le théâtre des Variétés, qui, n'ayant pas de raisons de faire le fier, ouvre fort bien sa petite porte sur le boulevart. Nous avons passé l'élégant café *Cardinal*, avec ses peintures du temps de Louis XIII; voici un autre café dont les fastueux ornemens nous rappellent Louis XV. Il n'y a vraiment qu'à Paris, où, pour le prix d'un verre d'eau sucrée, on puisse être assis, chauffé, éclairé, servi aussi gracieusement que si l'on était un roi, et dans un lieu qu'un roi n'aurait point dédaigné. Après la rue Montmartre, le boulevart devient tout-à-fait bourgeois. Tiens, regarde cet homme! il porte le chapeau historique de Napoléon, sa redingote grise, sa culotte courte, son gilet à basques, ses bottes à l'écuyère; il a la taille, les traits corrects, la figure pâle et sévère du petit caporal quand il se fit empereur... mais au lieu du grand cordon de la légion d'honneur, il porte un cordon de... robinets de fontaines; au lieu de croiser ses deux bras... il tient un panier énorme contenant les ustensiles de son métier... Hélas! ma chère, je ne sais ce qui me fait peine..... Est-ce parce que l'empereur ressemblait à cet homme, ou que cet homme ressemble à l'empereur?... Paris offre ainsi une suite de mystifications: par exemple, j'entends les accens belliqueux de la trompette; croyant que c'est au moins un régiment de cuirassiers qui passe, je cours à mon balcon..... je ne vois qu'un *raccommodeur de porcelaines, à l'épreuve*.... Tu ris de moi... c'est mal!

Ici sont suspendues, comme un beau jour de Fête-Dieu, les riches tapis d'Aubusson et de la Savonnerie; plus loin, voilà les brillans cristaux du mont Cenis, les élégans magasins de nouveautés. Nous passons devant de beaux et d'utiles bazars où l'on peut, en se promenant, meubler sa maison de la cave au grenier. Voici le théâtre du Gymnase, qui a l'air de se ranger pour laisser passer le boulevart. En France, on appelait absolument *Madame*, la fille, la sœur ou la tante du roi; autrefois, ce théâtre étant sous le patronage de la duchesse de Berri, belle-fille de Charles X, avait sur sa façade: *Théâtre de Madame;* sais-tu comment je l'entendis traduire par un Anglais, à la jolie et sautillante compatriote qui lui donnait le bras?... *Théâtre de Milady*.

Vois-tu cette foule?... Nous allons l'augmenter encore, car jamais je ne passe par ici sans me faire couper pour deux sous de galette toute chaude; tu me permettras de t'en offrir une semblable part, que nous mangerons en cachette. C'est à Paris, ma chère, que s'est fait ce proverbe: *Il n'y a pas de sot métier, il n'y a que de sottes gens;* car ce pâtissier a l'esprit de gagner des millions.

Voilà la porte Saint-Denis, qui sépare la rue de ce nom d'avec son faubourg. Sur cette porte, véritable arc de triomphe où sont représentées les victoires de Louis XIV, le grand roi avait fait inscrire en latin *Ludovico magno;* ce qui veut dire: *Porte Saint-Denis*, traduisit un jour un bon bourgeois de Paris... Quel peuple laborieux et industrieux que celui qui habite cette rue et ce faubourg! les hommes, les femmes, les vieillards, les enfans, tous travaillent. Ces plumes si admirablement nuancées, si gracieusement tournées, qu'elles consoleraient de leur mort oiseaux de paradis, autruches, hérons et marabouts; ces fleurs artificielles si fraîches et si brillantes, ces riches passementeries, ces broderies de toutes sortes, à peine sorties de leurs mains, s'en vont embellir et enrichir les costumes de tous les pays du monde... Je te fais marcher vite, n'est-ce pas? Voici la porte Saint-Martin: encore *Ludovico Magno* et une foule de mots latins expliqués sans doute par la statue de Louis-le-Grand couronné par la Victoire et foulant aux pieds ses ennemis. Cette porte sépare aussi la rue de ce nom d'avec son faubourg; ici ce sont d'autres genres d'industries, dont les pro-

duits moins légers ne vont pas aussi loin... et sais-tu, pour récompense d'une vie de travail et de privations, ce que demandent ces nombreux ouvriers? L'été, passer avec leur famille le dimanche à la campagne, en rapporter une branche d'aubépine, de lilas, ou un bouquet de fleurs des champs. L'hiver, sur leurs boulevarts, assister à la représentation d'un mélodrame dans lequel, après de grandes infortunes, l'homme vertueux se trouve récompensé, tandis qu'après de grandes prospérités, le criminel se trouve justement puni. Ces ouvriers ne vivent qu'au jour le jour : puisse la caisse d'épargne leur faire penser à l'avenir!

La porte Saint-Martin a donné son nom à ce théâtre, son voisin. Bâti en bois, et comme provisoire pour remplacer l'Opéra qui venait d'être brûlé; ce théâtre, de la solidité duquel on doutait, fut *essayé* par tous les Savoyards qui se trouvaient dans Paris... si la salle n'avait donc pas été solide!... quelle horreur!... Sur ce boulevart tu ne vois que des hommes en sarreaux et des femmes portant un enfant : ils vont rendre ou chercher de l'ouvrage. Voilà le théâtre de l'Ambigu-Comique, puis le Château-d'Eau, dont les trois cascades et les huit lions répandent à l'envi de belles eaux transparentes; derrière est le Vauxhall, où se donnent bals et concerts; plus près le Diorama, où je t'ai souvent conduite en idée, et devant le Château-d'Eau est encore un marché aux fleurs : à Paris on aime tant les fleurs!

Nous passons maintenant entre la rue et le faubourg du Temple; à gauche se trouvent réunis les théâtres de Franconi, de la Gaîté, des Funambules, des Acrobates et les figures de cire de Curtius; mais après, regarde cette petite maison... au troisième étage, vois-tu ces persiennes peintes en vert?... c'est de là que la machine infernale de Fieschi a vomi la mort le 29 juillet 1835! Devant tous ces théâtres se donnent rendez-vous les gamins de Paris: échappés de tous les ateliers, ils viennent ici pour jouer au bouchon, à la pigoche, manger des pommes, aller au spectacle, et finissent par aller à la cour d'assises, au bagne ou à l'hôpital!... Mon Dieu! que de vices se trouvent amoncelés dans ce court espace! c'est trop désolant..... regarde plutôt en face : voilà le Jardin-Turc, célèbre par ses concerts d'été. Devant ce jardin viennent se promener bourgeois et bourgeoises du Marais; je ne te dirai pas de prendre ces dames pour modèles de modes : en voilà une qui a des souliers sans cordons, une robe verte, un châle ponceau et un chapeau citron exhaussé de fleurs rouges montées en aigrette menaçante... véritable costume de perroquet. Chaque chose à son temps! autrefois le boulevart du Temple était le rendez-vous des gens à la mode, comme aujourd'hui le boulevart des Italiens.

En avançant, on ne rencontre plus que des chantiers où les belles forêts de la France, coupées en petits morceaux, viennent former des portiques et des colonnes artistement décorés; des pensions bourgeoises avec leurs petits jardins bien tristes; des fabriques de meubles élégans, qui vont orner les hôtels de nos provinces; des marbriers qui exposent des tombes et des urnes funéraires... partout : *Ci-gît*... cela convient à tous... Nous voilà enfin sur la place Saint-Antoine qui sépare la rue de ce nom d'avec son immense faubourg. Ici était la Bastille, château bâti par Charles V, puis devenu prison et démoli par le peuple en 1792; à sa place se trouvait sous l'empire un énorme éléphant qui devait former une fontaine : on l'a renversé en 1830, et sur cette place s'élève une colonne en mémoire de la Révolution de Juillet : cette colonne, en 1839, terminera glorieusement nos boulevarts... mais je m'aperçois que je t'ai emmenée bien loin... heureusement qu'avec un trait de plume, je vais te reconduire chez toi, et là, au coin du feu, je t'expliquerai la planche I.

FLEURS EN VELOURS : — CAMÉLIA.

Il te faut une pince, 75 cent., un outil-boule, 75 cent., un petit pinceau, 10 cent., du carmin, 50 cent., des feuilles de camélia, 1 fr. 50 cent. la demi-grosse, six cœurs de roses de Provins, 1 fr. 50 cent., du papier vert-pistache, 2 liards la feuille, une bobine de soie vert-pistache, un morceau de jus de réglisse, de la ouate, une pelote de percale, remplie de son, de cinq pouces carrés; une botte de fil d'archal, long de sept à huit pouces; une botte de baguettes, de l'empois, une petite tasse dans laquelle tu as fait fondre de la gomme arabique dans de l'eau chaude et ajouté de la farine : cette gomme doit être légère.

Cette fleur étant de fantaisie, tu peux la faire blanche, bleue, verte, ou oreille d'ours : ta marchande de modes te cédera ces morceaux de velours. Avec des épingles, attache-les à l'envers sur la couverture d'une planche à repasser, prends une vieille brosse à dents, trempe-la dans l'empois, et frotte également sur l'envers du velours; lorsqu'il est bien imbibé, laisse sécher. Taille avec ce velours cinq pétales sur le modèle n° 1, diminue ce modèle pour tailler dessus cinq autres pétales. Place ces dix pétales à l'endroit, sur ta pelote, avec ta pince creuse-les au milieu, retourne-les à l'envers, prends ton outil-boule, et creuse l'extrémité supérieure de ces pétales pour les faire recoquiller plus ou moins à l'envers.

Prends du papier vert-pistache, taille quatre modèles sur le n° 2; délaie du carmin dans une soucoupe, avec ton pinceau, couvre le bord de ces feuilles d'un léger filet : ce sera l'endroit; place ces modèles à l'envers sur ta pelote, avec ton outil-boule creuse-les profondément pour les faire recoquiller en dedans et former une espèce de calice.

Si tes camélias sont blancs, tu les panaches de carmin.

CAMÉLIA.

Avec ta soie vert-pistache, attache un cœur à l'une des extrémités d'un brin de fil d'archal; rabats-la par-dessus la soie (rabats-la n'est pas très-euphonique), avec ton pinceau, enduis de gomme cette soie et le dessous du cœur, avec ta pince prends les cinq grandes pétales et colle-les sous ce cœur; enduis de gomme le fond d'un modèle n° 2, passe le fil d'archal dans le petit rond qui se trouve au milieu, colle ce modèle sous le camélia; enduis de gomme le fond d'un second modèle n° 2, et colle-le sous le premier en contrariant leurs feuilles.

PETIT CAMÉLIA.

Fais-le de même.

FEUILLES.

Prends-en sept des plus grandes et des plus foncées, et une des plus pâles; enduis de gomme une des extrémités d'une baguette, place sur ta table une feuille à l'envers, appuie la baguette sur le milieu de cette feuille; laisse sécher.

POUR MONTER LA BRANCHE DE CAMÉLIAS.

Prends la petite fleur, dessous, attache la feuille la plus pâle, entoure de ouate le fil d'archal; coupe du papier vert-pistache dans sa largeur, et en bandes de trois lignes de haut; prends une de ces bandes, colle-la sous la fleur, tourne le fil d'archal entre le pouce et l'index de ta main droite en dirigeant la bande de papier avec ta main gauche; deux lignes plus bas, casse ce papier, colle-le avec un peu de gomme, attache une seconde feuille, et deux pouces plus bas une troisième. Prends le grand camélia, dessous, attache une des plus grandes feuilles, deux pouces plus bas encore une autre, deux pouces plus bas ajoute le petit camélia et une grande feuille, puis deux pouces et demi plus bas une feuille, et enfin, trois pouces plus bas, une autre grande feuille.

A présent, délaie du jus de réglisse dans un peu d'eau, trempes-y un pinceau, et fais moi le plaisir de peindre toutes ces tiges, puis fais-les onduler une, deux ou trois fois en partant de chaque camélia.

Voilà de quoi orner un joli chapeau d'hiver. Il me semble qu'on a moins froid quand on porte une fleur en velours.

Le n° 3 est un tabouret en tapisserie appelée *à poufs*.

Achète une demi-aune de gros canevas, de la laine rouge et de la laine noire.

Fais, ainsi qu'il est indiqué par le modèle, des carrés en laine noire et des raies en laine rouge.

Taille en carton une bande sur le modèle n° 4; place en face de toi une raie de points rouges, couvre-la de cette bande de carton, enfile une très-longue aiguillée de deux brins de laine rouge: termine-la par un nœud.

A gauche de la rangée de points rouges, place en-dessous ton aiguille pour l'entrer par le premier chiffre 1, sors-la à droite par le premier chiffre 1 pour la rentrer par le second chiffre 1.

Reviens à gauche: sors ton aiguille par le premier chiffre 2 pour la rentrer par le second chiffre 2.

Retourne à droite: sors ton aiguille par le premier chiffre 2 pour la rentrer par le premier chiffre 3.

Reviens à gauche: sors ton aiguille par le premier chiffre 1 pour la rentrer par le premier chiffre 4.

Retourne à droite: entre par le second chiffre 1, et sors par le chiffre 5.

Reviens à gauche: entre par le second chiffre 2, et sors par le chiffre 6.

Retourne à droite: entre par le chiffre 3, et sors par le chiffre 7.

Reviens à gauche: entre par le chiffre 4, et sors par le chiffre 8.

Retourne à droite: entre par le chiffre 5, et sors par le chiffre 9.

Ainsi de suite, jusqu'à la fin de la raie de points rouges.

Ce rang terminé, tu retournes ton canevas de manière à ce que ce qui était le haut se trouve le bas, ce qui était la gauche se trouve la droite, et tu commences un second rang du côté où tu as fini le premier: tu feras ainsi quatre rangs en laissant un fil entre chaque rang.

A présent, prends une forte paire de ciseaux, et coupe cette laine au milieu en suivant la bande de carton. Ces poufs se font aussi nuancés.

Le n° 5 indique les couleurs de cette tapisserie.

Le n° 6 est un semé pour robes de mousseline de laine ou de mérinos.

Le n° 7 est un semé pour gilets de velours, de drap ou de cachemire, que je te prie d'ôter bien vite du fond de ce col, où il n'est pas du tout à sa place.

Le n° 8 est un col sylphide.

Le n° 9 est le dessin de la bande de mousseline qui doit garnir ce col.

Je voudrais pourtant bien te parler un peu chiffons... Je me suis fait plusieurs toilettes que je soumets à ton approbation. J'ai pour aller au bal une jupe de percale, pardessus une robe de mousseline claire dont le corsage, à pointe, est doublé de percale semblable à la jupe. Cette robe est garnie d'un volant de mousseline en droit-fil, taillé sur 9 pouces de haut; le bas a un ourlet de 1 pouce, et la garniture est cousue à la robe en formant un bouillon de 2 pouces de haut, froncé sur 1 pouce de haut; il reste alors un volant d'un demi-quart à peu près. Au bas de la manche courte, en biais, et montée sur une petite manche en percale, est une manchette de mousseline en droit-fil, taillée sur 6 pouces de haut: ourlet et bouillon compris; il reste une manchette d'un douze à peu près. La garniture du haut du corsage, qui est décolleté, est pareille aux manchettes. J'ai six rosettes de satin blanc ainsi placées: une au bas de la taille, une à la pointe du corsage, deux sur les épaules, une sur la poitrine pour fermer la garniture, et deux pour relever es man-

chettes. Mon collier est un rang de perles; des rangs de perles plus petites sont tressés avec mes *Berthes;* mes cheveux de derrière sont tressés de même et retenus, très bas, avec deux épingles terminées par deux perles.

Ma toilette de soirée est une robe de mousseline de laine grise, ayant au bas un simple ourlet haut d'un douze, des manches longues, le corsage guimpe, ouvert très-bas par-devant, des manchettes et un col en vieille dentelle appelée guipure; à l'endroit où finit ce col, j'ai une rosette de ruban orange, bleu-foncé, vert-clair ou cerise; une ceinture pareille nouée par-devant, et dont les deux bouts pendent d'une demi-aune chaque. Pour coiffure, j'ai aussi des nœuds de ruban pareil, terminés par des bouts tombant au bas de mes longs cheveux frisés, ou sortant de mes tresses tournées deux fois sur elles-mêmes... Par exemple, si les demoiselles ne paraissent pas jolies maintenant, c'est qu'elles y mettent de la mauvaise volonté!

J'ai vu des manteaux de flanelle dont la pélerine est remplacée par un fichu d'étoffe semblable qui descend jusqu'au bas du manteau. Ce fichu, en biais au milieu, est terminé aux trois pointes par des houppes de soie noire. Ce manteau et son fichu ont tout autour, au-dessus de l'ourlet, un velours noir large d'un pouce et cousu à plat.

J'ai vu aussi des burnouss; si cette mode prend, je t'en enverrai le modèle.

A présent, ma chère amie, j'ai beau chercher... je ne trouve plus rien d'utile à te dire; mais, pour moi, j'ai à te dire merci! car tu m'as répondu, et nous allons continuer notre *correspondance.* Sais-tu que voilà la septième année qui va commencer? Chut!... cela nous vieillirait.

Adieu donc, à bientôt!

J. J.

Ephéméride.

—

HISTOIRE.

Le 14 janvier 936, mort de Raoul, roi de France.

Raoul, duc de Bourgogne, fils de Richard-le-Justicier, après la mort de Robert, fut élu roi par les intrigues de Hugues-le-Grand, son beau-frère, et couronné à Soissons, le 13 juillet 923. Ce prince étant mort sans laisser d'enfant mâle, il y eut après sa mort un interrègne en France jusqu'au retour de Louis, fils de Charles-le-Simple, que les principaux seigneurs rappelèrent. Pendant ce temps on data: *Depuis la mort de Raoul, Jésus-Christ régnant, et dans l'attente d'un roi.*

Mosaïque.

—

Pendant que les hommes délibèrent, il ne s'exécute que ce que Dieu résout.

Bossuet.

—

Il faut maintenant penser à l'avenir, qui est toute la vie du sage, puisque le présent n'est jamais, et que le passé ne sera plus: j'ai entendu dire cela dans un pays où l'on en sait plus long qu'ici.

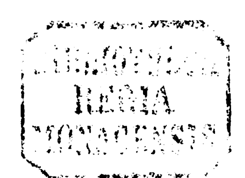
La Fée aux Miettes. Charles Nodier.

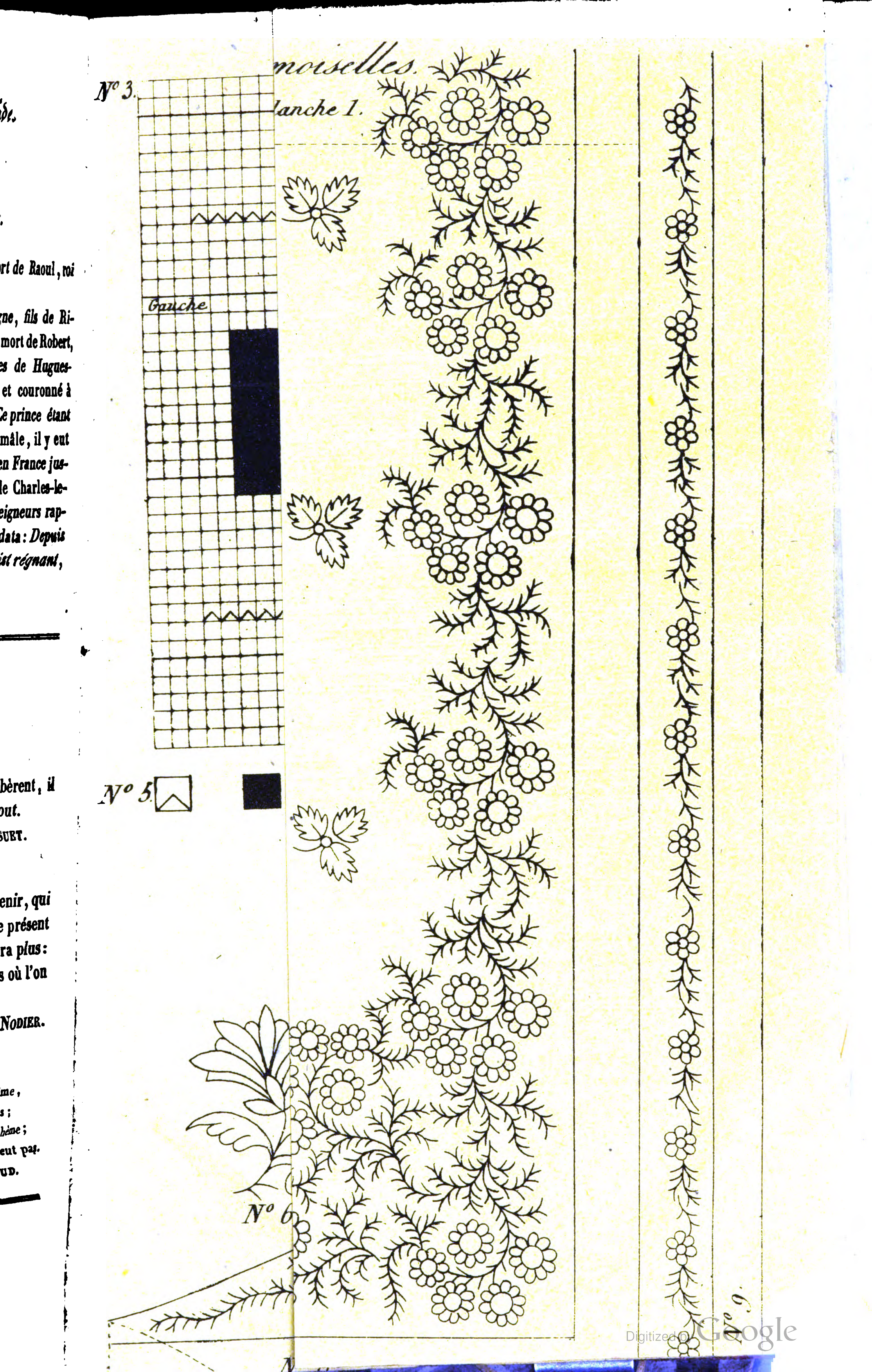
—

Tel est des livres saints l'enseignement suprême,
Qu'un ange suit le pauvre et veille sur ses pas;
Qu'un refus est là-haut puni comme un blasphème;
Qu'un cri de faim maudit tous ceux qu'il n'émeut pas.

Alexandre Guiraud.

PARIS. — IMPRIMERIE DE Ve DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, N° 46, AU MARAIS.





moiselles.
lanche 1.
N° 3.
Gauche
N° 5.
N° 6
N° 9.
rt de Raoul, roi
gne, fils de Ri-
mort de Robert,
es de Hugues-
et couronné à
Ce prince étant
mâle, il y eut
en France jus-
le Charles-le-
eigneurs rap-
data : Depuis
ist régnant,
bèrent, il
out.
SUET.
enir, qui
e présent
ra plus :
s où l'on
NODIER.
me,
s ;
bème ;
eut pas.
UD.



